HENRI CURÉ

SAINT-PHILIBERT DE TOURNUS

avec envoi d'un des 75 ex. num. s. Hollande

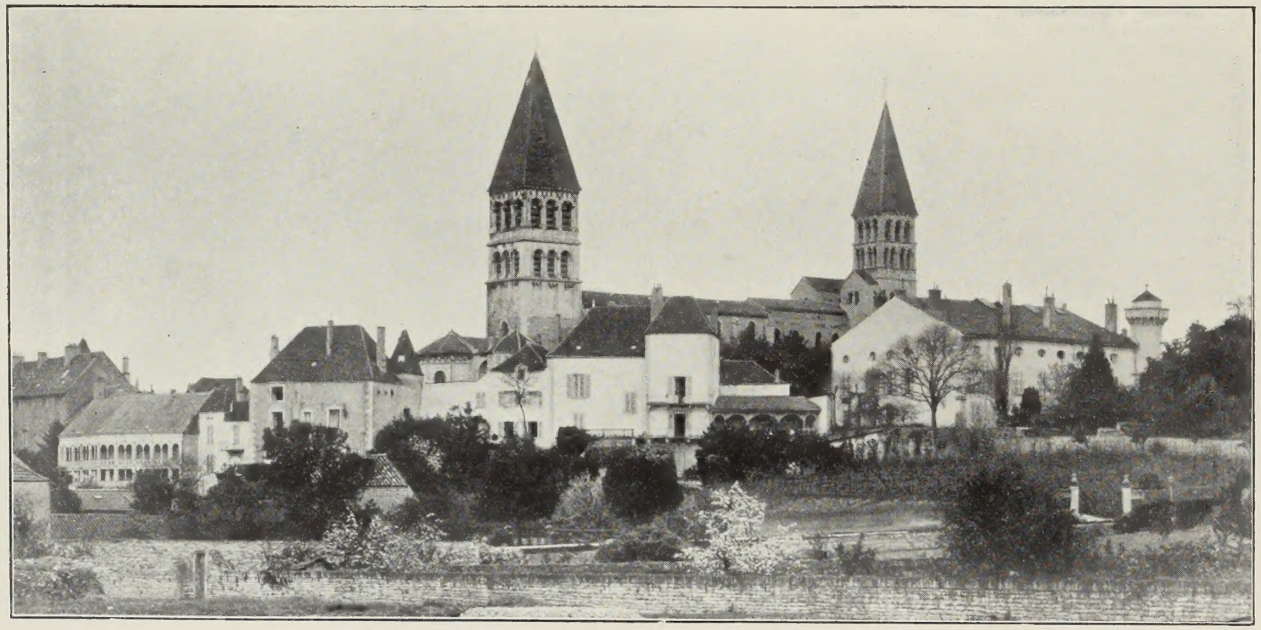
A Monsieur G. Duhain
Président de l'Académie de Mâcon

Respectueux hommage d'un récipiendaire

Tournus, 19 Xbre 1918. Henri Duré
c. de St Phie

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/saintphilibertde00cure



Cliché Ch. Danjon

Fig. 311

L'abbaye de Tournus vue du nord-est

HENRI CURÉ

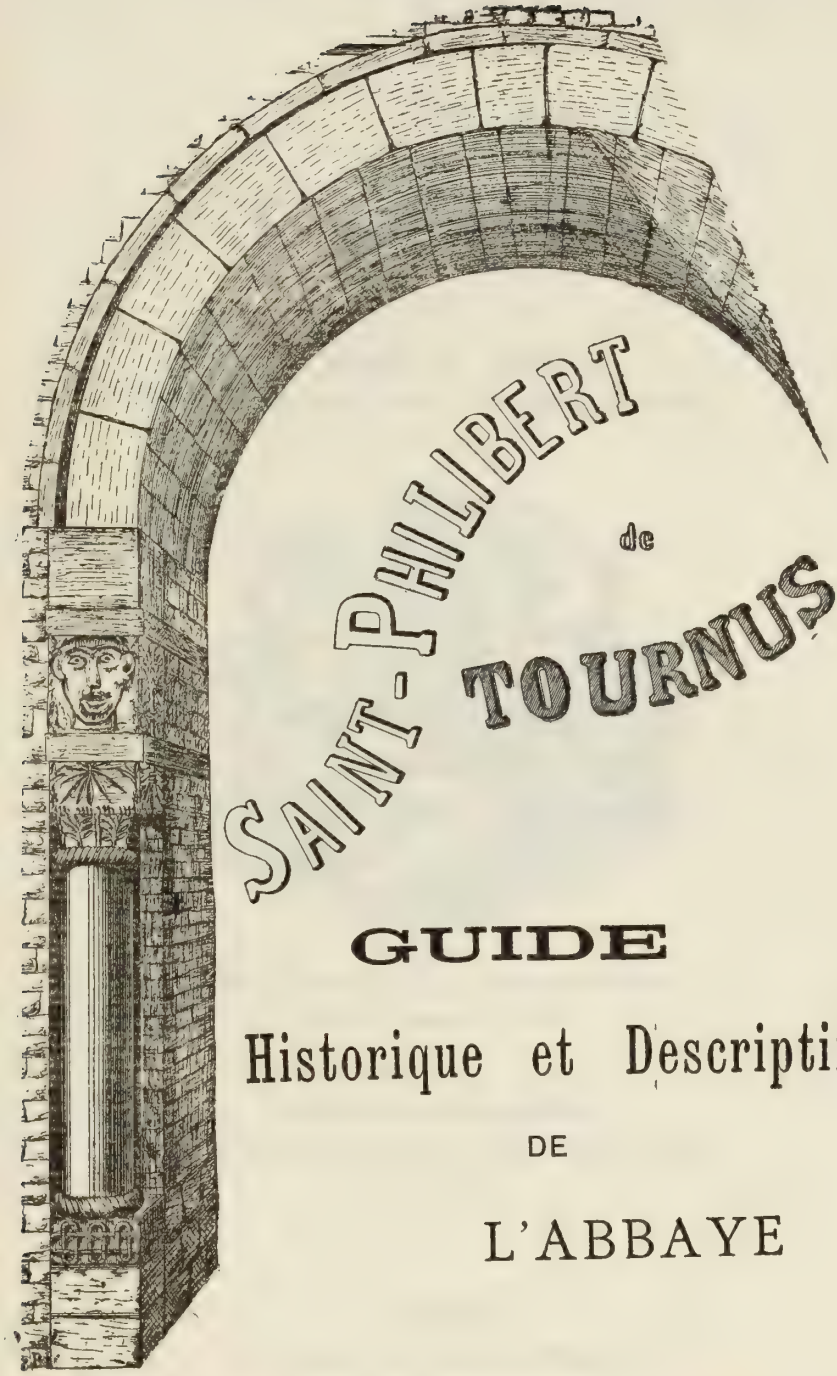
SAINT-PHILIBERT DE TOURNUS

Fig. 1

Lettres tirées d'un ancien missel de l'abbaye (XIe siècle).

DU MÊME AUTEUR

Les Fêtes Philibertines (15-19 mai 1901), in-8° de 114 pages contenant le Panégyrique de saint Philibert par son Em. le Cardinal Perraud : 1 fr.



GUIDE

Historique et Descriptif

DE

L'ABBAYE

Fig. 2

Colonne de l'arc triomphal.
(*Dessin de J. Busch, 1902.*)

TOUS DROITS RÉSERVÉS

SAINT-PHILIBERT

DE

TOURNUS

PAR

L'ABBÉ H. CURÉ

CHANOINE HONORAIRE D'AUTUN, ARCHIPRÊTRE DE TOURNUS

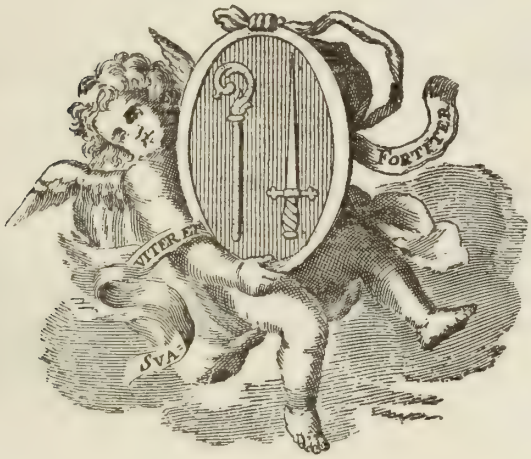


Fig. 3
Ange portant les armes de l'abbaye de Tournus

Étude préliminaire

par M. Jean Virey, ancien élève de l'École des Chartes

PARIS

A. PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

MCMV

N° 19

De cet ouvrage il a été tiré :

25 exemplaires sur papier Japon,

75 exemplaires sur papier Hollande.

Chaque exemplaire sur Japon est numéroté en lettres romaines.

Chaque exemplaire sur Hollande est numéroté en chiffres arabes.

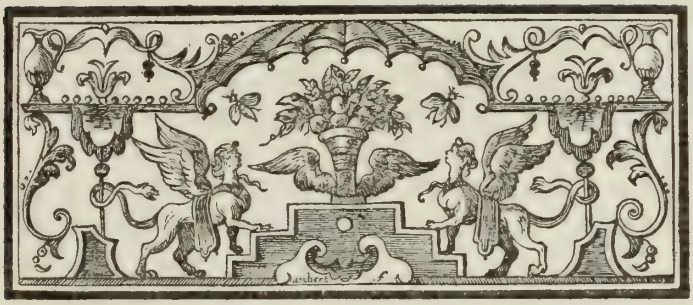


Fig. 4

En-tête tiré de l' « Histoire de l'Abbaye », de Juénin.

A SON EMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MINENCE, (1)

En septembre 1849, au début de son voyage de vacances, un Normalien de seconde année descendait du bateau à Tournus pour visiter l'abbaye. — De la vieille basilique récemment classée M. Questel n'avait pas encore achevé la restauration.

Cinquante-deux ans plus tard, l'ancien étudiant devenu prince de l'Église faisait son entrée cardinalice dans l'abbatiale où sont abritées depuis dix siècles les dépouilles mortelles de saint Philibert, et il prononçait le panégyrique qui a redit au monde chrétien le nom et le noble caractère d'un grand moine du VIIe siècle. — J'étais alors en pleines recherches historiques et architecturales.

(1) L'initiale (fig. 5) de ce mot est tirée des « Antiquités de Tournus », de Saint-Julien de Balleure.

Au Touriste de 1849 comme à l'Orateur du 19 mai 1901 je dédie cet ouvrage destiné à faire connaître le curieux édifice « de race romane » qu'est Saint-Philibert, monument érigé par les fils spirituels de l'illustre abbé de Noirmoutier comme pour servir de sarcophage grandiose aux reliques si respectueusement apportées de l'île vendéenne.

Cette Monographie est le fruit de quatre années d'observations et d'études hachées par le labeur du ministère paroissial.

Les dernières pages de l'Appendice ont été écrites dans la matinée du 4 août 1903, aux heures mêmes où le Cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens avec ses éminentissimes collègues donnaient un successeur à Léon XIII en la personne du Patriarche de Venise. — L'auteur oserait-il mettre à profit cette coïncidence pour solliciter, par la haute entremise de son Evêque, un regard bienveillant de Sa Sainteté Pie X sur Saint-Philibert de Tournus ?

Veuillez, Monseigneur, considérer la dédicace de ce volume comme un témoignage respectueux de la profonde vénération avec laquelle je suis,

De Votre Éminence,

le Fils très soumis et bien reconnaissant,

Henri Curé,

Chanoine de votre cathédrale d'Autun,
Curé-archiprêtre de Saint-Philibert.

Tournus, le 20 août 1903,
en la fête de saint Philibert.

Fig. 6

Armes du cardinal Perraud.
(*Cliché de l'évêché.*)

Cliché Eug. Piron

Fig. 312

Son Eminence le Cardinal Perraud
Evêque d'Autun
Membre de l'Académie Française
Panégyriste de saint Philibert (19 mai 1901)

Fig. 316

4° Du premier, au retour du salut de clôture 19 mai, il annonce à la foule qu'il va la bénir

Fig. 315

3° Il donne sa bénédiction (16 mai)

Fig. 314

2° Il s'apprête à bénir du seuil du presbytère

Fig. 313

1° Le cardinal Perraud se rend à Saint-Philibert (16 mai 1901)

Clichés 2, 3 et 4 M. Thibaudet *Cliché 1) I. Bérard*

LE CARDINAL PERRAUD AU PRESBYTÈRE DE SAINT-PHILIBERT PENDANT LES FÊTES PHILIBERTINES (1901)

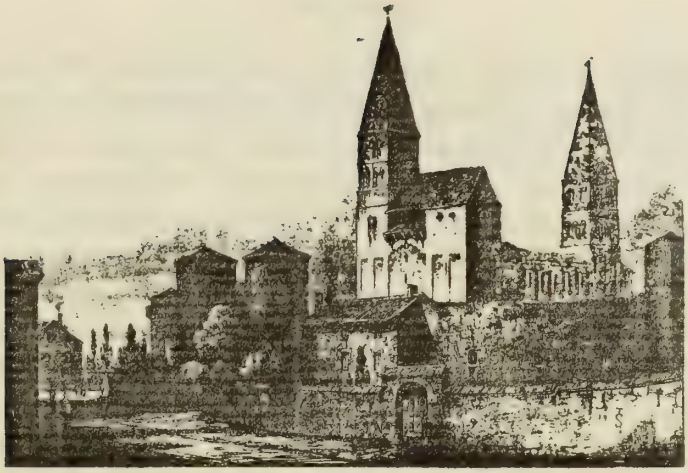


Fig. 7

Enceinte, Tours et Église de l'Abbaye.
(*Reproduction d'un dessin de Sagot, 1825.*)

Avant-Propos

L'église de Tournus est certainement une des plus curieuses que l'on puisse visiter, soit à cause de son ancienneté, soit à cause de son plan qui offre des particularités dignes de l'attention des archéologues.

MARCEL CANAT, *Note sur l'église de Tournus.*

SAINT — *Philibert de Tournus* (1) ou — pour nous servir du terme usuel adopté par Victor Hugo (2) — l'*abbaye de Tournus* n'est pas sans avoir fixé l'attention des érudits et des archéologues.

Au point de vue *historique*, cette église abbatiale a eu ses chroniqueurs. FALCON (3), à la fin du XIe siècle ; SAINT-JULIEN DE

(1) Les lettres du mot *Saint* (fig. 8) sont la réduction de lettres tirées d'un ancien missel de l'abbaye de Tournus.

(2) V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, t. I, livre III, p. 161. Paris, Hachette, 1862, édition in-12.

(3) Falcon, *Chronicon trenorciense.* Cette chronique, dont le manuscrit original est à la bibliothèque de la ville, a été imprimée dans les histoires de Chifflet (Preuves, p. 3) et de Juénin (Preuves, p. 10).

Balleure (1), au XVIe ; Machoud (2) et Chifflet (3), au XVIIe ; Juénin (4), au XVIIIe ; Bompar (5), Ragut (6), Bénet (7) et Meulien (8), au XIXe, ont écrit sur Tournus ; les anciens, en se préoccupant avant tout de l'Abbaye elle-même ; les modernes, en essayant de s'intéresser plutôt aux annales de la Ville. Mais, comme on l'a judicieusement observé, « l'histoire de cette cité est tellement liée à celle de son abbaye que raconter l'existence de l'une est faire l'histoire de l'autre » (9).

Au point de vue *descriptif*, le vieux monument est loin d'être un temple inédit : témoin les pages insérées par Juénin à la fin de son Histoire de l'abbaye, et surtout les notices et monographies publiées au XIXe siècle par Prosper Mérimée (10), Joseph Bard (11), Marcel Canat (12), Mgr Devoucoux (13), l'auteur des Archives de la Commis-

(1) Pierre de Saint-Julien de Balleure, Doyen de Chalon et grand Archidiacre de Mascon, *Recueil de l'Antiquité et Choses plus mémorables de l'Abbaye et Ville de Tournus* ; dans l'ouvrage *De l'antiquité et origine des Bourgongnons*, pp. 493-537. Paris, Nicolas Chesneau, 1581.

(2) Machoud, *De l'origine de la Ville et de l'Abbaye de Tournus*. Chalon, 1657.

(3) Le P. Pierre-François Chifflet, de la Compagnie de Jésus, *Histoire de l'Abbaye royale et de la Ville de Tournus*. Dijon, Ve Philibert Chavance, 1664.

(4) Pierre Juénin, chanoine de l'abbaye, *Nouvelle Histoire de l'Abbaïe royale et collégiale de Saint Filibert et de la Ville de Tournus*. Dijon, Antoine de Fay, 1733.

(5) Bompar, *Notes et Souvenirs*. Manuscrit, bibliothèque de la ville.

(6) C. Ragut, *Statistique du département de Saône-et-Loire*, t. II, pp. 323-328. Mâcon, Dejussieu, 1838.

(7) A. Bénet, *Introduction à l'Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*. Série E, Supplément, Ville de Tournus (article inachevé et non publié).

(8) Émile Meulien, *Histoire de la Ville et du Canton de Tournus* ; et spécialement à la fin du volume, p. 255, *Histoire de l'Abbaye royale et collégiale de Tournus*. Tournus, Adolphe Miège, 1893.

(9) Étienne Chanay, président de la société des Amis des Arts, de Tournus, *Avant-propos* de l'Histoire de Tournus par Meulien, p. 1.

(10) Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques, *Notes d'un voyage dans le midi de la France* (*Tournus*, pp. 73-81). Paris, 1835.

(11) Le chevalier Joseph Bard, *Monographie de la Basilique abbatiale de Saint-Philibert de Tournus*. Ce chapitre est placé à la fin du *Manuel général d'archéologie sacrée burgundo-lyonnaise*, p. 339. Lyon, Guyot ; Paris, Paul Mellier, 1844.

(12) Marcel Canat, *Note sur l'Église abbatiale de Tournus*; article paru dans le bulletin du *Congrès archéologique de France*, séances générales tenues en 1850, pp. 92-107. Paris, Derache, 1851.

(13) Devoucoux, *Études monumentales* ; article publié dans l'*Annuaire historique et statistique de Saône-et-Loire pour 1851*, pp. 221-227.

SION DES MONUMENTS HISTORIQUES (1), CHAPUYS-MONTLAVILLE (2), Adrien PELADAN (3), J. MARTIN (4), et MEULIEN (5).

*
* *

Malheureusement aucun de ces ouvrages ne se trouve en librairie. D'ailleurs, après les restaurations accomplies par M. Questel (1845-1851) et les modifications récemment opérées à l'intérieur, tout guide ancien se fût trouvé incomplet ou inexact.

N'était-ce pas une lacune regrettable ?

Du désir de la combler est née la première idée de ce livre.

Profiter des trésors du passé, condenser en de courtes pages les écrits antérieurs, orner de quelques vues ce résumé, c'était là, au début, toute mon ambition.

Et je me mis à l'œuvre.

A mesure que je compulsais les documents, et que je recueillais les traditions orales, et que j'assistais à différentes fouilles pratiquées dans le vieux sol, et que je vivais, presque chaque jour, de nombreuses heures en l'antique église, non seulement à prier, mais à observer, à étudier, à comparer, et que j'échangeais mes vues avec M. MARTIN, ami, lui aussi, et connaisseur de son abbaye, et avec M. Jean VIREY, archéologue de renom auquel l'Académie de Mâcon a demandé de résoudre « les problèmes qui se posent relativement à la construction de Saint-Philibert » (6), il me semblait entendre les encouragements des vieux annalistes, depuis

(1) Archives de la Commission des Monuments historiques, tome I, *Église de Saint-Philibert à Tournus*. Paris, 1855-1872.

(2) G. de Chapuys-Montlaville, *L'Église de Tournus*. Extrait de la *Revue du* XIXe *siècle*, juillet 1866.

(3) Adrien Peladan fils, *Une visite à Tournus*. Voir *Semaine religieuse* de Lyon des 7 et 14 septembre 1867, pp. 567-571 et 587-589.

(4) Jean Martin, *Saint-Philibert de Tournus* ; article composé en 1886, sous presse depuis 1900, destiné à paraître dans la publication « Richesses d'art de la France ».

(5) E. Meulien, *Monographie de l'église de Saint-Philibert de Tournus*. Cette étude se trouve à la fin de l'*Histoire de la ville et du canton de Tournus*, p. 279.

(6) Félix Reyssié, *Réponse au discours de réception de M. J. Virey*, dans les Annales de l'Académie de Mâcon (troisième série, t. V, p. 401). Le travail de M. Virey sera inséré à la suite de l'Avant-Propos.

Grégoire de Tours (1) jusqu'à Juénin : « La carrière est trop riche, les matériaux trop à la portée pour ne pas entreprendre une œuvre plus importante à la gloire de l'antique abbatiale ! »

Devinant ou favorisant ce vœu, une pléiade d'amateurs, photographes, dessinateurs, peintres, se donna la mission de reproduire artistement, sous toutes ses faces, dans l'ensemble comme en ses menus détails, Saint-Philibert. M. le conservateur (2) mit à ma disposition les nombreuses gravures collectionnées par lui au musée de la ville. De même, grâce à l'obligeance de M. Perrault-Dabot, inspecteur des Monuments historiques, il me fut aisé d'obtenir de la Direction des Beaux-Arts (3) la faculté de publier les remarquables dessins de Questel conservés au Louvre ainsi que les aquarelles de Denuelle exposées dans les salles du Trocadéro.

Un ancien missel de l'abbaye sortit un instant de sa retraite, heureux de nous découvrir une mine d'initiales facile à exploiter pour lettrines (4).

Les poètes, eux aussi, voulurent chanter *Saint-Philibert de Tournus*.

Un curé ne serait-il pas répréhensible s'il ne s'efforçait de mettre en œuvre, pour l'honneur de son église, tant d'éléments à l'envi réunis ?

Tracer le plan du monument littéraire, faire choix de matériaux et les appareiller, utiliser de précieux monolithes, indiquer aux artistes les pierres qu'ils devraient sculpter, les parties de l'édifice qu'ils auraient à couvrir de décorations, quelle tâche plus attrayante ?

Je me hâte d'avertir que tous les ornements artistiques ont été gratuits ; je veux dire que les représentations à la plume, au crayon, au pinceau ou au fusain, les gravures et les photographies ont été gracieusement faites ou prêtées.

Il n'est pas jusqu'à la besogne humble et ingrate de la transcrip-

(1) Grégoire de Tours (*De Gloria Martyrum*, lib. I) fait mention du temple élevé à Tournus en l'honneur de saint Valérien.

(2) M. Jean Martin.

(3) Les lettres A.D.B.-A. placées au bas de certaines gravures sont les initiales des mots : Autorisation Directeur Beaux-Arts.

(4) Les lettres du titre et les lettrines du second livre ont été calquées sur ce vieux missel monacal. Les initiales du premier livre proviennent d'anciennes Histoires de l'abbaye. — Aucun cliché ne fait double emploi.

tion des brouillons et de la correction des épreuves typographiques qui n'ait suscité des dévouements.

Quant à la main-d'œuvre — si j'ose ainsi désigner les clichés des 450 photogravures et similigravures sortis des célèbres ateliers *Fernique fils*, de Paris, et l'impression de l'ouvrage confiée à *l'Imprimerie Notre-Dame des Anges*, d'Autun —, j'en avais assumé la responsabilité ; mais les charges ont été allégées par les souscriptions des Tournusiens, fiers de leur abbaye, et des nombreux admirateurs de l'église Saint-Philibert, désireux d'encourager ma bonne volonté.

Fig. 9

Artistes gravant les dessins de *Saint-Philibert de Tournus.*

A tous merci !

*
* *

Le sous-titre *Guide* (1) *historique et descriptif* annonce que tout en ne prétendant pas attirer sur lui le regard des savants ce volume a le désir d'être un conducteur sûr, complet et logique.

A cette tâche n'aurait point suffi la description du monument, quelque méthodique et minutieuse qu'elle pût être : touristes et pèlerins veulent s'initier à l'histoire de l'abbaye, à la vie qui a circulé en elle, aux principaux événements dont elle a été le théâtre. Comme l'a fait remarquer un monographe de Saint-Philibert : « Pour bien comprendre cette grande et solennelle manifestation basilicale de Tournus, il faut, par la pensée, lui rendre ses religieux et les voyageurs du moyen âge abrités sous son immense vestibule, son entourage et ses dépendances, sa ceinture de tours et de créneaux, et la replacer au centre de cet ensemble harmonique de construc-

(1) Bien que le mot « guide » contraste singulièrement avec la grosseur du volume, je l'ai conservé par respect pour la pensée qui a présidé à l'élaboration de ce travail.

tions ecclésiastiques et militaires qui se groupaient merveilleusement à son ombre et que dominaient ses flèches » (1).

Dans la magistrale étude qui ouvre cet ouvrage, M. VIREY s'est proposé de dater les diverses parties du monument. — J'émettrai moi-même mon avis, sous forme de conclusion.

Enfin un appendice conduira le visiteur aux différentes extrémités de la ville et lui en fera admirer les sites pittoresques; comme pour l'inviter à conclure que, même au point de vue panoramique, Tournus doit la majeure partie de ses charmes à l'église Saint-Philibert, au pied de laquelle rampent les habitations et les tourelles de l'enceinte monacale et dont les deux vieux clochers,

Pensifs sous le frisson des brises,
... se dressent dans le ciel bleu,
Sur le troupeau des maisons grises,
Comme de grands bergers de Dieu (2).

L'ouvrage sera donc ainsi divisé :

Étude préliminaire, *Les différentes époques de construction ;*
Livre premier, *Histoire de l'abbaye ;*
Livre second, *Description de l'église abbatiale ;*
Appendice, *Visite de la ville.*
Conclusion.

Fig. 10

L'entrée de l'abbaye avant 1846.
(*Dessin tiré d'une carte de Saône-et-Loire.*)

(1) J. Bard, *l. c.*, p. 365.

(2) Cf. « L'Abbaye de Tournus », bulletin de Saint-Philibert, novembre 1900.

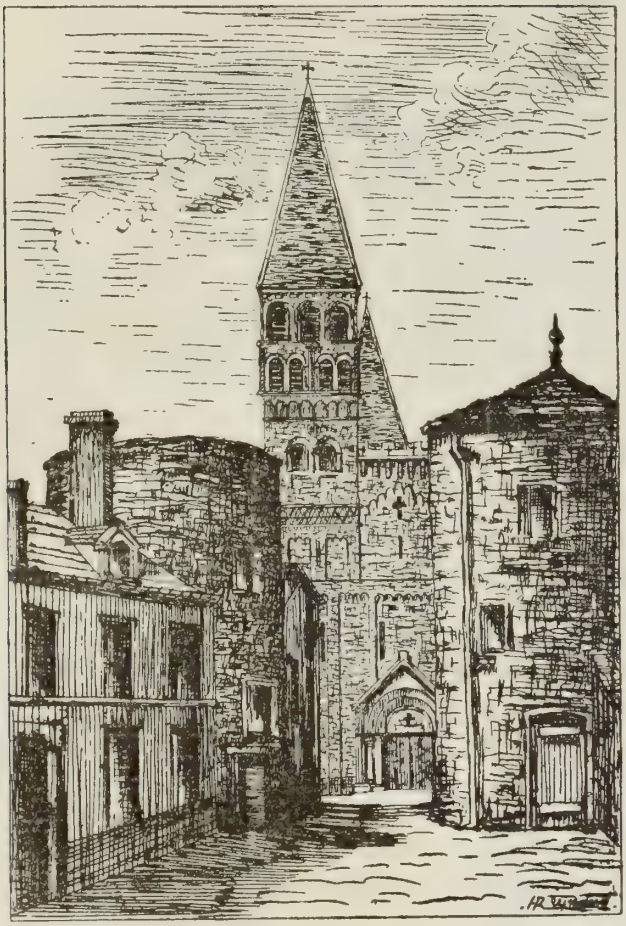


Fig. 11
Entrée de l'Abbaye.
(*Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud.*)

SAINT-PHILIBERT DE TOURNUS

Au Visiteur

Arrête-toi, passant, devant ce reliquaire,
Avec art ciselé par la main des aïeux :
C'est un divin poème ; ils ont mis dans la pierre
Ce que leur âme avait de plus harmonieux.

Sarcophage où repose un humble solitaire
Depuis plus de mille ans, que de cœurs anxieux
Sont venus rechercher l'ombre de la prière
Sous tes abris sacrés, cloîtres silencieux !

Tours qui montez le guet comme des sentinelles,
Et de loin ressemblez aux deux robustes ailes
De l'oiseau, faites-nous des siècles le récit.

Et, des antiques murs sort un chant de victoire
Qui des saints d'autrefois nous raconte la gloire,
Sans oublier l'époque où Philibert revit.

Albert Brintet.

Cliché J. Virey

Fig. 317

SAINT-PHILIBERT DE TOURNUS

Étude préliminaire

par

JEAN VIREY

LES DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE CONSTRUCTION DE SAINT-PHILIBERT

Fig. 12
Chapiteau d'un pilier de la Coupole. (*Dessin de Questel, A. D. B.-A.*)

On a beaucoup écrit sur Saint-Philibert de Tournus (1), et la curiosité des archéologues est loin d'être satisfaite. Après Juénin, dont l'œuvre au point de vue historique est capitale, après Marcel Canat, après la notice insérée au tome I des Archives de la Commission des Monuments Historiques, après Meulien, le dernier en date des historiens de Tournus, qui n'a guère fait à cet égard que reproduire ses devanciers, et je ne cite ici que les travaux les plus importants ou les meilleurs, il reste encore à dire sur cette église dont l'âge et le grand caractère frappent de respect tous ses visiteurs.

(1) Les deux ouvrages principaux à consulter pour l'histoire de l'Abbaye de Tournus sont Chifflet et Juénin. (Voir p. 10.)

Il faut citer encore :

Saint-Julien de Balleure, P. Mérimée, Ragut, J. Bard, Mgr Devoucoux, Archives de la Commission des M. H., Marcel Canat de Chizy et E. Meulien (ibid.)

Dom Martène et Dom Durand, *Voyage littéraire de deux bénédictins de la Con de Saint-Maur*, t. I, pp. 230-232. Paris, 1717-1724 ; 2 vol. in-4.

Abbé Lenoir, *Architecture monastique*. Paris, 1852-56, 3 parties en 2 vol. in-4.

Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du* IVe *au* Xe *siècle dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*. Paris, 1853, 1 vol. in-8 et atlas.

Marcel Canat de Chizy, *Note sur deux inscriptions romanes mentionnant des architectes de l'église abbatiale de Tournus*, dans le *Bulletin monumental* de 1872. Caen, 1872, in-8.

Sait-on à quelle époque faire remonter sa construction ? Le plus récent et à coup sûr le plus documenté de nos manuels d'archéologie française (1) attribue la nef (et sans doute aussi le narthex) aux premières années du XIe siècle, le chœur au premier quart du XIIe et la crypte au XIIe siècle également. Si, muni de ce renseignement, et d'ailleurs au courant de ce qui a été écrit sur la vénérable église abbatiale, vous vous rendez à Tournus, et qu'après avoir admiré la hautaine et imposante façade, vous fassiez à l'extérieur le tour de Saint-Philibert en notant les particularités qui s'offrent à l'œil le moins exercé, vous êtes saisi de la complexité de ce monument si homogène au premier abord ; et si vous pénétrez dans l'édifice pour en examiner attentivement les dispositions intérieures, vous apercevez bien vite l'insuffisance des appréciations de certains auteurs, les contradictions de certains autres, et vous ne tardez pas à vous ranger prudemment du côté de ceux dont l'opinion est restée hésitante.

Et en effet la solution des questions qui se posent n'apparaît pas facile : les textes historiques que l'on peut appeler à son aide ne sont ni abondants ni bien précis ; l'étude directe du monument est singulièrement gênée à l'intérieur par l'affreux enduit au badigeon appliqué au XVIIIe siècle (2) ; des fouilles méthodiques et des sondages s'imposeraient pour donner quelque certitude à des hypothèses : aussi l'auteur decette courte étude ne prétend-il pas trancher les difficultés ni apporter

Em. Meulien, Notice sur une inscription murale de l'époque romane dans l'église abbatiale de Tournus, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3e Série, t. I. Mâcon, 1896, in-8.

Auguste Choisy, *Histoire de l'architecture*. Paris 1899, 2 vol. in-8.

Congrès archéologique de France, LXVIe session à Mâcon en 1899. Paris et Caen, 1901. 1 v. in-8 (Tournus pp. 59-61). Dans le même volume :

Jean Martin, *Découvertes archéologiques dans les dépendances de l'église abbatiale de Tournus*, et : *Influence de la dévotion populaire sur le monnayage de l'abbaye de Tournus*.

Jean Martin, *Étude rétrospective sur les anciens bâtiments claustraux de l'abbaye de Tournus ; Annales de l'Académie de Mâcon*, 3e Série, t. V, Mâcon, 1901, in-8.

A. Perrault-Dabot et de Baudot, *Archives de la Comm. des Mts Hist.* en cours de public.

(1) Camille Enlart, *Manuel d'archéologie*, t. I. *Architecture religieuse*. Paris, 1902, in-8 ; xx-816 p., 405 fig.

(2) Le XVIIIe siècle fit un déplorable abus de cette pratique qui empâte les monuments et leur retire tant de caractère. Presque toutes nos anciennes églises ont subi cet outrage ; de grandes cathédrales, comme Chartres, Tours, Senlis, n'y échappèrent point, pas plus que les abbatiales de Saint-Denis et de Marmoutier, et de grandes églises comme Saint-Eustache de Paris et Saint-Maclou de Pontoise. Cf. E. Lefèvre-Pontalis, *Bulletin Monumental*, 1901, p. 265.

la pleine lumière dans ces ténèbres épaisses ; s'il peut éclairer seulement quelques coins d'ombre, ses efforts n'auront pas été perdus.

Résumons d'abord brièvement les faits historiques et rappelons les textes qu'il importe de connaître pour la discussion qui va suivre.

Lorsque les moines errants de Saint-Philibert (1) quittèrent Saint-Pourçain en Auvergne (2), leur dernière étape avant de se fixer à Tournus, et prirent en 875 (3) possession de l'abbaye de Saint-Valérien, ils y trouvèrent une église bâtie en l'honneur et sur la sépulture même du saint martyr. Mentionnée dans la seconde moitié du VIe siècle par Grégoire de Tours (4), cette église occupait certainement l'emplacement du chœur et de la crypte actuelle, car il n'y a rien dans le récit du moine Falcon (5) qui nous permette de croire que le corps de saint Valérien ait été amené d'un autre lieu pour être définitivement placé dans la crypte par l'abbé Etienne lors de la translation de 979. Adalger, évêque d'Autun, se rendant à Rome, tomba malade à Tournus, y mourut (en 893) et fut enterré dans l'église. Juénin (6) nous apprend qu'on voyait encore, au XVIIIe siècle, son tombeau derrière l'autel d'une des chapelles de la crypte, avec l'épitaphe « Adalgerius hic quiescit Episcopus ».

Sous Aimin, septième abbé (928-946), la ville et l'abbaye furent incendiées par les Hongrois (7), comme l'église abbatiale de Saint-Pierre de Chalon, comme l'abbaye de Savigny en Lyonnais et comme tant d'autres, dans une des dernières incursions de ces barbares dans l'Europe occidentale. Ce fait certain, mais dont la date n'est pas bien précise, se place vers 935-940.

(1) Chassés en 836 de leur monastère de Noirmoutier par les pirates normands, l'abbé Geilon et ses religieux, emportant avec eux le corps de saint Philibert, mort à Noirmoutier en 684, s'établirent d'abord à Déas, et successivement à Cunauld en Anjou, 857 ; à Messay en Poitou, 862 ; puis à Saint-Pourçain en Auvergne, en 871.

(2) Saint-Pourçain-sur-Sioule, ch. l. de c. de l'arrond. de Gannat (Allier).

(3) Gallia Christiana, t. IV, *Instrumenta*, col. 224, V ; Juénin, Preuves, pp. 91-93.

(4) *De gloria martyrum*, lib. I, cap. 54, imprimé par Juénin, pp. 9-10 des Preuves.

(5) Falcon, moine à Tournus, mort vers 1087. Voir, pour ce qui concerne la translation de saint Valérien, les chapitres 38-41 de la chronique.

(6) Juénin, p. 62.

(7) Juénin, p. 69 ; *Gallia Christiana*, t. IV, col. 966.

Après cette catastrophe, on se mit sans doute à rétablir le monastère et à rebâtir ou réparer l'église. Que se passa-t-il dans les dernières années du gouvernement d'Aimin ? Faut-il croire à des rivalités d'origine entre moines de Saint-Valérien et moines de Saint-Philibert (1) ? Mais la fusion devait être faite depuis trois quarts de siècle que l'installation à Tournus des nouveaux venus était un fait accompli ; n'y eut-il pas plutôt des froissements causés par l'installation des reliques de saint Philibert dans un sanctuaire récemment construit, tandis que le corps de saint Valérien, martyr, gisait délaissé dans un tombeau perdu au fond d'une crypte ?

Toujours est-il que nous voyons après la mort de l'abbé Aimin un fait très grave se produire : Gilbert, comte de Chalon, gagné par les présents d'un certain Gui, originaire de Langres et moine de Tournus, voulut le placer à la tête de l'abbaye, sans se soucier de l'avis des moines. Ceux-ci, ne pouvant y mettre obstacle, et ne voulant pas obéir à Gui, se retirèrent pour la meilleure part à Mâcon, emportant les saintes reliques (celle de saint Philibert), et de là en Auvergne au monastère de Saint-Pourçain où ils élurent pour abbé Hervé, troisième du nom, en 946.

Pendant les trois ans environ que dura leur absence, de nombreuses calamités fondirent sur la Bourgogne, si bien qu'un concile assemblé à Tournus en 949 décida de chasser Gui comme intrus et de rappeler les moines en exil à Saint-Pourçain.

Ceux-ci se mirent en route pour revenir ; leur réception solennelle et presque triomphale leur permit assurément de croire que leur retour était cette fois définitif, et qu'un nouvel exode n'était plus à redouter.

Hervé vécut jusque vers 960, et laissa, en mourant, un monastère pacifié. Son successeur, Etienne, était prieur à Saint-Pourçain (2) lorsque la dignité abbatiale lui échut.

L'abbé Etienne a laissé la réputation d'un grand bâtisseur, et il y a tout lieu de croire que la grande église Saint-Philibert fut, sinon cons-

(1) Cf. Mgr Devoucoux, dans l'*Annuaire de Saône-et-Loire* de 1843 ; Meullen, *Histoire de la ville et du canton de Tournus ;* Ferd. Terrillon, *Recherches sur l'église primitive de Saint-Valérien.*

(2) Saint-Pourçain resta le principal prieuré de l'abbaye de Tournus, et les relations étaient fréquentes entre les deux monastères. Nombre d'abbés de Tournus furent élus lorsqu'ils étaient prieurs à Saint-Pourçain, et le recrutement des moines ne cessa pas de se faire dans les familles du Bourbonnais et de l'Auvergne. C'est ce qui explique sans doute quelques-uns des caractères auvergnats que l'on remarque à Saint-Philibert. La grande abside de l'église, dont la muraille est décorée à l'extérieur d'une marqueterie de pierre comme on en voit aux églises d'Auvergne, notamment à Notre-Dame du Port, est très probablement l'œuvre de Francon du Rouzay, XVIIIe abbé de Tournus, issu d'une famille noble du voisinage de Saint-Pourçain et qui était prieur à Saint-Pourçain lorsqu'il fut élu abbé.

truite entièrement, au moins achevée par ses soins. D'une grande dévotion envers saint Valérien, il consomma l'union des esprits parmi ses moines en opérant vers 970 la translation du corps de saint Valérien, dont les principaux ossements furent déposés dans la crypte sur l'autel qui venait d'être construit « super altare quod recens fuerat ædificatum » (1). Le reste du corps fut rendu au tombeau que l'on plaça, dit Juénin, « derrière l'autel du milieu de l'église souterraine, lequel on venait d'élever en l'honneur de saint Valérien, et dans le même endroit où on le voit aujourd'hui » (2).

En 1006, sous l'abbé Wago, un incendie considérable excité par une tempête de vent dévasta l'abbaye et endommagea gravement l'église, dont la crypte (3) put à peine sauver quelques objets précieux qu'on y jeta à la hâte ; le sanctuaire fut la proie des flammes : deux jeunes gens y périrent.

L'abbé Bernier qui succéda à Wago releva de leurs ruines le monastère et l'église, si bien que le 29 août de l'année 1019 cette dernière fut consacrée par les soins de l'évêque Geofroi de Chalon et de Gauslein, évêque de Mâcon (4).

Une épouvantable famine, dont Raoul Glaber nous a laissé le récit, survint de 1031 à 1033 (5). Saint Ardain était abbé (1028-1056). Sa charité fut à la hauteur des circonstances : les objets précieux et les vases sacrés furent vendus, et les ressources du monastère consacrées au soulagement des malheureux. Quelques années plus tard, les temps étant devenus moins durs, saint Ardain aurait achevé, suivant une phrase du bréviaire de Tournus reproduite par Juénin (6), la restauration du monastère.

La Chronique de Falcon qui a été jusqu'ici notre principale source s'arrête, sans doute par la mort de l'auteur, après l'année 1087, au milieu du gouvernement de l'abbé Pierre I (1066-1107) à la prière duquel il l'avait rédigée.

(1) Falcon, ch. 40, in fine (imprimé par Juénin, pp. 24-25 des Preuves). L'auteur de la notice parue dans le t. I des Archives de la Commission des Monuments Historiques rappelle les dons extraordinaires reçus de 974 à 981 par les religieux de Saint-Philibert, et destinés selon toute apparence à subvenir aux frais de la reconstruction.

(2) Juénin, p. 79.

(3) *Latebræ cryptarum* (Falcon, 45 ; dans Juénin, p. 26 des Preuves.)

(4) Falcon, 46 ; dans Juénin, p. 27 des Preuves.

(5) Lire dans Raoul Glaber (édit. Prou, Paris, 1886, in-8), liv. IV, chap. IV, § 10 et 11, d'horribles détails particuliers à Tournus et à la région mâconnaise, Falcon écrit simplement « fames totum pene vastavit orbem ». Juénin, Preuves. p. 27.

(6) Juénin, p. 91.

Dans les dernières années du XIe siècle, ou plutôt peut-être dans les vingt premières du XIIe, on dut faire à Saint-Philibert des remaniements ou des travaux importants qui motivèrent une nouvelle consécration de l'église. En effet, le pape Calixte II, à la prière de l'abbé Francon du Rouzay et de ses religieux, vint de Cluny où il était le 3 janvier 1120 et procéda à la consécration (1) de l'église.

Les dépenses occasionnées par ces travaux et par la réception du Souverain Pontife durent être excessives, car nous voyons, sous l'abbé Liébaud (2), dans la seconde moitié du XIIe siècle, l'abbaye de Tournus réduite à un lamentable état de pauvreté. Sans doute on s'était trouvé dans la nécessité d'emprunter des sommes considérables pour réparer l'église et pour la mettre en état d'être consacrée par le pape (3).

Il nous faut arriver à l'abbé Bérard (1223-1245), en plein XIIIe siècle, pour trouver une mention concernant l'édifice qui nous occupe. Il s'agit de la sépulture donnée à Guillaume, comte de Vienne et de Mâcon (4), « in galilæa ecclesiæ Trenorchiensis » que Juénin traduit « dans la nef de l'église de Tournus ». Cette erreur d'interprétation du mot galilæa qui n'a jamais proprement signifié nef, et qui désigne ici le narthex, a entraîné Juénin dans une seconde erreur, archéologique celle-là, lorsqu'il assigne à la grande nef la date du XIIIe siècle. « Il semble, écrit-il, que l'on ne distinguait pas encore alors deux nefs dans notre église, la nef de la vieille église et celle de la nouvelle, comme on l'a fait depuis : ce qui fait juger que la nouvelle ou grande nef n'a été rebâtie que depuis ce temps-là, ou par l'abbé Bérard, ou après sa mort et après l'incendie de l'Abbaye, qui la suivit d'assez près » (5).

(1) Juénin, p. 112 et Preuves.

(2) « En 1164, le gouvernement capétien s'entend avec la papauté pour disperser dans différents monastères le personnel de Tournus, à l'exception de quatre ou cinq religieux qui doivent garder l'établissement jusqu'au payement intégral de toutes les dettes de la communauté (*Historiens de France*, t. XV, p. 820, lettre du pape Alexandre III à Louis VII). » — Note de M. A. Luchaire dans *Histoire des Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, Paris, 1883 (1re éd.) 2 vol. in-8, Tome II, p. 104, note 3.

(3) Juénin, p. 127.

(4) J. Martin, *Pierres tombales de l'abbaye de Tournus*, p. 5.

(5) Juénin, p. 146. Juénin revient encore sur cette idée en y insistant à la page 154. « Il (l'abbé Bérard) ne fut pas plutôt de retour qu'il fit rebâtir le cloître, le chapitre et le dortoir qui menaçaient ruine : c'est par là qu'il finit son mémorial ; mais je ne doute presque pas que ce soit lui encore qui entreprit de rebâtir la grande et nouvelle nef de l'église qu'apparemment la mort l'empêcha d'achever. » A la page 375 et seq., au chapitre de la description de l'église, Juénin développe encore la même opinion.

En effet, en 1245, un incendie vint encore dévaster le monastère, mais l'église n'en fut certainement pas affectée (1).

A partir de cette époque les mentions historiques relatives à des constructions ou remaniements du gros œuvre deviennent de plus en plus rares. « Le mardi après la Pentecôte 1339, écrit Juénin, l'abbé Girard approuva la fondation de la chapelle Saint-Georges dans l'église de l'abbaye. Geofroy, seigneur de Berzé et de Saint-Germain en Bresse, chevalier, le dernier de l'ancienne maison de Berzé l'une des quatre premières baronnies du Mâconnais, l'avait fait bâtir (2). » Cette chapelle Saint-Georges est la première qui s'ouvre dans le collatéral Nord quand on se dirige vers le chœur. Après 1677, elle passa sous l'invocation de saint Antoine (3).

Au premier tiers du quinzième siècle appartiennent les deux chapelles qui suivent, celle de Saint-Blaise et celle de N. D. de Consolation : elles furent construites sous Louis I de la Palu (4).

Le 25 septembre 1446, l'évêque de Nice consacra six autels dans l'église : Saint-Philibert, Saint-Antoine, Saint-Blaise, Saint-Eustache et N.-D. de Consolation (5).

En 1494, il est question d'une somme de quatre cents livres que l'abbé Jean IV de Toulonjon déclara vouloir employer aux réparations de l'église et des sièges du chœur (6).

J'en ai fini avec les renseignements historiques ; je m'abstiens de faire mention des travaux relatifs aux bâtiments de l'abbaye, comme de parler des anciennes cloches, de la décoration de l'église ou de son mobilier, cela ne rentre point dans le cadre de mon étude. Je rappellerai encore pourtant le sac de l'église par les Huguenots en 1562 ; qu'en 1719 on blanchit l'église ; qu'en 1722 on procéda à la réfection du pavé ; et, enfin qu'en 1841 Saint-Philibert classé comme monument historique fut restauré d'après les plans de M. Questel, de 1845 à 1851.

Quel parti pourrons-nous tirer de ces documents ? C'est ce que nous allons voir en examinant le monument lui-même ; mais consultons d'abord l'opinion des auteurs qui l'ont étudié.

(1) Les moines de Tournus, de l'aveu de Juénin (p. 156), paraissent avoir exagéré les dégâts causés par cet incendie pour attirer chez eux les dons de la charité des fidèles.

(2) Juénin, p. 180.

(3) Juénin, p. 182.

(4) Juénin, p. 377.

(5) Juénin, p. 224.

(6) Juénin, p. 240.

Que pense Juénin de l'âge de Saint-Philibert ? Voici ce qu'il nous dit dans un chapitre (1) de son ouvrage : « Quoique Dom Martène, savant religieux de la congrégation de Saint-Maur, ait jugé en 1710, quand il passa par Tournus, que l'église souterraine est du moins aussi ancienne que saint Grégoire de Tours ; que le chœur est du temps de l'abbé Geilon (2), et la première nef plus ancienne que le chœur ; je crois néanmoins que le tout fut rebâti vers la fin du xe siècle par l'abbé Étienne, lequel, selon notre Chronique, reprit dès les fondements les gros bâtiments du monastère. Pierre de Saint-Julien y comprend particulièrement l'église. En effet, les caractères de l'inscription *Renco me fecit* me paraissent convenir à ce temps-là. L'église souterraine me paraît aussi de la même construction que le chœur, et surtout que le grand clocher duquel on y voit la naissance de deux piliers.

« D'ailleurs la Chronique dit positivement que l'autel de l'église souterraine sur lequel on posa la tête de saint Valérien après la translation que fit le même abbé Étienne, et derrière lequel on plaça son cercueil, avait été construit nouvellement « quod recens fuerat ædificatum. »

« Il est vrai que la croisée septentrionale de notre église a été refaite depuis, comme il paraît évidemment à l'œil, et en la comparant avec la méridionale ; comme encore par sa grande fenêtre qui est contre l'usage de ce temps-là. Quelques-unes des chapelles qui sont autour du chœur peuvent aussi avoir été rajoutées dans la suite. Mais pour ce qui est de la grande nef, l'on n'en peut pas douter, quand on considère, premièrement de quelle manière elle est jointe au grand clocher et à la première nef... Tout cela me fait juger qu'anciennement il n'y avait qu'une seule nef, savoir la première qui s'étendait peut-être du côté du chœur l'espace de deux ou trois piliers. Je crois encore que comme l'abbé Bérard parlant de l'endroit où, en 1224, il donna la sépulture au comte de Mâcon, ne le nomme simplement que « galilæa ecclesiæ », la nef de l'église ; que c'est lui qui sur la fin de sa vie a rebâti la grande nef à l'entrée de laquelle il voulut être enterré ; ou du moins qu'elle le fut bientôt après sa mort, savoir après l'incendie de l'abbaye de l'an 1245. »

Dans ses *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Prosper Mérimée s'exprime ainsi : « L'absence d'ornements, le caractère de lourdeur et de rudesse de la nef me font croire que ces parties de l'église sont les plus anciennes. Je n'hésite pas à penser qu'elles datent du xe siècle. L'incendie qui dévasta le monastère a dû être impuissant contre ces masses énormes... La restauration de Bernier, en 1019, se borna probablement à substituer dans la nef des voûtes aux plafonds. Le chœur me

(1) Juénin, pp. 375-382, *Description de l'abbaye de Tournus en 1562.*

(2) C'est-à-dire du dernier quart du IXe siècle.

paraît également de la même époque. La crypte a dû être construite en même temps, ou, si l'on veut, refaite. Le nombre de ses apsides ne permet guère de supposer qu'elle soit antérieure au XIe siècle. Enfin le premier étage du clocher et les deux étages inférieurs des tours me paraissent dater à peu près du même temps, c'est-à-dire de 1019 ».

Ragut adopte et reproduit textuellement l'opinion de Mérimée.

Un des archéologues qui ont le mieux connu et apprécié avec le plus de compétence les monuments de notre région, Marcel Canat, fait remonter la construction première de Saint-Philibert à la fin du IXe ou au plus tard au début du Xe siècle, « date qui s'accorde assez bien, dit-il, avec les parties les plus anciennes du monument ». Il ajoute qu'en 960 l'abbé Étienne entreprit la reconstruction ; il est probable qu'on reconstruisit alors le chœur, la crypte, les transepts et les chapelles rayonnantes. L'église fut achevée à cette époque.

« En 1006, l'abbaye brûla de nouveau, et il est bien certain que le chœur de l'église fut détruit. L'abbé Bernier entreprit les réparations couronnées par la consécration de 1019. On peut attribuer à cette époque la partie supérieure du chœur qui est plus moderne que sa base, ainsi que la coupole et le gros clocher. — De 1019 à 1245 on n'a aucun document positif. A cette date (1245) le monastère fut brûlé une troisième fois ; mais il est évident que l'église n'eut rien à souffrir, si ce n'est peut-être dans les charpentes. Le petit clocher peut être attribué à l'abbé Pierre I (1066-1106). »

Pour Mgr Devoucoux, l'église abbatiale de Tournus « est une des plus remarquables constructions antérieures au XIe siècle... l'*ecclesia vetus* (narthex) est certainement antérieure au XIe siècle... ; la crypte, la coupole, le chœur et peut-être la voûte de la grande nef sont les parties reconstruites par l'abbé Bernier après l'incendie de 1006 et consacrées en 1019 ».

C'est au tome I du recueil des « Archives de la Commission des Monuments Historiques » qu'il faut s'adresser pour trouver, avec de belles planches consacrées à Saint-Philibert, une étude critique et faite avec méthode. Une date domine ce travail, celle de l'incendie de 1006 qui aurait détruit l'église de fond en comble, et fait table rase de toutes les constructions antérieures. Le récit de Falcon n'autorise pas une interprétation aussi radicale : les bâtiments du monastère ont pu être réduits en cendres ainsi que le chœur de l'église, mais le narthex et la partie inférieure de la grande nef durent résister à la violence du feu, ainsi que la crypte où l'on abrita à la hâte quelques objets précieux.

La seconde consécration connue, celle de 1120, faite par le pape Calixte II, a échappé à l'auteur de la notice. Aussi date-t-il systématiquement la majeure partie des constructions, narthex et nef, de l'époque de l'abbé Bernier, attribuant le chœur et la crypte à la fin du XIe siècle,

Meulien passe en revue les idées que je viens d'exposer et adopte finalement les conclusions de Marcel Canat.

Ne ferais-je que choisir parmi les opinions précédemment exprimées, encore faudrait-il pour justifier mon choix, et sans entrer dans une description détaillée et méthodique, faire un examen approfondi de l'édifice, à l'extérieur d'abord, et c'est la façade qui attire les regards.

Dressée tout d'un coup à une grande hauteur, sans reprise apparente, elle se présente simple et nue, sans adjonction de contreforts, sans décoration autre que ce système d'encadrements de bandes et d'arcatures lombardes si fréquent dans nos contrées, avec, un peu au-dessous de la naissance des tours, ces deux lignes de dents de scie et de zigzags, ornement de la première période romane, qui se profilent latéralement dans toute l'étendue du narthex. Elle paraît bien avoir été bâtie d'un seul jet. L'appareil de la maçonnerie, toute en petits moellons de faible échantillon, est assez régulier : on remarque cependant une petite différence dans les matériaux au-dessus de l'étage inférieur des encadrements, et l'on voit au niveau du rez-de-chaussée plusieurs rangs de pierres d'appareil blanches, d'assez fort échantillon ; au-dessus il n'y en a plus. Latéralement, ces chaînages de pierres d'appareil se retrouvent dans toute la longueur du narthex et toujours à la même hauteur. Leur présence indique-t-elle donc une époque de construction dictincte, et leur absence totale au niveau de l'étage et dans toute la partie supérieure de la maçonnerie marquerait-elle une reprise dans la construction ? C'est ce que je ne crois pas. Il semble que l'architecte ait employé ces grosses pierres d'appareil provenant peut-être d'un édifice antérieur tant qu'il en a eu à sa disposition, et qu'il s'en passa lorsqu'elles vinrent à lui manquer. S'il y a eu reprise, c'est au-dessus de l'étage inférieur des encadrements.

Dans cette façade, restaurée par M. Questel, si nous faisons abstraction de la grande porte, œuvre de ce dernier, d'une exécution un peu sèche et d'un style qui paraît en avance sur tout ce qui l'entoure, nous voyons à la partie supérieure, entre les deux tours, une galerie à parapet crénelé restitué par le même architecte et établi en mâchicoulis sur des consoles de la fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle. Cet appendice achève de donner à la façade, déjà rude d'aspect, un cachet militaire. La tour de gauche ou tour du Nord est surmontée d'un très intéressant clocher dont la construction n'est certes pas antérieure à la fin du XIe siècle, et peut être attribuée, d'accord avec Marcel Canat, à l'abbé Pierre I (1066-1106).

Contournant l'édifice du côté du Nord, nous observons dans l'élévation latérale du narthex la même absence de contreforts déjà signalée à la façade, et la même décoration de bandes et d'arcatures lombardes,

Dans l'angle rentrant formé par la rencontre du narthex et de la nef (cette dernière ayant une plus grande largeur que le narthex), il faut remarquer un détail qui prouve que le narthex, ou du moins le rez-de-chaussée du narthex, est antérieur à la nef et s'étendait jadis plus loin dans le sens de celle-là : en effet nous voyons très clairement une bande lombarde du prolongement du narthex complètement noyée dans la maçonnerie de la nef et visible seulement par l'épaisseur de son ressaut : on la perd de vue au niveau de l'étage du narthex.

Le mur de la nef ou plutôt du collatéral Nord de la nef nous présente encore quelques chaînages de grosses pierres d'appareil, toujours à la même hauteur, mais la décoration de bandes et d'arcatures lombardes a disparu, et au-dessus du toit du collatéral, dans le mur même de la nef, on n'aperçoit plus ces deux lignes de zigzags et de dents de scie qui entourent au-

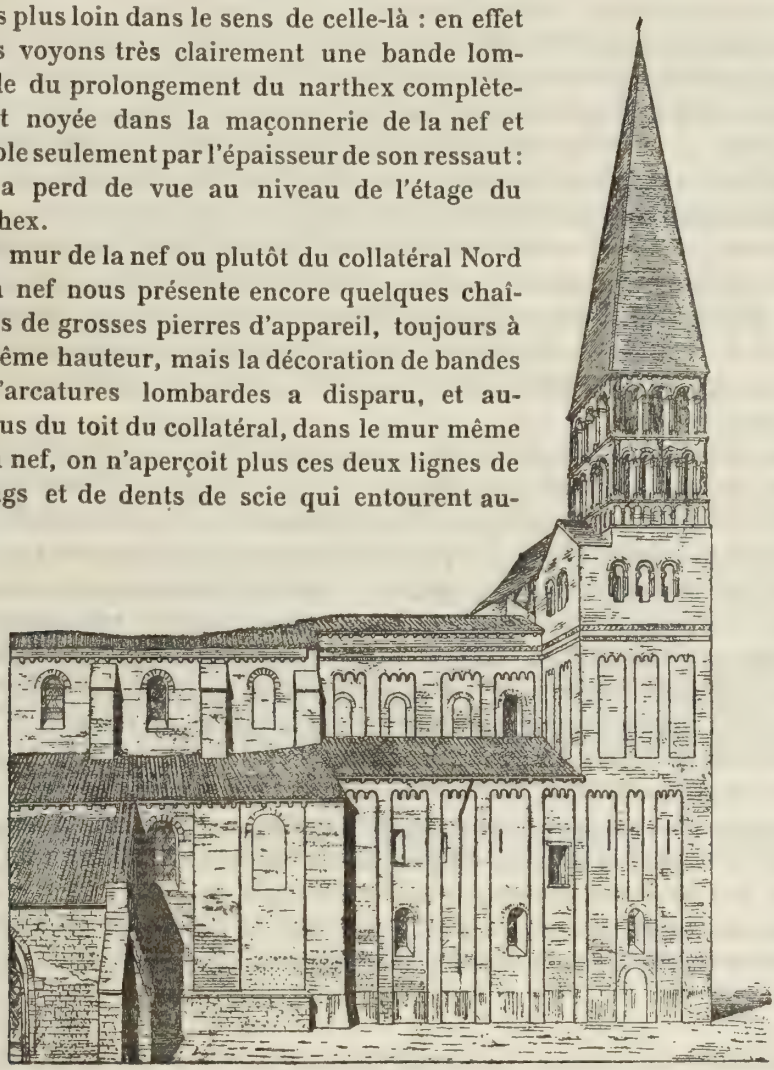


Fig. 13

(Réduction d'un dessin de Questel, A. D. B.-A.)

dessous de la corniche du toit toute la construction du narthex. En revanche, des contreforts apparaissent, non plus des bandes verticales dont la seule fonction est décorative, mais de vrais contreforts à franche

saillie, d'une seule venue, sans ressauts, placés au droit des arcs doubleaux de la nef, et dont la maçonnerie paraît bien liée avec le mur : la tête de ces contreforts, le glacis seul semble avoir été restauré.

Voilà, si je ne me trompe, et dès l'extérieur, un ensemble de caractères qui différencient assez nettement la nef du narthex.

Nous nous trouvons maintenant devant les constructions en hors-d'œuvre de chapelles ouvertes dans les collatéraux à l'époque gothique : il y en a trois. La première est la chapelle Saint-Georges, construite vers 1330 ; la seconde, celle de saint Blaise, un peu en retrait sur la précédente, a été élevée par Louis I de la Palu vers 1425, ainsi que la troisième placée sous l'invocation de Notre-Dame de Consolation.

Et nous voici en face du mur de clôture du croisillon Nord du transept : c'est une des régions les plus remaniées de l'édifice (1). Une porte de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe surmontée d'une immense fenêtre de la même époque donne l'accès et la lumière dans ce croisillon dont la construction remonte au XIe siècle, mais qui a été retouché au XIIe.

En continuant notre promenade nous rencontrons la chapelle Saint-Pourçain, puis les trois chapelles du chevet, Saint-Benoît, Saint-Philibert et Saint-Pierre, montées sur plan rectangulaire et ouvertes à l'intérieur sur le déambulatoire. Au point de vue technique, toute cette région du chevet de l'église est très spéciale et mérite l'examen le plus minutieux. Ce n'est plus ici la construction en petits moellons régulièrement disposés qui constitue la carcasse du narthex et de la nef; c'est, en trois zones différentes, en bas d'abord et au niveau correspondant à la crypte, du moyen appareil posé à gros joints de mortier qui remonte d'une façon plus ou moins irrégulière au-dessus de la crypte ; puis, au niveau du rez-de-chaussée, une maçonnerie désordonnée et grossière où trouvent place tous les matériaux quels qu'ils soient, noyés dans un bain de mortier : l'appareil en arête de poisson s'y trouve en divers endroits, et aussi des pierres sculptées provenant d'édifices antérieurs (2). La troisième zone qui correspond à la grande abside du chœur est caractérisée par un bel appareil régulier, posé à joints serrés et incrusté d'une

(1) A noter que dans ce croisillon Nord qui renferme la chapelle Saint-Ardain, comme d'ailleurs, au croisillon Sud où se trouvait la chapelle Saint-Jean-Baptiste, on constate que l'intérieur des absidioles est en hémicycle, tandis qu'à l'extérieur la maçonnerie s'élève sur plan rectangulaire. Cette disposition, tout à fait exceptionnelle dans notre région au XIe siècle, ne se retrouve plus du tout au XIIe.

(2) On en remarque notamment à l'élévation latérale Sud de la chapelle Saint-Philibert, et en haut du mur à pignon de la chapelle Saint-Pourçain. Cette dernière sculpture (entrelacs) paraît carolingienne.

marqueterie auvergnate. Le bord de la toiture vient s'appuyer sur une corniche d'un beau dessin, constituée par une série d'arcatures plein cintre, posées de distance en distance sur des colonnes qui font l'office de contreforts. Cette troisième zone appartient sans doute au XIIe siècle (1).

Les chapelles du chevet, étant bâties sur plan rectangulaire aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont voûtées par un simple berceau sans cul-de-four, aussi leurs murs de clôture à l'orient se terminent-ils par des pignons qui dépassent légèrement la toiture (2).

Les angles saillants de ces trois chapelles sont étayés chacun par deux contreforts où apparaissent par endroits, ainsi qu'aux murs, des travaux de restauration.

Le gros clocher qui s'élève au-dessus de la croisée du transept me paraît dater des environs de 1120. Sa décoration présente beaucoup d'analogie avec celle de l'église abbatiale de Cluny.

Si maintenant, pour achever le tour de Saint-Philibert, nous continuons nos investigations sur le côté Sud, nous trouvons d'abord, en quittant les chapelles rayonnantes, une construction du XVe siècle, symétrique à la chapelle Saint-Pourçain, et qui abrite l'ancienne chapelle Saint-Vincent : c'est aujourd'hui la sacristie.

Le mur de clôture du croisillon Sud se dresse ensuite au-dessus des anciens bâtiments claustraux, où se voit encore la salle du Chapitre, qui date du XIIIe siècle.

Le collatéral est accompagné dans toute sa longueur par la galerie de l'ancien cloître, connue sous le nom de cloître de saint Ardain. Il n'y a d'ailleurs rien de particulier à signaler de ce côté, et nous allons tout de suite pénétrer dans l'intérieur.

Dès le seuil du narthex l'impression est saisissante : à quel âge

(1) On voit aussi dans cette partie de la construction, au côté Nord, un fragment de pierre tombale encastré dans la maçonnerie. Ce fragment porte une croix pattée et une inscription incomplète dont les caractères peuvent être datés du XIe siècle.

(2) Ce pignon est décoré à la chapelle Saint-Philibert d'une espèce de fronton formé par des rangs de briques se présentant de biais par leur angle, et rappelant les lignes décoratives que j'ai signalées à la façade et aux élévations latérales du narthex. Cette ornementation appartient à la première moitié du XIe siècle.

La même décoration se remarque à la corniche du déambulatoire.

Les fenêtres des chapelles n'ont pas d'ébrasement à l'extérieur.

Au XIIe siècle, on fit sans doute des réparations à ces chapelles, car les corniches moulurées qu'on y remarque, supportées par de beaux modillons à copeaux, paraissent remonter à cette époque.

reculé, confinant encore à la barbarie, appartient cette construction lourde et massive où quatre piliers cylindriques, énormes et d'aspect trapu, supportent des voûtes basses sous lesquelles la lumière pénètre à peine, parcimonieusement distribuée par des fenêtres rares et étroites? Le « livre des anciens usages de l'abbaye » nous la désigne comme la nef de la vieille église « navis veteris ecclesiæ », et nous avons déjà constaté à l'extérieur que son extrémité orientale est encastrée dans la maçonnerie de la nef qu'elle pénètre. Ici, même observation : si nous ne voyons que quatre piliers isolés, deux autres sont encore entiers et font saillie dans la grande nef, mais sont empâtés dans le mur de séparation du narthex et de la nef.

Cette église primitive se compose donc aujourd'hui d'une nef flanquée de deux collatéraux, séparés par une double rangée de deux piliers : à chaque travée de la nef correspond un compartiment de voûtes d'arêtes séparé du voisin par un arc doubleau en plein cintre ; chaque collatéral est également recouvert par trois compartiments de voûte : mais ce ne sont pas ici des voûtes d'arêtes, ni des berceaux ordinaires, ce sont de chaque côté trois voûtains en plein cintre orientés transversalement, et soutenus par des arcs en plein cintre au-dessus des collatéraux. Cet essai de voûter les collatéraux, dont on trouve un exemple du xe siècle à Saint-Remi de Reims, est dans les plus anciens que l'on connaisse : c'est là aussi qu'il faut chercher le prototype des voûtes de la grande nef de l'église.

Dans tout cet intérieur la construction est masquée par l'enduit au badigeon qui couvre murs, piliers et voûtes : on distingue pourtant dans un endroit dégradé que l'appareil des murs et des piliers est en petits moellons très régulièrement disposés.

Le souci de la solidité de son œuvre est le seul qu'ait traduit l'architecte de cet édifice aux lignes sévères, où l'œil n'est distrait par aucun motif de décoration. Les gros piliers ronds, au pied desquels pas une seule base n'émerge du dallage, n'ont pour tout ornement à leur partie supérieure qu'une espèce de corniche-tailloir circulaire formée par deux rangs de moellons construits en léger encorbellement l'un au-dessus de l'autre.

Mais cette nef de la vieille église est surmontée d'un étage, dont le plan, identique à celui du rez-de-chaussée, offre une élévation différente qui en modifie profondément l'aspect. Trois nefs là aussi, séparées de même par quatre gros piliers cylindriques, aussi dénués d'ornementation que ceux du rez-de-chaussée ; la nef centrale, dont la voûte en berceau plein cintre sur doubleaux est montée à une assez grande hauteur, a ses murs gouttereaux percés de grandes fenêtres, deux par travée au-dessus de chacune des arcades qui la font communiquer avec les bas côtés. Ces derniers sont voûtés, sauf leur première

travée contiguë à la façade et qui fait partie des tours, par des demi-berceaux sur doubleaux, combinaison savante déjà, mais ici maladroitement employée : ces demi-berceaux viennent en effet s'appuyer, comme à Saint-Étienne de Nevers, aux murs de la nef sous l'appui des grandes fenêtres, et ne peuvent servir à contrebuter la poussée de la grande voûte. Celle-ci cependant est restée solide et s'est maintenue presque sans lézardes malgré l'absence de contreforts et malgré les mauvaises conditions d'équilibre introduites par les voûtes des bas côtés : l'épaisseur des murs et la solidité de la construction ont suffi à tout. La maçonnerie, toute en petits moellons, est ici bien visible grâce à l'absence d'enduit.

Au nord, à l'ouest et au sud, les murs extérieurs sont percés de baies étroites et allongées, fortement ébrasées à l'intérieur, en forme de fentes au dehors, véritables archères dont le caractère défensif est indiscutable, qui accentuent le cachet militaire déjà signalé à la façade.

Dans la première travée de chaque collatéral on aperçoit en levant la tête toute la montée intérieure des tours de la façade. On y remarque un artifice de construction. Tandis qu'à l'extérieur aucun contrefort ne s'applique aux murs, en dedans la maçonnerie déjà renforcée aux angles s'accroît en épaisseur à mesure que la tour s'élève : à deux reprises les assises de pierres s'établissent en encorbellement et les parois montent verticales au-dessus de ces ressauts successifs. Est-ce un système imaginé pour empêcher les murs de se déverser en dehors en les sollicitant, au contraire, à se renverser en dedans ? C'est probable et en tout cas intéressant à constater dans la région même et à la même époque où l'on voit — à Chapaize — une autre méthode, inverse, appliquée à la construction de la tour de la croisée du transept dont les assises se superposent en léger retrait les unes au-dessus des autres de manière à affecter la forme d'un tronc de pyramide.

Avant de quitter cette salle ou chapelle Saint-Michel, ne manquons pas d'observer que la construction, au lieu de pénétrer dans l'église comme au rez-de-chaussée, est au contraire coupée par le mur de séparation de l'église et du narthex, et que les murs gouttereaux de la nef de la chapelle Saint-Michel sont sans liaison avec lui. L'installation de l'orgue et de la soufflerie masquent actuellement aussi bien du côté de l'église que du côté de la chapelle Saint-Michel une grande baie cintrée flanquée de colonnes avec bases et chapiteaux d'un style très archaïque remontant au moins au XIe siècle. C'est au-dessus du chapiteau de la colonne de droite, que l'on remarque une pierre « plutôt gravée que sculptée » représentant d'une façon barbare un personnage de profil et vêtu d'une longue robe. Près de cette figure on lit sur une autre pierre l'inscription suivante, attribuée au Xe ou au XIe siècle : « Gerlannus

abate isto moneterium EILE » (1). Ces pierres sont décorées à l'intrados de motifs de feuillages qu'on attribuerait volontiers à l'art carolingien.

Le mur de l'église qui ferme vers l'orient les bas côtés de la chapelle Saint-Michel est percé de baies géminées munies de colonnettes avec bases et chapiteaux de même style que ceux de la grande baie dont nous venons de parler. A côté de ces ouvertures qui donnent vue dans l'intérieur des collatéraux de la grande église, et tout à fait dans l'angle extérieur de la construction sont des portes qui communiquaient avec un escalier de cinquante marches descendant de chaque côté dans les collatéraux de la grande nef.

Nous voici descendus et nous abordons la grande église. Elle est à trois nefs séparées par deux rangées de cinq piliers cylindriques qui, malgré leur masse, produisent un effet tout différent de ceux du narthex. Ils sont fort élevés et ressemblent à des colonnes. Malgré l'enduit qui les recouvre on distingue toujours la même construction en petits moellons ; quelques piliers ont une base apparente au-dessus du dallage : ils sont tous terminés à leur partie supérieure par les mêmes tailloirs qu'on voit aux piliers du narthex.

L'élévation des cinq travées de la nef se présente ainsi : les grandes arcades amorties par des arcs surhaussés en anse de panier, forme excessivement rare (2), dont les arêtes, « exécutées en plaquettes de moellon taillé et le surplus en moellon brut » (3), sont surmontées de fenêtres hautes percées dans les murs gouttereaux de la nef. Elles ont pour montants les piliers ronds. Chacun de ceux-ci supporte sur son tailloir le fût d'une courte colonne engagée munie d'un chapiteau (4) absolument fruste et sans sculpture, en forme de tronc de pyramide renversé dont les arêtes auraient été arrondies.

A ce niveau, il y a manifestement reprise dans la construction : c'est sur ces chapiteaux ou plutôt sur leurs tailloirs (5) que portent les

(1) Voir la note de Marcel Canat et la notice de Meulien.

(2) Aug. Choisy, *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 149 : « Les seuls exemples que nous connaissions d'arc surhaussé en anse de panier existent à Tournus et sont probablement inspirés de quelque modèle asiatique ».

(3) Aug. Choisy, *l. c.*, p. 145 : « Jusqu'au XIe siècle on rencontre des arcs dont les arêtes sont exécutées en plaquettes de moellon taillé et le surplus en moellon brut : ce genre de maçonnerie assez mal liaisonnée cesse au XIIe siècle, à partir de cette époque les arcs sont entièrement appareillés par petits voussoirs réguliers».

(4) Aug. Choisy, *l. c.*, p. 168, fig. 5 E. — Comparer l'élévation de cette nef avec celle de l'église voisine de Chapaize, dans l'ouvrage de Bâtissier, *Éléments d'archéologie nationale*. Paris, 1843, in-12, pp. 489 et 492.

(5) Aug. Choisy, *l. c.*, p. 168 : « Les architectes du Bas-Empire paraissent ne s'être préoccupés que du rôle permanent, du rôle de sommier : leurs

Cliché J. Virey

Fig. 318

Grande abside déambulatoire et chapelle absidale centrale Saint-Philibert

sommiers des arcs doubleaux soutenant les murs où viennent s'appuyer les reins des voûtes transversales en berceau de la grande nef. Jusqu'alors nous n'avons vu intervenir dans la maçonnerie que des petits moellons, même aux grandes arcades et à tous les arcs du narthex dont le tracé reste parfois incertain. Ici, changement complet ; des arcs doubleaux dont le plein cintre irréprochable est dessiné par des claveaux de pierre d'appareil très soigneusement taillés, arcs doubleaux doublés eux-mêmes au-dessus desquels s'élève le mur où une corniche-tailloir nettement profilée marque la naissance des voûtes (1).

Cette série de voûtes transversales au-dessus de la nef de l'église a son prototype aux voûtes des bas côtés du rez-de-chaussée du narthex, mais le même principe est appliqué dans les deux endroits d'une façon différente : on voit qu'il s'est écoulé du temps entre les deux constructions.

La solidité de cette combinaison ne laissait d'ailleurs rien à désirer : la voûte de la première travée de la nef s'appuie à l'ouest au massif du narthex, et celle de la cinquième travée est butée à l'est par la croisée du transept surmontée du gros clocher ; les autres s'équilibrent mutuellement.

Les collatéraux sont couverts à une grande hauteur par des compartiments de voûtes d'arêtes séparés par des doubleaux dont les retombées portent du côté de la nef sur les gros piliers cylindriques, et vers l'extérieur sur des demi-piliers cylindriques engagés dans les murs.

Après la cinquième travée, le transept vient interrompre la nef et les collatéraux. Au premier coup d'œil, on s'aperçoit que l'époque de construction n'est plus la même : les matériaux, l'appareillage, la décoration sculptée, les formes même de l'architecture, tout y dénote un progrès sensible, et, ce que nous n'avions pas constaté jusque-là, un réel souci de l'art. Si nous pénétrons dans le transept par le bas côté Sud, nous voyons, à l'arcade en plein cintre doublée qui y donne accès, des demi-colonnes engagées avec chapiteaux et bases attiques où le tore supérieur commence à s'amincir légèrement pour laisser au tore inférieur un peu plus d'importance, tandis que la scotie qui les sépare ne tend

tailloirs affleurent le parement de l'arcade ; ce sont les constructeurs romans qui, les premiers, font intervenir l'idée de supporter les cintres ; de là cette saillie que le tailloir roman présente sur le nu de l'arcade. Souvent même (comme à la grande nef de Tournus) la saillie n'existe que sur la face où elle doit recevoir la ferme de cintrage.

(1) Il est regrettable que le dessinateur de la fig. 103 (p. 270) du *Manuel d'archéologie française* d'Enlart — t. I — ait mal pénétré les secrets de l'enduit qui recouvre tout l'intérieur de l'église. Il a fait son dessin comme si le fâcheux enduit n'existait pas, et toute sa construction est appareillée uniformément du haut en bas : aussi ne donne-t-il pas l'impression exacte de la réalité des choses.

pas encore à se déprimer. C'est sur le socle de la colonne de droite qu'on lit l'inscription *Renco me fecit*, qui donne vraisemblablement le nom de l'architecte de cette partie de l'édifice.

La construction du croisillon Sud, où règne le plein cintre, est restée intacte : on n'en peut pas dire autant du croisillon Nord qui est une des parties de Saint-Philibert où les remaniements sont le plus visibles. Le plan lui-même à cet endroit accuse une dislocation ; la voûte, en cintre brisé, a été refaite en remplacement et au-dessus d'une voûte en plein cintre. On passe de ce croisillon dans le collatéral Nord de l'église par une arcade simple en cintre brisé assez basse : au-dessus de cette arcade le mur est percé par une baie géminée qui présente aussi deux arcs brisés.

Nous avons constaté, en faisant le tour extérieur, l'existence d'une porte et d'une grande fenêtre ouvertes au XIIIe siècle ou au début du XIVe dans le mur de clôture du croisillon Nord.

Entre les deux croisillons s'élève la croisée du transept dont la partie supérieure au-dessus des quatre grandes arcades en cintre brisé forme une belle lanterne richement décorée couverte par une coupole à pendentifs en trompe. Tous les détails d'ornementation de cette lanterne, ainsi que les chapiteaux historiés que l'on voit sous la retombée des grandes arcades, bien traités et de fort bon goût, portent la marque du XIIe siècle.

Il faut remarquer la façon dont tout ce transept est appuyé aux piliers et aux voûtes de l'église (1).

Le chœur est entouré d'un déambulatoire où s'ouvrent trois chapelles rayonnantes : dans toute cette région aussi les remaniements abondent. Les chapelles paraissent être ce qu'il y a de plus ancien ; celle de l'axe, consacrée à saint Philibert, est décorée d'arcatures appliquées sur ses parois latérales. Les chapiteaux des colonnettes qui supportent la retombée de ces arcatures, ainsi que ceux que l'on voit adossés au mur extérieur du déambulatoire, peuvent être attribués au XIe siècle.

La voûte tournante en berceau sur doubleaux semble avoir été refaite au XIIe siècle,en même temps que la grande abside en cul-de-four que soutiennent les six grosses colonnes formant claire-voie au fond du chœur. Toute cette clôture avait été murée, et les travaux dirigés par M. Questel rétablirent les choses en l'état où le maître de l'œuvre du

(1) Les quatre gros piliers de la croisée, construits en pierres d'appareil entourant un noyau de blocage, ont été restaurés en même temps qu'on a refait la flèche du gros clocher, pendant les travaux dirigés par M. Questel. Voir au sujet de cette réparation une lettre de Marcel Canat, insérée dans un article de Didron « Vandalisme dans les travaux d'art » imprimé dans le tome VII (1847) des *Annales archéologiques*, à la page 138.

XIIe siècle les avait disposées : malheureusement nous ne voyons à cet endroit que des chapiteaux restaurés ou refaits et des bases d'un profil peu satisfaisant.

Cet hémicycle à claire-voie qui se raccorde d'une façon assez boiteuse avec la partie droite du chœur (1) est surmonté d'un étage de fenêtres en plein cintre encadrées d'archivoltes finement sculptées dont l'intervalle est garni d'une marqueterie de pierre. Des groupes de pilastres flanqués de colonnettes d'une ornementation riche et délicate soutiennent les retombées de ces archivoltes. Tout l'ensemble décoratif ainsi formé ne peut être attribué à une époque antérieure au XIIe siècle.

Il ne nous reste plus qu'à descendre à la crypte dont le plan est le même que celui du chœur, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une partie centrale entourée d'un déambulatoire sur lequel sont ouvertes trois chapelles rayonnantes.

L'intérieur de la partie centrale, telle que nous la voyons aujourd'hui, ne remonte probablement qu'à la fin du XIe ou aux premières années du XIIe siècle, mais il n'est pas douteux qu'elle occupe la place de la sépulture primitive de saint Valérien, et on retrouverait peut-être, enchâssés dans la maçonnerie actuelle d'une épaisseur énorme, derrière les parements en pierre de moyen appareil, les restes des anciens murs. A l'extrémité occidentale on trouve un puits. Cette partie centrale est divisée en trois petites nefs par deux rangs de colonnes et voûtée par quinze compartiments d'arêtes. Les chapiteaux de ces colonnes sont d'une belle sculpture qui n'a rien d'archaïque ; quelques fûts galbés proviennent évidemment d'édifices antérieurs ; les bases romanes correspondent bien à l'époque indiquée plus haut.

Vers l'orient, cette région de la crypte est munie d'une porte percée dans l'axe de la construction ; à droite et à gauche de cette porte est une niche en hémicycle voûtée en cul-de-four.

Le déambulatoire est voûté par un berceau tournant, grossièrement construit à bain de mortier sur des cintres de bois dont on voit partout l'empreinte très nette, berceau dont les reins sont à intervalles plus ou moins réguliers percés de lunettes nécessitées par l'entrée des chapelles ou par les fenêtres du côté du mur extérieur, et reproduites de l'autre côté au-dessus des cinq portes qui donnent accès dans la partie centrale et des deux lucarnes qui l'éclairent, et ailleurs par pure symétrie. Des piédroits ou pilastres en saillie sur le nu du mur sont munis de tailloirs qui ont servi à porter les cintres pour la construction de la voûte. Plusieurs de ces tailloirs ont leur biseau orné au long des arêtes par des baguettes qui dessinent le panneau.

(1) Cet hémicycle est construit en porte-à-faux au-dessus du mur si massif qui encadre la partie centrale de la crypte.

Les trois chapelles rayonnantes sont voûtées en berceau et éclairées chacune par une fenêtre ouverte dans le mur de fond.

Toute la crypte est bâtie en pierres de moyen appareil posées à gros joints de mortier. Le sol est à peu près de plain-pied avec le sol extérieur : une ancienne porte d'entrée est d'ailleurs encore apparente.

Il est temps de conclure.

Notre examen de l'église Saint-Philibert nous a montré de nombreux remaniements dans cet édifice qui présente malgré tout beaucoup d'unité et qui paraît être l'exécution, à des époques successives, d'un plan conçu dès la première heure : essayons donc de bien distinguer et de dater toutes ces reprises.

La construction primitive est évidemment celle du sanctuaire abritant le tombeau de saint Valérien : c'était l'église du monastère dont l'abbé Geilon et ses religieux prirent possession en 875. Il n'en reste rien aujourd'hui, mais le lieu qu'elle occupait coïncide sans doute avec l'emplacement actuel de la crypte, et, d'une façon plus précise, de la partie centrale de la crypte.

Les nouveaux arrivants se contentèrent-ils de l'église existante ou construisirent-ils aussitôt une nouvelle église ? L'une ou l'autre de ces hypothèses est défendable, bien que les preuves en soient difficiles à fournir : Marcel Canat penchait pour la seconde hypothèse, puisqu'il attribue le narthex et la nef à la fin du IXe ou au plus tard au début du Xe siècle. Je ne partage pas son opinion en ce sens qu'il ne subsiste pour moi à Saint-Philibert rien qui soit antérieur au milieu du Xe siècle.

En effet, lorsque les Hongrois sont venus vers 940 saccager le monastère, ils ont dû ruiner les bâtiments existants qui n'offraient certes pas la résistance et la solidité des constructions voûtées et massives qui furent élevées plus tard. Ils ont donc démoli l'église Saint-Valérien ou les deux églises s'il y en avait deux.

Les Hongrois éloignés, l'abbé Aimin employa les dernières années de son gouvernement à réparer les désastres : l'hypothèse que je forme est qu'il ne s'occupa pas d'abord de réparer l'église Saint-Valérien, mais qu'il entreprit une construction nouvelle, à l'ouest et dans le même axe que Saint-Valérien, celle qui est aujourd'hui l'étage inférieur du narthex, pour abriter les reliques de saint Philibert. C'est là pour moi l'origine du conflit qui s'éleva dans le monastère à la mort de l'abbé Aimin et qui se traduisit par l'exode à Saint-Pourçain et le retrait des reliques de Saint-Philibert.

Les dissensions calmées, il est permis de croire que le plan complet de l'édifice tel que nous le possédons, sauf quelques modifications ultérieures bien entendu, fut élaboré — s'il ne l'était déjà — donnant satisfaction à tous, permettant la continuation de la construction d'Aimin

qui s'étendait vers l'orient de manière à englober l'ancien sanctuaire et le tombeau de saint Valérien. C'est ce qui expliquerait le fait que nous avons remarqué de l'antériorité du narthex et de son prolongement dans la maçonnerie de la nef, et l'absence, dans les fouilles si soigneusement faites par M. J. Martin (1), de substructions constatant l'achèvement de l'édifice.

La similitude de construction qui existe entre le narthex et la nef est justifiée par le peu de temps qui s'écoula entre l'élévation de la seconde par rapport à la première.

On peut donc admettre qu'Aimin commença les travaux avant sa mort qui survint en 946, qu'Hervé son successeur élu à Saint-Pourçain les continua, et que l'abbé Étienne, entre 960 et 970, acheva l'œuvre par la reconstitution de la crypte et du chœur.

Des travaux de ce dernier nous avons la preuve historique dans le récit fait au XIe siècle par le moine Falcon, de la translation du corps de saint Valérien. A ce moment la crypte actuelle venait d'être bâtie (2), et les reliques de saint Valérien reposèrent en paix dans la chapelle du milieu de la crypte jusqu'au jour où les Huguenots les profanèrent (1562).

Survint alors en 1006, sous l'abbé Wago, un formidable incendie qui dévasta le monastère sans toutefois ruiner complètement l'église, puisque Falcon nous dit que tout le mobilier fut consumé « præter... quod latebræ cryptarum ejusdem monasterii vix celare potuerunt » ; il ajoute que deux jeunes gens périrent dans le chœur. Donc la crypte ne fut pas détruite, mais le feu s'étendit au chœur, et bien que Falcon ne nous donne pas de détails, la construction du narthex nous autorise à croire que les flammes n'y purent mordre.

Il n'en fut sans doute pas de même à la nef et aux collatéraux : notre fouille du bas côté Nord de l'église nous a révélé la présence, à 0 m. 50 sous le sol actuel, d'une zone de 10 centimètres d'épaisseur s'étendant éga-

(1) En 1901.

(2) Je sais bien qu'on ne date aujourd'hui, avec certitude, que de l'extrême fin du Xe siècle les plus anciens déambulatoires connus, mais est-il interdit de croire qu'on ne découvrira pas à d'autres une ancienneté plus grande ? Et pourquoi ne serait-ce pas le cas de celui de Saint-Philibert de Tournus ? L'archéologie préromane est encore dans l'enfance. Connaît-elle les procédés de construction en usage au Xe siècle pour les distinguer nettement de ceux du XIe, et ces derniers ne sont-ils pas souvent la continuation de ceux de l'époque précédente ?

J'ai eu ici pour prendre parti plusieurs raisons : 1° la preuve des constructions de l'abbé Étienne à la crypte ; 2° la preuve que la crypte échappa aux effets de l'incendie de 1006 ; 3° la constatation matérielle de l'appareil des murs et des reprises dans la construction ; et enfin je puis ajouter que si le

lement sur tout le terrain de la fouille, et constituée par des cendres, des débris de bois calcinés et de tuiles à rebords, traces évidentes d'un incendie ; la fouille de la nef ne nous a pas donné matière aux mêmes constatations. Mais nous avons vu que les voûtes de la nef, ainsi qu'il avait paru à Mérimée, ne sont certainement pas contemporaines des piliers et des grandes arcades. Nous admettrons donc que l'incendie de 1006 a nécessité la réfection des parties hautes des nefs et le remplacement des plafonds par des voûtes.

Les travaux entrepris par l'abbé Bernier, qui furent suivis de la consécration de 1019, consistèrent pour moi dans la reconstruction du chœur, du déambulatoire et des chapelles rayonnantes, c'est-à-dire de toute la région placée au-dessus de la crypte. Nous avons vu à l'extérieur que la zone correspondant à cette reprise est caractérisée par une maçonnerie grossière, faite avec des matériaux quelconques posés à bain de mortier, sans régularité, et offrant de nombreuses assises d'appareil en arête de poisson.

Je ne crois pas que les voûtes de la grande nef puissent être attribuées à l'abbé Bernier comme elles l'ont été jusqu'ici, par tous les auteurs : la beauté des matériaux, la perfection de l'appareil des grands arcs qui séparent les voûtains les uns des autres, le doublement de ces mêmes arcs, tout cela est l'indice d'une époque postérieure : ces voûtes sont probablement l'œuvre de l'abbé Pierre I (1066-1107) et ne doivent pas être datées de la première moitié du XIe siècle.

Quant aux voûtes des trois nefs et à la partie haute — l'étage des fenêtres — de la nef principale de la chapelle Saint-Michel établie au-dessus du narthex, on peut en faire remonter la construction à saint Ardain (1028-1056) : cette belle voûte en berceau plein cintre, si hardiment jetée à une grande hauteur, n'a sans doute pas une origine plus ancienne, et l'emploi — bien que peu judicieux — des voûtes en quart de cercle aux bas côtés marque un réel progrès dans l'art de bâtir. D'autre part, l'absence de contreforts à l'extérieur et la présence sur les murs, au-dessous de la corniche du toit de la grande nef, de ces lignes de zigzags et dents de scie, caractéristiques dans notre région de la première moitié du XIe siècle, nous interdisent d'en rajeunir la date outre mesure.

plan du chevet de Saint-Philibert datait seulement du XIe siècle, il n'aurait pas été conçu de la même façon. Où trouver dans notre région l'analogue de ces chapelles montées sur plan carré, et voûtées d'un simple berceau sans cul-de-four ? Toutes les absides et absidioles de nos églises, même les plus anciennes, sont en hémicycle, et celles qui — très rare exception, dont les croisillons du transept de Saint-Philibert offrent eux-mêmes l'exemple — sont montées à l'extérieur sur plan rectangulaire sont en hémicycle à l'intérieur et voûtées en cul-de-four.

Saint Ardain serait aussi l'auteur des tours jumelles et de la partie haute de la façade.

Nous avons remarqué en visitant l'église un grand changement dans l'architecture à partir du transept, et nous avons vu aussi dans la partie historique de cette étude qu'il y eut au XIIe siècle, en 1120, une seconde consécration de Saint-Philibert par le pape Calixte II.

La partie la plus ancienne du transept où les grands arcs et la voûte sont encore en plein cintre est le croisillon Sud qui remonte probablement aux dernières années du XIe siècle, au temps de l'abbé Pierre I qui d'ailleurs y reçut sa sépulture. La croisée paraît déjà plus moderne, les cintres des grandes arcades sont brisés ; quant au croisillon Nord où nous avons vu la trace de gros remaniements, sa voûte en plein cintre a dû s'effondrer, et sa poussée avait sans doute disloqué toute la construction, car on voit l'ancien contrefort appliqué au mur oriental du croisillon renforcé en forme de talus pour s'opposer au dévers de la nouvelle voûte en cintre brisé. C'est dans la chapelle de ce croisillon que les moines de Tournus installèrent en 1140 le tombeau de saint Ardain.

Toute cette partie de l'édifice n'est que du XIIe siècle, ainsi que le chœur et les voûtes du déambulatoire : c'est l'œuvre de l'abbé Francon du Rouzay, et c'est à ces travaux que s'applique la consécration de 1120 par le pape Calixte II.

Reste la crypte. Je crois que tous les gros murs sont ceux de la construction de l'abbé Étienne, et datent par conséquent des environs de l'année 970 : il est admissible en effet que l'incendie de 1006 ait détruit cette région de l'église où furent mis à l'abri les quelques objets précieux qui échappèrent au désastre. Nous y avons d'ailleurs remarqué une construction toute spéciale.

Les voûtes des chapelles rayonnantes et probablement aussi celles du déambulatoire de la crypte remontent à la même époque.

Quant à l'intérieur de la partie centrale de la crypte, il paraît évident qu'on l'a refait à une époque plus récente, soit dans les dernières années du XIe ou dans les premières du XIIe siècle. Les deux gros massifs de maçonnerie placés à droite et à gauche du puits, et qui constituent les fondations à l'est de deux des quatre gros piliers du clocher central, ne sont certainement que du XIIe siècle.

Ainsi se trouve datées les différentes parties de ce monument d'un si haut intérêt : l'analyse que j'en ai fait paraîtra sans doute un peu minutieuse, mais il y avait lieu de réagir contre l'opinion de ceux qui ne voient à Saint-Philibert que deux dates de contruction bien distinctes, la première, celle de la reconstruction de l'abbé Bernier, entre 1006 et 1019, la seconde, attribuée d'une façon assez vague au XIIe siècle. En réalité,

depuis le milieu du xe siècle jusque vers le premier quart du xiie, on ne s'est pour ainsi dire pas arrêté de bâtir, réparant, à mesure qu'elles se produisaient, les ruines causées par l'incendie ou l'instabilité de la maçonnerie : mais, dès l'abbé Étienne et peut-être avant, le plan d'ensemble était définitivement arrêté, et les maîtres de l'œuvre qui se succédèrent, en ne s'écartant pas du projet primitif, ont maintenu à l'édifice le caractère d'homogénéité que nous avons signalé dès le début.

L'antiquité même de cette église explique encore pourquoi elle a si peu le cachet bourguignon : commencée à une époque où les écoles régionales d'architecture n'étaient pas encore formées, elle porte la marque de tous les tâtonnements d'un art à ses débuts : tous les systèmes de voûtes y sont employés, les uns introduits comme expédients pour une situation spéciale ne trouvèrent point d'imitateurs, d'autres furent conservés et généralisés en Bourgogne, d'autres encore furent adoptés et mieux employés par l'Auvergne. Aussi mérite-t-elle la célébrité que les archéologues lui ont faite, et si cette étude contribue à en rendre l'intelligence plus facile, j'aurai atteint le but que je me proposais.

Jean Virey.

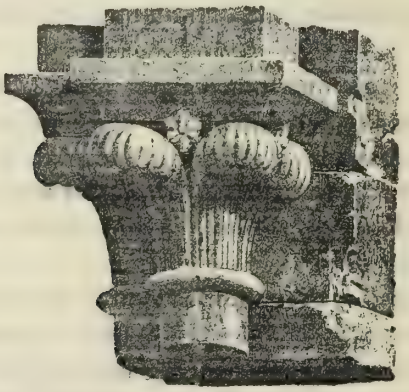


Fig. 14

Chapiteaux accolés du sanctuaire (côté gauche).
(*Réduction d'un dessin de Jorand, 1825.*)

Cliché M. Thiaudet

Fig. 319

Le chœur vu du collatéral Nord

Fig. 15
Saint Philibert.
(Dessin à la plume de l'abbé Girel, 1902.)

LIVRE PREMIER

HISTOIRE

DE

l'Abbaye de Tournus

Fig. 16

Réduction d'un dessin de Fontaine tiré de Juénin.

Histoire de l'Abbaye

Le paisible bourgeois de Tournus qui, des rives nonchalantes de la Saône, regarde, là-haut, les restes épars de l'antique abbaye, ses bâtiments convertis en manufactures, ses fortifications éventrées, sa basilique elle-même déchue au rang de simple paroisse silencieuse de canton, n'a certes pas oublié que dans ce cloître morne, si vivant jadis, régnaient les tout-puissants seigneurs, les maîtres séculaires de ses pères.

A. Bénet, archiviste de Saône-et-Loire.

Fig. 17

Initiale tirée de Juénin.

TOURNUS occupe un rang d'honneur parmi les localités françaises qui ont leurs annales.

Élégance du site, fertilité du sol, antiquité des origines, lustre historique, souvenirs archéologiques et religieux : tout concourt à l'auréoler.

« Entre Chalon et Mascon, quasi au milieu des deux », au centre du croissant formé de Venières au Villars par les riantes collines qui encadrent la Saône, « une jolie petite ville nommée Tournus, beau-

PIERRE TAMISIER DE TOVRNVS, SVR LE DISCOVRS ET TRAICTÉ DE LADITE VILLE, FAICT par monſieur DE SAINCT IVLIEN, de Balleurre, & plant d'icelle ville.

SONNET

TOVRNVS bien que tu ſois en lieu fertil aſſiſe
Riche de bleds, de vins, & de commoditez,
De riuiere, ruiſſeaux, fontaines, bois, & prez,
Et de tous autres biens que plus on loüe & priſe:
Si eſt-ce toutesfois qu'vn los qui eternize
Par les doctes eſcrits les villes & citez,
Manquoit au plus fertil de tes fertilitez,
Et du ciel ne t'eſtoit ceſte faueur acquiſe.
Mais ore vn tien voiſin qui t'ayme d'vn vray cœur
Prié par moy ton fils ſoigneux de ton honneur,
Par ſon diſcours & plant te ſacre à la memoire.
Et ſon heureux labeur l'acquiert en ce faiſant
Le los de bon voiſin, à moy de bon enfant,
Et à toy, & aux tiens vne immortelle gloire.

A LADITE VILLE DE TOVRNVS.

IE croy que de ton nom l'origine premiere
Deriue de Tournus chef des Rutuliens,
Lequel encontre Ænee, & contre les Troyens
Arma ſa main vaillante, & ſa force guerriere:
Mais le temps qui ternit le luſtre & la lumiere
Qui pourroit eſclairer les faicts des anciens,
De le ſçauoir au vray nous oſte les moyens,
Et couure de ton nom la gloire deuanciere.
Et encor il ſeroit preſques enſeuely
Dans le centre profond d'vn eternel oubly
Si DE SAINCT IVLIEN des rayons de ſon liure
N'oſtoit le plus obſcur de tes obſcuritez,
Donnant quelque lumiere à tes antiquitez,
Et en faiſant icy la plus grand part reviure.

Fig. 18
Page tirée des « Antiquités de Tournus ».

coup plus longue que large, bien orientée, assise commodément » (1), ou plutôt négligemment jetée sur la rive droite du fleuve indolent, « vient encore embellir la perspective » (2).

Si le paysage tournusien peut soutenir un parallèle honorable avec celui de n'importe quelle ville de la région, la côte et la plaine nous invitent également à constater, avec l'annaliste des « Bourgongnons », que pour la variété des productions et la commodité de la vie « peu de lieux se pourraient parangonner au terroir auquel Tournus est situé » (3).

Quant à l'ancienneté des origines, Tournus (4) peut produire d'authentiques parchemins. Sans vouloir, à l'aide de nom-

(1) Saint-Julien de Balleure, p. 502.
(2) Alex. Mure de Pelanne, *La Saône et ses bords*, p. 45. Paris, 1837.
(3) Saint-Julien de Balleure, p. 501.
(4) Dans ses *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités, en France* (p. 364), Arbois de Jubainville estime que l'étymologie de Tournus, « spécimen des noms de lieux formés d'un nom d'homme sans suffixe », serait *Turnutius*, nom propre dérivé du cognomen « Turnus » mis à la mode par Virgile et porté à cette époque par un propriétaire gallo-romain du pays.

breux objets en silex taillé recueillis dans quelques stations avoisinantes, soutenir que des huttes habitées s'élevaient à l'époque préhistorique sur l'emplacement de la future bourgade ; sans prétendre non plus, avec un poète tournusien (1), faire remonter jusqu'au XIIe siècle avant J.-C. la fondation de la ville, en l'attribuant au chef des Rutules, le brave Turnus ; sans même nous appuyer sur la découverte de monnaies gauloises, ou sur l'existence des « tumuli » de Lacrost, ou sur la présence de quelques menhirs peu éloignés, pour conclure qu'avant l'ère chrétienne les Celtes ont célébré dans ces lieux le culte druidique ; en un mot, sans recourir à des hypothèses plus ou moins fantaisistes, on admet, sur la foi d'un vieux manuscrit (2), que vers l'année 175 le *Tenurtium* près duquel Spartien (3) place la première victoire de Septime Sévère sur son compétiteur Albin, le *Tinurtium* de l'Itinéraire romain, le *Tenurtio* de la table de Peutinger, le *Pons Ternutium* (4) des cartes théodosiennes (5), favorisé par la grande voie des Gaules et par la navigation sur la Saône et sur la Seille, servait aux empereurs de grenier d'approvisionnement *castrense horreum* (6), « lieu de dépôt pour les contributions des provinces » (7), grand point de concentration où s'accumulaient les cé-

(1) Pierre Tamisier (1541-1591). (Fig. 18.)

(2) Falcon, 6.

(3) *Historia Augustorum* ; Ælius Spartianus, *Vita Severi*, cap. XI (ouvrage écrit en 197). — Dans son *Histoire de Tournus* (ch. II), Chifflet — sous prétexte que la bataille entre Sévère et Albin se serait livrée auprès de Lyon (cf. Dion et Hérodien). — propose de lire TRIVURTIUM ou TIVURTIUM (Trévoux) au lieu de TINURTIUM (Tournus). Mais la critique historique vient de démontrer que Trévoux n'existait pas encore au temps de Spartien. D'ailleurs on comprend qu'un auteur romain du second siècle ait pu écrire : Tournus, près Lyon.

(4) V. Annuaire de S.-et-L. de 1829.

(5) On trouve encore d'autres appellations chez les historiens et dans les chartes : *Trinorchium*, *Trenorcium*, *Trinorcium*, *Ternociun*, *Tenortium*, *Tornocium*, *Tornutium*, *Turnucum*, *Tornuz*, *Tornus*. — Aussi, après avoir cru, avec Edme Thomas (Histoire d'Autun), qu'une étymologie différente devait être attribuée aux deux mots *Trenorchium* et *Turnutium*, par lesquels la donation de Charles-le-Chauve désigne le « castrum » et la « villa » de Tournus, ou au moins avoir soupçonné que Trénorque pourrait être le nom gaulois et Tournus l'expression gallo-romaine, j'incline maintenant à supposer que toutes ces dénominations sont des variantes d'un même radical.

(6) On appelait ainsi, à l'origine, les magasins de blé pour la subsistance de Rome placés dans un rayon de 100 à 200 kilomètres de la ville. Il en existait un à Ostie.

(7) Archives des Mon. Hist., *Saint-Philibert*, p. 1.

réales et les fourrages destinés soit à la subsistance de Lugdunum soit au ravitaillement des légions de la Première Lyonnaise.

Dès lors se dérouleront, et non sans gloire, les fastes de Tournus, depuis la mort héroïque de son apôtre Valérien, le protomartyr des terres éduennes (1), jusqu'à la courageuse conduite de ses habitants pendant la campagne de 1814, patriotisme qui lui valut le privilège de figurer dans la première promotion des *Villes françaises décorées* (2).

Fig. 19

Armoiries de Tournus sous Napoléon III. (*Reproduction d'un ex libris.*)

Fig. 20

Armoiries actuelles de la Ville. (*Dessin de J. Martin.*)

(1) Des trois premiers martyrs (connus) du diocèse actuel d'Autun, l'un, S. Marcel, fut mis à mort sur la rive gauche de la Saône en pays séquanais, et S. Symphorien ne répandit son sang qu'après que S. Valérien eut été supplicié à Tournus, territoire rattaché aux Éduens.

(2) Les armes primitives de la Ville étaient : *de gueules, au château sommé de 3 tours d'argent, maçonnées de sable, au chef d'azur chargé de 3 fleurs de lys d'or rangées en fasce* (Juénin, p. 244).

Napoléon Ier, par décret du 22 mai 1815, ajoutait aux armoiries de Tournus l'Aigle de la Légion d'Honneur.

La chancellerie impériale n'eut pas le temps de reconnaître les nouvelles armes, et Louis XVIII approuva officiellement, en 1817, l'ancien blason dont il supprima l'azur placé en chef.

Par décret impérial (18 août 1852), Napoléon III fit cette modification : *de gueules, au château de trois tours d'argent, maçonnées de sable, celle du milieu ouverte et ajourée de champ, le tout surmonté de trois fleurs de lis d'or rangées en fasce, celle du milieu chargeant l'Aigle de la Légion d'Honneur ; au franc quartier, à dextre, cousu d'azur à l'N d'or ; l'écu surmonté de deux cornes d'abondance fleuries et fruitées d'or posées en sautoir ; un feston de chêne et d'olivier étant supporté par elles et se nouant au point où elles se croisent* (Archives de Tournus, D³ a). (Fig. 19.)

Aujourd'hui la Ville blasonne conformément aux armes primitives, mais avec *la fleur de lis du centre chargeant la Croix de la Légion d'Honneur*. (Fig. 20.)

Cliché P. D.

Fig. 322

Vue générale de Tournus (Sud-Est).

*
* *

Cependant, hâtons-nous de le reconnaître, si la modeste cité jouit d'un certain renom, elle en est redevable surtout à son Abbaye suzeraine, dont le rôle fut assez important au moyen âge et à l'ombre de laquelle, d'ailleurs, s'est développée la ville moderne (1).

Et sa parure la plus riche, aujourd'hui encore, n'est-elle point l'église abbatiale Saint-Philibert ?

*
* *

En ses longs siècles d'existence le vieux sanctuaire a passé par quatre phases très distinctes.

Érigé sur le tombeau d'un martyr, l'oratoire Saint-Valérien se transforma, après l'arrivée des religieux de saint Philibert, en la grande église romane par laquelle fut englobé et supplanté le temple primitif.

Jusqu'en 1627 Saint-Philibert de Tournus resta église monacale, gouvernée d'abord par un Abbé Régulier, et à partir de 1498 par un Commendataire.

Au commencement du XVIIe siècle, les moines ayant obtenu du pape leur sécularisation, l'église du monastère fut convertie en Collégiale de chanoines, sous le gouvernement d'un Titulaire séculier jusqu'à la suppression du titre abbatial en 1785, et sous l'autorité spirituelle de l'évêque de Chalon durant les quelques années qui précédèrent la Révolution.

(1) Du Tournus antique le diplôme de Charles-le-Chauve signale le « castrum Trenorchium », qu'occupe en partie le quartier de la Madeleine ; la « Villa Turnutium », ou portion de la banlieue actuelle ; et la « Cella sancti Valeriani », qui comprenait primitivement les cabanes de pêcheurs auprès desquelles saint Valérien établit sa demeure, et dont l'agglomération autour de l'oratoire du martyr forma dans la suite le quartier de la Pêcherie.

A l'arrivée des reliques de saint Philibert, non seulement la ville proprement dite n'existait sans doute pas encore, mais, à cause des invasions barbares, le castrum était abandonné, la banlieue en friche, l'abbaye presque déserte. Peu à peu les nombreux sujets de la nouvelle ruche monacale, la venue des grands seigneurs avec leur suite dépensière, les processions publiques et les fréquents pèlerinages individuels accrurent la population rurale en remettant en honneur les travaux des champs, et la population urbaine en attirant par l'appât du gain les petits boutiquiers, artisans ou trafiquants. Aussi l'un de nos vieux historiens a remarqué judicieusement que Tournus, comme beaucoup d'autres villes, doit son agrandissement à sa qualité de « lieu de dévotion. L'affluence des hommes qui venaient de toutes parts en voyage à l'Abbaye engressa Tournus d'argent : et la richesse des habitants fut cause d'y bastir » (Saint-Julien de Balleure, p. 533).

Réduite, pendant la crise révolutionnaire, au rôle d'église constitutionnelle, puis de temple de la Raison et de vulgaire entrepôt, la vieille basilique catholique fut affectée, à la suite du Concordat, au service paroissial et desservie par un curé-archiprêtre.

Ce Livre Historique sera donc logiquement divisé en quatre périodes :

Première période : La Genèse de Saint-Philibert.

Seconde période : Les Moines de Saint-Philibert.

Troisième période : Les Chanoines de Saint-Philibert.

Quatrième période : Les Curés de Saint-Philibert.

Fig. 21

Donjon du château de Noirmoutier

(*Reproduction d'une gravure du « Guide du Voyageur à Noirmoutier. »*)

PREMIÈRE PÉRIODE

LA GENÈSE DE SAINT-PHILIBERT

Son origine est illustre. — Elle a deux Saints pour ancêtres : saint Valérien, décapité l'an *179* (1) aux lieux mêmes où s'élèvent les vieilles murailles (de l'église), et saint Philibert, dont le corps fut apporté en 875 par les religieux de Noirmoutier.

CHAPUYS-MONTLAVILLE, *L'église de Tournus*, p. 3.

Fig. 22

Initiale tirée de l'H. de Juénin.

FOYER du christianisme à Tournus, le tombeau du martyr saint Valérien « que le vulgaire appelle saint Valerin » (2) fut le berceau de l'église Saint-Philibert. C'est dire que la fondation originelle remonte à la fin du second siècle, à l'époque où cessa la violence de la persécution déchaînée dans la Gaule lyonnaise par Marc-Aurèle.

Au nombre des cinquante chrétiens notables incarcérés l'an 177, par haine religieuse, dans les cachots que Lyon prétend être les cryptes de l'Antiquaille, l'histoire mentionne Valérien. Délivré avec son ami Marcel (3) par un ange, disent les vieux chroniqueurs (4) — serait-ce un geôlier chré-

(1) A la suite de Juénin, Chapuys-Montlaville et d'autres auteurs ont fixé le martyre de saint Valérien en l'an 177, date du supplice de saint Pothin et de ses compagnons. Avec Garnier, Chifflet, l'ancien Bréviaire de Tournus et le Bréviaire d'Autun, nous adoptons la date de 179, estimant que l'apostolat du saint a pu durer deux années.

(2) Machoud, *l. c.*, p. 16.

(3) Saint Marcel fut mis à mort aux portes de Chalon, sur la rive gauche de la Saône, onze jours avant saint Valérien.

(4) Falcon, *Chronicon Trenorciense* ; Garnier, *Passio, translatio et miracula sancti Valeriani* ; l'auteur anonyme des *Actes de saint Valérien* et des Actes de saint Marcel (ouvrages cités en entier dans Chifflet et dans Juénin, aux Preuves). — A ces auteurs qui ont narré le martyre de saint Valérien, on peut ajouter les anciens martyrologes qui en ont fait mention. (Voir Juénin, Preuves, pp. 1-2.)

tien? — il remonta la Saône et fit de Tournus son centre d'évangélisation. Arrêté par le fonctionnaire romain Priscus et sommé de renoncer à sa foi, il fut, sur son refus énergique et éloquemment motivé, déchiré avec des crocs de fer ; puis, champion héroïque de la plus sainte des libertés, il reçut le coup du licteur qui lui trancha la tête le 15 septembre 179.

Fig. 23

Saint Valérien déchiré avec des ongles de fer dans l'intérieur du castrum de Trénorque.
(Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902, d'après une taille-douce du « Dictionnaire de la Bible » de Dom Calmet.)

On comprend que les premiers fidèles de Tournus, disciples reconnaissants, se soient empressés de recueillir le chef et le corps de la victime et de leur offrir une sépulture honorable, aimant dans la suite à se grouper près du tombeau pour faire leurs prières, baptiser les néophytes, tenir les assemblées. Oratoire modeste assurément, mais où les miracles obtenus par l'intercession du martyr augmentèrent de jour en jour le nombre des croyants.

Au IVe siècle probablement, après l'édit de Constantin qui permettait enfin dans tout l'empire le libre exercice de la religion chrétienne, fut érigé, toujours sur le tombeau, un autre édifice plus

vaste (1) et plus hiératique. Ce serait le temple auquel fait allusion Grégoire de Tours dans son naïf récit de la guérison d'un certain Gallus, comte de Chalon. Tenaillé par d'affreuses coliques, ne pouvant supporter ni aliments ni breuvage, voué à une mort certaine et imminente, le comte se rappelle les prodiges accomplis au tombeau de saint Valérien et se fait porter à Tournus. On l'étend sur

Fig. 24

Saint Valérien décapité près des murs de Tournus.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

les dalles. Docile au conseil d'Epirechius, recteur ou curé de cette église, il s'engage par vœu d'envoyer, s'il guérit, une poutre-maîtresse avec des bois de charpente pour la réparation des toits du monument. A peine son vœu formulé, le malade se relève plein de santé (2).

Cette anecdote prouve que vers le milieu du VIe siècle l'église régie par le vertueux contemporain de Grégoire de Tours était déjà ancienne, puisque la toiture avait eu besoin d'une grosse restauration.

A quelle époque vit-on surgir autour d'elle un monastère ? — Le P. Chifflet suppose avec assez de vraisemblance que ce fut à la fin de ce même VIe siècle. Gontran, roi de Bourgogne, venait de fonder, aux portes de Chalon-sur-Saône, ville de sa résidence habituelle, un couvent en l'honneur de saint Marcel. Édifié par la guérison du

(1) Garnier (Juénin, Preuves, p. 33).
(2) *De Gloria Martyrum*, lib. I, cap. 54.

comte Gallus, attentif aux liens de parenté ou d'amitié qui avaient uni les deux messagers de la bonne nouvelle, n'aurait-il pas également préposé quelques religieux à la garde du corps de saint Valérien ?

Ce que l'histoire atteste, c'est que le petit (1) monastère portait déjà le nom d'abbaye de Saint-Valérien quand par donation royale il fut transmis, en 875, aux religieux errants de Noirmoutier.

Dès lors, le sanctuaire de Tournus va entrer dans une phase nouvelle ; par une intelligente évolution l'oratoire du martyr deviendra l'important édifice connu sous le nom d'église Saint-Philibert.

*
* *

Plus d'un lecteur a dû, à propos de ce changement de vocable ou de l'arrivée à Tournus des moines vendéens, se poser la question

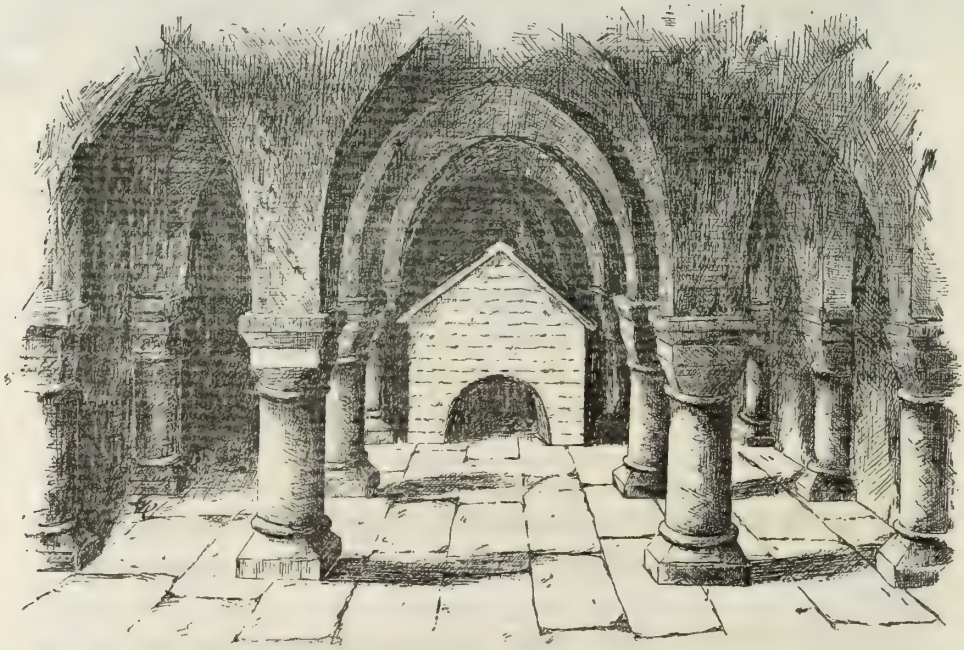


Fig. 25

Crypte de Noirmoutier, sépulture primitive de saint Philibert (684-836).
(*Dessin à la plume de M. de Verneuil, 1903, d'après une eau-forte de M. de Rochebrune* (2).)

(1) Falcon, 24 : *Geilo cernens permodicam cellam raro monachorum agmine ibidem possideri.*

(2) Cette eau-forte et la gravure de la fig. 21 se trouvent dans le *Guide du Voyageur à Noirmoutier*, par le Dr Viaud-Grand-Marais. Nantes, Guist'Hau, 1901.

dont le cardinal Perraud s'est fait l'écho dans le panégyrique prononcé le 19 mai 1901 :

« Par quelles vicissitudes un moine du VIIe siècle, né à Eauze (1) en Novempopulanie, élevé à Aire dans les Landes, et ayant vécu tour à tour à Paris et à Soissons, en Brie, en Normandie, en Poitou et près des côtes de la Vendée, dans cette île de Noirmoutier où il est mort le 20 août 684, est-il devenu le patron de notre belle église de Tournus ?

« Comment ses restes, après avoir occupé successivement plusieurs demeures sépulcrales, en Poitou, en Bretagne, en Anjou et jusqu'en Auvergne, ont-ils été apportés sur les rives de la Saône... ? » (2)

Dans l'antique manuscrit possédé par la bibliothèque de Tournus, un chroniqueur du IXe siècle (3) nous a tracé le récit minutieux de la première partie de cet exode jusqu'en 863. « Ermentaire, c'est le nom de ce narrateur, était un religieux de l'abbaye de Noirmou-

Fig. 26

Ancienne église de Saint-Philbert de Grandlieu, seconde sépulture de saint Philibert, 836-858.
(*Réduction d'un dessin de « S. Filibert », de L. Maître.*)

(1) Département du Gers.

(2) Cardinal Perraud, *Panégyrique de saint Philibert.*

(3) Ermentaire, *Vita sancti Filiberti.* Cet ouvrage a été reproduit dans les Preuves de l'Histoire de l'abbaye par Chifflet, p. 70 et par Juénin, p. 38.

tier qui faisait partie de la troupe émigrante ; il a reçu de son abbé la mission d'écrire la relation des miracles qui s'accomplissaient dans le cours du voyage. Ermentaire n'était pas un esprit vulgaire, car il est arrivé à la dignité suprême d'abbé de la communauté. Nous ne pouvons donc pas souhaiter d'historien mieux informé (1). »

Corroborant les affirmations générales de l'histoire nationale relativement au désarroi jeté en France par les hordes normandes, il raconte, d'une plume toute parfumée de sincérité, que pour soustraire aux pirates le corps de leur fondateur saint Philibert les religieux furent obligés, malgré les fortifications élevées par leurs soins, de quitter le monastère nermoutrin (2). Ils portèrent leur précieux trésor de couvent en couvent : à Déas d'abord, aujourd'hui Saint-Philbert de Grandlieu (Loire-Inférieure) ; puis à Cunauld, sur les bords de la Loire, près de Saumur; puis à Messay, en Poitou. Et même alors « leur vie se passait en allées et venues de Cunauld à Messay », suivant que les Bretons et les Normands remontaient ou redescendaient la Loire (3). « Pendant trente-deux ans, la communauté n'eut plus ni domicile ni nom fixe : tantôt ils s'appellent les religieux de Noirmoutier, tantôt les religieux de Déas, de saint Philibert ou de Cunauld (4). »

Un autre annaliste, Falcon, continue, au XIe siècle, le récit de cette pérégrination mouvementée à travers l'ouest et le centre de la France. Sa « Chronique tournusienne » nous apprend qu'après avoir franchi les quarantes lieues séparant l'Anjou de l'Auvergne les fuyards s'arrêtèrent à Saint-Pourçain-sur-Sioule, pour se fixer définitivement, trois ans après, à Tournus.

Pourquoi à Tournus ?

La situation de Saint-Pourçain ne répondait pas aux besoins de la communauté exilée. Aussi l'abbé Geilon se met-il en quête d'un autre monastère.

(1) Léon Maître, archiviste de Loire-Inférieure, *Saint Filibert et son église de Grandlieu*, p. 21.

(2) Les premiers moines de Noirmoutier étaient un essaim de Jumièges conduit dans l'île vendéenne par saint Philibert lui-même.

(3) De 853 à 882, les Normands n'ont pas cessé de remonter la Loire et de piller toutes les villes riveraines. En 872, leur chef Hastings était installé à Angers.

(4) Léon Maître, *Cunauld, son prieuré et ses archives*, p. 22.

Fig. 323

SAINT PHILIBERT
(*Modèle de la maison Armand-Callial*)

En passant un jour sur le territoire de Chalon-sur-Saône, — venait-il visiter la propriété de Venières, donnée jadis, en 676, par Ansoald, évêque de Poitiers, à son ami Philibert (1) ? — Geilon est frappé de la situation avantageuse du petit monastère de Tournus, entre immédiatement en pourparlers avec les rares moines qui l'habitent, les amène sans peine à le recevoir ainsi que sa communauté errante, va trouver le roi de France et obtient de lui à titre de propriété, avec le vieux château-fort de Trénorque et la villa de Tournus, l'abbaye de Saint-Valérien.

A ces dons le prince ajouta des terres considérables et de précieux privilèges. « Nous relatons ces faveurs royales parce qu'elles peuvent donner une idée des ressources dont pouvaient disposer les premiers abbés de Tournus pour agrandir ou restaurer leur monastère (2). »

Ces agrandissements furent plutôt une construction distincte sur le sommet de la colline, un peu à l'ouest de l'ancien monastère. Et le temple qui commença dès lors à se dresser (le narthex actuel en formait la nef) devint l'oratoire du monastère supérieur (3) mentionné par Falcon, et transformé, après développement du côté de la Saône, en la grande église bénédictine qui s'incorpora, pour en faire sa crypte, l'oratoire du monastère inférieur Saint-Valérien.

En dédiant les nouveaux édifices à la Mère de Dieu, les religieux restaient fidèles à la tradition de leur père qui avait coutume, par piété mariale, de placer ses fondations (v. g. Jumièges, Noirmoutier) sous le vocable de Marie.

Donc, à dater de la présence des religieux de Noirmoutier, dont le nom véritable était « religieux de la sainte Vierge et de saint Philibert » (4), le couvent de Tournus n'est plus désigné sous le nom d'abbaye Saint-Valérien ; on dit « monastère et église de la sainte Vierge, de saint Philibert et de saint Valérien » (5), ou « église de la

(1) Cette charte a été publiée, en 1898, par M. Léon Maître, dans son opuscule *Cunauld, son prieuré et ses archives*. Voir « L'Abbaye de Tournus », janvier 1903, p. 286.

(2) Archives des Monuments Historiques, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 2.

(3) Falcon, 39.

(4) Donation de Charles-le-Chauve ; confirmation de la donation par le pape Jean VIII.

(5) Donation d'Uchizy et de Louhans par Louis-le-Bègue.

sainte Vierge, de saint Valérien et de saint Philibert » (1). Dans plusieurs documents même est supprimé le nom de saint Valérien (2). On trouve encore « monastère construit en l'honneur de la sainte Mère de Dieu et où reposent les corps des saints Valérien et Philibert » (3). — Mais, à la fin du XIe siècle, sans doute après la construction de l'église paroissiale dédiée à saint Valérien, l'abbaye est appelée ordinairement « abbaye de saint Philibert » (4), ou « abbaye de Tournus » (5), ou encore « abbaye de sainte Marie et de saint Philibert » (6).

On le voit, la substitution du vocable de saint Philibert à celui de saint Valérien, redoutée et conjurée, au dire de Saint-Julien (7), par les vieux moines de Tournus, désirée cependant et peut-être adroitement préparée par les nouveaux arrivants, se fit peu à peu, naturellement, sous la pression du langage populaire qui décerna le nom de l'abbé de Noirmoutier à l'église et au monastère six siècles avant que l'abbaye monacale fût convertie en collégiale sous l'invocation de saint Philibert.

Après le Concordat, quand l'ex-collégiale devint église de paroisse, également sous l'unique patronage de saint Philibert, et que la chapelle Saint-Valérien resta désaffectée, on sembla ignorer que l'abbaye de Tournus ait deux saints pour ancêtres.

Oui, bien que l'église actuelle soit l'œuvre grandiose des moines de Saint-Philibert, n'oublions pas que le sanctuaire primitif prit naissance sur le tombeau du martyr, et que

> ... si le dur granit a pu couvrir la terre,
> L'ombre des piliers blancs emplir le monastère,
> Les clochers dédier leur baptême au ciel bleu :
>
> C'est que sous le glaive a chu sa tête, comme
> Le gland, qui, détaché du vieux chêne de Rome,
> Fit germer la forêt, basilique de Dieu... (8)

---

(1) Donation de l'église d'Huilly par Henri.

(2) Charte du roi Eudes (année 889) et donation de l'abbaye de Donzère par Louis, roi de Provence (896).

(3) Charte du roi Philippe 1er (an. 1075).

(4) Décision du pape Urbain II en faveur de l'abbaye (an. 1096).

(5) Bulles du pape Calixte II à l'abbé Francon (an. 1119 et 1121).

(6) Bulle des provisions pour l'abbé de Toulonjon (Juénin, Preuves, p. 276).

(7) Saint-Julien de Balleure, p. 524.

(8) A. B. Y., *Saint-Valérien,* sonnet publié dans « L'Abbaye de Tournus », janvier 1901.

Fig. 27

Plan (renversé) de Tournus, XVIe siècle.

(*Tiré des « Antiquités de Tournus », de Saint-Julien de Balleure.*)

SECONDE PÉRIODE

LES MOINES DE SAINT-PHILIBERT

(875-1627)

Et si les Papes ont été libéraux de concession, les Rois n'ont eu moindre dévotion envers ladite Abbaye faisant chef-d'ordre de par soy.
SAINT-JULIEN DE BALLEURE, *Antiquités de Tournus* (1)

Fig. 28
Initiale tirée de l'H. de Juénin.

NOTABLEMENT la plus longue puisqu'elle embrasse sept siècles et demi, cette seconde période est aussi la plus intéressante.

Église abbatiale, Saint-Philibert était le centre autour duquel gravitaient non seulement le monastère même de Tournus mais encore les prieurés et les domaines soumis à l'abbé. De là l'importance du monument, l'origine des ressources énormes dont on a pu disposer pour sa construction et son entretien, le principe de l'activité qui n'a cessé de régner dans la basilique bénédictine. De là aussi, pour l'historien qui veut donner à l'édifice sa véritable physionomie, la nécessité d'esquisser, au moins à grands traits, l'influence et la constitution de l'abbaye tournusienne.

Juénin a traité séparément des abbés réguliers et des abbés commendataires : nous avons préféré grouper ensemble les fastes de la période monastique.

Et au lieu de suivre l'ordre chronologique, ce sera peut-être faire œuvre agréable au lecteur que de décrire, en trois chapitres distincts :

la Puissance de l'abbaye,

l'Organisation du monastère,

les Joies et les Épreuves de l'église abbatiale.

(1) Page 512.

CHAPITRE PREMIER

Puissance de l'Abbaye

Fig. 29
Écu de l'Abbaye (1).
(*Dessin de J. Martin.*)

Sur la porte de leur abbaye-forteresse les moines de Saint-Philibert avaient placé la *crosse* et l'*épée*.

Armoiries significatives.

Car l'abbaye de Tournus n'était pas seulement une puissance spirituelle, illustre dépositaire de reliques vénérées, lieu de pèlerinage fréquenté par les étrangers.

Elle se présentait aussi comme une puissance séculière qui :

1° s'était taillé un beau domaine dans l'ancien empire de Charlemagne;

2° étendait sa souveraineté et sa justice sur un nombre considérable de prieurés et de villages;

3° jouissait du droit souverain de battre monnaie;

4° vivait dans une situation fort indépendante.

(1) *De gueules à une crosse d'or en pal, et une épée d'argent aussi en pal, la garde d'or et en pointe.* (La simplicité de ce blason est une preuve de haute antiquité.)

On sait que symbolisant sa double puissance spirituelle (crosse) et temporelle (épée) ainsi que sa qualité d'abbaye royale (fleur de lis), les dernières armes de l'abbaye étaient *de gueules, à une crosse d'or en pal, et une épée d'argent aussi en pal, la garde d'or et en pointe, et une fleur de lis d'or posée en abîme.*

C'est au XVIIIe siècle seulement que la fleur de lis fut introduite au centre du blason. En décrivant les sceaux pendus à un acte de l'année 1343, Juénin dit que sur l'un d'eux on voyait « les armes de l'abbaye surmontées d'une fleur de lis » ; et à la marge il écrit : *L'abbaïe de Tournus porte de gueules à une crosse d'or et une épée au manche d'or et à la lame d'argent.* D'ailleurs la fleur de lis n'existe pas non plus au fronton du « Plan de la ville et abbaye de Tournus » gravé au commencement de sa *Nouvelle Histoire* qui a été éditée en 1733.

§ I

POSSESSIONS TERRITORIALES

I. Le pouillé de l'abbaye

Vers la fin du IXe siècle l'abbaye de Saint-Valérien offre l'aspect d'un manoir habité par de vieux seigneurs un peu dans la gêne et sans parenté : la vie n'y circule plus guère. Survienne un acquéreur entouré d'une florissante famille aux relations étendues, et aussitôt tout va renaître : les bâtiments seront restaurés et agrandis, les terres et les vignes moins en friche, les colons, tout en restant attachés par le souvenir à leurs anciens maîtres, ne laisseront pas de travailler avec plus d'entrain parce qu'avec plus de ressources.

Ainsi, le 14 mai 875, avec les religieux de saint Philibert entrait dans l'antique abbaye une vitalité jusque-là inconnue.

Nombreux, les nouveaux propriétaires arrivent escortés de la faveur royale. Fils de comte et fort bien en cour, leur chef, l'abbé Geilon, avait su intéresser les grands aux infortunes de sa Congrégation errante et obtenir du roi domaines et privilèges.

Outre l'abbaye de Saint-Valérien « abbatiam sancti Valeriani » avec le vieux château fortifié qui en dépendait « et castrum Trenorchium quod est ex eadem abbatia » et toutes les fondations en l'honneur du martyr, Charles-le-Chauve, annulant ainsi une donation faite 22 ans auparavant à l'évêque et à l'église de Mâcon, avait mis la communauté philibertine en complète possession du domaine de Tournus « et Turnucium villam », c'est-à-dire de la banlieue avec ses terres arables et ses vignes et avec tous ses habitants. Par la même charte (1) il lui concédait encore trois villages situés en Bresse et sur les territoires de Genève et de Lausanne ; il ajoutait, pour la restauration du monastère, le prieuré de Saint-Romain en Mâconnais ; puis, confirmant toutes les faveurs précédemment octroyées aux moines de Noirmoutier pendant leur séjour dans l'île et depuis leur émigration, il voulut — sans parler des monastères primitifs d'Hério et de Déas — que les propriétés d'Asnières dans la Saintonge et de la Bousselière au nord du Maine, ainsi que les prieurés

(1) Ce diplôme de Charles-le-Chauve est cité intégralement dans les Histoires de Chifflet (Preuves, p. 214) et de Juénin (Preuves, p. 91) ; item la confirmation de cet acte royal soit par les évêques de la province (an. 875) soit par le pape Jean VIII (an. 878).

de Sainte-Pudence en Poitou et de Cunauld en Anjou, servissent à perpétuité à la subsistance des moines et aux nécessités des pauvres.

Les trois années suivantes, le pape Jean VIII approuvera tous ces bienfaits(1), de même que les précédentes donations de Saint-Pourçain en Auvergne et du Goudet en Velay, avec leurs nombreuses dépendances.

En 878, Louis-le-Bègue offrait aux religieux de Tournus, pour leur permettre d'exercer l'hospitalité envers les pauvres, le village d'Uchizy « villam quæ vocatur Ulcasiacus super fluvium Sagonnam », et pour l'entretien du luminaire de l'église abbatiale, le bourg de Louhans « villam Lovingo super fluvium Salliam » (2).

Dans la suite, la liste des fondations s'accrut rapidement, comme il est aisé de s'en convaincre par les bulles de Calixte II (1119) et d'Alexandre III (1179), où se trouve le dénombrement complet de plus de 180 églises et chapelles (3), 30 villages et villas, 20 prieurés, qui dépendaient alors de l'abbaye et qui étaient situés dans les anciens diocèses de Luçon, Nantes, Poitiers, Angers, Bourges, Autun, Clermont, Le Puy, Die, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Orange, Vaison, Vienne, Lyon, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Besançon, Genève et Lausanne (4).

(1) La bulle du 15 octobre 876 était écrite en lettres bombardes sur une écorce d'arbre mesurant 4 mètres de long sur 2/3 de mètre en largeur.

(2) Donation de Louis-le-Bègue (Juénin, Preuves, p. 102).

(3) En outre de la paroisse de Lambres (territoire de Tournus), la bulle de 1179 signale, comme étant de la dépendance de l'abbaye, les 24 églises suivantes situées dans les limites du diocèse actuel d'Autun : Azé, Baudrières, Bonnay, Brienne, Cuisery, Donzy-le-Royal, Gigny, Grévilly, Huilly, Jouvençon, La Chapelle-de-Guinchay, Leynes, Louhans, Lys (ancienne paroisse), Mancey, Perrigny, Plottes, Préty, Romanèche, Saint-Romain-des-Iles, Saint-André-en-Bresse, Saint-Symphorien-d'Ancelles, Uchizy et Vers. — Dans le pouillé des bénéfices qui dépendaient de l'abbaye en 1729 (Juénin, Preuves, p. 311) on lit un nouveau nom : La Genête, mais on ne retrouve plus Cuisery ni Gigny.

(4) « In Episcopatu videlicet *Claromontensi* monasterium S. Portiani cum Ecclesiis de Besson, de Quintiniaco, de Salines, de Celsiaco, de Tavallio, de Fellinia, de Monteaureo, de Sustris, de Charel, de Liniaco, de Martiliaco, de Monfanc, de Boiaco, de Barbariaco, de Vernei, de Villena, de Lupiaco, de Paredo, de Briallis, de Varinnis, de Vorot, de Lupo : Ecclesias de Begiaco, de Nuilliaco, de Capelz, de Branciaco, de Tresalliaco, de Floriaco cum capella de Cavarocha : Ecclesiam de Salviliis, de Lebiaco ; Ecclesiam S. Nicolai, Ecclesiam de Vernolio. In *Cabilonensi* Pristiacum, Aguliacum, Ecclesiam de

Vers le milieu du XVIe siècle les dépendances de l'abbaye sont ainsi mentionnées :

1° les églises paroissiales de Saint-André et de Sainte-Marie-Madeleine de Tournus ; de Préty, Vers, Mancey, Saint-André-en-Bresse,

Baldreriis, Ecclesiam S. Andreæ, Lambres, Manciacum, Ecclesiam de Giniaco, de Ver : Ecclesiam de Griviliaco, de Cuyseriaco. In Lugdunensi, Ecclesiam Sancti Andreæ de Balgiaco, Vasliacum, Briennam, Juvenciacum, Ecclesiam S. Jacobi de Gressiaco, S. Benigni, Ecclesiam de Cabrosio, de Chanvennis, Bisiacum, Ecclesiam beatæ Mariæ de Solliniaco, de Moncelz, S. Martini de Budella, Ecclesiam S. Andreæ qui vulgo vocatur Pannos, Ecclesiam de Monte-Raculfo, de Saisiriaco, de Peronniaco : capellam de Castro Corgenon : Ecclesiam S. Lidii quæ vulgo vocatur Olivæ : Lovincum, Montem-Aureum, Silvinicum. In *Matisconensi* Hulchisiacum, Villare, Plotas, Belniacum : Ecclesiam de Li, Donziacum, cellam S. Romani, S. Mauricii, S. Simphoriani, S. Mariæ de Capella Riverias, S. Petri Romaniscas, Ecclesiam de Aziaco, de Fissiaco, S. Juliani de Lanciaco, S. Vitalis de Lenna. In *Bituricensi* Ecclesiam de Saciaco. In *Augustudunensi* Ecclesiam de Pariniaco cum capella, Ecclesiam de Petraficta, cum capella S. Justi. In *Nannetensi* monasterium S. Philiberti, Ecclesiam S. Vitalis de Raas, Ecclesiam de Macecol, S. Martini de Paciaco, S. Luminii, Ecclesiam de Limosiver, S. Columbani, Ecclesiam de Colciaco, Ecclesiam de Mores mansiones, de Legiaco, de Tolvei, Ecclesias de monasteriis. In *Pictavensi* Herum insulam, Ecclesiam de Bellovidere cum cimiterio, cellam S. Mariæ Lausduni, Ecclesiam S. Nicolai, S. Petri, Ecclesias de Basilicis, Sanctæ Crucis, Ecclesias de Berniziaco, de Aziaco, Manciacum, Tatiacum, Ecclesiam de Madernas, Ecclesiam de Bernazii, de Monte S. Leodegarii, Ecclesiam de Estivallibus. In *Turonensi* Pontiacum, Verniolum, Corcoiacum. In *Andegavensi* cellam S. Mariæ Cunaldi, cum appendiciis, Ecclesias de Duadi-castris, S. Dionisii, S. Petri, S. Johannis, S. Leodegarii, Ecclesiam de Logne, Ecclesiam S. Laurentii, villam Landrum, Terentiacum, Ecclesias de Varinnas, S. Mariæ de Thanais, cum capella. In *Genevensi* Ecclesiam de Perrois, Ecclesiam de Monte-Castro. In *Lausanensi* Ecclesiam de Birola. In *Aniciensi* monasterium S. Philiberti, Ecclesiam S. Petri de Saletas, S. Felicis de Landos, S. Mariæ de Prastasias, S. Martini Corconensis, capellam S. Philiberti, S. Cyrici, S. Mauricii Vallamblanensis, S. Vincentii, capellam in castro Senoil, Sanctæ Mariæ de Baisam, capellam in castro Rocol, S. Juliani Chaspiniaci, de castro Mercolio, Ecclesiam S. Quintini. In *Diensi* Ecclesiam de Castro Gramnat, S. Vincentii, S. Romani, Ecclesiam de Torretes. In *Tricastrinensi* Ecclesiam de Valle-Nymphis, S. Martini, S. Mariæ, S. Petri, S. Romani, capellam S. Michaëlis de Garda, Ecclesiam de Eleemosina, S. Mariæ de Graina. In *Aurasicensi* Ecclesias de Dosera, S. Mariæ, S. Benedicti, S. Christophori, S. Saturnini. In *Vasionensi* Ecclesiam Sancti Germani, S. Petri de Falcon, S. Mariæ de Purpureres. In *Viennensi* cellam S. Agnetis de Mota, S. Martini de Aziaco cum cimiterio, S. Verani de Rivas, Ecclesiam de Fay, S. Johannis de castro Mirol, Ecclesiam de Villanova, capellam S. Michaëlis de Albon, Ecclesiam S. Saturnini cum parochia, Ecclesiam S. Philibertide Miniaco, Ecclesiam S. Romani, Ecclesiam sancti Andræ, S. Ferreoli. In Episcopatu *Bisuntinensi* Ecclesiam S. Cornelii, S. Desiderii, Ecclesiam de Planesel, Ecclesiam Darzon » (bulle d'Alexandre III ; cf. Juénin, Preuves, pp. 174-176).

Huilly et Baudrières, au diocèse de Chalon ; — celles de Plottes, Uchizy, Lys, Donzy-le-Royal, Azé, Bonnay, Saint-Symphorien-d'Ancelles, Leynes, La Chapelle-de-Guinchay, Romanèche et Lancié, au diocèse de Mâcon ; — celles de Louhans et L'Étoile, au diocèse de Besançon ; — celles de Brienne, La Genête, Pont-de-Vaux et Saint-Bénigne, Chavannes, Chevroux, Saint-André de Bâgé, Biziat, Greziat, Buellas, Saint-André-le-Panoux, Saint-Denis-lès-Bourg et Péronnas, au diocèse de Lyon ;

2° les chapelles de Lambres, de Saint-Laurent et de Saint-Valérien à Tournus ; celles de l'église abbatiale ; celles de Notre-Dame-de-Pitié dans l'église de Préty, et de Notre-Dame-de-l'Ile, près Mâcon ;

3° les doyennés de Louhans, Donzy, Bissy, Brienne et Vers ;

4° les prieurés de Notre-Dame de Loudun, de Saint-Philibert de Noirmoutier, de Saint-Philibert de Grandlieu, de Saint-Philibert de Beauvoir, de Saint-Viaud, de Machecoul, de Notre-Dame de Cunauld, de Saint-Pourçain, de Floret, du Goudet, du Bost, de Chaspinhac, de Beaulieu, de Perrigny, de la Garde, des Tourrettes, de Donzère, du Villars, de L'Étoile et de Perroy (1).

Les chiffres de la contribution annuelle, votée en chapitre général (1248) et approuvée par le pape deux ans après, permettent d'apprécier l'importance relative de quelques-uns des monastères précités. Le statut porte qu'à l'avenir les prieurés de Saint-Pourçain et de Cunauld paieront chacun à l'abbaye une pension de cent livres tournois ; celui de Noirmoutier, 50 ; celui de Loudun, 25 ; les maisons de Beauvoir et de Grandlieu, chacune 10 ; celles de Saint-Viaud et de Machecoul, chacune cent sous (2).

Nous possédons le tableau d'une autre imposition proportionnelle — extraordinaire celle-ci — établie par l'abbé de Fitigny en 1458 (3).

Le but de cette taxe fut d'aider pécuniairement l'abbé de Tournus dans sa tentative de revendication du prieuré de Donzère « dont

(1) Archives départementales, H. 191.

(2) Bref d'Innocent VIII à l'abbé et au couvent de Tournus. (V. Juénin, Preuves, pp. 208-209.)

(3) Sont taxés : les prieurs de Saint-Pourçain et de Cunauld, chacun à 30 écus d'or ; ceux de Grandlieu et de Loudun, chacun à 20 ; celui de Noirmoutier, à 18 ; ceux du Goudet et du Villars, chacun à 15 ; ceux de Saint-Viaud et de Perroy, chacun à 10 ; ceux de Beauvoir, de Demigny et La Motte, de la Garde et de La Voûte, chacun à 8 ; ceux de L'Étoile, de Beaulieu et des Tourrettes, chacun à 6 ; ceux de Machecoul et de Chaspinhac, chacun à 5 ; celui de Floret, à 4 ; celui de Perrigny, à 3.

les évêques de Viviers s'étaient emparés depuis environ 80 ans » (1).

Ce mouvement de décentralisation, qui se dessinait dès la fin du XIVe siècle à Donzère (2) et probablement aux Tourrettes (3) et à La Garde (4), s'accentue au XVIe siècle avec les prieurés de La Motte (5) et de Perroy (6), pour prendre de l'extension au XVIIe dans les prieurés de Loudun (7), de Floret (8), de Demigny (9) et de Saint-

(1) Juénin, p. 219.

(2) Canton de Pierrelatte, arrond. de Montélimar (Drôme). — L'abbaye de Donzère, concédée, au déclin du IXe siècle, par Louis, roi de Provence, à la communauté philibertine pour lui servir, au besoin, de refuge contre la fureur des pirates normands, tomba au pouvoir des évêques de Viviers qui payèrent jusqu'en 1537 une redevance annuelle de 10 livres aux Chambres de Tournus.

(3) Canton de Marsanne, arr. de Montélimar. — Ainsi que celui de La Garde, ce prieuré fut possédé par le Chapitre de Saint-Sauveur de Grignan, peut-être depuis l'accord de 1344 signalé dans le Gallia. (Voir Juénin, p. 183.)

(4) Canton de Pierrelatte. — Cette maison s'appelait indistinctement La Garde (*de Galda*) ou Val-des-Nymphes (*ecclesiam de Valle-Nymphis*).

(5) La Motte-de-Galaure, cant. de Saint-Vallier, arr. de Valence (Drôme). — Probablement donnée en 1037 à l'abbaye (Juénin, p. 92), la *cella sanctæ Agnetis de Mota* fut vendue en 1587 à Nicolas de Pelloux, sieur de Godans (Juénin, p. 335) et confirmée en 1725 à Just-François de Fay, baron de Gerlande, contre une rente annuelle de 45 livres (Arch. de S.-et-L., H. 194).

(6) Perroy (ou Provin), canton de Lausanne (Suisse). — Juénin (pp. 57-58) croit que l'origine de ce prieuré fut la *cella Talgeria* donnée aux moines par Boson, roi de Provence. — L'ancienne redevance de truites dues par le prieur de Perroy fut convertie en une rente annuelle de 10 florins qui se paya au pitancier jusqu'au XVIe siècle, époque où les biens du prieuré tombèrent entre les mains des hérétiques. (On dit aussi : Perroux.)

(7) Ch. l. d'arr. du dép. de la Vienne. — Fondé au XIe siècle par un seigneur poitevin du nom de Hugues et offert aux moines de Tournus sous la double condition de nourrir un pauvre tous les jours et de prier à perpétuité pour les donateurs, ce prieuré fut uni en 1614 au collège des jésuites de Poitiers, moyennant une bourse annuelle de 120 livres « pour un estudiant de l'abbaye de Tournus, ou religieux ou chanoine » (Archives de S.-et-L., H. 194).

D'ailleurs l'abbaye possédait dans le chapitre de Sainte-Croix de Loudun une prébende dont le revenu annuel semble avoir été estimé 10 setiers de froment en 1672 (Arch. dép., ibidem).

(8) Floret-contre-Trezelles, canton de Jaligny, arr. de Lapalisse (Allier). — Bâti au XIe siècle par l'abbé Guillaume de Jaligny sur une terre du patrimoine familial, le monastère de Trezelles (rive gauche de la Bèbre) prit plus tard le nom de prieuré Sainte-Croix de Floret (rive droite, face à Trezelles). A partir de 1625, il fut possédé par les Minimes de Moulins, moyennant une rente annuelle de 37 livres 10 sols (Arch. dép., H. 197).

(9) La *cella sancti Philiberti de Miniaco* (bulle de Calixte II) ou *ecclesia S. Philiberti de Miniaco* (bulle d'Alexandre III), dont la donation à l'abbaye

Pourçain (1). En sorte que vers 1730 la liste des prieurés dépendant directement de l'abbaye ne comprend plus que Perrigny (2), Le Goudet (3), Chaspinhac (4), La Voûte (5), Beaulieu (6), L'Étoile (7),

remonte probablement à l'an 1037 (Juénin, p. 92), fut unie en 1650 au prieuré de Saint-Vallier, Ordre de S. Ruf (Juénin, p. 335), pour la somme de 25 livres due annuellement au Chapitre de Tournus (Arch. dép., H. 197). — Le souvenir de ce prieuré est perpétué par la chapelle de Saint-Philibert près Albon, canton de Saint-Vallier, arr. de Valence (Drôme).

(1) Saint-Pourçain-sur-Sioule, arr. de Gannat (Allier). — L'antique monastère de Mirande prit, après le décès de l'abbé Pourçain mort en odeur de sainteté vers le milieu du VIe siècle, le nom de monastère de Saint-Pourçain. Donné en 871 par Charles-le-Chauve aux moines errants de Saint-Philibert, qui s'y établirent jusqu'en 875, il devint à cette époque un prieuré dépendant de l'abbaye de Tournus. Il fut concédé, en 1666, par le Chapitre de Tournus aux Prêtres de la Mission de Saint-Lazare, avec obligation : 1° de faire chaque année une mission à Tournus ou dans un autre endroit désigné par l'abbé ; 2° de donner, à l'avènement de chaque abbé « qui sera pourvu par mort », un ornement de la valeur de 100 livres » (Juénin, p. 347).

(2) Perrigny-sur-Loire, canton de Bourbon-Lancy. — L'origine de ce prieuré fut la donation faite en 1077 aux moines de Tournus par Gauthier de Perrigny.

(3) Canton du Monastier, arr. du Puy (Haute-Loire). — La terre de « Godit » fut offerte aux moines errants de Saint-Philibert par le seigneur Didier ; Charles-le-Chauve en confirma la donation le 24 novembre 870 (Juénin, Preuves, pp. 86-87).

(4) Aujourd'hui Saint-Quentin-Chaspinhac, canton nord-ouest et arr. du Puy (Haute-Loire). — La donation de l'église *Sancti Juliani Caspiniaci* remonte à l'an 1038 (Juénin, Preuves, pp. 124-125).

(5) Lavoûte-sur-Loire, canton de Saint-Paulien, arr. du Puy (Haute-Loire). — Ce prieuré, nommé dans la charte de Henri 1er *Sancti Mauritii locus vallis Amblivinæ*, dans la bulle de Calixte II *S. Mauricii Amblavensis*, dans celle d'Alexandre III *S. Mauricii Vallamblanensis*, dans le pouillé du XVIIIe siècle *Sancti Mauricii de Votta*, a été formé de plusieurs fonds donnés à l'abbé Hervé II par Armand, fils d'un vicomte d'Auvergne.

(6) *Sancti Rochi de Bello-loco* (Juénin, *Supplément à l'Errata des Preuves*, placard non paginé). — Beaulieu, canton de Vorey, arr. du Puy, est situé à une lieue au nord-est de Lavoûte.

(7) Canton et arr. de Lons-le-Saunier (Jura). — Juénin suppose que les églises de Saint-Corneille et de Saint-Didier cédées à l'abbaye de Tournus (XIe siècle) alors que Guillaume de Montmorot en était sacristain, « ont donné commencement au prieuré de L'Étoile » (Juénin, p. 101). « L'an 1260, Jean, comte de Bourgogne et seigneur de Salins, en augmenta les revenus » (Juénin, p. 164).

Cunauld (1), Noirmoutier (2), Beauvoir (3), Grandlieu (4), Saint-Viaud (5) et Machecoul (6); sans parler du Villars (7), qui était uni au Chapitre.

Ces divers prieurés (vendus, concédés ou dépendants) devaient à l'abbaye de Tournus une rente annuelle. Mais la plupart « trouvèrent le moyen de s'en décharger » (8).

Trop longue serait la description, même sommaire, de chacune des églises et chapelles mentionnées dans les bulles pontificales. Et combien difficile la simple nomenclature de toutes ces dépendances, dont quelques noms latins du XIIe siècle n'ont pas de correspondants en français parce que la désignation est incertaine ou que les localités désignées ont disparu !

(1) Trèves-Cunauld, canton de Gennes, arr. de Saumur (Maine-et-Loire). — Donné en 845 par le comte Vivien à la communauté philibertine de Déas, cet antique monastère eut l'honneur d'abriter (858-862) les reliques de saint Philibert.

(2) Ile et chef-lieu de canton de l'arr. des Sables-d'Olonne (Vendée). — C'est grâce aux libéralités d'Ansoald, évêque de Poitiers, que fut fondé par saint Philibert lui-même le *monasterium sanctæ Mariæ et sancti Philiberti Herensis, seu Nigri-Monasterii*. Brûlé par les Normands en 846, puis rétabli, il fut réduit en prieuré dépendant de l'abbaye de Tournus.

(3) Ch.-l. de canton de l'arr. des Sables-d'Olonne, en face de l'île de Noirmoutier. — Le prieuré *sancti Philiberti de Bellovidere* consacre le souvenir des nombreux miracles opérés par le corps de saint Philibert lors de la première translation, de Noirmoutier à Déas.

(4) Saint-Philbert de Grandlieu (ou de grand lac, *de Grandi-lacu*, anciennement Déas), ch.-l. de canton de l'arr. de Nantes (Loire-Inférieure). — Bâti dans les premières années du IXe siècle par l'abbé Arnoulf, pour servir de villa d'été aux religieux de Noirmoutier, puis fortifié pour les protéger contre les invasions des pirates, le monastère de Déas devint pendant quelques années le siège de la congrégation philibertine et posséda de 836 à 858 les reliques de saint Philibert.

(5) Saint-Viaud (ou Saint-Vital), canton de Saint-Père-en-Retz, arr. de Paimbœuf (Loire-Inférieure), a pris naissance de l'ancien village de Scobrit donné au monastère de Déas en 839 par Louis-le-Débonnaire. (V. Juénin, Preuves, pp. 81-82.)

(6) Ch.-l. de canton, arr. de Nantes, au sud-ouest de Saint-Philbert de Grandlieu. — La fondation de ce petit prieuré est due à Gertinus, seigneur de Machecoul, qui, sous l'abbatiat de Pierre 1er (XIe siècle), offrit à l'abbaye de Tournus un domaine pour y bâtir un monastère et des revenus suffisants pour l'entretenir.

(7) Canton de Tournus. — Il en sera parlé à la fin de ce paragraphe.

(8) Juénin, p. 230.

Quant au patrimoine directement soumis au monastère tournusien, c'est-à-dire les églises et villages qui ne relevaient pas de prieurés dépendants, je suppose que la liste donnée ici avec un résumé succinct ne paraîtra pas un hors-d'œuvre.

J'ai prié un compatriote, M. Gabriel Jeanton, élève de l'École des Hautes-Études (section d'Histoire), lauréat de la Faculté de Droit, de consacrer quelques loisirs à ces recherches locales. S'inspirant de Juénin et parsemant son travail de documents inédits puisés dans un manuscrit du XVIIe siècle (1), il a étudié le domaine abbatial en Bourgogne et les droits seigneuriaux de l'abbaye.

L'étude sur le domaine abbatial en Bourgogne complètera ce paragraphe.

L'étude sur les droits seigneuriaux de l'abbaye fera la matière d'un second paragraphe.

II. Le Domaine abbatial en Bourgogne (2)

a) Les alentours de Tournus

« Autour de Tournus, outre la ville et la campagne tournusienne l'abbaye possédait : Préty, Lacrost, La Truchère et Brienne, sur la rive gauche; Uchizy, le Villars, Plottes, Mancey, Vers, sur la rive droite. Ce beau domaine presque sans solution de continuité (3) formait la couronne du chef-lieu abbatial.

La banlieue tournusienne. — Vers 950, Hildebod, évêque de Chalon, repoussa les limites du domaine de Tournus au nord ; et le territoire abbatial, qui s'arrêtait au chemin établi entre l'abbaye et la chapelle Saint-Laurent (4), put s'étendre jusqu'au ruisseau de Barraban (5).

(1) *Abrégé des Droits Seigneuriaux temporels de l'Abbaye de Tournus et des fonds domaniaux de Mgr le Révérend Abbé et des limites du territoire et de la Ville, Seigneurie et Dimerie du dit Tournus*, par Archambaud Chanuet, procureur fiscal de ladite Abbaye et Ville dudit Tournus, en l'année 1654. — Ce manuscrit, extrait des archives d'un notaire, est déposé à la bibliothèque de la Ville.

(2) Cette seconde partie du paragraphe § 1er est de M. Gabriel Jeanton.

(3) Des enclaves importantes étaient restées néanmoins en la possession de l'église de Besançon. L'archevêque Gerfroi, en 945, céda ces parcelles à l'abbaye de Tournus parce que des laïques les avaient injustement occupées, et y commettaient « d'insupportables et graves scandales ». Ces biens étaient situés dans le village de Belleney (in villa quæ vocatur Bellenata) ; ils comprenaient entre autres une manse non inféodée.

(4) Petite chapelle fort ancienne située à un demi-kilomètre au nord de l'abbaye ; elle sert actuellement de cuvage. Voir « L'Abbaye de Tournus », 2me série, mai 1903.

(5) Juénin, p. 75.

Les moines possédaient encore La Grange et les terres situées au nord du ruisseau (1).

La banlieue tournusienne comprenait, au XIIe siècle, quatre villages et une paroisse. C'étaient : la paroisse de Lambres (l'église se trouvait à 2 kilomètres environ à l'ouest des murs de la ville ; elle existait encore en 1399 ; elle ne fut supprimée qu'après la dépopulation de la campagne tournusienne pendant les guerres du XVe siècle) ; — le village de Belleney, où l'on a découvert dernièrement une villa romaine extrêmement importante (2), située à mi-coteau ; — d'autres villages appelés Morincas, Costaldas, Villanova (peut-être Velnoux).

Cette réunion de villages, aujourd'hui disparus, prouve la densité de la population à cette époque ; il est probable que le nombre des habitants de Tournus et de la banlieue était supérieur au chiffre actuel (3).

Châtellenie de Préty et Lacrost (4). — Préty est un village situé à quatre kilomètres au sud-est de Tournus de l'autre côté de la Saône, en rive d'Empire, comme on disait au moyen âge. Il est bâti sur un coteau pierreux détaché par la Saône des collines du Mâconnais.

C'était, à l'époque romaine, une localité importante (5). A l'époque carolingienne, Préty était le chef-lieu d'une circonscription administrative appelée « ager » (6) et qui était sans doute une « centenna » dont dépendaient les communes et villages actuels de Préty, Lacrost, partie de L'Abergement (7), La Truchère (Darbonay) (8), Sermoyer (9), Arbigny (9), Vescours (10) et peut-être Chavannes-sur-Reyssouse (9) et Saint-Bénigne (9).

Cette localité tomba comme tous les villages de la rive d'Empire dans le fief des seigneurs de Bâgé, à la fin de l'époque carolingienne. Ceux-ci, vers le Xe siècle, l'aliénèrent à l'abbaye de Tournus (11).

(1) Était-ce un débris de la donation de Venières par Ansoald ?

(2) Cette découverte a été faite par M. Marle, ingénieur, qui a constitué en ce lieu même un musée avec les débris antiques trouvés à Belleney.

(3) M. Jean Martin a trouvé un nombre considérable de cimetières burgondes dans la banlieue de Tournus : à Beauregard près de Belleney, au Roi-Guillaume, entre les villages de Lambres et du Roi-Guillaume et à Beaufer.

(4) Communes du canton de Tournus.

(5) Une villa de très grande dimension et de nombreux moulins y ont été découverts au siècle dernier.

(6) Cartulaire de Cluny.

(7) Canton de Cuisery.

(8) Canton de Tournus.

(9) Canton de Pont-de-Vaux, département de l'Ain.

(10) Canton de Saint-Trivier-de-Courtes, dép. de l'Ain.

(11) Les seigneurs de Bâgé tentèrent souvent de reprendre à l'abbaye ce qu'ils lui avaient donné ; ils reçurent la garde de Préty en 1230 ; mais ils ne purent

Les moines y eurent un prieuré, dont le prieur portait le titre de doyen ; titre que conservèrent jusqu'à la Révolution les curés de Préty.

Le prieuré, déjà vraisemblablement fortifié, fut, à ce qu'il semble, au XIIIe siècle, converti en un château-fort très important. Aux abbés (1) ce château servit d'habitation d'été ; quelques-uns même y firent leur continuel séjour au XIVe et au XVe siècle. C'est aussi là qu'à la fin du XIVe siècle furent enfermés les bourgeois de Tournus révoltés contre l'abbé de Corgenon, et au XVe siècle les bourgeois et les juifs de Trévoux mis à la question par François de Varembon. En 1477 fut détruite cette prison-forteresse, pendant la guerre de succession de Bourgogne.

Dès la fin du XIVe siècle les habitants de Préty, unis à ceux du nouveau village de Lacrost, essayèrent d'obtenir l'affranchissement de la condition servile et mainmortable à laquelle ils étaient assujettis ; ce n'est qu'en 1538, après un siècle et demi de lutte, qu'ils arrachèrent à l'abbaye cette concession si désirée, moyennant 600 livres de rente qui furent payées jusqu'à la Révolution.

L'abbaye avait à Préty et à Lacrost ses plus belles carrières. Les deux villages alimentaient aussi les caves de l'abbaye, et les troupeaux de leurs prairies fournissaient aux corvées des environs de Tournus.

La Truchère et la moitié du village de Pont-Seille formaient une seigneurie vassale, d'abord de l'abbaye de Cluny, puis de celle de Tournus à partir du XIIIe siècle (2).

Prieuré et château d'Uchizy (3). — Uchizy était une des possessions les plus importantes de l'abbaye dans les environs immédiats de Tournus. D'origine romaine, c'était à l'époque carolingienne un de ces villages publics (c'est-à-dire appartenant à l'État) dont Charles-le-Chauve et son fils furent si prodigues. La donation d'Uchizy et de son église au monastère de Tournus remonte à l'année 878.

Les moines établirent à Uchizy un prieuré fortifié qui devint un « château » et dont l'église fut le donjon. Ce château soutint des luttes nombreuses à cause de sa position sur un lieu de passage très fréquenté. Le clocher reçut, au cours des siècles, un étage de plus pour augmenter la défense. Le 4 août 1589, le démantèlement du château fut décidé ; il venait d'être abandonné par le comte de Cruzille, qui s'en était servi comme base d'opération dans le Mâconnais. Cette décision ne fut pas

jamais en obtenir la souveraineté. Il en fut de même de leurs successeurs les ducs de Bourgogne, à partir du XIVe siècle.

(1) Les abbés de Corgenon, de la Palu, de Fitigny.

(2) Cf. G. Jeanton et L. Ravenet, *L'Ancienne Paroisse de Préty en Mâconnais*, in-8°. Tournus, Miège, 1904.

(3) Canton de Tournus.

exécutée ; car en 1595 il existait encore. En 1654 il était en grande partie aliéné à des particuliers qui en avaient utilisé les fossés et les murailles (1).

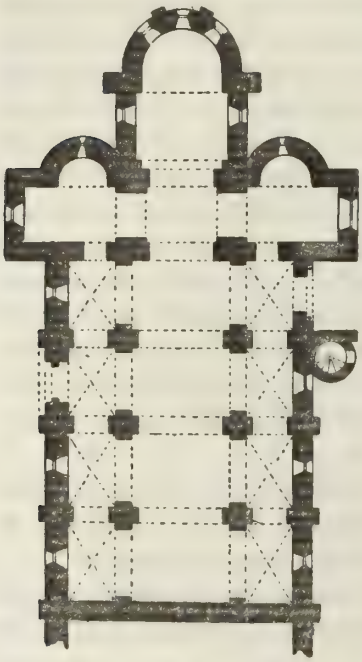


Fig. 30

Plan de l'église d'Uchizy.
(*Tiré des « édifices religieux de l'époque romane », de J. Virey.*)

L'église d'Uchizy, construite au centre du château, fut bâtie au XIe siècle ; c'est le type de l'église romane à trois nefs d'école bourguignonne. Elle a été révélée au monde savant ainsi que sa voisine, celle de Farges, par M. J. Virey (2).

De nombreuses enclaves laïques existaient sur le territoire d'Uchizy. L'abbaye en réunit plusieurs à son domaine ; ainsi en 1259 elle obtint le quart des vignes de Lessegumanges de Dalmace, chevalier, dit Liongres (Le Ongre) (3). Auparavant Guillemette, femme d'Alard de Montbellet, avait donné plusieurs fonds sur le territoire d'Uchizy pour le repos de l'âme de Guy Chevriers, bailli de Mâcon (3). Néanmoins des enclaves persistèrent, par exemple les fiefs de Grenod et des Écuyers.

L'abbé de Tournus possédait un prévôt héréditaire à Uchizy ; l'un d'eux, Louis de Charno, sieur de Faverges, se signala par un assassinat et fut exécuté en 1555. L'abbaye y avait aussi un sergent héréditaire ; en 1317, c'était un certain Guillaume de Bonne, qui unit dans sa famille la sergenterie à la chassipolerie d'Uchizy (4).

Les habitants d'Uchizy arrachèrent l'affranchissement à l'abbé Girard le 4 juillet 1331, ainsi que la réduction, à quatre par an, des corvées auparavant hebdomadaires ; et cela, moyennant 100 livres de rente en plus des 11 livres dues à l'avènement de chaque abbé (5). En 1356, cette rente fut portée à 140 livres.

Prieuré de Plottes (6). — Ce village, situé à 7 kilomètres au sud-ouest

(1) Chanuet, *l. c.*
(2) J. Virey, *L'architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon.*
(3) Juénin, Preuves, p. 214.
(4) Juénin, p. 176.
(5) Juénin, p. 180.
(6) Canton de Tournus.

de Tournus, était un bourg d'importance moyenne à l'époque carolingienne, pendant laquelle il fut un certain temps chef-lieu d'une petite circonscription territoriale appelée « ager Plotensis » (1), et dont dépendaient les territoires actuels de Plottes et de Chardonnay.

C'est entre les années 915 et 1059 que Plottes passa dans le patrimoine de l'abbaye. Les moines y établirent un prieuré comme dans toutes leurs possessions; ce prieuré devint sans doute le « château de Plottes » dont nous entendons parler plus tard, au début du xve siècle, dans la lutte entreprise par les sujets de l'abbaye contre l'abbé Amédée de Corgenon, et lors des guerres de religion durant lesquelles il soutint un siège fameux.

Le territoire de Plottes fournissait surtout les vins de la dîme, qu'on encerclait dans les vastes caves du monastère. Des corvées de charrois étaient faites par les habitants de Préty et de Lacrost pour amener ces vins à l'abbaye.

Prieuré du Villars (2). — Ce village n'apparaît pas dans le patrimoine abbatial avant 1119. Dès lors nous y voyons un prieuré, dont l'autonomie vis-à-vis de l'abbaye est remarquable et dont la vitalité fut beaucoup plus grande que celles des autres prieurés ruraux. D'importants documents du xvie siècle sur ce petit monastère existent à la Bibliothèque nationale (fonds de Bourgogne).

Peut-être Le Villars n'est devenu un prieuré tournusien que par suite de l'annexion d'un prieuré plus ancien opérée par l'abbaye entre 1059 et 1119.

L'église est du xiie siècle, avec des parties antérieures pouvant remonter au xie ; les bâtiments claustraux qui l'entourent semblent dater du xiie siècle.

Le prieuré du Villars était fortifié; il fut un des points d'appui du comte de Cruzille pendant les guerres de la Ligue.

b) En Maconnais

Mâconnais central: Azé et Champagne (3), *Bonnay* (4). Le village d'Azé fut confirmé à l'abbaye en 915. Champagne et une partie du village de Bassy (3) furent donnés par Ondrade, femme de feu Sigwald, vers 970. Lanc, hameau d'Azé, avec une manse non inféodée, sept autres manses, des champs et des prés firent l'objet d'une donation faite en 971 par Albéric II, comte de Mâcon. Bonnay, concédé en partie en 980 par Narduin

(1) Ragut, *Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon*, I, p. 569.

(2) Canton de Tournus.

(3) Canton de Lugny.

(4) Canton de Saint-Gengoux-le-National.

et sa femme Judith (1), appartint complètement aux moines à la suite de l'abandon (1257) fait par Henri, seigneur de Brancion, de tous les droits de taille, de garde et de justice qu'il possédait dans ce village. — Lors de la transformation du monastère de Tournus en collégiale (1627), la terre et seigneurie de Bonnay fut affectée au trésorier avec, entre autres charges, l'obligation « d'avoir soin de la sacristie, du luminaire, parer l'église, blanchir les linges et fournir le pain et le vin pour les messes » (2). Plus tard, le trésorier, ne pouvant avec le revenu faire face aux charges, demanda et obtint l'abandon de ce doyenné au Chapitre lui-même.

La donation de la grande île de la Saône, appelée autrefois Ile-Palme ou Notre-Dame-de-l'Ile (3), remonte à la première moitié du XIIIe siècle. La bulle de sécularisation l'attribue au Chapitre ainsi que les doyennés de Bissy (4) et de Donzy-le-National (5) (pour ne parler que des doyennés de l'ancien diocèse de Mâcon).

Mâconnais méridional : Saint-Romain (6), *Saint-Symphorien* (6), *Leynes* (6), *etc.* — La *cella Sancti Romani*, donnée par Charles-le-Chauve à l'abbaye, était un petit sanctuaire, peut-être déjà pourvu de quelques moines. Avec la cella furent concédés les villages qui en dépendaient, ainsi que les serfs des deux sexes.

A côté de Saint-Romain, les moines reçurent, vers 980, de Sienildis et de son fils Sichard la manse non inféodée de Romanèche avec des vignes, des champs, des prés et des bois. Plus tard les abbés en possédaient l'église, qui leur fut confirmée en 1119 par le pape Calixte. En 951, l'église de Corcelles (7), près de Lancié, fut donnée par l'archevêque de Lyon. Saint-Symphorien-d'Ancelles fut confirmé à l'abbaye en 1119, et, en 1179, les églises de S. Julien de Lancié (7), de N.-D. de Capella Riverias (8), de S. Vital de Leynes, de Lys (9), de Fissy (10) et de Donzy-le-National.

Ces possessions furent fort éprouvées au début du XIIIe siècle par une révolte de juifs, que l'on doit regarder comme un épisode de la lutte de l'abbaye contre les comtes de Mâcon. — Un certain Jocesinus, juif de

(1) Juénin, Preuves, p. 119.
(2) Juénin, p. 304.
(3) Commune de Saint-Jean-le-Priche, canton de Mâcon-Nord.
(4) Canton de Lugny.
(5) Canton de Cluny.
(6) Canton de La Chapelle-de-Guinchay.
(7) Canton de Belleville, arr. de Villefranche (Rhône).
(8) La Chapelle-de-Guinchay.
(9) Commune de Chissey, cant. de Saint-Gengoux-le-National.
(10) Commune de Lugny.

Mâcon, occupa avec ses coreligionnaires les prieurés de Leynes et de Saint-Romain, qu'il convertit en une « caverne de voleurs » ; les brigands et gens sans aveu du Mâconnais s'y réfugièrent et s'y fortifièrent. Pour étouffer la rebellion il ne fallut rien moins que l'intervention du légat du pape et l'excommunication majeure prononcée par l'évêque de Mâcon et lue aux lueurs des torches et au son du tocsin dans toutes les églises des trois évêchés de Lyon, de Mâcon et de Chalon (1230) (1).

Le prieuré de Saint-Romain devait à l'abbé le droit de gîte lorsqu'il allait visiter ses possessions du Mâconnais méridional. C'est, dit-on, en s'y rendant que l'abbé de Corgenon tomba dans l'embuscade dressée par les gens de Tournus, qui le rouèrent de coups ainsi que sa suite (2).

c) En Bresse

La Bresse, peu peuplée à l'époque romaine, devait être presque déserte au xe siècle. Attirés sans doute par les grandes forêts, les moines de Saint-Philibert y possédaient plusieurs villages et un grand nombre d'églises : Biziat (3), donné à l'abbaye en même temps que Tournus ;— Louhans (4) et son église dédiée à saint Martin ; — Montagny près Louhans, dont une partie fut concédée vers 951 par Ornadus, et deux autres manses vers 989 par Bernard (5) ;— l'église de Saint-Martin de Chevroux, reçue en 980 de Narduin avec les forêts, champs et marais qui s'étendaient jusqu'aux lieux appelés « Bundeonem, Merdam Castellum, Tumbam Tibedolii et Nigredinem Corbini » (6) ; — le village de Chevroux lui-même (7), accordé par les sires de Bâgé en même temps que Préty ; — l'église d'Huilly (8), octroyée par un nommé Henri avec ses dépendances en échange de la chapelle Saint-Martin de Jouvençon (8) et de quelques terres à Loisy (8). Plus tard les moines reprendront possession du village de Jouvençon. — En 1059 le roi Henri I leur confirmait les villages de Brienne (8), de Buellas, de Saint-Bénigne et de Chevroux ; et, vers 1074, les sires de Bâgé leur attribuaient l'église de leur capitale pour y établir un monastère qui reçut comme fondations la manse de Malacort

(1) Juénin, Preuves, p. 191.

(2) Un acte de 959 mentionne la donation faite par un nommé Benoît de quelques fonds dans le territoire de Marenges, près de Champlecy-en-Charolais.

(3) Canton de Chatillon-sur-Chalaronne ; le prieuré de Biziat fut une des possessions les plus importantes de l'abbaye, en Bresse.

(4) V. Guillemaut, *Histoire de la Bresse Louhannaise*.

(5) Juénin, Preuves, pp. 115 et 121.

(6) Juénin, Preuves, p. 119.

(7) Près de Pont-de-Vaux.

(8) Canton de Cuisery.

et ce que l'abbaye possédait aux villages de Lopona (1), de Saint-Bénigne et de Chevroux, et à Graise, Marpent et Fayole (2). — En 1114, l'évêque de Chalon, Gauthier, confirma à l'abbé Francon l'église de Baudrières (3), qu'il dit avoir été donnée par ses prédécesseurs avec celle de Gigny-en-Chalonnais. En 1119, le pape confirmait à l'abbaye les églises de Chavannes, de Cuisery et les villages d'Huilly, de Saint-André-en-Bresse (4), de Jouvençon donnés sans doute par les successeurs du seigneur Henri de 981, ainsi que le village de Savigny, etc.

De cet aperçu on peut conclure que la puissance de l'abbaye a suivi les diverses phases par lesquelles ont passé tous les monastères d'Occident.

Lors de leur arrivée à Tournus, les religieux de Saint-Philibert étaient moines-cultivateurs. Leur piété, le renom des reliques sauvées par tant de dévouement attiraient au monastère les largesses de tous et la confiance populaire.

Au XIIe siècle, l'abbaye perdit de sa régularité et, par suite, de sa considération : le monastère était plus brillant, les moines plus lettrés, les abbés plus connus ; mais la source des oblations tarissait.

A partir de fin XIIe siècle on ne constate plus de donations importantes. Heureux même si malgré leur répugnance à se dessaisir les bénédictins ne voient pas leur échapper une trop grande portion du riche patrimoine légué par leurs prédécesseurs. »

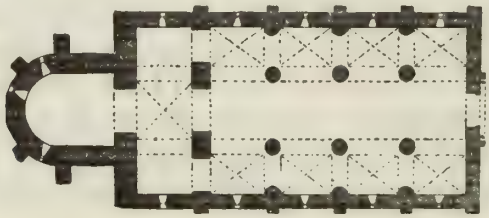


Fig. 31

Plan de l'église de Farges.
(*Tiré des « édifices religieux de l'époque romaine »,*
de J. Virey.)

(1) A l'est de Pont-de-Veyle.
(2) Juénin, Preuves, p. 130.
(3) Canton de Saint-Germain-du-Plain.
(4) Canton de Montret.

§ II

DROITS SEIGNEURIAUX DE L'ABBAYE (1)

« A partir de Charles-le-Chauve, les derniers Carolingiens émiettèrent la souveraineté de l'État en en distribuant des parcelles aux grands propriétaires fonciers « seniores » et aux abbayes.

Si la souveraineté attribue au chef le devoir de protéger ses sujets, elle lui donne aussi le droit de prélever les sommes nécessaires pour ce service. C'est là l'origine d'une partie des droits seigneuriaux, comme les droits de justice, de lods et ventes, d'aubaine, etc.. Mais, à côté de ces droits seigneuriaux ayant la souveraineté pour origine, il en est d'autres qui dérivent du droit de propriété individuelle et que seigneurs et abbayes possédaient parallèlement à leurs droits souverains : ainsi les droits représentatifs des intérêts du capital foncier fourni par le seigneur, comme toutes les variantes de droits emphytéotiques.

Justice. — Il est probable qu'au IXe et au Xe siècle les abbés rendaient la justice eux-mêmes pour toutes les causes civiles, en essayant de concilier les partis ; mais les causes criminelles durent dès ce temps être données à des laïques ; car un moine, surtout à cette époque où la règle était rigoureuse, ne devait pas verser le sang.

Au XIVe siècle, ce laïque s'appelait le *prévôt* de Tournus. Très ancienne et possédée héréditairement par des nobles qui la tenaient en fief de l'abbé, la charge était alors dans la famille de messire Guillaume de Tournus, chevalier (1315) (2) ; il avait tout pouvoir « pour mettre, pour visiter, pour congnestre, pour examiner, pour contraindre, pour questionner, pour juger, pour punir ou pour délivrer ceux qu'on prend pour cas criminel, synon pour les cas appartenantz à monsieur l'abbé ». Il avait de plus toutes les attributions nécessaires pour exiger les dettes des débiteurs et les contraindre par corps. Sous ses ordres était un sergent chargé de le seconder.

Assez importants, les droits du prévôt comprenaient : une portion du bichenage des blés ; tous les pieds des porcs et toutes les langues des grosses bêtes que l'on tuait à Tournus les deux samedis après les deux foires et les deux marchés suivants ; 4 deniers sur chaque bateau contenant plus d'un fût de vin ; un setier de vin sur les quintaines de la Saint-Jean ; quelques redevances sur la vente des pots de terre et des souliers qu'on amenait à Tournus la veille de l'Ascension, et, dans une partie de la ville et de la banlieue, le tiers des lods, amendes, ventes d'objets éga-

(1) Ce paragraphe est de M. Gabriel Jeanton.

(2) En 1342 Humbert était prévôt de Tournus (cf. Peincedé, t. XXIV, p. 66).

rés et de biens des criminels et autres droits de la « Chambarrerie » (1 de Tournus, enfin un moulin sur la Natouze (2).

Le chambrier de Tournus avait la justice, concurremment avec le prévôt, dans la rue Saint-André, dans une partie de la rue des Petites-Boucheries, au finage de Bozet et dans celui de Manan. Plusieurs sergents secondaient le chambrier.

Au XVIe et au XVIIe siècle la justice du prévôt n'existe plus, ni celle du chambrier. Les abbés durent profiter des circonstances pour racheter ces droits à leurs détenteurs (3). L'enchevêtrement de ces juridictions pouvait en effet amener des conflits fréquents et diminuer l'autorité de l'abbé.

A cette époque, la justice était rendue au nom de l'abbé, par un juge-bailli aidé d'un lieutenant, d'un procureur fiscal et de son substitut, de sergents, d'un greffier et d'un concierge de la prison (4).

Mais la justice du roi avait peu à peu éclipsé la justice de l'abbé ; celui-ci ne garda plus que les premiers degrés de juridiction ; l'appel au bailliage royal de Mâcon, puis au parlement de Paris, était possible depuis longtemps.

L'abbé de Tournus, en raison de son droit de justice, intervenait dans l'élection des échevins ; il en choisissait quatre sur une liste de douze présentée par l'assemblée communale. C'était lui aussi qui donnait les lettres d'institution au capitaine de la ville nommé par les habitants.

L'abbé nommait des officiers de police d'ordres divers, par exemple pour vérifier la qualité des bêtes tuées aux boucheries, la contenance des futailles, les mesures des grains, et il instituait les médecins de l'abbaye et de la ville.

Lods et Ventes. — Ce droit était perçu sur les mutations entre vifs à Tournus à raison du septième du prix d'achat, et dans les villages voisins comme Préty, Lacrost, Uchizy et Plottes à raison du taux anormal de la moitié du prix d'achat, taux tellement exorbitant qu'il faut y voir, croyons-nous, un parti-pris d'empêcher ces mutations dans un but économique (5).

Aubaine. — L'abbé héritait des étrangers morts dans sa seigneurie. Même en 1581, alors que le roi prétendait à l'aubaine de tous les étran-

(1) Office du Chambrier.

(2) Juénin, pp. 178-179.

(3) L'office de prévôt fut racheté en 1518 par Robert II de Lenoncourt, pour la somme de 1300 livres, d'Aimé du Saix, seigneur d'Arnant et d'Antoine du Saix, seigneur de Tramelais (Juénin, p. 244).

(4) Chanuet.

(5) Cf. G. Jeanton et Ravenet, *L'ancienne Paroisse de Préty*, p. 90.

gers morts sur le territoire du royaume, un arrêt du parlement de Paris du 8 avril reconnut le droit d'aubaine de l'abbé sur la succession d'un certain François Salinant, italien de Milan, habitant Préty (1). Le droit d'aubaine était encore revendiqué par l'abbaye en 1654 (2).

Signalons, sans nous y arrêter, certains autres droits, comme le *denier de la Saint-Martin*, perçu aux portes de la ville sur les forains qui entraient pour les marchés 8 jours après et avant la Saint-Martin, — le droit de *poids*, perçu aux poids publics où tous les habitants devaient peser leurs marchandises, — le droit de *bichenage* des blés, perçu sur les blés pesés par les étrangers, — les *quintaines*, c'est-à-dire le monopole de la vente du vin au détail pendant 15 jours après le samedi de la Saint-Jean, — le *ban d'Août*, ou droit de percevoir un setier sur chaque queue de vin se vendant au mois d'août.

Droits de Pêche et de Chasse. — Ce sont là des droits souverains, que l'État possède aujourd'hui comme tels.

Le droit de pêche fut toujours de première utilité dans les abbayes, à cause de l'abstinence.

Hugues, comte de Chalon, donna au monastère, lors d'une consécration de l'église (1019), la pêche dans la rivière de Saône depuis le lieu appelé Filleul ou Poirier au Comte, au-dessus de La Colonne, jusqu'à Tournus. Ce droit fut confirmé par Hugues IV, duc de Bourgogne, en 1233 ; par Jean le Bon, en 1362 ; par Louis XI, en 1482, et par Charles VIII, en 1487. Contesté par les habitants de Chalon, il fut, après enquête, confirmé définitivement le 31 mars 1551 par le parlement de Dijon.

L'abbé possédait encore la pêche dans la Saône jusqu'à la Roche-Maillard ; là son droit faisait place à celui du prieur du Villars ; puis il reprenait, au-dessous du Villars, à la Brèche des Reistres pour finir au Frebief, sur le territoire d'Uchizy.

En 1097, l'abbaye de Tournus avait essayé de s'emparer des rives de la Seille et des pêcheries clunisiennes de La Truchère.

Le droit de souveraineté donnait aussi à l'abbaye le droit exclusif d'établir des bacs pour le passage.

Le droit de chasse. — Primitivement les moines ne chassaient pas ; mais, lorsque la règle se relâcha, les moines et leur abbé, tous nobles, se livrèrent à cette passion favorite (3). A Tournus, la chasse était interdite à tous et en tout temps, sauf permission spéciale de l'abbé. — Sur le territoire de la châtellenie de Préty et Lacrost, dans les grands bois commu-

(1) Manuscrit Chanuet.

(2) Manuscrit Chanuet.

(3) Ainsi l'abbé de Corgenon, qui blessa un paysan nommé Bureteau en chassant le lièvre dans les environs de Tournus (Juénin, Preuves, p. 257).

naux, dont la propriété éminente appartenait à l'abbaye, une vieille coutume avait conservé aux habitants de Préty, de Lacrost et de Couverte-Fontaine le droit de chasser moyennant la remise à l'abbaye des têtes des grosses bêtes tuées sur le territoire de la châtellenie.

Mainmorte (1), *Tailles, Cens, Luttes entre la Ville et l'Abbaye, Commune.* — En 875, Charles-le-Chauve donna à l'abbaye le domaine de Tournus et le personnel de serfs des deux sexes « Turnucium villam cum familia utriusque sexus ». — Biziat et Uchizy furent données dans les mêmes conditions.

Si, à cette époque les paysans étaient serfs, nous ne croyons pas qu'il en fût de même pour les habitants de la ville. Les petits artisans des rues étroites du « castrum » devaient être libres ; c'étaient des descendants d'affranchis que l'ordre assuré par l'empire carolingien avait laissés jouir de la liberté. Plus tard (xe siècle), lorsque l'anarchie règnera sans conteste, cette classe intermédiaire disparaîtra, trop contente de sacrifier une liberté sans avantage à la sécurité obtenue par la protection de l'abbaye.

En tout cas, il est possible que même alors quelques habitants de Tournus fussent libres. Au xiie siècle (en 1146), époque où l'ordre et la civilisation commençaient à revenir, on trouve à Tournus des serfs, des hommes libres « franci » et des colons. Ces derniers étaient sans doute des immigrés, de condition servile ou libre, qui venaient cultiver les terres de l'abbaye, attirés par les avantages qu'on leur faisait sur le territoire tournusien.

Du reste, dès cette époque les habitants combattaient pour l'affranchissement. Bien plus, ils réclamaient même la Commune, c'est-à-dire le droit de s'administrer eux-mêmes, d'avoir des juges, une milice et des impositions votées par les habitants.

(1) La condition des esclaves qui étaient primitivement la chose du maître, comme l'est un animal ou un objet quelconque, s'était améliorée à la fin de l'Empire romain, sous la double influence du progrès des idées humanitaires dans la législation et de l'avènement au pouvoir du christianisme. La loi chrétienne reconnaissait une famille à l'esclave; la loi païenne de l'époque impériale le protégeait déjà contre la brutalité des maîtres. Dans les siècles qui suivirent les invasions barbares, l'esclavage antique tendit à revêtir une forme nouvelle qu'on appela depuis le servage. L'esclave reçut une exploitation rurale, la « manse », qu'il ne pouvait quitter sans la volonté de son maître ; mais celui-ci en revanche ne pouvait le transporter ailleurs.

Des progrès furent ensuite acquis en augmentant les droits de possession du serf sur la manse et sur les fruits, et en rendant enfin cette manse héréditaire dans la famille du serf lorsqu'il se trouvait des enfants, ou même des parents proches vivant en communauté avec le défunt ; ce fut le régime de la mainmorte.

Au XIIe siècle, la richesse et la population avaient augmenté dans des proportions très considérables. Dans l'enceinte de Tournus, emplacement sur lequel tiennent facilement 4000 habitants avec les aisances de la vie moderne, vivait une population numériquement supérieure à la population actuelle.

Ajoutons que la France était alors moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui et que les grands centres étaient très rares; ajoutons encore que la réputation de l'abbaye donnait à la ville une célébrité universelle, et nous nous ferons l'idée d'une cité très vivante et riche dans laquelle devaient nécessairement fermenter les idées de liberté et de commune qui se faisaient jour un peu partout dans les cités de France.

En 1171, les Tournusiens étaient en lutte ouverte contre l'abbé. Louis-le-Jeune vint en personne à Tournus pour trancher le litige (1), confirma à l'abbé le droit de mainmorte sur les habitants de Tournus, mais modéra la taille annuelle et décida que les habitants ne seraient désormais plus obligés de la fournir que pour des cas déterminés, tels que la réception du roi, du pape ou d'un cardinal; le voyage de l'abbé à la cour pontificale ou royale, etc. Les habitants renonçaient à établir une commune « communiam aut commune juramentum » (2).

Cette paix ne fut pas gardée, puisqu'en 1176 un second traité intervint entre l'abbé et les habitants sous le patronage du pape, du roi et du duc de Bourgogne (3).

La nouvelle convention fut bientôt suivie d'une autre, plus importante (1202). Les bourgeois de Tournus « vinrent à composition » et offrirent pour prix de leur liberté un cens perpétuel de 21, 18, 12, 8 ou 6 deniers sur chaque toise située dans l'enceinte des murailles en y comprenant les jardins et les rues ; ce cens atteignait même 2 sols sur les bancs des marchands et les étals des bouchers.

Les habitants rachetaient aussi les fours, la saunerie, les droits de bichenage et de ventes à leurs détenteurs (ces droits avaient été aliénés par l'abbaye vers 1171 pendant la terrible crise pécuniaire dont il est parlé ailleurs), pour les rendre au monastère. Ce cens fut payé par la ville jusqu'à la Révolution.

Libres, les habitants voulurent la commune ; aussi la lutte continua-t-elle sans trêve, malgré les anathèmes prononcés par le solennel traité de 1176 contre ceux qui troubleraient la paix.

(1) « Louis-le-Jeune fut obligé de venir à Tournus pour accorder les habitants avec l'abbé qui les vexoit » (abbé du Tems, *Clergé de France*, 1775, t. IV, p. 593).

(2) Juénin, p. 133.

(3) Cartulaire de Cluny, t. V, p. 608.

En 1257, le différend prenait grave tournure : les habitants avaient levé des impositions au nom de la ville pour payer les frais de la lutte ; le bailli de Mâcon était intervenu ; deux habitants avaient été tués par les moines dans l'enceinte de l'abbaye ; l'armée royale avait dû occuper les places fortes des environs, la ville et le monastère (2).

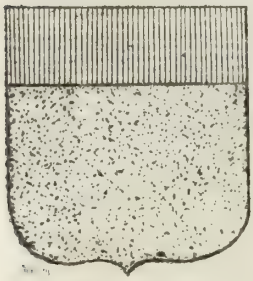


Fig. 32
Écu d'Amé de Corgenon, XLVIIIe abbé (1).
(*Dessin de L. de Verneuil.*)

Dès lors, la lutte ne s'éteignit plus jusqu'au XVe siècle. A la fin du XIVe et au début du XVe elle était aussi vive qu'en 1257. Ces agissements avaient provoqué l'intervention royale. Jean-le-Bon vint à Tournus, mit la ville sous sa protection et fit placer les fleurs de lis sur les portes de Tournus. La paix dura quelques années à peine : en 1382 Tournus était de nouveau en révolution. En 1379, dès le début de son gouvernement, Amédée de Corgenon contesta la sauvegarde royale, fit abattre les écussons royaux placés sur les murailles de la ville et vexa les habitants. Le parlement, impuissant, ménagea l'abbé, qui était une puissance, et sacrifia les bourgeois.

Mais ceux-ci avaient un chef en Jean Dandrie, prévôt royal de Mâcon. Exerçant une certaine influence au bailliage, s'il ne put rien auprès du parlement, il parvint, en 1412, à obtenir un jugement au profit des habitants de Plottes qui refusaient d'aller faire le guet à l'abbaye. Dandrie lui-même, en qualité de lieutenant du bailli de Mâcon, vint signifier l'arrêt au monastère. Hardiesse qui lui coûta la vie : deux moines accompagnés de serviteurs armés se mirent à sa poursuite et le massacrèrent au Villars. Cette mort amena l'intervention des troupes royales qui replacèrent provisoirement la ville sous la sauvegarde du roi.

Un an après, les choses furent remises en l'état précédent. Les bourgeois furent seulement un peu mieux protégés ; mais la justice royale était encore trop faible. Par contre, un siècle plus tard, lorsque des émeutiers se précipitèrent, l'épée nue, sur les moines et sur leurs gens qu'ils mirent en fuite aux cris de « tue ! tue ! », le parlement acquittera les bourgeois malgré la plainte légitime des moines.

A partir de cette époque, les luttes (3) deviendront sans importance ; car au-dessus de la ville et au-dessus de l'abbaye s'est installé en maître l'État. Pendant les siècles du moyen âge, le pouvoir royal mit à profit

(1) *D'or au chef de gueules.*

(2) Cf. comte Beugnot, *Olim*, t. I, p. 6.

(3) Luttes inévitables entre seigneurs et vassaux, entre propriétaires et fermiers.

les discordes intestines des bourgeois et des seigneurs, pour asservir les uns et les autres et pour affirmer son omnipotence en face d'individus isolés et de communautés ruinées.

Corvées. — Elles ne furent pas une bien grande charge pour les habitants de Tournus, si l'on en excepte pourtant le Guet et la Garde dus pour la défense de l'abbaye (1).

Banalités. — Les banalités furent rachetées à Tournus en 1202 (2) ; mais les habitants perdirent ces droits dans la suite. En 1654, il existait encore 2 fours banaux appartenant à l'abbé. Il est vrai qu'il y avait des boulangers et des fours particuliers, qui versaient une redevance annuelle de 10 sols tournois payable à la Saint-Jean et à Noël (3).

Dîme. — C'est là un droit tout particulier qui, primitivement, ne fut pas seigneurial mais purement religieux. Il devint propriété féodale par le malheur des temps.

A Tournus, ce droit appartenait à l'abbé ; il donna lieu à des conflits perpétuels. En effet la dîme des blés était quérable : les propriétaires devaient attendre les dîmeurs pour enlever leur récolte, ce qui causait souvent de grosses pertes. C'est même à ce sujet que survint l'émeute du 14 juillet 1508 : Gui de Salins, chambrier de l'abbaye, Bernard de Traves, infirmier et d'autres moines avec bon nombre d'ouvriers allaient en Serre quérir la dîme, quand ils furent attaqués par plus de soixante Tournusiens armés, commandés par le capitaine de la ville Pierre Grimoud et les quatre échevins. Un siècle plus tôt, vers 1395, une garnison de soldats abbatiaux avait dû occuper l'abbaye pour protéger les dîmeurs.

Au XVIIe siècle, la dîme des blés se percevait à raison de 1 gerbe sur 13 ; la dîme des vins à raison de 1 benne sur 10 ; sauf en Bout et en Goy, où la dîme se percevait seulement à raison de 1 benne sur 13.

La dîme des vins, contrairement à celle des blés, était portable : des

(1) Aux portes de Tournus, à Préty et à Lacrost, les corvées étaient fort dures ; car les paysans, possesseurs de beaux troupeaux de bêtes à cornes, devaient faire les corvées de charrois dans la plus grande partie des possessions tournusiennes de l'abbaye. Les habitants d'Uchizy devaient plusieurs corvées par semaine à l'abbaye; en 1331 (4 juillet), l'acte d'affranchissement les réduisit à quatre par année. Ceux de Préty et de Lacrost ne furent affranchis qu'en 1538-1542, après une lutte opiniâtre et violente commencée dès 1400. Enfin les habitants de Biziat n'étaient pas encore affranchis officiellement en 1768. Sur une réclamation des chanoines de Tournus qui, si l'on en croit le manuscrit Monnier, « manifestèrent l'intention de rétablir la servitude », « deux avocats de Bourg, Monnier et Favier, durent plaider que Biziat par deux siècles d'usage ininterrompu avait prescrit la liberté » (Charles Jarrin, *Bresse et Bugey*).

(2) Juénin, p. 140.

(3) Chanuet. — Les fours banaux existèrent jusqu'à la Révolution.

scribes se tenaient aux portes de la ville pour recevoir les déclarations, en présence des officiers de justice prêts à intervenir en cas de contestation (1).

L'abbé vendangeait le premier après l'ouverture du ban : on ne pouvait le faire qu'après lui. »

Fig. 33

Tombe du moine-infirmier Bernard de Traves.
(*Tirée des « Pierres tombales de l'abbaye », de J. Martin.*)

§ III

PRIVILÈGE DU MONNAYAGE

Ce qui peut encore nous donner une haute idée de la puissance de l'abbaye tournusienne pendant sa période brillante, c'est son droit de monnayage (2) (du IXe au XIVe siècle). — Émettre de la monnaie et la faire circuler est un attribut des souverains.

En quelle année ce droit fut concédé à l'abbaye : on ne saurait préciser.

Dans sa charte du 16 juillet 889, en *confirmant* (et non pas en concédant, comme l'a cru Juénin) le monnayage à l'abbé Blitgaire, le roi Eudes prend soin de dire qu'il ne fait que proroger la faveur

(1) Chanuet.

(2) « On battait une espèce de monnoye à Tournus, qu'on appelait *Tornugeoise*, et de cette sorte de monnaie plusieurs lettres en font mention ; et on voit encore à présent des pièces où d'un côté est escrit *Sanctus Valerianus* avec son effigie et de l'autre côté *Tornusius* » (Machoud, *Origine de la Ville et de l'Abbaye de Tournus*, p. 16).

accordée par ses ancêtres (1). Et comme les diplômes de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue ne la mentionnent pas, nous sommes réduits à supposer que le privilège fut octroyé par Louis III et Carloman, dont la charte relative à l'abbaye était déjà perdue au temps de Juénin (2) ; ce qui reporterait entre 879 et 882, c'est-à-dire une dizaine d'années avant la date communément adoptée, la première concession de la « moneta » à Tournus.

En affirmant de nouveau ce privilège, Charles-le-Simple y mit la condition que des inspecteurs de monnaies « trapezetas » graveraient sur chaque pièce le nom royal, comme garantie de haut titre (3).

Voici, groupés en cinq séries, avec fac-simile, les principaux types connus (4).

PREMIÈRE SÉRIE :

+ SCS VALERIAN (*Valerianus*) entre deux grènetis. Au centre, une tête rudimentaire, que Ducange a prise pour un monogramme.

Revers : + TORNVCIO CAST (5) entre deux grènetis. Au centre, une croix grecque pattée. (Fig. 34.)

Pièce d'argent que possédait Juénin. Elle « ne pesait que 20 grains » (Juénin, p. 60).

Fig. 34

Monnaie à l'effigie de saint Valérien.
(*Extraite de Juénin.*)

(1) *Concedimus et perdonamus monetam sicut et alii antecessores nostri* (Charte du roi Eudes ; Juénin, Preuves, p. 105).

(2) Juénin, p. 58.

(3) Charte de Charles-le-Simple (Juénin, Preuves, p. 109).

(4) Les collections les plus riches en monnaies tournusiennes sont celles du Musée de la Ville, de la Bibliothèque Nationale, de feu M. Henri Picot, numismate mâconnais mort en 1903, et de M. Paul Pinette, numismate chalonnais.

(5) *Castrum.* — Sur la figure les lettres *CAST* sont suivies indûment d'un *C*, que Juénin a supprimé dans un erratum. Cet erratum fait partie du *Supplément à l'Errata de l'Histoire* dans *Observations, Corrections et Additions pour la Nouvelle Histoire de Tournus*, placard de 4 pages in-4° non foliotées qui manque dans presque tous les exemplaires. Ce supplément postérieur à l'Histoire a lui même reçu des additions dans un second tirage.

Les fig. 35 et 36 sont du même modèle que la précédente ; avec ces différences que la tête de saint Valérien est moins grossièrement tracée et que la croix du type n° 35 est cantonnée de quatre besants.

Collection de la Bibliothèque Nationale, N°s 1417 et 1418.

Fig. 35

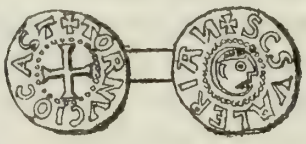


Fig. 36

Monnaies à l'effigie de saint Valérien.
(*Extraites de l'Album de S.-et-L.*)

Seconde série :

+ SCI PHILIBERTI MONETA. Au centre, un signe que Juénin considère comme le monogramme de Tournus, et Ragut comme le monogramme abbatial *Philibertus*.

Revers : + LOTARII REGIS NSINE (*Lotarii regis insigne*) (1). Au centre, une croix cantonnée de quatre besants. (Fig. 37.)

Bibliothèque Nationale, N° 1415.

Fig. 37

Monnaie à l'effigie de saint Philibert.
(*Dessin de J. Martin.*)

Fig. 38

Monnaie à l'effigie de saint Philibert.
(*Tirée de Juénin.*)

(1) Marque du roi Lothaire. — Induits en erreur par Le Blanc (*Traité des monnaies de France* p. 148) et par Juénin (p. 61), la *Statistique de Saône-et-Loire* (p. 421) et l'*Album de Saône-et-Loire* donnent la légende : *Lotarii regis* PMSNE et PNSNE (*permissione*). (Fig. 38.)

TROISIÈME SÉRIE :

+ SCI VALERIANI. Au centre, une croix ancrée.

Revers : + HEINRICVS REX entre deux grènetis. Au centre, une croix cantonnée de quatre points. (Fig. 39.)

Denier d'argent. Poids 1 gr. 40. Collection Pinette, à Chalon-sur-Saône (1).

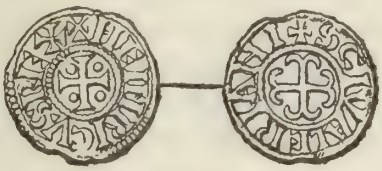


Fig. 39

Denier à l'effigie de saint Valérien.
(*Extrait de « La Trouvaille de Tournus ».*)

+ VALERIANVS entre deux grènetis. Au centre, une croix ancrée.

Revers : + EINRICVS entre deux grènetis. Au centre, une croix cantonnée de quatre points. (Fig. 40.)

Obole d'argent. Poids 0 gr. 60.

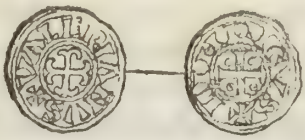


Fig. 40

Obole à l'effigie de saint Valérien.
(*Extraite de « La Trouvaille de Tournus ».*)

QUATRIÈME SÉRIE :

+ TORNVCIVM CAS. Au centre, un chrisme.

Revers : + HEINRICVS REX. Au centre, une croix pattée.

Denier d'argent, Bibl. Nat., N° 1414.

(1) Paul Pinette, *La Trouvaille de Tournus, monnaies du* XI*e siècle*. Tirage à part de la « Gazette Numismatique française », 1897, page 2. — De cette plaquette, dont la publication a suivi la découverte de monnaies faite à Tournus (quai du sud) en novembre 1895 par des terrassiers, ont été extraites la description et les empreintes des trois pièces publiées ici sous les rubriques *troisième* et *cinquième séries* (fig. 39, 40 et 41).

Cinquième série :

+ SCI FILIBERTI entre deux grènetis.
Au centre, un grand M.

Revers : + FILIPVS REX entre deux grènetis. Au centre, un chrisme. (Fig. 41.)

Obole d'argent. Poids 0 gr. 70. Collection J. Martin, à Tournus.

Fig. 41

Obole à l'effigie de saint Philibert.
(*Extraite de « La Trouvaille de Tournus »*.)

La variété des types et l'alternance des frappes au nom de saint Valérien et au nom de saint Philibert avec, sous le même règne, une double émission, n'ont pas été sans intriguer les numismates.

A qui n'est pas de la partie et ne se laisse point impressionner, comme Ragut et M. Anatole de Barthélemy, par « l'aspect plus moderne de la formule placée sur les monnaies de Lothaire » (1), ou, comme M. Paul Pinette, par « le nombre des pièces au nom et à la tête de saint Valérien, et la variété des coins et des légendes » (2), la date des monnaies tournusiennes serait clairement indiquée par les inscriptions mêmes. Chronologiquement on aurait suivi, de la première à la cinquième série, une marche progressive (3).

(1) Ragut, *Statistique de Saône-et-Loire*, p. 425.

(2) P. Pinette, *La Trouvaille de Tournus*, p. 10.

(3) Ainsi : 1° les monnaies sans nom de roi, qui portent d'un côté le nom de Tournus et de l'autre le nom de saint Valérien autour de la tête plus ou moins barbare du martyr, pourraient être intercalées graduellement entre les années 879 et 915, c'est-à-dire entre la concession primitive du privilège monétaire à l'abbaye et le contrôle royal imposé aux monnayeurs de Tournus par Charles-le-Simple. « Le bas titre même de ces pièces », c'est-à-dire la présence d'un alliage excessif, justifierait la précaution prise par le roi contre l'altération des monnaies « ne metallorum mixtura adesse valeat ». Au reste la grossièreté des empreintes, surtout la barbarie des têtes, semble corroborer les données historiques ;

2° la plupart des numismates contemporains pensent que les monnaies tournusiennes de Lothaire ne sont pas antérieures au XIIe siècle, et ils expli-

Mais pourquoi l'abbaye monnaya-t-elle tantôt au nom de saint Valérien, tantôt au nom de saint Philibert et tantôt au nom de Tournus sans légende patronale ?

N'oublions pas que dans l'église abbatiale reposaient le corps du martyr et celui de l'abbé, et que le monastère était seigneur de Tournus. Rien donc qui puisse étonner si des empreintes différentes ont indistinctement signalé ces différentes gloires.

Il en est qui, avec Poey d'Avant, préfèrent rattacher ces modifications de types à des faits de l'histoire locale; mais, à vouloir scruter les motifs des monnayeurs, si toutefois ils en eurent d'autres que celui de différencier les émissions, on ouvrirait large carrière à l'hypothèse (1).

A quelle époque le droit de monnayer fut-il enlevé au monastère? On a supposé avec assez de vraisemblance « que ce doit être lorsque le duché de Bourgogne eut été réuni à la couronne et que le numéraire ne fut plus fabriqué que dans les grandes villes et au nom du roi » (2), au XIVe siècle.

Avant 1805, s'élevait, sur le champ de foire, la vieille tour des Échelles. Elle avait dû servir d'atelier monétaire aux abbés, puisque le peuple la désignait sous le nom de *tour de la Monnaie*.

quent cette légende royale par le besoin qu'auraient eu « les moines d'affirmer à nouveau leur droit de monnaie et de rappeler la charte de ce roi ». Mais cette charte est la copie textuelle du diplôme de Louis-d'Outremer ; et je trouverais plus naturel d'admettre, avec M. Martin (*Influence de la dévotion populaire...*, p. 14), que ces pièces auraient été frappées sous le règne même de Lothaire II (954-986) ;

3° on est d'accord pour attribuer les types des trois dernières séries aux rois dont ils portent la légende, Henri I (1031-1060) et Philippe I (1060-1108).

(1) Avant Charles-le-Simple, les religieux, nouvellement arrivés dans le pays, auraient froissé le sentiment populaire s'ils avaient gravé sur les monnaies d'autres effigies que celle de saint Valérien (1re série).

Cinq années avant l'avènement de Lothaire II eut lieu le retour triomphal du corps de saint Philibert, et, sous ce règne, fut bâtie la grande nef: d'où le type « S. Philiberti moneta » (2me série).

Le début du règne de Henri Ier coïncide avec la famine de 1030 : le numéraire dut être échangé contre des vivres. Le fléau disparu, S. Ardain aura fait frapper soit au nom de S. Valérien, dont le nouveau sanctuaire servait aux usages paroissiaux (3me série), soit au nom du bourg (4me série).

Vers la fin du règne de Philippe Ier, on travaillait à l'exhaussement du gros clocher, dit « clocher de S. Philibert » ; et les émissions de cette période furent faites, en l'honneur du saint abbé (5me série).

(2) Ragut, *Statistique*, p. 427.

§ IV

IMMUNITÉS DU MONASTÈRE

Souveraine sur ses terres, qui lui avaient été accordées en pleine et irrévocable propriété, l'abbaye de Tournus ne relevait que du souverain pontife au spirituel, et ne reconnaissait au temporel d'autre supérieur que le roi.

Malgré les attraits et les avantages matériels de la Bourgogne, Geilon était trop avisé pour échanger contre un monastère assujetti la complète indépendance dont bénéficiait son couvent d'Auvergne. Aussi, voyez quelle importance il attache à la liberté. Il questionne, dit Falcon, les moines de Saint-Valérien et les habitants de Tournus sur les franchises qu'ils possèdent et sur les charges dont ils peuvent être grevés. Apprenant d'eux que le pays jouit d'une agréable autonomie et n'est soumis qu'au pouvoir royal, il les prie de l'admettre à partager avec eux les mêmes bienfaits (1).

Bien résolu à favoriser la nouvelle communauté, Charles-le-Chauve l'affranchit de l'impôt fiscal : il fit défense à tout seigneur ou fonctionnaire de percevoir sur les moines ou leurs sujets aucune amende ou charge de logement ou prestation de vivres ou taxe de péage et pontonage ou redevance et imposition quelconque (2).

L'année suivante (876), il permettait aux religieux de faire soutenir leurs droits par leur avocat devant toutes sortes de tribunaux (3).

En même temps le pape Jean VIII, sur la prière du roi, interdisait à tout prince ou évêque ou abbé de violer les privilèges royaux accordés au monastère (4). Et, deux ans plus tard, au concile de Troyes, appuyant sa décision sur « l'injustice qu'il y aurait à soumettre la glorieuse Reine du monde aux puissances humaines », il exemptait de toute juridiction ecclésiastique ou séculière les moines de la Vierge Marie et de saint Philibert (5).

Ces privilèges furent ratifiés par les souverains pontifes Calixte II

(1) *Chronicon*, 24.

(2) Donation de Tournus aux moines de saint Filibert (Juénin, Preuves, p. 91).

(3) Privilège de Charles-le-Chauve (Juénin, Preuves, p. 95).

(4) Confirmation de la donation par Jean VIII (Juénin, Preuves, p. 96).

(5) Le pape Jean VIII, de l'avis du concile de Troyes, confirme les privilèges de l'abbaye de Tournus (Juénin, Preuves, pp. 99-100).

(1119), Innocent II (1132), Eugène III (1146). En 1179, Alexandre III prenait sous sa protection particulière le monastère que Grégoire IX nommera plus tard (1239) « monastère dépendant de l'Église de Rome », et Innocent IV (1245) « monastère directement soumis au Siège apostolique », ou encore (1246) « monastère rattaché à l'Église romaine sans aucun intermédiaire ».

Au point de vue judiciaire même, l'abbaye n'était probablement soumise qu'au pape, à l'origine. Dans la suite, les rois se réservèrent, à eux ou au parlement de Paris, certaines actions privilégiées.

De plus, après la création, par saint Louis, d'un bailliage royal à Mâcon, le bailli s'attribua, pour les causes royales, le ressort de Tournus : simples sujets d'abord, puis moines et abbé. — Mais dès que le comté de Mâcon eut été donné par Charles V à son frère Jean, l'abbé Hugues II et son couvent représentèrent au roi qu'étant de fondation royale ils ne pouvaient pas recourir à d'autres juges qu'aux officiers mêmes de la couronne, et ils le prièrent de leur assigner une justice royale à laquelle ils pourraient ressortir. Le prince fit droit à leur revendication, et l'abbaye fut distraite du ressort seigneurial de Mâcon, en 1367, pour être unie au nouveau bailliage royal de Saint-Gengoux (1).

Tant les religieux de Saint-Philibert avaient à cœur la fière devise que l'ancien bréviaire de Tournus met sur les lèvres des vénérables compagnons de Geilon, moines ou frères laïcs, alors que, touchant au terme de leurs longues et émouvantes pérégrinations, ils se demandaient avec anxiété si vraiment Tournus allait devenir leur terre promise, et faisaient le serment de ne s'y fixer qu'à la condition de conserver leur indépendance : « plutôt rebrousser chemin et, au besoin, sacrifier tout trésor, souffrir la pauvreté, endurer la faim, que de se livrer servilement à la puissance d'un comte ou à la sujétion d'un prélat ! » (2)

*
* *

A priori, on pourrait s'étonner que l'affranchissement de la juridiction épiscopale n'ait pas soulevé, de la part de l'évêque de Chalon sur le territoire duquel était situé Tournus, ou de la part

(1) Lettres patentes de Charles V (cf. Juénin, Preuves, p. 249).

(2) Ancien bréviaire de Tournus, fol. 329, verso, *Adventus reliquiarum*, lectio VIIIe. — L'extrait de l'office de l'Arrivée des Reliques, cité par Juénin (Preuves, pp. 89-90), contient les leçons 3e, 4e, 5e, 6e et 8e de Matines.

de l'évêque de Mâcon à qui le domaine de Tournus avait été d'abord attribué, des contestations et des luttes dans le genre de celles que le cartulaire de Saint-Vincent relate entre l'abbé de Cluny et l'évêque diocésain (1).

Mais très probablement l'ancienne abbaye de Saint-Valérien était déjà soustraite à la juridiction de l'Ordinaire, puisque les monastères royaux étaient censés posséder de droit cette exemption (2). De plus, 46 évêques, entre autres ceux de Chalon et de Mâcon, avaient souscrit à la concession royale (3). Enfin, par mesure de prudence, Geilon supplia Jean VIII, présent au concile de Troyes, de la ratifier de sa suprême sanction.

Pour ne laisser aucun doute sur la complète immunité spirituelle qu'il accordait aux religieux, le pape s'exprime ainsi : « Nous défendons à tout évêque présent ou futur de s'introduire dans le monastère de Tournus pour y lancer ou lever excommunication, ou pour y conférer les saints ordres, sans y avoir été invité par l'abbé ou par les moines » (4).

Cette franchise s'étendait primitivement à toutes les possessions de l'abbaye. Mais, à la fin du XIIe siècle, quand l'Église eut défendu aux moines de régir eux-mêmes les cures qu'ils possédaient ou de les faire desservir par des vicaires amovibles, Alexandre III autorisa les religieux de Tournus à choisir des chapelains pour administrer ces paroisses à titre perpétuel, mais avec l'obligation de les présenter aux évêques diocésains de qui devait découler l'institution et à qui on rendrait compte pour le spirituel (5).

Quant au monastère, c'est avec un soin jaloux qu'il a conservé son indépendance jusqu'à l'époque de sa sécularisation. Ainsi voyons-nous l'abbé Hugues de Fitigny intenter, en 1447, un procès à l'évêque de Chalon, Jean Germain, pour abus de pouvoir (6), et, en 1451, inviter Étienne Hugonet, évêque de Mâcon, à consacrer l'autel du château de Leynes, dépendance de l'abbaye ; dans la ré-

(1) Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon, Préface XLI.

(2) Juénin, p. 56.

(3) Les prélats assemblés à Saint-Marcel de Chalon (Juénin, Preuves, p. 93).

(4) Bulle de Jean VIII, citée par Juénin, Preuves, pp. 99-100.

(5) Bulle du 8 avril 1179 (Juénin, Preuves, p. 174).

(6) Juénin, pp. 223-226.

daction de l'acte, l'évêque diocésain a bien soin de stipuler qu'en officiant dans la propriété abbatiale il n'a pas eu la prétention de déroger aux droits, immunités et franchises du monastère de Tournus (1).

*
* *

Est-ce utile d'avertir que Tournus ne vécut jamais sous la dépendance directe ou indirecte de Cluny ?

De ce que Cluny fut chef d'ordre, on conclurait à tort qu'il eût autorité sur toutes les abbayes d'alentour.

Nous avons dit plus haut que l'abbaye de Tournus ne relevait que du Saint-Siège. En outre, établie par les rois et les papes comme le chef-lieu de toutes ses possessions présentes et à venir (2), elle exerça sur les nombreux prieurés soumis à sa juridiction le même pouvoir que Cluny sur les monastères de son ordre. N'oublions pas non plus que notre abbaye était déjà florissante en 910, date de la naissance de sa sœur. Que le voisinage et la prospérité toujours grandissante de la seconde aient pu, selon la remarque d'un historien, causer à l'aînée « bien de la jalousie dans la suite » (3), on le devine aisément ; mais les abbés de Saint-Philibert n'ont jamais vu que des égaux dans leurs collègues de Cluny.

Aussi la charte de concorde qui mit fin, en 1108, à un différend entre les deux abbayes, débute et se termine par ces formules égalitaires : « Nous faisons savoir aux amis de la vérité et de la paix qu'après une longue contestation le seigneur-abbé Hugues avec ses frères de Cluny et le seigneur-abbé Guillaume avec ses frères de Tournus ont fini par s'entendre ....., la sixième année de l'ordination de l'abbé Hugues et la première de l'abbé Guillaume » (4).

Nous trouvons même, en 1404, un abbé de Saint-Philibert chargé d'exécuter la bulle en faveur de Raymond de Cluny ; et la façon dont s'exprime là-dessus le nouveau Gallia (5) laisse soupçonner à Juénin que les abbés de Tournus étaient les conservateurs perpetuels des privilèges de Cluny (6).

(1) Juénin, Preuves, p. 271.

(2) Charte de Charles-le-Chauve (875) ; — Bulle de Jean VIII (878).

(3) Juénin, p. 67.

(4) Charte 732 du Cartulaire de Cluny.

(5) *Nova Gallia Christiana*, t. IV, colonnes 1168 et 1169 (Juénin, p. 202).

(6) D'après une ancienne légende, les abbés de Cluny payaient à l'abbaye de Tournus une redevance annuelle de six deniers et de *trois fagots de mousse*.

Ainsi croule l'hypothèse fantaisiste d'après laquelle, si la façade de Saint-Philibert n'est pas coiffée d'un second clocher, cela tiendrait à son état d'infériorité dans la hiérarchie des abbayes !

*
* *

Pas n'est besoin d'insister sur l'indépendance absolue du monastère vis-à-vis du comte de Mâcon.

A moins d'enfreindre carrément les chartes de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, et de braver avec impudence les foudres de Jean VIII et de Calixte II, aucun comte, viguier ou fonctionnaire subalterne n'eût osé, sous couleur d'affaires administratives, judiciaires ou fiscales, s'introduire de lui-même dans une abbaye affranchie à tout jamais de la puissance séculière.

Et si, en 1097, à l'occasion d'un conflit pour droit de pêche sur les bords de la Seille et de la Saône, le comte de Mâcon présida un plaid composé des seigneurs du pays, auquel assistaient l'abbé Pierre Ier et ses moines de Tournus et où ces derniers furent condamnés à restituer au monastère de Cluny les propriétés envahies, ce fut non en vertu d'une suzeraineté qu'il ne possédait point, mais en sa qualité de pair des deux abbés rivaux « ut par erat », comme dit formellement la charte (1), et parce qu'il avait sous sa garde, par délégation, les pêcheries contestées. Encore l'abbé de Tournus fit-il la sourde oreille jusqu'à ce que la sentence arbitrale fût corroborée par le pape Urbain II (2).

*
* *

Il n'y aurait qu'à feuilleter les anciennes chartes pour allonger la liste des privilèges concédés au monastère. Mais ce que nous venons de dire de ses principales prérogatives, ajouté à l'énoncé de ses droits seigneuriaux et à la nomenclature de ses propriétés, suffit pour montrer que l'abbaye de Tournus formait comme une petite souveraineté dont les chefs, c'est-à-dire l'abbé et son couvent, durent faire bonne figure dans l'Église de France pendant la période monacale.

(1) Charte 682 du cartulaire de saint Hugues.

(2) Voir *Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon*, Préface, CLXXI ; — A. Bruel, *Cartulaire de Cluny*, n° 3726, t. V ; — Mgr Rameau, *Les Comtes héréditaires de Mâcon*, dans « Annales de l'Académie de Mâcon », année 1901, p. 159.

CHAPITRE SECOND

Organisation du Monastère

Nous parlerons séparément de l'Abbé, du Couvent et des Officiers Séculiers.

§ I

L'ABBÉ

I. Prérogatives abbatiales

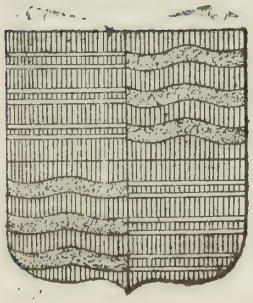


Fig. 42
Écu de Jean de Toulonjon, dernier abbé régulier (1). (*Dessin de L. de Verneuil.*)

Conformément à l'étymologie « abbas, pater », l'abbé devait être comme le père des religieux.

De 875 à 1498, cette sorte de souveraineté paternelle était confiée à un abbé *régulier*, c'est-à-dire à un moine de l'Ordre élu par ses frères et résidant à Tournus.

De 1498 jusqu'à la sécularisation (1627), l'abbaye fut en *commende*, c'est-à-dire accordée comme bénéfice à des ecclésiastiques qui n'étaient pas moines ni astreints à la résidence. L'abbé *commendataire* prêtait entre les mains des religieux « le serment accoutumé » et recevait ensuite d'eux « par ordre et par le baiser, foi, fidélité et obéissance jusqu'à la mort » (2). Une fois pourvu de l'administration de l'abbaye,

(1) *Écartelé au 1er et 4e de gueules à trois jumelles d'argent ; au 2e et au 3e de gueules à trois fasces ondées d'or.*

(2) Juénin, p. 247.

il avait au spirituel comme au temporel le même pouvoir qu'un abbé régulier (1).

A l'époque des abbés commendataires, le choix des moines ressemblait à une simple postulation, et même, d'après le concordat de François Ier (1516), la nomination de l'abbé et la collation des bénéfices furent réservées au roi.

Auparavant, durant la période monastique régulière, les moines avaient la faculté de nommer eux-mêmes leur abbé.

Déjà en vigueur à Noirmoutier,ce privilège suivit la congrégation errante et lui fut prorogé à Tournus par Charles-le-Chauve. Calixte II le sanctionna en ces termes : « A votre mort ou au décès de vos successeurs, que nul ne soit redevable de la dignité abbatiale à la ruse ou à la violence,mais que l'élection se fasse d'après le consentement unanime ou par les suffrages de la partie la meilleure de la communauté, sous le regard de Dieu et selon la règle de saint Benoît (2), pour être ensuite institué par l'évêque du Siège apostolique ou, à cause de la distance, par son légat » (3).

De ce droit les moines furent justement jaloux, n'hésitant pas, au besoin, à protester contre l'arbitraire ou contre la force. Combien digne, par exemple, l'émigration en masse de l'an 946 ! A la mort de l'abbé Aimin, Gilbert comte de Mâcon voulut leur imposer illégalement, de sa propre autorité, un moine intrigant et ambitieux nommé Gui. Que feront ses confrères ? A l'exception de quelques

(1) La commende sembla justifiée en principe tant par la difficulté de trouver, dans le personnel des abbayes, les administrateurs compétents, que par la disproportion existant entre les richesses d'un monastère et le petit nombre de ses religieux. Et on imagina d'employer l'excédent des revenus à gratifier soit des individualités, comme les abbés commendataires et plus tard les titulaires séculiers, soit des collectivités, comme le chapitre de Neuville en 1785. Mais c'était ouvrir larges portes à l'abus et à la faveur.

(2) En 802, au concile d'Aix-la-Chapelle,« les abbés et les religieux convinrent que l'on retrancherait de leurs communautés les usages contraires à la règle de saint Benoît » (Juénin, p. 28). La même année, Charlemagne imposa cette loi aux monastères de l'empire. Et c'est apparemment à cette époque que les religieux de Noirmoutier, primitivement régis par la règle éclectique que saint Philibert avait empruntée à saint Colomban et à saint Benoît, adoptèrent uniquement les statuts de ce dernier. L'abbé de Noirmoutier, Arnoulf, fut même désigné par Louis-le-Débonnaire, en 817, pour activer la réforme monastique dans tout l'empire (cf. Juénin, pp. 28-29).

(3) Bulle de Calixte II à l'abbé Francon (Juénin, Preuves, p. 147).

Cliché M. Thibaudet

Fig. 324

Logis abbatial (façade Ouest)

Cliché M. Thilaudet

Fig. 325

PORTE EXTÉRIEURE DE LA GALERIE
DU LOGIS ABBATIAL

Fig. 43

Tombe de Jean de Toulonjon, LIe abbé de Tournus.
(*Tirée des « Pierres tombales »*.)

religieux gagnés par l'argent de l'intrus ou effrayés à la pensée de l'exil ou vils flatteurs du pouvoir, la plupart — la portion la plus saine de la communauté, dit Falcon, — chargent sur des chariots les objets sacrés ou précieux, et se retirent à Mâcon d'abord ; puis, ne s'y trouvant pas en sûreté contre la vengeance de Gilbert, ils se dirigent, par Charlieu (1), vers leur prieuré de Saint-Pourçain. Là ils passent trois ans sous la conduite de l'abbé Hervé III qu'ils ont légitimement élu eux-mêmes (2), et ils ne rentreront qu'après l'exclusion de Gui (3).

Aussitôt après son élection régulière, le nouvel abbé devenait le chef incontesté du couvent et de tous les prieurés, églises et domaines dépendants de l'abbaye. En lui, comme en la personne d'un souverain, s'incarnait la puissance administrative, judiciaire et seigneuriale. Il devenait le pair de l'évêque de Chalon, de l'abbé de Cluny, du comte de Mâcon.

(1) C'est probablement en souvenir de cette halte (nuit du vendredi 22 mai au samedi 23) que saint Philibert est devenu le patron titulaire de l'église paroissiale de Charlieu, et qu'un « missel, écrit vers la fin du XIe siècle par un curé de Charlieu », indiquait une translation de saint Philibert le 23 mai (cf. Juénin, p. 77).

(2) Falcon, *Chronicon*, 32.

(3) En ce noble exode Mgr Devoucoux (Annuaire de Saône-et-Loire, année 1851, p. 225), hanté sans doute par le désir de trouver à Tournus un confirmatur de la lutte par lui constatée en certaines contrées entre la règle canonique et la règle de saint Benoît, a cru voir la trace d'une semblable rivalité entre les moines de Saint-Valérien et les religieux de Saint-Philibert. Et son hypothèse a été acceptée sans contrôle par plusieurs auteurs (cf. Meulien,

Dans son église Saint-Philibert, il occupait le siège abbatial. Quand il officiait, il avait, de temps immémorial, le privilège de la mitre et des gants, et, depuis Grégoire IX, celui de l'anneau et autres ornements pontificaux (1).

II. Le Logis abbatial

A l'origine, l'abbé logeait sans doute dans les bâtiments conventuels. Plus tard, lorsque la discipline commença à s'énerver, peut-être à l'époque où la mense abbatiale fut distinguée de la mense conventuelle, c'est-à-dire vers la fin du XIIe siècle (2), les abbés se construisirent un palais spécial, dans lequel Bérard offrait, en juin 1234, l'hospitalité à Marguerite de Provence, la fiancée de saint Louis (3).

L'avant-dernier des abbés réguliers, Hugues de Fitigny, fit élever « un beau logis abbatial en la partie de l'abbaye qui est du côté devers l'occident » (4).

Son successeur, Jean de Toulonjon, ne trouvant sans doute pas à sa convenance ce nouvel hôtel, fit construire, ou peut-être reconstruire sur l'emplacement de l'ancien (5), le bâtiment dont la façade occidentale se dresse sur la place des Arts et qui, au levant, domine la Saône (6).

Pillé pendant la guerre huguenote, restauré par La Rochefoucauld, mis aux enchères en 1792, devenu dans la suite filature et

H. de Tournus, p. 26 ; P. Pinette, *La Trouvaille de Tournus*, p. 5), comme si, après la donation de l'abbaye aux moines de Noirmoutier et après 70 années de fusion sous l'autorité unique des abbés de Saint-Philibert, les partisans du régime ancien avaient eu assez d'influence pour fomenter un schisme ! Au reste — à supposer même l'existence d'un antagonisme — quel triste rôle on ferait jouer aux moines de Saint-Valérien ! pourquoi auraient-ils été les seuls à capituler devant les exigences d'un despote, laissant à leurs rivaux l'honneur de subir l'exil pour le maintien des libertés monastiques ?

(1) Bref de Grégoire IX à l'abbé Bérard, 22 avril 1239 (Juénin, pp. 199-200).

(2) Juénin, p. 159.

(3) *Mémorial* de l'abbé Bérard. Extrait cité par Juénin, Preuves, pp. 187-189.

(4) Saint-Julien de Balleure, p. 531.

(5) « Des fouilles faites de 1880 à 1885 firent retrouver d'anciennes fondations, des substructions assez considérables et même un passage souterrain » (J. Martin, *Discours de réception* à l'Académie de Mâcon ; Annales de l'Academie, troisième série, t. V, p. 282).

(6) Aujourd'hui maison Galland-Bélet.

fabrique de couvertures, le palais des seigneurs-abbés voit, de nos jours, s'agiter sous ses hautes murailles de l'est les forgerons d'un atelier de constructions métalliques.

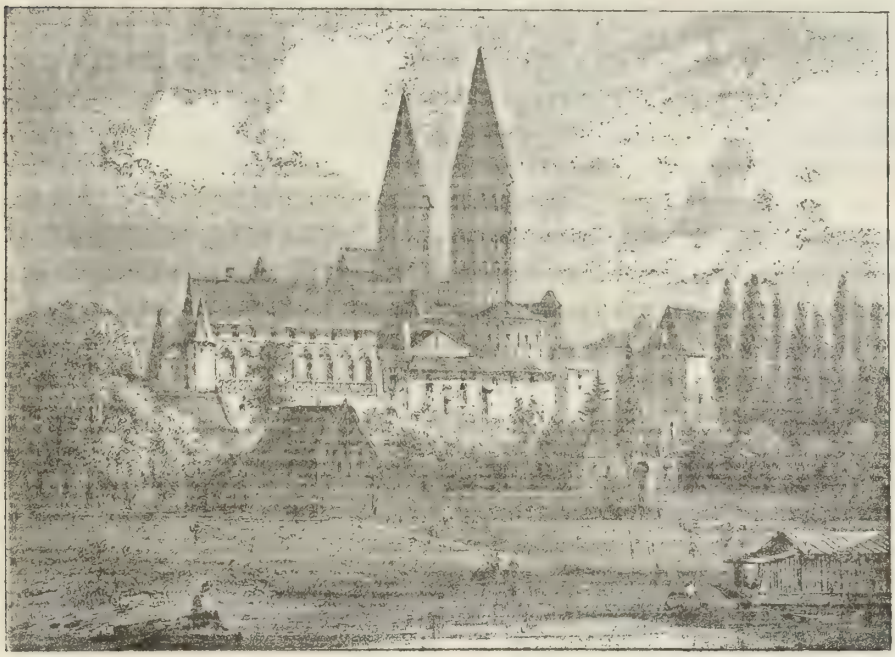


Fig. 44

Logis abbatial et église, vus du Levant.
(Reproduction d'un dessin de Fonville lithographié par Brunet, 1822.)

La façade principale, précédée d'une cour d'honneur, regarde le couchant.

Avec sa tourelle octogonale et sa galerie percée de fenêtres cloisonnées, cette charmante construction de la fin du XVe siècle « a l'aspect d'un petit château dépourvu d'appareils de défense ».

Dans la tourelle sont pratiquées deux portes. L'une s'ouvre sur l'escalier d'honneur, en pierre et à vis. L'autre donne accès dans une vaste galerie (1), qui règne de l'escalier d'honneur jusqu'à l'extrémité Nord du bâtiment.

(1) « Au premier étage, au nord de l'escalier d'honneur, une autre galerie de même dimension et construite sur la précédente servait de vestibule aux appartements particuliers de l'abbé. De l'extrémité Nord de cette galerie, au moins depuis l'abbé Louis III de Rochechouart, un passage couvert, suivant

« Cette ouverture est une baie rectangulaire, surmontée (à l'intérieur de la galerie) d'un arc ogival et accompagnée de pilastres engagés, le tout orné de feuilles frisées. Entre le linteau de la porte et la partie circonscrite dans l'arc sont sculptés en ronde bosse deux anges de cinquante centimètres de hauteur, qui soutiennent les armes de l'abbé de Toulonjon, autant que la mutilation de l'écu peut permettre de les reconnaître. Au-dessus des anges, on aperçoit un cercle très saillant, en forme de nimbe, dont l'intérieur a été brisé. La partie supérieure est terminée avec des compartiments flamboyants, soutenus par des panneaux en application.

La galerie est ajourée sur toute sa façade par un fenestrage à meneaux et traverses rectangulaires en pierre de taille ; chaque panneau du fenestrage est terminé par un arc infléchi ; l'intérieur du sommet de chaque arc est alternativement ou vide ou occupé par un écu aux armes d'un abbé ; parmi ces blasons on distingue encore celui des de Toulonjon, mais en mauvais état de conservation.

Les appartements sont vastes ; les planchers élevés laissent voir leurs poutrelles soutenues par de forts sommiers en chêne ornés d'animaux fantastiques sculptés largement en plein bois. Ces sommiers sont portés par d'énormes corbeaux en pierre, aux armes de plusieurs abbés et particulièrement de l'abbé de Toulonjon (1). »

Vers l'extrémité Nord de la galerie, l'attention est attirée par une jolie « porte extérieure, en anse de panier, avec pinacles engagés et contre-courbes ».

La maison qui borne la cour au nord était l'ancienne *chapelle Saint-Eutrope*, chapelle particulière des abbés jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. — Au-dessus de la chapelle était la *salle du Trésor* (2).

Au sud de la place des Arts, sur l'ancien mur d'enceinte, on voit une grosse tour octogonale : c'était le *colombier*.

Entre cette tour et le logis abbatial, les murs furent démolis au commencement du XIXe siècle pour le percement de la rue des Tonneliers.

Du colombier jusqu'à la chapelle Saint-Eutrope s'étendait la grande cour d'honneur.

le mur de la cour d'honneur, conduisait au-dessus du chapitre, dans l'ancien dortoir, et de là un second passage communiquait avec l'intérieur de l'église. Le côté au midi du premier étage du logis abbatial contenait les appartements destinés aux hôtes étrangers » (J. Martin, *l.c.*, p. 284).

(1) Meulien, pp. 314-315.

(2) Cf. J. Martin, *l. c.*, p. 281.

Les murs M^5 et M^6 isolaient du reste du monastère le logis abbatial et ses dépendances (1).

III. Liste des abbés

Voici la liste des abbés de Tournus. Pour parler avec précision il faudrait dire: abbés des religieux de saint Philibert à Tournus.

En effet il ne s'agit pas ici des abbés du monastère primitif Saint-Valérien; leurs noms d'ailleurs ne nous sont point parvenus. Il ne s'agit pas davantage des abbés qui gouvernèrent les religieux de saint Philibert avant leur installation en Bourgogne (2).

De l'immigration philibertine en Bourgogne à la sécularisation de l'abbaye on compte 56 abbés, dont 5 commendataires.

On remarquera que notre liste comprend 51 abbés réguliers, soit une addition de deux noms à la liste donnée par Juénin (3).

En 1848, M. Pottier, conservateur des archives de Rouen, mit la main sur un *rouleau mortuaire* (4) contenant les noms de deux abbés de Tournus jusqu'à ce jour inconnus : Josserand Ier et Robert Ier.

(1) Voir plus bas le plan, § 2 Les Moines, II Habitations monastiques.

(2) Les noms des abbés de Noirmoutier vivant selon la règle de saint Philibert n'ont pas été conservés. La liste donnée par Juénin ne part que du commencement du IXe siècle, époque à laquelle Charlemagne voulut imposer à tous les religieux de l'empire la règle de saint Benoît. Elle comprend cinq abbés: *Arnoulf*, abbé à Noirmoutier; *Hilbod*, *Axène*, *Ermentaire* et *Bernon*, abbés de la congrégation errante; plus *Geilon*, qui fixa la communauté philibertine dans l'abbaye de Saint-Valérien et devint ainsi le premier abbé des religieux de saint Philibert à Tournus.

(3) Juénin prévoyait cette découverte lorsqu'il écrivait (p. 104): « Jusqu'à présent (1087) Falcon nous a servi de guide pour connaître le nombre, l'ordre et la chronologie de nos abbés. Nous ne pourrons dans la suite découvrir ces mêmes choses que par les titres qui nous restent, mais qui ne nous en donnent qu'une connaissance bien imparfaite. Car les huguenots nous ont enlevé ou brûlé les livres obituaires et plusieurs autres qui auraient pu nous être d'un grand secours.

« La liste que Pierre de Saint-Julien nous a donnée de nos abbés est fort défectueuse. Le P. Chifflet l'a corrigée et augmentée considérablement: il se doutait pourtant bien que celle qu'il nous donnait lui-même n'était pas complète. En effet on trouve dans cette Nouvelle Histoire six ou sept abbés qu'il n'a pas connus. Un autre viendra après moi et en trouvera peut-être encore quelques-uns. »

(4) Les abbayes formaient entre elles des associations de prières et se communiquaient mutuellement les listes des abbés et des moines défunts. Ces listes, conservées sous le nom de « rouleaux des morts » et éparses un peu

Abbés Réguliers

1er Geilon	815
2e Gautier	880
3e Blitgaire	887
4e Hervé I	898
5e Guicheran	915
6e Hervé II	922
7e Aimin	928
8e Hervé III	946
9e Étienne I	960
10e Eudes	981
11e Wago	989
12e Bernier	1008
13e Saint Ardain	1028
14e Guillaume I de Jaligni	1056
15e Girard I	1061
16e Pierre I	1066
17e Guillaume II	1105(1)

partout en France, ont été publiées par M. Léopold de Lisle. — Voir « L'Abbaye de Tournus », *Rouleaux des morts de l'abbaye de Tournus*, novembre 1902, p. 253, et décembre 1902, p. 270.

Deux de ces rouleaux intéressent notre monastère.

Le premier, dit « rouleau de l'abbé Hugues de Saint-Amand », conservé à Valenciennes, ne désigne que des abbés connus : S. Ardain, Guillaume Ier, Girard Ier et Pierre Ier.

Le second, celui de Rouen, écrit vers l'année 1180 et appelé « rouleau de l'abbé Henri », est ainsi libellé :

Titulus sanctæ Mariæ sanctorumque Valeriani atque Philiberti Trenorchiensis cenobii.

Anima domini Henrici abbatis et animæ omnium fidelium defunctorum per misericordiam Dei requiescant in pace. Amen.

Oravimus pro vestris; orate pro nostris, pro Petro, Joceranno, *Letbaudo*, Rotberto, *abbatibus, — pro Basilio, Petro, Adalardo, Rotberto, Ferrogacio, Hugo, Guichardo, Humberto, Bocardo, Gauterio, Hugone, Guillelmo, Lamberto, Aimo, Petro, Armanno, Humberto.*

C'est-à-dire : Titre du couvent de Tournus dédié à Notre-Dame et aux saints Valérien et Philibert. Que l'âme du seigneur-abbé Henri et que celles de tous les fidèles défunts reposent en paix par la miséricorde divine. Ainsi soit-il. Nous avons prié pour les vôtres ; priez pour les nôtres, pour Pierre, *Josserand*, Liébaud, *Robert*, abbés, — etc.

(1) Juénin fait décéder Pierre I en 1108. Nous avons adopté la date « 1105 », par suite de la découverte du rouleau mortuaire écrit après le décès de l'abbé Pierre et que M. Léopold de Lisle dit être de cette année même 1105.

18e Francon du Rouzay. 1114
19e Théodard. 1125
20e Pierre II 1131
21e Josserand I . . . . . 1157(1)
22e Liébaud. 1162
23e Robert I. . . . . 1174(1)
24e Girard II. 1179
25e Josserand II (2) 1197
26e Bernard de Saint-Romain 1198
27e Étienne II 1202
28e Ponce. 1205
29e Pierre III 1207
30e Guichard de Reons. 1217
31e Bérard 1223
Vacance du Siège abbatial 1245-1248
32e Renaud 1248
33e Hugues I. 1259
34e Jean de Montbellet 1268
35e Jean II. 1285
36e Henri de Sennecey. 1306
37e Nicolas 1312
38e Girard III. 1327
39e Thibaud 1330
40e Girard IV d'Achies (peut-être d'Azé (3)) 1331
41e Archambaud 1344

(1) Le rouleau mortuaire de Rouen se borne à indiquer l'ordre chronologique dans lequel il faut placer les abbés Pierre II, Josserand Ier, Liébaud et Robert Ier, mais il ne précise pas autrement les dates. Aussi les chiffres 1157, 1162, 1174 et 1179 ne sont-ils que des à peu près. Les seuls points de repaire certains sont : 1o le dernier titre de l'abbé Pierre II daté de 1156, 2o l'unique titre de l'abbé Liébaud composé en 1171, 3o le premier titre de l'abbé Girard qui est de 1179. D'ailleurs, suivant les Animadversions du Ve tome du Nouveau Gallia, col. LIX, Girard était déjà abbé de Tournus en 1179.

Cette découverte nous oblige à désigner sous les noms de Robert Ier le 23e abbé et de Robert II et Robert III le 52e et le 53e.

(2) Ignorant l'existence de Josserand Ier, 21e abbé, Juénin dit simplement Josserand, lorsqu'il fait mention du successeur de Girard II.

(3) « Chifflet a donné à cet abbé le surnom d'*Achies*, que je n'ai trouvé en aucun endroit, mais bien... *de Anziaco* » (Juénin, pp. 179-180 en note). — Pierre de Saint-Julien (*Antiquités*, p. 319) dit que Jean de Vergyé eut pour sa femme Marguerite d'*Anzié*, « portionnaire en la seigneurie d'Igyé ».

42e Pierre IV cardinal de Cros 1348
43e Hugues II de Chivirey 1364
44e Jean III Fabri 1367
45e Bernard II de la Tour 1373
46e Pierre V de Cros. 1375
47e Bertrand Robert. 1377
48e Amédée de Corgenon 1379
49e Louis I de la Palu cardinal de Varembon. 1413
50e Hugues III de Fitigny 1431
51e Jean IV de Toulonjon. 1471

Abbés Commendataires

52e Robert II de Lénoncour (1). 1498
53e Robert III cardinal de Lénoncour. 1530
54e François I cardinal de Tournon. 1535
55e Louis II de Lorraine cardinal de Guise. 1562
56e François II cardinal de La Rochefoucauld 1575

Pour la suite de l'histoire, nous ajoutons ici la liste des titulaires séculiers, dont il sera question dans la troisième période :

Abbés Séculiers

56e François II cardinal de La Rochefoucauld (2). 1627
57e Charles de Rochechouart de Chandenier 1645
58e Louis III de Rochechouart de Chandenier. 1647
59e Emmanuel-Théodose de la Tour-d'Auvergne cardinal de Bouillon 1660
60e André-Hercule cardinal de Fleury 1716
Vacance du Siège 1743-1745
61e Jean-Gilles du Coëtlosquet 1745
Vacance du Siège 1779-1785
Suppression du Titre abbatial. 1785

*
* *

En 1581, parlant de l'abbé Etienne Ier, Saint-Julien de Balleure

(1) N'ayant pas eu connaissance de Robert, 23e abbé, Juénin a désigné les deux Lénoncour sous les noms de Robert Ier et Robert II.

(2) Le cardinal de La Rochefoucauld occupa le siège abbatial d'abord comme abbé commendataire (1575-1627), puis comme abbé séculier (1627-1645).

le surnommait « *l'un de la douzaine des bons abbés de Tournus* »(1). En cette appellation perce une pointe d'ironie. Encore si l'archidiacre de Mâcon avait nommé ses douze élus !

Dans la seule liste des abbés réguliers nous n'aurions pas de peine à trouver le nombre requis. Mais s'agit-il de préciser : survient l'embarras du choix.

Tout d'abord saluons,en *saint Ardain*,« l'unique abbé de Tournus qui soit reconnu pour saint et à qui l'on ait rendu comme tel des honneurs publics » (2).

Sans parler des améliorations matérielles apportées par lui au monastère et des miracles qui illustrèrent son tombeau, rappelons qu'à l'instar de son collègue de Cluny saint Odilon, « ce bon abbé fit merveilleux secours aux pauvres et racheta infinies personnes de la faim » (3) pendant la terrible famine (1030-1033) dont le moine Glaber a décrit les horreurs. Juénin reproduit ces scènes de cannibalisme qui frappaient jadis mon imagination lorsque, sur les bancs de l'école primaire, j'apprenais que des affamés avaient déterré les cadavres pour s'en repaître et qu'au marché de Tournus on avait poussé la hardiesse jusqu'à exposer en vente de la chair humaine préalablement cuite (4).

Avec saint Ardain, la liste des « bons abbés » doit comprendre *Geilon*,qui fixa à Tournus les religieux de saint Philibert, comme aussi *Hervé III*, qui, après trois années d'un courageux exil, ramena triomphalement la colonie émigrée.

Au nom d'*Étienne Ier*, auquel revient le double mérite d'avoir procédé à la réédification de l'abbaye et à la translation solennelle du corps de saint Valérien, pourrait-on oublier de joindre les noms des autres bâtisseurs ou restaurateurs de l'église et du monastère : *Bernier*, qui, avant la consécration de la grande nef, voulut édifier la nouvelle église Saint-Valérien ; *Francon*, sous l'abbatiat duquel se tint le second concile de Tournus et fut consacrée par le souverain pontife la basilique entièrement achevée ; *Bérard*, à qui la ville devait « les moulins qui étaient autrefois au-dessous de la chapelle

(1) Saint-Julien de Balleure, p. 520.

(2) Juénin, p. 89.

(3) Saint-Julien de Balleure, p. 524.

(4) Juénin, p. 89, cité dans « L'Abbaye de Tournus », février 1899, p. 106.

de S. Laurent, au milieu de la Saône » (1) et doit encore, dans l'aile orientale de la cour des Cloîtres, la belle salle du chapitre; ainsi que *Fitigny*, l'un des conseillers de Charles VII, et *Toulonjon*, fort peu dans les bonnes grâces de Louis XI, tous deux molestés par les guerres de Bourgogne et qui construisirent l'un l'ancien, l'autre le nouveau logis abbatial?

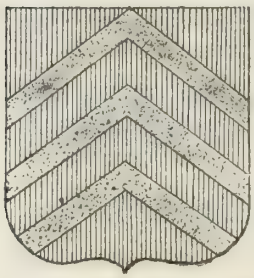


Fig. 45
Écu de Hugues de Fitigny, L^e abbé de Tournus (2).
Dessin de L. de Verneuil.)

Hâtons-nous de citer les deux abbés Pierre: *Pierre Ier*, « un des plus renommés de Tournus » (3): savant, il donna ordre à Falcon d'écrire la Chronique ; pieux, il institua dans son abbaye un office complet de la sainte Vierge ; insinuant et politique, il sut ménager le mariage de la princesse Constance avec Alphonse, roi de Castille, et réussit à sauvegarder les privilèges et à augmenter les possessions du monastère ; — et *Pierre II* : il vit, lui aussi, confirmer les droits et accroître les domaines de l'abbaye ; mais son principal titre de gloire est la translation du corps de saint Ardain. Sept ans plus tard (1147), il était l'un des dix abbés qui assistaient, à Autun, au transfert du corps de saint Lazare dans la cathédrale actuelle.

Pour compléter la douzaine, faut-il faire appel à *Louis de la Palu?* — Les archéologues lui tiendraient peut-être rigueur pour avoir flanqué des deux hautes chapelles gothiques le bas côté septentrional de l'église. Mais, encore qu'il ait eu la douleur de voir sa ville de Tournus prise et saccagée par les Armagnacs et plusieurs de ses droits méconnus par les ducs de Savoie, son abbatiat ne fut pas sans honneur. En 1416, il se rendit au concile de Constance. Dans le chapitre provincial des bénédictins de la nation germanique convoqué à Petershausen par les Pères du concile et où se trouvaient réunis 36 abbés et 22 prieurs, il fut l'un des élus à la présidence. Puis, après avoir été garde du conclave qui nomma le pape Martin V, il devint, au dire de Guichenon (4), le représentant de la

(1) Juénin, p. 149. — « Au mois de juillet 1719, la rivière étant fort basse, on détruisit tous ces ouvrages qui incommodaient fort la navigation » (p. 150).

(2) *De gueules à 3 chevrons d'or.*

(3) Juénin, p. 98.

(4) Guichenon, *Continuation de l'Histoire ecclésiastique*, liv. 104, n° 221.

nation gallicane au concile de Sienne en 1423. Au concile de Bâle (1431), il reçut l'évêché de Lausanne et en avril 1440 il fut créé cardinal et prit le nom de cardinal de Varembon. « Pie II l'appelle « magni consilii magnique animi pater » (1).

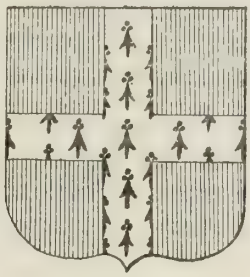


Fig. 46

Écu de Louis de La Palu, XLIXe abbé (2).
(*Dessin de L. de Verneuil.*)

*
* *

Il fait ainsi partie de la huitaine (3) des abbés de Tournus, réguliers, commendataires ou séculiers, qui furent honorés des insignes cardinalices; les uns, après leur abbatiat: *Cros* (1383), *Varembon* (1440) et *Lénoncour* (1538); le quatrième: *Tournon* (1530), avant de devenir abbé de Tournus; les quatre autres, alors qu'ils étaient déjà pourvus de ce bénéfice: *Guise* (1553), *La Rochefoucauld* (1608), *Bouillon* (1669) et *Fleury* (1726).

Particularité assez piquante, les deux abbés réguliers qui revêtirent plus tard la pourpre furent créés cardinaux par deux antipapes: le premier et le dernier du grand schisme d'Occident. Pierre IV de Cros cessa d'être abbé de Tournus pour devenir évêque de Saint-Papoul, puis archevêque de Bourges et camerlingue de Grégoire XI son parent, enfin cardinal le 21 novembre 1383 par la faveur de Clément VII antipape d'Avignon. Louis de la Palu, d'abord évêque de

(1) François Botheval, minime de N. D. de Consolation (Franche-Comté) en 1768 : Bibliothèque Nationale, Cabinet des Titres, vol. 721. — Signalée par Ulysse Robert (*Annuaire de la Franche-Comté*, 1874, p. 144), cette pièce a été publiée en 1901, dans le onzième *Bulletin de l'Association* du petit séminaire de N. D. de Consolation, pp. 481-504.

(2) *De gueules à la croix d'hermine.*

(3) *Les Fêtes Philibertines* (p. 7) ont oublié Robert III de Lénoncour.

Lausanne, fut transféré au siège de Maurienne, créé cardinal par l'antipape Félix V et maintenu dans cette dignité par Nicolas V.

Neveu de son prédécesseur — qui avait eu l'honneur, en sa qualité d'archevêque de Reims, de sacrer le roi François Ier (1515), — Robert III de Lénoncour (1) aménagea, sur l'emplacement du palais abbatial élevé par Fitigny, « une belle vinée », où il établit « les pressoirs et les cuves ou tinnes à mettre la vendange » (2). Juénin suppose qu'il fit aussi construire les caves. Et c'est à lui que Saint-Julien de Balleure attribue la juste suppression de la folâtrerie annuelle des « Brandons ». — Simple réjouissance populaire lorsqu'elle consiste, comme encore aujourd'hui en certaines contrées, à allumer des feux de joie le soir du premier dimanche de carême et à essayer quelques rondes autour du bûcher où brûle « Carnaval », la fête des Brandons revêtait à Tournus un caractère d'originalité et d'apparat officiel, en ce jour où « les clefs de la ville étaient remises par le capitaine ès mains du grand prieur de l'abbaye, lequel accompagné des religieux venait fermer les portes, et toute la ville en armes luy assistait, avec torches et flambleaux à qui mieux mieux » ! (4) Mais on comprend que la fête se

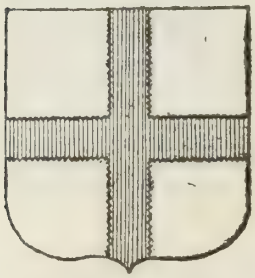


Fig. 47

Écu des abbés Robert de Lénoncour (3). (*Dessin de L. de Verneuil.*)

(1) Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse de France*, 1853, 10e année, page 237, fait ainsi mention des Lénoncour (La famille des Haraucour donna également un moine à Tournus, Girard de Haraucour, hôtelier et cellérier de l'abbaye) :

Chastelet et Lénoncour
Ligniville et Haraucour
Quy chasqu'un l'aultre équyvalle
En seigneurie capitalle
Sont tenutz suffyzamment
Pour extraicts anticquement.
De notre race ducalle
D'où vient quy sont appeliez
Grands chevals ou chevalliers
De noblesse sans égalle.....

(2) Saint-Julien de Balleure, p. 531.

(3) *D'argent à la croix engrêlée de gueules.*

(4) Saint-Julien de Balleure, pp. 536-537.

prolongeant dans la nuit ait pu aisément, « soubz umbre d'un guet plus solennel », dégénérer en orgie, et que Lénoncour se soit vu contraint de ne plus tolérer ce pastiche des saturnales païennes.

François Ier de Tournon paraît à Juénin « l'un des plus grands hommes de son temps ». Archevêque et cardinal, il était âgé de 46 ans quand, en 1535, il devint abbé de Tournus. L'un des principaux conseillers de François Ier, il se retira dans son abbaye de Tournus après la mort du roi en 1547. Pendant ce séjour continu de deux années, il y termina, avant de se rendre à Rome, plusieurs différends, notamment la contestation pour droit de pêche, qui s'était élevée entre les moines de Saint-Philibert et les habitants de Chalon et du village de La Colonne, depuis la disparition des bornes autrefois fixées sur les rives de la Saône (1).

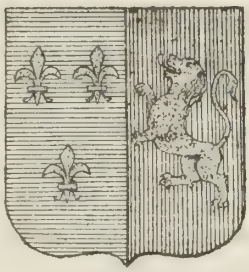


Fig. 48
Écu de François de Tournon LIVe abbé (2).
(*Dessin de L. de Verneuil.*)

Aux Archives de Saône-et-Loire se trouve une lettre du cardinal enjoignant au grand prieur de l'abbaye de se rendre au prieuré de Cunauld, dépendant du monastère de Tournus, pour y saisir un des religieux sur les mœurs duquel on avait informé « et l'amener, pieds et poings lyés, en mon abbaye

(1) En recherchant, à l'époque des basses eaux, une pierre « que les pastres et enfans gardans le bestial avaient descouverte en se baignant » (Saint-Julien p. 523), et qui paraissait une borne aux anciens pêcheurs du pays, les experts de 1548 retrouvèrent, couchée sur le plat, au fond de la Saône, à cinquante centimètres environ de la surface, près de la rive gauche, une pierre de « quatre pieds de long, deux de large et un d'épaisseur » Juénin, (p. 255).

Le revers était lisse. La face présentait deux effigies en relief : l'une (à droite de l'autre), d'un religieux ; la seconde, d'un seigneur. « Ces deux figures furent dessinées le lendemain par ordre du commissaire. »

Sur le poignet droit du religieux reposait un oiseau.

La main gauche tient un objet sur lequel s'appuie l'avant-bras. Après avoir supposé (page 255, en note) que cet objet « pourrait être la charte de donation », Juénin adopta l'opinion du *Mercure de France* (avril 1733, p. 682) et il écrivit dans ses dernières *Observations* (placard non paginé) : « il paraît tenir de la main gauche une espèce de corbeille... ovale, qui a un manche semblable à celui d'une raquette. Comme l'oiseau de la main droite démontre sûrement le droit de chasse, il s'ensuit que l'instrument d'osier placé dans l'autre main est une espèce d'engin destiné pour la pêche, et qu'ainsi la figure de ce moine représente le droit de chasse et de pêche réunis ensemble ». (Fig. 49.)

(2) *De France parti de gueules au lion d'or.*

de Tournus, pour plus aysément et mieulx le pouvoir chastier » (1).

Transféré au siège archiépiscopal de Lyon (1551), Tournon mourut en 1562.

De Louis de Lorraine cardinal de Guise, fils de Claude, duc de Guise et d'Antoinette de Bourbon-Vendôme, nous ne dirons rien sinon qu'il eut la tristesse, à peine pourvu de sa nouvelle abbaye de Tournus, d'apprendre le sac de la ville et de son monastère par les huguenots.

Le dernier des commendataires, François II cardinal de La Rochefoucauld, posséda l'abbaye pendant 70 ans (52 ans comme commendataire et 18 comme titulaire séculier). C'est dire qu'il reçut fort jeune son premier bénéfice : il n'avait pas encore 17 ans révolus. Ses études terminées, il fut fait évêque (1584), appelé dans le conseil du roi Henri III (1585), créé cardinal (1607) sur la demande de Henri IV. Député aux États généraux en 1614, il présida, l'année suivante, l'assemblée du clergé et devint (1618) grand aumônier de France et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit sous Louis XIII (2).

Au dire de Saint-Julien dans la louangeuse épître par laquelle il dédie (25 septembre 1578) ses *Antiquités de Tournus* au jeune abbé, « à Révérend Père en Dieu et illustre Seigneur Monsieur François de La Rochefoucauld, de la maison de Randan », depuis longtemps les abbés ses prédécesseurs n'avaient poussé si loin le désintéressement et la charité. Effectivement, au lieu de faire « largesse de l'argenterie sacrée », comme le cardinal de Guise, pour payer les lourdes taxes imposées par la royauté en détresse ; au lieu d'imiter les mauvais prélats qui « se déchargent de prébendes et font profit de la rescision », il consentit, sur les sages conseils de son oncle et de sa mère, à restreindre au juste nécessaire ses dépenses personnelles, afin de pouvoir employer la majeure partie des ressources abba-

(1) Archives de Saône-et-Loire, H. 189.

(2) Presque au début de son gouvernement (1582), peut-être même avant que le nouvel abbé eût fait son entrée dans la ville, « il arriva, dit Juénin (p. 295), une aventure bien tragique à Tournus : La dernière fille de Couchains, Dame de *La Grange*, y fit massacrer par son valet le Sr de Champillon son mari ». Le châtiment fut exemplaire. Après amende honorable publique devant l'église Saint-André, on trancha le poing aux deux criminels, puis on pendit les coupables sur la montagne des Justices, dans le chemin, en face de La Grange.

tiales (1) soit en aumônes, soit aux réparations de l'église, soit à augmenter de deux prébendes l'ordinaire du monastère.

D'ailleurs, ces premières libéralités, nous les voyons se continuer dans le cours de son abbatiat, par exemple envers le couvent des récollets, dont il favorisa l'établissement à Tournus (1613) dans l'ancien hospice Saint-Jean (2).

Toutefois ce qui a rendu surtout célèbre le gouvernement de La Rochefoucauld, c'est la sécularisation de l'abbaye, qui, de monacale, devint collégiale en 1627.

Mais avant d'entrer dans la période des chanoines, il nous reste à décrire la vie des moines et de leur église.

Fig. 49

Ancienne borne de pêche (3).
(*Réduction d'une gravure de Juénin.*)

(1) « Le bail des revenus de l'abbaye, de 1570, était de 11 000 livres » (Juénin, p. 295, à la marge).

(2) Au sud de la ville, un peu en dehors de l'enceinte.

(3) « Il faut observer que le visage du religieux n'est pas aussi féminin qu'on l'a représenté » (Juénin, *Observations, Corrections et Additions pour la N. H. de Tournus*, seconde page). — De cette borne aujourd'hui disparue lire la description p. 109.

§ II

LE COUVENT

I. Le Personnel monacal

En dehors de l'abbé, l'ensemble des moines formait le Couvent.

Dans les bulles des papes comme dans les traités et les actes de donations se rencontre fréquemment cette formule: « A l'abbé et au couvent de Tournus ».

Il a été dit plus haut que depuis de longs siècles les revenus conventuels étaient distincts de la mense abbatiale. En cas de vacance du siège, les droits seigneuriaux étaient exercés et les ressources abbatiales encaissées par le couvent (1).

Dans le couvent, « outre les bénéficiers, il y avait des cloistriers, des jouvenceaux et des novices » (2).

Les « bénéficiers » ou *dignitaires* étaient des moines délégués par leurs frères aux fonctions importantes du monastère.

A l'origine, ces charges temporaires étaient acceptées en esprit d'humilité et de dévouement ; puis l'idée de charge fit place à celle de dignité, et les dignités ne laissèrent pas d'être enviées, surtout lorsque les offices claustraux commencèrent à avoir leurs revenus séparés (3) et à se donner en titre perpétuel: ce qui pouvait déjà avoir lieu en 1215, à en juger par une transaction passée entre le cellérier de l'abbaye et le chapelain de Saint-André.

A Tournus, les dignités claustrales étaient assez nombreuses.

Le premier « prior » après l'abbé, venait le *grand prieur*. A son titre le prieur de l'abbaye-mère ajoutait le qualificatif « grand », pour se distinguer des simples prieurs (4) ou chefs des monastères dépendants de Tournus.

(1) Juénin, p. 205.

(2) Archives de S.-et-L., H. 194; et Archives de Tournus, manuscrit Chanuet.

(3) « Dès le douzième siècle, les dignitaires des abbayes bénédictines dont l'office impliquait le maniement d'une part du temporel commencèrent à n'être plus de simples procureurs, gérant, chacun dans sa sphère, le patrimoine commun. On institua en leur faveur de véritables bénéfices dont ils eurent une pleine jouissance, presque dans les mêmes conditions que les ecclésiastiques séculiers » (Abbé Chomton, *Histoire de l'Église de Saint-Bénigne de Dijon*, p. 179. In-folio, Dijon, Jobard, 1900).

(4) On donnait encore le titre de prieur :

a) au moine qui était à la tête des autres, quand, primitivement, l'abbé envoyait plusieurs religieux des couvents pour desservir quelque église ou paroisse;

Cliché M. Thibaudet

Fig. 326

Salle du Chapitre

Le *sous-prieur* remplaçait au besoin le prieur. Le *cellérier* s'occupait des caves et des provisions, et la répartition des vivres incombait au *pitancier*. L'*hôtelier* était chargé des étrangers, c'est-à-dire des personnes venant du dehors et logeant transitoirement au monastère ; l'*aumônier*, des pauvres passants, à qui il distribuait « une demi-livre de pain et une bonne tasse de vin, et aux ecclésiastiques et religieux, quatre sous (1) ; l'*infirmier* (enfermier), des malades ; le *réfecturier*, des cuisines et du réfectoire ; le *chambrier*, du dortoir, des chambres et de la lingerie ; l'*ouvrier*, des constructions et réparations. Entre le *sacristain* et le *chantre* était partagé le soin du service divin.

Dans le cours des siècles, plusieurs de ces offices se fusionnèrent. Ainsi, en 1343, l'office de la pitancerie fut uni à celui de l'ouvrerie ou maîtrise du travail, et le titre de pitancier prévalut. — En 1493, les revenus du cellérier n'étant plus suffisants pour satisfaire aux charges de cet office, on confia les deux dignités au même religieux, qui prit le titre d'hôtelier et cellérier (2), jusqu'en l'année 1609, époque à laquelle l'office de pitancier fut joint à celui d'hôtelier (3) : aussi, au moment de la sécularisation, nous voyons Claude Dejoux désigné sous le nom d'hôtelier et pitancier (3). — Par contre, les abbés commendataires non résidants eurent besoin d'un vicaire général.

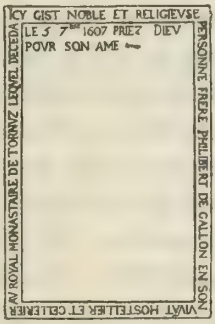


Fig. 50

Tombe de Ph. de Gallon hôtelier et cellérier. (*Tirée des « Pierres tombales de l'abbaye »*.)

Les dignitaires formaient le conseil de l'abbé. Comme ce dernier, ils étaient élus par les religieux profès. Comme lui aussi, à l'époque du relâchement et de la recherche du confortable, ils préférèrent habiter séparément.

b) au moine qui se réservait, comme curé primitif, les droits honorifiques d'une paroisse ; l'administration spirituelle était confiée à des chapelains ou prêtres séculiers à portion congrue ;

c) au moine qui était curé primitif de la principale paroisse d'un canton dans lequel se trouvaient plusieurs églises dépendantes de l'abbaye. (Voir Juénin, p. 158.)

(1) Juénin, p. 352.

(2) Juénin, p. 268.

(3) Juénin, p. 297.

Les bâtiments conventuels de la cour des Cloîtres furent ainsi réservés de fait aux *simples moines* ou cloîtriers.

Les « cloistriers » étaient des religieux profès et prêtres. Après la cession de leurs biens aux pauvres ou au monastère, ils émettaient des vœux solennels et revêtaient l'habit de l'ordre bénédictin. « Ils ne pouvaient résigner leurs places (1). »

On appelait *jouvenceaux* des religieux qui avaient fait leur noviciat mais non la profession, et qui étaient encore « subjects à estre expulsés en cas de quelque grand méchef » (2). Au moment de la sécularisation, il y avait quatre jouvenceaux.

Le noviciat était l'année d'épreuve destinée à faire connaître si le postulant présentait les garanties d'une vocation solide. — Pour être admis, le jeune homme devait produire ses titres de « gentilhomme issu de noble race et né en légitime mariage » ; être « sain et entier de tous ses membres, sans vice ni macule » ; fournir un riche trousseau (3) et certaine somme d'argent « pour le festin ou banquet et autres droits dus » au couvent et aux officiers. Enfin sa famille devait lui constituer une rente ou pension « de cent écus sol », dont il jouirait sa vie durant et qui retournerait aux héritiers après sa mort (4). — N'ayant pas contracté d'engagement, le *novice* était libre de continuer ou non dans la vie religieuse.

*
* *

Douze moines, au minimum, forment le personnel d'un prieuré naissant. Dans les abbayes, le nombre varie à l'infini : ainsi, l'illustre abbaye de Jumièges, fondée par saint Philibert, compta jusqu'à 900 religieux et 1500 frères laïcs groupés sous la houlette du saint abbé.

Dans le monastère de Tournus, quel fut le nombre des religieux ?

Sur ce point aucun document ne nous renseigne d'une façon précise pour les siècles prospères (IXe-XIIIe).

Si l'on voulait hasarder une évaluation approximative d'après les

(1) Manuscrit Chanuet.

(2) Archives de S.-et-L., H. 194.

(3) « Un lict garni, douze linceulx, douze chemises, deux robbes, un saye ou juppe, deux bas de chaulses, des souliers et pantoufles, d'ung froc, bonnet quarré, psaultier, escritoire garnie de plumes et ganyvet et de demie rame de papier, ung coffre ou bayeut fermant à clef » (Juénin, Preuves, p. 294).

(4) Cf. droits payés lors de la réception de Claude de Languidone, en 1582.

dimensions des bâtiments conventuels construits pendant cette brillante période : le dortoir, la salle du chapitre, le réfectoire (sans parler de l'église), on arriverait aisément à la centaine.

Au milieu du XIVe siècle (30 décembre 1342), nous trouvons une requête présentée à l'abbé Girard IV par 47 de ses religieux. — L'assemblée capitulaire du 18 mai compte 32 moines. — Le 14 juin 1531, on n'en voit que 15 se rendre à la porte de l'abbaye pour y recevoir Robert III de Lénoncour. — Un procès-verbal dressé à la suite du pillage de 1562 donne les noms des 18 religieux qui occupaient alors l'abbaye. — Dans le concordat préliminaire à la sécularisation (4 février 1621), nous ne rencontrons plus que 9 profès, 1 moine non profès (1), 4 jouvenceaux et 1 novice.

C'est constater que la vie s'éteignait de jour en jour dans l'abbaye tournusienne, anémiée sans doute pour avoir cessé de se soumettre à la salutaire hygiène de la règle bénédictine.

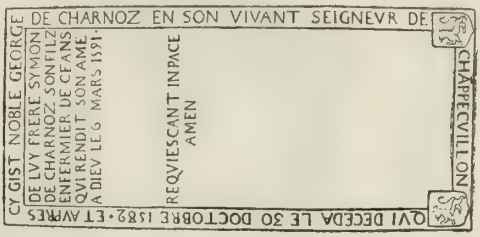


Fig. 51

Tombe de Simon de Charnoz, infirmier de l'abbaye.
(*Tirée des « Pierres tombales de l'abbaye »*.)

II. Habitations des Moines

Séparée de la ville (2) par une muraille, l'abbaye occupait la partie Nord de Tournus.

Elle était protégée par une double enceinte fortifiée : l'enceinte *extérieure*, formée par les remparts, **m**, munis de tours; et l'enceinte *intérieure*, commandée par la partie supérieure du narthex et continuée, par les murs de la grande cave, C, où les meurtrières sont masquées par les constructions S 5.

(1) *Monachum non tamen expresse professum* (bulle de sécularisation, 24).

(2) La ville était elle-même divisée en deux quartiers : au sud, la paroisse de la Madeleine, sur l'emplacement de l'ancien « castrum » de Trénorque jusqu'au bief du Potet; et, entre la Madeleine et le monastère, la paroisse Saint-André.

De ces pages sur les habitations monacales le travail a été singulièrement facilité par les expertises de 1660 et 1717, consignées aux Archives départementales (B. 1274 et B. 1301) ; par la « Visite et estimation des maisons abbatiales de Saint-Philibert de Tournus » (12 décembre 1785), conservée dans les Archives de l'Ain (H. 695), et surtout par une récente plaquette de M. Jean Martin (1).

Au siècle de la vieille église, N (narthex actuel), le premier monastère construit par les religieux de Saint-Philibert devait entourer la grande cour des cloîtres, U, et occuper les futures caves, C, et toute la région Sud-Ouest, Ouest et Nord-Ouest.

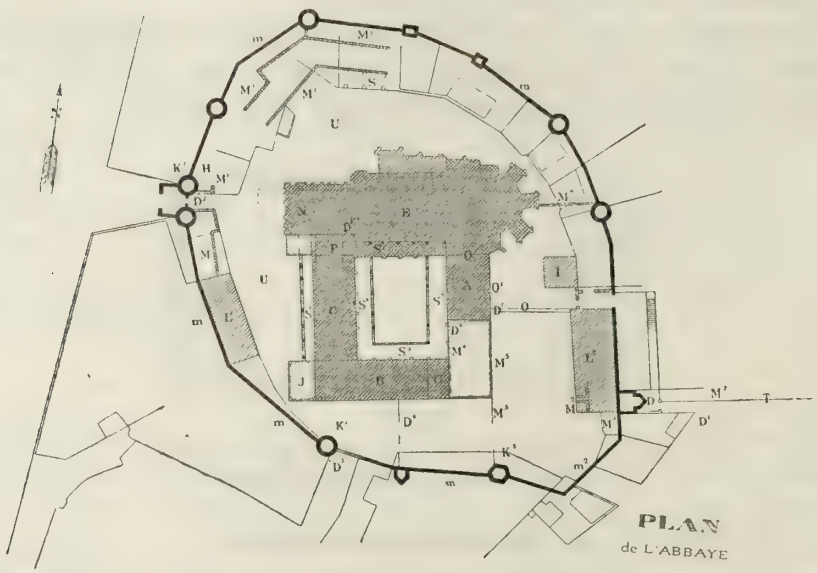


Fig. 52

Plan de l'ancienne abbaye de Tournus.
(*Dessin de J. Martin.*)

Après la construction de la grande église, E, le monastère, abrite contre le vent du nord par la nef, s'étendit au flanc méridional er. forme de quadrilatère, avec au milieu la petite cour des cloîtres, S^1-S^4 .

Un peu plus tard, les abbés se construisirent un logis isolé.

(1) Jean Martin, *Étude rétrospective sur les anciens bâtiments claustraux de l'abbaye de Tournus.* Extrait des Annales de l'Académie de Mâcon, 3e série, tome V, pp. 256-287.

Légende du Plan

A. Chapitre, puis Auditoire; au premier étage, Dortoir.
B. Réfectoire, puis Ballon.
C. Grandes caves.
D[1]. Porte Orbe ou Poterne.
D[2]. Porte des Champs ou Porte de la Levée.
D[3]. Porte Neuve.
D[4]. Porte de l'Avant-Cour (XVIIe siècle).
D[5]. Porte du Chauffoir au Narthex.
D[6]. Porte de la cour des Cloîtres.
D[7]. Porte du passage couvert.
E. Église.
F. (à l'est de G) continuation du Dortoir, puis (XVIIIe siècle) Cour des Tilleuls.
G. Prieuré, Maîtrise, Écuries de l'abbé.
H. Auditoire primitif de la justice.
I. Chapelle Saint-Eutrope.
J. Anciennes Cuisines.
K[1]. Tour du Portier.
K[2]. Colombier.
K[3]. Prison.
L[1]. Ancien logis abbatial (1440-1480 environ).
L[2]. Logis abbatial.
M. Ancien mur (mur de refend du presbytère actuel).
M[1]. Substructions d'anciens bâtiments.
M[2]. Fondations de murs et passage souterrain.
M[3]. Anciens murs.
M[456]. Murs de clôture intérieure.
M[7]. Murs de clôture du jardin abbatial.
m. Murs d'enceinte.
N. Narthex.
O. Passage couvert du palais abbatial au dortoir.
O[1]. id le long du dortoir.
O[2]. id du dortoir à l'église.
P. Chauffoir monacal, puis Caves des demi-chanoines.
S. Grands cloîtres primitifs des religieux de Saint-Philibert.
S[1]. Cloître de S. Ardain.
S[2]. Cloître du Chapitre.
S[3]. Cloître de la Maîtrise.
S[4]. Cloître des grandes Caves, plus tard logements des six demi-chanoines.
Entre les quatre ailes S[1]-S[4], Cour des petits Cloîtres.
S[5]. Grands cloîtres du réfectoire au parloir.
T. Fontaine du Tromphoir.
U. Grande Cour des Cloîtres.
V. Chapitre (au XVIIIe siècle), Archives.

A leur tour, les dignitaires, dont les charges étaient devenues inamovibles et les revenus distincts, ne tardèrent point à renoncer à l'habitation commune, pour se ménager dans les bâtiments du monastère primitif, ou pour construire, plus au nord et au nord-est, des logements particuliers, que les chanoines ont habités après la sécularisation.

Donc, autour de l'enceinte extérieure, intra muros, se développaient le logis abbatial, L^2, et les maisons des dignitaires.

Dans l'enceinte intérieure se trouvaient l'église et les bâtiments conventuels proprement dits.

*
* *

Première Enceinte ou Enceinte extérieure. — Quelques années après l'incendie de l'abbaye par les Hongrois, l'abbé Étienne aurait, selon Juénin, repris les murailles de clôture. S'agit-il d'une partie des murs **m**, qui daterait ainsi originellement soit de l'abbaye Saint-Valérien (VIe siècle), soit de Geilon (IXe siècle)? ou est-il question des murailles M^1, dont l'historien de l'abbaye « a vu derrière la maison du doyenné et la maison canoniale, qui est à son orient, à 15 ou 20 pieds des murs d'à présent, les fondements, avec du charbon reste de quelque incendie » (1) ?

Les murs d'enceinte étaient défendus par douze tours, dont cinq sont encore debout : les deux tours de la grande porte, la tour du portier, le colombier et la tour du doyenné. Une treizième tour, hexagonale, encore visible par les basses eaux au-dessous de l'abreuvoir du quai Nord, se trouvait à l'extrémité d'un mur prolongé jusqu'à la Saône. Les autres tours actuelles ne sont pas sur les anciens remparts.

Plusieurs portes fortifiées donnaient accès à l'abbaye.

La porte primitive semble avoir été la Poterne, D^3, aujourd'hui détruite, autrefois élevée à l'est, non loin de la Saône.

L'abbaye Saint-Valérien était-elle cernée de murailles ? Si oui, la Poterne aurait servi d'entrée principale, sinon unique, à cette époque où la majeure partie de la population urbaine se trouvait agglomérée dans le quartier de la Pêcherie. — M. Martin nous apprend que la Poterne s'appelait originellement « porte Orbe » ; et il soupçonne que ce nom lui venait de la proximité d'une voie romaine passant « entre la Saône et le monastère ».

(1) Juénin, pp. 77-78.

Après l'édification de l'église Saint-Philibert, on dut établir, à l'ouest, la Grande porte, D², nommée porte des Champs, parce qu'elle faisait communiquer l'abbaye avec la banlieue, et aussi porte de la Levée, du nom de la nouvelle route de Lyon à Chalon.

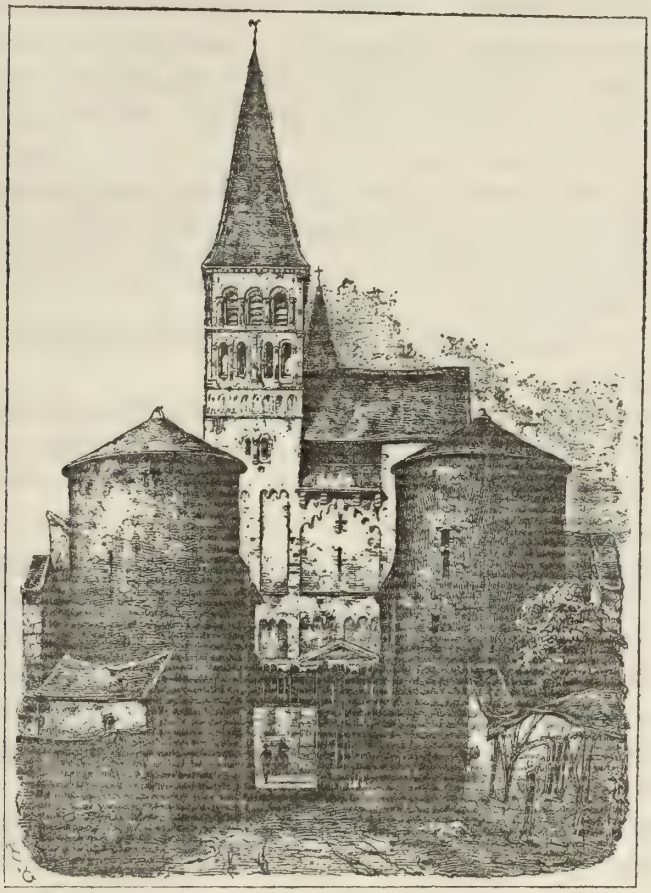


Fig. 53

Grande porte de l'abbaye.
(*Réduction d'un dessin de Sagot, 1825.*)

Placée presque dans l'axe de l'église, elle était protégée par les deux tours encore existantes, ainsi que par un fossé, un ravelin et un pont-levis.

On la fermait encore en 1654.

L'inventaire de 1717 nous fait connaître que le « tablier du pont-levis et la bascule garnie de bandes de fer et de chaînes avaient été enlevés par ordre de feu » le cardinal de Bouillon, et que « le passage de la porte fut rétabli par le comblement des fossés » (1).

La porte Neuve, D^3, au sud de l'abbaye, ne fut percée qu'en 1656, par les soins de Louis III de Rochechouart. Ce fut là une compensation : l'autorisation de murer la Poterne et de s'approprier le chemin qui y conduisait le long du logis abbatial ne lui avait été accordée qu'à la condition d'ouvrir une autre porte du côté de la ville. A cette époque le fossé fut comblé et remplacé par la rue Fénelon.

En même temps, pour se clore, Rochechouart « avait fait construire du côté Sud de l'ancien réfectoire, une muraille dans laquelle il avait ménagé une grande porte en pierre de taille, D^4 » (2) nommée porte de l'Avant-Cour.

Jetons maintenant un regard sur les bâtiments échelonnés « intra muros » autour de cette enceinte.

Déjà nous avons décrit (3) le logis abbatial, L^2, avec ses dépendances (chapelle Saint-Eutrope, I, et colombier, K^2). Il reste à dire un mot des autres constructions.

Commençons par le sud-ouest.

Après avoir occupé peut-être l'emplacement de l'ancien logis abbatial, élevé au XVe siècle, abattu et transformé en tinailler (ou cuvage), par Lénoncour (XVIe), devenu une fabrique de bleu vers la fin du XIXe (4), la pitancerie fut transférée par Fitigny dans le bâtiment voisin compris entre ce logis et la tour Sud (5) de la grande porte. — A cette tour aboutit l'ancienne muraille, M, qui sert de mur de refend au presbytère actuel (6).

De toute antiquité, la tour du nord, K^3, fut utilisée comme

(1) Archives de S.-et-L., B. 1301.

(2) J. Martin, *l. c.*, p. 266.

(3) Pages 98-100.

(4) A l'extrémité Sud-Ouest du logis, L^1, les murs de la ville venaient se souder à ceux de l'abbaye.

(5) Sur la partie non enduite de la tour, à l'ouest dans le bûcher du presbytère, on découvre les traces d'une meurtrière.

(6) Le presbytère a été élargi à l'est et restauré par les ordres de Fleury, après la destruction de l'ancien porche.

prison (1), et la chambre contiguë, H, comme auditoire de la justice (2).

Plus au nord était le logement de l'hôtelier. De la sorte, quand les offices de pitancier et d'hôtelier eurent été réunis, l'hôtellerie s'étendait à droite et à gauche de la grande porte (3).

A la demeure du chambrier, primitivement resserrée entre les lettres M^1, étaient adossés les cloîtres primitifs, S^1, dont on voit encore quelques contreforts, empâtés dans la muraille de la façade. Un chemin de ronde séparait du mur d'enceinte. Sur ce mur, **m**, se dresse encore la tour crénelée. — En 1614 (date indiquée par un écusson ovale), la maison fut élargie et restaurée pour loger, quelques années plus tard, le doyen du chapitre.

Près de la tour octogonale actuelle habitait l'aumônier, qui avait peut-être un voisin à l'est, là où s'élève, au fond d'une cour, la tour ronde coiffée d'une toiture conique à pente assez raide.

*
* *

Seconde enceinte ou enceinte intérieure. — Cette seconde enceinte, formée au nord par l'église, et aux trois autres côtés par les bâtiments claustraux, A. B. C, entourait la cour intérieure du monastère ou *cour des petits cloîtres*.

Cette cour était à l'origine bordée par le cloître ouvert, S^1, S^2, S^3, S^4, restauré successivement par les abbés Bérard (XIIIe) et Toulonjon (XVe). — Au-dessus de ce cloître (sauf du côté de l'église) régnait une galerie de communication.

Chacune des ailes du cloître portait elle-même le nom de cloître. L'aile S^1, au nord, s'appelait indifféremment cloître du côté de l'église, ou du côté de bise, ou de saint Ardain ; l'aile S^2, à l'est, cloître du chapitre ou du dortoir; l'aile S^3, au sud, cloître des enfants ou de la maîtrise; l'aile S^4, à l'ouest, cloître des grandes caves.

(1) Privée de sa toiture par un incendie (fin XIXe siècle), cette tour est depuis quelques mois surmontée d'une éolienne d'essai, moteur pour éclairage électrique.

(2) « Icelluy auditoire garny de ses bancs et d'une tenture de tapisserie bergame. Au-dessus du siège du bailly est un grand Christ avec son cadre doré. Du costé de soir du vestibule du dit auditoire sont les deux portes du cachot de la prison et un escalier de pierre de taille montant à l'appartement du geollier. » (Arch. dép., B. 1301, 107-110.)

(3) En dehors de la grande porte, il n'y avait pas de maisons.

— A l'exception de l'aile S^1, le cloître est actuellement occupé par des logements particuliers.

L'aile S^1, peut-être construite par saint Ardain, fut en partie utilisée par Fleury comme sacristie de la collégiale (1732). Au siècle dernier, au moment où on la convertissait en chapelle, elle a vu restaurer ses pilastres semi-circulaires. Cette partie Nord du cloître est adossée à l'église (1), ainsi que la salle voûtée qui servait de chauffoir et le vestibule actuel qui était le parloir (2).

L'aile S^2, était adossée à la *salle du chapitre*, sur laquelle s'ouvrait une arcade romane (XIIIe) ornée de colonnettes à chapiteaux (3).

« La belle salle capitulaire, A, adossée au transept méridional de la basilique est bien celle qui fut bâtie en 1239 par l'abbé Bérard, sur l'emplacement de l'ancien chapitre. Si l'histoire ne nous en avait pas conservé la date exacte, les architectes et les archéologues seraient tentés de la croire postérieure au moins de 50 ans (4). »

« La salle a la forme d'un rectangle de 16 mèt. 20 de longueur sur 12 mèt. de largeur ; elle est divisée, dans sa longueur, en trois galeries égales, par deux rangs de quatre colonnes dont deux sont engagées. Ces colonnes sont cylindriques et surmontées de chapiteaux ornés de feuilles en bouquets. Les colonnes correspondantes, dans le sens de la largeur, sont attenantes au mur et groupées par trois ; elles ont, comme base, des dés sans moulures et portent des chapiteaux avec des feuilles formant des crochets et des bouquets séparés. Chaque colonne reçoit sur son chapiteau les nervures entre-croisées des voûtes à arêtes qui se succèdent de travée en travée : on dirait un champ couvert de gerbes immenses dont les tiges, légèrement courbées, forment une série de voûtes qui, répétées sans interruption, donnent de la profondeur et semblent augmenter l'étendue du sol sur lequel elles se trouvent majestueuses et épanouies. — Dans la travée centrale de l'est, la clé de voûte en pierre, sculptée en bas-relief, contient dans une rosace le Christ vu à mi-corps, la tête dans un nimbe crucifère et accompagnée de chaque côté d'une quintefeuille ; sur la clé de la même travée, dans la galerie

(1) La description de l'église formera le livre second de cet ouvrage.

(2) Voir livre second, section quatrième.

(3) Cette arcade est encore visible au rez-de-chaussée, dans une chambre qui sert aujourd'hui d'entrepôt au matériel de la société de la *Croix-Rouge*. A gauche, séparée de l'arcade par un mur, se voit une colonnette plus ancienne ornée d'un chapiteau.

(4) J. Martin, *l. c.*, p. 275.

centrale, on aperçoit une tête barbare, et sur la clé de la même travée, à l'ouest, un quadrupède fantastique. Les autres clés de voûtes sont remplacées par de simples rosaces (1). »

Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, une autre construction (plus longue même que la salle du chapitre) s'étendait au sud et fermait la cour. Tombés en ruine, puis démolis entièrement, ces bâtiments compris entre les murs M^4 et M^5 furent remplacés, sur l'ordre du cardinal de Bouillon, par une petite promenade plantée, de « deux rangs d'arbres, six de chaque rang » (2), nommée allée des Tilleuls.

Lorsqu'en 1727 Fleury convertit la salle capitulaire en salle d'audience et fit percer, au midi, la porte surmontée d'armoiries (aujourd'hui détériorées), cette allée de tilleuls « tint lieu de vestibule à l'auditoire » (1). Au moment de la Révolution, elle fut vendue, et son nouveau propriétaire, « après la démolition des murs de clôture, M^4 et M^5, y construisit des maisons ; et une rue étroite fut réservée devant l'auditoire pour desservir ce bâtiment et la cour des petits cloîtres » (3).

Au-dessus de la salle capitulaire, mais s'étendant jusqu'à l'alignement extérieur du réfectoire, régnait le *dortoir*. Reconstruit en 1239 par Bérard, il mesurait 40 mètres de longueur sur 11 de largeur. — Après la sécularisation, il fut pendant quelques années utilisé pour le logement des demi-chanoines, puis la toiture tomba et ne fut rétablie que sur le chapitre !

A l'ouest, une galerie faisait aboutir du dortoir à l'église par un escalier appuyé contre le mur du transept. A l'est, Rochechouart fit ouvrir une porte, D^7, et Bouillon, un passage, O^1 et en retour d'équerre O^2, pour faciliter aux hôtes du palais abbatial l'accès de sa tribune.

Au XVIIIe siècle, la bibliothèque de la collégiale fut installée dans la partie conservée de l'ancien dortoir.

L'aile S^3 s'appuyait contre l'ancien prieuré, G, et le réfectoire, B.

Au temps des moines on l'appelait « le cloître des enfants ». Ce texte du « Livre des Usages de l'abbaye » donne l'emplacement probable de l'école monastique. Plus tard, après la sécularisation, c'est là encore que les chanoines installèrent leurs six enfants de

(1) Meulien, *l. c.*, p. 313.

(2) Archives de Tournus, N. 5'

(3) J. Martin, *l. c.*, p. 277.

chœur avec le maître d'école, d'où le nom : cloître de la maîtrise.

A l'extrémité occidentale de cette aile, Fleury aménagea une nouvelle salle capitulaire, V, où il déposa les archives (1).

Primitivement le bâtiment G, distingué des autres constructions par son toit à quatre pentes (2), était le logement du grand prieur. C'est dans les caves du prieuré que les calvinistes découvrirent en 1562 la châsse et le corps de saint Valérien. — Sous les titulaires séculiers, le rez-de-chaussée fut transformé en écuries abbatiales. Au couchant du prieuré se trouve le vieux *réfectoire* monacal, B.

Ce vaste bâtiment qui s'élève parallèlement à l'église et occupe presque toute l'aile méridionale de l'enceinte intérieure est-il celui qu'édifia l'abbé Étienne au xe siècle ? Rien n'empêche de le supposer. — Quant aux armes de Toulonjon sculptées au-dessus de la porte d'entrée actuelle, elles semblent attribuer à cet abbé une importante restauration (3).

Supprimez soit le plancher établi pour utiliser comme magasin à fourrage la partie supérieure, soit la cloison qui sépare le bas en deux cuvages, et vous vous trouverez dans une immense salle de 33 mètres 70 de longueur sur 10 mètres 05 de largeur, avec voûte en berceau et fenêtres en plein cintre.

Dans le mur méridional, la place de la tribune ou chaire du lecteur, en laquelle on montait par un escalier tournant, atteste que grand fut le nombre des religieux au moment de la construction. A l'époque de la décadence, le réfectoire devenu trop spacieux fut utilisé comme salle de jeu de paume, d'où son nom de « Ballon ».

Les cuisines, J, qui lui étaient adossées à l'ouest, furent démolies (4) au xviie siècle, pour faciliter l'accès dans le clos de l'abbaye par la porte Neuve ouverte le long de la tour du Portier. La partie orientale de ces cuisines a été remplacée par un hangar.

(1) Les arcades ogivales de cette salle indiquent l'alignement de l'ancien cloître. Au-dessous se trouvait la grande citerne.

(2) Contre le mur oriental se voit l'amorce d'un arc tourné du côté du dortoir.

(3) Sous Toulonjon aussi a dû être murée la haute arcade cintrée qui faisait communiquer le réfectoire avec l'extrémité occidentale de l'aile S^3 du cloître ? Car cette arcade donne dans la salle V, et cette salle contient des restes du xve siècle.

(4) Les substructions des murs ont été retrouvées en 1898, lors des travaux exécutés pour l'installation des égouts.

En 1763, la porte d'entrée, à l'ouest, fut réparée et décorée sans subir de modifications essentielles, comme l'atteste l'inscription « Reparatum, Decoratum, Immutatum » (1).

Fig. 54

(*Dessin à la plume de J.-M. Raulin, 1897.*)

Des ouvertures existent entre le réfectoire et les *grandes caves*.

Limitées au nord par l'ancien parloir, à l'est par la cour des cloîtres, au sud par le réfectoire et à l'ouest par la place de l'Abbaye, ces constructions, C, se composent de deux magnifiques caves superposées (longueur 28 m. 15 ; largeur 10 m. 35) (2).

Contre les murs de l'ouest s'appuyait la galerie S^5, qui s'étendait des cuisines, J, jusqu'au parloir. Ce cloître est aujourd'hui occupé, aux extrémités, par les petits logements de la place et,

(1) Trente ans plus tard, on peignait sur l'écusson un garde-française avec au-dessus les mots « Vive la Nation » . — Le numéro de section « 808 » a été tracé par la municipalité au moment de la vente des bâtiments de l'abbaye.

(2) « Des substructions de constructions primitives, détruites sans doute par un incendie, se retrouvent derrière un revêtement de maçonnerie de 50 centimètres d'épaisseur, servant de base aux voûtes semi-elliptiques sur lesquelles est établi le premier étage de ladite grande cave. » (J. Martin, *l. c.*, p. 274.)

au centre, par une triple arcade qui donne accès aux deux caves.

Du côté du levant était adossée l'aile S^4, transformée (1724) par Fleury en logements pour les demi-chanoines (1).

Quoique resserrée entre des limites restreintes (2), l'abbaye ne laissait pas que de présenter une série considérable de constructions. — Une somme annuelle de 700 francs était allouée pour l'entretien des seules toitures.

Aujourd'hui « l'herbe croît dans cette religieuse et mélancolique enceinte de vieilles maisons et de ruines que forment autour de l'arche abbatiale les restes du vieux palais de l'abbé, de l'appareil militaire des fortifications féodales, des cloîtres et des dépendances du monastère ; immense et pittoresque ensemble dont la basilique était l'âme et le cœur » (3).

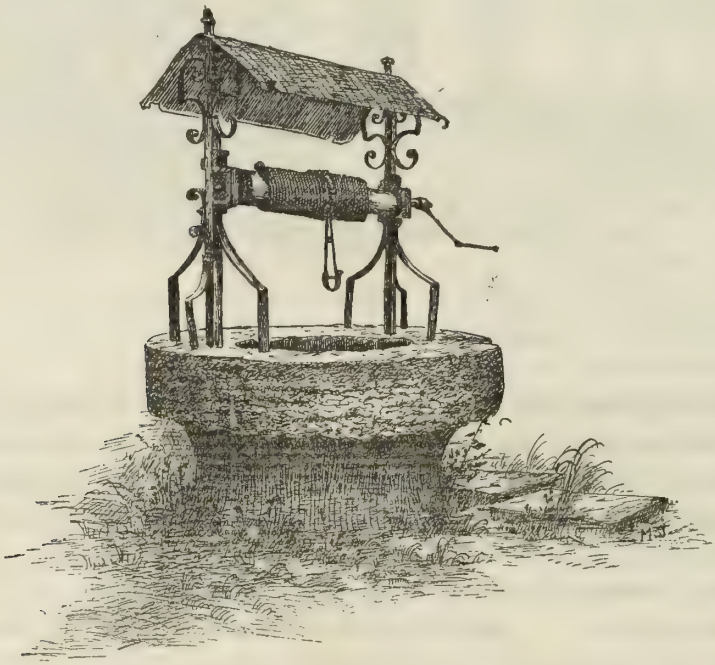


Fig. 55

Puits de la cour des Cloîtres.
(*Dessin à la plume de M. Juillet, 1901.*)

(1) Les experts de 1717 signalent sous cet appentis la maison du dîmeur (Arch. dép., B. 1301). — Sur le logement central, armoiries détruites.

(2) Elle « n'avait que 200 pas de longueur depuis la porte des Champs jusqu'à la Poterne et 628 de circonférence » (Juénin, p. 3).

(3) J. Bard, *l. c.*, p. 342.

III. Occupations des Moines

En traçant les occupations du moine, saint Benoît avait sagement harmonisé la prière, la mortification et le travail. Or nous savons que depuis le règne de Charlemagne les religieux de Noirmoutier étaient soumis à la règle bénédictine.

Aussi, dès leur arrivée à Tournus, donnèrent-ils une large part à la *prière*. Les bienfaiteurs du monastère avaient raison d'espérer qu'en retour de leurs pieuses libéralités monteraient vers le ciel d'incessantes supplications pour eux-mêmes et pour leurs défunts. Et cette clause de prières est insérée dans plusieurs chartes.

Au XIe siècle, à l'office canonial l'abbé Pierre Ier ajoutait l'office entier de la sainte Vierge (rite bénédictin), avec une messe plus matinale en l'honneur de la Mère de Dieu, patronne du monastère (1).

Il est regrettable que le « Livre des Usages de l'abbaye » soit perdu : par lui nous serions renseignés sur les rubriques particulières des religieux tournusiens.

L'ancien missel (XIe-XIIe siècles) mentionne quelques fêtes spéciales à l'abbaye : Translation de saint Valérien (26 janvier), Translation de saint Philibert (2) (7 juin), Fête et Octave de saint Philibert (20 et 27 août), Fête de saint Valérien (15 septembre) (3). — Les messes de

(1) En 1105, le pape Pascase II permettait aux moines tournusiens de dire, à la messe de l'Annonciation, le *gloria in excelsis*, privilège alors réservé aux évêques (Juénin p. 108) et accordé « par révérence pour la sainte Vierge, dont leur monastère a l'honneur de porter le nom ».

(2) Le missel écrit ordinairement *Filibertus* avec un F ; cependant le titre de la fête du Saint porte : Ph.

(3) Peu nombreux sont les autres saints régionaux ou nationaux mentionnés dans le calendrier du missel :
Janvier. — S. Hilaire (13) ; les Trois Jumeaux de Langres (17).
Mars. — S. Aubin, d'Angers (1er).
Avril. — S. Robert, de la Chaise-Dieu (24).
Mai. — S. Mayeul, de Cluny (11).
Juin. — S. Médard, de Nyon (8).
Juillet. — Translation de S. Martin (4) ; S. Germain, d'Auxerre (31).
Août. — S. Symphorien (22).
Septembre. — S. Éloi (1er) ; S. Marcel, de Chalon (4) ; S. Florent, de Saumur (22). SS. Andoche, Thyrse et Félix (24).
Octobre. — S. Germain et S. Remi (1er) ; S. Léger (2) ; S. Denis (9).
Novembre. — S. Brice, de Tours (13) ; S. Colomban (21) ; S. Pourçain (24).
Décembre. — S. Trophime, d'Arles (29).

saint Philibert et de saint Valérien ont une préface propre (1).

En outre de ces solennités ainsi que de l'Arrivée des reliques à Tournus (14 mai), de la seconde Translation de saint Philibert (15 octobre), de saint Vital (16 octobre), l'ancien bréviaire nous a conservé les offices de fêtes plus récentes : Dédicace de l'église de Tournus (11 janvier), Fête de saint Ardain, abbé de Tournus (11 février), et deux Translations de son corps (13 juin et 5 octobre).

L'ancien processionnal nous renseigne sur les processions qui avaient lieu dans l'église abbatiale.

Il retrace l'itinéraire que les moines suivaient chaque dimanche, après l'office de tierce, avant la grand'messe (2).

La première station se faisait invariablement dans la cour des cloîtres, sous la galerie orientale, devant la salle du chapitre. Puis la procession se déroulait le long des ailes méridionale et occidentale, diversifiant le nombre des arrêts ainsi que les parcours, selon l'époque de l'année et le degré de la fête.

Les dimanches simples sans légende propre compris entre la Trinité et l'Avent, la seconde station se faisait dans l'aile septentrionale, d'où le défilé entrait directement dans le collatéral Sud de la grande église. Les autres dimanches et fêtes, au lieu de remonter le cloître de saint Ardain, la procession s'engageait dans la salle voûtée (le chauffoir) et dans le petit vestibule (le parloir « locutorium ») pour gagner la nef de la vieille église (le narthex), où se chantait l'antienne de la seconde station. Entre Pâques et la Pentecôte, lors des grandes solennités où l'on officiait en chapes, la station finale (au chœur) était précédée d'une troisième pause

(1) Préface de la messe de S. Philibert, abbé :

Vere dignum... eterne Deus, et in hac die quam transitu sacro beati confessoris tui atque abbatis Filiberti consecrasti. Quæsumus ergo clementiam tuam ut des nobis illam sequi doctrinam, quam ille et verbo docuit et opere complevit. Quatinus nos adjuvari apud misericordiam tuam exemplis ejus sentiamus et meritis. Per Christum...

Préface de la messe de S. Valérien, martyr de Tournus :

Vere... eterne Deus, qui humanum genus de profundo mortis eripiens : captivitatem nostram Jesu Christi filii tui domini nostri passione solvisti. Per quem ita virtus antiqui hostis elisa est : ut ejus quem ipse superaverat etiam beatum martyrem suum Valerianum faceret esse victorem. Cujus triumphum in die quem sanguine suo signavit colentes : in tua gloria exaltamus. Per Christum..

(2) Une première procession, moins solennelle, avait lieu après la messe matinale ; elle ne passait jamais par le narthex.

dans la grande nef devant l'autel de la Croix (1) érigé à l'entrée du chœur (2).

Pour les Rogations, les moines se rendaient processionnellement, au chant des litanies des saints (3) : le lundi, en l'église de la Madeleine ; le mardi, à celle de Saint-André ; le mercredi, dans la chapelle Saint-Laurent. En chacune de ces stations on chantait la messe (4).

*
* *

Des solennités monacales il reste un autre témoin, j'allais dire un acteur, puisque pendant dix siècles il a prêté son fidèle concours aux cérémonies, soit à Tournus, soit même probablement à Déas et à Noirmoutier.

C'est du fameux *flabellum* qu'il s'agit, « espèce d'éventail en parchemin, de la forme de ces écrans circulaires qui se développent en sortant d'un étui », écrivait Prosper Mérimée il y a près de soixante-dix ans. Tempérer la chaleur et éloigner les mouches importunes sont les avantages de l'éventail, consignés en vers latins sur les deux faces du flabellum de Tournus. En l'agitant pendant la messe, le diacre protégeait du même coup l'officiant et le calice.

Bien que le catalogue du musée de Florence attribue cet éventail liturgique au XIIe siècle, et que Mérimée ne le fasse remonter qu'au XIe, toutefois l'absence de saint Valérien parmi les figures des saints représentés a permis de conclure logiquement que le chef-d'œuvre

(1) « Scias quod in diebus dominicis in quibus hystoria est propria..., tunc processio transiens per locutorium tendit ad navem ecclesie veteris. Ibi fit secunda statio.

In ceteris dominicis que eveniunt infra Trinitatem et Adventum Domini, quarum nulla hystoria propria est.., fit IIa statio in claustro versus aquilonem.

Nota quod in solemnitatibus in quibus fit in capis, a festo Penthecostes ad festum Pasche inclusive, prima processionum statio fit ante capitulum, secunda in navi veteris ecclesie et ultima in choro. A Pascha vero ad Penthecosten inclusive fiunt pluriores stationes, videlicet ante capitulum, in navi veteris, ante crucem sive in magna navi ecclesie, et postremum in choro » (processionnal de Tournus, préambule, fol. 7).

(2) Avant 1562, le chœur s'avançait d'une travée dans la nef actuelle (cf. Juénin, p. 379). Antérieurement, il devait empiéter encore davantage.

(3) Aux invocations communes le processionnal ajoute les noms des saints locaux : S. Valeriane..., S. Philiberte..., S. Ardane..., S. Portiane, ora pro nobis (fol. LII).

(4) Processionnal, fol. XLVIII-LVI.

est antérieur à l'arrivée des religieux de saint Philibert. Exécuté par ou pour les moines de Noirmoutier, il aura été apporté en Bourgogne avec les reliques (875), et il resta tournusien jusqu'au premier Empire. Malheureusement, au début du XIXe siècle, un maire l'offrit à M. de Roujoux, alors préfet de Saône-et-Loire. En 1835, Mérimée le trouvait à Lyon, « chez M. Brun, marchand de curiosités ». En 1867, il figurait à l'Exposition universelle(1). Enfin, de la belle collection d'ivoires de M. Carrand il passa au musée de Florence (2), dont il est une des plus curieuses pièces. On l'estime 60.000 fr.

Il se compose de l'éventail (fig. 56 et 57), du manche et de l'étui (fig. 58 et 59) dans lequel il se replie.

D'une étude très complète lue au congrès de Paray-le-Monial, en 1897, par M. l'abbé Gauthey, vicaire général d'Autun, nous extrayons la description suivante (3) :

« 1° *L'éventail* est en parchemin d'une seule pièce. Il forme un cercle de 0,60 de diamètre et se replie sur vingt plis. Quand il est ouvert, il présente dix-neuf ou vingt compartiments rayonnant du centre à la circonférence. Le cercle est

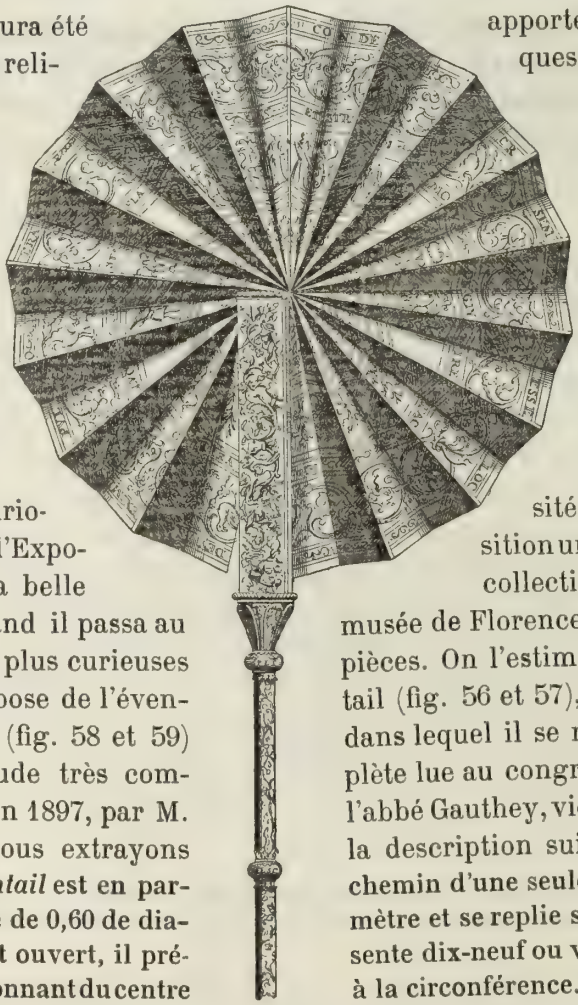


Fig. 56

L'ancien Flabellum de l'abbaye.
(*Réduction d'une gravure de Juénin* (4).)

(1) *Mémoires de la Société Eduenne*, t. II; note d'Anatole de Charmasse.

(2) Au catalogue du *Museo Nazionale* de 1898, il porte le n° 31 avec le titre *Flabello liturgico di Tournus, arte francese, secolo* XII.

(3) Voir *Congrès Eucharistique* de Paray-le-Monial, pp. 497-511. Voir aussi les descriptions faites par Juénin, pp. 44-46; par dom Martène et dom Durand, *Voyage littéraire*; par Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi*.

(4) Dans ces dessins de l'éventail et de l'étui il manque la précision des détails, la naïveté de l'original, les noms des saints et la longue inscription placée sur chaque face dans le cercle central de l'éventail.

divisé en trois zones principales, séparées par des lignes ou filets circulaires diversement colorés : rouge, vert, bleu, or. Les couleurs alternent selon les zones circulaires et les plis rayonnants, pour former un très gracieux ensemble. — Presque à la circonférence de la plus grande zone, on lit, en lettres capitales romaines d'or sur fond pourpre, deux vers latins qui portent le n° 1 dans la description de Juénin. L'inscription se déroule entre deux doubles filets colorés. Le reste de la grande zone est occupé par un magnifique rinceau de feuillage et de fleurs, or et vert.

La seconde zone s'ouvre par l'inscription circulaire des vers portant le n° 2 et compris entre deux doubles filets. Au lieu du rinceau de la grande zone, il y a, dans les compartiments formés par les plis de l'éventail, sept figures de saints (1) avec leurs noms dans un cercle de couleur claire. Les compartiments non occupés par des saints renferment des arbres ou des plantes.

La troisième zone, plus réduite à mesure qu'elle se rapproche du centre, renferme l'inscription n° 3, beaucoup plus longue que les deux autres et qui se déroule sur plusieurs cercles et en caractères plus petits.

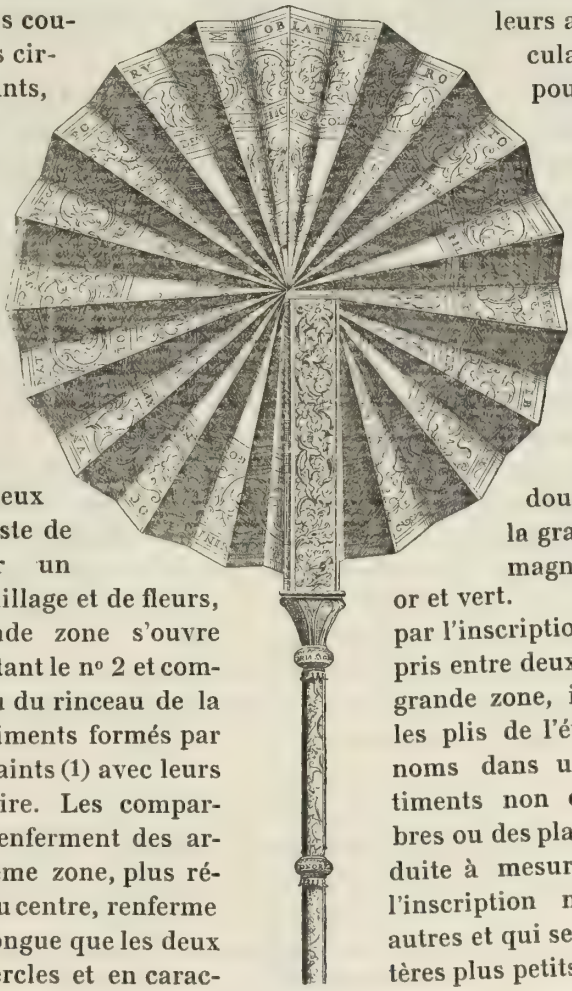


Fig. 57

Autre face de l'Éventail.
(*Réduction d'une gravure de Juénin.*

(1) D'un côté il y en a sept : la sainte Vierge au milieu, entre trois apôtres et trois vierges : *Sca Lucia — Sca Agnes — Sca Cœcilia — Sca Maria — Scs Petrus — Scs Paulus — Scs Andreas.*

De l'autre côté il y a cinq saints, et deux personnages dont nous ignorons le caractère et la signification ; l'un s'appelle Judex, il n'est pas nimbé et tient trois flèches ; l'autre, Levita, a la main droite étendue et la main gauche appuyée sur la poitrine, tenant un objet qu'on ne distingue pas ; il est nimbé : *Judex — Scs Mauritius — Scs Dionisius — Scs Filibertus — Scs Hilarius — Scs Martinus — Levita.*

L'ensemble des cercles multicolores et des décorations variées produit un effet général très riche.

Tout ce que nous venons de dire s'applique aux deux faces de l'éventail (1).

2° *Le Manche.* — Il est formé de quatre cylindres d'os blanc réunis par des nœuds d'os teint en vert; un cinquième aussi teint en vert forme l'extrémité du manche. Les deux cylindres inférieurs sont cannelés ; les deux autres, plus longs, sont ornés de vignes, pampres et grappes avec des animaux et des oiseaux au travers. Sur le nœud du milieu on lit : *Michel M.* Sur le nœud supérieur : *Iohel me Scæ fecit in honore Mariæ.* Le manche est surmonté d'une sorte de chapiteau orné de quatre figurines de saints, nichées entre des ornements et des feuillages. Elles représentent la sainte Vierge, sainte Agnès, saint Philibert et saint Pierre. Les noms : *S. Maria. — S. Agn. — S. Filib. — S. Pet.*, sont écrits sur le nœud qui supporte le chapiteau.

3° *L'Étui.* — Il soutient l'éventail quand il est ouvert et le renferme quand il est replié. Il est prismatique, de forme rectangulaire, de trente centimètres de hauteur, sur six de largeur et d'épaisseur. Les quatre coins ou arêtes sont en os ouvragé de couleur verte ou brune. Le fond de la boîte est en bois plaqué d'ivoire à l'extérieur. Des clous à tête brillante fixent les os et les ivoires à la boîte.

Sur deux faces les ivoires portent des ornements en relief, feuillages et branches de vignes, au travers desquels sont des têtes humaines et des têtes de bœufs et d'agneaux.

(1) Voici les trois inscriptions données par Juénin :

I. D'un côté : *Flaminis hoc donum, regnator summe polorum,*
Oblatum puro pectore sume libens.

De l'autre : *Hoc decus eximium pulchro moderamine gestum*
Condecet in sacro semper adesse loco.

II. D'un côté : *Virgo parens Christi voto celebraris eodem ;*
Hic coleris pariter, tu, Filiberte sacer.

De l'autre : *Namque suo volucres infestas flumine pellit,*
Et strictim motus longius ire facit.

III. D'un côté : *Sunt duo quæ modicum confert æstate flabellum :*
Infestas abigit muscas et mitigit æstum ;
Et sine dat tædio munus gustare ciborum.
Propterea calidum qui vult transire per annum,
Et tutus cupit ab atris existere muscis,
Omni se studeat muniri æstate flabello.

De l'autre : *Hoc quoque flabellum tranquillas excitat auras,*
Æstus dum eruclat ventum, excitatque serenum,
Et fugat obcænas importunasque volucres.

Les deux autres faces présentent six plaques en bas-relief, séparées par des morceaux d'os vert ouvragés. Elles représentent des scènes pastorales et ont un caractère artistique très antérieur au neuvième siècle.

Les scènes de ces bas-reliefs ont une apparence profane. Le catalogue italien n'y a pas cherché autre chose et il dit simplement qu'elles représentent : 1° deux pasteurs assis avec des troupeaux de bœufs et de chèvres, un des bergers sonnant du cor ; 2° un berger et un satyre ; 3° un berger assis avec deux bœufs; 4° une assemblée de dieux ; 5° deux pasteurs et trois bœufs ; 6° trois pasteurs dont deux jouent du chalumeau. Il nous semble que cette interprétation s'arrête trop à la surface : ces scènes, nous n'hésitons pas à le déclarer, sont des scènes chrétiennes (1).

Fig. 58 Fig. 59

Étui du Flabellum.
1re face 3me face
(*Dessins tirés de Juénin.*)

Tel était aussi l'avis de Mérimée : « Le manche du *flabellum* de Tournus est une suite de petites figures saintes ou grotesques-unes ont un air antique que je ne puis m'expliquer qu'en les supposant copiées d'après des dyptiques des premiers temps du christianisme. »

De narrer ces souvenirs liturgiques, cela produit comme une évocation du passé monacal et

Fait songer à tous ces vieux moines tonsurés
Qui venaient chaque nuit, longtemps avant l'aurore
Chanter avec amour les psaumes inspirés.

Fig. 60

Moine en prière.
(*Effigie d'une tombe de l'abbaye.*)

(1) Léon Gauthey, *Le Flabellum de Tournus.*

Le chantre de l'église abbatiale ajoute :

Ici l'on épousait l'austère pénitence (1).

Hélas! la vérité nous oblige d'avouer que le divorce fut plus tard prononcé! La pensée du poète s'est reportée à l'époque lointaine de ferveur et de stricte observance.

Jusqu'au milieu du XIIIe siècle, en effet, — pour ne parler que de la nourriture — l'ordinaire de la communauté était, on l'avouera, exempt de recherche. En plus des légumes, du pain et du vin, le cellérier ne fournissait à chacun pour la journée qu'une portion de fromage et trois œufs ou l'équivalent en poisson. — Au souvenir de cette pitance, un homme du monde a pu écrire : « Qui de nous eût voulu être moine à ce prix ? » (2)

En avril 1253, l'abbé Renaud augmenta les revenus du cellérier, pour le mettre en état d'améliorer un peu le menu. De ce chef, chaque moine reçut pour son dîner un potage, cinq œufs ou l'équivalent en poisson et un quarteron de fromage, et pour le soir trois œufs ou l'équivalent. — Juénin, agrémentant son récit d'une pointe de malice, estime que ce perfectionnement aurait « dû faire trouver place à Renaud dans la douzaine des bons abbés de Tournus » (3).

Bientôt l'usage de manger de la viande le dimanche, le mardi et le jeudi s'introduisit dans l'abbaye. Puis, quand les moines se mirent à faire des acquisitions en leur particulier (4) et à ne plus vivre en commun, ils se dérobèrent peu à peu au joug salutaire de la *mortification*, à ce point que dans les années qui précédèrent la sécularisation ils prenaient plaisir à fréquenter les réunions mondaines et à boire et manger avec les laïcs, « même dans les cabarets » (5). Ce sont là les expressions de témoins fort estimables.

*
* *

De ce laisser aller on peut logiquement tirer la conclusion qu'à l'aube du XVIIe siècle l'amour du *travail* ne devait plus guère être en honneur, lui non plus, dans le couvent de Tournus ?

(1) F. Dupart, *Une église*.

(2) Chapuys-Montlaville, *L'Église de Tournus*, p. 21.

(3) Juénin, p. 161.

(4) Au moins dès l'année 1434 (Juénin, p. 221, note *a*).

(5) Juénin, pp. 311-312.

Son modèle pris dans les ordres naissants ou dans un siècle de régularité, un écrivain a pu tracer du labeur monastique ce véridique tableau : « Le moine est l'ange de la prière qui, par lui, monte sans interruption de la terre au ciel ; il est l'ange de l'expiation qui, grâce à sa vie pénitente, ne cesse de s'interposer entre la justice de Dieu et la société coupable. Mais la prière et l'expiation n'engourdissent point son bras ; sa règle lui fait une obligation rigoureuse du travail, et son travail n'est pas une simple occupation destinée à amortir les tentations de l'oisiveté : il est essentiellement productif, et, pour arriver plus sûrement à l'être, il a pour but principal la culture de la terre » (1).

De fait, en Normandie, saint Philibert avait réussi, par les efforts de ses moines, à faire d'une contrée stérile et malsaine la terre si fertile de Jumièges. — A Noirmoutier, lui et ses religieux surent « donner l'impulsion à une population encore à demi barbare et peu industrieuse. Habitués eux-mêmes à la culture, formés par l'expérience, ils apprirent aux habitants de l'île à tirer parti de leurs terrains, des engrais naturels que la mer leur apporte, et, par la construction d'énormes endiguements, à contenir les eaux de l'océan » (2). — Sur les bords de la Saône, ils défrichèrent la terre, si fertile à l'époque gallo-romaine mais en friche ou couverte de bois depuis les invasions barbares, et ils firent connaître aux indigènes de meilleures méthodes de culture.

Au IXe siècle, lors de l'arrivée des religieux philibertins, Tournus, malgré les ressources naturelles du sol, était relativement pauvre et peu peuplé. Mais, pour se rendre compte des richesses que leur promettaient « ces épaisses forêts, ces prairies bordant la Saône de leur verdure, cette rivière poissonneuse dont les flots paisibles baignent les murs de l'église monacale, ces ruisseaux qui actionnent des moulins, ces terres propres au labourage » (3) et demandant à être améliorées par des soins intelligents, un regard a suffi à l'œil

(1) L'abbé F. Martin, *Les moines et leur influence sociale*. Cité dans l'« Écho de Noirmoutier », p. 162, *La vie monastique à Hério*.

(2) Léon Jaud, curé-doyen de Noirmoutier, *Services rendus par saint Filibert et ses moines à l'agriculture et à l'industrie* (Écho de St Filibert de Noirmoutier, p. 85).

(3) Ancien bréviaire de Tournus, *Office de l'arrivée des Reliques*, leçon VII.

exercé des nouveaux propriétaires (1). A peine installés, ils se mettent, aidés de leurs mainmortables, à extraire du sol les trésors qu'il recèle.

Soixante-dix ans plus tard (945), quand il abandonnait aux religieux, moyennant une redevance annuelle de 12 deniers, les quel-

Fig. 61

Moine au travail.
(Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.)

ques arpents de terres et de prés qu'il possédait à Belleney, l'archevêque de Besançon se félicitait d'avoir l'occasion d'être utile à des serviteurs de Dieu occupés au labeur rural « servis Dei rurale opus exercentibus » (2).

(1) Falcon, *Chronicon*, 24 : *Geilo, cernens locum diligentiori studio magnum incrementi sumere posse provectum.*

(2) Donation de Gerfroi (Juénin, Preuves, p. 113).

Aux moines tournusiens des IXe et Xe siècles, comme aussi du XIe et du XIIe, on peut donc appliquer en toute justice ces paroles du panégyriste de saint Philibert : « Les voyez-vous qui mettent la main les uns à la charrue pour labourer la terre, les autres à la truelle pour édifier de magnifiques églises » ? Que ces moines-architectes se nomment Gerlannus ou Renco, il leur a fallu de nombreux et infatigables auxiliaires, soit pour bâtir et restaurer le monastère et la basilique, « monuments dont l'architecture grandiose laisse bien loin derrière elle les constructions les plus vantées de notre époque » ; soit pour décorer de peintures les murailles de l'église, de la crypte ou des cloîtres.

« A côté d'eux, ajoute le cardinal Perraud, leurs frères se livraient, dans le silencieux recueillement de leurs cellules, à des travaux intellectuels ; ils tenaient la plume ou le pinceau pour orner de miniatures leurs missels ou leurs antiphonaires » (1).

L'incendie de 1006 consuma presque toutes les anciennes œuvres manuscrites. Lors du pillage effectué par les calvinistes en 1562, une partie des « papiers et documents et les livres d'église furent brûlés ou rompus en si grande quantité que la terre en était toute couverte » (2). Ajoutez à cela les pertes occasionnées par les transformations révolutionnaires et aussi par la négligence des municipalités peu bibliophiles qui se succédèrent à Tournus pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, et vous saurez pourquoi, de l'époque monastique, il ne reste à la bibliothèque de la ville qu'un seul manuscrit précieux.

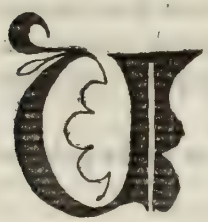


Fig. 62
Initiale de la Chronique de Tournus.

VÉNÉRABLE entre tous les autres ouvrages de la bibliothèque tournusienne, ce volume de 149 feuillets en parchemin (3) (198 millimètres × 147) est la réunion de quatre manuscrits latins, à quelques initiales peintes et à foliation unique (moderne), reliés ensemble : 1° *Vie, translations et miracles de saint Philibert*, par Ermentaire, moine du IXe siècle (cursive IXe siècle) ; — 2° *Catalogue des reliques contenues dans le monastère de Tournus* (gothique XIe siècle) ; — 3° *Chro-*

(1) Card. Perraud, *Panégyrique de saint Philibert*, pp. 64-65.
(2) Juénin, p. 267.
(3) Y compris les folios en blanc.

nique de Tournus, par Falcon (gothique XIe siècle) ; — 4° *Martyre, translation et miracles de saint Valérien,* par Garnier (gothique XIIe siècle) (1).

L'auteur du premier manuscrit « *Vita, translationes et miracula S. Filiberti* » a eu recours à une tmèse pour écrire son nom (*Ermentarius*) dans le dernier vers de la préface dédicatoire en six distiques :

ERMEN *enim vester* TARIUS *ista cupit* (2).

Ce religieux de Noirmoutier aurait, au dire de Mabillon (3), reproduit une ancienne Vie de saint Philibert composée par un moine de Jumièges presque contemporain du saint abbé, puis (en 830-840) il retraça lui-même le récit de la première translation à Déas ; enfin il acheva son ouvrage pendant qu'il était à la tête de la communauté errante. Mort vers 864, il ne fut pas moine à Tournus.

L'en-tête de la « *Vita S. Filiberti* » est assez original. Sur fond violet on lit ces cinq lignes (or et argent alternés) écrites en capitales, avec abrévations :

IN NOMINE DOMINI NOSTRI
JESU CHRISTI. INCIPIT VITA
SANCTI AC BEATISSIMI FILIBERTI
ABBATIS ATQUE CONFESSORIS CHRISTI (4).
INCLITUS ILLE ARBITER

Le Catalogue des reliques (*Breviarium de reliquiis*) ne comprend plus que les deux feuillets 117 (verso) et 118 (le reste, une ou plusieurs pages, a disparu). — Ce double feuillet semble provenir d'un inventaire de sacristie. Après avoir supputé certains linges et ornements liturgiques conservés dans le trésor de l'abbaye, le copiste énumère en détail les reliques et corps saints.

Comme cette pièce est restée inédite, j'ai cru bon de la publier

(1) Chifflet et Juénin, dans leurs Preuves, ont publié *in extenso* ces manuscrits, à l'exception du Breviarium.

(2) C'est-à-dire : C'est le vœu de notre Ermentaire.

(3) Cité par Juénin, p. 23, à la marge.

(4) Fol. 7. — Plus loin (fol. 38, verso), on lit, également sur fond violet, *Finit vita beati Filiberti. Incipiunt capitula libelli sequentis in quo continentur miracula sancti Filiberti abbatis atque confessoris Christi.* — Le manuscrit se termine (fol. 116) par ce distique :

Sed jam claudatur noster hoc fine libellus,
Plurima cum restent quæ memoranda forent.

ici en note, in extenso, et dans la langue originale (1), pour ne rien lui ravir de son parfum de naïveté.

On sait que l'auteur de la Chronique de Tournus (*Chronicon trenorciense*, fol. 119-134, verso en blanc) n'a indiqué que la première lettre F de son nom (2). Selon Juénin, il s'agit ici du moine Falcon écrivant par ordre de l'abbé Pierre 1er.

Consacré à la mémoire de saint Valérien (fol. 135-141), le manuscrit du moine Garnier « *Passio, translatio et miracula sancti Valeriani* »

(1) *Breviarium de reliquiis quæ continentur in monasterio trenorciensi*. Imprimis de prœsepio in quo dominus fuit positus, de fœno in quo jacuit, de pannis quibus fuit involutus, de lectulo in quo fuit nutritus, cilicium quod dicitur habuisse in deserto jejunans totum, una de sex hydriis quibus fecit ex aqua vinum, de calceariis ejus, de corrigia ejus, de tunica ejus, de calice in quo dominus bibit, de fragmentis cene ejus, ligamen quo ligatus fuit in passione totum, de veste purpurea et de veste alba quibus fuit vestitus in passione, de spinea corona, de spongia unde fuit potatus, de cruce plurime particule, de sindone nova qua Joseph involvit corpus ejus, de sepulcro plurime partes, de sudario quod fuit super caput ejus, ampulla argenti plena unguento de quo Marie Magdalene unxit pedes ejus. Reliquie matris domini, de ungulis et capillis ejus, de tunica et de plurimis vestimentis ejus. R. Johannis Baptiste, de ossibus et vestimentis ejus. R. Elisabeth matris ejus..... De ossibus et vestimentis Helisei prophete. Rel. de Habacuc propheta. Rel. Danielis prophete. De camino trium puerorum. Rel. beati Petri, dens unus et particula maxille cum capillis et barba ejus, de plurimis vestimentis ejus, de cruce et de lecto ejus, de rete ejus. De sanguine beati Pauli et de vestimentis ejus. De ossibus et vestimentis beati Andree. De capillis et vestimentis..... Johannis evangeliste. Ossa Jacobi Alfey et vestimenta. Item Jacobi de ossibus et vestimentis. Aliorumque apostolorum ossa et vestimenta plurima. De rel. Innocentium. Coste due beati Stephani, de sanguine ejus et de lapidibus unde fuit lapidatus et de vestimentis ejus. De beato Vincentio dens unus et plurima ossa et de vestimentis ejus. Aliorumque plurimorum martyrum, confessorum, virginum de quibus longum est enarrare. Ibi namque requiescit beatus Filibertus cujus hec omnia delata sunt. Ibi etiam requiescit predicator patrie Illius Valerianus scilicet martyr. Ibi quoque requiescit corpus Candidi senatoris. Corpora quoque sanctorum Clini martyris, Sansonis episcopi et confessoris Basilii, Benedicti de Quinciaco, Vitalis, Arnulfi, beatissimi Ardagni, reverendissimi patris Hilbode, ultimo omnium Christi sacerdotum hucusque in domino salvatorum. Volumus ut sciatis quia propter amorem beati Filiberti patroni nostri..... (*Le reste manque.*)

Juénin (p. 40), qui ne prétendait pas « assurer la vérité de toutes ces reliques », disait avec une certaine pointe de scepticisme : « une pieuse tradition les faisait croire véritables ».

(2) *Chronicon Trenorciense*, fol. 119, ligne 1 : *Venerabili Trenorciensis Ecclesiæ Abbati P. F.*

se termine par deux hymnes inédites en l'honneur du martyr de Tournus (fol. 142) et par diverses prières (fol. 143) (1).

Ce survivant de l'âge monastique porte le n° 41 de la bibliothèque abbatiale.

« Primitivement couvert d'une riche reliure en velours cramoisi sur ais de bois » (2), il s'est vu affubler, il y a un demi-siècle, d'un bien moderne maroquin brun à tranches dorées.

Fig. 63

Initiale du Missel des moines de Tournus.

XISTENT encore trois autres manuscrits liturgiques des moines : le Missel, le Processionnal et le Bréviaire (3).

Le plus remarquable est l'ancien MISSEL, ou Collectaire (in-4° ; haut. 28 centim. 1/2 ; larg. 19 cent. ; épais. 8 cent.).

Sa couverture est formée de deux planchettes (épais. 12 millim.) retenues par les nervures. Ces ais de bois sont revêtus, à l'extérieur, d'une peau brune, autrefois garnie elle-même de soie rouge que fixaient des clous de cuivre, à tête en rosace (4). Sur l'un des plats est creusé un encadrement (haut. 16 centim.; larg. 14 cent.; prof. 1/2 centim.) destiné sans doute à recevoir en incrustation une plaque de métal précieux enrichie de reliefs. — Si, comme tout semble le prouver, ce manuscrit remonte à la fin du XIe siècle, j'inclinerais à croire que sur cette couverture même aurait été enchâssé l'anneau, serti d'une riche topaze, qu'une petite-fille de Robert de France, la princesse Constance, avait donné au monastère, vers l'an 1078, et qui, du temps de Falcon, « brillait sur le livre des Évangiles » (5).

(1) Dernière ligne : *Sed erant illis omnia communia.*

(2) Maillard de Chambure, *Album de Saône-et-Loire*, t. I, p. 56.

(3) Le missel et le bréviaire sont signalés, mais avec des inexactitudes, dans le *catalogue général des Manuscrits des bibliothèques publiques de France, Départements,* tome VI, p. 381. Paris, Plon, 1887. — En disant que ce « manuscrit (*le missel*) renferme quelques documents curieux sur les principaux événements dont l'abbaye fut jadis le théâtre », le catalogue fait erreur.

(4) Il reste sur la couverture une trentaine de clous et quelques bribes de soie.

(5) Falcon, *Chronicon*, 49. — Les derniers feuillets du manuscrit contiennent effectivement les évangiles des fêtes.

Contre la garde est collé l'ex libris du chapitre de Tournus (1), avec en haut cette addition manuscrite : *Liber Calendarii, Orationum etc., ad usum Monasterii Trenorchiensis gothice manuscriptus.*

En lettres gothiques noires, le missel est entièrement écrit sur vélin (18 lignes à la page, sauf quelques pages qui n'en comptent que 17). — Les rubriques sont en rouge. Les initiales sont peintes (2), le plus grand nombre en une seule couleur (rouge, vert ou bleu); beaucoup sont enjolivées de filets multicolores (3) ; quelques-unes, rehaussées d'or (4).

Non folioté, il se compose de 277 feuillets (5). Malheureusement trois feuillets de l'ordinaire de la messe ont été coupés (6) et enlevés. Ce sont les feuillets compris entre le répons *misereatur* (exclusivement) du *Confiteor* et les mots *animarum suarum* (exclusivement) du memento des vivants. — Cette lacune empêche de retrouver la mention signalée par Juénin (7) : de *Rooneis Guichardi Abbatis* (8). Mais sont restés intacts les noms écrits à la marge du me-

(1) C'est *l'ex libris* reproduit en réduction dans cet ouvrage, à la fin de la troisième période.

(2) Environ 1700. Plusieurs de ces capitales ont été reproduites en noir dans le titre de cet ouvrage et dans les lettrines du livre second.

(3) Plus de 300.

(4) Aux fêtes de Noël, Épiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, lundi et mercredi de Pentecôte, Purification de Marie, Assomption et saint Philibert. — La plus grande majuscule est celle de la Pentecôte.

(5) Les 5 premiers feuillets renferment la messe en l'honneur de l'Humanité du Fils de Dieu et celle de la Croix (sur le recto des 1ers feuillets se trouvent les numéros successivement assignés au manuscrit dans la bibliothèque de l'abbaye ; en dernier lieu, c'était le N° 42. Le reste du 3e feuillet est resté en blanc) ; — 6 feuillets 1[2 sont consacrés au calendrier ; — le verso du 7e et le 8e feuillet sont en blanc; — le propre du temps commence au 1er dimanche de l'Avent (*Dominica prima in adventu Domini*) ; — il est suivi de prières pour le revêtement des ornements sacerdotaux et de l'ordinaire de la messe; — la messe de saint Sylvestre ouvre le propre des saints qui se termine à l'office de saint Thomas, apôtre ; — suivent les messes du commun, les messes de circonstances; — le manuscrit est complété par 17 feuillets affectés aux offices des défunts, 6 aux bénédictions diverses et 24 (dont 1 manque) aux épîtres et aux évangiles. Derniers mots : *de thesauro suo nova et vetera.* La dernière page est en blanc.

(6) Le feuillet qui précède immédiatement les pages disparues a été attaqué lui-même par le tranchet.

(7) Juénin, p. 143.

(8) (Souvenez-vous) de l'abbé Guichard de Réons.

mento des morts: *de Meduno Roberti aniciensis episcopi, de Compens Hugonis, Rafini Thomei, uxoris ejus Aremburgis* (1).

De ces manchettes l'historien de l'abbaye conclut que le missel a été écrit pendant l'abbatiat (1217-1223) de Guichard de Réons, qui est nommé au memento des vivants, et après le décès (1219) de Robert de Mehun, dont il est fait mention au memento des morts. Cette conclusion paraît outrée: car rien n'empêche d'annoter un manuscrit longtemps après son apparition. Et de fait, ici, les annotations ne sont pas de la même main ni de la même encre que le texte. De plus, le silence sur la Commémoraison des morts, sur la fête de saint Ardain (dont l'élévation eut lieu en 1140) et sur l'anniversaire de la Dédicace de l'église abbatiale (1120) laisserait supposer que cet ouvrage est antérieur au second quart du XIIe siècle. Enfin, loin de combattre cette opinion, l'examen des qualités intrinsèques concourt à la corroborer — D'autre part, le nom de saint Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu, mort vers 1067 et mentionné dans le calendrier du missel, ne permet pas de faire remonter le manuscrit au delà de cette date.

Pourquoi le nom d'Étienne comte de Mâcon (1097-1102), frère du futur pape Calixte II, est-il inscrit sur la garde finale : *Stephanus comes matisconensis?*

Le PROCESSIONNAL (2), ou recueil de chants et de prières pour les processions (XVIe siècle ; manuscrit sur papier, 157 feuillets (3) de

(1) (Souvenez-vous) de Robert de Mehun, évêque du Puy, de Hugues de Compens, de Thomas Rafin, de sa femme Aremberge.

(2) Conservé au grand séminaire d'Autun, le processionnal a été sommairement décrit, en 1882, par Omont, *Cabinet Historique*, pp. 571-572.

(3) Préface et table, 12 feuillets récemment numérotés en chiffres arabes ; corps de l'ouvrage, 145 feuillets, dont 143 numérotés par l'auteur en capitales romaines et les deux derniers non numérotés.

Fol. 1, ajouté par le chanoine Compagnot, v. en blanc. Fol. 2, en blanc; au verso, prières qui suivent la lotion des pieds du Jeudi-Saint, et à la fin: *Hic incipit liber processionum secundum ritum monasterii regalis Trenorchiensis. Prima dominica adventus*. Fol. 3, avertissement de l'auteur et table des matières jusqu'à fol. 11. Fol. 7 et 8, détails sur les processions (parcours et stations). Fol. 12, en blanc; au verso, addition. Primo folio-fol. CXL, propre du temps, propre et commun des saints, sépultures, circonstances diverses. Fol. CXLI enlevé. Sur fol. CXLII, deux lignes pour demander le beau temps *et libera nos de aquis multis*. Le reste et les 3 derniers feuillets ne sont pas du même auteur.

17 centimètres sur 12, cursive noire, rubriques en rouge, initiales couvertes d'une couleur jaune, reliure veau avec encadrement et fleurs sur les plats) est le seul livre noté (7 portées à la page) qui nous reste de l'époque monastique.

C'est le moine Claude de Wignaucourt, alors infirmier de l'abbaye, qui le composa en 1563, selon cette indication placée à la fin de la quatrième portée, fol. XVI : *De Wignaucourt Infirmarius hec scribebat 1563* (1). Précédemment (fol. 3), il avait dit comment, après la destruction ou l'enlèvement (1562), par les calvinistes, de tous les ouvrages liturgiques, il s'était vu, lui, *frater Claudius de Wignaucourt, Infirmarius,* dans la nécessité de reconstituer, presque uniquement de mémoire (2), ce livre des processions, à l'aide seulement de quelques feuillets çà et là dispersés qu'il avait pu recueillir (3).

Postérieur de quatorze années au processionnal, l'ancien BRÉVIAIRE de Tournus a été écrit par le même religieux, comme l'attestent soit les deux additions placées en tête de la première page : *Frère Claude de Vignaucourt at* (sic) *faict le présent bréviaire 1577, Dieu lui fasse perdon*, puis, à gauche : *Claude de Wignaucourt, grand prieur de céans et enfermier* (infirmier) *rendit l'esprit, 14* (4) *aoust 1579 ;* soit la ligne finale du manuscrit où l'auteur lui-même avertit que la dernière main a été mise à cet ouvrage par de Wignaucourt.

Dérelié et privé de ses couvertures, ce volumineux manuscri

(1) Il a signé encore au fol. LXXIX, fin de la 3e portée.

(2) « Frater Claudius de Wignaucourt Infirmarius hunc processionum librum quantum mente retinere poterat nullo exemplari previo ductus compegit tantummodo foliis quibusdam adjutus que ubique dispersa collegerat » (processionnal, fol. 3).

(3) Après la mort de son auteur, le processionnal fut à l'usage d'un religieux qui a inscrit son nom et sa dignité sur la garde de la première couverture, à l'encre rouge : *A. du Rousset, Reffecturier, 1587.* Dans la suite on l'égara. Au commencement du XVIIIe siècle, il faisait partie de la bibliothèque d'un prêtre de la ville, comme l'indiquent ces mots (fol. 3) : *ex libris de S. Loup.* Une addition (fol. 1) nous apprend qu'en 1710, par les soins du chanoine Pierre Compagnot, il rentra à la bibliothèque de l'abbaye. — Sur le dos d'un ex libris de Philibert Chapuys, curé de Saint-André, on a écrit le chiffre 2, et cet ex libris a été collé à l'envers contre la garde.

(4) Ce quantième n'est pas conforme au chiffre indiqué à la dernière ligne du bréviaire (13 août) ni par conséquent à la date de l'inscription tumulaire (ides d'août).

sur papier (696 feuillets ; haut. 29 centim. ; larg. 22 cent. ; grosse cursive noire ; les rubriques en rouge) est la réunion de cinq tomes(1) cousus ensemble et dont chacun avait à l'origine sa pagination spéciale. Plus tard on a essayé d'unifier le numérotage, mais on s'est arrêté au folio CCCLX, pour reprendre au feuillet suivant le chiffre XLIII du 3me tome.

Au premier feuillet, l'auteur avertit que ce bréviaire, composé selon le rite du monastère royal de Tournus qui relève de Rome immédiatement, sans intermédiaire (*nullo medio*), est utile et nécessaire à tous les moines soumis au dit monastère. Et à la fin du dernier feuillet, au recto, le moine-copiste a signé son œuvre : *Summam manum huic operi adhibuit de Wignaucourt.* Au-dessous ont été ajoutées, après sa mort, deux lignes qui mentionnent ses titres : *Prior major ac Infirmarius, Vicarius generalis Trenorchiensis, qui obiit* XIIIe *Augusti 1579.*

(1) Le tome Ier (fol. I-CLXXXIII, plus 1 feuillet blanc enlevé) contient le propre du temps de la partie d'hiver.

Fol. I, En rouge : *Dominica prima adventus.* En noir, l'addition signalée plus haut : *frère Claude de Vignaucourt*, et : *In nomine Domini, amen.* En rouge : *Incipit breviarium hyemale secundum ritum regalis monasterii Trenorchiensis ad romanam ecclesiam nullo medio pertinentis cunctis monachis eodem monasterio subditis utile ac necessarium, optime ordinatum. Et durat usque ad primas vesperas feste Trinitatis exclusive. Dominica prima adventus domini...*

Le tome 2 (fol. CLXXXV-CCCXXXVII ; — ou, selon l'ancien numérotage, I-CLI) renferme le propre des saints de la partie d'hiver et une page blanche. *Andree apostoli... Sequitur sanctorale hujus brevarii hyemalis — SS. Marci et Marcelliani, martyrum.*

Dans le tome 3 (fol. CCCXXXVIII - CCLX et XLIII - LXXIV ; ou, ancien numérotage, I-LXXIV ; plus 1 feuillet enlevé et 1 feuillet dont le recto est en blanc et le verso contient une rectification à l'office de saint Laurent) se trouve le propre du temps de la partie d'été. — *In festo sanctissime Trinitatis, Incipit breviarium estivale... castigatum, auctum ac in melius ordinatum quam olim minime visum est..... Et protenditur incipiens a primis vesperis Sancte Trinitatis inclusive usque ad primas dominici adventus exclusive.* — On voit que le bréviaire de Tournus était divisé en deux parties seulement : hiver et été.

Le tome 4e (fol. I-CLXXXIV) donne le propre des saints de la partie d'été. Ses premiers feuillets sont la répétition des sept derniers feuillets du propre des saints de la partie d'hiver. Il se termine par ces mots : *finis felicissimus.*

Le tome 5e et dernier (fol. I-CIII) se compose du psautier, des litanies des saints (propres à l'abbaye), des heures de la B. V. M., des invocations ou bénédictions, de l'office des morts et du commun des saints. Les sept derniers feuillets sont détachés et en mauvais état ; le verso du dernier, en blanc.

*
* *

Si nous avons décrit assez longuement ces œuvres, peu connues ou même ignorées des savants, ce n'est certes pas avec l'intention de faire passer le monastère de Tournus pour un foyer de lettres ou de sciences.

Qu'à l'instar des autres abbayes l'abbaye de Saint-Philibert ait eu, dès le principe, son *école monastique* partagée en école majeure et école mineure ; « la première, réservée aux moines, où l'on enseignait l'Écriture sainte, la théologie, les Pères de l'Église, le droit ecclésiastique et même les sept arts libéraux, savoir : la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie » (1); l'autre destinée aux enfants : cela n'étonnerait pas les esprits impartiaux qui savent qu'à l'époque des invasions barbares le goût de l'étude s'était réfugié dans les monastères.

L'école mineure fonctionnait déjà à Tournus à la fin du IXe siècle, puisque, après le départ des moines de saint Florent, la direction des jeunes élèves fut confiée au fameux moine Absalon (2), duquel nous aurons occasion de reparler.

Cette école était-elle publique? — Je suppose qu'elle le fut à l'origine et qu'on y recevait indistinctement tous les enfants du pays, pour leur inculquer les principes de la foi et les rudiments des sciences profanes. — Plus tard, l'école monacale fut réservée aux novices et aux enfants destinés par leurs familles à l'état religieux ; elle occupait l'aile méridionale de la cour intérieure du monastère, et cette aile était désignée sous le nom de « cloître des enfants, où les enfants ont coutume d'étudier » (3). (Après la sécularisation, ce bâtiment, appelé la maîtrise, reçut les clergeons employés au service de la collégiale.) — En même temps, préoccupés de l'éducation et de l'instruction à donner aux autres enfants de la ville, les religieux favorisèrent la création d'écoles en dehors de l'enceinte monacale. Nous savons qu'il en existait déjà au commencement du XIIIe siècle; car, en faisant l'historique de l'abbatiat de Bérard,

(1) Léon Jaud, *L'École monastique* (« Écho de S. Filibert de Noirmoutier », N° 13, p. 103).

(2) Chronique de Saint-Florent-les-Saumur (Juénin, Preuves, p. 106): *regimenque scholarum ad instruendos pueros ei committitur.*

(3) Juénin, pp. 92-93.

Juénin constate « que le chantre, officier claustral de l'abbaye, avait droit d'instituer le maître des écoles de Louhans, aussi bien que celui de la ville de Tournus ». D'ailleurs les archives des hospices nous apprennent qu'en 1508 Tournus possédait un collège (1) ; et Saint-Julien de Balleure mentionne la prébende créée, à la fin du XVIe siècle, par La Rochefoucauld, « pour un maistre d'escole à l'instruction de la jeunesse » (2).

Quant à l'école majeure, quelle fut sa vitalité? quelles furent ses vicissitudes? nous l'ignorons. Ce que nous sommes en droit d'affirmer, c'est que, du jour où les religieux négligèrent les travaux intellectuels, ils ne furent plus les disciples fidèles de leur fondateur. Ce dernier n'avait-il pas, dans son zèle pour l'étude, organisé le dortoir de Jumièges de manière à ce que chaque moine pût commodément lire pendant les heures d'insomnie ? (3)

Cependant, dès que la régularité commença à déchoir, déchurent fatalement le goût de l'étude et l'amour du travail manuel.

A Tournus, le grand ennemi fut le mode de recrutement. Plus que d'autres, surtout à partir du XIVe siècle, l'abbaye philibertine eut à souffrir de la tendance des familles à caser leurs cadets en de tranquilles monastères. Cette critique a été faite il y a trois siècles et demi par le jésuite Chifflet. « Les biens y croissans à veuë d'œuil, plusieurs seigneurs et dames de haute extraction s'estudièrent à y loger aucuns de leurs enfans: auprès desquels ceux de moindre condition ne pouvans trouver place, ce monastère fut insensiblement changé en un hospital de noblesse : ce qui n'advancea pas sa perfection. Ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'estat religieux n'ont pas tousjours esté tirez de l'escarlate des grandes maisons (4). »

Fig. 64

Tombe de Gabriel de Charnoz,
Aumônier de l'abbaye.

(1) Archives des hospices de Tournus, B. 38.

(2) Saint-Julien de Balleure, *Antiquités de Tournus*, p. 498.

(3) *Vita S. Filiberti*, VIII (Juénin, Preuves, p. 43).

(4) Chifflet, p. CCLXIV.

§ III

LES OFFICIERS SÉCULIERS DE L'ABBAYE

Nous n'avons pas à nous occuper du Capitaine de la ville ni des Échevins. Bien que le capitaine, nommé par les habitants, fût institué par l'abbé (1) qui pouvait le révoquer; et bien que les quatre échevins fussent choisis et nommés par l'abbé, sur une liste de douze candidats annuellement proposée par les habitants (2), cependant ces magistrats — aux fonctions analogues à celles de maire et d'adjoints — étaient des officiers municipaux et non des officiers de l'abbaye.

Parlons de ces derniers.

L'exercice des droits seigneuriaux ainsi que le service de l'hôtel abbatial et du monastère nécessitaient une phalange de fonctionnaires et obligeaient l'abbé à un grand train de maison.

Mentionnons, pour mémoire, dans la perception des revenus, les Collecteurs de redevances et les Amodiateurs de dîmes ; dans l'administration judiciaire, le Juge, le Lieutenant, le Procureur fiscal, le Greffier et les Sergents, et, pour la justice criminelle, le Prévôt (3); sans oublier les Notaires qui avaient le droit d'instrumenter, en dehors des notaires royaux, dans le territoire de Tournus et les dépendances de l'abbaye. Et entrons dans quelques détails sur le *Maréchal-Sénéchal*.

Dans un article intitulé « le Maréchalat et le Sénéchalat de l'abbaye de Tournus », un érudit mâconnais (4) s'étonne de retrouver, dans un couvent, des officiers décorés de titres aussi pompeux. Maréchal! sénéchal! ces noms réservés aux grands dignitaires de la couronne lui remettent en mémoire l'ironie du fabuliste :

> Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
> Tout petit prince à ses embassadeurs ;
> Tout marquis veut avoir des pages (5).

(1) Juénin, p. 199.

(2) Juénin, p. 5.

(3) Voir plus haut pages 77-78.

(4) Mgr Rameau. Voir « Annales de l'Académie de Mâcon », année 1900, pp. 294-299.

(5) La Fontaine, *Fables*, livre 1er, *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.*

Mais il semble oublier que le monastère de Tournus avait depuis longtemps pris des allures de souverain et que le seigneur-abbé ne pouvait consentir à donner au protecteur de son abbaye fortifiée ou au surveillant général de ses écuries (dont l'un des écuyers devait un jour prendre soin de la Pie (1) de Turenne !) le simple nom de sergent ou de palefrenier ! pas plus qu'au préposé en chef des dépenses culinaires la qualité trop banale de majordome ! Comme le titre de maréchal sonnait bien mieux lorsqu'en vertu de sa charge ce fonctionnaire recevait près des ponts-levis abaissés les nobles vassaux venant rendre hommage, ou qu'il accompagnait son puissant maître dans les visites seigneuriales, ou qu'à l'entrée officielle d'un nouvel abbé il tenait par la bride la monture abbatiale, depuis la première porte de la ville jusqu'à l'abbaye !

Il avait été stipulé qu'à Tournus ces dignités seraient réunies sur la même tête et que le maréchal serait de droit sénéchal ou chambellan de l'hôtel abbatial (2). Le maréchalat était héréditaire.

De fonctions réelles qu'ils étaient à l'origine, le maréchalat et le sénéchalat devinrent à la longue, il y a lieu de le croire, des sinécures, « d'autant que, depuis la fin du XVIe siècle, ceux qui possédaient ces offices héréditaires habitaient Mâcon » (3).

Mais jusqu'à la fin ce titre jouit de quelques redevances.

De ces curieuses redevances l'abbé Girard a dressé lui-même, en 1334, une liste détaillée (4) :

1° Si le maréchal était chevalier, l'abbé lui en fournissait le costume. — 2° Lorsqu'il se trouvait avec l'abbé, celui-ci lui devait, à lui et au domestique, la nourriture comme à ses autres écuyers et

(1) La Pie est le nom du cheval que montait Turenne à Salzbach lorsqu'il fut tué par un boulet (27 juillet 1675).

« Après la mort du héros, les généraux français, ne sachant quel parti prendre, délibéraient beaucoup et ne concluaient rien. Les soldats, dont ces incertitudes augmentaient le désespoir, crièrent de tous côtés à leurs chefs : Lâchez la Pie, elle vous conduira ! — Ce cheval fut recueilli par le cardinal de Bouillon (neveu de Turenne) qui le fit soigner et garder dans les écuries du palais abbatial de Tournus. Dans la belle saison, on le menait paître dans le grand pré de l'abbé, situé au nord de la ville, sur la rive droite de la Saône, et c'est dans cette prairie que ce cheval renommé est mort de vieillesse » (Bompar, *Notes et Souvenirs*, p. 245).

(2) Titre de 1334 (Juénin, Preuves, p. 246).

(3) Mgr Rameau, *loc. cit.*, p. 296.

(4) V. Juénin, Preuves, pp. 245-248.

comme à ses propres serviteurs, ainsi que du foin et de l'avoine pour son cheval. A Tournus, ce cheval avait droit aux écuries abbatiales. — 3° Il avait la faculté de prendre chaque jour au monastère la pitance ordinaire d'un moine avec double portion de vin, une miche (1) de pain blanc et une demie de pain noir. En considération des multiples services gracieusement rendus par son dévoué Jacquet de Chaney, l'abbé Pierre de Cros stipule, en 1349, que désormais à la demi-miche de pain bis sera substitué du pain blanc ! — 4° Lui appartenaient tout harnais à remplacer, et, dans les écuries abbatiales, tout cheval ou mulet hors de service. On lui réservait également les habits extérieurs avec chaperons dont les nobles vassaux de l'abbaye se trouvaient revêtus en faisant hommage ; et même la défroque entière, s'il s'agissait de chevaliers bannerets. Les vassaux roturiers en étaient quittes pour une livre de poivre ! — 5° Enfin il recevait quatre sols parisis de chacun de ceux à qui l'abbé rendait visite ; un salignon de sel de celui qui le distribuait aux pauvres le dimanche des « Bordes » (1er dimanche de carême), et une obole parisis sur chaque muid de vin vendu au cabaret (2) ou en détail à Tournus ou qu'on sortait de la ville pour le conduire ailleurs.

Vers 1539, le cardinal de Tournon essaya de supprimer charge et revenus. Mais, condamné par double sentence des requêtes du palais, il consentit à une transaction (1541) : au maréchal furent assignées, pour arrérages, la somme de 300 livres, et, pour tous droits, une rente annuelle de deux bichets de froment et deux bottes de vin (3), ou la valeur en argent, avec la mule ou « aultre beste » sur laquelle chaque nouvel abbé ferait son entrée (4).

Un acte de 1579 montre la veuve d'un maréchal donnant quittance de la rente à elle due « à cause de la sénéchautrie et mareschautrie de l'abbaye de Tournus... » et réclamant « les deux poinçons de vin clairet bon et loyal que le dit sieur (amodiateur des dîmes) promet payer aux vendanges prochaines » (5).

(1) La miche pesait 28 onces (Juénin, p. 184) c'est-à-dire une livre trois quarts.

(2) Le vin de la récolte vendu par le propriétaire-vigneron dans sa propre maison n'était pas taxé.

(3) Le bichet de Tournus valait 15 doubles-décalitres, et la botte, 2 tonneaux.

(4) Traité de 1541 avec le card. de Tournon (Juénin, p. 185 et Archives dép., H. 188).

(5) Minute 10.902. Etude de M. Gautheron, notaire à Mâcon.

Il est à présumer que l'institution du maréchalat remonte à l'époque de la construction d'un logis abbatial distinct des bâtiments claustraux.

Dans l'acte de 1334, (reproduit et confirmé quinze ans plus tard par Pierre IV de Cros) en faveur de « notre fidèle et cher Jacquet de Chaney, notre maréchal de Tournus », Girard IV n'établit pas pour la première fois, mais promulgue et rappelle à tous ses sujets les droits concédés à cet officier par les précédents abbés ou par la coutume. Et s'il dresse cet inventaire après s'être renseigné près des anciens moines, c'est sur la demande du maréchal lui-même, dont les antiques privilèges se trouvaient alors méconnus.

Le titre de maréchal se transmit jusqu'au troisième quart du XVIIIe siècle. Dans ce laps de temps, on trouve (Juénin et Archives départementales) la mention de deux maisons qui possédèrent par hérédité la double charge du maréchalat et du sénéchalat : celle de Jacquet de Chaney et des de Sagie (XV-XVIIe siècles) et celle des Lhuilier.

Vers l'année 1745, Joseph Lhuilier, secrétaire des États du Mâconnais et juge aux gabelles, remit au chapitre de Tournus, moyennant la somme de 2400 livres, « le fief, office et état de sénéchal et maréchal perpétuel, héréditaire, de l'abbaye royale de Tournus, avec tous les droits, émolumens, gages et honneurs y attribués, pour estre ledit office réuni et incorporé à la mense capitulaire du dit chapitre » (1).

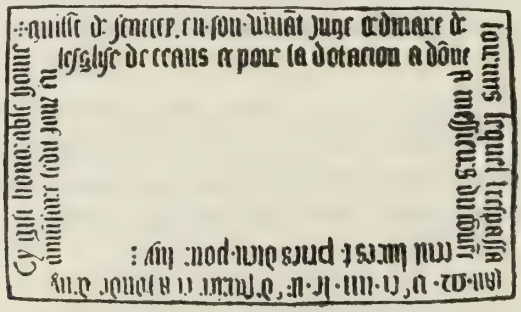


Fig. 65

Tombe de Guillaume de Sennecey, Juge de Tournus.
(*Tirée des « Pierres tombales de l'abbaye »*.)

(1) Archives de Saône-et-Loire, H. 200.

CHAPITRE TROISIEME

Joies et Epreuves de l'église monastique

Sous ce titre vont être groupés les faits saillants de l'ère monacale qui n'ont pas encore trouvé place dans notre récit.

Les annales de l'abbaye ont leurs pages de paix et leurs pages de trouble. Jours fastes et jours néfastes, n'est-ce point la trame ordinaire de toute vie collective comme de chaque existence individuelle ?

§ I
HEURES DE JOIE

Les chroniqueurs ne nous ont pas narré les circonstances qui marquèrent l'arrivée en Bourgogne du corps de saint Philibert et des reliques apportées par Geilon et ses religieux. De Saint-Pourçain à Tournus la translation fut-elle accompagnée de prodiges comme à Beauvoir, comme à Déas, comme à Cunauld ? s'effectua-t-elle au milieu d'ovations populaires ? nous l'ignorons.

En revanche, nous savons la pompe et l'enthousiasme qui présidèrent à leur retour, lorsqu'en 949, après l'exode occasionné par l'intrusion du moine Gui (1), Hervé III et ses moines les rapportèrent sur les bords de la Saône.

Fût-ce simple coïncidence, ou plutôt, selon la remarque des contemporains, juste punition provoquée par les regrettables procédés du comte Gilbert et par l'éloignement des reliques saintes ? toujours est-il que dans cet intervalle de trois ans la Bourgogne, « privée de ses riches joyaux » (2), subit d'incroyables calamités : s'attaquant à la terre, aux bêtes et aux hommes, ces maux décrits dans notre Chronique (3) n'épargnèrent pas la famille du « provocateur de l'ire

(1) Voir plus haut, pp. 96-97.
(2) Saint-Julien de Balleure, p. 516.
(3) Falcon, *Chronicon*, 33.

de Dieu ». Terrifié, le comte « depescha lettres aux évesques de Bourgongne, pour les exhorter et prier de s'assembler en concile et vouloir adviser ».

L'avis fut unanime : prélats et prêtres convinrent, aux acclamations de tout le peuple, qu'il fallait, pour faire cesser le fléau, obtenir le retour des reliques. A cet effet, deux personnages furent députés à Saint-Pourçain avec mission de promettre aux moines émigrés l'expulsion de l'intrus, un accueil honorable et la restitution de tous leurs biens, privilèges et libertés. La démarche réussit, et l'on prit jour pour le départ d'Auvergne (1).

Sur la rive droite de la Loire, les religieux sont salués par une foule compacte, à la tête de laquelle plusieurs prélats. Et aux abords de Tournus, à un kilomètre environ de la ville au midi, ils voient venir à leur rencontre trois escortes d'honneur conduites, la première par l'évêque d'Autun, la seconde par l'archevêque de Besançon « Chrysopolitanus antistes », la troisième par les évêques de Chalon et de Mâcon. Ce fut une entrée triomphale. Et soudain « toute la Bourgongne sentit une quasi respiration de ses malheurs et une comme interne consolation » (2).

Quant à l'abbaye, qui nous dira son allégresse lorsqu'elle revit ses fidèles religieux et ses chères reliques, c'est-à-dire sa vie et son trésor ? qui nous dira sa gratitude envers les Pères du concile réunis pour opérer le retour si vivement désiré ?

*
* *

Ce premier Concile de Tournus, assemblé vers l'an 949 (3), entre Pâques et l'Ascension, est nommé « concile national » par Saint-Julien de Balleure. « Car pour lors Bourgongne faisait nation. » Et

(1) Vers la fin de la première journée de marche, les religieux s'apprêtaient à bivouaquer dans un pré, lorsqu'ils furent assaillis à coups de pierres par les indigènes. Mais, ajoute la Chronique (35), pareils à des feuilles d'arbres desséchées qui seraient le jouet des vents, les projectiles se retournèrent contre les agresseurs.

(2) Saint-Julien de Balleure, p. 516.

(3) Suivi en cela par Saint-Julien de Balleure, Pierre Naturel, dans son ouvrage manuscrit sur les évêques de Chalon, place ce concile en l'an 944. De son côté, le Nouveau Gallia, s'appuyant sur un legs transmis à Aymard, abbé de Cluny, par les exécuteurs testamentaires de Gui, président du concile, conclut que ce concile a dû être tenu quelques années avant 949. — (Pour cette discussion, voir Juénin, p. 74 et p. 77, et *Observations, corrections et additions*, 1re page.)

dans le nombre des archevêques, évêques, abbés, docteurs, chanoines et autres, conciliairement assemblés en l'église abbatiale, cet historien nomme Gui archevêque de Lyon, Gerfroi archevêque de Besançon, Gotescald évêque de Lausanne, Rotmond évêque d'Autun, Hildebod évêque de Chalon, Mainbod évêque de Mâcon et Alcher évêque de Grenoble.

Fig. 66

Le pape Calixte II, Président du second Concile de Tournus, Consécrateur de l'église Saint-Philibert restaurée.
(*Portrait tiré d'une Galerie des papes.*)

Un siècle et demi plus tard (1115), sous l'abbé Francon, fut tenu le second Concile de Tournus, à l'effet de juger le différend existant

entre deux églises de Besançon : Saint-Jean et Saint-Étienne, qui se disputaient le titre de cathédrale (1). Sous la présidence de Gui, archevêque de Vienne et légat du pape Pascase II, se trouvèrent réunis Gauceran archevêque de Lyon, et les évêques Hugues de Grenoble, Léger de Viviers, Bérard de Mâcon, Étienne d'Autun, Gauthier de Chalon, Gauceran de Langres, Ponce de Belley, Gui de Genève et Gulincus de Sion, ainsi que Ponce abbé de Cluny et dix-sept autres abbés (2).

Devenu le successeur de Gélase II décédé à Cluny le 29 janvier 1119, l'ex-archevêque de Vienne, alors pape sous le nom de Calixte II, accéda volontiers au désir des religieux de Saint-Philibert : avant de gagner l'Italie, il revint à Tournus quatre ans après le concile, pour consacrer (3) en grande solennité (11 janvier 1120) la basilique entièrement restaurée. C'est lui-même qui a relaté cet événement si glorieux pour l'église Saint-Philibert : en deux bulles adressées à Francon, il parle des autels qu'il a dédiés, du cimetière qu'il a bénit, et il met sous la protection particulière du Saint-Siège cette église nouvellement embellie « qu'il a consacrée de ses propres mains ». — Jusqu'à l'époque de la Révolution, l'anniversaire de cette dédicace était célébré le 11 janvier à l'abbaye.

Déjà un siècle auparavant, quand Bernier eut réparé les dégâts de l'incendie de 1006, l'église avait reçu une consécration, de Geoffroy évêque de Chalon et Gauslein évêque de Mâcon, le 29 août 1019.

Et ce n'était sans doute pas la première cérémonie de ce genre accomplie en l'abbaye. L'abbé Étienne avait dû consacrer l'édifice bâti par ses soins, et cela avant de procéder à l'élévation du corps de saint Valérien.

(1) Voir Chifflet, Preuves, pp. 341-400. — Par sa bulle du 22 avril 1115, le pape avait donné ordre à son légat de réunir le concile à Dijon ou dans un lieu plus commode, et de vider le différend avant la fête de l'Assomption.

(2) Quelques auteurs signalent un 3me concile tenu à Tournus en 1117.

(3) De la consécration de l'église abbatiale par le pape Calixte II Gollut donnait naïvement ce motif : « Il consacra derechef l'abbaye de Tournus, estant mehu à ce, pour ce que célébrant messe, sur le temps de la consécration du précieux corps et sang de nostre Seigneur, Saulveur et Rédempteur Jésus-Christ, il veit quelque chose, par laquelle il cogneut que la majesté divine agréait le service et l'adoration qui luy estait faicte en ce lieu » (Léon Gollut, *Les Mémoires historiques de la République Séquanaise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 336. Année 1592).

De cette translation imposante les moines Falcon (1) et Garnier (2) ont laissé un récit bien circonstancié.

Depuis huit siècles exactement, le corps du martyr restait enfoui dans le sol où l'avaient déposé ses contemporains, quand Étienne en réalisa la solennelle exhumation. Préalablement il avait fait venir, des églises et prieurés dépendants de l'abbaye, un grand nombre de religieux, et publié dans les villes et les campagnes d'alentour que la solennité précédée d'un triduum de pénitence était fixée au dimanche 26 janvier. — En ce jour il y eut foule à Tournus.

A l'heure dite, l'abbé avec sa suite descend en l'église inférieure (l'ancienne basilique du martyr, la crypte depuis restaurée), pendant que, répandue tout autour de l'enceinte, la multitude attendait en prières. — On soulève le couvercle : une odeur délicate, comme de parfums, s'exhale du sarcophage ouvert ; les chairs semblent n'être pas consumées ; mais bientôt, au contact de l'air, il ne restera que le squelette. Sauf la tête tranchée par le glaive et qui reposait sur la poitrine, tous les membres étaient couchés en leur position normale.

Pendant le défilé des religieux, qui s'empressent de jeter un regard sur les précieux restes et de baiser la pierre du tombeau, on apporte au milieu du sanctuaire le buste et la châsse d'argent rehaussé d'or, d'ivoire et de diamants. Trois religieux vêtus de blanc prennent respectueusement le chef, qu'ils déposent dans le buste de métal, puis les gros ossements qu'ils étendent dans la châsse; laissant dans le sarcophage les autres reliques avec les poussières, et réservant pour un coffret spécial une petite croix d'étoffe trouvée sur la poitrine du saint. Chargés sur les épaules des religieux, entourés du peuple qui prie, qui chante, qui acclame, les reliquaires sont portés processionnellement de la crypte en la grande église alors sous le vocable de la sainte Vierge, et placés sur l'autel majeur où ils demeurèrent exposés pendant une semaine à la vénération des fidèles. Le jour de l'octave (qui était la fête de la Purification), on les reporta dans l'église inférieure où le peuple aimait à prier près du tombeau et on les mit sur l'autel que l'abbé venait d'élever en l'honneur de saint Valérien.

(1) Falcon, *Chronicon*, 38-43.

(2) Garnier (Juénin, Preuves, pp. 33-36).

Derrière cet autel on ne tarda pas à transporter le tombeau lui-même, après l'avoir enduit de bitume.

Entre autres prodiges opérés à cette occasion par l'intercession du martyr, nos chroniqueurs ont relaté les quatre guérisons: d'un homme extraordinairement voûté dont le corps était comme ramassé en peloton (1); d'une nonagénaire tournusienne privée de la vue ; d'une femme et d'un soldat minés par la fièvre.

En l'année 1140, sous Pierre II, l'église abbatiale fut témoin d'une autre translation: celle des reliques du bienheureux Ardain (2).

Le corps du XIIIe abbé de Tournus reposait depuis quatre-vingt-quatre ans dans l'aile septentrionale du cloître (au bas de l'escalier qui descend de la salle voûtée en la chapelle N.-D. de Pitié). Les religieux mirent son tombeau à découvert; puis, l'élevant un peu au-dessus de terre (cette cérémonie tenait alors lieu de canonisation), ils le laissèrent trois jours en cette situation.

Les malades en profitèrent. Ils purent toucher le sarcophage et (coutume suppliante encore en vigueur de nos jours en Bretagne et en Vendée) passer par-dessous. L'ancien bréviaire de l'abbaye nous dit comment, après une pause de près d'une heure sous le cercueil, une muette recouvra la parole qu'elle avait depuis longtemps perdue (3). Il mentionne dix autres guérisons ; ce sont des paralytiques, des anémiques, des lunatiques, des démoniaques, des épileptiques, qui ont prié près du tombeau; et ils étaient venus non seulement de la ville, mais des environs, même de pays éloignés: de Varennes-le-Grand, de Chalon, de Mâcon, de Saint-Amour, de Mervans et du Jura.

L'exhumation du bienheureux avait eu lieu le jeudi 13 juin. Le dimanche suivant, on transporta le tombeau dans la nef de la basilique et il demeura dans une espèce de mausolée (4), jusqu'au jour où, sous la poussée des miracles, les moines, procédant à une seconde translation (5 octobre) plus solennelle que la première, crurent devoir élever un autel où le saint corps serait officiellement

(1) *Pene totius mole corporis instar glomi contracta* (Falcon, 41).

(2) Cette cérémonie et les prodiges qui l'accompagnèrent sont décrits dans l'ancien bréviaire de Tournus, leçons du jour de la Translation de saint Ardain (5 octobre) et de l'octave (cf. Juénin, Preuves, pp. 153-156).

(3) Leçon de l'octave de la Translation de saint Ardain, second jour.

(4) Juénin, p. 119.

présenté aux hommages des peuples. Mais, par discrétion et par déférence, la Reine du ciel, patronne du monastère, fut comme chargée de présenter le nouveau saint; puisque l'autel érigé dans l'absidiole du croisillon septentrional prit tout d'abord le nom d'autel de la sainte Vierge et de saint Ardain (1). — Le sarcophage resta derrière cet autel jusqu'au milieu du XVIe siècle. Violé par les calvinistes qui jetèrent les reliques au feu, il aurait été plus tard descendu dans la crypte (2). Depuis la Révolution il a disparu.

On comprend que ces grandioses translations illustrées par des prodiges aient eu la puissance de raviver et d'entretenir un courant religieux vers l'abbaye; surtout à cette époque de foi ardente où les foules, habituées à peiner et à souffrir, éprouvaient le besoin, pour rendre moins rude la lutte vitale, de lever vers le ciel leurs regards résignés.

Mais gardons-nous d'oublier que nos saints locaux — le martyr Valérien et plus tard l'abbé Ardain — n'étaient pas seuls à attirer les pèlerins, et que la basilique pouvait offrir à leur vénération d'autres saints corps et d'innombrables reliques apportées de Noirmoutier (3).

C'est, on se le rappelle, à faire revenir d'exil ces reliques que s'employa le premier concile de Tournus; c'est pour en solenniser la rentrée que quatre des prélats prolongèrent leur séjour dans notre ville ; et c'est à ces mêmes évêques que l'on peut appliquer l'épithète de créateurs officiels des pèlerinages à Tournus. En effet, avant de se séparer (juin 949), ils décidèrent qu'à l'avenir tous les chefs de familles des diocèses d'Autun, de Chalon, de Mâcon et de Besançon viendraient à Tournus visiter l'abbaye et déposer leur offrande chaque année : les plus éloignés, selon leur facilité ; ceux

(1) Actes de la fondation (an. 1339) de 3 messes par semaine à l'autel de saint Ardain (Juénin, Preuves, p. 250).

(2) Juénin, p. 381.

(3) Selon le témoignage de Falcon (Chronicon 12-16), qui « a embarrassé sa narration de circonstances qui la rendent un peu fabuleuse » (Juénin, p. 21), ces dernières reliques auraient été transmises pour la plupart à saint Philibert lui-même par un membre de la famille impériale nommé Lucius, venu de Constantinople et qui aurait fondé le monastère de Luçon. — Dans ses lettres au card. de Tournon, le roi François Ier dit qu'il y avait dans l'abbaye neuf corps de saints canonisés, entre autres ceux de saint Valérien et de saint Philibert.

du voisinage, le lendemain de l'Ascension processionnellement (1). « Ce que bien longtemps fut continué, puis interrompu par les guerres et enfin délaissé par refroidissement de dévotion (2). » A la fin de la période monacale, cette coutume n'existait plus guère que pour certaines paroisses dépendantes de l'abbaye, comme Préty, Uchizy, Plottes, Mancey et Vers : les curés amenaient leurs paroissiens à Saint-Philibert le dimanche après l'Ascension (3).

En ce même dimanche se fit solennellement devant le maître-autel, au milieu d'un grand concours de peuple et de noblesse, l'ouverture de la châsse de saint Philibert (19 mai 1493) ; on en tira une côte et l'os maxillaire inférieur pour l'abbaye de Jumièges. D'avoir envoyé à l'illustre monastère quelques reliques de son fondateur, quoi de plus naturel ? En préludant ainsi à la sage distribution d'ossements aux lieux honorés par la présence du saint et aux églises placées sous son vocable, les moines favorisaient la piété des étrangers, surtout de ceux qui ne pouvaient entreprendre le voyage de Tournus.

Depuis quelques siècles, c'était principalement saint Philibert que les peuples venaient vénérer de préférence aux restes de saint Valérien. Même il devint le mobile exclusif du pèlerinage à partir du XVIe siècle, quand les protestants eurent brûlé ou dispersé le corps de notre martyr ainsi que la plupart des autres reliques. Et le puits de la crypte, dans lequel chaque pèlerin avait soin de prendre un peu d'eau, ne porta plus d'autre nom que celui de « puits de saint Philibert ».

Dans les rangs des innombrables malades qui mettaient leur confiance en saint Philibert, on rencontrait souvent des personnes atteintes de douleurs ou affligées d'écrouelles ; des parents amenant leurs enfants noués et anémiques, ou venant faire bénir et toucher à la châsse de petits vêtements ; — et encore, attestent les anciens, des époux qui soupiraient après la naissance d'un « beau garçon ! »

Réminiscence peut-être de deux retentissants pèlerinages accomplis sous l'abbatiat du premier Lénoncour. « En 1501, Jean de Chalon, prince d'Orange, et Philiberte de Luxembourg, qui n'avaient pas d'enfants mâles, crurent pouvoir en obtenir un par l'interces-

(1) Falcon, 36.

(2) Saint-Julien de Balleure, p. 518.

(3) Juénin, p. 74, note.

sion de saint Filibert. Ils vinrent tous deux en dévotion à l'église de l'abbaye et promirent à Dieu que s'il lui plaisait leur accorder un fils, ils lui donneraient le nom de Filibert... Ce fut ce fameux Philibert, prince d'Orange, vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint (1). » — Quelques années plus tard, en 1527, pour obtenir la même faveur, Charles III, duc de Savoie, résolut, de concert avec son épouse Béatrix, fille du roi de Portugal, d'envoyer à Tournus un gentilhomme qui ferait en leur nom une neuvaine et des présents. Leur fils, né dans l'année même, fut nommé Emmanuel-Philibert.

Ces pèlerinages princiers, les visites royales rendues à l'abbaye dans le cours des siècles depuis Louis d'Outremer jusqu'à Louis XIII, la présence officielle des ducs de Bourgogne venant devant le grand autel de l'église faire « fey et homaige à révérend père en Jhesus-Christ, l'abbé du monastère de Tournus, de tous les fiez que ceulx de Vienne voulaient tenir en fié d'icellui monastère » (2), n'étaient pas sans animer le vieux couvent.

Car j'imagine que ne fut guère imitée par sa famille la méthode dévotieuse de la princesse Constance, fille de Robert duc de Bourgogne et petite-fille de Robert roi de France : quand, avant son second mariage avec Alphonse de Castille, la pieuse veuve du comte de Chalon venait prier à l'abbaye, c'était, au dire de la Chronique, dans un costume fort simple et nu-pieds, dédaignant coursiers et véhicules (3).

Est-ce par dévotion ou par bravade que Gérard Ier, comte de Vienne et de Mâcon (1155-1184), entreprit le fameux pèlerinage dont Bernard de Saint-Romain nous a conservé le souvenir ? (4) Ce Gérard était le seigneur même qui, pour ruiner le port de Louhans que les religieux de Tournus possédaient sur la Seille et d'où, entre autres profits, ils tiraient chaque année le sel destiné à être distribué aux pauvres le premier dimanche de carême, avait établi

(1) Juénin, p. 245.

(2) Certificat fait à Talent par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, le 17 novembre 1366 (cf. Juénin, Preuves, p. 242, et Archives départ., H. 181). — Le même duc renouvela son hommage à Tournus même, le 23 juillet 1378.

(3) Falcon, 49.

(4) Chantre de l'abbaye en 1183, l'abbé Bernard de Saint-Romain a consigné par écrit, pendant qu'il était prieur de Loudun, trois miracles opérés à Tournus. « Mabillon les a tirés d'un manuscrit de Jumièges, et les a insérés dans les actes des saints de l'ordre de saint Benoît » (Juénin, pp. 134 et 138).

déloyalement un autre port à un kilomètre en amont, sans jamais consentir à faire cesser le préjudice. Un jour, escorté d'une nombreuse suite, il était entré triomphalement dans l'église Saint-Philibert comme pour narguer les religieux. Mais au moment où il se trouvait seul dans la chapelle du saint, au fond du déambulatoire, voici qu'un moine, armé de la crosse, sort de derrière l'autel et dit : « Comment as-tu la hardiesse d'entrer dans mon monastère, toi qui ne crains pas de violer mon droit? » et à ces mots, il saisit le comte par les cheveux, le renverse, le frappe rudement. L'entourage ne vit rien.

Dans la crainte sans doute de laisser planer en l'esprit de ses lecteurs un soupçon de pieuse supercherie sur l'un des robustes moines, notre annaliste a pris soin de préciser les détails de l'enquête.

« Transporté chez lui, le comte fit venir l'abbé et lui dit avec arrogance : Abbé, pourquoi m'as-tu fait frapper honteusement par l'un de tes moines? Si tu ne me livres ce moine et si tu ne le punis, je brûlerai l'abbaye. — L'abbé, ignorant tout, répondit : Si l'un des moines a eu cette audace, venez au chapitre où je les réunirai tous, même les malades; montrez-moi le coupable et satisfaction vous sera faite. Le comte et l'abbé vinrent donc au chapitre où tous étaient réunis, mais où le coupable ne put être trouvé. Il fut demandé au comte d'où venait son agresseur. « De derrière l'autel de saint Philibert, dit-il ; il était grand, chauve, d'aspect auguste, vêtu de blanc, armé de la crosse dont il m'a frappé. » Or comme il n'y avait aucun moine de cette ressemblance, il fut évident que saint Philibert avait puni, lui-même, le violateur de son droit (1). »

On devine le reste : ému, Gérard fait amende honorable, promet par serment d'abandonner le nouveau port, comble de présents le monastère. — Son pèlerinage portait fruit : saint Philibert lui avait fait recouvrer la vertu de justice !

Hélas ! toutes les injustices subies par l'abbaye ne furent point si heureusement réparées ; et les tristesses qu'elle ressentit ne connurent pas toujours un si prompt dénoûment ; comme nous allons nous en convaincre en tournant à la hâte les pages sombres de son histoire.

(1) Acta SS., *Vita S. Philiberti*, die XX August. § V (citation de Mgr Rameau, Annales de l'Académie de Mâcon, année 1901, p. 183 ; *Les Comtes héréditaires de Mâcon*).

Cliché M. Thibaudet

Fig. 327

Tour centrale et face Nord vues du nord-ouest

§ II

HEURES D'ÉPREUVES

Une des premières mésaventures arrivées aux bénédictins de Tournus fut l'enlèvement du corps de saint Florent (1) par un rusé moine percheron.

Longuement raconté dans la chronique de Saint-Florent-les-Saumur (2) et reproduit dans un opuscule sur Saint-Florent-le-Vieil (3), cet épisode présente des particularités assez originales pour en faire agréer l'insertion.

A la nouvelle que les religieux de saint Philibert avaient trouvé sur les bords de la Saône un abri commode et sûr, les moines de saint Florent, obligés, eux aussi, devant les invasions normandes, d'abandonner soit leur monastère du Mont-Glonne en Anjou, soit leur prieuré de Saint-Gaudon en Berry, étaient venus se réfugier à Tournus chez leurs anciens voisins, avec le corps de leur patron et tout ce qu'ils possédaient de précieux.

La paix une fois rendue aux provinces de l'ouest, les émigrés angevins s'apprêtèrent à regagner la patrie, pensant remporter leurs reliques. Mais ils avaient compté sans leurs hôtes : au déplacement du corps de saint Florent les religieux de Tournus opposent un refus formel.

Or, avant l'émigration, un moine jeune et fort intelligent, nommé Absalon, avait obtenu la permission d'aller voir sa famille au Mans, où il était resté depuis la fuite précipitée de ses confrères. Apprenant leur infortune, il imagine un stratagème. « Avec l'aide de Dieu, je rapporterai le corps de notre père ! »

Et il s'achemine vers Tournus. Arrivé aux portes de l'abbaye, il se traîne plutôt qu'il ne marche ; contrefaisant le boîteux, il feint, pour mieux jouer son rôle, d'être travaillé aux pieds et aux mains d'une contraction de nerfs. Reçu par charité, il est présenté à l'abbé (4). « Attiré par la réputation de régularité dont jouissent

(1) « Saint Florent, disciple de saint Martin, se retira dans une caverne du mont Glonne (diocèse d'Angers) où il mourut. On en faisait dans l'abbaye un office à 12 leçons, le 23 de septembre » (Juénin, p. 41).

(2) Extrait de la chronique de Saint-Florent (Juénin, Preuves, pp. 105-108).

(3) Léon Brétaudeau, *Saint-Florent-le-Vieil*. Angers, Lecoq, 1896.

(4) Probablement l'abbé Aimin (918-946.)

vos moines, affirme-t-il hypocritement, je brûle du désir de vivre et de mourir au milieu d'eux ».

L'abbé l'admet en la société des frères. On a bientôt constaté son zèle, sa ferveur, son esprit de pénitence et d'oraison ! Il plaît à tous, il est aimé de tous ; tous déplorent ses infirmités, tous prient pour sa guérison. « Mais aucun miracle ne s'opère ; car point n'était besoin de miracle ! »

Cependant on lui a confié successivement les emplois de maître des novices, de chantre, de bibliothécaire et enfin de sacristain. — Cette dernière charge et aussi les autorisations expresses accordées par l'abbé, qui n'aurait point voulu refuser au cher infirme le plaisir de passer de longues heures près des saintes reliques (à la vertu curative desquelles était confiée sa guérison), donnèrent à Absalon toutes facilités pour réaliser son dessein : il a libre accès auprès des grilles qui protègent le trésor et il tire ses plans.

En cambrioleur consommé, il se munit de limes bien affilées et enduites d'un certain onguent qui lui permettra d'opérer sans bruit. Puis il prépare en cachette un bon cheval, une peau de cerf et un habit laïque, sans omettre la fort sage précaution de ne pas rafraîchir sa tonsure monacale « dissimulata capitis sanitate ».

Et il attend le moment propice.

Ce fut la nuit d'une grande solennité. Après une journée de surmenage, pendant que les frères étaient plongés dans un profond sommeil, notre faux estropié, lui, pour lors bien droit et fort ingambe, entre dans l'église, referme les portes sur lui et les barre fortement, court au coffre, avec la lime en coupe les chaînes, ouvre la châsse de saint Florent, en tire les ossements qu'il va pouvoir déposer dans la peau de cerf, sort en silence, change d'habit, saute à cheval et trotte toute la nuit. A l'aube du jour, sa monture est excédée de fatigue : il l'abandonne et d'un pied alerte poursuit sa route.

Cependant, à Tournus, les moines avaient prolongé plus que de coutume leur sommeil (quoi d'étonnant en un lendemain de fête ?) Réveillé en sursaut par le point du jour, l'abbé arrive le premier à la petite porte de l'église, essaie en vain d'entrer, fait le tour de l'édifice, trouve la porte de devant ouverte et sonne matines. — Où donc est Absalon ? — En le cherchant, on s'aperçoit que la châsse de saint Florent est vide. Sur le champ on convoque le chapitre, on rassemble la communauté, on se lamente ; le peuple inquiet de ce

bruit insolite accourt ; des cavaliers sont lancés dans toutes les directions à la poursuite du sacristain. Le troisième jour, trois d'entre eux l'atteignent, mais sans le reconnaître sous son déguisement. Même ils se laissent mettre sur une fausse piste par le madré larron qui peut enfin parvenir en Anjou avec son précieux fardeau.

*
* *

Cette anecdote nous montre le prix qu'attachaient les moines et les peuples à la possession d'un saint corps, au xe siècle. Pourtant, il ne s'agissait là que d'un étranger, j'allais dire d'un hôte de passage. Quel n'eût pas été le deuil de l'abbaye si elle avait eu à déplorer, à cette époque, la cruelle perte qu'elle éprouva au xvie siècle?

Nous voulons parler de la profanation, par les calvinistes, des corps de saint Valérien et de saint Vital (1).

Dès la fin de l'année 1561, les quelques familles huguenotes de Tournus faisaient venir de Genève un prédicant. En mai suivant, des bandes fanatiques abattaient statues et croix hors de la ville et dévalisaient l'église Saint-Valérien ; puis, enhardies par l'arrivée du seigneur protestant Montbrun qui pénétra dans la ville, le 22 mai, avec 500 mousquetaires, ils mirent à sac les églises de Saint-André et de la Madeleine. Ordre fut intimé aux moines de quitter l'abbaye et la ville ; et, pour les prendre au besoin par la famine, défense aux boulangers et négociants de leur fournir aucuns vivres (2).

« Aidés d'un bon nombre de bourgeois, ajoute Juénin dans un manuscrit inédit (1697), les religieux défendirent l'entrée de l'abbaye au fameux Montbrun ; mais ils ne purent tenir contre le capitaine Ponsenac, lequel, après avoir obligé M. de Tavanes à lever le siège de devant Mâcon ,se vint présenter devant Tournus le 12 du mois d'août, et y entra le lendemain à la tête de 4000 suisses et de 3000 huguenots français. Aussitôt que les religieux eurent appris que Ponsenac approchait de Tournus, ils abandonnèrent leur monastère après avoir caché

(1) « Originaire d'Angleterre, saint Vital renonça au monde et se retira en France au territoire de Retz (diocèse de Nantes), où il se fit une petite cellule dans la montagne nommée alors *Scobrit* ; il y mourut après avoir passé saintement le reste de ses jours. Louis-le-Débonnaire donna le village de Scobrit, avec l'église de S. Vital, aux moines de S. Philibert, en 839. C'est aujourd'hui (1733) un prieuré où le saint est honoré sous le nom de *S. Viau* ou *Vias*. La paroisse de Leynes en Mâconnais, dépendante de l'abbaye, est sous l'invocation de ce saint confesseur » (Juénin, p. 44).

(2) Juénin, p. 264.

en différents endroits ce qu'ils avaient de plus riche, et ils se sauvèrent où ils purent. Les huguenots étant les maîtres brûlèrent, rompirent, démolirent, emportèrent tout ce qu'ils purent jusques aux gonds mêmes sans aucun respect de choses saintes (1). »

Ils se saisirent des six cloches de la tour centrale et d'un grand aigle doré qui en surmontait la flèche (2); ils allèrent jusqu'à soulever en plusieurs endroits les dalles de l'église pour violer quelques tombes.

L'année d'après, un moine constatait les ruines. En présentant au lecteur, en 1563, le processionnal qu'il venait de reconstituer, Claude de Wignaucourt écrit : « Anno domini millesimo quingentesimo sexagesimo secundo, in mense augusti, demolitione pene a fundamentis hujus regalis monasterii Trenorchiensis a sectatoribus hœresiarche Calvini facta, necnon vel exustis vel ablatis omnibus ecclesiasticis codicibus..... »

Avec quelques autres reliques, échappèrent à leur fureur le corps de saint Philibert et l'ossement de saint André ainsi que les parcelles d'étoffe conservées dans la statue de N.-D.-la-Brune.

Le bois de la madone ne tenta probablement guère leur cupidité. Quant aux reliquaires de saint Philibert et de saint André, Juénin suppose « que les moines les avaient emportés en se sauvant, aussi bien que quelques ornements et la plupart des titres et des papiers de l'abbaye » (3). Et il écrit en marge : « Ils furent transportés au château de Sennecey, d'où je ne sais comment on les sauva ».

A leur retour, en septembre, « les religieux trouvèrent le monastère en très mauvais état ». Par-devant le juge d'alors, Jean Pelez, ils firent dresser un procès-verbal des dégâts, d'où Juénin a tiré les détails suivants qu'il a consignés dans sa *Dissertation historique sur saint Valérien*.

« Nous a été montré par les dits sieurs religieux qu'au-dessous de la

(1) *Dissertation historique sur S. Valérien, martyr et apôtre de Tournus, et sur ses Reliques*, par un chanoine de l'abbaye, pp. 28-30. Manuscrit de la bibliothèque de la ville. — Une copie en a été faite en 1712 par Burlot. Au bas de la page 98 de cette copie on lit : « Claude Berthoux a donné dix livres pour son compte à M. Burlot pour avoir écrit cent quatre pages du livre neuf dont il a fait présent à la Confrérie de S. Valérien, le 5 février 1713 » (Registre de la Confrérie de S. Valérien).

(2) Juénin, p. 380.

(3) Juénin, p. 267.

dite maison de la Priorité (1), en certain lieu bien obscur, ils avaient caché et enterré bien avant dans terre toutes les châsses de saint Vital, saint Valérien, et autres reliquaires argentés et dorés et couverts de feuilles d'argent, lesquelles châsses et reliquaires ils nous ont dit avoir été trouvés et enlevés fors et excepté les ossements des saints que l'on a trouvés par terre. »

Sur quoi l'auteur fait cette remarque :

« On ne trouva pas tous les ossements sur la terre, puisque nous n'en avons qu'une dizaine des plus gros dans une caisse de bois de noyer et que nous n'avons pas la tête de saint Valérien, laquelle néanmoins Pierre de Saint-Julien avait vue avant les ravages des calvinistes. Ainsi il y a apparence que les autres furent brûlés. En effet une personne âgée et qui vit encore (1697) m'a assuré qu'elle avait ouï dire plusieurs fois à son grand-père qu'il avait vu brûler les reliques de l'abbaye dans le cloître. Et le traducteur du recueil des saints de Lyon par le P. Théophile Raynaud jésuite (1629) assure, en parlant de saint Valérien, qu'il a appris d'un personnage grave et digne de foi, que les hérétiques brûlèrent et jetèrent dans la rivière le corps de ce saint avec quantité d'autres saintes reliques. Les ossements donc qui nous restent et qui paraissent être de quatre ou cinq corps différents sont ceux qui échappèrent à ces furieux. On les a toujours conservés jusqu'à présent dans le trésor, avec le corps de saint Filibert et les autres reliques (2). »

*
* *

On le voit, la dispersion des restes de saint Valérien, de saint Vital et d'autres bienheureux fut loin d'exciter une émotion semblable à celle qui avait suivi l'enlèvement du corps de saint Florent.

C'est que, en août 1562, les religieux étaient absents ; les catholiques de Tournus, réduits à l'impuissance, pillés, malmenés, traités de séditieux ; l'abbaye, livrée aux calvinistes de la ville et des environs et à la soldatesque étrangère ; la France, plongée dans les horreurs des luttes fratricides.

Et ces guerres de religion, avec leurs intermittences de trèves mensongères et de paix mal assise, allaient jeter encore 36 ans d'inquiétudes, de troubles et d'épreuves dans Tournus et dans le monastère. — Que de fois, en cet intervalle, la ville sera assiégée, prise, reprise, saccagée par les ennemis comme par les soi-disant défenseurs ; par les huguenots, par les ligueurs, par les « royaux » ! —

(1) Plus tard, la maîtrise (aile méridionale de la cour des Cloîtres).

(2) *Dissertation historique sur S. Valérien*, fin de la 1re partie, *loc. cit.*, p. 30.

Quant à l'abbaye, mieux protégée par ses tours, ses murailles, ses meurtrières, elle sera moins sujette aux coups de mains. Mais, de servir de poste militaire ; d'être gardée par la compagnie royaliste de Saint-Ricaud (1567), ou par 30 hommes d'armes que de Ventoux voulait entretenir aux frais de l'abbé (1569), ou par 47 arquebusiers envoyés de Chalon par de La Roche (1570), ou, sur l'ordre du duc de Mayenne (1587), par les soldats de la garnison (de préférence aux habitants) ; d'être défendue par le sieur de Venières, gouverneur de Tournus, qui avait escaladé l'abbaye pour en chasser l'ancien capitaine (1594) : était-ce, pour un monastère, une situation bien enviable ?

Et même les moines et les habitants en vinrent, au temps de la Ligue, « à s'armer et à se barricader les uns contre les autres » (1). Longtemps maintenue dans le parti de la Ligue, la ville s'était déclarée contre, en 1589, et avait appelé à son aide le comte de Cruzille, Georges de Bauffremont. De son côté l'abbaye, restée favorable aux ligueurs et ayant obtenu de M. de Varennes renforts et munitions, fit faire une sortie, le 13 juin, vers les neuf heures du soir, par une soixantaine de soldats, au cri de « Ville gagnée ! » Intimidé, le comte se retira avec ses gens dans son château de Cruzille, et la milice urbaine décampa. Commencé dans la nuit par les ligueurs de l'abbaye, le pillage de la ville se continua d'une façon plus odieuse encore le lendemain, à l'arrivée des 300 hommes du duc de Nemours.

Pendant cette triste guerre, du côté de la Ligue comme du côté des troupes royales, pillages et réquisitions tenaient lieu de soldes. C'est dire l'état misérable dans lequel se trouvaient les habitants ; à de telles enseignes que le 27 juin 1591, quand le duc de Nemours vint à Tournus avec 500 chevaliers et 500 fantassins, il ne put s'y cantonner, faute de subsistances.

Au lecteur qui aurait la patience de parcourir attentivement les « Annales » de Jean Magnin (2), ou, dans l'Orbandale, « l'abrégé des

(1) Juénin, p. 277.

(2) Messire Jean Magnin, secrétaire en l'église de S. André, *Recueil des Annales de Tournus*, dès l'année 1537 jusqu'à 1575 (Juénin, Preuves, p. 293). Ce recueil se termine ainsi : « Le 26 janvier de la même année (1575), le roi de France et de Pologne Henri de Valois était entré en cette ville (de Tournus), et fut logé au grand logis de l'abbaye. Dieu lui donne la grâce de bien gouverner son royaume ».

guerres civiles » (1), ou les deux chapitres de Juénin intitulés « la guerre des huguenots et la guerre de la Ligue par rapport à Tournus » (2), je me croirais en droit, après avoir rappelé les noms et les actes des capitaines protestants Montbrun et Ponsenac et du chef catholique Tavannes, du ligueur Nemours et du royaliste Cruzille, de poser ces questions : Ne sont-elles pas à plaindre les cités qui recourent à de pareils défenseurs ? N'ont-elles pas tort les religions qui acceptent un semblable patronage ?

Et personne ne voudra contredire, si nous affirmons que de toutes les calamités subies par l'abbaye durant la période monacale la plus terrible fut ce fléau des guerres de la Réforme.

Sans doute Tournus avait déjà été pris et pillé : au xve siècle, par les Armagnacs, alors que malgré l'ordre du bailli de Mâcon les habitants de Plottes, d'Ozenay, du Villars, de Vers et de Dulphey refusèrent d'y monter la garde dans la nuit du 22 au 23 septembre 1422 (3), — et auparavant (4), au xe siècle, par les Hongrois, qui mirent le feu à la ville et à l'abbaye, mais ne s'emparèrent probablement pas du vieux château où les moines s'étaient retirés avec leurs reliques et leurs trésors.

(1) Le R. P. Berthaud, *L'Illustre Orbandale* ou l'Histoire ancienne et moderne de Chalon-sur-Saône. Lyon, 1662, 2 volumes.

(2) Juénin, pp. 261-293.

(3) Des registres de l'hôtel de ville de Mâcon Juénin a extrait, pour la publier dans son Histoire (Preuves, p. 167), une poésie satirique dans laquelle on plaisante les Tournusiens pour n'avoir pas su se défendre :

L'an mil quatre cent vint et dos
Fut prins Tornus et mis sur dos,
Le vint et trois jour de septembre,
De gens d'armes en très grand nombre.
.....
.....
Point n'ont voulu de garnison,
Mais se sont moqués de Mascon,
Dont ils orent tort,
Ils ont été prins en leurs lits
Comme un porc.

(Cette satire est reproduite en entier dans « L'Abbaye de Tournus », septembre 1903).

(4) « Il paraît, par une enquête faite en 1380 au sujet de la garde de l'abbaye, que les *Compagnies* ou *Tard-venus* ne purent s'emparer de Tournus » (Juénin, p. 187). Mais ces bandes rôdèrent pendant 4 ans dans la Bourgogne et le Mâconnais, où elles exercèrent leurs brigandages.

Sans doute aussi, après cet incendie de 937 allumé par les barbares de la Scythie, le monastère devint de nouveau la proie des flammes : d'abord sous l'abbé Wago, lors de la fête de saint Vital, le 16 octobre 1006, jour où il eut la douleur de perdre non seulement des bâtiments et des titres, « mais presque tous les meubles, les livres et les ornements, dont l'on ne préserva du feu qu'une partie jetée à la hâte sous quelques voûtes souterraines» (1) ; — puis, en 1245.

Sans doute enfin les mainmortables et les dîmés s'étaient plus d'une fois révoltés, ainsi que l'ont fait voir les sanglants épisodes de Jean Dandrie et de Pierre Grimoud (2) ; — et les seigneurs voisins avaient souvent, dans le cours des siècles, pillé les églises et usurpé les biens de l'abbaye; comme il est facile d'en juger soit par plusieurs actes et titres de restitution des domaines injustement ravis au monastère, soit par les brefs d'Adrien IV et d'Alexandre III et par les lettres du légat Éraclius, mandant aux archevêques de Lyon et de Besançon, à l'archevêque de Bourges et aux évêques de Poitiers et d'ailleurs, aux évêques de Mâcon et de Chalon d'user de toute leur autorité pour empêcher leurs puissants diocésains de vexer l'abbaye ou ses dépendances (3).

Mais ces usurpations et révoltes n'étaient que des incidents de la lutte contre la puissance féodale ou les droits seigneuriaux de l'abbé; ces brigandages n'avaient point porté atteinte au trésor des reliques ; ces incendies, malgré les dégâts, avaient fourni l'occasion, les deux premiers, aux abbés Étienne et Bernier d'utiliser leurs immenses ressources à de grandioses réédifications ou restaurations de l'église et du monastère ; le troisième, aux religieux, pendant la vacance du siège abbatial, d'intéresser le pape Innocent IV et l'abbé de Citeaux à la réfection des édifices endommagés par les flammes. Ce dernier promit à tous les fidèles qui y contribueraient de les rendre participants aux prières et bonnes œuvres de son ordre (4). Quant au saint-père, il accorda

(1) Juénin, p. 86. — C'est dans cet incendie de 1006 que deux novices, nommés Eudes et Morin, ne voulurent pas quitter le sanctuaire, préférant être ensevelis sous les décombres que de survivre à la catastrophe.

(2) V. plus haut, p. 82 et p. 83.

(3) Juénin, Preuves, *passim*.

(4) Lettres de recommandation de l'abbé de Citeaux (Juénin, Preuves, p. 203).

40 jours d'indulgences à ceux qui, véritablement contrits, visiteraient l'église abbatiale le jour de l'Assomption, ainsi qu'aux fêtes de saint Valérien et de saint Philibert, en y déposant une offrande ; et il ajouta que les diocésains de Lyon pourraient gagner aussi l'indulgence le jour de la dédicace de l'église (11 janvier).

En un mot, dans les épreuves antérieures, du mal était toujours sorti un plus grand bien pour le monastère.

Au contraire, les épreuves du XVIe siècle, au lieu d'opérer une bienfaisante réaction sur la vie monacale déjà fort appauvrie à Tournus, lui portèrent le dernier coup.

Ce fut, il faut l'avouer, un mal nécessaire, une délivrance.

Car, pour employer la comparaison évangélique, si la règle monastique avait pu être le sel de la région tournusienne, alors que, adonnés sérieusement à la prière, à la mortification et au travail, les religieux offraient un exemple salutaire aux attristés comme aux orgueilleux, aux pauvres comme aux jouisseurs, aux laborieux comme aux insouciants ; par contre, du jour où ils voulurent esquiver tout labeur et toute mortification et même apporter à l'office une négligence telle que le grand prieur fut contraint de réagir contre les absences par la soustraction de pitance, ce sel affadi demandait à être rejeté.

A défaut de réforme irréalisable, une transformation s'imposait.

Les moines le comprirent.

Pour échanger le froc et les vœux monastiques contre l'habit ecclésiastique séculier et les obligations canoniales, ils eurent recours au souverain pontife, seule puissance compétente en la matière.

L'autorisation fut promulguée en 1627.

De monastère régulier, l'abbaye de Tournus allait devenir une Collégiale séculière.

Fig. 67

Ornement tiré de Juénin.

Fig. 68

Tournus à vol d'oiseau.
(*Réduction d'une lithographie tirée de l'«Album de S.-et-L.»*)

TROISIÈME PÉRIODE

LES CHANOINES DE SAINT-PHILIBERT

(1627-1790)

Possédée d'abord par les bénédictins de Noirmoutier, l'abbaye de Tournus était devenue une Collégiale de chanoines depuis 1627 ; mais l'abbé crossé et mitré conservait tous ses anciens privilèges équivalant presque à une souveraineté.

BOISLILE, *Mémoires de Saint-Simon*, t. VIII, p. 104.

Fig. 69

Initiale tirée de l'Hist. de Juénin.

TOUT en conservant le titre d'abbaye, Saint-Philibert perdait sa famille monacale ; race noble dont les ancêtres vendéens avaient, après une émigration pleine de péripéties, rencontré sur les rives de la Saône un refuge tranquille, bientôt transformé par eux en riche et puissant monastère, et, à l'ombre de la grande basilique, grâce à leur travail intelligent, aux largesses des seigneurs et aux aumônes des pèlerins, avaient insensiblement groupé les populations agricoles et les gens de négoce, suscitant auprès de l'antique castrum de Trénorque et de l'ancienne villa gallo-romaine le bourg puis la ville de Tournus.

Les derniers rejetons de cette vieille et authentique lignée, fils depuis longtemps dégénérés, trouvant trop au-dessus de leurs moyens la tâche ancestrale, changèrent de nom et d'état pour pouvoir rester encore au service de leur église.

Cette transformation du monastère en collégiale, du couvent en chapitre, des moines en chanoines, s'appelle la Sécularisation.

Après avoir indiqué les circonstances de la métamorphose, nous donnerons un aperçu des événements dont fut témoin Saint-Philibert pendant les 163 ans de son existence comme collégiale.

CHAPITRE PREMIER

La Sécularisation

Parlons séparément de ses Formalités et de ses Conséquences.

§ I

FORMALITÉS DE LA SÉCULARISATION

Nous sommes aux derniers jours de l'année 1619.

Depuis « déjà longtemps les moines bénédictins de Tournus ne tenaient plus à leur règle que par leurs vœux et un peu par leur habit et quelques restes d'observances monastiques » (1); et encore le vœu solennel de pauvreté était pratiquement annulé, puisque les religieux achetaient et construisaient en leur propre nom, et disposaient, pour leurs usages particuliers, des portions monacales et des revenus de leurs offices claustraux (2).

Le grand prieur, homme âgé et fort judicieux, Mathieu de Naturel, leur proposa de se faire séculariser.

Motifs et prétextes ne manquaient pas.

Par suite des différents incendies qui avaient consumé ou endommagé l'abbaye depuis sa fondation, n'avait-elle pas été rebâtie en forme de citadelle plutôt que de monastère ? Les maisons des dignitaires construites à l'est, au nord et à l'ouest de l'église ne reléguaient-elles point les autres religieux dans la petite cour des cloîtres sans jardin ni espace suffisant pour une honnête récréation ? — Tournus n'était-il pas ville-frontière défendue par l'abbaye? en sorte qu'au moindre bruit de guerre, soit dans le royaume de France, soit dans le comté de Bourgogne, alors sous la domination espagnole, soit en Bresse, hier encore possédée par les ducs de Savoie,

(1) Juénin, p. 301.

(2) Bulle de sécularisation de l'abbaye de Tournus, 2.

la milice affluait dans la forteresse abbatiale pour la défense du pays; et, comme la garnison logeait dans le monastère, il en résultait, vu la petitesse et la disposition du lieu, un continuel va-et-vient, un amalgame de moines et de soldats peu en harmonie avec les usages conventuels. — Même en temps de paix, la présence des prisons et de l'auditoire de la justice séculière dans l'enceinte monacale ne mettait-elle pas les religieux en contact fréquent et inévitable avec les laïques (1)? Aussi, qu'était-il logiquement advenu? de temps immémorial on ne connaissait plus ni clôture ni vie commune entre frères. Dans leurs appartements privés, les moines recevaient à loisir parents, amis, étrangers; et, selon leur bon plaisir, ils sortaient de l'enclos à toute heure du jour ou de la nuit. Relativement à l'office, on agissait depuis quelques années comme envers des prêtres séculiers, privant de distributions les religieux qui n'y assistaient pas.

Voyant donc qu'il n'y avait aucune espérance de réforme, le grand prieur jugea « nécessaire pour la sûreté de leurs consciences, utile pour la gloire de Dieu et l'augmentation de son service, et même expédient pour l'édification du prochain, de se réduire en l'état ecclésiastique séculier » (2).

Quelle proposition pouvait être plus agréable aux religieux ?

Ce premier projet de sécularisation fut mûrement étudié au chapitre du 11 mars 1620 (3); et dès lors on se mit en devoir de faire les démarches près du pape, à qui seul il appartient de séculariser; près du roi, parce que l'abbaye de Tournus était de fondation royale; près du cardinal La Rochefoucauld, le commendataire d'alors.

L'abbé se montra on ne peut mieux disposé à appuyer la proposition, sous la réserve expresse que tous les frais (4) en seraient supportés par le couvent; et, le 4 février 1621, il concluait la transaction ou concordat qui allait servir de base à la sécularisation.

Le roi donna son consentement dès le 22 du même mois.

A Rome, il y eut des contretemps causés en grande partie par la

(1) Juénin, pp. 301-302, et bulle de sécularisation, 1 et 2.

(2) Juénin, p. 302.

(3) Les habitants de Tournus donnèrent leur consentement à la sécularisation le 20 mars 1620.

(4) Fixée d'abord à 6000 ducats, la taxe fut abaissée à 1500.

mort de Grégoire XVI, survenue, il est vrai, après la signature de la supplique (1), mais avant l'expédition de la bulle ; par le décès du premier banquier chargé de l'affaire ; et surtout par une demande de réduction sur la taxe. Enfin la pièce, datée du 6 août 1623, jour de l'avènement d'Urbain VIII au pontificat, et expédiée le mardi-gras de l'an 1627, put être enregistrée au parlement le 14 août.

Restait la fulmination ou publication solennelle.

Elle fut confiée à l'évêque diocésain, Mgr Jacques de Neufchèses.

Séances préliminaires et cérémonie finale ne manquèrent pas de grandeur. Elles eurent lieu (sauf la 2e séance) dans la chapelle actuelle des fonts baptismaux, alors chapelle Saint-Georges, que tapissaient pour la circonstance les tentures du château de Sennecey. Outre le prélat-président et son assistant, le lieutenant général au bailliage de Mâcon, étaient présents: le procureur du roi, les officiers de justice, les échevins et autres notables de la ville, le secrétaire du cardinal-abbé et les religieux de Saint-Philibert. La foule se pressait dans les nefs.

Dans la première séance préparatoire (lundi 25 octobre), on fit la lecture des pièces officielles : bulle du souverain pontife, lettres patentes du roi, arrêt de la cour, ordonnance épiscopale, assignations, etc... Tous ces documents furent transcrits et enregistrés avec le concordat dans le procès-verbal (2).

La seconde séance (séance privée, même jour) fut consacrée à l'audition de quatorze témoins, pour le contrôle des faits exposés dans la supplique. — La troisième (mardi 26), à plusieurs comparutions et réquisitions, entre autres celle de Salomon de Drée, député triennal de la noblesse mâconnaise. Ce seigneur proposa, mais en vain, que nul ne pût devenir chanoine à moins d'être gentilhomme. — La quatrième et dernière (même jour), à la visite de l'abbaye, pour la vérification des motifs allégués par les moines.

Le 27 octobre, après l'audition des remontrances présentées par deux échevins, l'évêque de Chalon se rend dans le chœur devant le maître-autel pour prononcer la sentence définitive. — Il fait l'historique de la bulle dont il est l'exécuteur et le commissaire apostolique, et dans laquelle Urbain VIII qualifie de « très utile, néces-

(1) Grégoire XV agréa et signa la supplique le 13 novembre 1622.

(2) La bulle se trouve dans Chifflet (Preuves, pp. 489-511) et Juénin (Preuves, pp. 94-308).

saire même » (1), la modification radicale sollicitée par l'abbé et le couvent de Tournus; il la détaille, en indique les motifs et les clauses, et, en vertu du pouvoir à lui conféré sur les moines de Tournus, il les décharge de l'observance de la règle bénédictine et les relève de leurs vœux, excepté du vœu de chasteté, et il érige l'église du monastère en église séculière et collégiale sous l'invocation de saint Philibert.

Aussitôt la sentence prononcée, tous les religieux profès et non profès se mettent à genoux au pied de l'autel. L'évêque leur enlève l'habit de saint Benoît, les revêt des insignes canoniaux et leur donne l'absolution de toutes les censures qu'ils pouvaient avoir encourues. Quand le futur doyen, Robert de Burnan, en son nom et au nom de tous les membres du chapitre, eut fait la profession de foi, on entonna l'hymne « Veni, Creator » ; et monseigneur mit en possession de la dignité abbatiale le cardinal de La Rochefoucauld représenté par le chanoine chalonnais Tapin; et des autres dignités, des canonicats et des demi-canonicats, les religieux et les prêtres séculiers préalablement désignés.

Enfin, quand les élus eurent prêté le serment de fidélité, de soumission et d'obéissance à leur évêque, grâces unanimes furent rendues à Dieu par le peuple en prières et par le prélat à l'autel.

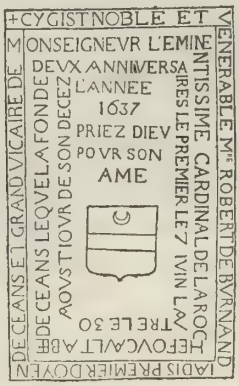


Fig. 70

Tombe de R. de Burnan,
1er Doyen de la Collégiale.
(« *P. T. A.* » (2).)

(1) *Prædicti status immutatio maxime conveniens et necessario erat* (bulle, 4).

(2) L'abréviation « P. T. A. » signifie : « Pierres tombales de l'abbaye », de J. Martin.

§ II

CONSÉQUENCES DE LA SÉCULARISATION

Un nouvel état de choses était créé par la sécularisation : à la place du monastère composé d'un abbé commendataire et du couvent bénédictin, Tournus possédait une église collégiale séculière composée de l'abbé Titulaire et d'un Chapitre canonial.

I. Le Titulaire Séculier

« L'abbaye séculière sera la principale dignité de l'église collégiale Saint-Philibert (1). » Ainsi s'exprime la bulle d'Urbain VIII.

Comme les commendataires, l'abbé séculier n'était pas tenu à la résidence ; et le droit canon ne lui demandait pas d'être prêtre ni même engagé dans les ordres sacrés : la simple tonsure le rendait apte à posséder le bénéfice. — A l'entière nomination du roi, quoique institué par le pape, n'aurait-il pu, à défaut de mérites ou de talent, invoquer la faveur royale ?

En un mot, c'était un titulaire : manière de propriétaire terrien qui, ayant reçu, en viager, des domaines éloignés et inconnus, pouvait les donner à bail, et dont la principale occupation consistera peut-être à toucher annuellement les revenus de l'usufruit, « en acquittant avec plus ou moins de conscience les charges matérielles que la coutume ou un traité particulier lui imposaient à l'égard du couvent » (2).

La vérité nous invite à reconnaître qu'à Saint-Philibert il n'en fut pas ainsi.

Des cinq titulaires qui recueillirent la succession du cardinal La Rochefoucauld, et dont le premier ne fit qu'apparaître sur le siège abbatial, deux sont remarquables par l'austérité de leur vie : Louis de Chandenier, ami de saint Vincent-de-Paul qui l'agrégea à sa congrégation de Saint-Lazare, et Coëtlosquet, dont la conduite exemplaire fit dire de lui qu'il avait été non pas un évêque de cour, comme tant d'autres de ses collègues, mais un « évêque à la cour » ; les deux autres, Bouillon et Fleury, furent d'insignes bienfaiteurs de Tournus. — Ajoutons que parmi nos titulaires séculiers se trouvent deux évêques académiciens et précepteurs des enfants

(1) Bulle de sécularisation, 7.

(2) L. Chomton, *Église Saint-Bénigne de Dijon*, p. 253.

Clichés M. Thibaudet

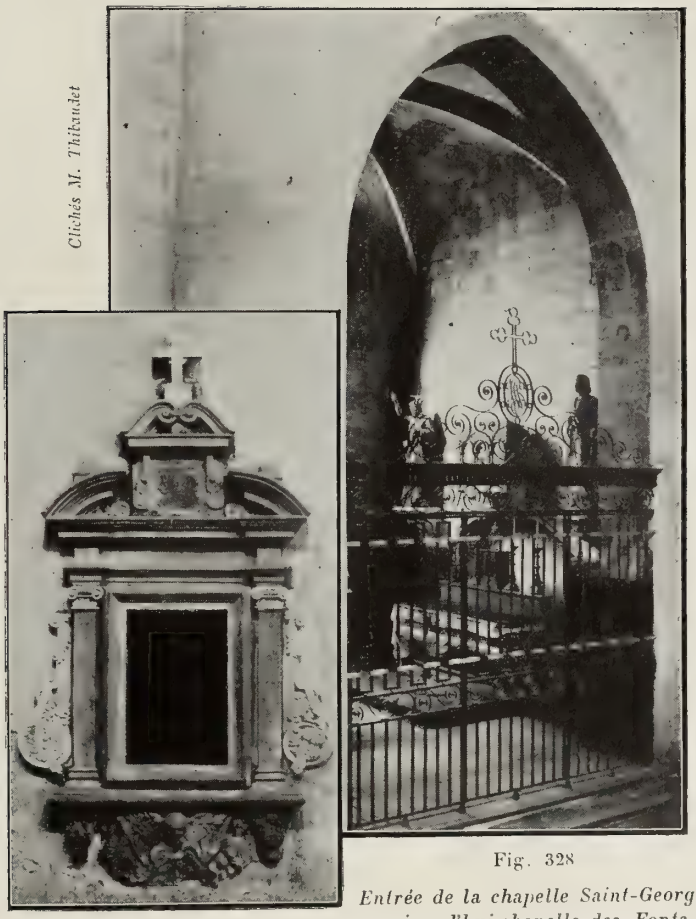


Fig. 328

Entrée de la chapelle Saint-Georges, aujourd'hui chapelle des Fonts dédiée à S. Jean-Baptiste et à S. André

Fig. 329

Monument commémoratif du moine Cl. Berthet

CHAPELLE SAINT-GEORGES
où se sont tenues les séances de la sécularisation

de France : Fleury et Coëtlosquet, et trois cardinaux : La Rochefoucauld, Bouillon et Fleury.

*
* *

Par la bulle de sécularisation, le titulaire était maintenu dans les droits et privilèges des anciens abbés.

Lors même qu'il n'eût été que clerc tonsuré, il pouvait porter, dans l'abbaye et dans toute la ville, la crosse, la mitre et les autres ornements pontificaux.

Un incident soulevé en 1654, à l'occasion d'une visite pastorale, prouve que, relevant directement du Saint-Siège comme avant la sécularisation, les abbés séculiers de Tournus n'eurent jamais la pensée d'abdiquer leur indépendance vis-à-vis de l'ordinaire. — L'évêque de Chalon avait fait publier une quinzaine de jours à l'avance, dans la ville et dans les villages voisins, qu'il conférerait le sacrement de confirmation en l'église de l'abbaye le dimanche 3 mai ; et, la veille de la cérémonie, accompagné de son official, des deux curés de la ville, de l'archiprêtre, de plusieurs ecclésiastiques des environs et entouré d'une grande foule de peuple, il se présenta devant l'abbaye ; mais il ne put entrer. A son approche, l'abbé s'était saisi des clefs, il avait fait dresser le pont-levis, avertissant les chanoines que cette visite lui paraissait suspecte, et, malgré les sommations épiscopales, malgré les démarches du chapitre, la porte resta fermée, le pont ne s'abaissa point, et la confirmation dut se donner ailleurs. Comme abbé exempt de la juridiction épiscopale et ne relevant, lui et son église, que du Saint-Siège, Rochechouart de Chandenier venait d'affirmer ostensiblement son privilège ; puis, comme seigneur de Tournus, il allait courtoisement, à l'issue de la cérémonie, quérir en carrosse Mgr de Neufchèses « dans la chapelle des récollets et l'amenait manger à l'hôtel abbatial » (1).

Mais seul l'abbé était exempt de la juridiction épiscopale : le chapitre, comme les prieurés, églises et chapelles qui dépendaient de Tournus, était soumis à l'entière juridiction, visite et obéissance de l'évêque diocésain (2).

Quant à la juridiction temporelle, rien n'était innové. L'abbé

(1) Juénin, p. 339, en marge.

(2) Bulle de sécularisation, 17.

restait seigneur haut-justicier de la ville de Tournus et des villages soumis à la mense abbatiale, et les officiers nommés par lui continuèrent à exercer la justice dans l'enclos de l'abbaye, où étaient de toute ancienneté son auditoire et ses prisons. Il jouissait du logis abbatial.

De même que fort longtemps avant la sécularisation la mense abbatiale était séparée de la conventuelle, ainsi, après, il y eut deux menses distinctes, celle de l'abbé et celle du chapitre.

En partie la mense capitulaire était alimentée par l'abbé. Vers la fin du XVIIIe siècle, les livraisons annuelles consistaient « principalement en 124 bichets de froment pur et net, 179 tonneaux de vin et 2.000 livres en espèces » (1) ; sans parler des droits d'avènement (600 livres) et d'entrée (500 livres) à solder par chaque titulaire.

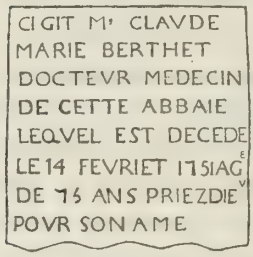


Fig. 71

Tombe de Claude Berthet, médecin de l'abbaye.

Ce dernier, d'après le concordat de 1621, devait pourvoir aux prébendes (2) de médecin, de chirurgien-barbier (3) et de couturier, pendant la vie des fonctionnaires alors en place, avec faculté de les supprimer après décès, s'il le jugeait utile au bien du chapitre.

A l'abbé incombaient les réparations de l'église et du monastère.

J'ai lu dans un manuscrit de la bibliothèque de Charolles (4), de la fin du XVIIIe siècle, que les revenus abbatiaux étaient de « douze mille livres annuellement, toutes charges payées ».

Mais l'auteur du mémoire anonyme semble être resté bien au-dessous de la vérité, vu l'époque où il écrivait. Et le décret d'extinction de l'abbaye (1785) nous invite à tripler ce chiffre (5).

(1) Arch. dép. de S.-et-L., H. 201.

(2) Chacune de ces prébendes, comme celle des anciens religieux, était de 4 bichets de froment et 5 poinçons de vin.

(3) Le continuateur de l'Histoire de Juénin fournit ce détail sur une des fonctions du chirurgien : « M. l'abbé ou les fermiers donnent une demi-prébende à un chirurgien nommé d'eux pour leur servir quand ils sont malades et *pour les raser* sans qu'il ne leur en coûte s'ils veulent » (manuscrit anonyme continuant jusqu'en 1745 l'Histoire de Juénin, p. 148. Bibliothèque de la ville de Tournus).

(4) *Mémoire concernant le duché de Bourgogne.*

(5) Le décret d'extinction de l'abbaye (arch. de l'Ain, H. 695) statua (art. 7 et 8) que l'évêché de Mâcon recevrait une rente annuelle de la valeur de

Comme les abbés de Cluny et de Saint-Rigaud, celui de Tournus avait le droit de députer aux États du Mâconnais (1).

II. Le Chapitre

Un chapitre séculier ou corps de chanoines remplaçait le couvent régulier.

Au spirituel, le chapitre était soumis à l'entière juridiction de l'évêque de Chalon, que les chanoines « reconnaissaient pour leur juge naturel et leur supérieur » (2).

Au temporel, les membres du chapitre ne se regardaient pas comme justiciables de l'abbé (3). Aussi, quand, dans un acte de donation au chapitre, Louis de Chandenier voulut prendre le titre de seigneur spirituel et temporel de Tournus », les chanoines, pour affirmer leur indépendance, se hâtèrent de se dire « conseigneurs de l'abbaye de Tournus » ; et, nonobstant les réclamations de l'abbé, ils conservèrent ce qualificatif dans tous les actes des procès soutenus contre lui.

Ce mot « procès » ne doit pas étonner : car nous avons vu que la bourse des titulaires était distincte de celle du chapitre. Et où trouver une institution humaine dans laquelle la divergence d'intérêts n'a pas été l'occasion de quelques démêlés ? D'ailleurs, comment établir un nouvel état de choses sans laisser à la chicane la possibilité de s'y introduire ?

Nous savons aussi que les abbés étaient obligés de livrer chaque année à la mense capitulaire une certaine quantité de blé, de vin et

600 setiers de blé, mesure de Paris, c'est-à-dire 12.000 livres : or l'évêché de Mâcon n'était qu'un des trois copartageants. D'autre part, le chapitre de Neuville devait, sur le produit net des revenus de son lot, d'abord prélever annuellement 12.300 livres ; savoir, au moins 4.000 pour le paiement de charges communes et le rachat des maisons canoniales (art. 24), et 8.300 pour l'augmentation du préciput des dignitaires (art. 25); puis employer le reste en distributions et en gros fruits (art. 26). Enfin on verra plus loin que la portion attribuée à la mense épiscopale de Chalon fut d'une valeur à peu près égale au lot de Neuville.

Il est vrai que dans les deux ou trois années qui suivirent l'extinction du titre abbatial les charges annuelles furent augmentées de beaucoup par le paiement des frais de la réunion.

(1) *Almanach du Mâconnais*, année 1786.

(2) Juénin, p. 339.

(3) Ibid., p. 343.

d'argent (1). A cette mense ou trésor commun aux capitulants avaient été attribués les revenus des anciens offices claustraux ; et la bulle (2) y avait ajouté les doyennés ruraux de Louhans, Vers, Bissy-la-Mâconnaise et Donzy-le-Royal (3), ainsi que les rentes de neuf chapelles fondées en l'église de l'abbaye (4), et des chapelles de Saint-Pierre (en l'église Saint-Valérien), de Saint-Martin-lès-Tournus (5) et de l'Ile-Palme (6).

Les archives de Saône-et-Loire nous donnent d'autres détails sur les biens du chapitre qui comprennent encore : les terres et seigneuries de Dulphey, de Charmes, d'Outry, de Gratay, de Champvent (Chardonnay), de Fissy ; les cens, rentes, servis et autres droits dus dans la ville et au territoire de Tournus, à Gigny, Lampagny et La Colonne ; le droit des langues de bœufs et vaches qui se tuent à Tournus ; un quartier de mouton, payable par chaque boucher de la ville, le jour de l'Ascension ; deux jambonneaux sur chaque pourceau ou truie qui se tue audit Tournus ; onze parcelles de prés, maisons, terres, vignes, jardins, audit territoire ; le doyenné de Brienne ; tout ou partie des dîmes de la chapelle Saint-Just à Champlecy en Charolais, de Mirande (Montbellet), de Lampagny (Gigny), de L'Abergement-lès-Cuisery, de Ménetreuil, d'Huilly, de Saugy, Donand et Biou (Baudrières), de Servignat en Bresse, d'Arbigny, de Chavannes-sur-Reyssouse, de Sainte-Olive en Dombes ; les terriers de Grevilly, de Corcelles et de Chavy (Ozenay), de Boyé et Banzon (Saint-Gengoux-de-Scissé), de Ratenelle, de l'Ile-Parve (près Pont-de-Veyle) ; des rentes foncières ou constituées (7).

« En 1790, le total des revenus du chapitre est estimé 39.492 livres 4 deniers (8) ; la double part des doyens est évaluée à 3.779

(1) V. page 178.

(2) Bulle de sécularisation, 15.

(3) Les dîmes de Louhans et de Bissy furent ensuite abandonnées aux curés.

(4) Anciennes chapelles Saint-Antoine, Saint-Philibert, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean l'Évangéliste, Notre-Dame de Consolation, Saint-Ardain, Saint-Georges, Saint-Vital et Saint-Pourçain.

(5) Ancienne chapelle située sur la route de Mâcon.

(6) Kauffmann, *Les bords de la Saône*, p. 274, la nomme « île de la Palme ».

(7) Archives de Saône-et-Loire, H. 201.

(8) En 1775, ils s'élevaient à 13.947 livres 2 sols 1 denier, dans les diocèses de Chalon et de Mâcon (Arch. dép., H. 202).

livres 10 sols 8 deniers par an ; celle d'un chanoine, 1889 livres 15 sols 4 deniers, et celle d'un chanoine semi-prébendé, 1094 livres 16 sols (1). » Le chantre et le trésorier jouissaient d'un préciput (2). Le reliquat était employé aux besoins de l'église.

*
* *

Le collège capitulaire était composé de douze chanoines, auxquels étaient joints six demi-chanoines et six enfants de chœur.

Les Chanoines. — Parmi les douze canonicats il y avait trois dignités : le doyenné, la chantrerie et la trésorerie.

Le *doyen* était le chef du chapitre et, non l'abbé. Il siégeait, au chœur, immédiatement après l'abbé et à sa droite. Pour la correction et la discipline, il était soumis, comme chacun de ses collègues, à la juridiction du chapitre. Au milieu d'eux, il était regardé comme « primus inter pares » ; mais il ne se laissait pas « de présider les réunions capitulaires, d'y faire toutes les propositions et de colliger les voix » (3). Rôle que remplissait, en son absence, le premier en dignité ou le plus ancien chanoine.

Dans la distribution des revenus, il recevait part double.

A partir de 1776, « le caveau de la chapelle de saint Blaise fut réservé pour inhumer les doyens » (4).

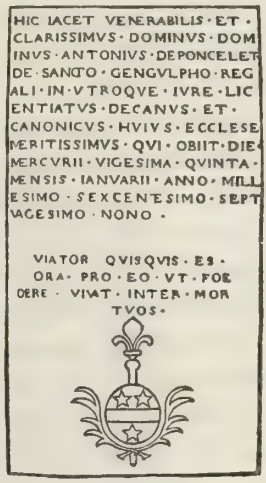


Fig. 72

Tombe d'Ant. de Poncelet 3me Doyen de la Collégiale. (« *P. T. A.* »)

Élu par le chapitre, le doyen recevait de l'abbé la confirmation de sa dignité.

(1) Archives départementales, H. 203. Parmi les redevances, les archives signalent 145 livres à solder par la ville de Poitiers ; 37 l. 10 s. par les minimes de Moulins ; 139 l. 12 s. par le Clergé de France ; 300 l. par l'Hôtel-Dieu de Paris ; 106 l. par les États de Bourgogne ; 120 l. par la ville de Mâcon ; 428 l. par l'hospice de Mâcon ; 59 l. 13 s. par les États du Mâconnais, et 273 l. 18 s. par la Chambre diocésaine de Chalon (Arch. dép., H. 203[46]).

(2) Le chantre, 488 livres ; le trésorier, 582 (Arch. dép., ibid).

(3) Juénin, p. 349.

(4) Archives de Saône-et-Loire, H. 204.

Voici la liste des doyens de la collégiale Saint-Philibert :

Robert de Burnan	1627-1637
François Hugand	1637-1657
Antoine de Poncelet	1657-1679
Jean Julien	1679-1722
Guillaume-Augustin Mercier	1722-1734
Pierre Bret	1734-1740
Pierre Compagnot	1740-1745
Pierre Juénin	1745-1747
Gabriel de Mongirod	1747-1776
Jean-Marie-Gabriel de Mongirod	1776-1784

Jean-Marie-Gabriel de Mongirod fut le dernier doyen. A sa mort (1784), il y eut compétition entre le chanoine Lombard, élu régulièrement par le chapitre, et l'étranger Mesléart, se disant pourvu du doyenné à titre de « brevetaire de joyeux avénement » (1). Le procès n'était pas encore jugé en 1790, et le chantre Pennet fit fonction de doyen jusqu'à la Révolution.

Les autres dignités et les neuf canonicats simples étaient à la pleine nomination et institution de l'abbé, sauf l'un des membres dont l'élection appartenait au corps canonial.

Pendant la vacance du siège abbatial, le droit de collation était dévolu à l'évêque de Chalon (2).

Au *chantre* incombaient la direction du chœur et le soin d'assurer le service divin par les demi-chanoines, les enfants de chœur et les prêtres habitués. Mais, comme il ne pouvait avoir l'œil à tout, les statuts l'obligeaient « de gager à ses frais un sous-chantre agréé par le chapitre ».

Chargé des reliques, de l'argenterie, du luminaire et des ornements de l'église, le *trésorier* fournissait caution. Il avait un auxiliaire-prêtre. Pour l'entretien de la sacristie il jouissait de la terre et seigneurie de Bonnay. Dans la suite, comme il ne trouvait pas les revenus suffisants pour cet office, il obtint, en 1675, un arrêt qui transféra rentes et charges au chapitre lui-même.

Pour être pourvu d'une dignité, il fallait posséder les qualités requises et avoir atteint l'âge de 25 ans.

(1) Archives départementales, H. 202. — Jean Mesléart, chanoine de la cathédrale de Chartres, était aumônier du commun de Monsieur, frère du roi.

(2) Arch. dép., H. 204.

Le doyen jouissait de la maison (1), du jardin, de la vigne et des prés affectés à l'office de chambrier ; le chantre, des bâtiments et vergers de l'hôtelier (2) ; le trésorier, de l'aumônerie (3).

Fig. 73

Tour de l'Aumônerie.
(Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud, d'après un dessin de E. Meulien.)

(1) Aujourd'hui maison Coste.

(2) Maison Gaudriot avec le presbytère et son jardin.

(3) Maison Thibaudet (moins la tour XVIIe siècle, qui formait le logis d'un prébendé. Sur l'écusson se lisent la devise *Hac cordis mei salus* et la date 1643).

Les neuf autres chanoines formaient comme une garde à l'ouest, au nord et à l'est de l'église, depuis le presbytère actuel jusqu'au logis abbatial. Leurs habitations, plus ou moins vastes et commodes, étaient occupées par « ancienneté et par option » (1).

Toutes ces maisons canoniales étaient la propriété du chapitre. « Les droits d'entrée étaient employés aux réparations (1). »

A la suite du doyen, du chantre et du trésorier, les neuf chanoines prébendés marchaient par rang d'ancienneté dans le chapitre, et selon le degré des saints ordres ; la préséance étant dévolue aux prêtres sur les diacres, aux diacres sur les sous-diacres, etc. — Mais quand « les diacres avaient reçu la prêtrise, ils reprenaient le rang qui leur était dû selon le temps de leur réception » (2).

Plus tard, en faveur des vétérans du chapitre qui seraient obligés, après 20 années de services consécutifs, de se démettre de leurs bénéfices pour cause d'infirmité ou de caducité, il fut résolu que deux d'entre eux pourraient, leur vie durant, jouir de leur maison canoniale et continuer à occuper leur place au chœur et au chapitre (où cependant ils n'auraient plus voix délibérative).

Au chapitre les affaires se réglaient à la pluralité des voix (3).

Dans les statuts promulgués en septembre 1632, l'évêque de Chalon fixait à 22 ans révolus l'âge requis pour entrer au chapitre, et à la condition que le postulant fût engagé dans les ordres sacrés. Avant la fin de sa trentième année, il devait recevoir la prêtrise.

Le costume de chœur était primitivement le surplis et le bonnet carré avec, sur le bras, une fourrure grise appelée aumusse, et l'habit violet pour les dignitaires. En 1651, les chanoines, « à l'imitation et conformité de l'église cathédrale », prirent l'habit canonial d'hiver, à partir des premières vêpres de la Toussaint jusqu'au samedi saint ; c'est-à-dire le rochet, la chape ou manteau à parements rouges de soie, et le domino ou camail à queue, à fourrure grise.

Astreints à la résidence, les dignitaires et les chanoines devaient assister aux chapitres généraux et à toutes les heures de l'office divin, (sauf pendant les trois mois de vacances réglementaires),

(1) Arch. dép., H. 203 [46].

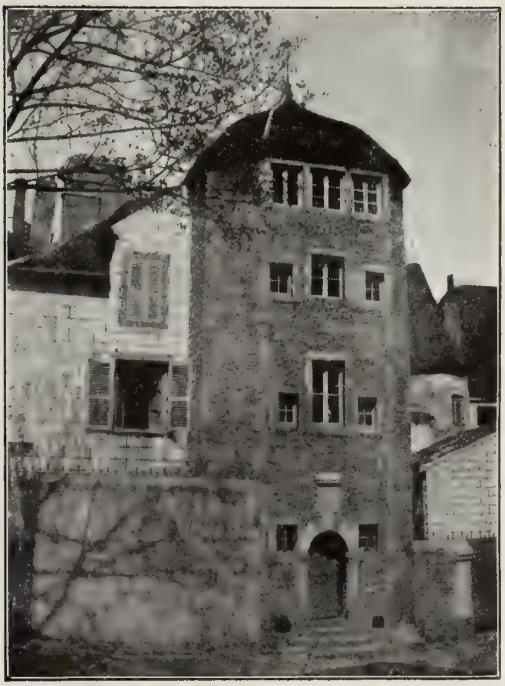
(2) Ordonnance épiscopale du 16 décembre 1664.

(3) A partir de 1635, la sacristie actuelle servit de salle de chapitre.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 330

TOUR DU DOYEN DE LA COLLÉGIALE



Cliché M. Thibaudet

Fig. 331

TOUR DU TRÉSORIER DE LA COLLÉGIALE
remise en l'état primitif en 1900
(*La fig. 73, p. 183, représente la tour avant sa restauration*)

sous peine d'être privés des fruits de leurs bénéfices. A cet effet, le tiers des revenus fut converti en distributions quotidiennes pour chaque office. Seuls les assistants y avaient part. On faisait cependant exception en faveur des malades, des infirmes et de tous ceux qui étaient empêchés par une raison légitime.

A dater du 1er janvier 1634 et pendant quelques années, l'assistance aux offices fut constatée par des jetons de présence en plomb, frappés généralement d'un seul côté.

Le « Manuel de l'amateur de jetons » (1) présente trois de ces méreaux, tous contremarqués d'une fleur de lis en creux (fig. 74, 75 et 76).

Fig. 74

Méreau à l'effigie de saint Valérien.
(*Tiré du « Manuel de l'amateur de jetons ».*)

Debout, le martyr Valérien tient une palme à la main. (Diamètre : 20 millim. ; fig. 74.)

Fig. 75

Méreau à la double effigie de la sainte Vierge et de saint Philibert.
(*Tiré du « Manuel de l'amateur de jetons ».*)

La Vierge-Mère et, au revers, saint Philibert tenant la crosse et accosté d'une épée nue et la pointe en haut, rappellent que l'abbaye Saint-Valérien fut octroyée aux religieux de la sainte Vierge et de saint Philibert. (Diamètre : 25 millim. ; fig. 75.)

(1) J. de Fontenay, pp. 368-369. Dijon, Lamarche, 1854.

Dans le champ, les emblèmes de l'abbaye Saint-Philibert : une crosse, une fleur de lis et une épée (déformée par la contremarque) (Diamètre : 20 millim. ; fig. 76.)

Fig. 76

Méreau aux armes de la Collégiale.
(*Tiré du « Manuel de l'amateur de jetons ».*)

Le musée de Tournus possède plusieurs méreaux avec la légende *S. Philibert* en français, analogues au méreau ci-dessous du musée de Lyon :

Saint Philibert tenant sa crosse et bénissant un enfant agenouillé. (Diamètre : 32 millim. ; fig. 77.)

Fig. 77

Méreau à l'effigie de saint Philibert.
(*Dessin de J. Martin.*)

Comme droit d'entrée, chaque dignitaire payait 200 livres, chaque chanoine 100, chaque demi-chanoine 30. Ces sommes étaient employées au profit de l'église et du chapitre, sans pouvoir être partagées entre les particuliers.

Les Demi-Chanoines. — Ainsi nommés parce qu'ils ne bénéficiaient, à l'origine (1), que d'une moitié de prébende, les six (2) demi-cha-

(1) Leurs revenus furent augmentés en 1718 par le cardinal de Fleury : trouvant insuffisante leur demi-prébende, il les privilégia lorsqu'il unit le prieuré du Villars à la mense capitulaire.

(2) En 1784, le nombre des demi-chanoines fut légalement réduit à cinq (Archives départementales, H. 203 [46]).

noines se trouvaient à l'entière nomination et disposition du chapitre ; ils en étaient comme les vicaires.

N'ayant ni voix ni place au chapitre, ils n'y étaient convoqués qu'à l'occasion des remboursements ou remplacements de capitaux ou des baux à ferme, aliénations et échanges, pour y intervenir comme intéressés, par l'un d'entre eux, de leur choix.

Ils ne pouvaient faire une absence de huit jours à moins d'avoir préalablement averti le doyen ; ni de plus d'une semaine, sans la permission du chapitre. Obligés de psalmodier toutes les heures, ils voyaient chaque absence soulignée par la soustraction des fruits.

Afin de bien marquer leur infériorité, ils laissaient, au chœur, une stalle vide entre les chanoines et eux. — Le costume aussi les différenciait : au lieu d'être grise, leur aumusse était noire, comme d'ailleurs la fourrure de leur camail ; et les parements rouges du manteau devaient être non en soie, mais en laine. — La liturgie elle-même établissait des distinctions : ainsi, en la cérémonie de la Chandeleur, « un usage (1) constant a réglé que les chanoines recevraient les cierges debout en baisant le cierge seulement, et que les demi-chanoines les recevraient à genoux, en baisant le cierge et la main du célébrant, assisté par un demi-chanoine ».

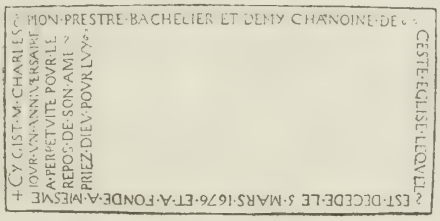


Fig 78

Tombe d'un demi-chanoine.
(*Tirée des « Pierres tombales de l'abbaye »*.)

Cette organisation complexe, cette subordination des demi-chanoines aux chanoines ne semble pas avoir favorisé l'harmonie dans la collégiale. Aussi, après un siècle et demi de contestations plus ou moins latentes, les capitulants proposèrent d'incorporer les demi-chanoines au chapitre « sous la dénomination de chanoines demi-prébendés, pour ne former avec lui qu'un seul et même corps » (2) (21 avril 1781). Approuvée par un décret de l'évêque de Chalon (24 avril 1783) et par lettres patentes du roi (juin 1783), cette

(1) Archives départementales, H. 204.

(2) Arch. dép., *Déclaration des revenus et charges du chapitre de Tournus*, 3 sept. 1790, H. 203 [45].

sage mesure reçut force de loi le 2 mars 1784. — C'était tarir bien tardivement une source de mésintelligence.

D'autre part, pour remplir certaines fonctions auparavant imposées aux demi-chanoines, on salaria deux prêtres habitués amovibles (1). Leurs honoraires provinrent de la suppression légale du titre d'un demi-canonicat dont on attribua les revenus à la masse capitulaire.

Logés d'abord à leurs frais, et parfois loin de l'abbaye (ce qui pouvait fournir une excuse à l'inexactitude), les demi-chanoines purent ensuite occuper des chambres dans l'ancien dortoir ; enfin ils habitèrent les locaux que le cardinal de Fleury fit aménager à leur intention, en 1724, dans l'aile occidentale du cloître, avec six petites caves établies dans l'ancien chauffoir.

Pour être agréé à un demi-canonicat, il fallait être sous-diacre, pouvoir être appelé dans l'année au sacerdoce et savoir le plain-chant. — Le motif de cette dernière clause est que les semi-prébendiers étaient dans l'obligation de faire, moyennant rétribution, les semaines des chanoines empêchés, et de chanter certains offices, avec l'aide des enfants de chœur.

Les Enfants de Chœur. — Au nombre de six, les enfants de chœur étaient présentés par le chantre, et reçus et congédiés par le chapitre à son gré.

Pour veiller à leur entretien et à leur instruction, ils avaient un maître, lui aussi à la présentation du chantre.

Dans les cérémonies et les chants, les enfants de chœur remplaçaient les novices de l'ancien monastère.

On appelait « maîtrise », soit les appartements occupés par cette petite « schola » dans l'aile méridionale du cloître, soit l'école elle-même.

Les dépenses de la maîtrise étaient supportées par une prébende spéciale.

Ai-je dit que tous les revenus du chapitre avaient été divisés en 17 prébendes ou portions ? Le doyen, chef du chapitre, en avait deux ; chacun des onze autres chanoines, une ; chaque demi-chanoine, la moitié d'une ; et la dernière était attribuée aux enfants de chœur (2).

(1) En 1790, de ces deux habitués l'un était « chantre laïc, à défaut de prêtre». Arch. dép., ibid.

(2) Archives de Saône-et-Loire, H. 204.

Ainsi, en dehors de l'abbé, le service liturgique de la collégiale était assuré par 25 personnes : douze chanoines, six demi-chanoines, six enfants de chœur et leur maître.

*
* *

Avec ce personnel et ces éléments, les *cérémonies* pouvaient revêtir un certain caractère de grandeur ! Aussi l'on célébrait à l'abbaye les solennités religieuses officielles. Par exemple, à l'occasion du traité d'Utrecht (19 juin 1713), sur les deux heures de l'après-midi, le cortège municipal quittait l'hôtel de ville pour monter à Saint-Philibert et les autorités prenaient place dans les stalles, du côté droit et à la suite du clergé. Les vêpres furent suivies du « Te Deum ». A l'issue de la cérémonie on fit une décharge de mousqueterie devant la grande porte de l'église et l'on se rendit au feu de joie.

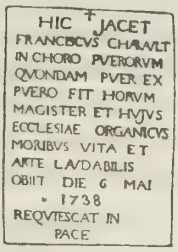


Fig. 79

Tombe d'un maître des enfants. (« *P. T. A.* »)

Le sport tournusien aimait à placer les réjouissances sous l'égide de la religion. — L'auteur des « Recherches sur les Chevaliers de l'Arquebuse de Tournus » nous dit comment débuta la fastueuse fête de 1753, alors que les 32 sociétaires rendaient le grand prix de Bourgogne par eux gagné à Mâcon, en 1731, et que 283 chevaliers étrangers avaient répondu à l'invitation :

« La fête commença, le dimanche matin, 21 août, par une messe du Saint-Esprit célébrée solennellement en l'église Saint-Philibert, en présence du chapitre, du clergé de la ville, des autorités, des notables et de tous les chevaliers en grand costume d'apparat.

Les compagnies entrèrent à l'église avec leur guidon, l'épée nue, le chapeau sur la tête ; elles prirent place dans la nef. Les dames, conduites par deux chevaliers députés, et l'assistance se placèrent dans les chapelles et les bas côtés. Pour cette cérémonie, le maire portait la robe de soie violette, insigne de ses fonctions (1). »

« La marche pompeuse des chevaliers, dit Courtépée, l'appareil des drapeaux déployés, l'ordre régulier, la variété des uniformes et les agréments de la symphonie, formèrent un coup d'œil charmant qui ravit tous les spectateurs. »

(1) Albert Bernard, *Recherches sur les Chevaliers de l'Arquebuse et sur les Chevaliers de l'Arc de Tournus*, pp. 35-36. Mâcon, Chollat, 1884.

Très imposante aussi les processions annuelles de la Fête-Dieu :

« Le jour de la grande Fête-Dieu, une procession générale, partant de l'église de l'abbaye, parcourait la ville ; y assistaient les fidèles, le séminaire-collège, les petites écoles, les bénédictines, les sœurs de l'hôpital, celles de la Charité avec leurs élèves, les confrères de Saint-Roch, les dames de Sainte-Jeanne, les corporations ouvrières portant les images de leur saint patron ; venaient ensuite les récollets, les prêtres en surplis, les curés de la ville et le chapitre des chanoines en

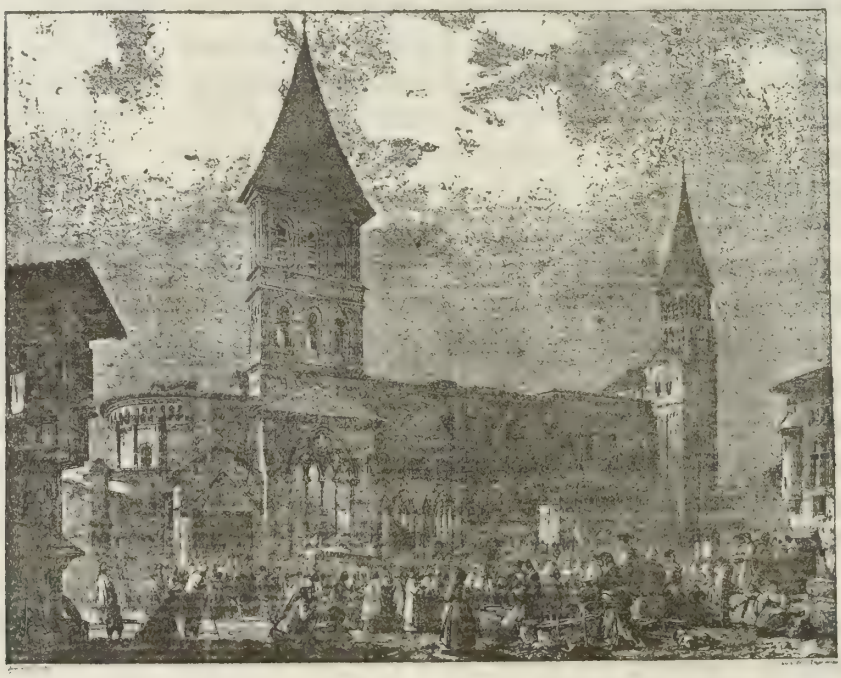


Fig. 80

Une procession de la Fête-Dieu à Saint-Philibert.
(*Réduction d'un dessin de Bonington, 1825.*)

chape, enfin le dais, porté par les notables et entouré des sergents de la confrérie de Saint-Roch, portant des flambeaux. Le « saint Corps de Dieu » était porté par l'abbé, lorsqu'il était à Tournus, ou, en son absence, par un dignitaire du chapitre. La confrérie de Saint-Roch avait l'habitude de tirer des coups de fusil pendant la procession mais cet usage fut aboli en 1758 » (1).

(1) A. Bernard, *Fêtes civiles et religieuses* ; dans « La Madeleine de Tournus », mars 1900.

En la fête de l'Assomption, on retrouvait à peu près le même cérémonial. Le maire, les échevins et tous les fonctionnaires assistaient en costume officiel et la Vierge Noire était portée solennellement dans les rues de la ville. — En 1694, à l'occasion de cette cérémonie, une proclamation du maire invitait les habitants à la procession et leur ordonnait « de nettoyer les rues chacun en droict à soy, sous peine de désobéissance ».

Le continuateur anonyme de l'Histoire de Juénin décrit la bénédiction des drapeaux de la ville, cérémonie patriotique qui eut lieu le 12 juillet 1739. — A la suite de quatre tambours, le maire, les officiers municipaux et la milice bourgeoise étaient entrés à l'abbaye, où les drapeaux neufs furent présentés par deux magistrats. « Et l'on fit la bénédiction de cette sorte : l'on mit les deux drapeaux neufs à terre au bas de l'autel et les ayant relevés le prestre prend l'aspersoir et dit les oremus, assis au proche de l'autel, et estant fini il prend les drapeaux d'entre les deux magistrats qui estaient à genoux et leur change de main les drapeaux et leur dit à tous les deux « la paix soit avec vous », et à ce moment ils se levèrent et s'en furent avec les tambourniers menant comme en entrant. »

Fig. 81
Agrafe à l'effigie de saint Philibert (1).
(*Dessin de J. Martin.*)

(1) A Tournus, comme dans tous les lieux de pèlerinage, on vendait des souvenirs. Telle l'agrafe de plomb (diamètre : 22 millim.) conservée à la chancellerie d'Autun. Retenue, au moyen des deux anneaux existants (celui du sommet a disparu), par une faveur bleue scellée du sceau épiscopal de Mgr Perraud, elle est attachée à un parchemin qui porte l'inscription : « Trouvé par un touriste dans une des rues de Tournus en 1881..., lequel l'a cédé au chancelier de l'évêché d'Autun soussigné : Paul Pouly ».

CHAPITRE SECOND

Chronique de la Collégiale

Cinq paragraphes : 1° les premiers titulaires séculiers; 2° le cardinal de Bouillon ; 3° Fleury ; 4° le dernier abbé; 5° suppression du titre abbatial.

§ I

LES PREMIERS TITULAIRES SÉCULIERS

Sous ce titre sont compris le cardinal de La Rochefoucauld et les deux Rochechouart de Chandenier, ses petits-neveux.

I. La Rochefoucauld

Commendataire de Tournus depuis 52 ans, « François II cardinal de La Rochefoucauld fut, par la bulle de sécularisation, prorogé dans la dignité abbatiale, et devint ainsi le premier titulaire.

Pendant les 18 années qu'il jouira encore de son bénéfice, il ne reviendra pas à Tournus, et il ne verra point son nouveau chapitre se mettre à l'œuvre pour organiser la maîtrise et les chants de la collégiale; pour établir deux bâtonniers ; pour faire des règlements destinés aux demi-chanoines et à la fermeture des portes de l'abbaye; pour nommer un organiste au grand orgue qui sera inauguré en juillet, 1629.

Fig. 82
Tombe d'un Bâtonnier.

Dans ce laps de temps, signalons encore :

1° la peste de 1628-1630. Le fléau fit mourir à Tournus, en trois étés, plus de 1800 personnes, en partie par la faute du fossoyeur Provin. Ce misérable n'avait-il pas imaginé « pour faire durer plus longtemps le gain qu'il faisait à ce triste métier », d'enterrer les cadavres presque à fleur de terre, « dans

Cliché M. Thibaudet

Fig. 332

VUE SUR LA COUPOLE ET LE GRAND ORGUE

le cimetière situé près des fossés de la ville ? de telle sorte qu'aux grandes chaleurs l'infection étant jetée tantôt sur un quartier et tantôt sur un autre, selon les divers vents qui soufflaient, on voyait quantité de maisons atteintes de la peste, sans qu'on en pût connaître la cause ; jusqu'à ce que le malheureux la fit connaître lui-même par ses railleries » (1). — A l'exemple de Chalon, la ville se plaçait alors par vœu sous la protection de saint Charles Borromée ;

2° la visite de la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, et de la reine-mère Marie de Médicis. — « Le récit de Juénin nous montre que les chanoines, gardiens des ossements de saint Philibert, étaient peu enclins à dépouiller la collégiale de ses précieuses reliques, lors même qu'il s'agissait de les offrir à de royales visiteuses (2). » Néanmoins, devant l'insistance des reines, ils tirèrent de la châsse une côte et une vertèbre pour leur en faire hommage (3 mai 1630) ;

3° les précautions prises par le chapitre, lors de la guerre avec l'Espagne, pour mettre en sûreté les reliques, les ornements les plus précieux et les papiers de l'abbaye. On résolut de renfermer « le tout dans des coffres, poinçons et balles », pour pouvoir, au besoin, les jeter « dans un bateau » et les emmener « du côté de Lyon » (3). — D'ailleurs on ne négligea pas de se pourvoir d'armes et de munitions. — On en fut quitte pour la peur et la prudence.

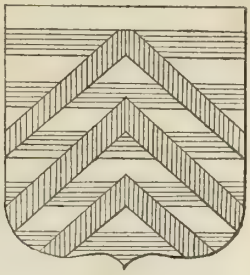


Fig. 83

Écu de La Rochefoucauld (4), premier titulaire séculier.
(*Dessin de L. de Verneuil.*)

(1) Juénin, p. 320.

(2) « L'Abbaye de Tournus », 1re série, juin 1900, p. 363.

(3) Juénin, p. 326.

(4) *Burelé d'argent et d'azur, à 3 chevrons de gueules brochant sur le tout.*

II. Les deux Rochechouart de Chandenier

Le successeur immédiat de La Rochefoucauld (1645) fut son petit-neveu, *Charles* de Rochechouart de Chandenier.

Dès 1628 il avait, à l'âge de 15 ans, obtenu la coadjutorerie de Tournus. Devenu titulaire en 1645 par la mort de son oncle, il consacra la plus grande partie de son administration à accorder les demi-chanoines avec les chanoines, à éteindre leurs différends. — Il est vrai qu'il garda à peine deux ans son abbaye et qu'à la fin de 1646 il la résigna en faveur de son frère Louis, moyennant une pension de 10.000 livres. Il mourut en 1653.

Prêtre pieux, ami des lazaristes à la congrégation desquels il voulut unir le prieuré de Saint-Pourçain, dont il avait été prieur, l'abbé *Louis III* de Rochechouart de Chandenier fixa sa résidence à Tournus.

Il se plut à embellir l'hôtel abbatial. Il fit l'acquisition de jardins situés autour du Tromphoir ; ce qui lui permit de clore cette fontaine à l'eau si pure. D'ailleurs, le désir de donner plus d'indépendance à son logis le porta à s'approprier un chemin qui le longeait du côté de l'ouest et à faire murer la Poterne. — Ces modifications furent à l'avantage de la ville (1). Car elles occasionnèrent le percement de la rue Fénelon, le comblement du fossé, la démolition de la vieille cuisine et l'entrée dans l'enclos de l'abbaye par un nouveau passage qu'on appela la porte Neuve.

Mais le murage de la Poterne incommodait les chanoines et devint une source de démêlés. — Et ce ne fut pas l'unique point litigieux : plus d'une fois les prétentions de l'abbé durent s'incliner devant l'indépendante opiniâtreté du chapitre.

Chandenier ne semble pas avoir prodigué ses faveurs à l'abbaye : à sa mort (3 mai 1660, à Chambéry), le devis des réparations s'élevait à 5.000 livres, et le chapitre se hâta d'opérer plusieurs saisies sur les meubles et sur les revenus du défunt.

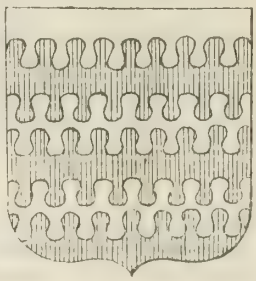


Fig. 84

Écu des Rochechouart de Chandenier (2), IIe et IIIe titulaires séculiers.

(1) Archives départementales, B. 1274.

(2) *De gueules à 3 fasces entées et nébulées d'argent.*

§ II

LE CARDINAL DE BOUILLON

(1660-1715)

A qui désire un portrait, je ne dis pas flatteur mais ressemblant, de l'abbé de Tournus qui eut nom et titres Emmanuel-Théodose de la Tour-d'Auvergne, duc d'Albret, neveu du grand Turenne, cardinal de Bouillon, doyen du Sacré Collège, je ne conseillerai nullement la lecture des Mémoires de Saint-Simon, son cousin pourtant. En maints passages, spécialement dans le résumé de sa vie et le récit de sa mort (1), on sent le parti pris haineux. — Beaucoup plus impartiale, quoique favorable, me paraît la biographie présentée au public en 1899 par un membre de l'Académie de Mâcon (2).

Qu'après de longues années de faveur, Bouillon, cardinal (3) (1669) à l'âge de 26 ans, grand aumônier de France depuis 1671, ait encouru à deux reprises la disgrâce royale, l'abbaye de Tournus, « son premier bénéfice » (4), n'eut pas à le regretter pratiquement. Car c'est dans le palais abbatial que s'écoula en partie son double exil.

En 1685 d'abord, à la suite d'une correspondance avec ses neveux alors occupés à l'armée de Hongrie, correspondance interceptée par Louvois et remise à Louis XIV, dans laquelle les jeunes princes ne se gênaient pas pour plaisanter, en termes méprisants et salés, sur le compte du souverain, et où l'on trouve une lettre attribuée à l'oncle, « satire amère de la conduite du roi, de son gouvernement, de sa personne, et pleine de ces vérités dures qui laissent un long souvenir » (5), le cardinal fut exilé en son abbaye de Cluny ; mais sur sa demande, on lui assigna Tournus comme résidence. La réclusion dura quatre ans.

En 1700, nouvelle disgrâce, qui a tout l'air d'être le fruit d'in-

(1) *Mémoires* du duc de Saint-Simon, édition Chéruel, t. XI, pp. 94-102, Paris, Hachette, 1874, in-12.

(2) Félix Reyssié, *Le cardinal de Bouillon*. Paris, Hachette (Notice extraite des annales de l'Académie de Mâcon, année 1899).

(3) Du titre de Saint-Pierre-aux-liens (Juénin, p. 349).

(4) Juénin, p. 345. — Il avait été pourvu à l'âge de 17 ans.

(5) *Mémoires* du marquis de la Fare. Michaud, IIIe série, VIII, p. 292.

trigues de cour (1). En ce moment, le cardinal est à Rome. Il a comme objectif — malgré Louis XIV — le décanat du Sacré Collège. Il reçoit, datée du 26 avril, l'injonction de « revenir en France et de s'en aller dans son abbaye de Tournus ou de Cluny » (2). Mais en dépit des procédés arbitraires du roi qui pousse la mesquinerie jusqu'à interdire aux cardinaux français et à notre colonie nationale de Rome « tout commerce avec un sujet rebelle » (3), Bouillon ne s'acheminera vers la Bourgogne qu'après avoir, comme doyen, sacré évêque (4) (30 novembre) et couronné pape Clément XI; opté en consistoire (15 décembre) l'évêché d'Ostie uni de droit au décanat; fermé la porte sainte en la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs (24 décembre), et reçu le « pallium » (18 janvier 1701). — Arrivé à Cluny le 17 avril, il se fixe le 23 septembre à Tournus, d'où il pourra aisément se rendre aux assemblées du chapitre général des religieux clunisois et passer la belle saison à Paray-le-Monial.

Il aime Tournus. — A cette époque déjà, d'ailleurs, « Tournus n'est point un repaire de loups; on y trouve gens à qui parler ». L'abbé de Coulanges, oncle de Mme de Sévigné, sera « à la joye de son cœur » lorsqu'en 1701 et 1705, hôte du cardinal, il pourra « se promener dans les prairies, sur les bords de la dormante Saône » (5).

Le séjour de Bouillon à Tournus fut marqué par des bienfaits.

Sans parler de la mission décennale que devaient prêcher les lazaristes et qu'il contribua à fonder (1665), en en faisant une des conditions de l'union du prieuré de Saint-Pourçain à la maison de Saint-Lazare de Paris, le jeune duc d'Albret, dès l'année de sa nomination à l'abbaye, avait favorisé la vie communale, en accordant aux habitants la faculté de s'assembler dans la maison de la prévôté, pour y délibérer de leurs affaires publiques, sous la présidence des officiers de l'abbaye.

La même année, il reprit, pour le mener à bonne fin, un projet sagement conçu par le cardinal de La Rochefoucauld : la transformation de l'hôpital de Tournus, qui « ne servait guère auparavant

(1) Cf. F. Reyssié, *loc. cit.*, pp. 125-130.

(2) *Journal* de Dangeau, 8 mai, t. VII, p. 306.

(3) Lettre de Louis XIV au prince de Monaco, 1er août 1700.

(4) Avant son élection, le cardinal Albani n'était que prêtre.

(5) Cf. Reyssié, *l. c.*, p. 162; et lettre de Coulanges à la marquise d'Uxelles.

qu'à loger les pauvres passants » (1), et qu'il désirait utiliser plus avantageusement en faveur des malades indigents de la ville. Ces malades, au lieu « de les laisser chez eux et de leur donner de l'argent qui estait d'un petit secours et dont d'autres qui n'estaient pas malades profitoient souvent », ne serait-il pas préférable de les « soulager en les prenant à l'hôpital et les y faisant servir par des sœurs hospitalières » (2)? Ces propositions, fortifiées par la promesse de « sa protection et de son assistance », furent adoptées par les habitants. Dès l'année suivante, on commençait les travaux d'agrandissement et d'aménagement. « On bâtit une salle (3) contenant dix-huit lits et des dépendances destinées à recevoir des sœurs. Le duc d'Albret, outre l'ameublement de la salle, paya en grande partie l'acquisition des terrains et des maisons (4). » En 1705, l'administration reconnaissante invitait le cardinal de Bouillon à poser la première pierre de la salle des hommes.

Déjà, avec l'autorisation de l'abbé et de l'évêque, le chapitre avait résolu, en 1685, « de céder à l'hôpital tous les revenus de l'aumônerie, consistant en dîmes de blé à Baudrières, et, sur les dîmes de Tournus, quinze poinçons de vin, huit bichets de seigle et huit coupes de fèves; à condition que l'on y recevrait non seulement les pauvres malades de la ville, mais aussi les étrangers passants » (5).

Mais nous nous attardons en l'hôpital, oubliant que les plus grandes largesses du cardinal sont réservées à son abbatiale. Riches ornements donnés pour droit d'entrée, travaux exécutés au chœur et dans la chapelle du Saint-Sacrement dépasseront la somme de 10.000 livres par lui promise au chapitre, le 22 octobre

(1) Juénin, p. 349.

(2) Archives de l'hôpital de Tournus, B. 30.

(3) La salle actuelle des femmes.

(4) Meulien, *Histoire de Tournus*, pp. 146-148.

(5) A l'époque monastique, l'aumônier devait « faire une certaine aumône en pain et en vin à tous les pauvres passants : il avait des revenus à cet effet ». Après la sécularisation, ce soin incombant au chapitre, la fonction en était remplie tantôt par un chanoine de bonne volonté, à qui on allouait comme indemnité une trentaine de francs; tantôt à tour de rôle par chacun des membres de la collégiale, qui transmirent volontiers aux sœurs hospitalières la distribution des secours. « Ils ne pouvoient voir qu'avec beaucoup de déplaisir, dit Juénin (p. 352), que la plupart de ceux qui en profitaient étaient des gueux fainéans et vagabonds, qui l'exigeaient comme une dette, et qui les insultaient assez souvent, eux et leurs domestiques. »

1685, « pour être employée à la décoration de l'église de l'abbaye » (1).

Décoration de l'église ! ce mot me remet en mémoire une cri-

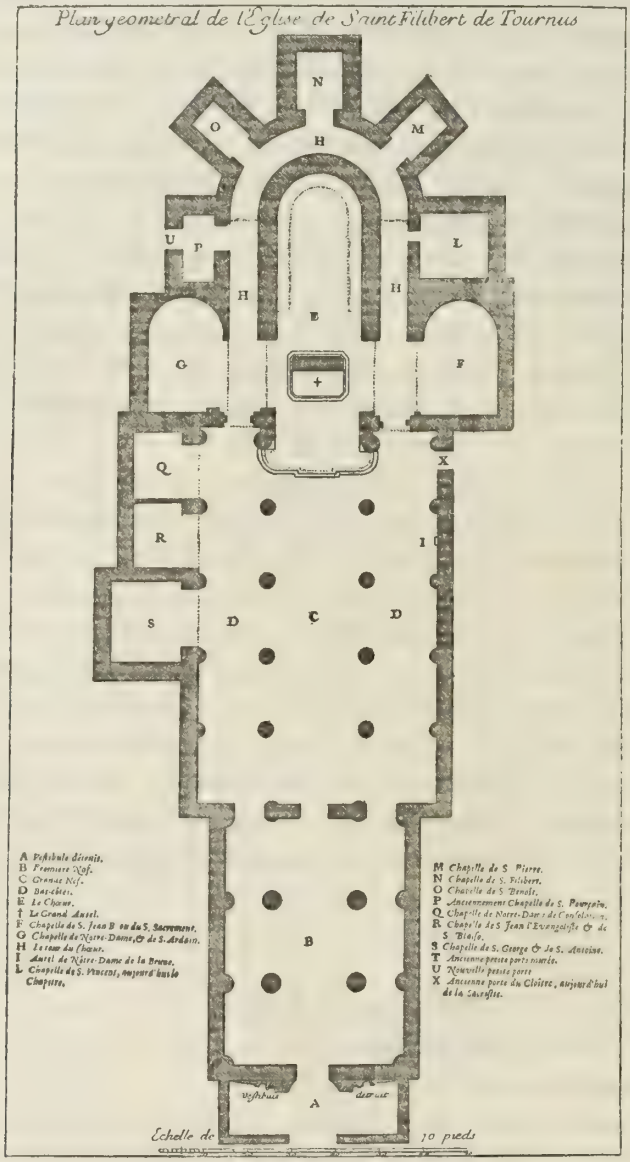


Fig. 85

(*Réduction du plan de Juénin.*)

tique qu'on croirait sortie de la plume acerbe de Saint-Simon.

(1) Juénin, p. 354.

Après avoir dit que l'abbaye fut cruellement saccagée au XVIe siècle par les protestants, les Archives des Monuments historiques ajoutent : « Au XVIIe et au XVIIIe siècle, le cardinal de Bouillon, puis le cardinal de Fleury n'y firent guère moins de mal, mais à bonne intention, par de prétendus embellissements, non moins regrettables en réalité pour l'église que les mutilations des Vandales » (1).

Aussi, est-ce avec la pensée de louer non le bon goût de l'architecte mais la générosité du donateur, que nous signalons les travaux entrepris après l'une et l'autre disgrâce du cardinal.

En 1686, il mettait en chantier le serrurier, pour les grillages (2800 livres) ; le menuisier, pour les boiseries et les sculptures « des 28 hauts sièges » (2) construits au fond du chœur modifié ; les maçons, pour avancer sous la coupole un nouveau maître-autel, qui fut consacré le jour de saint Marc 1692 (3), et pour murer les quatre ouvertures latérales du sanctuaire ainsi que les sept arcades de l'abside. Qu'en pensera le monumentaliste : le cardinal n'a pas l'air de s'en inquiéter. Les chanoines, dans le chœur ainsi disposé à la romaine, seront « à l'abri des vents-coulis » (4) et des regards ; lui-même, de la galerie en forme de lanterne qu'il venait d'ériger dans le croisillon méridional, pourra voir l'autel : cela lui suffit.

Depuis la restauration Questel, il ne reste aucune trace de ces premiers travaux. — Mais des restaurations effectuées en 1702 dans la chapelle du croisillon méridional nous avons comme témoins tous les marbres rouges de l'absidiole, de l'autel et des colonnes.

Malheureusement ont disparu les fresques de la coquille où le cardinal avait fait représenter (5), par le lyonnais Sarrabas, l'événe-

(1) Arch. des Mon. hist., *Saint-Philibert*, p. 4.

(2) Archives de Saône-et-Loire, H. 196.

(3) Le procès-verbal de consécration, écrit sur parchemin, signé par le prélat consécrateur et plié avec les reliques dans une petite boîte de fer blanc, a été publié dans « L'Abbaye de Tournus », avril 1903, p. 327.

(4) Prosper Mérimée, *Voyage dans le midi de la France : Tournus.*

(5) Voici, relevées par un chanoine de la collégiale, M. Lappe, les deux inscriptions qui servaient de légendes aux peintures murales :

a) Dans la coquille :

Bonifacius VIII P. M. aperuit primus ritu solemni auream sanctam vaticanam sancti Petri portam, occasione magni Jubilæi anni MCCC. *Quam deinceps Romani Pontifices, ineunte quolibet Jubilæo, eodem ritu aperuere, et Sereniss. ac Eminentissimus Princeps Emmanuel Theodosius a Turre Arverniæ card. Bullionius,*

ment le plus remarquable de sa vie, privilège unique dans les fastes de l'Église (1), celui « d'ouvrir, à la place du pape, à la tête de tout le Sacré Collège, la porte sainte de Saint-Pierre, laquelle n'a jamais été ouverte et ne le sera peut-être jamais que par les papes, surtout dans la grande année jubilaire qui est la première (2) du siècle, de cent ans en cent ans » (3).

Cependant, malgré ses générosités, malgré les charmes de la Saône, de la Grosne et de la Bourbince, malgré ses 69 ans, Bouillon, en querelle perpétuelle avec ses moines de Cluny (4) enhardis par sa disgrâce, se morfond dans son exil. En juin 1709, le roi lui octroye la liberté « d'aller et de demeurer en tel endroit du royaume qu'il lui plaira » (5), pourvu que ce soit « à la distance de 30 lieues de Paris » (6).

Mais si Bouillon est humilié, dans son orgueil de prince temporel, de voir tous ses pas espionnés, il sera bien autrement froissé,

Episc. Portuensis, magnus Franciæ Eleemosinarius, Abbas hujus abbatiæ, qui eamdem Portam Sanctam aperuit in vigilia nativitatis Domini anni MDCXCIX, *Innocentio XII P. M. ægrotante et concedente orbi christiano magnum sæculare jubilæum anni* MDCC.

b) Sous la coquille :

Consecratio Sum. Pont. Clementis XI consecrante Ser. ac Em. card. Bullionio Sac. Col. Decano, anno jub. MDCC.

(1) Gravement malade, et ne pouvant déléguer le doyen du Sacré Collège (le cardinal Cybo, empêché lui aussi par son grand âge et ses infirmités), Innocent XII envoya le marteau de vermeil au sous-doyen notre cardinal de Bouillon, qui, la veille de Noël 1699, procéda à l'imposante cérémonie, sous le portique de Saint-Pierre.

De cet événement nous possédons une relation détaillée, écrite par un témoin, M. Houasse, à cette époque directeur de l'Académie de France à Rome (Lettre de Houasse, dans *Mémoires* de Saint-Simon, édition Boislisle, t. VII, appendice, pp. 451-452). Aux pages 446-450 se trouve la relation adressée à Torcy par Bouillon lui-même le 29 décembre 1699.

(2) Aujourd'hui on dirait : la dernière.

(3) Card. de Bouillon, Lettre du 19 décembre 1699 à Villars ; dans *Mémoires* de Saint-Simon, édition Boislisle, 2e appendice, f. VII, pp. 445-446. — La minute de cette lettre se trouve dans les papiers du cardinal, bibliothèque nationale, ms., nouv. acq. fr. 774, folios 10-12.

(4) Voir F. Reyssié, *l. c.*, chapitre VIII.

(5) Recueil de quelques lettres, de juin 1709 au 24 mai 1710, concernant le cardinal de Bouillon, petit in-4o 1710, à la bibliothèque nationale.

(6) Lettre de Louis XIV au cardinal de la Trémoille, 26 mai 1710, dans *Mémoires* de Saint-Simon, édition Chéruel, in-12 ; t. VIII, pp. 75-76.

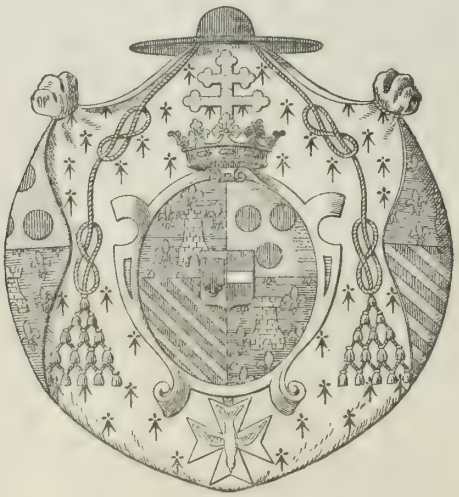
dans sa dignité de prince de l'Église, en apprenant (avril 1710)

Fig. 86

Ouverture de la Porte Sainte par Bouillon.
(*Réduction d'une gravure de Jean Martin Preisler, 1744, d'après le tableau de Rigaud* (1).)

(1) Dans cette peinture théâtrale de Rigaud, « le cardinal est assis sur une estrade ; derrière lui se profilent des colonnes du haut desquelles tombent des draperies luxueuses. Un peu en arrière se dessine l'hémicycle où est retracée la scène de l'ouverture de la porte sainte. Le sous-doyen du Sacré Collège a la tête découverte, les cheveux flottants au vent, clairsemés par l'âge, le front haut et grand, l'air souriant et serein, le visage ridé mais majestueux et fier, le manteau d'hermine jeté sur l'épaule droite et tombant à ses pieds en plis multiples, la main droite s'échappant des flots de la draperie et tenant

l'issue défavorable de son procès avec ses bénédictins. Ce fut comme « la dernière goutte qui fait répandre l'eau d'un verre trop plein » (1). En mai, il quitte la France pour n'y plus revenir (2), se réfugie en Hollande, puis (1713) à Rome, où il meurt le 2 mars 1715.



ARMES DU CARDINAL DE BOUILLON
D'APRÈS UN CARTOUCHE EN BOIS SCULPTÉ, CONSERVÉ
AU MUSÉE DE TOURNOIS

Fig. 87 (3)

la barrette, la main gauche portant le marteau d'émail destiné à ouvrir la porte. Deux anges sont au premier plan, à gauche : l'un a la truelle ; l'autre ouvre un coffre aux armes du cardinal, d'où s'échappent des pièces d'or. Derrière les anges flamboie la croix rayonnante » (F. Reyssié, *l. c.*, p. 150).

(1) *Mémoires*, ibid., p. 56.

(2) Avant de s'exiler définitivement hors de ses abbayes, il écrit à Louis XIV, datée d'Arras (22 mai 1710) et toute de sa main, sa fameuse lettre de démission de grand aumônier de France ; lettre « qui peut passer, quoique en grand galimatias, dit Saint-Simon, pour un chef-d'œuvre d'ingratitude, d'audace et de folie ». Ne dénoterait-elle point plutôt le langage d'un vieux et noble serviteur, à l'esprit altier sans doute et un peu infatué de lui-même, de sa naissance et de ses talents ; aux allures indépendantes, attaché à la maison et à ses fonctions qu'il aime, plus qu'à son maître qu'il n'estime pas ; au cœur ulcéré par une série de mesures vexatoires qui, dans une dernière nausée, « vomit ce qu'il retenait depuis tant d'années » ? (Lire la lettre dans *Mémoires* de Saint-Simon, édition Chéruel, in-12, t. VIII, ch. III, pp. 60-62.

(3) *Ecartelé au 1er et 4e semé de France à la tour d'argent massonnée de sable, qui est de La Tour ; au 2e, d'or à trois tourteaux de gueules 2 et 1, qui est de Bologne ; au 3e, coticé d'or et de gueules de 10 pièces, qui est de Turenne. Et sur le tout d'or au gonfanon de gueules, frangé de sinople, qui est d'Auvergne, parti de gueules à la fasce d'argent, qui est de Bouillon.* — Le dessin (fig. 87) est la réduction d'une gravure tirée de : *Le cardinal de Bouillon*, de F. Reyssié.

§ III

FLEURY

Homme public, Fleury servit, comme Bouillon, de cible au pamphlétaire Saint-Simon (1).

Abbé de Tournus (et c'est à ce point de vue que nous allons l'exa-

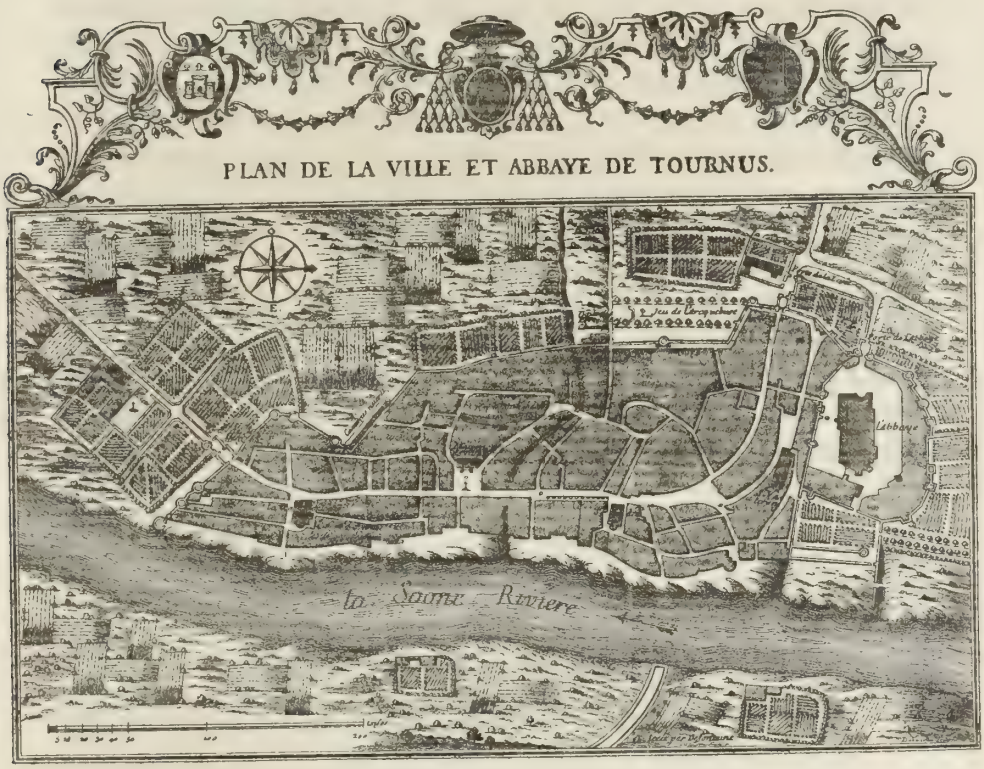


Fig. 88

Plan levé par Defontaine et tiré de Juénin (2).

miner), il fut, plus encore que son prédécesseur, une véritable providence pour notre ville.

(1) Cf. Saint-Simon, *Mémoires*, passim. Peut-être la bile de Saint-Simon fut excitée par le peu de sympathie qu'éprouvait Fleury pour les jansénistes.

(2) Au fronton de ce plan se voient, accompagnées des blasons de la ville et de l'abbaye, les armoiries cardinalices de Fleury.

Le cardinal portait : *écartelé aux 1er et 4e d'azur à trois roses d'argent 2 et 1 ; aux 2e et 3e coupé de gueules à un lion naissant d'argent.*

Né à Lodève en 1653 (1), André-Hercule de Fleury recevait en 1698 sa nomination à l'évêché de Fréjus, qu'il résigna en 1715. Louis XIV « lui donna en échange l'abbaye de Tournus » (2). « Il l'accepta sans marchander (3). » — On sait que, précepteur de Louis XV en cette même année, il devint académicien (1717), puis premier ministre, surintendant général des postes et relais de France, et cardinal (1726). — En 1721, il refusait, comme incompatible avec ses fonctions auprès du roi, l'archevêché de Reims. « Et cela, écrivait le jeune Louis XV dans sa première lettre au souverain pontife, quoique je l'aie vivement pressé de l'accepter, et même avec des larmes, dans l'extrême envie que j'avais d'être sacré par ses mains (4). »

Son entrée à Tournus fut solennelle. Le 11 juin 1716, vers sept heures du soir, il arrivait, « escorté par une vingtaine des principaux habitants qui étaient allés à cheval au-devant de lui jusqu'à l'abbaye de La Ferté ». De « la Croix-Ridelet jusqu'à la porte de l'abbaye, il trouva le grand chemin bordé des deux côtés de la milice bourgeoise » (5). Car notification avait été faite « aux habitants de se mettre sous les armes et de se rendre devant la maison de leurs capitaines pour recevoir les ordres qui leur seront donnés, à peine de 10 livres d'amende » (6). Le maire, à la tête des échevins et autres officiers de la maison de ville, puis le juge-bailli, à la tête des officiers de justice, et enfin le chapitre le haranguèrent. Après quoi il fut conduit en l'église abbatiale, « où il fit sa prière devant le grand autel, au son de l'orgue et des cloches en carillon ». Et pendant qu'il entrait dans ses appartements (7), « la milice, ran-

(1) « Le 14 juillet 1653, a été baptisé Hercules de Fleury, fils de noble Jean de Fleury, sieur de Dio et de dame Diane de la Treille. Son parrain, noble Hercule de Téran, baron de Saint-Geniès et sa marraine damoiselle Françoise de Soubès. Fabre, curé » — Registres de la paroisse de Saint-Fulcran de Lodève (Albanès, *Gallia nov.*, Hercule de Fleury, note 4).

(2) L'abbé H. Espitalier, *Les évêques de Fréjus*, du XIIIe à la fin du XVIIIe siècle, p. 365.

(3) *Mémoires* de Saint-Simon, édition Chéruel, in-12, t. XI, p. 68.

(4) Lettre de Louis XV, du 23 octobre 1721.

(5) Juénin, p. 363.

(6) Archives de Tournus, BB. 15.

(7) Fleury voulut occuper la chantrerie (maison Gaudriot) et non le logis abbatial.

gée dans la cour de l'abbaye, fit sa décharge ». Et la ville votait 150 livres « pour acheter ce qui conviendrait le plus pour estre offert » (1) au nouvel abbé et seigneur de Tournus.

Pendant son séjour d'un mois et demi à Tournus (11 juin-29 juillet 1716), il visita les églises paroissiales, l'hôpital, une partie des terres abbatiales ; il s'occupa de l'organisation de la Charité ; il reçut le maréchal de Villars ; il se transporta à la maison de ville, où il exhorta les habitants à assoupir leurs différends et à vivre en meilleure intelligence que par le passé. Il avait su gagner la confiance de tous par sa justice, sa douceur et son affabilité ; même, pour « prévenir toutes les difficultés qui peuvent troubler dans cette ville la paix qu'il désire y établir » (2), il supprime la charge odieuse de commissaire aux revues.

Dix ans plus tard, à l'occasion de sa promotion au cardinalat, eurent lieu de nouvelles réjouissances. Feux de joie, illumination des édifices privés et publics, superbe feu d'artifice sur la Saône, défilé des magistrats et des habitants en armes, revue de la milice bourgeoise, décharges de mousqueterie, banquets (3) : rien n'y manqua. Le chapitre et la ville manifestaient ainsi la reconnaissance envers leur bienfaiteur.

Encore, en cette année 1726, ses bienfaits n'étaient pour ainsi dire qu'à leurs débuts.

*
* *

De la générosité de Fleury les deux églises paroissiales, les couvents des bénédictines et des récollets reçurent de fréquents et nombreux témoignages.

La ville, elle aussi, eut à se louer du seigneur-abbé. Grâce à lui, plus de 60.000 livres furent consacrées à la construction de logements pour les troupes : ces casernes (4) furent terminées en 1736. Il donna la bande de terre qui est devenue une promenade publique, plantée de tilleuls, appelée Pas-Fleury.

Son offrande de 3.000 livres à l'hôpital permettait d'achever la salle des hommes, qui fut bénite en 1723. Sur chacun des 18 lits de

(1) Arch. de Tournus, BB. 15.

(2) Id., BB. 16.

(3) Continuation de l'Histoire de Juénin, p. 213.

(4) Bâtiments occupés aujourd'hui par le palais de justice et la gendarmerie.

cette salle étaient sculptées les armes du donateur. Lorsqu'il mettait la dernière main à son histoire, en 1729, Juénin constatait que l'hôpital avait « déjà touché de la part du cardinal plus de 12.000 livres » (1).

Au-dessus de la porte d'entrée de l'hospice de la Charité, on lit, gravée sur une plaque de marbre, l'inscription : « Hospice fondé en 1720 par le cardinal de Fleury ». C'est lui, en effet, qui institua, en 1716, d'accord avec les habitants, un conseil d'administration ; qui obtint du régent, en 1719, des lettres patentes assurant la stabilité de l'établissement, et qui fit construire, près l'ancienne porte de la Levée, la partie ancienne de l'édifice actuel, pour y recevoir les enfants pauvres et les former à la religion, aux études rudimentaires et aux travaux manuels.

Aussi a-t-on pu dire du cardinal qu'il fut, parmi les abbés de Tournus, « un des plus charitables ». Avec presque autant de raison on a ajouté: « un des moins artistes.— Il fonda l'hospice de la Charité, qui lui vaudra le ciel ; — il refit le portail de l'abbaye en pierres rouges et dans le style à coquilles du temps du grand roi, ce qui ne lui vaudra aucune louange sur terre » (2).

Ce frontispice, édifié en 1720 « après qu'on eut abattu l'ancien vestibule qui obscurcissait beaucoup la première nef » (3), n'existe plus depuis les restaurations Questel.

A l'intérieur de l'église, Fleury crut bien faire en ordonnant un badigeonnage général (1719). Et chacune des années suivantes fut marquée par quelque libéralité en ornements, meubles, décorations, dont le montant dépassa bientôt 20.000 livres et dont nous ne donnons pas le détail parce que, de ces ouvrages, il ne reste aucuns vestiges, sauf une partie du pavé refait en 1721-1722.

Le pavage du déambulatoire amena la découverte de fragments d'une mosaïque qui régnait depuis la chapelle actuelle de l'Agonie jusqu'à la sacristie. Cette marqueterie représentait le zodiaque. « On aperçut, dans un rond de 2 pieds 7 pouces de diamètre, bien conservé, un faucheur; et dans un endroit du cercle de 7 pouces de large qui l'environne, le mot IVNIVS, en beaux caractères romains. Dans le rond qui suivait, on trouva la figure du cancer qui

(1) Juénin, p. 372, à la marge.

(2) Chapuys-Montlaville, *L'église de Tournus*, p. 23.

(3) Juénin, p. 370.

est le signe du mois de juin. Dans un troisième, une moissonneuse, avec le mot IVLIVS (1). » « Des morceaux récemment trouvés

Fig. 89

Façade de Saint-Philibert avec le portique de Fleury (2).
(*Réduction d'un dessin de Gaucheret.*)

ont prouvé que ces mosaïques à cubes moyens ressemblaient à celles des anciens (3). »

Juénin avertit que pour connaître par le menu les innombrables faveurs accordées par Fleury à Tournus, comme aux paroisses

(1) Juénin, p. 382.

(2) 1720-1847.

(3) Marcel Canat, *Notes sur l'église*, dans *Congrès archéologique* de 1851, p. 106.

dépendantes de l'abbaye, il faudrait s'adresser à l'abbé Brissard, le dispensateur des grâces du cardinal (1).

En l'un des cahiers des archives municipales, nous lisons la constatation officielle et comme le résumé de tous ces bienfaits. C'est le rapport que J. B. Amyot, premier échevin, présentait à l'assemblée, en l'absence du maire, à l'occasion des prières publiques faites pour le rétablissement de la santé du cardinal-abbé. « Le président estime que... pour donner des marques d'un souvenir éternel pour les biens faits que la libéralité de sa dite Éminence a répandus dans cette ville par l'établissement d'une charité, l'augmentation d'un hôpital, la décoration et l'entretien des églises, l'appuy des communautés, la construction d'un corps de cazernes, les réparations considérables aux anciennes, ainsi qu'aux places et portes publiques, et les dons infinis que ses largesses pour les pauvres ont fait distribuer dans cette ville, depuis le moment qu'elle a eu le bonheur de l'avoir pour seigneur, le seul moyen serait de fonder deux grandes messes annuellement et à perpétuité en chaque paroisse (2). »

Ce rapport est de 1738. Cinquante-cinq ans après, le peuple brûlait le portrait de Fleury sur la place de l'hôtel de ville !

Tout en distribuant largement les aumônes, Fleury et ses agents tenaient à les faire avec intelligence. Pour garantir la cité contre les « maladies contagieuses qui régnaient dans les villes voisines » (sans parler des désordres à prévenir), on chercha à interdire (1719 et 1722) l'entrée de la ville aux vagabonds, surtout au moment de la fête de saint Philibert, le 20 août, et on plaça des gardes aux différentes portes. De même, on établit (1720 et 1740) deux commissaires, avec mission soit de fournir du travail aux nécessiteux et de procurer aux infirmes une nourriture convenable, soit d'empêcher la mendicité dans les églises et par la ville et d'expulser impitoyablement les vagabonds et les mendiants de profession (3).

(1) Dès le principe, les Tournusiens avaient deviné le parti à tirer de l'influence de cet « habile agent », puisque, en 1719, ils lui offraient un vin d'honneur, faisant venir de Chalon à son intention la feuillette de la meilleure cuvée (cf. Arch. de Tournus, BB. 19).

(2) Arch. de Tournus, BB. 30.

(3) Arch. de Tournus, BB. 18, 19, 22, 32.

Cliché L. Fernique

Fig. 333

Face principale (1720-1846)
(*Réduction d'un dessin de Questel, 1843, A. D. B.-A.*)

*
* *

Les relations de Fleury avec son chapitre de Tournus furent excellentes.

Lors de son entrée solennelle, il fit visite à chacun des chanoines.

Dans une réponse à une lettre capitulaire (1721), le précepteur du roi de France « compte sur l'honneur de leur amitié » et se tient « honoré d'être à la tête de leur compagnie » (1).

La même année, le futur ministre d'État — peu partisan du service militaire pour les chanoines ! — écrivit aux habitants de Tournus : « J'apprends, Messieurs, que vous voulez obliger MM. du chapitre à monter la garde comme les bourgeois, quoique l'abbaye ne soit jamais entrée dans les charges de la ville et n'ait point été sujette à cette obligation... Il ne faut pas, dans les temps comme ceux-ci, se diviser, mais au contraire tâcher de vivre en paix et en unisson. Je vous exhorte donc et vous prie de traiter ce petit différend à l'amiable, et de ne pas vous brouiller pour cela... » (2).

Non content de veiller au maintien de leurs privilèges, Fleury voulut offrir aux chanoines et aux demi-chanoines, un dédommagement pour le déchet des revenus subi depuis la sécularisation. A cet effet, de 1719 à 1724, il accorda annuellement « la somme de 1.500 livres pour être distribuée à ceux qui assisteraient aux offices divins ». Dans la suite, il favorisa le chapitre par l'union du prieuré du Villars à la mense capitulaire.

Finissons, dit le continuateur de Juénin, sur le dernier bienfait considérable accordé par le cardinal de Fleury : « c'est le bâtiment qui fait face à l'entrée de l'église du côté du vent » (3) (le presbytère actuel, restauré alors et agrandi). Cette maison s'élevait à peine de terre « quand Dieu enleva Fleury de ce monde, le 29 de janvier 1743, après plusieurs années de convalescence et une agonie de quatre jours » (3).

Le siège abbatial resta sans titulaire pendant deux ans et demi.

*
* *

On sait que Juénin dédia son histoire de Tournus au cardinal de

(1) Lettre de Fleury au chapitre de Tournus, citée par Juénin, p. 367.

(2) Archiv. de Tournus, BB. 20.

(3) Continuation manuscrite de l'Histoire de Juénin.

Fleury. La réponse à l'auteur est transcrite sur l'exemplaire que je possède :

« A Compiègne, le 17 juillet 1733.

J'ai reçu avec plaisir, Monsieur, le livre de la nouvelle histoire de l'abbaïe de Tournus que vous m'avés envoyée, et je vous en suis très obligé. J'en ay déjà lu quelques pages dont je suis fort content; et vous ne pouvié mieux faire que de vous attacher à rapporter la vérité avec cette simplicité qui plaît infiniment mieux dans l'histoire que le style pompeux. Je suis, Monsieur, avec une parfaite estime tout à vous, — Le cardinal de Fleury. »

Fig. 90

Armes de l'abbaye,
(sans les émaux ni les couleurs).

§ IV

LE DERNIER ABBÉ DE TOURNUS

Une plaque commémorative, posée il y a quelques années dans la coquette basilique de Saint-Pol-de-Léon (1), résume ainsi la carrière du dernier titulaire de l'abbaye :

« A la mémoire — d'Ill^me^ et RR^me^ père en Dieu — Mgr Jean-Gilles du Coëtlosquet — né au manoir de Kérigou-Trégondern, — le 15 septembre 1700 — et baptisé dans l'église cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, — évêque de Limoges de 1739 à 1758, — abbé commendataire de Saint-Philibert de Tournus et de Saint-Paul de Verdun ; — précepteur des petits-fils de France : le duc de Bourgogne, — le duc de Berry (Louis XVI), le comte de Provence (Louis XVIII) — et le comte d'Artois (Charles X), — l'un des 40 de l'Académie française, — premier aumônier de Monsieur, — com-

(1) Département du Finistère, arr. de Morlaix. — Dans cette église (que j'ai admirée, en août 1901, en compagnie de M. Jean Martin, président de la Fabrique de Saint-Philibert) est déposé le cœur de Mgr de Léséleuc de Kérouara, mort évêque d'Autun (1873).

mandeur de l'ordre du Saint-Esprit, — mort à Paris le 21 mars 1784.»

A la fin de l'étude biographique consacrée à Mgr du Coëtlosquet, l'auteur de « La Bretagne à l'Académie française » trace de son héros

Fig. 91
Portrait tiré de « J. G. du Coëtlosquet », de R. Kerviler.

un agréable portrait, où il met en relief la profonde modestie du prélat qui « rencontra les honneurs sur son chemin en les fuyant... Il se laisse porter à l'Académie française plutôt que de s'y porter soi-même, et il cède d'abord le pas à de plus méritants (1) ; enfin,

(1) Cet acte de courtoisie, en 1760, amena, dit le biographe, une particularité étonnante. L'élection semblait si assurée que le directeur de l'Académie,

il ne se croit pas fait pour porter le chapeau de cardinal et désigne au roi, à sa place, un candidat qu'il estime avoir plus de droits à cette éminente dignité (1778) (1). »

Aussi, Buffon crut pouvoir lui dire : « Vous êtes universellement aimé » ?

Ses diocésains l'aimaient à cause de son désintéressement ; et ses coopérateurs, à cause de sa bonté (2).

Au palais même de Versailles, où sa « vie exemplaire » (3) contrastait singulièrement avec les turpitudes qui caractérisèrent la fin du règne de Louis XV, on l'aimait. « Comment se peut-il, lui demandait-on, qu'ayant vécu seize ans à la cour, vous ne vous soyez pas fait un seul ennemi ? — Mon secret, répondit le vieillard, est bien facile : j'avais toujours une oreille ouverte pour entendre le bien et l'autre fermée pour ne pas entendre le mal ! (4) »

Par contre — et c'est pour lui un certificat d'orthodoxie — les jansénistes ne l'aimaient pas.

*
* *

A Tournus on eut à peine l'occasion de l'apercevoir durant les 34 années de son abbatiat, et peu de motifs de l'aimer beaucoup.

Pourvu de l'abbaye le 18 août 1745, le nouvel abbé vient en Bourgogne vers la fin d'octobre, officie le jour de la Toussaint, confère le sacrement de confirmation dans la collégiale et dans l'église Saint-Valérien, les 7, 8 et 12 novembre ; puis, à la fin du même mois, après avoir reconnu ses biens, reçu la justice et amo-

Buffon, à la nouvelle de la mort de Vauréal et de Mirabaud, se mit aussitôt à composer son discours de réponse à Coëtlosquet ; mais celui-ci retira sa candidature. L'illustre naturaliste n'était pas homme à perdre une page oratoire qu'il avait amoureusement ciselée, et, comme il publiait alors ses œuvres complètes, il y inséra, malgré les réclamations de Coëtlosquet, un fragment du discours déjà composé. « M. l'ancien évêque de Limoges, aurait voulu que ce fragment fût supprimé en entier ; mais l'ouvrage étant trop avancé et les feuilles tirées jusqu'à la page 16, je n'ai pu supprimer cette partie, et je la laisse comme un hommage rendu à la piété, à la vertu et à la vérité » (Buffon, *Histoire naturelle* générale, t. X).

(1) René Kerviler, *Jean-Gilles du Coëtlosquet*, pp. 61-62. Nantes, Vincent Forest, 1885. Étude extraite de la *Revue de Bretagne et de Vendée*.

(2) Cf. René Kerviler, p. 11.

(3) Hue, *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI.*

(4) R. Kerviler, *l. c.*, pp. 41-42.

dié les fermes de son nouveau bénéfice, il quitte la ville pour n'y plus revenir.

Encore si son entrée avait prédisposé le peuple en sa faveur ! Mais il se présentait le 28 octobre, à 5 heures du soir, avec peu de suite, et, soit erreur ou malentendu, soit calcul de la part du prélat si ennemi du faste, il arrivait par une autre route que celle où la foule et les magistrats s'étaient portés à sa rencontre.

Enfin, de ses libéralités à l'endroit de son diocèse sa commende de Saint-Philibert fit une partie des frais, sans en retirer grand profit. Car il affecta à la reconstruction du palais épiscopal de Limoges une partie de ses ressources abbatiales. A cet effet, « il avait obtenu, en 1755, un brevet royal l'autorisant à prélever 10.000 fr. par an pendant 12 ans, à compter du 1er juillet 1756, sur les revenus de l'abbaye de Tournus » (1). Même après son départ de Limoges, il ne voulut pas déroger à cette affectation. — Tournus aurait au moins mérité une mention dans l'inscription gravée sur cuivre que l'on plaça sous la première pierre (2) !

A coup sûr, le prélat eût fait plus plaisir aux Tournusiens s'il avait consacré ces 120.000 fr. à la restauration de Saint-Philibert, et spécialement du gros clocher qui faillit alors être sacrifié.

Croirait-on — si les archives n'avaient pas conservé les lettres patentes d'autorisation — que les niveleurs de la Révolution, en se proposant de le raser, ne furent que les plagiaires des chanoines ? Seize années auparavant, le chapitre, à court de finances et ne se croyant plus en sûreté sous la tour, endommagée par la foudre en 1741 et dont les moellons se détachaient de temps à autre, avait obtenu du roi la permission que sollicitera plus tard le fanatisme antireligieux. Et si le clocher resta debout en 1778, ce fut pour un motif analogue au prétexte allégué en 1794; à savoir la difficulté coûteuse de l'entreprise: « on demandait 3.000 livres pour la démolition » (3).

(1) Cf. René Kerviler, *l. c.*, p. 26, note.

(2) *Joannes Ægidius du Coëtlosquet, — episcopus Lemovicensis, — novam episcopalem domum, — veteri ædificio in ruinam inclinante, — locorum adjectione amplificatam, — adquisito etiam uberrimo fonte, — extruendam suscepit a fundamentis. — Sed... — in aulam revocatus, — carissimæ sibi civitatis nunquam immemor, — destinatum opus, — ex consilio suo, suisque sumptibus proficiendum, — successori consanguineo reliquit* (abbé Texier, *Manuel d'Epigraphie*, suivi du recueil des inscriptions du Limousin. Poitiers, 1851).

(3) Archives départementales, H. 204.

Peu d'autres faits saillants pour l'abbaye dans les archives municipales ou départementales.

On y voit qu'en 1773 une procession solennelle fut faite, avec rénovation des vœux de ville, sur la demande des officiers municipaux, pour obtenir la cessation d'une maladie épidémique (1) ; qu'en 1774 le chapitre « reçut avec gratitude de M. l'abbé 47 volumes in-folio de l'ouvrage intitulé « Acta Sanctorum », et qu'en 1776 on consentit à l'union du séminaire au collège de la ville : « la compagnie se réserve seulement de nommer tous les ans deux écoliers qui seront envoyés gratuitement»(2).

Coëtlosquet fit un legs à l'établissement de la Charité, dirigé depuis 1764 par les sœurs de saint Vincent de Paul.

En 1779, cinq ans avant sa mort, il résignait « entre les mains du roi son abbaye de Saint-Philibert » (3).

On ne lui donna pas de successeur.

Voire même que l'antique abbaye de Tournus faillit tomber en quenouille !

Fig. 92

Écu de Coëtlosquet (4), dernier abbé de Tournus. (*Dessin de L. de Verneuil.*)

(1) Archives municipales, BB. 41. — Voici en quels termes le premier échevin, Jean-François Lornot, avait adressé la requête à l'évêque de Chalon: « Le premier et le plus essentiel devoir des officiers municipaux est de rendre ce qui est dû à l'Être suprême, ils ne peuvent donner des marques trop publiques et trop éclatantes de leur parfaite soumission à la majesté divine, ils ne doivent pas se contenter des hommages qu'ils lui rendent en personne, ils doivent encore encourager leurs concitoyens à concourir avec eux pour luy marquer leur reconnaissance des bienfaits continuels qu'ils reçoivent de sa bonté..... Les quatre vœux solennels que leurs ayeux ont faits dans le tems que cette ville était accablée de disette et de misère et affligée de maladie contagieuse sont trop respectables pour ne pas seconder leur intention et ne pas donner des témoignages les plus authentiques de reconnaissance et de vénération pour les bienheureux sous la protection desquels ils se sont mis et qui intercèdent pour eux la divinité..... » (Arch. de Tournus, BB. 40).

(2) Arch. dép., H. 204.

(3) R. Kerviler, *l. c.*, p. 60. — En échange de ses abbayes de Tournus et de Verdun il reçut « un brevet de pension de 80.000 livres ». Et bien qu'il dépensât « peu pour sa propre personne », il laissa un héritage fort modeste, rappelant à ses parents qu'il n'avait « d'autre patrimoine que celui de l'Église et des pauvres ».

(4) *De sable, semé de billettes d'argent, au lion morné de même brochant sur le tout.*

§ V

EXTINCTION DU TITRE ABBATIAL

Fig. 93
Initiale tirée de la Bulle de suppression.

FFICIELLEMENT le titre d'abbaye de Tournus disparut en 1785, après entente préalable entre Pie VI et Louis XVI.

C'était, on le voit, quelques années avant la suppression de la collégiale.

Le premier document relatif à l'extinction du titre remonte à 1781. Mais tout porte à soupçonner que Louis XVI, lorsqu'il invitait (1779) Mgr du Coëtlosquet à résigner son bénéfice tournusien, avait déjà en vue le partage des revenus abbatiaux.

Dans son brevet du 2 septembre 1781, le roi énonce les motifs de l'extinction, à savoir « l'insuffisance de la dotation » des évêchés de Chalon-sur-Saône et de Mâcon et « la modicité des revenus » du chapitre noble de Neuville-les-Dames (1) : triple gêne financière à laquelle remédierait l'incorporation de la mense abbatiale ; et il

(1) Joli village construit en amphithéâtre sur un mamelon au pied duquel coule le Renom, à 6 kilomètres au nord de Châtillon-sur-Chalaronne et à 18 de Bourg. — La route de Neuville à Bourg a été faite par les chanoinesses avec les revenus des biens de l'abbaye de Tournus réunis au chapitre noble.

Mme Perrusset, de Mâcon, dans une plaquette posthume tirée à cent exemplaires et intitulée : *Le Roman de la Chanoinesse*, décrit ainsi Neuville (pp. 7-9) : « Sur les confins de la Bresse et de la Dombe se trouve le bourg de Neuville-sur-Renom, plus communément appelé Neuville-les-Dames ou Neuville-les-Comtesses, en souvenir d'un chapitre de dames nobles qui y existait avant la Révolution. Le pays est sans beauté mais non sans charme. Antony Viot a excellé à rendre la grâce mélancolique des bois de bouleaux ombrageant les étangs immobiles, que le vol de quelque oiseau aquatique anime seul parfois ; il en a bien saisi la lumière un peu terne qui enveloppe comme d'un léger voile de gaze les plus brillants soleils d'été. Neuville est bâti sur une sorte de plateau, peu élevé, d'où l'on découvre pourtant les lignes brumeuses des montagnes du Mâconnais, puis au sud-est celles du Revermont, servant d'assises aux cimes plus élevées du Jura. La tempête révolutionnaire, qui a chassé de leur nid les paisibles chanoinesses, a respecté leurs demeures : une vaste place appelée chapitre, autrefois implantée d'arbres, dont le dernier a récemment disparu, est entourée de bâtiments

autorise l'évêque de Chalon et les chanoinesses de Neuville à se pourvoir en cour de Rome à l'effet d'obtenir en leur faveur, moyennant une redevance annuelle à l'évêché de Mâcon, « la suppression et extinction du titre de l'abbaye de Tournus et l'union des biens, droits et revenus en dépendans » (1).

Dès le 31 mai 1782, le pape Pie VI signait la bulle (2) sollicitée par les intéressés, dont le roi avait « protégé et appuyé les demandes » (3). Comme commissaire-exécuteur, il choisissait l'évêque d'Autun.

C'est le 3 août 1785 que Mgr de Marbœuf rendit son décret. — En 41 articles il résumait les intentions du roi formulées dans le premier brevet (2 septembre 1781) et dans le brevet interprétatif (24 juillet 1785), et il promulguait la bulle pontificale du 31 mai 1782.

Voici en substance — et déchargée des considérants préliminaires et des dix-huits articles (22e-39e) concernant exclusivement l'administration intérieure du chapitre de Neuville — le décret de l'évêque d'Autun, qui incorporait « à perpétuité tous les droits et revenus, honneurs, prérogatives, privilèges et juridiction dépendant de la dite abbaye tant au siège épiscopal de Chalon-sur-Saône,

inégaux de grandeur et d'importance, mais qui tous étaient habités par les Dames de Neuville ».

Sur l'un des vitraux (modernes) de la nouvelle église de Neuville est représentée une chanoinesse en son gracieux *costume :* petite coiffe en satin noir ; grand manteau gris à bordure d'hermine fleurdelisée ; ruban bleu broché d'un liseré rouge avec croix d'hermine ; au doigt, un anneau.

(1) Archives de l'Ain, H. 695. — Ce brevet du roi est imprimé dans « L'Abbaye de Tournus », janvier 1904, pp. 457-459.

(2) Conservée aux Archives de l'Ain, H. 695, la bulle contient 40 feuillets en parchemin y compris la couverture. Elle commence au verso du 1er feuillet par ces mots : *Pius, episcopus, servus servorum Dei, Venerabili fratri nostro Episcopo Eduensi, salutem et benedictionem apostolicam. Decet Romanum Pontificem.....* ; et se termine par deux mots au verso du dernier feuillet, au bas duquel on lit : « Contrôlé à Paris le dit jour quatre juillet mil sept cent quatre-vingt-deux. — E. Marchand », et, dans le haut, en intitulé : *Bulla perpetue suppressionis et extinctionis tituli collativi Monasterii olim regularis nunc vero Abbatie secularis sancti Philiberti Trenorchiensis, vulgo* de Tournus, *Cabillonensis Diœcesis, ac unionis illius bonorum partim mense Episcopali Cabillonensi, partim vero Capitulo collegiate Canonissarum Ecclesie* de Neuville, *Lugdunensis Diœcesis, sub diversis pensionibus seu responsionibus perpetuis aliisque gratiis de consensu Regis christianissimi.*

(3) Archives de l'Ain, H. 695. Ordonnance royale d'août 1782.

qu'au chapitre noble des dames-chanoinesses-comtesses de Neuville-en-Bresse » (1).

I. *Droits* des copartageants.

1° Par préciput, c'est-à-dire en plus du lot à lui attribué, le siège épiscopal de Chalon reçut le logis abbatial et les droits purement honorifiques de la ville de Tournus (art. 1er). — En vertu de la faculté d'échange prévue dans les lettres royales (24 juillet et 27 août 1785), l'évêque de Chalon abandonna « en toute propriété au chapitre de Neuville la totalité du préciput moyennant une somme et redevance annuelle et perpétuelle de 1600 livres » (2).

2° Furent unis par indivis à la mense épiscopale de Chalon et au chapitre noble : le grand pré de Plottes (3), au nord de la ville, sur la rive droite de la Saône (art. 4) ; le bac, les cens et la rente noble de Tournus (4) (art. 19).

3° Le domaine abbatial fut divisé en deux lots d'une valeur à peu près égale ; (avec garantie mutuelle trentenaire d'une indemnité proportionnelle pour le cas où l'une des parties ferait, dans son lot, une perte excédant 3.000 livres de rente (art. 21) :

1er lot (5). — 1° le fief et la seigneurie de Tournus ; 2° la terre de Plottes et Uchizy ; 3° la terre de Préty et Lacrost ; 4° la seigneurie d'Azé, la tour de Champagne et le doyenné de Chevroux ; 5° les rentes particulières ; 6° les fonds au bas de Farges et du Villars et les dîmes d'Ozenay (art. 3) ;

2e lot. — 1° la seigneurie de Leynes ; 2° le prieuré de Saint-Romain avec ses dépendances comprenant : la seigneurie de Romanèche, celle de Lancié, les dîmes et pêcheries de Saint-Romain, les dîmes de Saint-Symphorien, les prés et autres fonds et les dîmes de La Chapelle-de-Guinchay avec les rentes nobles, etc. ; 3° le doyenné de Biziat ; 4° le doyenné de Buelles (art. 2).

(1) Archives de l'Ain, H. 695. Décret de l'évêque d'Autun.

(2) Lettres patentes sur décret de l'évêque d'Autun, 1°. *Ibid.*

(3) Connu aussi sous les noms de pré de l'abbé et de prairie du Breuil.

(4) Sur les cens et rente un procès était alors pendant au parlement.

(5) Tableau des revenus de l'abbaye de Tournus (1er lot), suivant l'estimation du sieur Méry (année 1789) :

Tournus : le droit de pêche sur la rivière de Saône 1.600 l. ; — la moitié du bac sur la rivière de Saône, à Tournus seulement 1.350 l. ; — les fours banaux de la ville de Tournus 345 l. ; — la moitié du grand pré de Plottes 1.500 l. ; —

Après arrangement à l'amiable, Neuville choisit le premier lot (1), laissant le second à l'évêché de Chalon. Le chapitre redevait annuellement, à cause de la plus-value de son lot, un retour de 1857 livres (2) et un supplément de 93 setiers de blé dans la rente servie à l'évêché de Mâcon.

A chaque lot était attaché l'exercice de la justice et les droits inhérents, avec facilité pour le seigneur d'en instituer à son gré les officiers (art. 5). — Quant à la justice dans la ville même de Tournus, le roi s'était réservé de statuer. Mais il statua en faveur du chapitre de Neuville, selon l'avis exprimé à ce sujet : « Il paraît convenable que le seigneur de Tournus continue à nommer les sergents de police, mesureurs, peseurs, égandilleurs, etc., sur la présentation de M. le juge qui sera autorisé à en déterminer le nombre et les pouvoirs, suivant sa prudence » (3). Et de fait, la justice

la terre de la Condemine 32 l. ; — les carrières du Roi Guillaume (estimées avec celles de Préty et Lacrost) 200 l. ; — les greffes (sans appréciation, mais en se basant sur la sous-amodiation) 800 l. ; les dixmes sur tout le territoire 16.273 l. ; — le marché de la rente noble de Tournus 1.981 l. 8 s. 1 d.

Ozenay : une dixme sur le territoire 72 l.

Préty et *Lacrost* : rente noble 3.730 l. 17 s. 9 d. ; — droit de poules et blairie 66 l. ; — amazages particuliers 271 l. 19 s. 6 d. ; — dixme de vin et des bleds 8.466 l. ; — prés 2.105 l. ; — les carrières de La Crost (estimées avec celles du Roi Guillaume) 300 l. ; — fagots dus annuellement au seigneur 24 l.

Plottes : bâtiments 48 l. ; — rente noble 672 l. 19 s. ; — dixmes 5.604 l. ; — bois communaux 9 l.

Uchizy : bâtiments 24 l. ; — rente noble 1.381 l. 9 s. ; — droits généraux 1.011 l. 11 s. ; — dixmes 7.917 l. ; — bac 360 l. ; — prés et terres 1.854 l.

Farges : plusieurs terres et prés 183 l.

Azé : rente noble 166 l. 18 s. ; — dixmes 5.731 l. 18 s. 95 d. ; — domaine de la Tour de Champagne 860 l.

Chevrou : rente noble, deux prés à Boz, dixmes 8.359 l.

(Archives de l'Ain, H. 695, *Compte présenté par le sieur Dépiney, sous-fermier des biens de l'abbaye de Tournus réunis au chapitre de Neuville, pour établir les sommes qu'il doit tant pour 1789 que pour 1790*, chap. I).

(1) « Du chiffre net de 3.795 livres 3 sols établi en 1735, les revenus du chapitre de Neuville atteignaient celui de 54. 321 l. 12 s., suivant la déclaration qui en fut faite en vertu du décret de l'Assemblée nationale du 13 novembre 1789 » (Albert Bouchet, *Histoire des Prieures de l'ancien Chapitre de Neuville*, p. 314. Bourg, J.-M. Villefranche, 1889).

(2) Arch. de l'Ain, H. 695, *Compte du fermier Dépiney*, chap. III.

(3) Arch. de l'Ain, H. 695, *Tableau des Affaires de la réunion de l'abbaye de Tournus*.

fut rendue à Tournus au nom du chapitre de Neuville jusqu'à la Révolution.

II. *Charges* des copartageants.

1° Charges communes au chapitre et au siège épiscopal :

a) les grandes réparations et l'entretien de l'église abbatiale (art. 6) ;

b) les redevances annuelles et perpétuelles suivantes : 600 setiers (1) de froment (mesure de Paris) à l'évêché de Mâcon ; dont 393 à fournir par la mense capitulaire de Neuville (art. 7) et 207 seulement (2) par la mense épiscopale de Chalon (art. 8) ; — 60 setiers de froment à l'hôpital de Tournus (art. 10), et 40 setiers à la Charité (3) (art. 11) ; — 20 setiers de froment à partager entre les deux curés de la ville (Saint-André et la Madeleine) « pour indemnité du service auquel ils sont réciproquement tenus dans le territoire de l'ancienne cure de Lambres » (art. 13). — Toutes redevances payables en argent (art. 9) ;

c) à chaque mutation d'évêque de Chalon, la redevance de 1.100 livres au chapitre de Tournus ; savoir : 600 livres au profit de la sacristie, souvenir du droit d'introge soldé à l'avènement de chaque nouvel abbé (art. 15), et 500, autrefois dues par l'abbé à sa première entrée dans l'abbaye (art. 16) ;

d) les frais d'extinction et union de l'abbaye (4), au prorata du profit retiré par chacun des copartageants (art. 46). — Cette charge incombait aussi proportionnellement à l'évêché de Mâcon ;

e) la réintégration des papiers de l'abbaye dans les archives respectives de l'évêché de Chalon et du chapitre de Neuville ; et le retour à qui de droit des titres appartenant au chapitre de la collégiale, aux paroisses ou à la ville de Tournus (art. 41).

2° Charges particulières :

(1) Le setier mesure de Paris contenait près de 160 litres et avait une valeur moyenne de 20 livres.

(2) Différence prévue à titre de compensation et d'équivalent pour la plus-value du lot capitulaire (art. 7).

(3) Cette rente à l'établissement des Filles de la Charité fut fondée pour faire droit à l'une des réclamations exprimées par les habitants en 1783.

(4) D'après le *Compte relatif à la réunion* (arch. de l'Ain, H. 695), ces frais s'élevèrent à 25.581 livres 3 sols 3 deniers ; savoir, 13.464 livres pour frais de bulle ; 7.560 pour frais de brevets, et le reste pour vacations d'experts, consultations d'avocats, voyages, etc.....

a) l'annate (1) pour l'abbaye devait être payée par l'évêché de Chalon, à chaque mutation d'évêque (art. 14) ;

b) l'évêché de Chalon et le chapitre de Neuville étaient tenus d'acquitter les charges réelles et foncières dont étaient grevés les objets de leurs lots respectifs ; telles que réparations des immeubles, portions congrues (2), etc. (art. 6).

(1) Taxe payée en cour de Rome par ceux qui sont pourvus d'un bénéfice. En France cette taxe fut abolie en 1789.

La bulle de suppression du titre abbatial nous apprend que l'abbaye de Tournus était taxée à 1.000 florins d'or sur les registres de la chancellerie apostolique.

(2) Voici le tableau des charges dont était grevé le lot attribué à Neuville, et que le fermier devait acquitter annuellement, sans diminution du prix de son bail :

Tournus

Décimes, oblats et autres impositions ecclésiastiques, dont la moitié à la charge du fermier, 6.329 livres ;

au chapitre de Tournus (confr. au concordat de 1621 et à la convention du 29 novembre 1693), 2.000 l. ; 10 livres de cire jaune, 15 l. ; 4 torches de cire blanche, 16 liv. et 6 cierges, 15 l. ; déjeuner des enfants de chœur lors des Rogations, 6 l. ; 130 bichets de froment, 179 tonneaux de vin, 6 feuillettes d'assistances; achevage de tonneaux, 24 l.; au doyen du chapitre, 30 l. ; cierges aux officiers et chanoines de l'abbaye pour les processions du Saint-Sacrement, 33 livres;

à l'Hôtel-Dieu de Tournus, 8 bichets de seigle et 8 coupes de fèves ; au curé de Saint-André, 4 bichets de blé, 5 tonneaux de vin et 400 l. ; au vicaire de Saint-André, 250 l. ; au curé de la Magdeleine, 560 l. ;

au prédicateur de l'avent et du carême, 4 B., 5 T. et 168 l. ; au médecin de l'abbaye, 4 B., 5 T. et 25 l. ; au chirurgien, 4 B. et 5 T. ; au procureur fiscal, 4 B., 5 T. et 100 l. ; au bailli de Tournus, à l'avocat fiscal, au maître d'école de Tournus et au concierge du palais abbatial, chacun 2 B. et 2 T.; au sergent de police, 60 l. ; au geôlier de l'abbaye, 1 B., 1 T., 2 chais de paille et 40 l. ; au capitaine des chasses et au marguillier de l'abbaye, chacun 1 B. et 4 T. ; aux pêcheurs de Tournus, 4 feuillettes de vin.

Préty et *Lacrost*

Au curé de Préty, 8 B. blé, 8 B. seigle, 8 T.; au vicaire de Préty, 250 livres; au curé de L'Abergement, 30 l.

Plottes et *Uchizy*

Au curé de Plottes, 4 B., 4 T. et 475 l. ; au curé d'Uchizy, 500 l. ; au vicaire d'Uchizy, 250 livres.

Azé et *Pont-de-Vaux*

Au curé d'Azé, 2 B. froment, 1 B. seigle, 3 feuillettes de vin et 500 l. ; au vicaire d'Azé 350 l. ; au doyen de Pont-de-Vaux, 813 l. 6 s. 8 d. ; au curé de Chavannes, 60 l. ; au vicaire de Chavannes, 83 l. 6 s. 8 d. ; au curé de Chevroux, 4 B. blé, dont 2/3 froment et 1/3 seigle, et 190 l., et pour novale, 200 l. ; au vicaire de Chevroux, 250 livres.

Le décret n'apporta aucune modification dans les biens et revenus du chapitre de Tournus ; et les droits qui lui revenaient à l'avènement d'un abbé continuèrent d'être acquittés à chaque mutation d'évêque de Chalon (art. 17).

Quant au doyen, il devenait, par la suppression de la dignité abbatiale, le chef et premier dignitaire du chapitre (art 18).

Mais la nomination à tous les bénéfices dépendants de l'abbaye (autres que les cures et vicairies perpétuelles dont la libre disposition resta aux évêques respectifs) fut réservée au roi « en indemnité de la suppression de l'abbaye » (art. 20).

*
* *

Ainsi s'éteignit, après douze siècles d'existence, le titre abbatial de Tournus, porté pendant quatre siècles par les abbés de Saint-Valérien et depuis neuf siècles par les 61 abbés de Saint-Philibert.

Au déclin de l'ancien régime, l'abbaye de Tournus subit le sort qu'elle avait infligé elle-même à nombre de prieurés et d'églises : après avoir absorbé à son profit une partie des biens d'autres couvents ou domaines, elle allait être réduite à augmenter les revenus de deux évêchés et d'un chapitre de chanoinesses.

Que, par suite de la commende ou du titre séculier, une grosse portion des ressources abbatiales fût depuis plusieurs siècles confiée à un étranger devenu abbé par le bon plaisir du roi, c'était déjà un inconvénient. Mais pour utiliser ailleurs les revenus, encore fallait-il l'approbation royale. Au reste, commendataires et titulaires séculiers, la plupart grands seigneurs ou fort bien en cour, étaient par leur train de maison ou leurs relations une source de richesses pour Tournus.

Au contraire, la suppression de la dignité abbatiale devait nécessairement nuire aux intérêts de la ville.

C'est pourquoi les habitants essayèrent de former opposition soit au partage de la justice (1), soit au morcellement des biens.

Aux 8 gardes, 288 livres (Arch. de l'Ain, H. 695. *Compte Dépiney,* chap. II, *Tableau des charges...*).

En 1789 et en 1790, il y eut augmentation de portions congrues : aux curé et vicaire d'Azé, 300 l. ; aux curé et vicaire d'Uchizy, 300 l. ; au curé de L'Abergement, 203 l. 6 s. 8 d. ; au curé de la Madeleine, 140 l. ; aux vicaires de Saint-André, de la Madeleine et de Préty, chacune 100 l. (*ibid.*, chap. VIII).

(1) Archives de l'Ain, H. 195. — Cette opposition fut annulée par l'arrêt du 2 septembre 1786.

Déjà le 9 février 1783, en donnant leur consentement à l'enquête de commodo aut incommodo, ils priaient le souverain de « jeter les yeux sur une ville qui sera affaiblie et énervée par la suppression du titre abbatial... Les habitants de Tournus auraient été flattés d'appartenir à l'un ou à l'autre des co-partageants si l'on avait réuni à l'une des menses la totalité de l'abbaye ; mais ils ne peuvent voir sans la plus grande amertume qu'en morcelant ses revenus on diminue la force de leur ville, qui deviendrait un chef-lieu languissant par la perte d'une partie de ses membres » (1).

Aussitôt après la fulmination de la bulle, ils insistèrent sur les motifs de leur opposition (24 nov. 1785) : « Les officiers municipaux, fidèles interprètes de leurs concitoyens, observent avec confiance que malgré l'état primitif de la ville de Tournus, malgré l'obsession des moines sous le joug desquels elle s'est ensuite trouvée, et les servitudes qui furent conservées à leur seigneur, les habitants ne cesseront de dire qu'ils voient avec peine la suppression d'un titre qui décorait leur cité et dont les revenus réunis faisaient espérer chaque jour l'affranchissement de quelques servitudes ; cette peine augmente lorsqu'ils se représentent la division des revenus et la difficulté qu'ils éprouveront à réunir les seigneurs co-partageants pour soulager leurs maux » (2).

Quelques jours plus tard, les deux curés de Tournus rédigèrent une énergique protestation. Ils « ne peuvent ni ne doivent souscrire à l'extinction du titre et à la division des biens de l'abbaïe de la dite ville, en ce qui les regarde, parce que la dite division blesse les droits inaliénables de leurs bénéfices et leur fait griefs » (3).

(1) Arch. de Tournus, BB. 43.

(2) Arch. de Tournus, AA. 4.

(3) Dans cet acte notarié, et établi en trois propositions, percent les idées d'indépendance et de lutte contre l'omnipotence du haut clergé, qui ont sans doute contribué à l'élection du curé de Saint-André aux États généraux à l'exclusion de l'évêque de Mâcon : « Suivant la bulle de notre saint-père, le but de la division des biens de l'abbaye est de doter des bénéfices peu rentés. Avant de porter les yeux sur les villes de Mâcon, Chalon, Neuville, on ne pouvait se dispenser de les reposer un instant sur les bénéfices-cures de Tournus, surtout sur la cure de Saint-André qui dessert les domiciliés dans l'enceinte de l'abbaïe... Pourquoi ces riches dépouilles appartiendraient-elles aux seuls chefs qui lèvent les mains sur la montagne, sans qu'ils les partagent avec ceux qui combattent dans la plaine ? » *Procès-verbal pour les sieurs*

A son tour le chapitre de la collégiale fit ses observations et ses réserves, le 6 décembre 1785 (1).

Malgré cette unanimité de regrets et de réclamations, l'antique abbaye de Tournus resta définitivement supprimée, et la seigneurie de Tournus annexée au chapitre de Neuville « à perpétuité ».

La perpétuité allait durer quatre ans ! puisque la Constituante, par son décret du 2 novembre 1789, déclara propriétés nationales les biens ecclésiastiques.

Cependant les chanoinesses touchèrent encore en 1790 les revenus de leur ferme de Tournus, sauf peut-être les droits de cens et de lods qu'elles avaient consenti (2) (30 juillet 1789, donc quelques jours avant la nuit du 4 août), sur la prière du juge-bailli Tupinier, à céder aux habitants, par « le désir de la paix et le plus grand amour du bien public, en reconnaissance de leur zèle pour la défense des propriétés du chapitre » contre les brigandages des incendiaires (3).

Voici en quels termes Tupinier faisait part de la bonne nouvelle à l'assemblée municipale :

« Tandis que les plaies du royaume saignent de toutes parts et que des inquiétudes séditieuses font peut-être présager de nouveaux malheurs ; tandis que nos troubles particuliers font appréhender pour les riches la ruine de leur fortune, pour les pauvres la cessation des secours, pour les ouvriers celle du travail et pour tous le bouleversement de l'ordre social : qu'il est consolant pour moi d'avoir à détourner un moment vos regards des scènes déchirantes qui nous environnent, pour être l'organe d'une bienfaisance qui doit d'autant plus vous flatter que vous l'avez parfaitement méritée (4) .»

Ducret et Nicolas, curés de Tournus, du 28 novembre 1785. — Ce manuscrit non encore classé a été publié in-extenso dans « L'Abbaye de Tournus », mars et avril 1904.

(1) Archives de Saône-et-Loire, H. 204.

(2) Le 25 février 1790, le chapitre de Neuville refusa de ratifier l'abandon du 30 juillet 1789, l'Assemblée nationale ayant déclaré propriétés nationales les biens ecclésiastiques (Arch. de Tournus, AA).

(3) Archives de Tournus, AA. 2. — Pour les incidents de cette jacquerie mâconnaise, voir Bompar, *Notes et souvenirs*. Ils ont été publiés par l'abbé Chaumont, *Persécution religieuse*, arrondissement de Mâcon, pp. 540-543.

(4) Arch. de Tournus, AA. 2.

Déjà, en janvier, dans une lutte de générosité avec M. Narboud, représentant de la noblesse Tournusienne, le chanoine Lappe, représentant du clergé, avait sacrifié volontiers et sans aucune restriction, ses privilèges pécuniaires, en consentant à une répartition égale des impôts et charges publiques.

D'ailleurs les curés des deux paroisses, rivalisant d'ardeur avec le maire Delaval, avaient fait l'abandon de leur casuel (1).

A la séance générale du 22 janvier, Tupinier pouvait dire :

« La forme extraordinaire de cette assemblée annonce assez qu'un grand intérêt la rend nécessaire. Chacun de nous, en effet, y est appelé pour former un nœud qui l'attache de plus près à la patrie.

« Les deux premiers ordres de cette cité expriment leur dévouement par un sacrifice généreux des privilèges qui pèsent sur le troisième. Le clergé ne désire conserver de ses anciennes dignités que le droit d'offrir au peuple l'exemple des mœurs et les consolations de la bienfaisance et de la religion. Le second ordre ne veut plus prétendre qu'à la gloire de défendre la nation, pour venir ensuite, dans une honorable retraite, éclairer l'agriculture par sa présence et l'encourager par ses bienfaits.

« Partout les cœurs se réveillent aux cris des besoins de la patrie ; l'esprit public remplace l'esprit de corps et de parti, et chacun de nous, persuadé que la principale force réside dans l'union des volontés, est prêt d'immoler au bien commun ses opinions les plus chères...

« S'il était possible cependant que, le prisme du patriotisme colorant les objets, notre vœu ne fût qu'une illusion, alors, Messieurs, nous aurions du moins fait un beau rêve... »

Hélas ! les chanoines de Saint-Philibert, comme les comtesses de Neuville et tous les chapitres de France, reconnurent bientôt que ce rêve libéral ne fut pas de longue durée : au patriotisme du clergé français l'Assemblée nationale répondit par la constitution civile (12 juillet 1790).

Avant leur disparition, les dames de Neuville adressèrent aux administrateurs du district de Châtillon-les-Dombes une noble déclaration qui est le dernier acte de leur registre capitulaire (2).

(1) Voir « L'Abbaye de Tournus », septembre 1898, *Patriotisme du Clergé de Tournus en 1789*.

(2) « Cejourd'hui 9 décembre 1790, Mesdames les Doyennes, Dignités, Chanoinesses et Chapitre de l'église collégiale de Neuville..., fidèles aux engagements qu'elles ont contractés en se consacrant au service des autels..., déclarent que ce n'est qu'avec le sentiment de la plus profonde douleur

« Le 10 décembre, on les chassa de leur asile. Elles se dispersèrent (1). »

Quant aux chanoines de Saint-Philibert, de même que ceux de Mâcon et de Chalon, de Cuisery et de Cuiseaux, « sommés par leurs municipalités respectives d'avoir à se conformer aux décrets » de l'Assemblée nationale, ils « opposèrent une attitude purement passive » (2).

Vers la fin de cette année 1790 le chapitre avait vécu.

Pendant plus de onze ans l'ex-collégiale allait subir l'injure du schisme, de l'apostasie et de l'abandon.

Fig. 94

Ex-libris de la Collégiale.

qu'elles cessent les fonctions sacrées, étant forcées de se soumettre à la sommation qui leur sera faite aujourd'hui par les commissaires du district...; déclarent en outre les dites chanoinesses que si l'émission de leurs vœux et prières ne leur est plus permise en commun pour le maintien de la pureté de la religion, la conservation du roi et le salut de l'État, ces objets ne cesseront jamais d'être le vœu particulier de leurs cœurs. — De Charbonnier-Grangeac, doyenne, etc... » (cf. Albert Bouchet, *l. c.*, pp. 318-319).

(1) Mme Perrusset, *Le Roman de la Chanoinesse*, p. 44.

(2) « Journal de Saône-et-Loire », juillet 1890, *Il y a cent ans*.

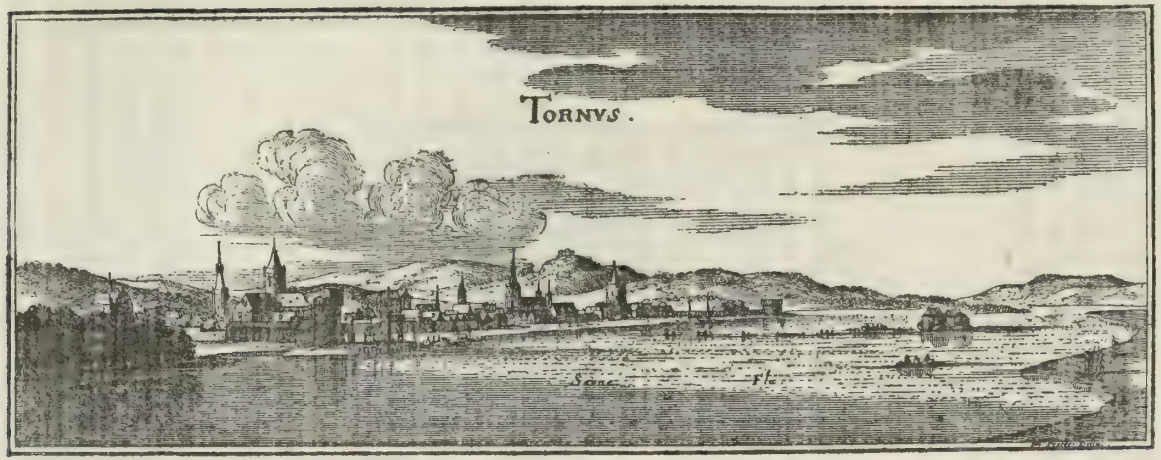


Fig. 95

Réduction d'une gravure de J. Peeters,
(*Tirée de « Vranckruck, van Bourgogne en Nivernois », de Mérian, 1662.*)

QUATRIÈME PÉRIODE

LES CURÉS DE SAINT-PHILIBERT

(1791-1904)

... La basilique telle qu'elle est, doublement déchue de son rang de siège abbatial, de sa haute existence comme collégiale, veuve de toutes ses splendeurs, tombée à l'état de simple paroisse.
J. Bard, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 340.

Fig. 96
Initiale tirée de l'H. de Juénin.

Même découronné de son diadème abbatial depuis 1785, Saint-Philibert n'était pas resté sans gloire.

Assurément la suppression de l'abbaye avait fait perdre du prestige à la ville de Tournus.

Mais la collégiale n'eut pas beaucoup à souffrir de la transformation : ses richesses terriennes demeurèrent intactes ; pour le paiement de certaines rentes en espèces comme pour la restauration des bâtiments, les comtesses de Neuville remplaçaient le commendataire ; les cérémonies liturgiques conservaient la même ampleur.

Au contraire, la constitution civile allait faire descendre Saint-Philibert au rang « de paroisse silencieuse de canton ».

Et plût à Dieu que la déchéance eût été de prime abord décrétée ou consentie par l'autorité légitime !

Car cette période renferme deux phases très distinctes.

Durant la première, le curé assermenté, après avoir schismatiquement desservi Tournus, vit son église réduite en temple profane.

Après le Concordat, l'antique église, rendue au culte catholique et dirigée par un archiprêtre, devint église paroissiale.

De là deux chapitres :

1° la tourmente Révolutionnaire ; 2° le siècle Concordataire.

CHAPITRE PREMIER

Tourmente révolutionnaire

(1790-1802)

Fig. 97 (1)

Le court intervalle de temps dans lequel se sont déroulés les graves événements de la fin du XVIIIe siècle a suffi pour modifier de fond en comble, à Tournus comme dans la France entière, l'ancien état de choses, et pour menacer dans son existence même le vieil édifice, qui faillit subir le sort de la cathédrale Saint-Vincent de Mâcon ou de l'abbatiale de Cluny.

Tel le cyclone qui peut tout renverser sur son passage, et combien aveuglément !

Dans l'espace de ces douze années, l'église Saint-Philibert, après avoir pleuré l'extinction de son chapitre et la vente de ses dépendances comme biens nationaux, eut la douleur de devenir successivement temple constitutionnel et temple profane.

§ I

SUPPRESSION DU CHAPITRE COLLÉGIAL

C'est le 12 juillet 1790 que d'un trait de plume la Constituante biffa toutes les collégiales de France (2).

Mais, entre le vote de la constitution civile du clergé et sa pro-

(1) Initiale tirée de l'« Histoire de l'Abbaye », de Chifflet.

(2) « Tous les titres et offices, autres que ceux mentionnés en la présente constitution, les dignités, canonicats, prébendes, demi-prébendes, chapelles, chapellenies, tant des églises cathédrales que des églises collégiales, et tous chapitres réguliers et séculiers de l'un et l'autre sexe, les abbayes et prieurés en règle ou en commende, et tous autres bénéfices et prestimoniés généralement quelconques, sont, à compter du jour de la publication du présent décret, éteints et supprimés » (Constitution civile du clergé, titre 1er, art. 20).

Cliché M. Thibaudet

Fig. 334

LES PILIERS DE LA NEF

mulgation, quelques mois s'écouleront et la collégiale tournusienne sera témoin de deux cérémonies patriotiques : la fête de la Fédération et le dépôt de l'étendard des Arquebusiers.

Pour célébrer le premier anniversaire de la prise de la Bastille, Tournus prêta solennellement le serment fédératif (14 juillet 1709) (1). Le cortège, composé de la garde nationale, de la maréchaussée et de l'escadron de chasseurs d'Alsace en garnison dans la ville, se forma sur la place publique et, précédé des autorités municipales, se rendit à l'abbaye pour entendre la messe. « Le sainct Sacrifice célébré par M. l'aumônier, et M. le maire ayant prononcé avec applaudissements un discours sur l'importance de la cérémonie, tous les citoyens et gardes nationaux de la ville ont prêté le serment d'être à jamais fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi... Puis le corps municipal s'est transporté dans la cour de l'abbaye et la maréchaussée et les soldats de la garnison ont prêté le même serment (2). »

Le mois suivant, Saint-Philibert reçut l'étendard des chevaliers de l'Arquebuse (3). Conformément au décret de la Constituante, le conseil municipal avait assigné le 25 août pour cette cérémonie. « A l'effet de quoy la compagnie de l'Arquebuze s'assemblera sur la place d'armes, à 7 heures 1/2 du matin, sous le commandement de l'état-major de la garde nationale et de là se rendra, précédée de la municipalité, à l'église Saint-Philibert pour le drapeau de la compagnie, portant d'un côté l'écusson de la ville et de l'autre deux arquebuzes en sautoir..., être déposé sur l'autel et de là suspendu à la voûte de ladite église en présence du chapitre (4). »

Avant de cesser les fonctions canoniales, le chapitre de Tournus fit-il, comme celui de Cuiseaux (24 octobre 1790), annoncer « au prône, la suppression de la collégiale » (5) ? ou se borna-t-il à un

(1) Déjà le 20 juin 1790, anniversaire du Jeu de Paume, une cérémonie analogue avait réuni à Tournus les représentants de toutes les paroisses du canton : sur un autel dressé en forme de temple antique au centre de la promenade du Pas-Fleury, la messe avait été célébrée par l'aumônier Borel. (Voir la description de cette cérémonie aux Archives de Tournus.)

(2) Archives municipales, D. 1².

(3) Archives municipales, EE. 7.

(4) Cf. A. Bernard, *Recherches sur les Chevaliers de l'Arquebuse de Tournus*, p. 57. — Le drapeau fut brûlé en 1792, sur la place de la commune.

(5) Puvis de Chavannes, *Le Schisme Constitutionnel à Cuiseaux pendant la Révolution*.

accusé de réception, dans le genre de celui qu'il adressait à la municipalité quelques mois auparavant en réponse à la communication des quatre ordonnances royales (1)? Je n'ai pu me renseigner exactement.

A l'époque de l'extinction de la collégiale, il y avait une stalle inoccupée : celle du doyen, vacante par suite de la prétention du roi, qui voulait nommer et maintenir au décanat une de ses créatures.

Les prébendés étaient alors: Étienne-Nicolas PENNET, chantre faisant fonction de doyen, (78 ans, natif de Cluny) ; Jean-Baptiste DURAND, trésorier (57 ans, de Lorraine); Joseph LAPPE (79 ans, de Pont-de-Vaux); Mathurin PARTHENAY (52 ans, de Quentin en Bretagne); Guillaume VIVIEN (52 ans, de Tournus) ; Louis-Antoine BERNARD (36 ans, de Mâcon); Antoine LOMBARD (56 ans, de Tournus); Hugues DUGIED (32 ans, de Dijon); Claude FOURRAT (52 ans, de Tournus); Benoît MUGNIER (41 ans, de Verjux près Verdun-sur-le-Doubs), et Antoine TOURNIER (31 ans, d'Arnay-le-Duc) (2).

Les cinq demi-prébendés : Jacques BRAZEY (68 ans, de Tournus) ; Jean-Marie DAURAT (52 ans, de Tournus) ; Jean-François DUVILLARD (53 ans, de Tournus) ; Joseph MOURIER (48 ans, de Carpentras), et Antoine GUAY (52 ans de Tournus) (3).

Il leur était alloué une maigre pension alimentaire de 500 livres. Car, depuis 1791, au revenu des prébendes la Constituante avait substitué une indemnité pécuniaire, inscrite il est vrai au livre de la dette publique, comme compensation à la mainmise des biens ecclésiastiques, mais que la Législative subordonnera arbitrairement (4) à la prestation du serment civique (29 novembre 1791),

(1) Archives de Tournus, FF. 12, fol. 71.

(2) Pour les notices sur quelques membres de l'ancien chapitre, consulter : *État du diocèse de Chalon;* — Bompar, *Notes et souvenirs;* — Bauzon, *Recherches historiques sur la persécution religieuse,* pp. 151-162.

(3) *Tableau des membres composans le ci-devant chapitre de Tournus,* 24 mars 1791 (Arch. dép., H. 203 [47]).

Dans ce tableau se trouvent aussi les noms des auxiliaires du chapitre :
habitué prêtre : Jean-Claude Devaux (36 ans, de la Franche-Comté);
habitué laïc : Nicolas Gaudin (44 ans, id.) ;
organiste (traitement 600 francs) : Nicolas Sauvet ;
enfants de chœur : Jacques Huet, Claude-André Moreau, Jean-Baptiste Grisot, Antoine Main, Claude-Marie Bosse et Joseph Laurent ;
bâtonniers : Louis Brunet et Louis Peyrier.

(4) La loi du 27 novembre 1740 n'avait soumis au serment que les prêtres appelés à remplir quelque fonction publique.

en attendant que la Convention la supprime à l'encontre de toute notion de justice.

N'oublions pas que non seulement la propriété mais l'usufruit même des maisons canoniales avaient été ravis aux ex-bénéficiers. Et si nous voyons quelques-uns d'entre eux proroger leur domicile dans les anciens logements, c'est qu'ils s'en étaient rendus personnellement acquéreurs lors de la vente des biens nationaux (4 janvier 1791) (1).

Ainsi, les dignitaires et les membres de la collégiale étaient redevenus de simples ecclésiastiques. Et s'ils ne célébraient plus l'office en chœur, au moins purent-ils, comme prêtres libres, continuer à dire la messe à Saint-Philibert pendant quelques mois encore, jusqu'à l'heure de sa transformation officielle en église schismatique.

§ II

SAINT-PHILIBERT, TEMPLE CONSTITUTIONNEL.

En procédant, sans mandat légitime, à une nouvelle circonscription et organisation des diocèses et des paroisses ; en faisant nommer les évêques et les curés par des collèges électoraux, et cela en dehors de toute participation papale, la Constituante rompait les liens qui doivent nécessairement unir le clergé catholique au Saint-Siège et changeait l'Église de France en une institution politique, en une œuvre purement humaine. C'était le schisme.

Attribué au nouveau diocèse de Saône-et-Loire et groupé en une paroisse unique, Tournus fut invité par les administrateurs du département (novembre 1790) à désigner pour église paroissiale l'un de ses édifices religieux. Et les suffrages unanimes du conseil

(1) Relativement à l'acquisition des maisons canoniales et des immeubles appartenant à l'ancienne abbaye, on peut trouver quelques détails (prix d'estimation et de vente, noms des acquéreurs) dans les archives de Tournus. — Voir aussi (archives de l'Ain, H. 195) le compte du sous-fermier de l'abbaye dont le chapitre V commence ainsi : « Le sieur Depiney n'a joui dans cette année (1791) d'aucune partie de la ferme de Tournus. Les dixmes ont été supprimées, les terriers remis au district de Mâcon et le surplus des articles qui composent les revenus dudit Tournus consistant en propriétés ont été vendus à différents particuliers qui s'en sont mis en possession et qui ont fait la récolte de l'année ».

se réunirent sur Saint-Philibert (19 décembre 1790) (1), à cause de l'exiguïté des autres églises (2).

Quelques mois après, M. Nicolas NICOLAS, curé de la Madeleine, était nommé curé de Tournus, avec un traitement de 2.400 livres. Il fut du nombre des 25 curés assermentés, que choisirent les électeurs réunis les 15-16 mai 1791 dans l'antique cathédrale Saint-Vincent de Mâcon.

De mœurs irréprochables, sévère pour ses ouailles, c'était un pasteur moins aimé que craint. Et son empressement à se soumettre à la constitution civile et à accepter, sinon à briguer, les faveurs officielles, ne contribua pas à lui ramener les sympathies des catholiques.

Mais là où cette élection fut accueillie plus que froidement, ce fut à Saint-André. Les habitants de cette paroisse eussent préféré leur curé, M. Jean DUCRET, député du clergé aux États généraux (3).

La mesure prise le 6 juin 1792 par la municipalité pour régler l'ordre de la procession de la Fête-Dieu et pour accorder la préséance au « fonctionnaire » de la Madeleine (4) ne fit qu'accentuer ce mécontentement. Et le piquet de gardes nationaux (10 hommes par compagnie) requis pour accompagner le « Corps de Dieu » eut peut-être la facilité de constater que les fidèles se rendirent avec plus d'entrain à la procession de l'octave, présidée par le curé de Saint-André.

Mais, ni l'imposante manifestation du 18 août en faveur de ce dernier (5) n'empêcha l'élection de M. Nicolas d'être confirmée

(1) Archives de Tournus, D. 1².

(2) Dans la même séance, on sollicitait, en faveur des vieillards et des infirmes des quartiers du midi, la conservation de la Madeleine pour succursale ou comme oratoire.

(3) C'est à l'influence de M. Ducret et de son collègue aux États généraux, M. Genetet, curé d'Etrigny, qu'est due la création (22 janvier 1792) d'un tribunal de commerce à Tournus.

(4) « Le corps municipal requiert que demain la procession partira de l'église Saint-Philibert et descendra jusqu'à celle de la Magdeleine, que le Corps de Dieu sera porté dans ladite procession par le fonctionnaire de cette dernière paroisse; que le jour de la petite Fête-Dieu la procession se fera de la manière accoutumée et que le Corps de Dieu y sera porté par le fonctionnaire de la paroisse de Saint-André » (Archives de Tournus, D. 1²).

(5) « Se rendant aux pressantes sollicitations de tous ses paroissiens qui, depuis longtemps, lui ont manifesté ouvertement l'intention de le conserver »,

(15 octobre) par l'évêque constitutionnel (1), ni la pétition (13 novembre) des « citoyennes de Saint-André priant le conseil général de la commune d'en référer soit au département, soit à la Convention, afin d'obtenir une décision conforme à la justice » (2), ne fit différer plus longtemps l'installation de l'élu.

La cérémonie eut lieu le 18 novembre, à 10 heures du matin, à Saint-Philibert.

Par mesure de prudence, « pour prévenir le désordre à l'opération d'installation du citoyen curé », le procureur de la commune avait requis « un piquet de la garde nationale suffisant tant dedans que dehors ». Mais les habitants se contentèrent de protester par leur indifférence.

Civilement installé par le corps municipal, l'intrus célébra la messe, prêta de nouveau le serment de liberté et d'égalité et entonna le « Te Deum » d'action de grâces proposé par le conseil à l'occasion des succès remportés par les armées de la République.

Dans la semaine qui suivit son installation, le curé de Tournus se choisit pour vicaires, avec l'agrément de la municipalité, deux ex-récollets de la ville comme lui assermentés ; et, un peu plus tard, il donna à un autre ancien religieux l'autorisation d'exercer le ministère public dans l'église paroissiale.

Cependant le vide se faisait de plus en plus autour de ce clergé qui semblait remplir non plus une mission divine, mais un emploi civil sous la tutelle de l'administration communale (3).

Déjà, vers la fin de l'année 1792, les sœurs de saint Vincent de Paul, qui dirigeaient l'établissement de la Charité, avaient noblement préféré se retirer de Tournus plutôt que de participer aux cérémonies du culte constitutionnel et de conduire leurs élèves (4)

M. Ducret prêta, à l'issue de la messe, le serment de liberté et d'égalité ; puis il fut processionnellement conduit à l'hôtel de ville où 150 assistants signèrent avec lui le procès-verbal de la cérémonie (Archives de Tournus, D[1]).

(1) Jean-Louis Gouttes, curé d'Argelliers (ancien diocèse de Narbonne), député aux États généraux, choisi pour évêque par les électeurs départementaux, le 13 février 1791.

(2) Archives de Tournus, D.1[2].

(3) On lui traçait même l'horaire des offices paroissiaux. « Le dimanche pendant l'été, la grand'messe à 9 heures du matin au lieu de 10 ; la messe basse à 8 heures » (Archives de Tournus, P. 5).

(4) A cette époque la Charité était un orphelinat pour enfants pauvres.

au service célébré pour les victimes du 10 août par un prêtre-jureur (1).

Quant aux ecclésiastiques, ils professaient envers le nouveau culte une indifférence telle, que la municipalité fut contrainte, en 1793, de donner l'ordre à tous ceux qui étaient salariés par l'État ou recevant une pension alimentaire d'assister à la procession de la Fête-Dieu.

Semblable mépris se manifestait parmi le peuple, malgré les efforts tentés par les pouvoirs publics en faveur de la religion officielle (2). Mais la confiance ne se commande pas ; et, au risque de déplaire aux magistrats (3), les catholiques aimaient mieux entendre une messe basse dite n'importe où, que d'assister aux offices célébrés par les prêtres-fonctionnaires.

Aussi, même aux solennités, Saint-Philibert était désert.

Que le curé Nicolas souffrît de ce délaissement, il est loisible de le supposer. Mais ce qui dut être bien sensible à son âme ambitieuse, ce fut d'apprendre à ses dépens qu'à se prêter aux calculs des ennemis de l'Église le prêtre joue un rôle de dupe. Le 24 novembre 1793, un an après son intrusion, on proposait « la suppression du culte et du curé qui avaient trompé la confiance » populaire. La motion fut votée ; et Saint-Philibert, fermé au culte (4).

(1) C'est à l'issue de cette cérémonie que furent portés sur la place de l'hôtel de ville, pour y être brûlés, les signes de la féodalité et de la royauté, et les drapeaux anciens suspendus depuis quelques années aux voûtes de Saint-Philibert (cf. Archives de Tournus, D.1[2]).

(2) Le 26 mai 1792, le tribunal de Tournus condamnait à 30 sols d'amende deux cabaretiers « coupables d'avoir donné à boire et à jouer pendant les vêpres » (Arch. de Tournus, I. 3[1]).

(3) « Accusées et convaincues de suivre un culte fanatique » et d'y faire « participer d'autres personnes qu'elles attirent dans leur intérieur » (arch. de T., I. 3[1]), deux petites marchandes de la ville sont obligées de payer chacune 5 livres d'amende (mars 1793).

(4) M. Nicolas quitta en mars 1794 son presbytère. — Après sa nomination à Saint-Philibert, on lui avait assigné comme logement l'ancienne maîtrise. En juin 1792, il sollicitait, mais sans succès, le palais abbatial, et continuait à habiter son ancienne cure de la Madeleine. — Il eut le droit d'officier publiquement dans l'église de la Madeleine du mois d'août 1794 au mois de décembre 1798, puis du 2 novembre 1800 jusqu'au Concordat — A cette époque, il dut cesser toutes fonctions curiales. — Après sa rétractation, il fut nommé curé de Chardonnay (1er juillet 1808), où il mourut le 8 octobre 1819.

Le schisme constitutionnel n'avait été qu'un trompe-nation destiné à faire glisser la France vers l'apostasie.

§ III

SAINT-PHILIBERT, TEMPLE PROFANE.

Après avoir servi quelques mois au culte athée de la Raison, l'église de l'abbaye fut dédiée à l'Être suprême sous le titre de temple décadaire.

I. Temple de la Raison

Pendant cinq mois environ (décembre 1793 - mai 1794), les chrétiens eurent la douleur de lire sur le frontispice de l'ancien portique de Saint-Philibert : « Temple de la Raison ».

C'est le 30 novembre (10 frimaire) que, sous la pression des terroristes, la ville de Tournus voulut, à l'instar de Paris, renoncer officiellement à la religion chrétienne. « Les officiers municipaux, les notables de la commune, les membres du comité de surveillance et de la société républicaine, les membres du tribunal de commerce, les trois juges de paix du canton de Tournus ainsi que toute la garde nationale dudit lieu et autres habitants des cités et communes voisines, réunis sur la place de la commune, après avoir abjuré le fanatisme de la catholicité, se sont rendus, à la cy devant église de la cy devant abbaye, pour consacrer le local en temple de la Philosophie et de la Raison. Le citoyen Guieu a fait un discours énergique (1). Puis l'assemblée s'est rendue sur la place de la maison commune » pour détruire, dans un autodafé, « les portraits des rois, des seigneurs, des traîtres ; les terriers, titres féodaux, provisions d'offices ou charges vénales, lettres de prêtrise, de médecins, d'avocats, d'huissiers et autres ; lesquels papiers ont été brûlés aux cris d'allégresse : Vive la nation, vive la république, la convention montagnarde et tous les sans-culottes » (2).

Aux vieux rites de la liturgie catholique, si bien adaptés aux besoins du cœur humain et à la satisfaction de l'âme affamée d'idéal, allait succéder la banalité d'un culte tout entier renfermé en la lecture des lois nouvelles, en des promenades ou défilés civiques, des discours officiels, des hymnes et chants patriotiques

(1) Ce même grammairien célébrera plus tard les bienfaits du Concordat.

(2) Archives de Tournus, D. 1³.

ou des banquets fraternels : cérémonies agréables ou utiles, mais incapables de remplacer le besoin de croire et d'espérer. Le recours à la Providence était légalement supplanté par « la protection de nos chères déesses de la liberté, de la victoire, de la vengeance et de l'espérance » (1), quatre jeunes tournusiennes qu'on promenait sur des chars de triomphe au milieu d'un cortège imposant, mais qu'on eut la pudeur de ne pas placer sur le maître-autel comme la déesse parisienne, ni même de faire pénétrer dans le temple. En un mot, il s'agissait de supprimer l'idée de Dieu pour déifier la nature.

On s'était mis en mesure d'approprier le temple constitutionnel à sa nouvelle destination de temple de la raison : croix, tableaux, statues, reliquaires, ornements et mobilier, tout fut enlevé, et détruit ou vendu selon que les objets paraissaient avoir, ou non, une valeur vénale.

Dès le 2 décembre 1793, l'administration municipale faisait dresser l'inventaire des tableaux.

« Au nombre des statues destinées à devenir la proie des flammes, se trouvait la madone en bois de cèdre, vénérée de temps immémorial et considérée par la population entière comme miraculeuse ; elle fut arrachée des mains sacrilèges par une femme du peuple, nommée Lassalle, qu'on avait vue plus d'une fois, le sabre au côté, faire partie des fêtes patriotiques (2). » Pleine de sang-froid et d'à-propos, la « citoyenne » sollicite et obtient la statue à titre de jouet pour ses enfants, et elle s'empresse de la cacher dans la mangeoire d'une écurie (3) attenante à sa maison (4). Au bout de quelques heures, des commissaires venaient en toute hâte réclamer la statue. Il leur est répondu que les cinq gars n'ont pas eu besoin d'un temps si long pour mettre en pièces la vieillerie ! Et les agents ont la bonhomie de se contenter de cette réponse. — La tourmente passée, Mme Lassalle déposa avec respect le précieux trésor dans une de ses chambres, où l'on aimait à venir prier, et même où des malades, au dire des anciens, auraient trouvé la

(1) Cf. Archives de Tournus, *Fête de la prise de Toulon*, D. 1³.

(2) J. B. Chaumont, *Chronique paroissiale de Saint-Philibert*, p. 23 (manuscrit conservé dans les archives de Saint-Philibert).

(3) Rue des Fées.

(4) Rue du Nord.

Cliché H. T.

Fig. 335

NOTRE-DAME LA BRUNE (VUE DE FACE

PL. XXI

guérison. Quelques années après la réouverture des églises, Notre-Dame-la-Brune fut solennellement reportée à Saint-Philibert et replacée dans sa niche ogivale du bas côté méridional.

C'est à la piété d'une autre tournusienne que l'on doit la conservation du chef et du corps de saint Philibert. — « A part les soleils, ciboires, calices » et quelques autres objets liturgiques, il ne restait plus ni or ni argenterie dans l'église. Elle en avait été dépouillée en 1792, lors de la « recherche de tous objets de luxe et purement inutiles au culte divin » (1). — Et si la châsse de saint Philibert ne fut pas convoitée par les spoliateurs avant novembre 1793, elle le dut à sa matière peu précieuse : elle était en cuivre (2). Pour se conformer au dernier arrêté départemental concernant les cuivres mêmes des églises et des émigrés, et leur envoi au district de Mâcon (3) les commissaires de la commune, venus pour s'emparer de la châsse, « se disposaient à jeter sur le pavé de l'église les reliques du saint abbé ; mais, cédant aux prières d'une femme nommée Laurent, ils consentirent à les lui donner. Elle les reçut dans son tablier et les porta à domicile. Son mari, menuisier, s'empressa » (4) de les déposer dans une caisse de bois qu'il cacha chez lui (5). Après le Concordat, il remit la boîte et son précieux contenu au nouveau curé, M. Létienne.

Le bronze des cloches eut le même sort que les cuivres des reliquaires. A ce moment le clocher n'en abritait plus que trois. Déjà, le 4 décembre 1793, avait eu lieu une première adjudication : cordes, jougs, battants et ferrures devaient être portés dans les magasins de la ville (6) ; et le métal, conduit à Pont-de-Vaux pour être converti en canons (7). En mars 1794, on chargea une commission,

(1) Archives de Tournus, N. 5[1]. — De cet inventaire du 31 octobre 1792 date l'enlèvement du buste d'argent (poids : 13 marcs 6 onces) dans lequel les chanoines avaient déposé, en 1630, une vertèbre de S. Philibert, et d'un bras d'argent (poids : 9 marcs 2 onces) contenant une relique de S. André.

(2) Probablement cette châsse de cuivre enlevée en 1793 était la châsse même que les religieux avaient apportée avec eux à Tournus en 875.

(3) Arch. de Tournus, D. 1[2].

(4) J. B. Chaumont, *Chronique paroissiale*, p. 23.

(5) Ancienne chapelle Saint-Eutrope.

(6) Archives de Tournus, D. 2[2].

(7) Le poids total des cloches de Tournus envoyées à la fonderie de Pont-de-Vaux était de 15.000 kilos (cf. Bompar, *Notes et souvenirs*).

composée de six membres, d'aviser à la descente des cloches restantes, les assemblées ne devant plus être désormais « convoquées qu'au son de la caisse » (1).

A ces commissaires incombait une mission autrement délicate : celle de préparer la démolition des clochers de la ville. — L'adjudication eut lieu le 31 mars : Barthélemy Bauche, tailleur de pierres, et Antoine Greuze, maçon-couvreur (2), s'en rendirent adjudicataires moyennant une somme de 1.835 livres en assignats. Quelques jours plus tard, les deux citoyens déclaraient aux autorités municipales que les conditions stipulées au cahier des charges leur étaient vraiment trop onéreuses et ils en demandaient la résiliation. Elle leur fut accordée le 17 avril. « Il faut croire, ajoute Bompar, que dans le conseil se trouvaient quelques personnes qui voyaient avec douleur la démolition des clochers (3). »

A cette même époque on commença à louer « la sacristie, indépendante du temple » (4) (c'est-à-dire la chapelle N-D. de Pitié), ainsi que les six caves des demi-chanoines et la crypte.

Les riches ornements de la collégiale ne furent pas sans exciter la cupidité. Pour se conformer à l'arrêté pris en novembre à l'instigation du fougueux Javogues, et en vertu duquel l'or et l'argent des galons seraient envoyés à la Convention, on porta à l'hôtel de ville les vêtements sacerdotaux les plus précieux et on en arracha violemment les galons que l'on remit à un orfèvre avec mission de les brûler, afin d'en recueillir les parcelles métalliques.

Que l'or et l'argent des chapes et des chasubles, comme aussi des vases sacrés, aient été dirigés par Tournus sur Paris ou sur Lyon, les archives en font foi, ainsi qu'une lettre de félicitations adressée à la ville par Javogues (27 novembre 1793). Mais que la totalité de l'envoi soit arrivée à destination, on a tout lieu d'en douter ; témoin le silence du « Moniteur universel » qui, dans la nomenclature des villes ayant offert leur argenterie à la Convention, ne

(1) Archives de Tournus, D. 1³.

(2) Cousin germain du peintre.

(3) Cf. Bompar, *Notes et souvenirs*. — Seuls furent démolis les clochers qui surmontaient la chapelle Saint-Valérien et celle des récollets.

(4) Archives de Tournus, D. 1³.

cite pas Tournus (1). Plus d'une once de métal précieux a dû fondre entre les mains des porteurs (2)!

Dans la curée de 1793-1794, si l'État eut pour concurrents les égoïsmes particuliers qui sont ingénieux à s'abriter sous le couvert du bien public, notre ville ne fut guère plus favorisée. Des dépouilles de Saint-Philibert elle ne retira que peu de profit : le linge fut en partie envoyé à l'hôpital; dégalonnés et délabrés, beaucoup de vêtements sacerdotaux se vendirent aux enchères en 1796, mais à vil prix ; la valeur brute des diverses ferrures (croix des clochers, battants des cloches, etc.) fut mangée par les frais que nécessita leur enlèvement.

Quant au mobilier, on utilisa les confessionnaux comme guérites de sentinelles, et on vendit les stalles sculptées du chœur que l'on remplaça par des tribunes en sapin réservées aux autorités et aux fonctionnaires. On ne toucha point aux autels (3). Fut respecté également le buffet de l'orgue ; l'organiste Sauvet reçut même un traitement de 300 livres pour continuer ses fonctions et unir ainsi ses efforts au talent d'amateurs chargés de solenniser le décadi (4).

*
* *

Malgré le décret de la Convention qui avait voulu remplacer le dimanche par le décadi, on ne continuait pas moins à s'endimancher. Cette indépendance n'eut pas l'heur de plaire aux fanatiques du culte de la Raison. Aussi, entr'autres moyens proposés contre la liberté de conscience, nous entendons, au club de Tournus, un maître d'écriture, Fleury Vachérias, faire la plaisante motion : « J'ai vu que beaucoup de citoyennes aristocrates se paraient le dimanche et travaillaient le décadi. C'est une infraction à la loi

(1) Cf. Albert Bernard, *Notice historique sur la Madeleine de Tournus.*

(2) « Je soussigné Garin, commandant l'armée révolutionnaire ay reçu des officiers municipaux de Tournus deux calices, deux patènes, un soleil avec une coupe, le tout composant cinq marcs, quatre onces, quatre gros. Dont je les décharge. A Tournus le 18 frimaire an 2 de la république une et indivisible » (Archives de Tournus, I³. o¹⁴).

(3) Sauf peut-être les tabernacles (celui du maître-autel n'existait plus au moment du Concordat). — C'est donc avec les pierres provenant d'autres églises et chapelles que fut construit sur la place de l'hôtel de ville l'autel de la Patrie (démoli le 3 janvier 1803).

(4) Archives de Tournus, D. 1³.

qu'il faut réprimer. Je demande que notre ville salarie quelques personnes qui seront chargées « d'embarbouiller » les robes des femmes aristocrates qui se mettent dans leurs plus beaux atours le dimanche » (1).

L'intolérance jacobine ne chômait point.

Un arrêté municipal du 15 mars 1794, prescrivait l'enlèvement de tous vestiges religieux, « pour qu'il n'en reste rien. Les croix des clochers, des cimetières, des chemins (2), celle qui surmontait la colonne de la place de l'hôtel de ville, tous les écussons, clefs de voûte sculptées, dessus de porte, statues de saints dans des niches au coin des rues furent mutilés ou enlevés. Depuis les premiers mois de 1793, la plupart des croix de la banlieue étaient déjà démolies. Les particuliers eux-mêmes durent retourner contre le mur les platines de foyer ornées de l'écusson royal ou d'emblèmes religieux, sous peine d'être déclarés suspects. Il fut interdit aux femmes de se parer de croix, de médailles, etc., ayant rapport à l'ancienne religion (3). »

Contre les prêtres, la persécution revêtit un caractère inquisitorial plus accentué. Assermentés ou non, ils étaient censés troubler la tranquillité publique s'ils exerçaient leur ministère, même d'une façon privée : baptiser, confesser ou dire la messe en cachette eût fourni motif à arrestation.

Encore, à Tournus, l'administration ne se montra-t-elle jamais bien farouche ; le nombre des familles de terroristes était assez restreint ; s'il se fit quelques arrestations de suspects, ce fut d'après les ordres de l'autorité supérieure, et, de ces détenus politiques toujours traités avec humanité, aucun n'eut à comparaître devant le tribunal révolutionnaire (4).

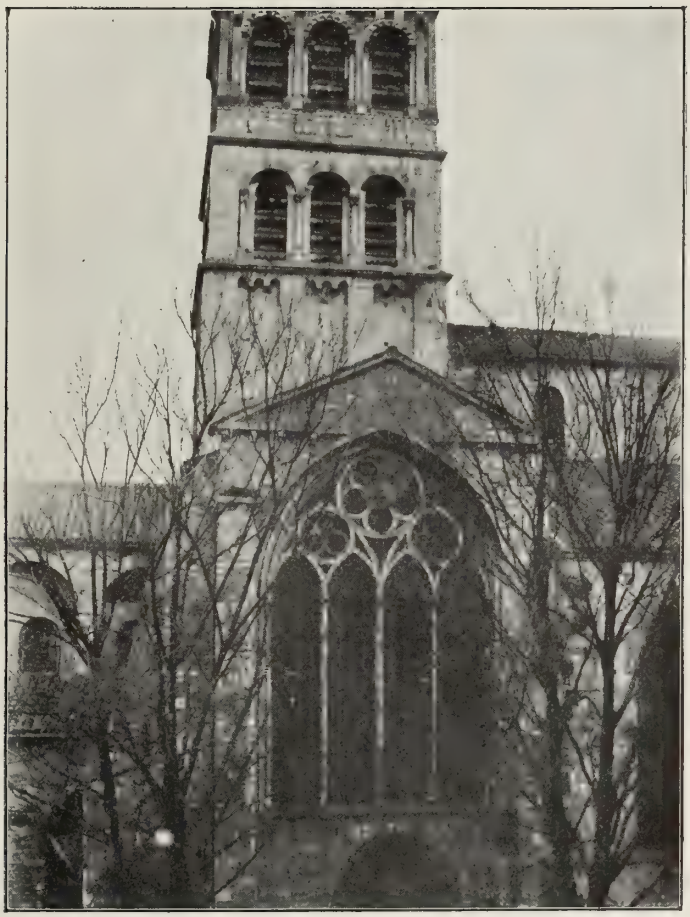
Bien que les habitants désirassent ardemment la cessation du régime de terreur, cette délivrance ne devait se produire qu'en juillet 1794, à la chute de Robespierre.

(1) Bompar, *Notes et souvenirs*, t. I, f° 350.

(2) « Je n'oublierai jamais, qu'un jeudi saint nous fîmes nos stations à la campagne, en marchant sans nous agenouiller. Nous nous arrêtions à chaque endroit où il y avait quelques morceaux de croix brisées (Bompar, *l. c.*).

(3) Albert Bernard, *loc. cit.*.

(4) Archives de Tournus, D. 1ᵉ. *Arrêté en faveur de l'ancien comité révolutionnaire.*



Cliché M. Thibaudet

Fig 336

GRAND VITRAIL DU CROISILLON NORD

Deux mois et demi avant de tomber, le dictateur, ennemi de l'athéisme officiel, faisait remplacer le culte de la nature par celui de l'Être suprême (18 floréal an II, 7 mai 1794). Dès la promulgation du décret, la municipalité tournusienne enlevait du frontispice de l'église l'inscription « Temple de la Raison », pour lui substituer le fameux article 1er : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme » ; et on organisait la première fête du nouveau culte. — A dater de cette époque, le monument portera le nom de temple décadaire.

II. Temple décadaire

Après les 9-10 thermidor (27-28 juillet 1794), la France connut des alternatives de liberté et d'oppression.

Les premières années du Directoire marquent une ère de détente — Le 18 fructidor (4 septembre 1797) va ramener une nouvelle Terreur. — Avec le 18 brumaire (9 novembre 1799) naîtra dans les cœurs catholiques l'espoir de la prochaine réouverture des églises.

Peu après le renversement des Montagnards, les nouveaux officiers municipaux, « citoyens intelligents et modérés » par qui avaient été remplacés les sectaires (1), applaudissaient, par une double adresse de félicitations (6 février et 28 mai 1795), « à l'énergie que la Convention a déployée pour anéantir le règne de la terreur » et à « son nouveau triomphe sur les fâcheux et les hommes de sang » (2). C'était le prélude de l'abolition des mesures rigoureuses.

Bientôt l'exercice du culte catholique fut permis, dans les maisons particulières (juin 1795), aux prêtres qui avaient déclaré se soumettre aux lois de la république (3); puis, dans l'hôpital même (juillet). En août (4), un ex-chanoine semi-prébendé, M. Brazey, pouvait officier, sous certaines réserves, dans une cabane de bois située sur la rive droite du bief, au midi du champ de foire. Et bien que l'église de la Madeleine eût été concédée (fin octobre) à l'ancien curé constitutionnel, M. Nicolas, la population se portait comme d'instinct vers le clergé catholique.

(1) Cf. Bompar, *l. c.*.

(2) Archives de Tournus, K. 3[1]. — (3) *Ibid.*

(4) « Et le dix-septième jour du mois d'aoust de l'année 1795, ledit enfant a eté aporté à ma chapelle, l'église paroissiale n'étant point réabilitée. — Brazey, prêtre missionnaire » (Registres de Saint-Philibert).

Bompar le constate quand il écrit à propos de la chapelle-cabane des Sept-Fontaines : « Il y avait beaucoup de monde dehors, surtout d'hommes, même pendant l'hiver rigoureux de 1795 et personne ne se plaignait du froid ». Le constatent aussi les actes des baptêmes et mariages célébrés à partir de 1795 et consignés dans les archives de Saint-Philibert par MM. Barrault, Brazey, Chapuis, Daurat, Doigtier, Duchêne, Dulac, Duvillard, Létienne et Vondière.

Les registres de cette époque ne mentionnent pas de sépultures. On sait que les défunts étaient conduits au cimetière sans le concours du prêtre. Deux agents municipaux avaient été désignés pour présider alternativement aux inhumations. Et Bompar raconte qu'à l'enterrement de son frère (17 septembre 1794), lorsque le cercueil eut été descendu dans la fosse, l'agent de service prononça ces ridicules paroles : « Mort, repose dans cette terre jusqu'à ce que la république te réclame ! » — Jacobin exalté, l'agent fut remplacé dans la suite par un homme « simple, mais religieux. Ce nouvel agent accompagnait les morts, un livre à la main et en lisant des prières. »

Ainsi de jour en jour les idées libérales gagnaient du terrain ; les prêtres insermentés revenus d'exil ou sortis de leur retraite retrouvaient de l'influence et rentraient même en fonction.

Dans cette atmosphère de calme, l'Église de France reprenait vie.

Inquiet de ces progrès, le Directoire veut revenir aux mesures d'exception et de rigueur. Dès le milieu de janvier 1797 il exigeait des prêtres le serment de haine à la royauté. — En mai, M. Létienne (1), dénoncé pour avoir entendu des confessions au Villars, juge prudent de se cacher à L'Ormeteau, puis de quitter Tournus.

Mais c'est le 18 fructidor qui déchaînera la nouvelle persécution.

*
* *

Le 29 novembre 1797, les ecclésiastiques assermentés du canton furent contraints de déclarer qu'ils n'avaient ni rétracté ni modifié leurs serments antérieurs.

Quant aux insermentés, ils regagnèrent leurs refuges.

Mais on aime à constater qu'à Tournus les effets de la seconde Terreur furent, comme ceux de la première, atténués par la modération de la municipalité, qui semblait subir les ordres venus de Paris ou de Mâcon, sans témoigner de zèle dans l'exécution.

(1) Ancien vicaire de Saint-André et futur curé de Tournus.

Ainsi, le 15 juillet 1798, le commissaire du pouvoir exécutif apportait à Tournus un pli cacheté. C'était un ordre de visite domiciliaire chez tous les citoyens soupçonnés de recéler des prêtres réfractaires ou des émigrés. Le juge de paix et le commandant de la garde nationale sont appelés : on fait doubler les postes ; on établit des patrouilles; vu l'heure tardive (8 heures du soir), on s'ajourne au lendemain; et, comme « aucun individu n'est soupçonné de cacher des suspects et que toutes les portes sont gardées », il suffira de perquisitionner « chez les aubergistes et dans les maisons sujettes au public » (1). — Il n'y eut, on le devine, aucune arrestation !

Dans leur lutte contre le catholicisme, les jacobins se donnèrent souvent comme point de mire le chômage du dimanche.

A la fin de l'année 1797, sous le fallacieux prétexte qu'une religion quelconque « ne doit ni ne peut établir un jour de repos ou de distinction pour le public », vu que par cette mesure elle ne favoriserait que ses adeptes, au détriment des autres catégories de citoyens, l'administration cantonale s'efforçait de « faire disparaître une discordance » nuisible « aux vues du gouvernement » (1); et elle faisait un pressant appel en faveur des fêtes décadaires.

En avril suivant, on poussait le ridicule jusqu'à refuser à un directeur de cirque l'autorisation « de donner son divertissement (dans la ville) un jour de ci-devant dimanche! » En décembre, l'excuré Nicolas fut dénoncé à l'administration départementale « comme affectant d'exercer avec ostentation les cérémonies les jours de dimanche et fêtes de l'ancien calendrier » (2) : la conséquence de cette délation fut la fermeture immédiate de l'église de la Madeleine. En juillet 1799, on proposait d'interdire les fêtes patronales, « dont la célébration faisait le plus grand tort aux fêtes républicaines ».

Parallèlement à la guerre entreprise contre le dimanche s'étalait la faveur accordée au décadi et aux fêtes nationales. L'assistance à la cérémonie n'était obligatoire que pour les fonctionnaires; mais les négociants avaient vu se renouveler la défense d'ouvrir boutique ces jours-là; d'ailleurs tout bon patriote ne devait-il pas avoir à cœur de se plier aux désirs du gouvernement ?

Antérieurement, les fêtes républicaines ne s'étaient célébrées qu'à l'autel de la Patrie, sur la place de la commune. A partir de vendé-

(1) Archives de Tournus, D. 1s.

(2) Archives de Tournus, P. 5.

miaire an VII (novembre 1798), les séances eurent lieu au temple décadaire. La décoration du temple variait selon les circonstances ; une place d'honneur était réservée au tableau des Droits de l'homme. C'est sur la place de la commune que, convoqué au son de la caisse, se formait le cortège officiel : autorités, officiers municipaux, corps constitués, instituteurs avec leurs élèves, garde nationale. Les communes du canton durent même concourir à ces solennités en envoyant à Tournus un détachement de gardes nationaux, chacune d'entre elles lors des fêtes publiques, et tour à tour lors des séances décadaires. On se rendait au temple en chantant des hymnes ou « au bruit des tambours et d'une musique guerrière ». Le départ était annoncé par des salves d'artillerie. A 10 heures du matin avait lieu la cérémonie : lecture de la loi et des arrêtés, discours par le président ou par le juge au tribunal civil, chants, musique. De nouvelles salves marquaient la fin de la fête.

Les détails sur ces diverses fêtes abondent dans le registre des délibérations municipales :

Fête de la punition du dernier des rois (2 pluviôse an VII, 21 janvier 1799). « La cérémonie a été ouverte par le chant de l'hymne à la Patrie. Il a été ensuite procédé à la réception du serment ordonné (haine à la royauté). Des chants patriotiques et surtout ceux contenant des imprécations contre les parjures et les tyrans, ont été chantés par tout le peuple. Après, une invocation à l'Être suprême a été lue. »

Fête de la souveraineté du peuple (30 ventôse an VII, 20 mars 1799). « Le cortège s'est organisé : groupe de vieillards ayant tous en main une baguette blanche ; des représentants de la commune ; celui de l'industrie, et celui des arts et des sciences. Arrivé au temple décadaire qui était décoré de figures emblématiques représentant la souveraineté du peuple ayant à ses pieds le despotisme enchaîné, les appariteurs ont abaissé leurs faisceaux ; tous les citoyens ont pris les places qui leur étaient marquées, la musique a joué la Marseillaise et l'hymne « Veillons au salut de l'empire », dont toutes les strophes ont été répétées par le peuple. Après le Chant du départ, les appariteurs ont relevé leurs faisceaux ; les citoyens ont fait une invocation à la liberté. »

Fête de la jeunesse (20 germinal an VII, 9 avril 1799). « Le président a annoncé que des commissions s'étant réunies plusieurs fois dans les écoles pour constater les progrès des élèves, des prix allaient être tirés entre les plus méritants. »

Fête des époux (10 floréal an VII, 20 avril 1799). « On a procédé à plusieurs mariages ; des hymnes en faveur du mariage ont été chantées et la cérémonie s'est terminée par les cris de : Vive la république ! »

Fête de la reconnaissance et des victoires (10 prairial an VII, 29 mai 1799). « Au temple décadaire les militaires blessés ont occupé une place distinguée. Le président a annoncé que la fête de ce jour était un hommage offert tant aux philosophes, aux législateurs, aux savants anciens et modernes qu'aux braves et généraux des armées et particulièrement à ceux qui, combattant les ennemis de la république, ont le malheur d'être blessés. Plusieurs hymnes patriotiques ont été chantées, des vœux faits pour le succès des armées et l'on s'est séparé aux cris de : Guerre au gouvernement anglais et vengeance contre les Autrichiens ! »

Fête de la fondation de la république (1er vendémiaire an VIII, 23 septembre 1799). « Les corps constitués se sont réunis sur la place avec les vétérans et la gendarmerie. Une salve d'artillerie annonce le départ (du cortège) précédé d'une bannière sur laquelle on lisait : « Le peuple debout est armé contre les ennemis extérieurs et intérieurs pour l'intégrité de son territoire et le maintien de la constitution de l'an III ». Le cortège s'est rendu au temple décadaire. Sur l'autel élevé à la « concorde » était cette inscription : « Paix à l'homme juste et à l'observateur fidèle des lois ». Le serment civique a été répété par les membres de l'administration et par tous les autres citoyens. »

Honneurs funèbres aux plénipotentiaires de Rastadt (20 prairial an VIII, 8 juin 1799). « Les corps constitués décorés de crêpes étaient attendus sur la place par la garde nationale dont le drapeau et les tambours étaient aussi voilés ; la musique exécute des marches funèbres. — Le temple était de même décoré pour la circonstance : sur l'autel étaient exposées deux urnes funèbres à la mémoire de Roberjot (1) et de Bonnier ; à côté, étaient placées deux branches d'olivier entièrement brisées et une troisième dont quelques rameaux seulement étaient froissés ; au-dessous on lisait : « Bénissez la Providence et maudissez l'Autriche » ; une couronne de chêne ombrageait les urnes et les rameaux. Le nom des conscrits du canton partis pour l'armée ainsi que ceux des volontaires étaient affichés honorablement dans le lieu le plus apparent de l'assemblée ; on y lisait également le nom de ceux qui ne sont pas partis, dévoués au mépris de leurs concitoyens. Le cortège a déposé des branches de chêne au pied des urnes. »

Pompe funèbre du général Joubert (2) (20 vendémiaire an VIII,

(1) Né à Mâcon en 1753, curé de Saint-Véran, élu curé constitutionnel de Saint-Pierre de Mâcon en 1791, prêtre apostat en 1793, membre du conseil des Cinq-Cents et ministre plénipotentiaire près des villes hanséatiques, Claude Roberjot périt à Rastadt, assassiné par les soldats autrichiens, le 28 avril 1799.

(2) Né à Pont-de-Vaux, en 1769, tué à la bataille de Novi le 15 août 1799.

12 octobre 1799). « Un crêpe funèbre flottait sur le drapeau, les tambours étaient recouverts de draperies noires, la musique jouait des marches funèbres pendant que le cortège se rendait au temple décadaire. Une urne funéraire devant être posée sur l'autel de la Patrie, était portée par les plus vieux vétérans. Arrivé au temple, l'urne funéraire fut déposée sur l'autel et entourée de branches de cyprès ; à côté étaient placés un sabre et une épée en sautoir. Le citoyen Piot a rappelé le civisme et les talents du général ; plusieurs salves d'artillerie furent tirées et la cérémonie s'est terminée par l'hymne de la Marseillaise et les cris d'horreur et de vengeance contre ceux qui refusent la paix. Chacun en se retirant a déposé sur l'urne une branche de laurier (1). »

Cependant, malgré sa poésie et sa note patriotique, le culte des théophilanthropes ne réussissait point à satisfaire dans les âmes le besoin de croire. Attiré tout d'abord par la nouveauté, le peuple eut bientôt compris le vide de ces exhibitions théâtrales qui ne recélaient rien de divin ; presque toute la bourgeoisie s'en tenait ostensiblement éloignée. L'administration cantonale avait fini même par favoriser indirectement cette indifférence et ce mépris, puisque, dans l'arrêté de destitution du président Boudier (10 août 1799), on lit cette accusation de modérantisme : « des gens, dits «comme il faut », trouvent des administrateurs assez complaisants qui les dispensent de venir contracter mariage au temple décadaire, en les mariant à des heures de leur choix ».

Le croirait-on ? j'éprouve comme un sentiment de gratitude envers les personnages qui ont affecté l'antique abbatiale aux cérémonies décadaires : ils auront préservé le monument d'une vente qui pouvait amener sa ruine.

Sauvée déjà en 1796 parce que temple de la raison, l'abbaye le fut encore en 1799 parce que temple décadaire.

Et quand, au moment de la seconde fermeture des églises, fut renouvelé à la ville de Tournus, par le district, l'arrêté de vente, la réponse municipale était toute tracée : « Considérant que la ci-devant église de l'abbaye est concédée par l'administration centrale pour la tenue des assemblées primaires du canton, pour les séances décadaires et les fêtes nationales, le conseil estime qu'il n'y a pas lieu à la vente » (2).

(1) Archives de Tournus, D. 1^{6} et D. 1^{7}, *passim*.

(2) Archives de Tournus, D. 1^{7} (octobre 1799).

Mais ce qui, plus encore que la sage indépendance de la municipalité, préserva l'antique église, ce fut le coup d'état du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799). Au directoire se substituait le consulat.

*
* *

En mai 1800, on pourra bien encore lire un dernier appel en faveur des décades : ce sera une circulaire anodine bien incapable d'opérer une réaction contre le retour aux antiques croyances.

Avec son flair, Bonaparte comprend qu'il a tout intérêt à diriger ce mouvement irrésistible et il s'ingénie à ménager à la France une ère de calme, préliminaire de la paix.

Signée le 15 juillet 1801, et promulguée à Paris le 15 août suivant, cette paix religieuse, connue sous le nom de Concordat, sera publiée solennellement dans les rues de Tournus le 30 avril 1802.

Quelques mois auparavant (9 novembre 1801) avait eu lieu, à l'abbaye, la *fête de la paix générale* ordonnée par le gouvernement pour célébrer la réconciliation de la France avec l'Europe et pour demander la conservation du jeune chef de la république.

« Ce jour-là, à Tournus, le cortège s'est transporté, tambours battants, à l'église de la ci-devant abbaye (1), où le citoyen maire a prononcé un discours sur la paix, après lequel tous les assistants ont crié : Vive Bonaparte, grâces soient rendues aux armées triomphantes de la république ! Le cortège s'est ensuite rendu sur la place des casernes où un feu de joie a été allumé et des vœux ont été adressés à l'Être suprême pour la conservation des jours précieux du sauveur de la France, et du vainqueur de l'univers ! »

Ce fut la dernière solennité civile célébrée à l'abbaye. — Le 2 mai 1802 entendra chanter l'alleluia de la résurrection.

Fig. 98

Ornement tiré de l'H. de Chifflet.

(1) Archives de Tournus, D. 1[r]. — Déjà on ne dit plus : temple décadaire.

CHAPITRE SECOND

Siècle Concordataire

(1802-1904)

Fig. 99 (1)

ÊTE grandiose et répondant aux vœux des habitants de Tournus, telle fut la *publication du Concordat*.

« Les autorités, les corps constitués, les instituteurs et leurs élèves, ainsi que les maires et adjoints des communes voisines, se sont réunis sur la place, à la garde nationale, les vétérans, la gendarmerie et les dragons du 6e régiment en garnison en cette ville, et se sont rendus avec la musique à l'église de l'abbaye en s'arrêtant plusieurs fois pour publier la loi sur le Concordat. Ils sont arrivés, suivis d'une multitude de citoyens. Lecture a été donnée du mandement de Mgr Moreau, et suivie d'un discours prononcé par le citoyen Ducret, prêtre du canton. On a ensuite procédé au saint sacrifice de la messe, en action de grâce du rétablissement de la religion catholique en France, longtemps désirée par la généralité des citoyens de cette ville et des communes environnantes ; le pain bénit a été offert par la municipalité, et, dans l'effervescence des sentiments de cœur, tous les prêtres et les citoyens ont adressé la prière « Domine, salvam fac rempublicam », puis le « Te Deum » pendant lequel plusieurs salves d'artillerie ont été tirées. Tous les citoyens sont sortis de cette cérémonie en emportant cette douce consolation qui fait le bonheur de l'homme de bien (2). »

Parmi les signataires de ce compte rendu se retrouve le très révolutionnaire et très irréligieux orateur du 30 novembre 1793 !

Quelques mois après, en novembre, on installait le curé de Tournus à Saint-Philibert (3). La paroisse comprenait alors la commune entière; mais, en 1834, le territoire situé sur la rive droite du bief en fut distrait pour former la paroisse de la Madeleine.

(1) Initiale tirée de Chifflet. — (2) Archives de Tournus, D. 1r.

(3) La maison Ducret (maison Teilliard) servit tout d'abord de presbytère.

§ I

SAINT-PHILIBERT, ÉGLISE PAROISSIALE DE TOUTE LA VILLE

Né à Lacrost, élève de la maîtrise de la collégiale, vicaire de Saint-André au moment de la Révolution, émigré en Suisse plutôt que de prêter des serments contraires à sa conscience, rentré en France aussitôt après le 9 thermidor, Jacques *Létienne* fut choisi pour curé de Tournus. A sa connaissance du pays et des gens et à la fermeté des principes le nouveau curé joignait « une grande égalité d'humeur et l'esprit de conciliation » (1).

Il fut secondé dans son difficile labeur par ses vicaires (2); par de vieux prêtres habitués ; par l'abbé Dubost qui desservit l'annexe de la Madeleine (1807-1824), et aussi, en 1824, par des missionnaires (3); et, dans la réorganisation et administration de son église, par de dévoués fabriciens qui, dès la séance d'installation (20 janvier 1804), décidaient, « attendu les services pressants », de se réunir « exactement le lundi de chaque semaine » (4). Accrues par de nombreux dons et par le produit d'une quête à domicile, les ressources annuelles permirent d'entreprendre les réparations les plus urgentes en cette église « où il ne restait pour ainsi dire que les quatre murs » (5), et d'acquérir peu à peu les vases sacrés, ornements, linges et objets nécessaires au culte. D'ailleurs, beaucoup de familles s'empressèrent d'offrir ce qu'elles avaient acquis au moment de la vente du mobilier des églises, ou de rendre ce qu'on avait pu soustraire à la profanation.

Les autorités se faisaient un devoir d'assister en corps aux cérémonies officielles. — Une des premières en date fut la fête du 15 août 1803, « époque mémorable qui ramène au même jour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, la signature du concordat,

(1) Chronique paroissiale de Saint-Philibert, p. 37.

(2) Au nombre desquels fut son frère M. A. Létienne, ancien curé de Grévilly.

(3) C'est à l'issue de cette mission que la croix de fonte fut érigée sur la colonne de la place et bénite en présence des autorités civiles et militaires.

(4) Registre des délibérations de la Fabrique, fol. 1.

(5) Ibid., fol. 27-29. — Pendant plusieurs années, il n'y eut pas de sacristie. L'ancienne (N.-D. de Pitié) était louée ; la nouvelle n'était pas encore mise en état. On tendit des étoffes dans le chœur (l'autel était alors sous la coupole) et on fit de l'abside et d'une partie du sanctuaire la sacristie provisoire.

la naissance de Bonaparte premier consul qui fixa les hautes destinées de la France, et la proclamation du consulat à vie ».

Est-il nécessaire de constater que lors du passage de l'empereur Napoléon Ier et de l'impératrice Joséphine (7 avril 1805), le maire et le curé se trouvaient à la tête de toute la population pour acclamer les souverains, et que huit jours après (lundi de Pâques, 15 avril), lors de la halte plus triomphale encore de Pie VII vis-à-vis des tours de l'abbaye, l'un et l'autre également, au milieu de l'affluence énorme des spectateurs, étaient animés des mêmes sentiments de foi et d'amour religieux?

Mais il est assez piquant de voir le premier magistrat de Tournus se faire, en 1816, l'interprète des « fidèles et pieux habitants de cette commune » pour solliciter de l'évêque d'Autun l'autorisation de prières publiques et d'une procession de Notre-Dame la Brune, dans l'espoir d'obtenir de Dieu la cessation du mauvais temps (1).

Comment passer sous silence la messe du 23 janvier ? — En souvenir du brillant fait d'armes accompli par la garde nationale et les volontaires de Tournus, le 23 janvier 1814 (2), alors que sous la conduite du général Legrand ils refoulèrent sur la rive gauche de la Saône la garnison autrichienne qui occupait Mâcon; et surtout pour perpétuer la gratitude des Tournusiens envers la Providence, MM. Nié capitaine des pompiers, et Versailleux lieutenant de la garde nationale en 1814, « agissant tant en leur nom qu'en ceux des personnes qui se sont trouvées à la bataille » (3), fondèrent par souscription à l'abbaye, en 1825, une grand'messe d'action de grâces. — En 1839, pour raviver l'entrain qui avait toujours présidé à cette fête, le maire invitait « la population entière à vouloir bien assister au service divin institué à perpétuité, qui sera célébré avec pompe, musique vocale et instrumentale, à dix heures, dans l'église paroissiale Saint-Philibert » (4).

A cette époque, l'abbé Létienne était mort depuis cinq ans déjà (22 mars 1834); et deux mois avant ce décès, l'église de la Madeleine avait été érigée en succursale (ordonnance royale du 17 janvier).

(1) Archives de Tournus, D. 17.

(2) Voir *Tournus en 1814 et 1815*, par J. Guironde. Tournus, Miège, 1903.

(3) Registre des délibérations de la Fabrique, fol. 61-62.

(4) Archives de Tournus, D. 115.

§ II

St-PHILIBERT, ÉGLISE PAROISSIALE DES QUARTIERS NORD

La transformation de l'annexe-oratoire de la Madeleine en église succursale portait à 15 le nombre des paroisses de l'archiprêtré (1).

Les deux successeurs immédiats de Jacques Létienne, André-Marie *Préveraud*, curé d'Oyé et Philippe *Voillot*, curé de Mesvres, donnèrent leur démission après un court séjour à Tournus.

Mgr d'Héricourt eut la main plus heureuse lorsqu'il transféra à la cure de Saint-Philibert (1838) le desservant de La Chapelle-sous-Brancion, Jean-Baptiste *Chaumont*, dont le fructueux ministère allait durer 45 ans.

La chronique paroissiale de ce quasi demi-siècle a été résumée en des pages fort intéressantes par un petit-neveu de l'abbé Chaumont. Je renvoie le lecteur à cette notice (2) ; me bornant à signaler ici le relèvement du culte de saint Valérien et de saint Philibert et la restauration de l'église abbatiale.

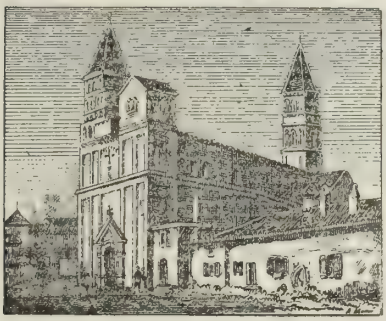


Fig. 100

L'église vue du presbytère.
(*Réduction d'un dessin de A. Monin.*)

Dans la crypte sanctifiée par la sépulture de saint Valérien, mais devenue depuis la Révolution un dépôt de tonneaux ou une serre pour plantes, il ramena le tombeau du martyr.

Quant au corps de saint Philibert, qui, depuis 1804, était oublié dans une modeste caisse, il le transféra, le 20 août 1841, dans un beau reliquaire gothique (3). A l'issue de l'imposante cérémonie présidée par M. Banzon, vicaire général d'Autun, la châsse fut

(1) Dont 1 cure de 1re classe : Saint-Philibert ; 1 cure de 2e classe : Romenay ; 13 succursales : La Chapelle-sous-Brancion, Farges, Lacrost, La Madeleine, Martailly, Ozenay, Plottes, Préty, Ratenelle, Royer, La Truchère, Uchizy et Le Villars.

(2) Eugène Franon, prêtre de Saint-Sulpice, *Jean-Baptiste Chaumont*. Plaquette de 52 pages extraite de « L'Abbaye de Tournus », novembre 1898-août 1900).

(3) Actuellement châsse de saint Ardain.

honorablement posée sur l'autel du croisillon septentrional (1).

Quelques semaines plus tard, on classait Saint-Philibert parmi les monuments historiques (2) : c'était un acheminement aux grandes restaurations de 1846-1852.

Portée au ministère par le baron de Chapuys-Montlaville (3), la requête du curé en faveur de sa vieille église avait reçu l'accueil le plus favorable : l'architecte Questel fut envoyé à Tournus ; il dressa les plans et il fixa son devis à 110.000 francs. En 1842, le projet Questel fut réduit à 87.400 fr. et la ville en prit 10.000 à sa charge ; mais, en 1844, Chapuys-Montlaville (3) fit accorder par l'État un supplément de 9.000 fr. ; et, à la nouvelle d'un nouveau subside de 21.666 fr. 66 cent. alloué par le département et le gouvernement, la municipalité s'imposait, en 1845, de 3.333 fr. 33. Les frais atteignirent 121.400 fr., dont 13.333 fr. 33 supportés par la ville (sans parler des 1540 fr. versés pour l'horloge en 1851) (4).

A l'intérieur, on consolida les piliers du gros clocher et on prolongea jusqu'au sol les plates-bandes des doubleaux qui avaient été coupées pour élargir le chœur (5) ; on remplaça en partie, dans les massifs du sanctuaire, le revêtement de pierres de taille ; on rouvrit l'abside, on dégagea les colonnes du déambulatoire de la maçonnerie dans laquelle elles avaient été noyées et on restaura les chapelles rayonnantes ; on démolit le maître-autel que le cardinal de Bouillon avait placé sous la coupole et on en érigea un nouveau à l'extrémité du sanctuaire. Dans la crypte, on déblaya les bases des colonnettes et on posa sur béton le dallage. L'église supérieure

(1) En 1870 et en 1883, on ouvrit la châsse de saint Philibert pour en retirer deux vertèbres destinées à Saint-Philbert-du-Peuple et à Noirmoutier.

(2) A cette occasion, le conseil voulut offrir la propriété de l'édifice au gouvernement, « qui le restaurera et l'entretiendra en en laissant l'usage aux habitants pour l'exercice du culte » (Archives de Tournus, D. 1[16]).

(3) Benoît-Alceste de Chapuys-Montlaville, député sous Louis-Philippe, sénateur de l'Empire, est le père de G. de Chapuys-Montlaville, député au Corps législatif et auteur d'une brochure sur l'église de Tournus.

(4) Trente ans plus tard, une somme de 10.000 fr. fut affectée par l'Etat, les Monuments historiques et le département soit à la réparation des toitures endommagées par un orage (1879), soit à la restauration de la plate-forme et à l'établissement d'un glacis cimenté autour de l'église (1881).

(5) Les 8 colonnettes des piliers de la coupole terminées en sifflet (avec ou sans base) ne se prolongeaient-elles pas aussi jusqu'au pavé et n'auraient-elles pas subi une amputation à la même époque et pour le même motif ?

n'eut aucune part aux faveurs (l'abbé Chaumont intercédera plus tard pour elle : le conseil municipal prendra même la demande en considération et il votera 3.000 francs en 1864 ; mais le projet n'aboutira pas). — A l'extérieur, il fallut reprendre en sous-œuvre le premier étage du petit clocher et une partie du second ; redonner à la tour Sud de la façade sa forme primitive ; refaire les sculptures du gros clocher, ainsi que les deux flèches ; réparer les meneaux des fenêtres gothiques ; rétablir dans le style roman les trois dernières croisées du bas côté Sud ; remplacer le portique Louis XV par la grande porte actuelle ; rouvrir le portail du croisillon septentrional, et démolir le porche latéral Nord, adossé au mur de la chapelle de l'Agonie.

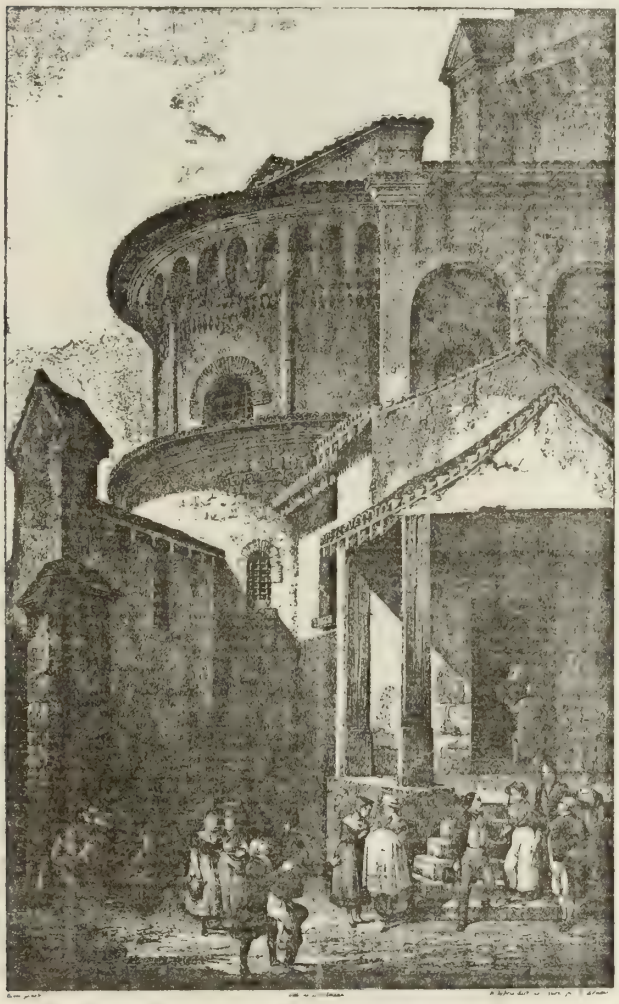


Fig. 101

Ancien porche latéral (avant la restauration de 1846). (*Dessin de Bichebois, d'après une peinture de Ciceri.*)

La révolution de 1848 interrompit les travaux. Dès le rétablissement de l'ordre, et grâce à l'influence d'un ouvrier, membre de la Constituante, auquel le curé adressa une pétition, ils reprirent, pour ne se terminer qu'en 1852.

Au cours de ces réparations, l'abbaye fut visitée (1849) par un jeune homme, alors âgé de 21 ans, « qui y reviendra après vingt-

cinq ans, mitre en tête, bâton pastoral en main, apportant ses meilleures bénédictions au vénérable curé de Saint-Philibert » (1).

Malgré ces bénédictions affectueuses, malgré son zèle et son influence, le vieux pasteur se vit impuissant à enrayer le mouvement irréligieux qui agita Tournus avant beaucoup d'autres villes. Plus d'une mesure antichrétienne voila de tristesse la dernière période de sa longue carrière, terminée le 28 mars 1883.

*
* *

Son successeur fut M. Pierre Narjollet, curé de Blanzy.

Installé le 29 juillet 1883, le nouveau pasteur eut l'avantage: en mai suivant, d'apprendre que le Conseil d'État venait de dirimer en faveur de la Fabrique une contestation relative au jardin du presbytère; en avril 1886, de voir, pendant une semaine, les nefs de l'abbaye se remplir d'auditeurs attirés par l'éloquence de leur évêque; à la même époque, d'assister Mgr Perraud pour l'ouverture de la châsse de saint Philibert d'où furent retirés une vertèbre cervicale destinée à Mgr l'évêque d'Aire et un fragment de péroné emporté à l'évêché d'Autun ; et, en 1889, de féliciter MM. les fabriciens sur l'intelligente restauration de la sacristie (meubles et porte). Ses infirmités le contraignirent à démissionner en 1897.

*
* *

A dater de cette époque, l'histoire de Saint-Philibert se trouve relatée dans le bulletin paroissial fondé en 1898, sous le titre de « L'Abbaye de Tournus ». — Voici les dates principales :

1897, 12 décembre: Mon installation par M. Acary, provicaire de Mâcon. Accompagnés par M. Henry Lenormand, organiste de Saint-Vincent de Mâcon, les chants furent exécutés par la maîtrise de Saint-Sorlin (2), alors dirigée par le général Bréart, ancien commandant du XIXe Corps, grand-croix de la Légion d'honneur.

1898: Embellissement de la chapelle des Ames du purgatoire. — En novembre 1904, un *Christ* de bronze, grandeur nature (haut. de la croix de bois, 2 m. 30) ornera la chapelle.

1899-1901: Restauration de la chapelle de N.-D. de Pitié. — 1900 : Installation du gaz.

1901, 15-19 mai : Réception cardinalice de Mgr Perraud, et translation des reliques de saint Philibert dans la châsse actuelle. — On sait que la translation fut l'objet d'un triduum solennel, présidé par son Éminence et désigné sous le nom de « triduum du millénaire », et que, le jour de la clôture, dimanche 19 mai, sous les nefs superbement

(1) Cf. « Semaine religieuse » d'Autun, 1re année, no 4 (toast de Mgr Perraud dans le presbytère de saint Philibert, 23 décembre 1874).

(2) Saint-Sorlin (ma précédente et première cure), cant. de Mâcon-Nord.

décorées, 3.000 personnes se pressaient pour admirer le magnifique reliquaire, pour savourer les chants de la maîtrise de la cathédrale de Dijon, pour entendre l'un des plus beaux panégyriques qu'ait prononcé l'évêque d'Autun, et pour assister à la procession triomphale du corps de saint Philibert. — J'ai eu le plaisir de présenter au public le compte rendu de ces solennités dans la brochure intitulée « Les Fêtes Philibertines ».

Fig. 102

Mgr Drure, archevêque de Babylone.
(*Dessin à la plume de l'abbé P. Girel, 1903.*)

1902, 2 décembre : Salut solennel présidé par sa Grandeur Mgr Drure, archevêque de Babylone. — Après la cérémonie de son sacre à Rome, le nouveau prélat, mon condisciple, a été salué au presbytère de l'abbaye par les prêtres de son cours, et le soir, à l'église, par une nombreuse assistance, à qui il exprima son ardent désir d'inculquer aux peuples de la Mésopotamie le culte de Jésus-Christ et l'amour de la France.

1902-1903 : Fermeture du pensionnat et de l'ouvroir dirigés par les sœurs de Saint-Joseph de Bourg, et saisie, par le liquidateur, de l'établissement des Frères de Marie. Le départ de ces trente religieux et religieuses et de leurs pensionnaires a nui sensiblement aux chants et aux cérémonies de l'abbaye.

1903-1904 : Impression de cette monographie, monument élevé par l'affection sincère d'un curé pour sa belle église.

Liste des Curés de Saint-Philibert

Curé Constitutionnel : Nicolas Nicolas, 1791-1802 ;

Curés Concordataires :
- Jacques Létienne, 1802-1834 ;
- André Préveraud, 1834-1835 ;
- Philippe Voillot, 1835-1838 ;
- Jean-Baptiste Chaumont, 1838-1883 ;
- Pierre Narjollet, 1883-1897 ;
- Henri Curé, 1897-.....

Fig. 103

Sceau de la Collégiale Saint-Philibert,
aujourd'hui sceau paroissial.
(*Dessin de J. Martin, 1903.*)

L'Avenir

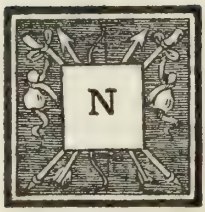


Fig. 104
Init. tirée de Juénin.

N'ENTENDEZ-VOUS point, après cette accalmie d'un siècle ménagée par le Concordat, gronder de nouveau l'orage sous notre ciel de France?

« Elles vont peut-être prendre peur les jeunes églises nées d'hier », écrivait récemment la Semaine religieuse d'Autun (29 novembre 1902); « les vieilles églises, les aînées, les auront vite rassurées. »

Oui, les âges écoulés permettent à l'abbatiale tournusienne de regarder sans crainte l'avenir et de graver l'espérance dans le cœur de ses timides compagnes. Elle leur racontera, dans les veillées inquiètes, l'histoire qu'elle a vécue, longue de neuf ou dix siècles. Elle leur dira — avec les invasions des barbares — « les pilleries des durs seigneurs, les jacqueries sauvages des paysans, les tueries des routiers, les incendies des huguenots », le despotisme des sans-culottes ; « il en est venu beaucoup, pour mal faire, d'hommes méchants et puissants : ils ont passé et disparu ». Elle leur rappellera que les modifications accidentelles ne la troublent point et que l'évolution est une loi des peuples: aux moines succèdent les chanoines, aux chanoines les curés, peu lui importe; église monastique, collégiale ou paroissiale, elle n'a eu qu'une seule et même ambition: chanter les louanges du Très-Haut. Régie par le contrat concordataire ou soumise à de nouveaux règlements de police, elle saura, après comme avant, messagère de paix, donner ordre aux deux antiques clochers « de pointer

Leur doigt silencieux qui nous montre le ciel ».

Fig. 105
Ornement tiré de Juénin.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 337

LE CHŒUR PENDANT LES FÊTES PHILIBERTINES

Fig. 339

En tête du défilé marche la maîtrise de la cathédrale de Dijon.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 338

Le cardinal précédé du clergé

ENTRÉE DU CARDINAL PERRAUD A SAINT-PHILIBERT POUR LA CLOTURE DES FÊTES PHILIBERTINES (19 mai 1901)

Fig. 106

Vue perspective de l'abside.
(*Dessin de Questel, 1843; A. D. B.-A.*

LIVRE SECOND

DESCRIPTION

DE

l'église abbatiale

Légende

1. Narthex
2. Grand Vaisseau
3. Avant-chœur
4. Sanctuaire
5. Abside
6. Déambulatoire
7. Chapelle Saint-Philibert
8. Crypte
9. Saint-Michel
10. Petit clocher
11. Gros clocher

Cliché L. Fernique

Fig. 340

Coupe longitudinale de l'église
(*Réduction du dessin Questel, 1860 : A. D. B.-A.*)

UNE ÉGLISE

Sur les bords de la Saône au cours lent et tranquille,
Le vieux Saint-Philibert grave et majestueux
Au-dessus des maisons de la modeste ville
Lance au ciel ses clochers au vol prodigieux.

Ainsi l'âme de l'homme ardente en sa pensée
— Souvent sans le savoir — monte vers l'Éternel ;
Elle voit la beauté dans la flèche élancée
Qui fuit la terre et plonge aux profondeurs du ciel.

Mais l'un de ces clochers, hélas ! a manqué d'aile ;
La tour inachevée inspire la pitié :
C'est que dans son essor vers la paix éternelle
L'âme humaine souvent ne monte qu'à moitié.

*
* *

Entrons. Saisis, émus, nous voyons apparaître
Les lourds piliers, gardiens avancés du saint lieu.
Ils semblent dire : Ici, c'est la maison du Maître,
Arrière les pensers mondains : pensez à Dieu !

On sent qu'en cette église habite le mystère,
La vaste nef là-bas s'allonge infiniment ;
Là-haut, dans les lointains monte la voûte austère :
Tout, jusqu'au bruit des pas, porte au recueillement !

L'écho des pas frappant sur la dalle sonore
Fait songer à tous ces vieux moines tonsurés
Qui venaient chaque nuit, longtemps avant l'aurore,
Chanter avec amour les psaumes inspirés.

Ici l'on épousait l'austère pénitence,
Ici l'on triomphait de l'orgueil insolent,
Ici l'amour divin, sublime incandescence,
Brûlait, et son ardeur s'accroissait en brûlant !

Ici, dans ce beau chœur, la prière enflammée
Pour les vivants et pour les morts montait vers Dieu.
Par ces vœux incessants la terre parfumée
Sur ses plages voyait sourire le ciel bleu.

Descendez l'escalier tournant et noir qui mène
Dans la crypte profonde aux murs nus et glacés :
Sur ces murs décrépits, l'œil distingue avec peine
Des lambeaux de peinture aux trois quarts effacés !

Qu'importe ! en descendant vous sentez quelque chose
Qui n'est pas de la terre et qui vous prend au cœur.
Ce qui dans ce caveau vous saisit, vous repose,
C'est l'effluve du sang d'un martyr, d'un vainqueur.

Vous montez dans les tours : là se voit une ébauche
D'église inachevée... une image du ciel !
Mais sans doute on a vu que c'est faire œuvre gauche
De vouloir peindre aux yeux le séjour éternel.

Ce que l'œil n'a point vu, la main ne peut le rendre.
La demeure du ciel surpasse infiniment
Ce que le cœur de l'homme ici-bas peut comprendre
Et rêver même en un divin ravissement !

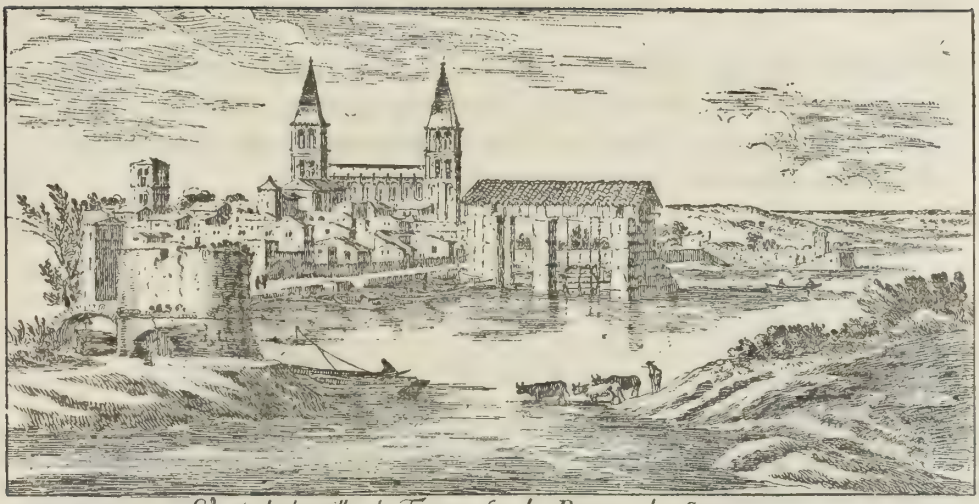
*
* *

O prodige ! une chose en ces lieux est vivante :
Ce sont des ossements sur l'autel enchâssés ;
La cendre du héros qu'on célèbre et qu'on vante
Est bien morte : ces os vivent, en Dieu placés !

Ces ossements sacrés sont vêtus de puissance ;
La vertu qui sort d'eux dissipe les douleurs ;
L'incurable n'est plus qu'un mot en leur présence :
Ils guérissent les corps, ils consolent les cœurs !

Saint Philibert, vieux moine au courage indomptable,
Et vous, saint Valérien, le martyr glorieux,
Etendez sur Tournus votre main charitable,
Repoussez loin de lui l'orage furieux.

F. DUPARD.



Israel Silvestre fecit. Veuë de la ville de Tournu. sur la Riuiere de Saone Israel ex. cum priuil Reg.

Fig. 107

Description de l'église

Le monument le plus remarquable de Tournus et l'un des édifices romans les plus curieux de toute la France est sans contredit l'ancienne église abbatiale Saint-Philibert (Mon. hist.).

Léonce Lex, *Guide archéologique de S.-et-L.*

Fig. 108

Hautainement campée à l'extrémité septentrionale de la petite ville bourguignonne, l'église Saint-Philibert fixe l'attention du voyageur qui se dirige sur Paris par le train ou sur Lyon par le bateau, et elle l'invite à descendre à la gare ou au ponton de Tournus.

A l'archéologue elle se présente comme le type des bâtiments religieux d'architecture romane. A l'artiste elle réserve d'agréables surprises. A l'excursionniste elle découvre, du haut de sa terrasse, la délicieuse banlieue tournusienne et de lointains horizons. Au pèlerin elle permet de vénérer le tombeau d'un martyr, la châsse d'un thaumaturge et les vestiges d'un saint moine.

Son orientation est presque exacte : à peine l'axe dévie-t-il vers

le nord-nord-est. Ainsi, le visiteur qui entre par la grande porte aura le sud à sa droite et le nord à sa gauche. C'est pourquoi, dans la description, le mot « droite » indiquera le côté méridional, et le mot « gauche », le côté septentrional.

Voici les principales dimensions du monument :

Extérieur

Longueur totale : 78 mètres.
Largeur de la façade : 16 m. 60.
Largeur maxima (de la cour des Cloîtres au contrefort de la chapelle des Fonts) : 34 mètres.
Largeur du transept : 29 mètres.
Hauteur totale du gros clocher jusqu'au sommet de la croix { (place des Arts) : 57 mètres. (place de l'Abbaye) : 52 mètres.
Hauteur totale du petit clocher (place de l'Abbaye) : 50 mètres.
Hauteur de la maçonnerie des deux clochers : 33 mètres.
Hauteur de la tour méridionale : 25 mètres.
Hauteur de la toiture de la grande nef : 20 m. 50 et 21 mètres.

Intérieur

Longueur (du grand portail au vitrail de la chapelle) : 76 m. 80.
Largeur du narthex : 13 m. 80.
Largeur du grand vaisseau : 18 m. 75.
Largeur du transept : 26 m. 50.
Hauteur de la coupole (sous voûte) : 20 mètres.
Hauteur de la grande nef (id) : 18 mètres.
Hauteur du sanctuaire (id) : 13 mètres.
Hauteur du narthex (id) : 7 m. 40.
Hauteur de l'église supérieure (id) : 12 m. 50.
Hauteur de la crypte (id) : 3 m. 65.

La lumière arrive dans les diverses parties de l'édifice par 160 ouvertures.

Heureux d'avoir piqué votre légitime curiosité par cette statistique sommaire, votre guide vous prie, aimable visiteur, de le suivre pas à pas. Il se propose de vous initier méthodiquement aux beautés de l'abbatiale philibertine, tant de l'*extérieur* que de l'*intérieur*.

Cliché M. Thiaudet

Fig. 341

LA BASE DU CAMPANILE ET LE GROS CLOCHER VUS DE LA TERRASSE

Cliché M. Thibaudet

Fig. 342

Extérieur de Saint-Philibert (Sud-Ouest)

I

EXTÉRIEUR

Au Visiteur

Depuis mille ans bientôt, d'un jet audacieux
Le fier roi du roman face à l'occident dresse
Au-dessus de Tournus son front de forteresse,
D'où la superbe tour s'élance vers les cieux.

Sur l'abside en rond-point, — colosse soucieux
Écrasant de sa masse un transept en détresse —
Trône avec majesté le clocher que caresse
Une double corniche aux contours gracieux.

Au flanc Nord, la chapelle à gothique structure
Jalouse du chevet la romane ceinture
Et du cloître le cintre autrefois entr'ouvert.

Pourquoi — maître sublime — en ce temple artistique
A-t-il mis tout son cœur, le règne monastique?
— Ce chef-d'œuvre est la nef où dort saint Philibert.

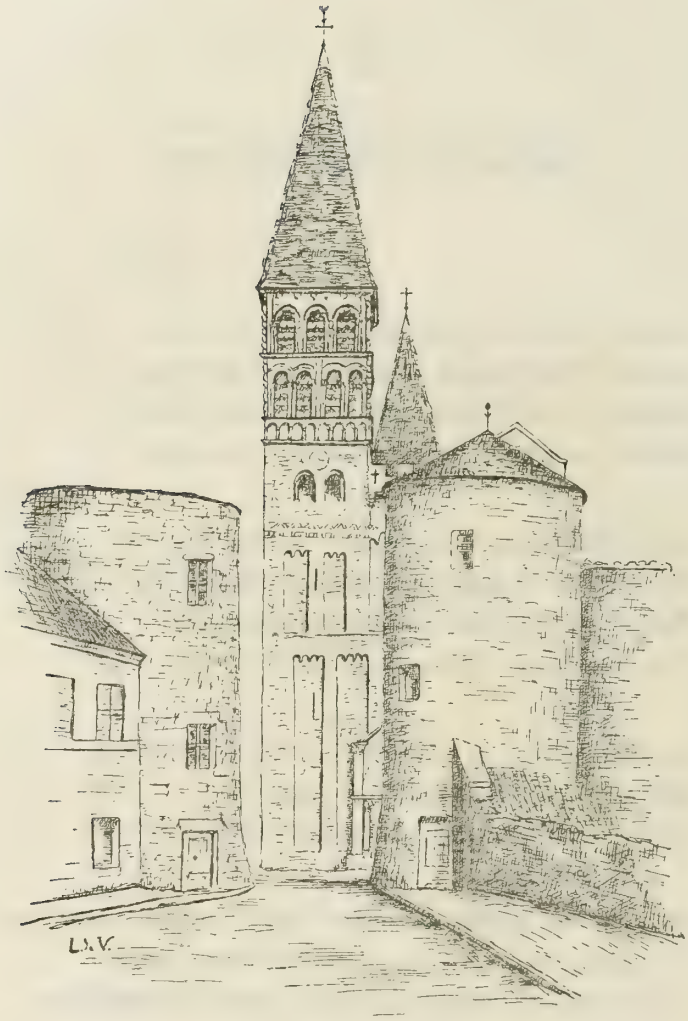


Fig. 109

Les Tours de Saint-Philibert.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

EXTÉRIEUR

J'ai revu bien souvent ton antique abbaye,
De tant de prieurés autrefois obéie,
Et, comme au bord des mers se dressent deux rochers
Dans la brume du soir, debout, tes vieux clochers,
Colosses vigilants, sentinelles de pierre,
Dont jamais le sommeil n'a fermé la paupière...

BOULMIER, *Rimes loyales* (1).

Bien isolée à l'ouest, au nord et à l'est, l'abbatiale s'engage, du côté du midi, dans les bâtiments conventuels.

« L'église Saint-Philibert se fait remarquer d'abord par la hauteur inusitée de ses murailles et l'apparence élancée de toute la fabrique.

« Son plan est une croix latine terminée par une abside circulaire entourée de son collatéral, et sur lequel s'ouvrent trois chapelles rayonnantes, de forme rectangulaire allongée, forme rare, surtout à l'époque romane. Les transepts sont peu saillants. La nef et ses deux bas côtés forment un ensemble plus large que celui du chœur qui lui-même est un peu plus large que la partie qui précède la nef. Au nord, des chapelles ajoutées ont fait disparaître la muraille primitive ; au midi, où elle est conservée, on remarque, au lieu de contreforts, des espèces de piliers ronds engagés, appartenant anciennement à un cloître, et d'une médiocre saillie. Deux tours carrées encadrent la façade, une troisième de même forme, mais plus large, s'élève à l'intersection des transepts (3). »

Fig. 110 (2)

Pour mettre de la netteté dans la visite de l'extérieur, nous examinerons successivement la façade, le petit clocher, le flanc septentrional, le gros clocher, le chevet et le flanc méridional.

(1) Paris, Poulet-Malassis, 1857.

(2) Les lettrines du second livre ont été tirées, par L. de Verneuil (1902), d'un ancien missel de l'abbaye.

(3) Archives de la Commission des M. H., *Église Saint-Philibert*, p. 4.

CHAPITRE PREMIER

La Façade

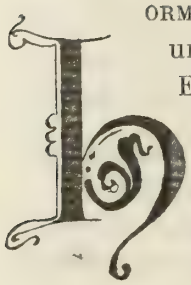


Fig. 111

ORMIS le clocher et le portail, la façade annonce plutôt un donjon qu'une église.

Elle semble se composer de deux tours rectangulaires à trois étages chacune (celle de gauche surmontée elle-même d'un campanile quadrilatère (1)), encadrant sur toute la hauteur un mur étroit que supporte le portail et que couronne l'assommoir.

De fait, les tours ne prennent naissance qu'au-dessus des assises de gros moellons qui entourent le frontispice du portail.

Percée de quatre meurtrières, la zone inférieure de la façade est caractérisée par de hautes bandes lombardes. Ces contreforts sont reliés par une série de petits cintres (7 dans l'arcature centrale et 4 dans les quatre autres).

Les deux contreforts du milieu sont noyés dans le *portail*.

Inutile d'ajouter que ce portail est moderne et que l'entrée primitive devait être mieux en harmonie avec le reste de la façade.

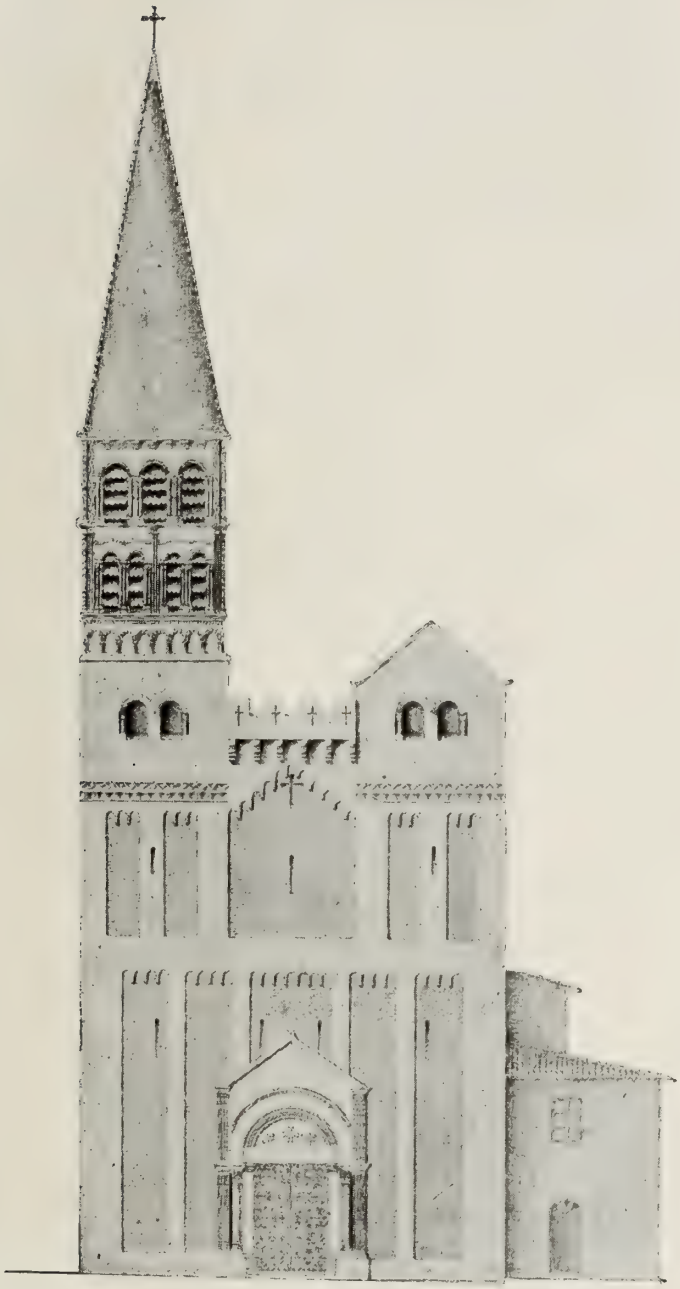
Au XIIIe siècle probablement (2), avait été édifié un vestibule extérieur (3) « soutenu par neuf colonnes », et sur le frontispice duquel « étaient vingt statuës de pierre, de la hauteur de deux piés chacune ; parmi lesquelles étaient celles des treize apôtres, et au milieu, celle de la sainte Vierge, de la hauteur de trois piés » (4).

(1) Pourquoi la tour de droite n'est-elle pas surmontée d'un clocher ? Les ressources ont-elles manqué, ou les moines ont-ils préféré cette inégalité ?

(2) Opinion de Marcel Canat, *Congrès archéologique* de 1850, p. 98.

(3) En disant que ce vestibule « obscurcissait beaucoup la première nef », Juénin (p. 370), détruit l'hypothèse d'un « portail intérieur » émise par les *Archives des Monuments historiques* (*Saint-Philibert de Tournus*, p. 5).

(4) Juénin, p. 375.



Cliché L. Fernique

Fig. 343

FAÇADE PRINCIPALE
(*Réduction d'un dessin de C. Blanc, architecte à Tournus*)

Malheureusement il ne reste aucun dessin ni gravure pour donner une idée exacte de sa disposition.

En 1720, Fleury remplaça l'ancien porche « par une construction dans le goût de l'époque, c'est-à-dire en désaccord complet avec le style général du monument » (1) (Fig. 89).

A cet édicule, qui était en mauvais état en 1846, M. Questel substitua le portail roman actuel, imité du portail de l'église Saint-Valérien. Avouons que l'inspiration ne fut pas heureuse et que, avec son gros appareil, ses pilastres cannelés, ses deux colonnettes à bases constellées et à riches chapiteaux copiés sur ceux de l'abside, ses deux battants à ferrures ouvragées, ses consoles sous le linteau, son tympan sobrement décoré d'une croix grecque accompagnée de l'alpha et de l'oméga, son frontispice surmonté d'une moulure, sa hauteur et sa largeur excessives, sa saillie qui favoriserait l'escalade et neutraliserait en partie l'effet de l'assommoir, ce « portail infligé à l'édifice est tout à fait disparate » (2). Il fallait une porte du IXe ou Xe siècle. — Les deux débris de sculptures rouges encastrés près des angles, au niveau des chapiteaux du portail, sont des vestiges du porche primitif. Ils sont perpendiculaires à l'extrémité de la double rangée de briques rouges posées à plat au-dessus des bandes lombardes. Ces briques n'indiqueraient-

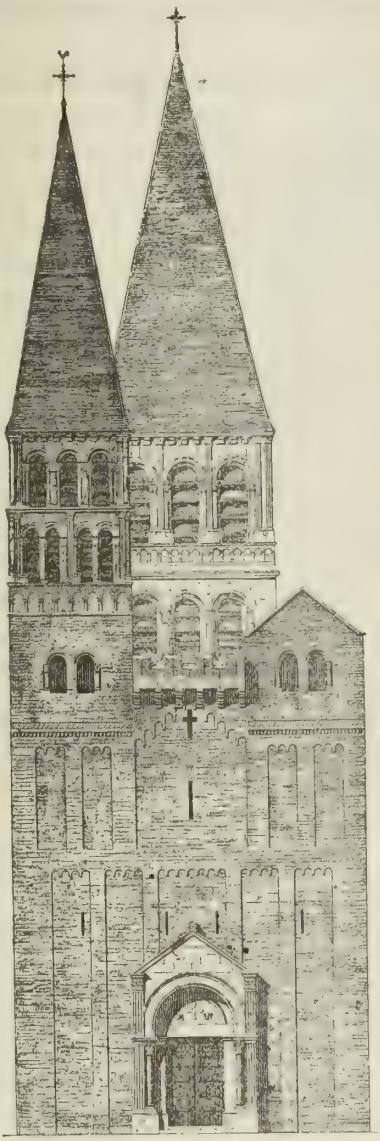


Fig. 112
Façade de Saint-Philibert.
(*Dessin de Questel, 1855; A. D. B.-A.*)

(1) Arch. des M. H., *l. c.*, p. 5.
(2) Ad. Peladan, *l. c.*, p. 569.

elles pas le sommet du porche supprimé par Fleury, et dont la toiture se serait ainsi trouvée à peu près au niveau de la toiture des collatéraux?

La zone moyenne comprend la base des tours et le mur qui les réunit.

Sur la façade de chaque tour, des bandes lombardes, dessinant deux trilobes en relief et bien moins élevées que celles de la zone inférieure, supportent un double entablement formé par des moellons ainsi disposés : ceux du haut, obliquement, en zigzags ; ceux du bas, en modillons triangulaires, présentant la pointe.

Dans le mur (1) qui unit les deux tours, on remarque, au centre, une ouverture en meurtrière et, au sommet, une archère cruciforme. Son pignon se termine carrément sous l'assommoir. Mais le double ressaut dont les arcatures rampantes se rejoignent en pointe au-dessus de la croix présente un fronton triangulaire.

Ce fronton surmonté d'une plate-forme constitue, avec le sommet des deux tours (2), la zone supérieure de la façade.

Sur la face principale et sur la face opposée des tours rectangulaires se trouve le côté le plus étroit. Il est percé de deux baies accolées dont les cintres reposent, au centre sur un murget, et aux extrémités sur une colonnette ornée d'un chapiteau antique (3) (XIe siècle) et d'un double astragale en torsade. Au-dessus des baies de la tour du nord, cadran en pierre rouge.

Les faces Nord et Sud de chacune des tours présentent trois ouvertures cintrées : celles qui donnent sur la plate-forme ne sont pas ornées de colonnettes.

Cette plate-forme crénelée, percée de quatre croix en meurtrières, supportée par six consoles qui soutiennent aussi des dalles mobiles, établit communication entre le sommet des tours.

Avant 1846, la communication avait lieu au moyen d'un passage couvert dont la large toiture posée transversalement à l'axe de la

(1) Sur une hauteur d'environ 1 m. 20, la partie de ce mur située au-dessous de la meurtrière se trouve un peu en saillie et paraît plus ancienne que la partie supérieure.

(2) Au sommet des tours, les joints de la maçonnerie présentent beaucoup de briques rouges.

(3) Les chapiteaux Ouest de la tour du midi, symétriques à ceux de l'autre tour, ont été refaits en 1847, après qu'on eut débouché les baies en gueule de four (fig. 113).

nef, abritait également la tour Sud (fig. 113). « On l'a fait disparaître pour restituer la disposition originelle dans laquelle le grand comble de la toiture s'appuyait au pignon de la façade (1). » De cette restitution nous avons pour témoin la maçonnerie (moderne) des pignons Est et Ouest de la tour méridionale.

Fig. 113

Le Moucharaby (avant 1847). (*Réduction d'une gravure de « L'Art monumental », de Batissier*).

Construit en 1847, restauré en 1881 (2), l'*assommoir* remplace le moucharaby du XIVe siècle (fig. 113), « construction en saillie sur des mâchicoulis, espèces de consoles séparées par des espaces vides à travers lesquels on jetait des pierres et autres objets sur les assaillants » (3).

A l'origine, l'une et l'autre tour étaient à pignons uniformes et à toiture à deux égouts. Aujourd'hui (probablement depuis le XIe siècle), seule la tour du midi se termine en bâtière.

De la tour Nord s'élance le petit clocher.

Petit Clocher 1er ordre

Fig. 114

(1) Archives des M. H., *Saint-Philibert*, p. 6.

(2) L'humidité avait rongé une des consoles qui, en se détachant, amena la chute de la dalle unique, depuis remplacée par cinq dalles plus petites.

(3) L. Batissier, *Histoire de l'Art monumental*, p. 515.

CHAPITRE SECOND

Petit Clocher

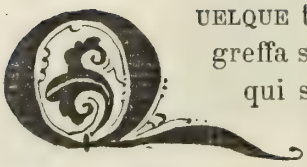


Fig. 115

QUELQUE temps après l'achèvement de la façade, on greffa sur la tour du nord le beau clocher carré qui surgit au flanc gauche de l'église (hauteur totale jusqu'à la naissance de la croix : 48 mètres).

Pour l'établir, on rasa les deux pignons et on construisit avec des matériaux de choix (pierre rouge) deux nouveaux étages, où se manifeste une grande richesse d'ornementation.

Ces deux étages se raccordent à la tour primitive au moyen de 8 ou 9 petites arcades aveugles à archivoltes crénelées reposant sur des colonnettes à chapiteaux crochus et surmontées d'un cordon de besans.

Au premier étage, les quatre faces présentent, au-dessous d'un cordon ondulé, deux fenêtres géminées dont le double cintre repose sur un faisceau de colonnettes à chapiteaux en volutes. Trois pilastres (un au centre et les autres aux angles) encadrent ces fenêtres ; ils sont cannelés et surmontés de chapiteaux à

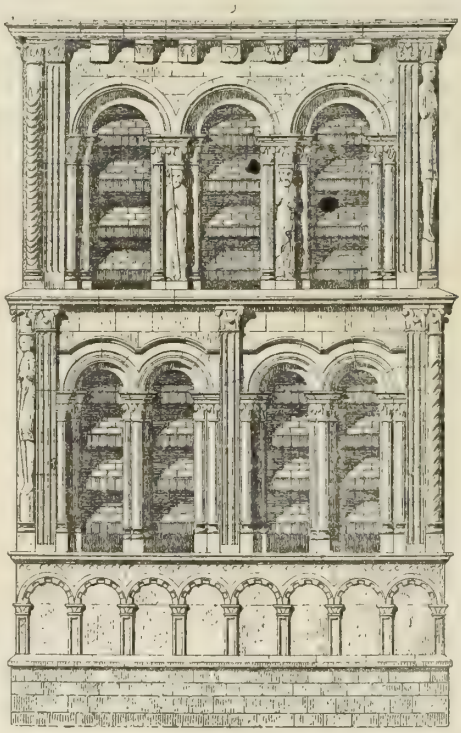


Fig. 116

Étages du petit clocher.

(Réduction d'un dessin de Questel, 1855 ; A. D. B.-A.)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 344

FACE SEPTENTRIONALE

(*Réduction d'un dessin de C. Blanc, architecte à Tournus.*)

têtes d'animaux sur la façade principale et à feuillages sur les autres côtés. — Aux angles, colonnes chevronnées avec chapiteaux à feuillages ou à figures grotesques.

Au second étage, sur chaque face on voit, encadrées par des pilastres en zigzags ou à cannelures, trois fenêtres plein cintre; dont chacune est flanquée de colonnettes et entourée d'une double archivolte. — Sur la façade de l'entrée, les deux colonnettes centrales formant meneaux représentent les deux patrons de l'abbaye : à droite, saint Valérien, tenant de la main gauche la palme du martyre et, de l'autre, un livre; à gauche, saint Philibert armé de sa crosse (1). La tête nue de chaque saint soutient un chapiteau sur lequel aboutissent les archivoltes extérieures des ouvertures. — A l'angle Sud-Ouest, comme à l'angle diagonalement opposé, se dresse une longue statue (fig. 117), sorte de cariatide, que couronne un chapiteau en enroulement.

Fig. 117
Cariatide.
(*Réduction d'un dessin de Jorand, 1825.*)

Un rang de corbeaux en consoles, également sculptés (palmettes ou têtes d'animaux), soutient le dernier entablement sur lequel s'appuie la flèche quadrilatère dominée par la croix et le coq traditionnel, et couverte en tuiles plates comme la bâtière de l'autre tour.

L'arcature et chacun des étages du clocher sont construits un peu en retrait.

En examinant ce clocher du côté de la face septentrionale (fig. 118), on voit, par la saillie de l'est, qu'il ne recouvre pas entièrement la tour primitive. Car la base des étages ajoutés est presque carrée, tandis que le sommet de la tour affecte en plan la forme d'un rectangle un peu allongé.

Inutile de faire observer que plus d'une pierre de ce joli campanile a cédé la place à d'autres depuis le XIe siècle. — Ainsi, dans

(1) La partie inférieure du bâton est brisée.

la visite de 1717, les experts faisaient cette constatation : « Du costé du soir du clocher, et en dehors d'icelluy, il manque deux colonnes

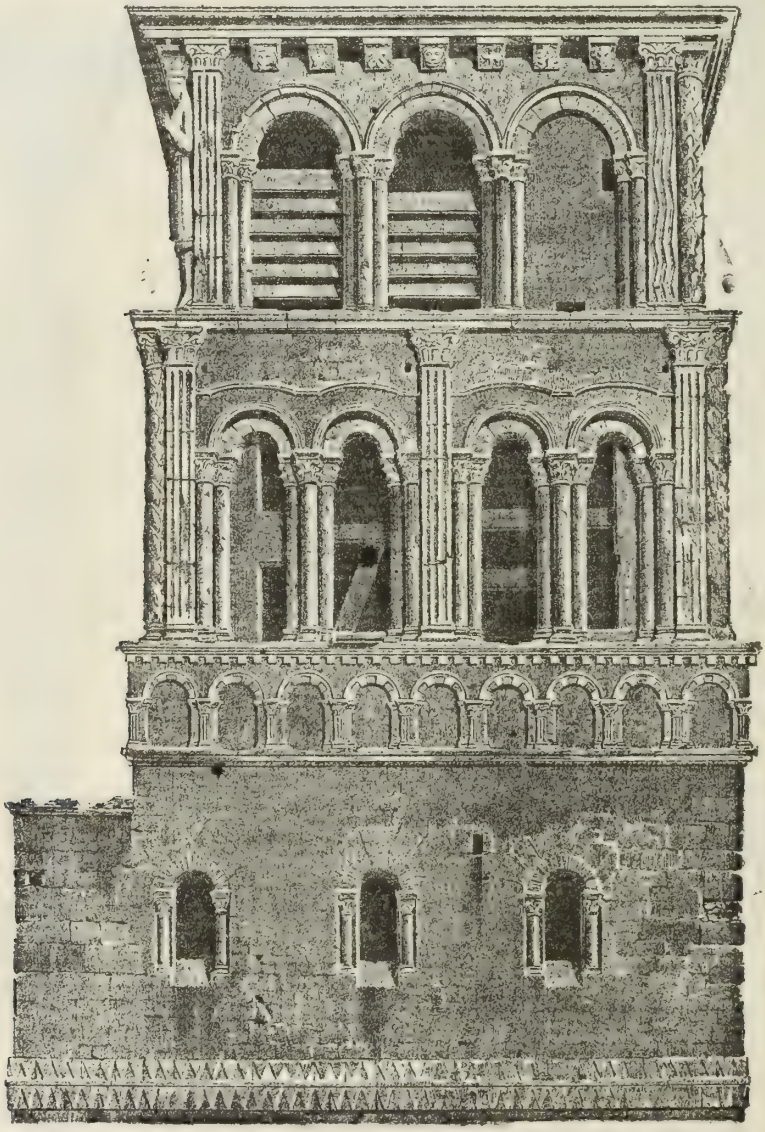


Fig. 118

Tour du petit clocher (face Nord).
(*Réduction d'un dessin de Fragonard, 1825.*)

rondes de neuf pieds de hauteur en forme de piliers dans les deux angles de vent et de bize qui soutiennent les esquaryes » — Limité dans ses crédits, l'architecte de 1847 eut souci de la solidité plutôt que de la richesse des sculptures.

CHAPITRE TROISIÈME

Le Flanc Septentrional

Très distinctes sont les deux parties dont se composent les côtés de l'église : l'une enveloppe le narthex et la tribune Saint-Michel; par l'autre est limité le grand vaisseau.

Fig. 119

Dans la première partie, quelle simplicité de profilation, quelle austérité de lignes, mais aussi quelle sereine majesté !

Nous y voyons les trois fenêtres que nous retrouverons dans le narthex, et plus haut, les meurtrières (1) et les croisées de l'étage supérieur, ainsi que les séries d'arcades à petits cintres et le double cordon à dents de scie constatés sur la façade. Des modillons carrés, en guise de chevrons, soutiennent le rang de pierres formant corniche qui règne sous chacun des toits.

Entre cette première partie et la seconde, c'est-à-dire à l'angle formé par l'élargissement de l'église, on peut voir, noyée dans la muraille, une courte plate-bande. Elle semble attester que l'ancienne église, dont il reste le narthex, se prolongeait davantage à l'est et ne s'élevait guère au-dessus des fenêtres du collatéral.

Les murs, entre lesquels s'inscrit la grande arche du temple proprement dit, dépassent l'alignement du narthex, surtout à partir de la seconde croisée. Là, près du troisième contrefort, s'avancent en de nouvelles saillies, d'abord la chapelle XIVe siècle (2), puis la paire de chapelles XVe, soutenues par de puissants contreforts et éclairées par de larges fenêtres gothiques.

(1) La meurtrière de la quatrième arcature semble restaurée depuis peu. — C'est la partie de la muraille que l'on éventra pour laisser passage aux cloches et aux gros matériaux.

(2) Dans le mur occidental de cette chapelle se voient quelques gros blocs de pierre.

Cette diversité se fait remarquer aussi dans les toits. — Un peu

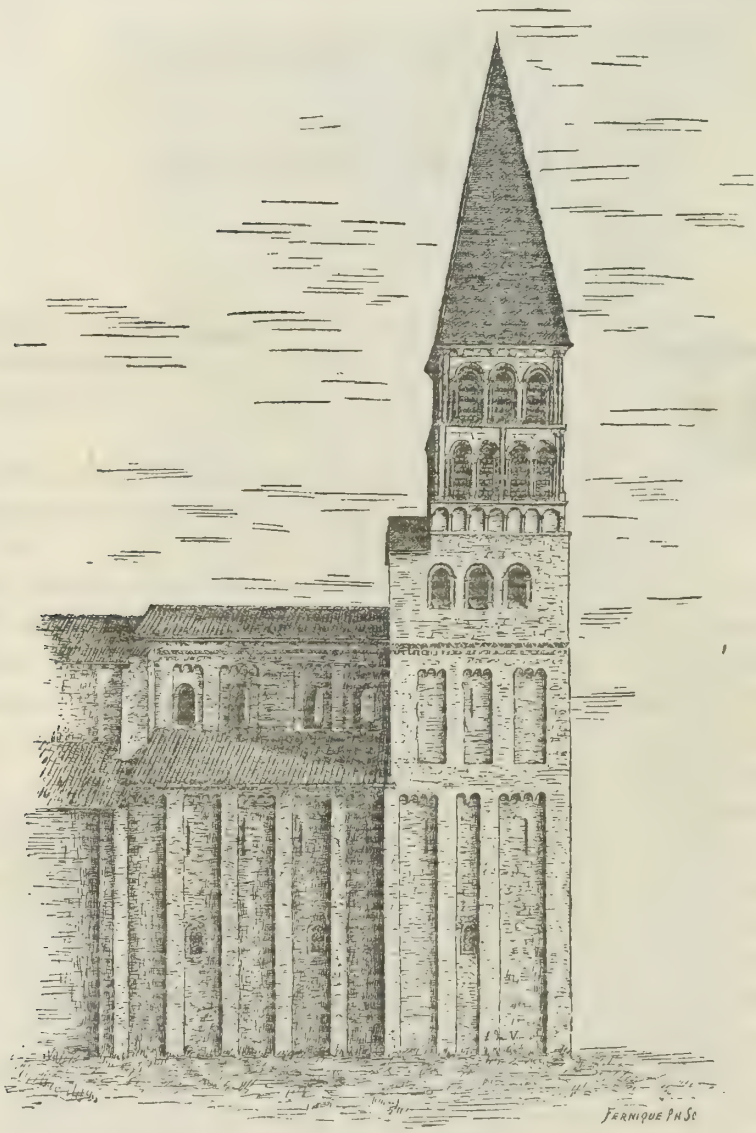


Fig. 120

Partie Ouest du flanc septentrional.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1901.*)

moins élevée que celle du narthex, la toiture de la grande nef est également à deux pentes. Celle du bas côté a été démolie au delà de

la première chapelle (1), puis refaite avec un peu plus d'élévation sur la double chapelle XVe.

A voir le mauvais état du mur des deux hautes chapelles, dirait-on que le revêtement ne remonte qu'au milieu du siècle dernier ?

Le contrefort angulaire indique la limite des chapelles et la séparation d'avec le transept.

La façade de ce transept, un peu en retrait sur la chapelle, se compose d'un portail, d'une fenêtre et d'un pignon superposés (fig. 121).

« De chaque côté du portail (XIIIe siècle) trois colonnes cylindriques, avec des chapiteaux ornés de feuillages disposés de façon à former deux bouquets, soutiennent des archivoltes en forme de boudins à arête ; les bases sont composées de deux tores superposés et aplatis ; chaque colonne a son socle relié à celui de la colonne voisine ; les pieds-droits, surmontés chacun d'un corbeau représentant une tête humaine, supportent le tympan dépourvu d'ornements » (2), que les huguenots, au dire de Juénin, ont abîmé en 1562.

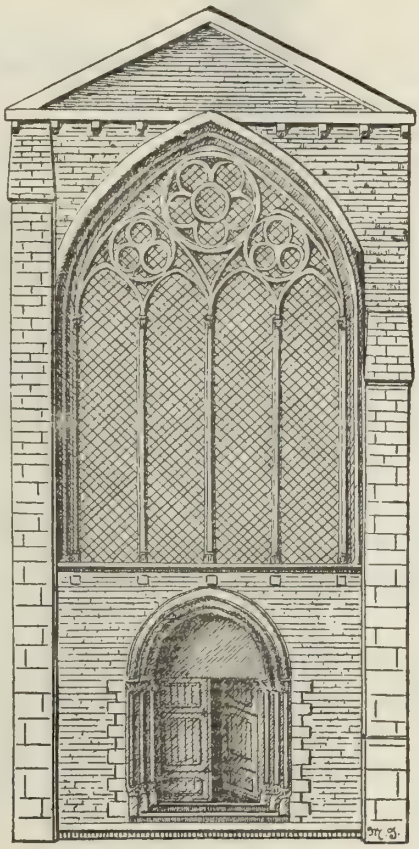


Fig. 121
Portail et fenêtre gothiques.
(*Dessin de M. Juillet, 1901.*)

Entre le portail et la fenêtre on voit des moellons crochus. Peut-être servaient-ils à fixer la charpente d'un ancien porche.

Cette fenêtre (XIIIe ou XIVe siècle) « d'une grande élévation est un bel exemple du style rayonnant : elle comprend deux ogives géminées, surmontées d'une rosace polylobée, et chaque ogive est décomposée en deux parties surmontées d'une rose à trois lobes » (2).

(1) Le toit de la chapelle XIVe siècle est adossé au mur du collatéral.

(2) Meulien, *H. de Tournus*, p. 284.

Le sommet de l'arc de la grande fenêtre coupe la base du pignon

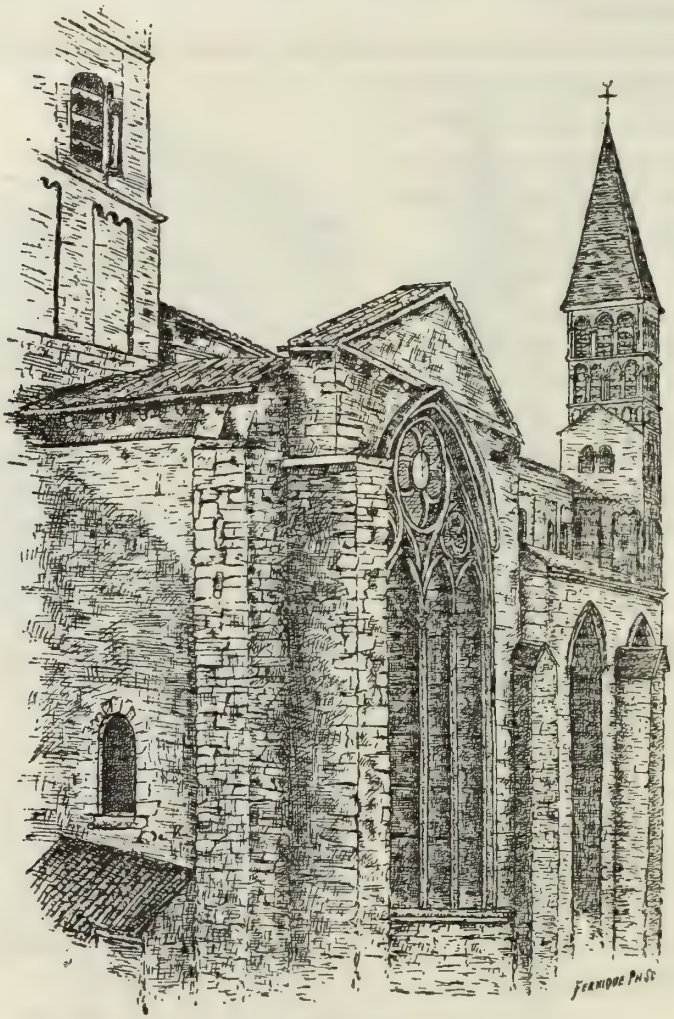


Fig. 122

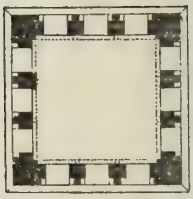
Le transept Nord.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

que soutient un rang de corbeaux. Ce pignon est plus élevé que le toit même du transept.

Ces larges ouvertures, percées après coup, n'auraient-elles pas contribué à nuire à la solidité de cette région du monument? Les deux hauts contreforts de l'est ont fini par céder ; et on a jugé nécessaire de renforcer le second, en l'élargissant à la base, pour résister à la pression du gros clocher.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Clocher Central



Clocher principal 1er ordre
Fig. 123
(*Questel, 1855.*)

A la jonction de la grande nef, du transept et du chœur, c'est-à-dire au-dessus de la coupole dont elle est comme l'exhaussement, se dresse, majestueuse, la tour centrale, connue autrefois sous le nom de clocher Saint-Philibert (Haut. jusqu'à la naissance de la croix, 50 mètres; Haut. de la tour, 33 mètres; larg., 8 m. 50).

Plus large que les tours de la façade, elle est placée non pas dans l'axe du petit clocher mais dans l'axe de l'assommoir ; c'est contre elle que va buter le pignon de toiture de la nef.

De forme quadrilatère, elle s'élève comme en trois étages. Au premier étage, la diversité d'appareils semble accuser une différence d'âge dans la construction. La partie inférieure, dont les pierres jusqu'au-dessus des fenêtres sont assez irrégulièrement disposées, est percée sur chaque face (sauf au nord) d'une ouverture plein cintre; celle de l'ouest (qui donne dans l'intérieur de la nef) et celle de l'est sont ornées de colonnettes à chapiteaux. La partie supérieure, en larges moellons régulièrement taillés, présente sur chacune des faces Nord, Est et Sud, trois arcatures trilobées, dont les petits cintres prennent naissance deux à deux sur une console commune, tantôt moulurée tantôt privée d'ornements. Ces arcatures se relient à des plates-bandes verticales qui se répètent, en s'élargissant, aux angles du clocher. Au midi, la troisième arcature est remplacée par une porte autrefois destinée à monter au clocher. — La face de l'ouest est dépourvue d'arcatures: preuve que la partie supérieure du premier étage a été construite ou reconstruite vers la même époque que la voûte de la nef ou en prévision de son exhaussement.

Une première corniche fort élégante, dont le chanfrein est orné d'étoiles surmontées d'un rang de petites billettes, sépare le premier étage du second. Chaque face de ce second étage est percée de trois fenêtres plein cintre accolées (fig. 124), surmontées d'ar-

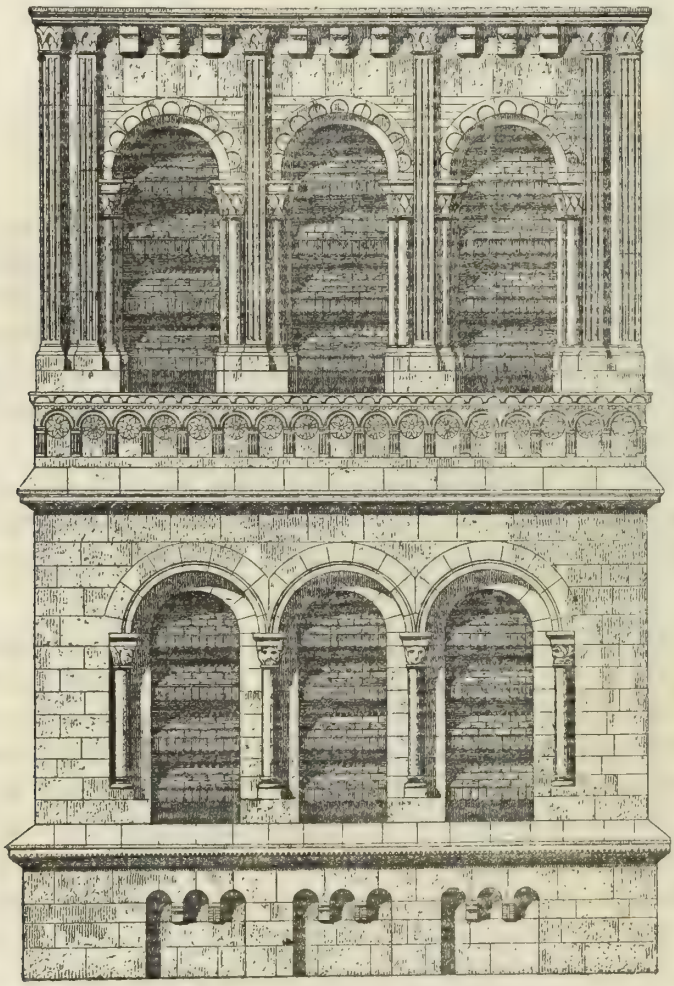
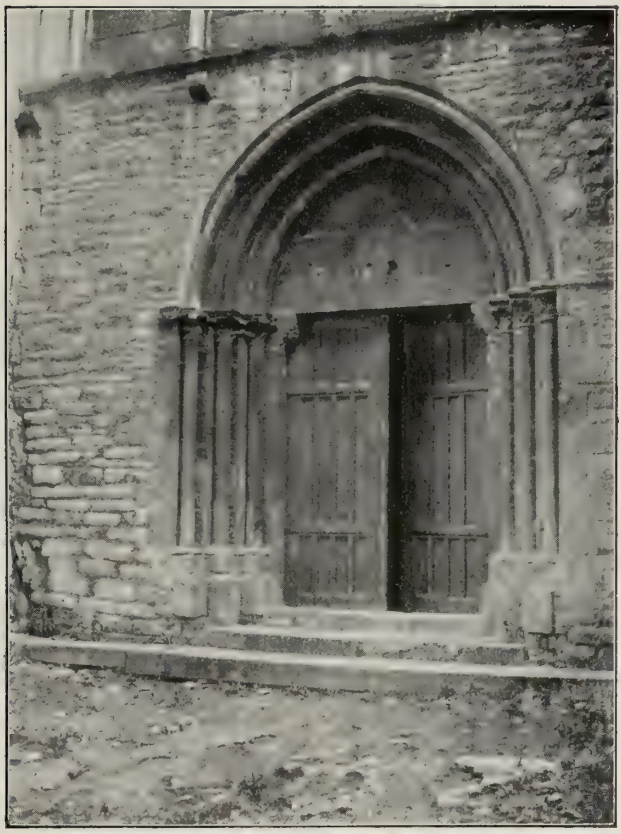


Fig. 124

Tour centrale.
(*Dessin de Questel, 1843 ; A. D. B.-A.*)

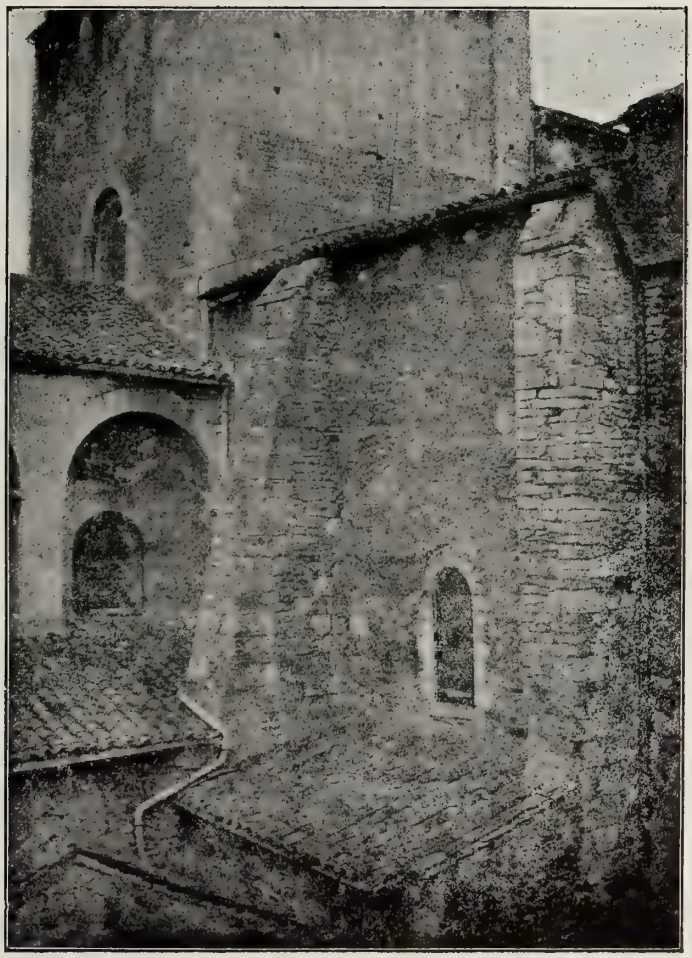
chivoltes que supportent des colonnettes isolées du piédroit. Les chapiteaux sont ornés, quelques-uns de feuillages, la plupart de figures grotesques faisant toutes sortes de grimaces avec les mains, les yeux, les oreilles, les lèvres et les mâchoires.



Cliché M. Thibaudet

Fig. 345

PORTAIL LATÉRAL



Cliché M. Thibaudet

Fig. 346

ANGLE DU TRANSEPT NORD

Cliché M. Thibaudet

Fig. 347

GROS CLOCHER ET ABSIDE VUS DU NORD-OUEST

Entre le deuxième et le troisième étage, une seconde corniche étale sur sa doucine la richesse de son ornementation à palmettes et soutient un précieux entablement formé par une arcature aveugle dont les soixante-huit arcades archivoltées, à petits pilastres ornés de cannelures, laissent admirer les rosaces élégantes et variées qui garnissent leurs cintres. Cette frise se termine par un cordon denticulé qui dessine une série de demi-cercles.

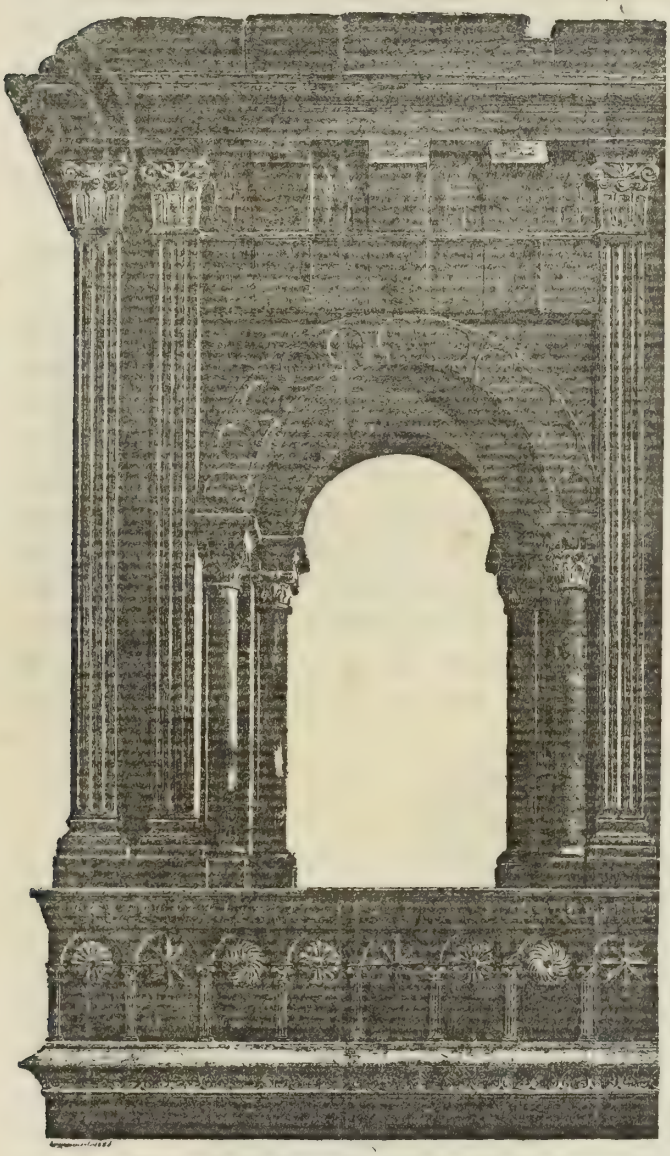


Fig. 125
Une des 12 fenêtres de l'étage supérieur du gros clocher.
(*Réduction d'un dessin de Fragonard, 1825.*)

Le troisième étage est éclairé sur chaque face par trois fenêtres plein cintre à double voussure. La voussure intérieure repose sur des pilastres cannelés (1) et ornés de chapiteaux; la voussure extérieure

(1) Ces pilastres cannelés n'existent plus que sur la face méridionale.

composée d'une suite de petits arcs outrepassés, s'appuie sur de gracieuses colonnettes. De grands pilastres cannelés, doubles aux angles de la tour, décorés de chapiteaux à l'antique, séparent les fenêtres et vont toucher la dernière corniche, qui repose ainsi sur leurs chapiteaux et sur des modillons placés par trois entre les pilastres (le modillon central est mouluré).

Avez-vous considéré l'espèce de marqueterie produite du second au troisième étage par l'alternance de pierres jaunes et grises?

Le gros clocher s'amortit, comme celui de la façade, en flèche pyramidale assez élancée, couverte de tuiles plates.

On a dit: « Peu de clochers quadrangulaires marient à un plus haut point que celui-ci la fermeté de la ligne à la grâce et à la suavité du profil: c'est un ensemble éminemment harmonique et somptueux et une des plus heureuses épreuves de l'art chrétien aux XIe et XIIe siècles » (1).

On aurait pu ajouter que pour jouir de l'effet produit par cette masse imposante il faut se placer au nord-est ou au sud-est du chevet. De là, en effet, on voit la grosse tour, épaulée par les croisillons un peu inégaux du transept, dominer de toute sa hauteur le chœur, le déambulatoire et les chapelles absidales, et donner un aspect grandiose à toute la partie orientale du monument.

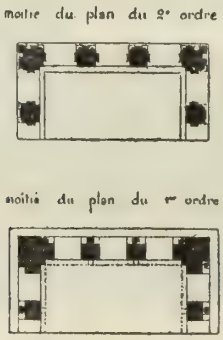


Fig. 126 et 127

Plans des 2 ordres du gros clocher.
(*Réduction d'un dessin de Questel, 1843 ; A. D. B.-A.*)

(1) J. Bard, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 348.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le Chevet

RÉELLEMENT pittoresque, cette région se compose du chœur terminé par l'abside en hémicycle, et dont les bases sont engagées dans l'extension des contre-nefs ou déambulatoire autour duquel rayonnent gracieusement cinq chapelles.

Fig. 128

Le chœur, comme les bras de la croix, n'a pas autant d'élévation que la grande nef. Sa toiture à deux pentes est séparée du toit en cul-de-four de l'abside par un pignon surélevé, correspondant à l'arc triomphal absidaire.

Inscrits entre le transept et l'hémicycle, des contreforts assez saillants sont réunis sur chaque flanc par deux larges arcades cintrées qui soutiennent le toit et sous chacune desquelles s'ouvre une fenêtre.

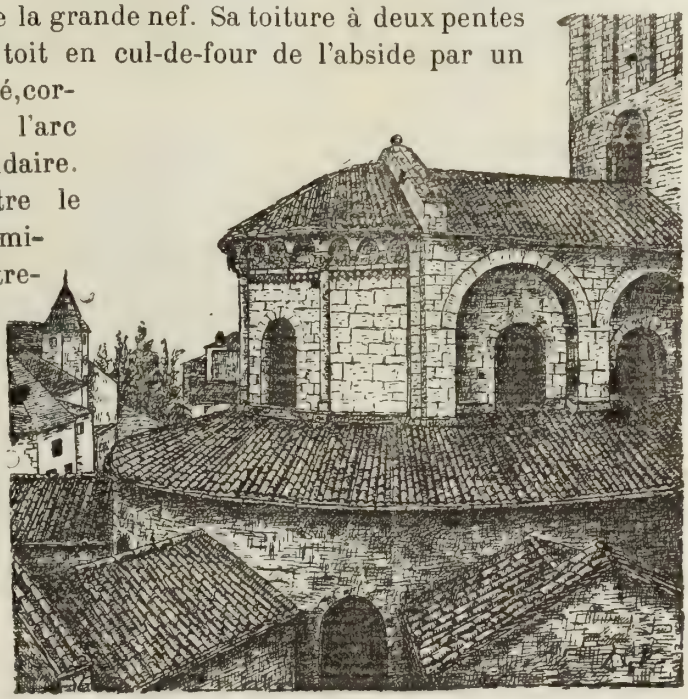


Fig. 129
Toitures de l'abside.
(Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1901.)

Les murs du chœur et de l'abside sont en bel appareil moyen.

Fig. 130
Fragment de pierre tombale.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1903.*)

Sous le second cintre, à gauche, se voit (fig 130) un fragment tombal orné d'une croix en relief (1). Cette pierre a-t-elle été placée là pendant les grandes reconstructions du sanctuaire ou lors d'une restauration partielle ?

Sous le toit de l'abside semi-circulaire règne une corniche formée par des corbeaux moulurés qui supportent cinq arcatures. Ces arcatures sont séparées par des colonnes à chapiteaux, engagées, qui descendent jusqu'à la toiture inférieure.

Au nombre de trois dans les panneaux aveugles des extrémités, les petits arcs sont accolés par série de quatre dans les trois panneaux du milieu percés chacun d'une fenêtre en plein cintre.

Au-dessous de la corniche est une frise de couleur qui rappelle, sous forme d'échiquier rectangulaire, certaines marqueteries usitées en Auvergne. C'est une incrustation d'un rang de briques rouges et d'un rang de pierres blanches superposées en losanges, entre deux rangées de demi-losanges formant bordure (fig. 131).

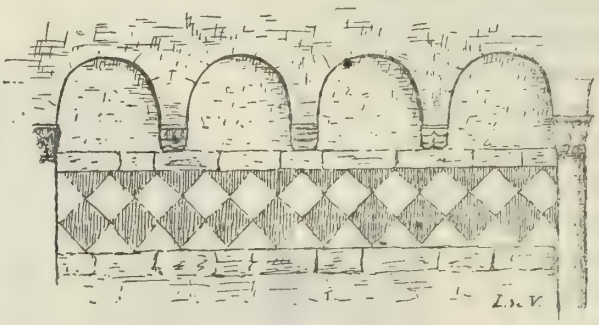


Fig. 131
Échiquier rectangulaire du chevet.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1902.*)

Le prolongement des contre-nefs autour du chœur forme le déambulatoire.

Sous les chéneaux et au-dessus du cordon de pierres, on distingue avec peine la décoration de briques rouges qui courait bruyamment tout autour de cette zone, d'un transept à l'autre.

De matériaux moins bien choisis et plus noircis par le temps, et à joints plus larges que l'appareil du chœur, la maçonnerie du déambulatoire dit assez clairement que cette dernière région est

(1) Voir plus loin, section première, ch. IV, la description de cette pierre.

antérieure à celle que nous venons de décrire. — Ces murs, percés de quatre larges fenêtres qui laissent voir des briques entre les claveaux des cintres (1), sont en majeure partie masqués par les chapelles rayonnantes.

Symétriquement rangées au pourtour du déambulatoire à l'intérieur duquel elles s'ouvrent, ces cinq chapelles, isolées les unes des autres, sont construites sur un plan rectangulaire, et percées sur la façade, presque à fleur de terre, d'une fenêtre éclairant la crypte, et en haut, sur chaque face, d'une fenêtre cintrée dont l'ébrasement part du bord extérieur. La cinquième chapelle, restaurée au XIIIe siècle, est éclairée par deux fenêtres à arc brisé. — On le voit, chacun de ces édicules est à double étage et renferme deux chapelles superposées : au-dessus, une chapelle s'ouvrant sur le déambulatoire de l'église ; en bas, une autre chapelle débouchant sur le couloir de la crypte.

Elles se terminent carrément par des pignons plus élevés que les toitures et à pentes assez douces. La partie supérieure des murs des pignons est ornée d'une corniche rampante formée d'un triple rang de briques rouges (celui du milieu en dents de scie).

L'ornementation de la chapelle centrale forme un fronton triangulaire. — Si l'on en croit un archéologue, « sur ces murs saillants régnaient des balustrades ouvragées; les arêtes des toits avaient des ornements pareils; les toits des transepts en ont pu avoir aussi mais la nef n'en eut jamais; car ce genre d'ornement ne peut convenir qu'aux églises dont le toit porte à nu sur les voûtes, sans l'intermédiaire d'aucune charpente » (2).

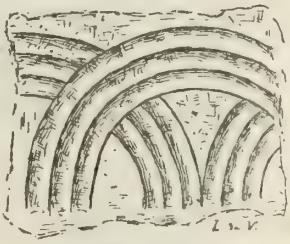


Fig. 132

Fragment de moulure antique. (*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

La moulure, peut-être mérovingienne (3), encastrée dans l'angle Nord-Est de la première chapelle (fig. 132) serait-elle un reste de ces balustrades ? ou encore un débris de remplage d'une antique fenêtre?

(1) Surtout à la quatrième fenêtre au sud.

(2) Marcel Canat, *Congrès archéologique de France*, année 1850, p. 98.

(3) Cette moulure ressemble à l'une des moulures de Saint-Irénée de Lyon, reproduites par A. de Caumont, *Abécédaire d'archéologie*, p. 22.

Les chapelles extrêmes, aujourd'hui unies latéralement au transept par le mur extérieur (et aussi, la première, par une large pierre en guise de gargouille et la seconde, par la toiture), en étaient originellement séparées par une impasse sur laquelle s'ouvraient la

Fig. 133

Le Chevet.
(*Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud.*)

troisième fenêtre de la chapelle et la croisée de l'absidiole du croisillon.

La première chapelle n'est pas munie de contreforts; les trois chapelles absidales sont contrebutées aux angles extérieurs par deux contreforts massifs, perpendiculaires aux murs. La restauration de

la cinquième selon le style gothique explique la présence d'un contrefort unique plus saillant et normal à l'angle qu'il renforce.

Aux corniches latérales de la troisième et de la quatrième chapelle, on voit encore des dalles moulurées soutenues par des modillons à copeaux qui font songer aux décorations absidales de Notre-Dame du Port.

Dans la construction de ces chapelles, on a employé, aux angles, le gros appareil; sur les flancs, on retrouve l'appareil en arête de poisson, marié à d'autre maçonnerie. Çà et là de gros blocs, et même une pierre moulurée et un fragment de sarcophage en grès.

Ces murailles ont été remaniées ; surtout celles de la première chapelle où des pierres de taille perpétuent le souvenir de portes aujourd'hui bouchées. Du mur oriental on descendait dans la crypte. Sur la face Nord les anciens se rappellent avoir vu la porte latérale abritée par un petit porche (fig. 100). Cette porte latérale avait été pratiquée pour remplacer la porte Saint-Ardain longtemps condamnée et rouverte en 1846.

La dernière chapelle (gothique) est engagée dans les anciennes constructions monacales qui voilent à nos regards une portion du flanc méridional de l'église.

Fig. 134

Chapiteau de la tour méridionale de la façade.
(*Dessin de Questel, 1843; A. D. B.-A.*)

CHAPITRE SIXIÈME

Le Flanc Méridional

Fig. 135

SUR toute leur longueur, les murs latéraux (côté Sud) sont en partie dissimulés par les anciens bâtiments conventuels: dortoir et chapitre, aile septentrionale du cloître, chauffoir et parloir. Comme ceux du nord, ils n'ont pour modillons que des pierres grossièrement taillées.

Au sud et à l'ouest, le croisillon présente des traces de remaniement; à l'ouest notamment, où la surface de maçonnerie plus récente signale la place occupée, du XIIIe siècle au milieu du XIXe, par une fenêtre « de la phase sévère du type ogival » (1).

On peut observer que les bras du transept, au lieu de s'élever, comme à Paray-le-Monial, à la hauteur de la grande nef, ne dépassent pas le niveau de la toiture du collatéral (côté Sud) ou de la chapelle avoisinante (côté Nord).

La partie inférieure de la contre-nef de l'église est voilée par l'aile septentrionale de l'ancien cloître, aujourd'hui convertie en chapelle (N.-D. de Pitié). Adossée au monument, cette chapelle a des contreforts semi-circulaires. Son toit, à une seule pente comme celui du collatéral, laisse apercevoir les cinq fenêtres plein cintre de la nef mineure. — Au-dessus des trois fenêtres les plus rapprochées du transept, on aperçoit un grand arc en pierre rouge. Ces arcs perpétuent le souvenir des larges fenêtres gothiques qu'une restauration du XIIIe siècle avait infligées à l'édifice et que M. Questel, six siècles après, remplaça par les croisées romanes actuelles.

A l'est, le mur de séparation entre la chapelle et la salle voûtée

(1) J. Bard, *l. c.*, p. 358.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 348

SAINT-PHILIBERT DÉGAGÉ DES CONSTRUCTIONS MÉRIDIONALES (SUD-EST)
(*Réduction d'un fusain de l'abbé F. Brenin, 1901.*)

a reçu naguère une fenêtre romane : la toiture exhaussée est surmontée d'une lanterne. Plus loin elle s'élève encore et devient à deux pentes au-dessus du vestibule.

Aux étages supérieurs, les séries de bandes lombardes signalent la zone occupée par l'église Saint-Michel.

Vue de la cour des cloîtres, cette face méridionale, plus régulière

Fig. 136

Saint-Philibert dégagé des constructions adhérentes.
(*Dessin à la plume de A. Galland, d'après une peinture de l'abbé F. Brenin, 1901.*)

comme construction et plus uniforme comme style que le côté Nord, se présente bien, avec sa triple toiture. Mais elle n'est pas isolée.

Pour suppléer à la réalité, j'ai confié à l'imagination d'un artiste le soin de la dégager de toute adhérence étrangère (fig. 136).

Pratiquement, pour achever le tour, regagnons la place des Arts, et, longeant l'ancien réfectoire et les logements adossés en appentis aux murs des caves, arrivons au petit vestibule de l'église. — Ce vestibule, ancien parloir monacal, s'avançait jusqu'à l'alignement de la façade. Son ornementation consistait, à droite et à gauche de la porte latérale de l'église, en une arcade tracée avec des claveaux dans les arcatures lombardes de la tour Sud. Ces arcades inférieures n'ont pas leur pendant dans la tour Nord.

Nous pourrions pénétrer par la petite porte. Mais l'effet est plus saisissant lorsqu'on entre par le grand portail dans l'intérieur du monument.

Fig. 137

Saint-Philibert de Tournus.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1903.*)

II

INTÉRIEUR

Au Visiteur

Entre : le monument t'offre son pur silence,
Tel qu'un rameau de paix entre ses doigts monté.
Passe du narthex d'ombre à la nef de clarte
Sur le pavé jauni que le vitrail nuance.

D'un jet puissant et fort le dur pilier s'élance ;
Et quelque nom de mort sur la dalle incruste
S'y dissout lentement, terni de vétusté,
Comme l'herbe d'un jour où l'arbre a pris naissance.

Va d'une église à l'autre et de la crypte aux tours.
Pensivement détache une heure de tes jours,
Et la donne à ces morts couchés dans leur cercueil.

Cette pierre fut l'œuvre à leurs mains dévolue,
Ils en firent ce temple et passèrent. Salue
L'Histoire au front penché qui veille sur le seuil.

A. B. Y.

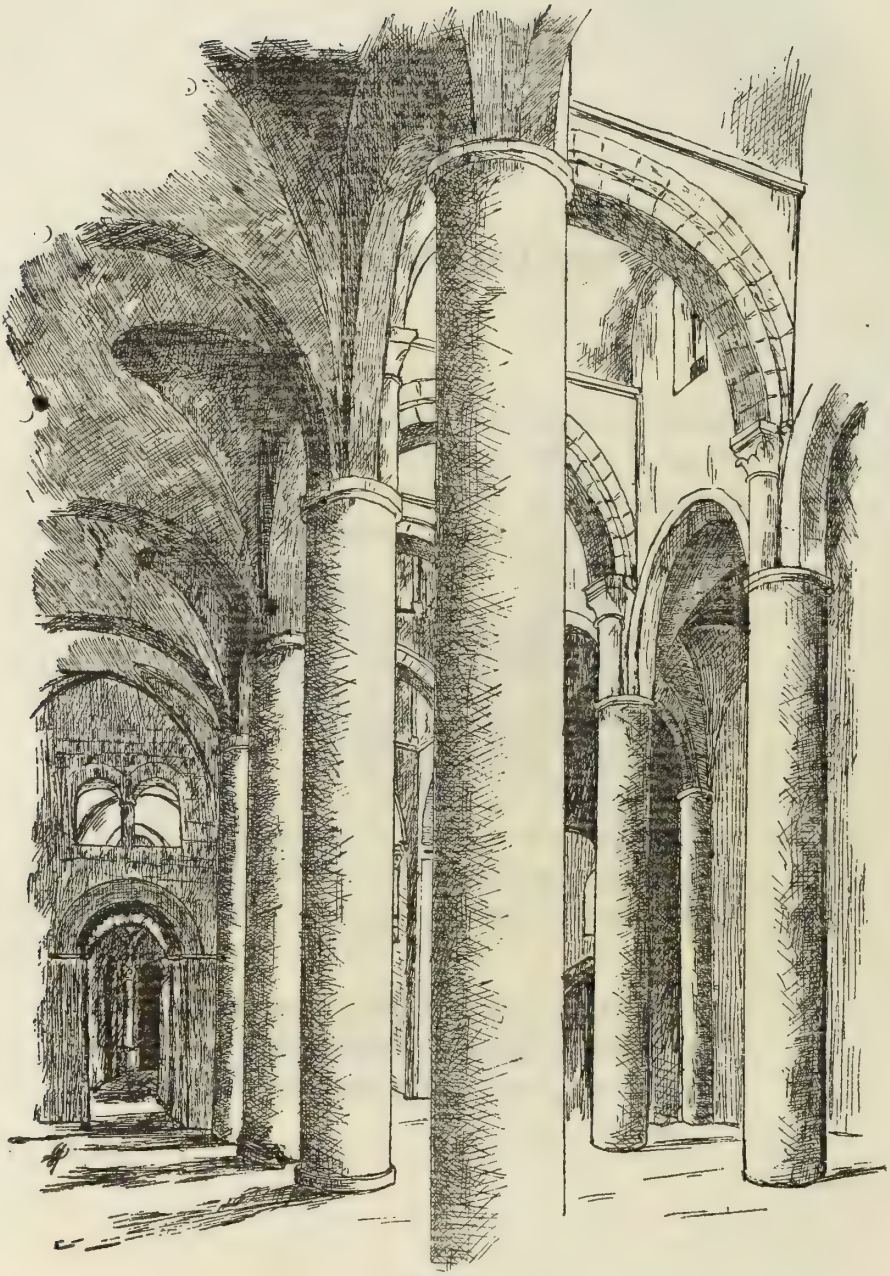


Fig. 138

Intérieur de la grande église (vu de l'entrée du collatéral Nord).
(Dessin à la plume de M. de Verneuil, 1903.)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 349

La nef majeure

INTÉRIEUR

Elle est la seule du diocèse éduen et peut-être l'unique basilique nationale qui renferme quatre églises dans une seule.

J. Bard, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 364.

Lorsqu'il écrivait ces lignes, le monographe avait en vue le narthex, Saint-Michel, la grande église et la crypte.

Dans notre visite, nous distinguerons aussi quatre églises, mais caractérisées par la différence des niveaux.

Comme le narthex et la grande église se trouvent sur le même plan, nous les grouperons ensemble.

Fig. 139

Après cette visite, qui sera la plus longue, nous descendrons en l'église souterraine, sol dans lequel a été inhumé le premier évangélisateur de Tournus, saint Valérien.

Puis nous ferons l'ascension de la tribune. Connue sous le nom d'église Saint-Michel, elle règne au-dessus du narthex.

Enfin nous pénétrerons dans la partie du cloître monacal qui s'étend parallèlement à la grande église et en contre-bas. Elle est précédée de l'ancien chauffoir comme d'un vestibule: elle a été convertie en chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Pitié.

De là quatre sections:

Section première: La Grande église, ou église de plain-pied.

Section seconde: La Crypte, ou église souterraine.

Section troisième: Saint-Michel, ou église supérieure.

Section quatrième: Notre-Dame de Pitié, ou chapelle latérale.

Plus d'un auteur a comparé la grande église à l'Église militante; la crypte, à l'Église souffrante; la tribune, à l'Église triomphante.

Dans le dessin ci-contre (fig. 140), l'église de plain-pied occupe tout le plan, sauf les endroits marqués par les lettres S, T, U, V, X, Y, Z; l'église souterraine s'étend sous la région H, J, L, P, O, N; l'église supérieure est au-dessus du narthex, A; la chapelle latérale comprend le vestibule, S, la grande salle, U, et le cloître, V.

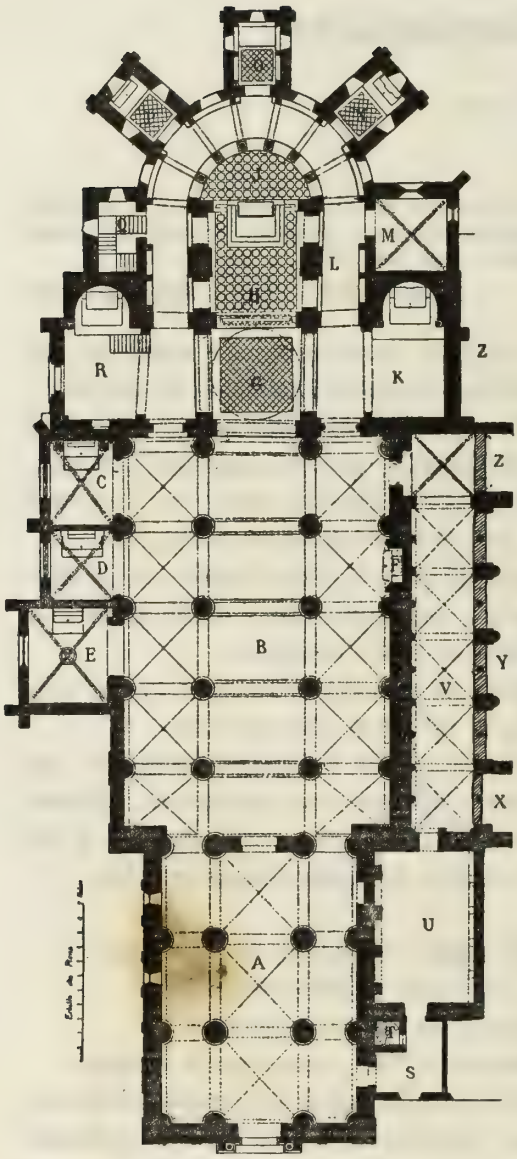


Fig. 140

Plan de la grande église.
(*Réduction du plan de Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

Légende

A. Narthex.
B. Grand vaisseau.
C. Chapelle des Ames du purgatoire, ou de Notre-Dame de Consolation.
D. Chapelle Sainte-Anne.
E. Chapelle des Fonts.
F. Autel Notre-Dame-la-Brune.
G. Avant-chœur.
H. Sanctuaire.
J. Abside.
K. Croisillon méridional et chapelle du Saint Sacrement et du S. Cœur.
L. Déambulatoire.
M. Sacristie.
N. Chapelle de la Vierge.
O. Chapelle Saint-Philibert.
P. Chapelle Saint-Joseph.
Q. Grotte de l'Agonie.
R. Croisillon septentrional et chapelle Saint-Ardain.
S. Vestibule.
T. Escalier de l'église supérieure Saint-Michel.
U. Salle voûtée.
V. Chapelle Notre-Dame de Pitié (ancien cloître septentrional).
X. Ancien cloître occidental.
Y. Cour des cloîtres.
Z. Aile orientale du cloître et des bâtiments conventuels.

Fig. 141

(Dessin à la plume de M. Juillet, 1901.)

SECTION PREMIÈRE

LA GRANDE ÉGLISE ou ÉGLISE DE PLAIN-PIED

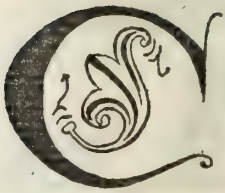


Fig. 142

Cette partie du monument est l'église proprement dite. — Elle se compose de trois zones distinctes, qui nous permettront de suivre le développement de l'architecture romane depuis le déclin du IXe siècle jusqu'à l'aube du XIIe.

Le porche si lourd, les nefs plus élancées, les transepts et le chœur avec leur élégante ornementation appellent logiquement trois chapitres, auxquels un quatrième s'ajoutera pour la description des tombes disséminées dans l'église.

Chapitre premier : Le narthex (lettre A du plan, fig. 140).

Chapitre second : Le grand vaisseau (B. C. D. E. F.).

Chapitre troisième : La région absidaire (G. H. J. K. L. M. N. O. P. Q. R.).

Chapitre quatrième : Les pierres tombales.

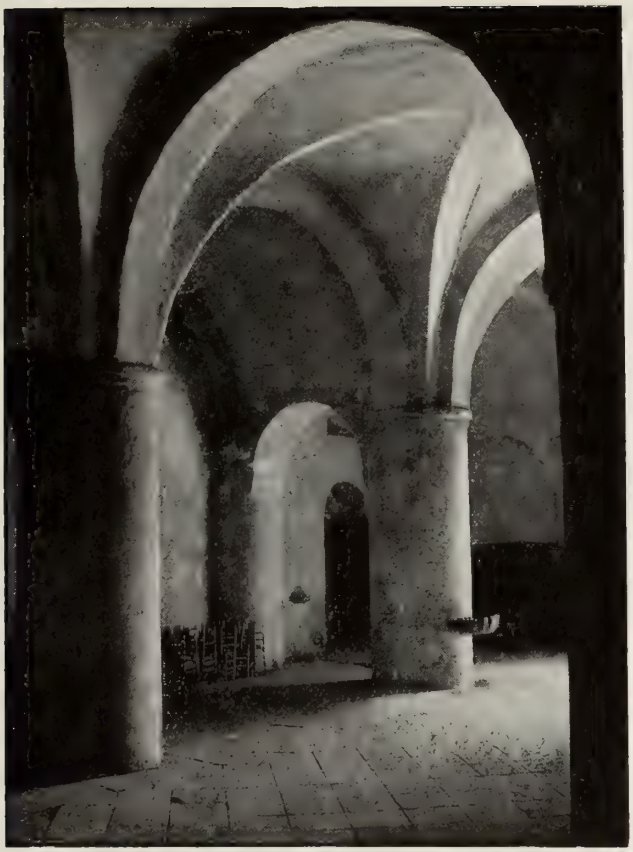
Fig. 143

Armoiries du card. de Guise, autrefois peintes sur un vitrail de l'abside. (*Réduction d'une gravure du XVIIIe siècle.*)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 350

Le narthex (vu du grand portail)



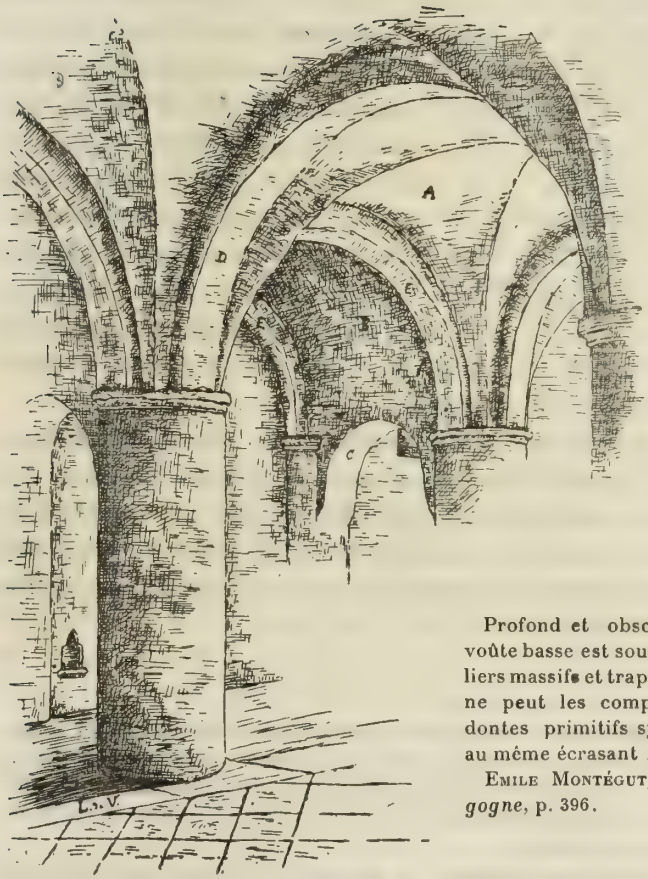
Cliché M. Thibaudet

Fig. 351

Le Narthex (vu du collatéral Nord)

CHAPITRE PREMIER

Le Narthex



Profond et obscur vestibule dont la voûte basse est soutenuepar d'énormes piliers massifs et trapus, à un tel degré qu'on ne peut les comparer qu'à des mastodontes primitifs symétriquement attelés au même écrasant fardeau.

EMILE MONTÉGUT, *Souvenirs de Bourgogne*, p. 396.

Fig. 144

Voûtes du narthex.

(*Dessin de L. de Verneuil, 1902.*)

La pittoresque description perd un peu de sa justesse si l'on se reporte à l'époque primitive, alors que l'aire de cette région était

enfoncée de 40 à 60 centimètres au-dessous du dallage actuel, et que les bases à bandes saillantes (7 à 8 centimètres) semblaient donner de l'aisance aux piliers trapus. — En septembre 1900, pendant les fouilles effectuées au bout du narthex, près de l'ouverture du bas côté Sud, pour l'installation de la conduite du gaz, on put se rendre compte de l'effet produit (1).

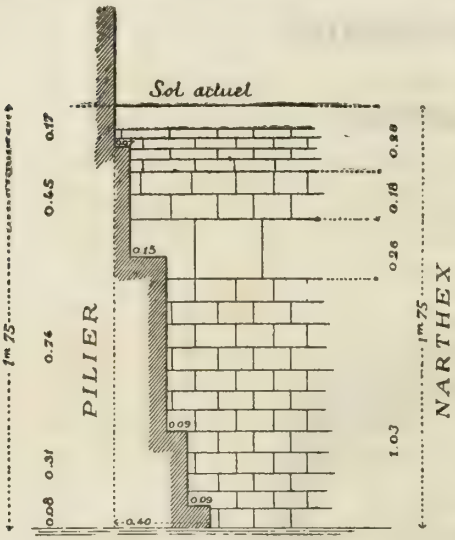


Fig. 145

Empatement des piliers du narthex.
(*Dessin de J. Virey, 1903.*)

Dans la suite des siècles, l'exhaussement de la place de l'Abbaye nécessita le relèvement du dallage. Et l'on pénètre de plain-pied dans le narthex, soit par le grand portail, soit par la porte latérale de droite. La porte symétrique de gauche est depuis longtemps murée.

La grande porte (ornée d'une serrure élégante) s'ouvre dans le tambour (2) de chêne flanqué de deux colonnes grecques cannelées.

Le narthex est une construction rectangulaire (long. 19 mètres, entre murs ; larg. 13 mèt. 80) divisée en nefs de trois travées.

Les quatre piliers sont courts (4 mèt. de haut jusqu'au bourrelet), cylindriques, d'un diamètre énorme (4 m. 80 de pourtour à la base et 4 m. 60 au sommet), faits de petites pierres rouges (3) appareillées et couvertes d'un enduit.

(1) A 0 m. 17 au-dessous du dallage a été retrouvée la base du pilier (haut. 0 m. 45 ; saillie 0 m. 07). Elle repose sur un premier empatement (haut. 0 m. 74 ; saillie 0 m. 15), qui s'appuie lui-même sur deux autres. A une profondeur de 1 m. 75, le pilastre atteint la terre vierge et son rayon dépasse de 0 m. 40 le rayon de la colonne.

Aux trois premiers piliers engagés de gauche (2 dans le mur de façade et 1 dans le mur septentrional), la base, au lieu d'être enfouie, émerge de 8 centimètres : cette base apparente (dont on voit également quelques vestiges au premier pilier engagé de droite) n'indiquerait-elle pas le niveau primitif des bases de tous les piliers du narthex ?

(2) Sur le levier de fer du tambour se lit la date : an. 1818.

(3) P. Mérimée a pris ces pierres pour des briques.

Deux autres piliers sont engagés dans la muraille de la façade et deux ont dissimulé leurs flancs dans le mur qui sépare le vestibule d'avec l'église.

En guise de chapiteau, ces colonnes et les huit piliers engagés des nefs mineures ont un double rebord saillant, espèce de bourrelet massif et barbare.

Égales en hauteur (7 mèt. 40), les voûtes sont, dans la nef centrale, à arêtes non profilées, A, et, dans les petites nefs, en berceaux, B. Les berceaux, limités sur les côtés par les arcs formerets, E, s'appuient, dans le sens de la longueur de l'édifice, sur de robustes arcs doubleaux, C, qui descendent plus bas que le bourrelet des piliers. Les voûtes d'arêtes sont distribuées en travées séparées par les grands doubleaux, D. — Très épaisses, les voûtes du narthex sont construites « comme les voûtes romaines du bas-empire, en blocage grossier, qui, grâce à la bonté du mortier, a fini par ne plus former qu'une masse solide » (1).

L'éclairage est parcimonieusement distribué par les trois croisées étroites, ébrasées, du collatéral Nord. A cause des constructions adossées au flanc méridional, la contre-nef du sud semble n'avoir eu jadis qu'une seule fenêtre ménagée au-dessus de la petite porte et devenue aveugle par suite de la présence du vestibule.

Dans cette structure ferme et dure, dans cette barbarie qui semble peser sur les cintres et les piliers, le monumentaliste cherche à découvrir l'acte de naissance du vieil édifice. Il croit reconnaître l'ère des dissensions intestines, des malheurs politiques causés par les invasions, et, partant, de la décadence dans l'architecture chrétienne. Cette pénurie d'ornementation est-elle due seulement à l'ignorance des idées artistiques et à l'impuissance? ou eut-elle aussi pour cause la préoccupation de tout sacrifier à la solidité, afin de lutter plus avantageusement contre le bélier des assaillants ou la torche des incendiaires? Qui voudra donner une réponse décisive?

Après avoir été tout d'abord la nef de la primitive église philibertine (2), le narthex fut transformé en portique intérieur, à l'époque de l'érection de la grande basilique.

Au point de vue architectural, les larges piliers et la voûte solide

(1) Archives des Monuments historiques, *l. c.*, p. 7.

(2) *Ad navem ecclesie veteris*; *in navi veteris ecclesie* (processionnal, fol. 7).

servirent à supporter la salle haute devenue un véritable poste de défense militaire.

Au point de vue du culte, il rendit de réels services. — Non pas, ce semble, qu'il ait jamais été réservé aux futurs baptisés ni aux chrétiens soumis à l'épreuve de la pénitence publique: les expressions « porche des catéchumènes » ou « pénitentiaire » employées par plusieurs auteurs sont sans doute une réminiscence de coutumes canoniques tombées en désuétude à Tournus longtemps avant le xe siècle. — Mais l'idée des abbés, en faisant de la vieille église le vestibule intérieur de la nouvelle, était de mettre le monument en rapport avec le nombre des pèlerins. C'est par là que l'on accédait (1) au double escalier aboutissant à la tribune supérieure, d'où laïques et étrangers pouvaient contempler les cérémonies. En cas d'affluence, le narthex avec son vaste porche extérieur (abattu en 1720) devenait un abri commode. On y pouvait même officier. Trois autels y étaient dressés ; l'un, de la sainte Vierge, dans la troisième travée du collatéral Nord ; un autre, de saint Antoine, au fond du bas côté méridional ; le troisième, celui des Vaudelus, au milieu de la même contre-nef, à droite de la petite crédence ou piscine de pierre (école sévère du type ogival) (fig. 146) encastrée dans la muraille, au-dessus d'une tombe du XIIIe siècle (fig. 147).

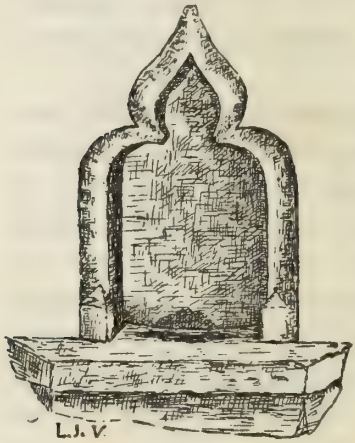


Fig. 146
Crédence-piscine du narthex.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

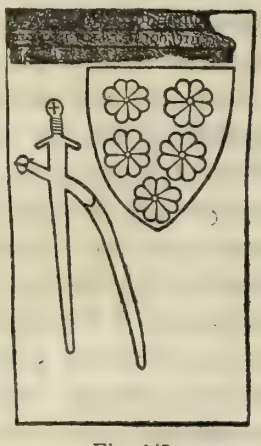


Fig. 147
Tombe du XIIIe siècle.
(« *A. P. T.* »)

Dans la même travée, à l'arc d'entre-colonne-

(1) Des trois ouvertures par lesquelles on entre aujourd'hui du narthex dans le grand vaisseau, une seule existait à l'époque monastique, celle du milieu; et encore elle était munie d'une porte. — Sous l'ouverture de droite, les fouilles de 1900 ont révélé les substructions de l'ancien mur, construit après coup, sans liaison avec les piliers (fig. 145 ; mais l'appareil n'est pas aussi régulier que l'indique le dessin). Ce mur, comme celui du bas côté Nord, a dû être abattu par les chanoines.

Fig. 352

Sous un arc d'entre-colonnement (2me travée à droite)

Fig. 353

Sous un doubleau du collatéral Nord (entre la 2me et la 3me travée)

Fig. 354

La Crucifixion (3me travée Nord)

Cliché L. Fernique

LES FRESQUES DU NARTHEX
(*Réduction des aquarelles de Denuelle, 1845 ; A. D. B.-A.*)

ment, ainsi que sous le doubleau Est, on aperçoit des peintures murales (XIIe siècle). Ces fragments, découverts par Marcel Canat pendant les réparations de 1846, montrent que cette nef était décorée de fresques. — « Le narthex, dit-il, avait, au XIIe siècle, ses piliers ornés de bandes rouges et bleues chevronnées en larges zigzags. Au XIVe, on recouvrit ces peintures par de grandes arcatures de

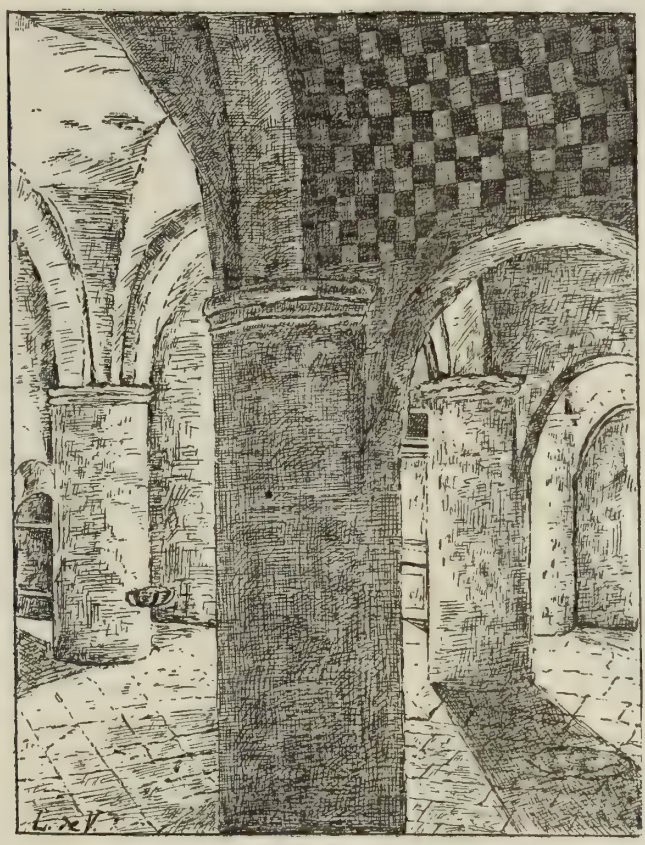


Fig. 148

Damier du narthex.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

forme ogivale, peintes en grisailles et enveloppant chaque pilier. Sous chaque arc était représenté un saint avec son nom écrit au-dessus de sa tête. Il reste encore sous les doubleaux quelques lambeaux de rinceaux du style roman. »

Le berceau de la troisième travée (collatéral gauche) est garni d'un grand damier aux couleurs des Digoine, terminé, du côté de

Fig. 149

Frise du damier.
(*D'après une aquarelle du Cᵗ Dervieu.*)

l'église, par une fresque (1) à triple arcature romane, représentant la *crucifixion* (xvᵉ siècle).

Au centre, le Christ, la tête inclinée, les yeux fermés. — A gauche et à droite, Marie et saint Jean, debout et nimbés. Saint Jean appuie sa tête sur la main droite et tient de la gauche un livre ; derrière lui, deux personnages agenouillés (un moine, puis une dame), les mains jointes, la tête surmontée d'un écu (2). Marie a les mains ouvertes sur la poitrine ; derrière elle, trois personnages (un seigneur et deux dames) dans la même posture que les précédents, mais dont deux seulement portent un écu (2). Au-dessus des bras de la croix, le soleil et la lune. Aux trois cintres (de dimensions inégales), une bordure jaune à crochets et à feuilles de chou terminée à chaque extrémité par un pinacle.

A l'intrados de chaque doubleau latéral, *frise* de feuillages ; celle du sud encadrée d'une bande bicolore rouge et jaune (fig. 149).

Il ne serait pas sans intérêt de nous arrêter, pour en déchiffrer les inscriptions et les attributs, devant les 30 pierres tombales disséminées dans le pavage du narthex ; surtout devant la dalle circulaire placée au milieu de chacune des six travées collatérales. — Mais cette visite lugubre n'inciterait-elle pas quelque touriste sentimental à applaudir à la remarque d'un ancien député : « Ici tout est sombre, tout est lourd, tout est triste ; l'âme ne s'élève pas ; elle étouffe ; on est empressé de sortir de cette espèce de tombeau ? » (3)

(1) La fresque devait se continuer sur le mur de remplissage (aujourd'hui enlevé) et se terminer horizontalement au niveau du bourrelet des piliers.

(2) Au-dessus du religieux et du seigneur, l'écu des Digoine (*échiqueté argent et sable*) ; ailleurs, cet écu, parti de La Palu (*de gueules, à la croix d'hermine*

(3) Chapuys-Montlaville, *L'église de Tournus*, p. 7.

Aussi la visite lapidaire sera réservée aux amateurs, pour qui est écrit le chapitre des tombes.

Et je suis persuadé qu'avant de franchir l'ouverture centrale (1) (4 mèt. 1/2 de haut sur 2 mèt. 1/4 de large) pour vous engager dans la grande église, il ne vous déplaira point de considérer encore un instant l'austère majesté du narthex millénaire (2).

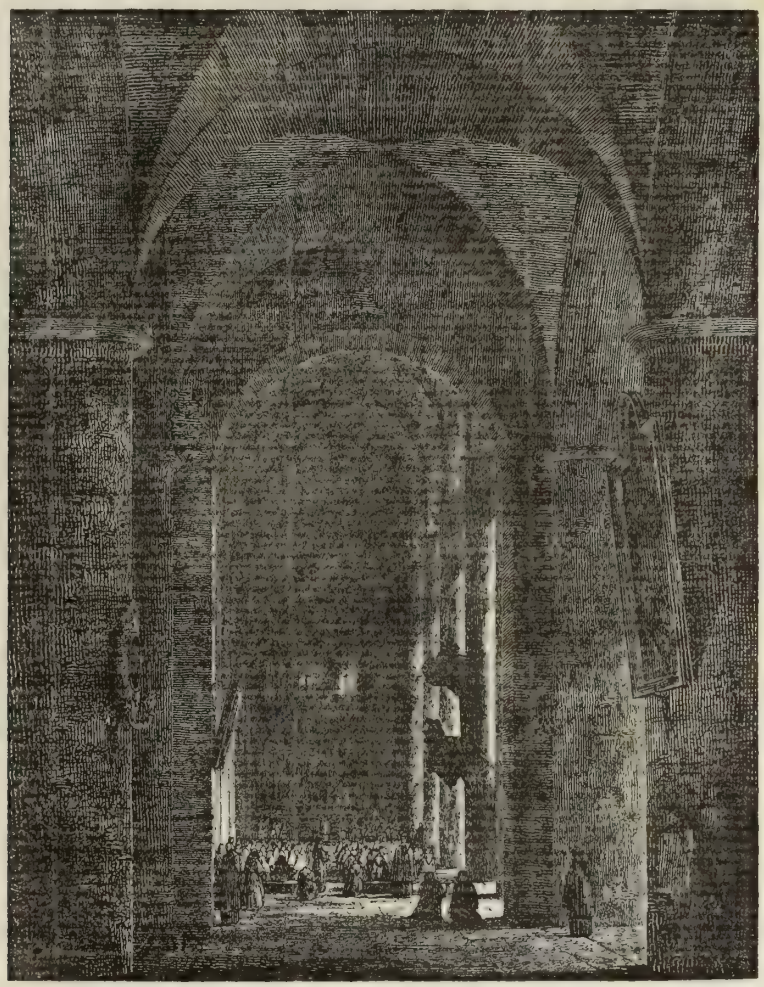


Fig. 150
Intérieur de la grande église (vu du narthex).
(*Réduction d'un dessin disproportionné.*)

(1) Surmontée d'un *Christ* de bois sculpté (haut. 1 mètre).

(2) Avant 1722, on montait du narthex dans la grande nef par une marche de pierre signalée dans l'inventaire de 1660 (arch. dép., B. 1274).

CHAPITRE SECOND

Le Grand Vaisseau

La nef présente une série de voûtes transversales cylindriques. Ce sont les arches d'un pont élevé dans les airs : aussi leur poussée les soutient-elle réciproquement. Détruisez les collatéraux à voûtes d'arêtes, et la nef à voûtes en berceaux transversales restera debout.

ADRIEN PELADAN, *Une visite à Tournus*.

Fig. 151

Piliers et voûte de la nef majeure.
(*Dessin à la plume de M. Juillet, 1902.*)

Fig. 152

En l'une des pittoresques pages consacrées à Tournus, l'auteur des « Souvenirs de Bourgogne », à qui est empruntée la devise du précédent chapitre, décrit l'émotion qui empoigne irrésistiblement le visiteur, quand, après avoir comme manqué d'air et de lumière sous le pronaos sombre et écrasé, il pénètre dans la grande église plus large, plus élancée, plus riche en clarté :

« On éprouve quelque chose comme un mouvement de respect craintif, lorsqu'en entrant dans cette église on aperçoit ces colonnes énormes qui montent lentement vers la voûte, pareilles à des tours. Il règne dans cette nef une sorte de majesté barbare rendue plus saisissante encore par le contraste du narthex... Si l'architecte avait voulu dire par hasard : la nef est la salle de prière des fidèles exhaussés par la foi jusqu'à la taille de géants spirituels, tandis que le narthex est la geôle d'attente de pauvres fourmis humaines qui tâtonnent dans les ténèbres et dont l'erreur laisse encore les âmes dans leur taille de naines impuissantes, il aurait vraiment réussi ; car cette antithèse mystique naît naturellement dans l'esprit à l'aspect du contraste qui règne entre les deux parties de l'édifice (1). »

Du narthex jusqu'à l'entrée du chœur, le grand vaisseau forme un vaste rectangle de 27 m. 65 de long sur 18 mètres 75 de large, divisé en trois nefs et cinq travées par deux rangs de cinq pilastres cylindriques en petit appareil recouvert d'un badigeon (les deux derniers engagés dans les piliers du transept), d'une hauteur de 9 mètres 35 jusqu'à la naissance du bourrelet, un peu moins massifs (4 mètres 20 de circonférence à la base) que ceux du vestibule, avec lesquels d'ailleurs le parallélisme n'est point parfait.

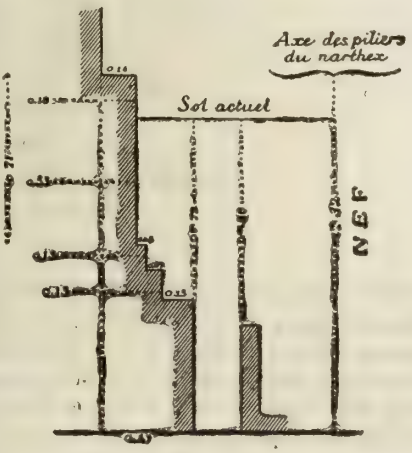


Fig. 153
Empatement des piliers de la nef.
(*Dessin de J. Virey, 1903.*)

De ces énormes colonnes et des dix demi-piliers des contre-nefs

(1) Emile Montégut, *Souvenirs de Bourgogne*, pp. 395-396.

(comme des pilastres du narthex) le seul ornement consiste : au sommet, en un couronnement formé de deux larges filets ; à la base, en une bande presque noyée dans le dallage surélevé et dont la saillie (1) (15-20 cent.), brisée ou même parfois entièrement rasée, ne s'est maintenue intacte que dans les trois premières colonnes de gauche de la nef et dans les première, quatrième, et cinquième du bas côté septentrional (2). Primitivement, un banc de pierre régnait le long des murs ; il en reste un fragment dans la première et la seconde travée du collatéral Nord.

Comme dans le narthex, le pavé de la grande nef (3), encadré dans une bordure de pierres tombales, est en losanges. Plus anciennes, les dalles des nefs mineures sont posées carrément.

Distribuées en sens inverse de celles du narthex, les voûtes du grand vaisseau sont, dans les bas côtés, à arêtes, et, dans la nef, en berceaux dont l'arc est couché transversalement.

Nous diviserons ce chapitre en deux paragraphes :

§ I : la Nef majeure ; § II : les Collatéraux.

Fig. 154
Tombe de l'infirmier P. de Champprongeroux
(au bas du collatéral Sud).

(1) « Nous avons fait une fouille au pied de la première colonne de la nef à gauche (dans l'axe des piliers du narthex). Nous y avons constaté que la base avait une hauteur totale de 0 mètre 71 et reposait sur des empatements successifs s'élargissant cylindriquement jusqu'à 0 mètre 97 de profondeur (fig. 153). Près de cette colonne, à 0 mètre 86 de profondeur, nous avons rencontré le bord supérieur d'un sarcophage » (Notes de M. J. Martin, 1901).

(2) Induits en erreur par l'exhaussement du dallage, plusieurs auteurs ont cru que les pilastres n'avaient pas de base. Ainsi Lachaire, dans son *Histoire de France* publiée sous la direction d'Ernest Lavisse, tome II, 2me partie, chap. VIII, p. 401, dit : « à Tournus, cette église extraordinaire, unique en son genre, où la voûte de la nef est composée d'une série de berceaux transversaux reposant sur de hautes colonnes sans chapiteaux ni bases ; œuvre tellement singulière que certains archéologues ont voulu en faire honneur à l'art persan ».

(3) Le tube de fer qui vient de la grande salle et qui, à sa sortie du narthex, se divise en deux branches, est la conduite du gaz.

§ I

LA NEF MAJEURE

> Notre-Dame de Paris n'a point, comme l'abbaye de Tournus, la grave et massive carrure, la ronde et large voûte, la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices qui ont le plein cintre pour générateur.
>
> V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, t. I, liv. III.

Fig. 155

Dans la grande nef, le regard est charmé non par la grâce des contours et des sculptures, mais par la justesse des proportions et l'imposante grandeur de la simplicité (1).

Les dix piliers cylindriques supportent directement les arcs d'entre-colonnement des travées (arcs surhaussés (2) et dénués de profilation), ainsi que les doubleaux des bas côtés. Indirectement, à l'aide de demi-colonnes courtes, engagées dans les murs gouttereaux, terminées par une espèce de chapiteau plus ou moins ébauché (3), tailloir carré dont les angles inférieurs sont abattus, ils reçoivent sur le bord de leur bourrelet les grandes arcades romanes qui déterminent les travées de la *voûte* centrale.

Admirons l'originalité de cette voûte ou plutôt de cette succession de voûtes.

« Au lieu d'être couverte par une seule voûte en berceau longitudinal, la nef de Saint-Philibert présente, au-dessus de l'espace compris entre chaque travée, une voûte en berceau transversal,

(1) « L'amateur ne doit pas s'attendre à rencontrer des sculptures à profusion, une physionomie tourmentée, rien de ce qui dénonce l'effort de l'imagination. Mais le développement régulier des lignes pures est admirable. — Ce n'est pas la poésie pleine de surprises de l'art du XVe siècle, avec les folies de ses ornements, qui nous émeut, nous incline à la prière, et nous élève à Dieu..., c'est la sévérité de l'œuvre » (Chapuys-Montlaville, pp. 7-8).

(2) Ces arcs, parallèles aux arcs formerets, sont moins surhaussés qu'ils ne paraissent. L'illusion provient du rétrécissement de la courbure à la base.

(3) Trois de ces chapiteaux sont moulurés. A celui du troisième pilier de oite il ne manque que la moulure.

dont l'axe par conséquent est perpendiculaire à l'axe de la nef. Pour qu'on puisse apprécier cette méthode de construction, nous en donnons ici le dessin exact (1). »

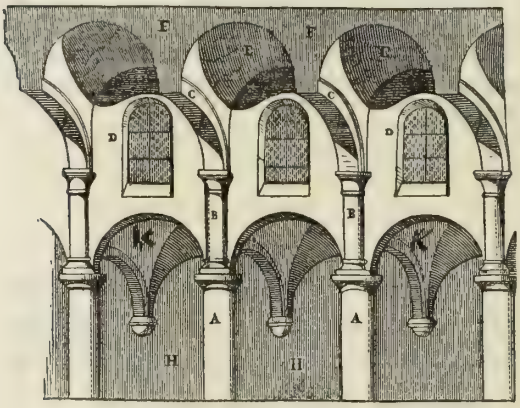


Fig. 156

Coupe de la nef majeure.
(*Tirée de l' « Art monumental », de L. Batissier.*)

Les voûtes en berceau transversal sont indiquées par les lettres EE, et leurs arcs doubleaux à claveaux apparents, par C; les lettres FF marquent l'épaisseur de ces voûtes ; D, les murs gouttereaux de la nef ; HH, les murailles latérales ; KK, les voûtes d'arêtes des bas côtés (2).

On remarquera les deux ordres de colonnes, A et B, en superposition.

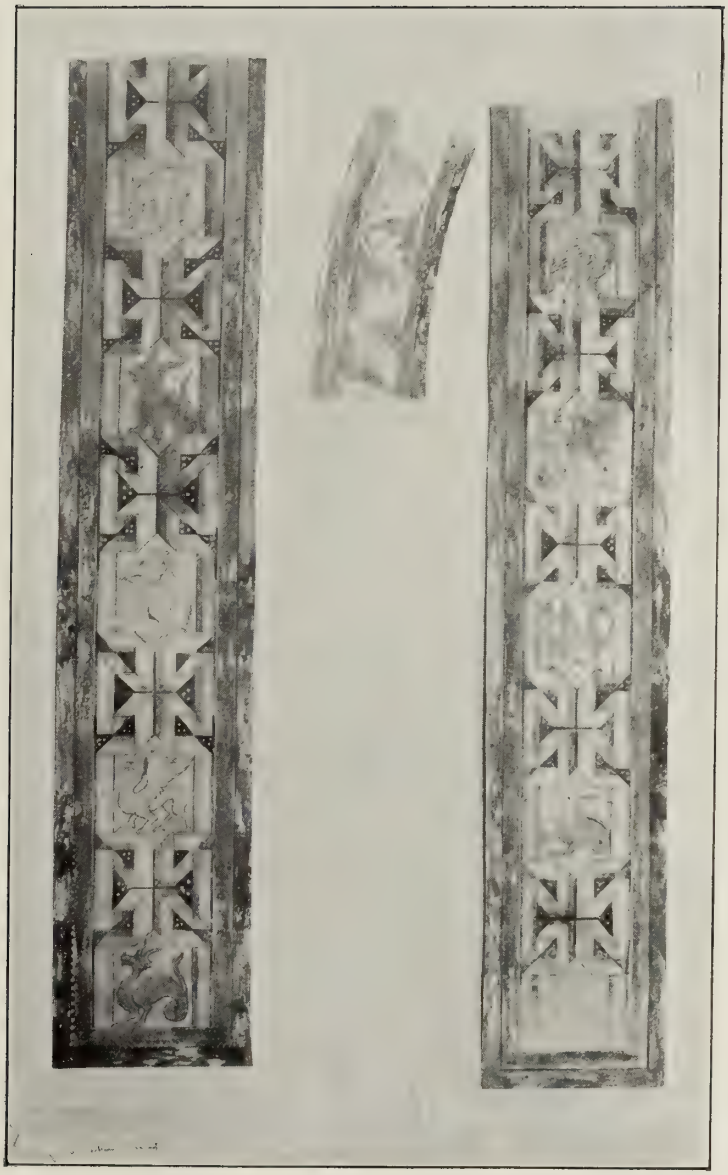
Les cinq berceaux courbés en sens transversal sont séparés l'un de l'autre par un doubleau fort épais, renforcé, sur lequel les retombées portent immédiatement, soulageant ainsi les murs latéraux. Grâce à cette disposition architectonique assez rare (3) (surtout lorsqu'il s'agit de larges travées), les poussées de ces cinq demi-cylindres se neutralisent réciproquement. D'ailleurs, comme l'édifice offre, aux deux extrémités, d'inébranlables points de résistance, savoir : à l'ouest, la lourde fabrique du narthex, et, à l'est, le massif imposant du gros clocher contrebuté par l'abside, on comprend que la voûte de Saint-Philibert ait pu soutenir l'épreuve des siècles.

Ce système bizarre a permis à l'architecte de ménager aux deux flancs de la nef, dans la section de chaque berceau, des espaces verticaux où il a pu percer dix hautes fenêtres plein cintre, dénouant ainsi la difficulté créée par la hauteur inusitée des voûtes collatérales.

(1) L. Batissier, *Histoire de l'Art monumental*, p. 540.

(2) Le dessin (fig. 156) suppose que les voûtes d'arêtes retombent du côté des murailles, sur des modillons, tandis que de fait elles s'appuient sur les piliers engagés.

(3) Dans notre département, l'église du Mont-Saint-Vincent présente aussi une voûte en berceau transversal.



Cliché L. Fernique

Fig. 355 — *1° Sous la 4me travée Sud*

Fig. 356 — *2° Bordure*

Fig. 357 — *3° Sous la 5me travée Sud*

PEINTURES DE LA NEF
(*Réduction des aquarelles de Denuelle, 1845 ; A. D. B.-A.*)

*
* *

Autrefois, l'église de Tournus, au lieu d'être enduite d'une couche de badigeon blanc, était revêtue dans ses parties principales, peut-être même entièrement, de décorations polychromes. A la voûte étaient représentées les armoiries de Toulonjon (1). Les colonnes de la nef étaient couvertes « d'une façon de marbre jaunâtre » (2), comme semble l'attester le pilier de droite empaté dans le mur de revers. Des traces de coloration apparaissent encore sur les grands arcs doubleaux et contre la voûte.

Les ornementations sont assez bien conservées sur l'intrados des arcades comprises entre le troisième et le quatrième, et entre le quatrième et le cinquième pilier de droite. C'est une bordure courante de galons formant des méandres qui encadrent des figures grotesques d'oiseaux et d'animaux « décrits dans les bestiaires anciens. Ces peintures appartiennent au commencement du XIIIe siècle » (3).

Pareillement, « on a lieu de croire que les fenêtres étaient ornées de vitraux remontant à une époque reculée, si l'on en juge par l'épaisseur extraordinaire des fragments de verre trouvés en assez grand nombre sous le pavement pendant la dernière restauration (1846). Les derniers historiens de l'abbaye ne faisant point mention de ces verrières, nous pensons que leur destruction eut lieu à l'époque des guerres de religion » (4).

Fig. 157

Peinture de l'intrados de la 4me travée Sud. (*Réduction d'un dessin de A. de Caumont.*)

Cependant une note manuscrite d'un des derniers chanoines de Saint-Philibert nous apprend que le XVIe siècle essaya de réparer, au moins dans une certaine mesure, les ravages opérés par les bandes iconoclastes du

(1) Juénin, p. 240.
(2) Marcel Canat, *Congrès archéologique de 1850*, p. 103.
(3) Archives des M. H., p. 13.
(4) Archives des M. H., p. 9.

baron des Adrets. Au dos d'une étiquette de cartes Piquet représentant les armoiries des Guise (fig. 143), j'ai lu, écrites de la main du chanoine Lappe, les lignes suivantes : « Ces armoiries ont été ôtées du vitreau gauche au fond du chœur, n'ayant pu être rassemblées par vétusté ou défaut de connaissance du blason ». Or, on se souvient que Louis de Lorraine, cardinal de Guise, ne fut pourvu de l'abbaye de Tournus que peu de semaines avant le sac de l'abbaye par les huguenots.

Les vitraux peints actuels ont été placés dans la seconde moitié du XIXe siècle; et les verrières blanches, dans la première moitié.

*
* *

Aujourd'hui (1), l'œil qui contemple avec étonnement l'austère pureté des lignes, est à peine distrait par les *tiges montantes* terminées par de petits bras d'appliques en cuivre : ne dirait-on pas que les becs de gaz semblent honteux d'avoir osé, en 1900, se fixer aux piliers de la vénérable basilique ? — par deux *couronnes* de trente lumières à deux rangs, en bronze doré, suspendues à la voûte, — et aussi par deux ouvrages en bois, sculptés par l'ébéniste tournusien Jean Giraud (2) et adossés aux troisièmes piliers : à gauche, le banc d'œuvre ; à droite, la **chaire** à prêcher.

La chaire est entièrement en chêne de Bourgogne. Tous les panneaux sont à coins grecs décorés d'une petite rosace. — La cuve, dont le bourrelet du plancher est un gros cordon de feuilles de laurier, s'appuie sur un cul-de-lampe terminé par un énorme gland d'où s'échappent cinq consoles sculptées formant arêtiers. — Le lambris qui soutient l'abat-voix est accosté de deux colonnettes ioniques. Au plafond hexagonal de l'abat-voix, sous le triangle symbolique entouré d'une gloire, est sculpté le Saint-Esprit en colombe ; tout autour, règne une fine draperie relevée par six nœuds avec glands en pendentifs. Sur la corniche bordée d'oves, reposent six consoles terminées en volutes feuillées qui

(1) Pendant la période monastique et jusqu'en 1671, la nef était ornée de quatre autels adossés aux quatre pilastres qui encadrent la chaire et le banc d'œuvre. Contre le second pilier à droite, l'autel de S. Martin et de S. Vital ; à gauche, celui de S. Claude, ou des Verneys. Contre le troisième à droite, l'autel de S. Hubert, ou de S. Eustache, ou de S. Sébastien, ou des Sennecey ; à l'opposé, celui du Saint-Esprit (cf. Juénin, pp. 378-379).

(2) Jean GIRAUD, né à Aigueperse (Rhône), fut élève des Beaux-Arts de Dijon, où il obtint en 1786 le second prix de sculpture figuriste. Sur le point d'être envoyé à Rome, il vit sa carrière brisée par la Révolution et vint se fixer à Tournus pour y faire simplement du métier. Ses principales œuvres d'ébénisterie sont, à l'abbaye, la chaire, le banc d'œuvre, la grande niche d'exposition (baldaquin surmonté d'une colombe) et l'aiglier. — Il mourut à Tournus. Il avait épousé une cousine du peintre J. B. Greuze.

soutiennent elles-mêmes une sphère surmontée de la croix autour de laquelle s'enroule un serpent. — L'escalier fait un quart d'évolution autour de la colonne ; sa main coulante à claire-voie est formée d'entrelacs aux intervalles garnis de feuilles d'acanthe ; son plafond est orné d'une rosace, ainsi que le grand limon qui supporte les marches.

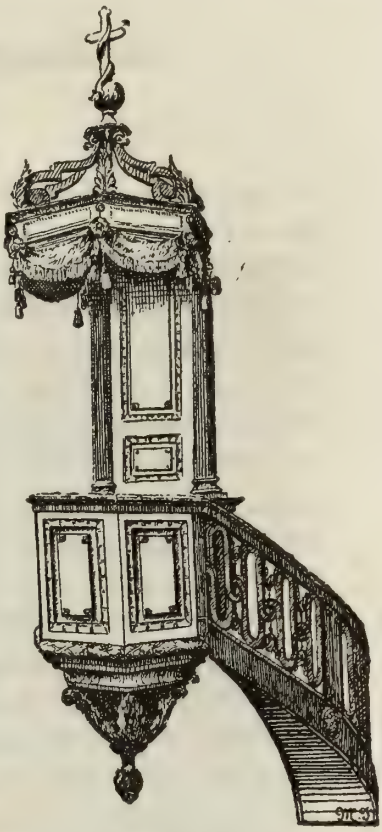


Fig. 158
La Chaire à prêcher.
(*Dessin de M. Juillet, 1901.*)

De même style que la chaire, le *banc d'œuvre* est surmonté d'un dais au-dessus duquel est suspendu un *Christ* de bois sculpté (1).

Toutefois, ce qui offusque ou intrigue le visiteur, ce sont les massives *poutres* horizontales en chêne établies en longueur, d'une imposte à l'autre, sous les arcs d'entre-colonnement et qui s'étendaient aussi, latéralement, d'un gros pilier au pilier semi-circulaire correspondant de la contre-nef. — Après huit siècles d'existence, il en reste encore 11 en place : 4 à droite et 7 à gauche.

Quel était leur usage ? Il semble qu'elles aient été destinées à étrésillonner les grandes colonnes, à empêcher l'écartement lors de la reconstitution des voûtes (2). Et quelque misérable effet qu'aient produit ces entraits de bois à peine équarris, on aura jugé dangereux de les enlever.

Mais pourquoi les deux poutres les plus rapprochées de l'orgue sont-elles surmontées d'une autre poutrelle à rainures, en forme d'appui ? Ces barres auraient-elles servi à monter le buffet ?

Combien original ce **grand orgue** « accroché à la muraille comme une gigantesque araignée » !

(1) Voir « L'Abbaye de Tournus », juillet 1902, p. 182.

(2) « En France, une des plus anciennes églises voûtées, Saint-Philibert de Tournus a dans ses arcades des tirants qui ont pu être mis après coup pour les consolider, mais peuvent aussi avoir été laissés par le constructeur du XIe siècle » (Camille Enlard, *Manuel, Architecture religieuse*, p. 45).

LES ORGUES DE L'ABBAYE

L'orgue, au mur droit et haut qui fuit dans l'ombre grave,
Parmi l'humide éclat de ses tuyaux d'argent,
Est l'eau vive qui mêle en son miroir changeant
Le calme de la source à la fraîcheur du gave.

Mais la source, qui rit parmi l'azur d'été
Et mire un front d'enfant sans en briser les lignes,
Pousse, à travers les bois, les cités et les vignes,
Le fleuve immense et fort où boit l'humanité.

Le fleuve au même flot, avec indifférence,
Roule les nids d'oiseaux et les bateaux de fruits,
La barque du pêcheur, les reflets d'or des nuits,
La voix, le chant, les pleurs, le rire et le silence.

Il mène à l'océan confusément les eaux
Des terres qui miraient leurs clochers à ses ondes.
Il conduit à la paix des graves mers profondes
Le vague bruit humain qui meurt dans ses roseaux.

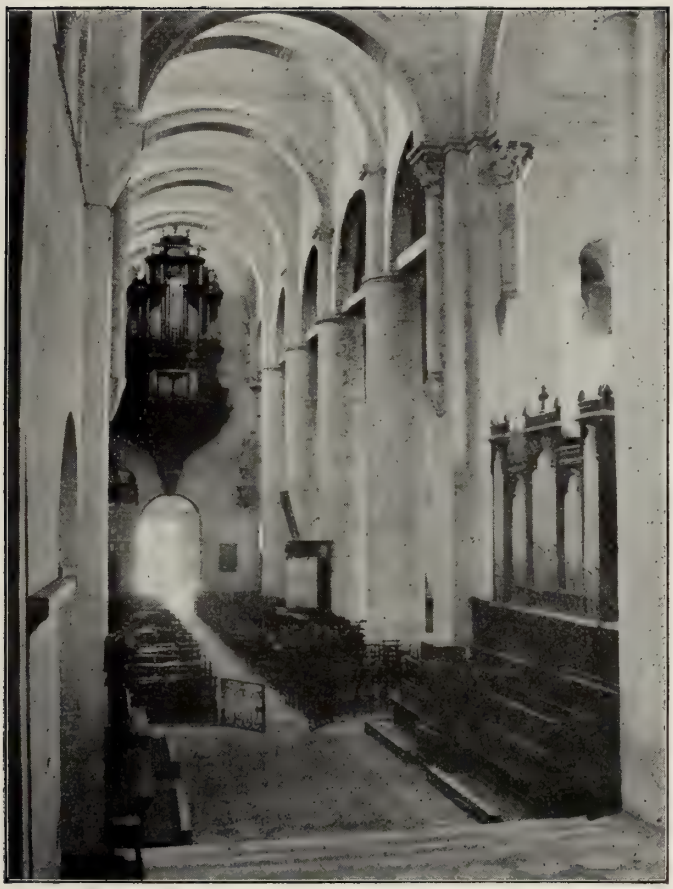
— Ainsi de vos flancs clairs, ô sources d'harmonie,
Orgues qui laissez fuir le grand flot musical,
Descend sur le vieux lit du pavé monacal
La voix d'éternité que les soirs ont bénie.

Ses formidables eaux ruissellent sur les fronts,
Sonores comme un nid, douces comme un baptême,
Et, comme des cheveux croulent d'un diadème,
Par les grands arceaux blancs roulent leurs flots profonds.

Comme le blé qu'emporte en chantant la glaneuse,
Ils ramassent les cœurs pour un ciel entr'ouvert,
Et l'on sent, comme une arche où dort saint Philibert,
Voguer la blanche nef sur leur eau lumineuse.

Ils mènent leurs fardeaux au bleu d'un ciel plus clair,
Vers l'océan de paix où luit comme un long charme,
De feu comme une gemme et d'eau comme une larme,
D'espoir comme un rayon, « l'étoile de la mer ».

A. B. Y.



Cliché M. Thibaudet

Fig. 358

LES ORGUES

Clichés M. Thibaudet

Fig. 361 — *vu de droite*

Fig. 360 — *vu de face*

Fig. 359 — *vu de gauche*

L'Hercule de l'orgue placé au-dessus de l'arcade du narthex

Que les grandes orgues soient venues, après coup, obstruer l'arc triomphal ouvert entre la nef majeure et l'église Saint-Michel, maint archéologue le regrette. Et vraiment la perspective serait plus belle si l'œil pouvait plonger jusqu'au fond de l'étage supérieur. Mais, cette indiscrétion, elles cherchent à se la faire pardonner par l'originalité du *buffet*.

Fig. 159

En chêne sculpté, ce buffet grandiose, qui représente la seconde période de la Renais-
sance, mesure près de 12 mètres de hauteur, sur
4 mètres de largeur au rétable et 6 mètres à la
partie supérieure du cul-de- lampe. — On y accède par
l'escalier du vestibule de la porte latérale.
Il se compose de deux parties distinctes : un réta-
ble fort élevé et un cul-de- lampe semi-hexagonal for-
mant tribune et dont les arêtes cintrées en doucine
descendent en pointe sur les épaules d'un *hercule*.
Courbé sous le poids de l'immense instrument, les
épaules et le dos recouverts de la dépouille d'un lion
dont la mâchoire supérieure le coiffe, dont l'une des
griffes saisit le bras droit et dont la queue enlace le bras
gauche, ce colosse, à mi- corps (90 centimètres) ter-
miné par un bouquet de feuilles d'acanthe, ne serait-
il pas le dieu gaulois Ogmius, génie des beaux-arts, qui
savait tenir captives les oreilles de ses auditeurs ?
Mais, à ces traits fortement accusés, à ces membres ro-
bustes, à cette lèvre garnie d'une puissante moustache,
à cet ensemble herculéen, quel étranger pourrait recon-
naître le personnage désigné autrefois par le peuple sous
le nom de « Poupon des Orgues » ?
Chacun des trois panneaux rectangulaires du cul-de-
lampe est orné, à son centre, d'un cartouche en relief ;
sur le panneau du milieu, l'écusson, aux armoiries au-
jourd'hui disparues, est accosté

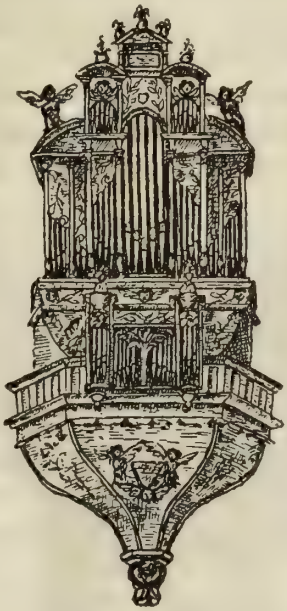


Fig. 160

Le grand Orgue.

De deux anges bouffis à la triste posture (1).

Sur les autres se voit un écu d'azur au chevron d'or.

Par une élégante frise décorée de cinq têtes d'anges ailés, les panneaux en doucine sont séparés du garde-fou et du petit buffet ou positif.

Ce positif étale 34 tuyaux métalliques distribués sur une plate-face géminée dont le meneau est un palmier et sur deux tourelles à corniche surmontées d'un vase de fleurs.

Au bas du rétable se trouve le *quadruple clavier* encastré dans un premier étage de boiseries à pans coupés où deux têtes d'anges formant modillons d'angles soutiennent un entablement rectangulaire orné de trois mascarons, ou têtes grotesques (le quatrième a disparu), et au centre, d'une autre tête d'ange. Au-dessus du clavier sont sculptés quatre

(1) Jules Nivet, *L'Abbaye de Tournus*.

anges debout qui tendent avec peine, remplies de fleurs et de fruits, deux banderoles reliées entre elles par l'écusson des d'Ozenay.

Au deuxième étage, le grand buffet étale 33 tuyaux en étain poli, distribués sur sept plate-faces; celle du milieu, cintrée, présente les cinq gros tuyaux de 3 mètres en montre; les six autres sont garnies de lambrequins à la partie supérieure; quatre d'entre elles, deux à deux symétriques, forment panneaux encadrés de colonnes cannelées et terminés par un second entablement. Au-dessus des panneaux extérieurs, sur un fronton coupé, sont assis deux anges, de grandeur humaine, les ailes déployées, soufflant dans leur trompette.

Enfin, pour ainsi dire en troisième étage, deux panneaux moins élevés que les précédents, mais de même style, présentent chacun 5 tuyaux muets (1) et servent de support à deux anges musiciens (2). La boiserie placée entre ces panneaux est ornée des armes de Berthelot, marquis d'Ozenay (3), et surmontée d'un grand fronton, lui-même couronné par trois urnes de fleurs, et sur la base duquel une plaque rectangulaire rappelle la restauration effectuée au siècle dernier: Reparatum 1822.

Nous préférerions lire la date de construction : 1629.

Juénin (p. 320) donne l'extrait de naissance de l'orgue, juillet 1629, mais ne fait pas mention du facteur. Il ajoute (p. 376) qu'avant 1562 il y avait déjà un instrument placé au même endroit.

Fig. 161

Hercule de l'orgue.
(*Dessin à la plume de M. Dumont, 1902.*

(1) La montre se compose donc de 67 tuyaux : 10 en bois, de simple décoration, et 57 en métal. — Des 1000 tuyaux de l'orgue beaucoup sont hors de service.

(2) 32 anges ornent le buffet : 4 anges musiciens, 6 anges debout et 22 têtes d'anges ailés.

(3) *De sinople, au chevron d'or, accompagné de trois trèfles de même, deux en chef, un en pointe.*

CHAPITRE SECOND

Les Collatéraux

Les collatéraux sont élevés, caractère qui les rapproche du style particulier de l'architecture romane de l'Auvergne et du Poitou.
Archives des Mon. hist., *Saint-Philibert*, p. 8.

Fig. 162

VOUTES d'arêtes soutenues par des doubleaux peu saillants qui retombent, avec les arceaux de flanc, sur dix piliers semi-circulaires de même hauteur et même structure que ceux de la grande nef, les collatéraux sont fort élevés (12 m. 50) et — contrairement à ce que disent les Archives des Monuments historiques — assez larges (5 m. 50 chacun) relativement à la grande nef (7 m. 75).

Dans le trait de parenté signalé par l'auteur de la devise ci-dessus, comme en d'autres rapprochements établis par les érudits entre l'église Saint-Philibert et les monuments auvergnats ou poitevins, il n'y a rien qui doive nous surprendre. Car, ne l'oublions pas, avant de se fixer sur les bords de la Saône, les religieux de Noirmoutier avaient planté leur tente en Poitou et en Auvergne, et de l'abbaye de Tournus dépendirent durant de longs siècles plusieurs prieurés des diocèses du Puy et de Poitiers.

Volontiers même je poserais aux archéologues cette question : « Tournus a-t-il emprunté ou prêté à l'Auvergne et au Poitou ? »

Les bas côtés sont éclairés indirectement par les trois larges fenêtres gothiques des chapelles latérales Nord, et, directement, par sept vitraux plein cintre (deux du côté Nord, aux premières travées, et cinq du côté Sud). Ces vitraux, qui représentent (sauf un) les scènes de la vie et de la mort de saint Valérien, paraissent placés à reculons.

Jusqu'en 1846, on voyait (fig. 163), dans chacune des travées

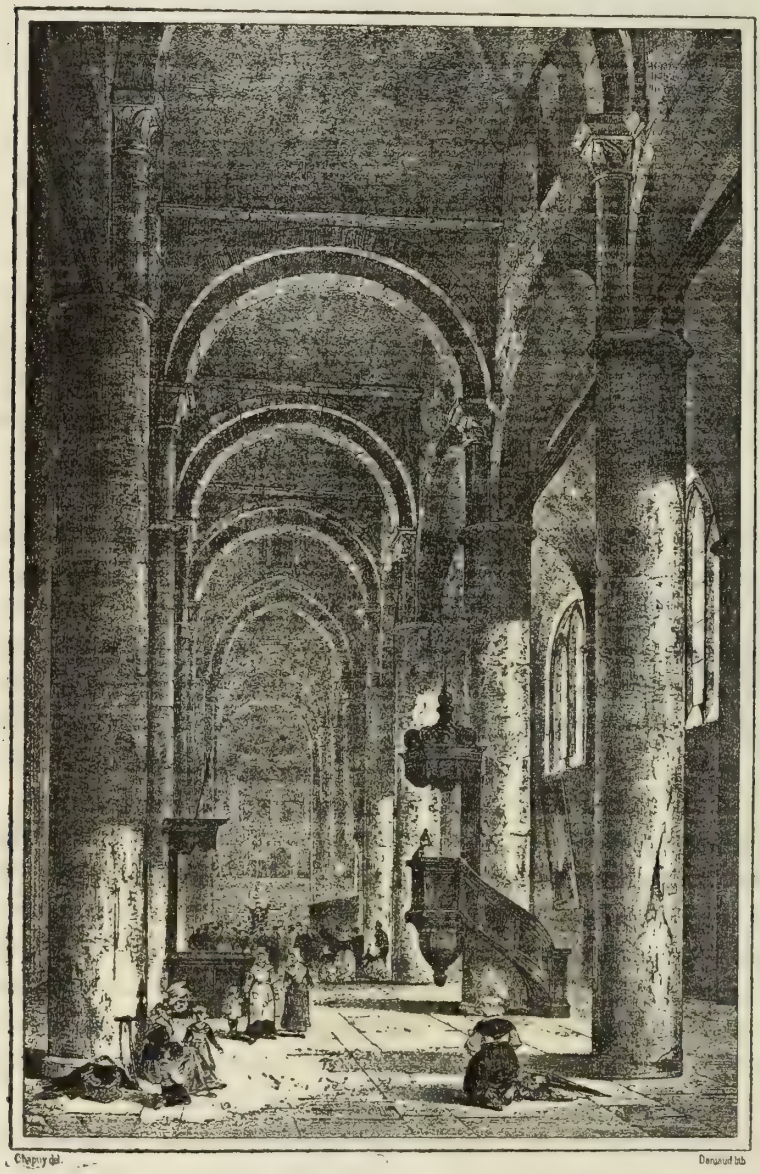


Fig. 163

Les fenêtres ogivales du bas côté Sud (XIIIe siècle-1846).
(*Réduction d'un dessin de Chapuy.*)

du collatéral Sud les plus rapprochées du chœur, une fenêtre gothique XIIIe siècle. Ces trois fenêtres faisaient le pendant des

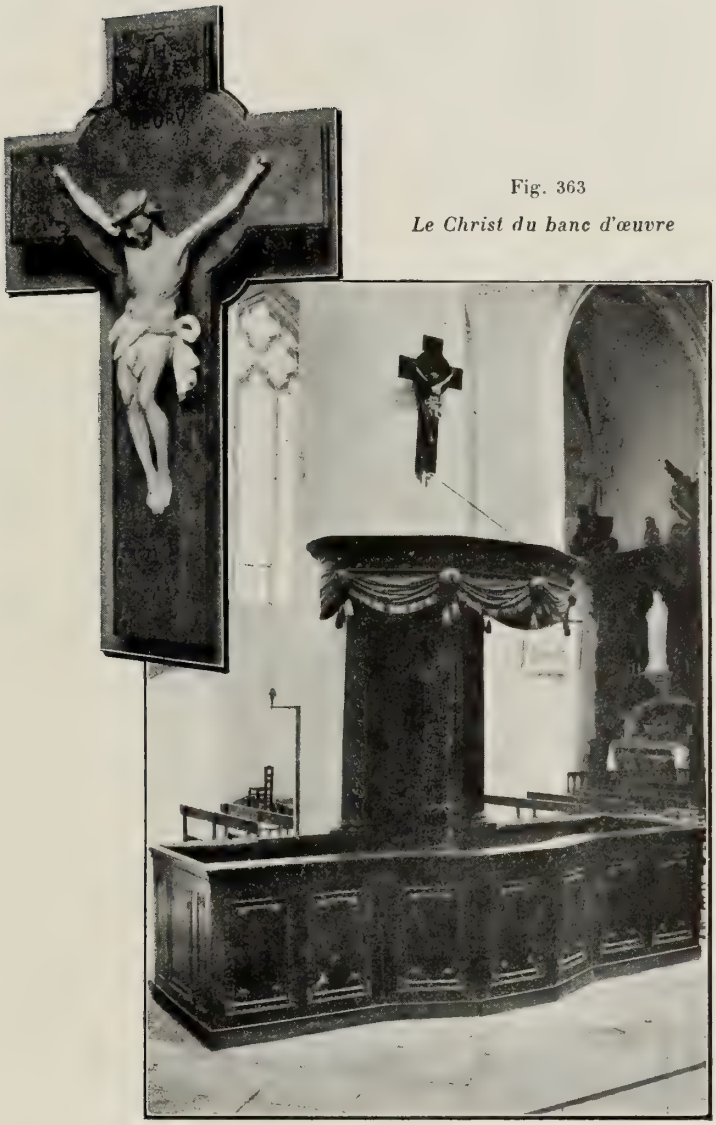


Fig. 363

Le Christ du banc d'œuvre

Clichés M. Thibaudet

Fig. 362

Le banc d'œuvre

VUE SUR LE BANC D'ŒUVRE

croisées des chapelles latérales Nord. C'est sans doute après l'incendie de 1245, pendant la vacance du siège abbatial ou sous le gouvernement de l'abbé Renaud, qu'on avait établi ces « trois fenêtres à trois divisions, de la phase sévère de l'école ogivale, mais avec réminiscence du type romano-byzantin, visiblement écrite dans l'axe à plein cintre qui circonscrit les trois subdivisions cintrées au tiers point fer-de-lance » (1). Postérieurement à la construction primitive, la contre-nef septentrionale a été percée de trois chapelles gothiques qui enlèvent son caractère à cette région du vaisseau et qui la font différer essentiellement de sa sœur, la contre-nef du sud. Aux flancs de cette dernière n'apparaît qu'une grande niche ogivale ; mais une arcade la met en communication avec une longue chapelle parallèle au bas côté.

Le visiteur ne m'en voudrait pas si je passais sous silence les quatorze lithographies du *chemin de la croix*, ainsi que les deux statues (haut. 1 m. 50 ; terre cuite) adossées au mur qui séparent des croisillons les nefs mineures : *saint François d'Assise*, au sud, et *saint Antoine de Padoue*, au nord.

Pour plus de commodité, commençons la visite du collatéral Nord (2) par la dernière travée, pour redescendre jusqu'au mur de revers et remonter le collatéral Sud (3). Sur le parcours, nous entrerons dans chacune des chapelles gothiques, réservant pour un chapitre spécial la description des pierres tumulaires qui, encâssées dans le dallage, s'étendent principalement entre les pilastres de la grande nef et dans les chapelles.

Fig. 164

Tombe du moine sécularisé Ph. de Mincey, à l'extrémité du collatéral Nord. (« *P. T. A.* »)

(1) J. Bard, *l. c.*, p. 357.

(2) Ou collatéral des Fonts baptismaux.

(3) Ou collatéral de la Madone.

I. Chapelle des âmes du purgatoire

OU NOTRE-DAME DE CONSOLATION

(*5me travée Nord*)

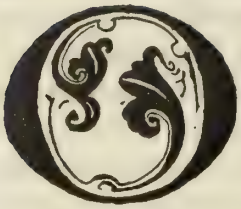


Fig. 165

UVERTE au flanc septentrional du bas côté, près du transept, cette chapelle (6 m. × 3 m. 40) fut construite vers l'an 1428 et fondée par l'abbé Louis de la Palu, cardinal de Varembon.

« Ce cardinal, dit un titre de la bibliothèque nationale, avait fondé dans son collège de Tournus une chapelle dite de Varembon et puis de Notre-Dame de Consolation (1). »

Et Guichenon, à propos de ce nom de Notre-Dame de Consolation, donné à la chapelle de Varembon, avertit que « la dévotion de Notre-Dame de Consolation en Montagne (2) s'était établie à l'occasion de François de la Palu, neveu du cardinal, délivré en 1426 de la déroute universelle d'une armée vaincue par les infidèles, et l'on voit par là que deux de la Palu, oncle et neveu, ont établi la dévotion à Notre-Dame de Consolation dans l'une et l'autre Bourgogne » (3).

Le mausolée (avec statue) que l'abbé de la Palu s'était fait ériger dans sa chapelle de Tournus ne contint jamais son corps (4). Mutilé par les huguenots en 1562, il fut détruit lors du pavage de l'église en 1722. Il n'en reste que la niche (5) pratiquée dans le mur oriental (haut. 2 m. ; larg. 2 m. 60 ; prof. 0 m. 30) et dont les colonnettes mêmes ont été détériorées.

(1) Franç. Botheval. Bibl. Nationale, Cabinet des Titres, vol. 721.

(2) Franche-Comté. — Dans l'église de Pirey (Doubs), on peut admirer un rétable sculpté en plein relief (XVIe) représentant Notre-Dame de Consolation « debout, cheveux flottants sur les épaules, portant son fils et tenant un sceptre. Sous les plis de son manteau, que deux anges, ailes déployées, soutiennent en l'élargissant, quatorze petits personnages, partie agenouillés, partie debout. A gauche le pape (Félix V), un cardinal (Louis de la Palu) etc. » (J. Gauthier, archiviste). Voir le *neuvième bulletin de l'Association du Petit Séminaire de N.-D. de Consolation*, p. 326 et gravure hors texte, ainsi que la gravure hors texte du *onzième* bulletin, p. 480.

(3) Guichenon, *Histoire de Bresse*, p. 289.

(4) Le cardinal de Varembon mourut à Rome en 1451.

(5) Dégagée, en 1898, de la maçonnerie qui la remplissait.

La grande baie ogivale et moulurée qui donne accès dans la chapelle tient toute la largeur entre les deux piliers et presque toute la hauteur du collatéral.

La voûte est à croisées d'ogives, dont les nervures descendent jusqu'au sol. Rien de plus simple que la clef.

Au milieu du dallage élevé de 0 m. 17 au-dessus du pavé de l'église, on voit, dans un dessin rectangulaire, une grande rosace de pierres rouges, blanches et noires (1).

Dans la niche, autel en pierre de Lacrost (XVIIIe siècle) avec rosace et panneaux en mosaïque.

Au-dessus de l'autel, **rétable** colossal en bois massif, sculpté et peint (haut. 6 m. ; larg. 4 m.). Il provient de l'ancienne chapelle des récollets. Il a été apporté à Saint-Philibert dans les premières années du XIXe siècle.

Sur des piédestaux (de planches) reposent deux massives colonnes torses de chêne, entourées de pampres en relief, et surmontées de chapiteaux ioniques. Les colonnes soutiennent un entablement couronné d'un fronton coupé qui présente sur ses glacis deux grands anges assis, ailes déployées, et, au milieu, le buste du Christ. Derrière les colonnes, de riches panneaux et des pilastres à cannelures ornés de chapiteaux en bas-relief unis par une frise, servent de cadre à une tenture grenat sur laquelle se détachent un grand *Christ* (2) et deux appliques Louis XV (bronze doré).

A droite du rétable, contre le mur d'entrée, à 0 m. 45 du pavé, est creusée une *piscine-crédence* ogivale (1 mètre de haut sur 0 m. 60 de large).

Le côté Nord de la chapelle est éclairé par une fenêtre ogivale à deux meneaux. Les trois compartiments du *vitrail* représentent une scène unique : *Jésus chez Marthe et Marie.*

Au premier plan, à gauche, Marie-Madeleine en contemplation. A droite, Marthe, qui se fatigue à porter une pile d'assiettes et un gros pain, désigne du doigt, à Jésus, sa sœur qu'elle voudrait voir aussi à la tâche. Au centre, Jésus assis, se tournant vers Marthe et lui montrant Marie qu'il félicite d'avoir choisi la meilleure part.

Sous le vitrail, statue de *sainte Agathe* (3). (H. 1 m.75 ; bois).

(1) Le pavé de cette chapelle est un don du chanoine Mercier, 5e doyen du chapitre.

(2) Aujourd'hui le crucifix est encore à l'état de projet, et sa place occupée par la statue de sainte Agathe.

(3) Vierge sicilienne, martyrisée vers le milieu du IIIe siècle. La tenaille rappelle un des supplices endurés par la jeune fille, à qui le bourreau arracha l'une des mamelles.

Contre la paroi occidentale, *Sainte Agathe et les âmes du purgatoire* (1) (toile moderne, fin XIXe siècle ; haut. 3 m. 20 ; larg. 1 m. 50).

Au sommet, sainte Agathe assise sur un trône ; à ses côtés deux anges dont l'un tient un calice et une croix, et l'autre semble lire le nom de l'âme pour qui la messe a été célébrée. L'efficacité du saint Sacrifice est symbolisée par l'âme (sous forme corporelle) purifiée (comme l'indique son auréole), qui s'approche de la sainte pour la remercier, et par l'ange, qui descend à tire d'aile vers l'étang de feu où une multitude de défunts, représentés d'une façon un peu trop réaliste, soupirent après l'heure de la délivrance.

Au-dessous du tableau, et en partie masqué par le confessionnal, *cadre de pierre* dans lequel était autrefois renfermée l'épitaphe du cardinal de Varembon (2).

A différentes époques, la chapelle a été revêtue de peintures murales (3).

Avant la Révolution, la chapelle était fermée par une haute grille de fer. La balustrade de bois a été placée en 1900. Les fuseaux proviennent de la chapelle de La Grange-Gormond (XVIIe siècle), qui avait « un petit chœur eslevé de deux marches et séparé du reste par un ballustre à colonnes tournez » (4).

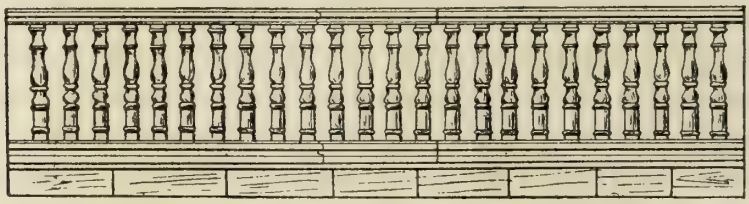


Fig. 166

Balustrade de la chapelle Notre-Dame de Consolation.
(*Croquis de J. Crétat, 1901.*)

(1) Cette chapelle est le siège de la confrérie pour le soulagement des âmes du purgatoire, placée sous le vocable de Notre-Dame des Suffrages et sous le patronage secondaire de sainte Agathe.

(2) Retrouvée il y a quelques années, cette inscription sur marbre a été déposée au musée de la ville.

(3) En restaurant le rétable et l'autel (1898), on découvrit quelques fragments de peinture, entre autres l'écusson du cardinal de Bouillon, derrière la peluche actuelle.

(4) Procès-verbal de la visite de la chapelle de La Grange faite par M. Pierre Dombay le 14 novembre 1675, quelques jours avant la bénédiction de la chapelle (archives de La Grange). Voir « L'Abbaye de Tournus », mars 1900.

Clichés M. Thibaudet

Fig. 365

Colonne torse du rétable

Fig. 364

Le rétable
(avant novembre 1904. Depuis le 30 novembre la statue est remplacée par un Christ de bronze. Voir fig. 454, PL. CII)

CHAPELLE DES AMIS DU PURGATOIRE

Clichés M. Thibaudet

Fig. 366

Fenêtres ogivales

(A gauche, vitrail de la chapelle Sainte-Anne; à droite, vitrail de la chapelle des Ames du Purgatoire.)

Fig. 367

La Présentation de Marie
(tableau de Jubany, 1819)

CHAPELLE SAINTE-ANNE

II. Chapelle Sainte-Anne

AUTREFOIS CHAPELLE DE S. BLAISE ET DE S. JEAN L'ÉVANGÉLISTE

(*4me travée Nord*)

D'une structure à peu près semblable (1), mais moins longue (4 m. 80 × 3 m. 40) et moins régulière que sa sœur jumelle, cette seconde chapelle a été bâtie aussi sous l'abbé de La Palu, aux frais d'un médecin de Tournus, Barthélemy de Monteil, qui s'y fit enterrer avec sa femme Nicole de Montcenis; leur pierre tombale s'y voit encore.

Au-dessus de l'autel (2) en pierre de Préty, *Présentation de Marie au temple* (toile de 2 m. 40 de haut et de 1 m. 70 de large).

Escorté de deux lévites, le grand prêtre reçoit Marie enfant qui lui est présentée par sainte Anne accompagnée de ce dernier on lit la signature du peintre et la date de l'œuvre : Jubany px. anno 1819 (3).

A gauche et à droite du tableau, statues modernes (terre cuite, haut. 1 m. 60) de *sainte Anne* et de son époux *saint Joachim*.

Vis-à-vis, au-dessus du confessionnal, insignifiante toile moderne *l'Assomption de la sainte Vierge* (haut. 2 mètres; larg. 1 m. 60).

Enveloppée d'un nuage, Marie est portée au ciel par 3 anges.

A la mort de l'avant-dernier doyen, en 1776, le caveau de cette chapelle avait été affecté à l'inhumation des doyens de la collégiale.

HIC JACET
CLAUDIUS SAUVAJOT
TRENORCHIENSIS
PRESBTER CANTOR
ET CANONICUS
HUJUS ECCLESIAE
BACALAUREUS SOR
BONICUS QUI PAUP
ERUM INFIRMORUM
BONA A 30 ANNIS
REGENS EOSQ HAE
REDES INSTITUENS
OBIIT AETATIS SUAE
76 AN DNI 1734 DIE
13 9BRIS
REQUIESCAT IN PACE

Fig. 167

Tombe du chanoine Sauvajot (entrée de la chapelle).

(1) La position de la fenêtre et l'élévation moindre de la voûte ont contraint de couper l'arc formeret. Il n'y a pas de niche tumulaire. — Une crédence gothique est encastrée dans le mur oriental.

(2) Cet autel est l'ancien maître-autel que le cardinal de Bouillon fit ériger sous la coupole et consacrer en 1692. Pendant la Révolution, il servit au culte constitutionnel et aux cérémonies décadaires, et perdit son tabernacle pour recevoir les bustes de six terroristes, parmi lesquels Danton, Marat et Robespierre. Au milieu du XIXe siècle, il fut placé dans cette chapelle après la construction d'un nouvel autel majeur.

(3) Lors des guerres d'Espagne, sous le premier empire, le prisonnier Jubany fut interné à Tournus, où il fit cette toile de la Présentation, ainsi que le tableau de S. Philibert et probablement celui de S. Valérien, placés dans le collatéral Sud. Il mourut directeur de l'école des Beaux-Arts de Barcelone

III. Chapelle des Fonts Baptismaux

DÉDIÉE A S. JEAN-BAPTISTE ET A S. ANDRÉ (AUTREFOIS A S. GEORGES)

(*3me travée Nord*)

BATIE vers 1330 par Geoffroy, seigneur de Berzé, cette chapelle (6 m. 70 × 5 m. 70) reçut rentes et fondations de ce chevalier et de sa femme Marguerite de Frolois (1).

Son pavé est un peu plus élevé que celui des chapelles voisines. On y monte par deux marches.

Fig. 168 Elle est fermée par une haute grille en fer forgé rehaussée d'or, datée par le chiffre 1821, que l'on voit sous la corniche. La croix domine le monogramme de saint Jean-Baptiste.

La chapelle est mise en communication avec le collatéral par un arc ogival à arêtes abattues, qui s'élève jusqu'à la naissance de l'ancienne fenêtre romane (bouchée dès lors) et dont la forme est encore indiquée.

La voûte est à croisées d'ogives dont les nervures reposent à l'occident sur des marmousets. La clef est une couronne ornée de dix fleurons et encadrant une tête de Christ nimbée.

Primitivement la chapelle était un peu plus large, comme l'indique la coupure faite aux nervures de la voûte, du côté de l'orient. La cause de ce rétrécissement de 0 m. 85 cent. a été la construction de la chapelle voisine. On renversa l'ancien mur oriental pour élever le mur actuel de séparation (2) presque perpendiculairement à la colonne engagée du collatéral.

C'est dans la niche pratiquée contre la paroi orientale (2 m. 15 de long. sur 2 m. 50 de haut. et 0 m. 35 d'épais.) que devaient se trouver le mausolée et les deux statues mentionnées par Juénin (3).

Au-dessus de la niche et surplombant l'autel en pierre de Préty, **châsse de saint André** (4).

(1) Juénin, p. 378.

(2) Vers l'angle de droite, une entaille facilitait le jeu de la porte du petit placard.

(3) Page 378. — Est-ce aux huguenots qu'il faut attribuer la détérioration des bases des colonnettes placées à 1 m. 25 du dallage, ou aux ouvriers chargés de boucher la niche par une maçonnerie que nous avons enlevée en 1898? — L'un de ces ouvriers a gravé son nom : J. L. GREUZE, 1729. C'est l'oncle du peintre.

(4) Cette châsse contient une portion notable (2/3 radius supérieur) d'un bras qu'une antique tradition attribue à S. André apôtre. A cet ossement

Œuvre de l'abbé Garnier (XIXe siècle), ce reliquaire roman (haut. 1 mètre ; largeur 1 m. 10 ; prof. 0 m. 45) se compose d'une caisse de bois sculpté, décorée de peintures, ornée aux quatre angles d'un ange porte-écusson. Le couvercle est surmonté de la croix.

Sur la face, trois arcatures plein cintre séparées par des pilastres à chapiteaux et dont les panneaux présentent, peints sur fond or, trois sujets : au centre, S. André portant d'une main la palme du martyre et de l'autre soutenant l'instrument de son supplice ; à gauche, S. Jean-Baptiste rendant témoignage du Christ devant ses propres disciples, au nombre desquels S. André ; à droite, S. André amenant son frère à Jésus. Sur chacun des côtés une arcature semblable à celle de la face, avec, dans le panneau, un ange tenant une oriflamme ou la croix en forme de chevalet. Sous la triple arcature du revers sont symbolisées la foi, l'espérance et la charité. Çà et là des devises tirées de l'office de S. André (1).

A gauche et à droite de la châsse, *statues* (grandeur nature) de *saint Jean-Baptiste* (terre cuite) et de *saint Valérien* le premier baptiseur de Tournus (bois).

Les **fonts baptismaux** (commencement du XIXe siècle ; marbre noir) sont érigés presque perpendiculairement sous la clef de voûte, au centre d'une mosaïque en pierres rouges et noires.

Le calice circulaire en forme de vasque est supporté à ses bords par trois pilastres ornés de chapiteaux, et au centre, par un piédestal fuselé autour duquel s'enroule le serpent ; et il est surmonté d'une boule creuse renfermant l'eau baptismale.

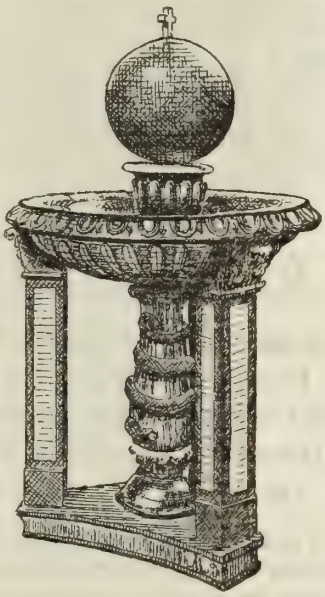


Fig. 169

Fonts baptismaux.
(*Dessin de M. Juillet, 1901.*)

La chapelle est éclairée au nord par une fenêtre en ogive très simple (fig. 170). A côté, tableau (bois sculpté, 1850) de la confrérie de Saint-Valérien (2). C'est à cette société que l'on doit les boiseries du pourtour.

Autrefois la chapelle était entièrement décorée de peintures. A la voûte on distingue encore, sur chacun des quatre lobes, les trois étoiles des Berzé.

adhère encore la peau desséchée ; et, s'il en manque quelques centimètres, c'est que, le 2 mai 1630, lors du pèlerinage de la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, à Tournus, « son aumônier coupa de la peau de la relique de S. André de la largeur d'environ un petit sou » (Juénin, p. 321). Voir « L'Abbaye de Tournus », août 1903, pp. 379-383.

(1) Né, retiré et décédé à Tournus, l'abbé Garnier fut le premier maître des sculpteurs tournusiens Symian, Rougelet et Deschamps.

(2) Voir « L'Abbaye de Tournus », novembre et décembre 1903.

Sur le mur d'entrée, à droite de l'autel, au-dessus du petit placard, une *figure* assez décolorée, ayant fait partie d'une peinture antérieure au mur oriental, comme l'indique l'enduit de l'angle.

Fig. 170

Fenêtre de la chapelle des Fonts. (*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

« C'est un personnage grandeur nature, penché vers la droite; il a un baudrier et une épée avec des ornements du ton de l'or et enrichis de pierreries; sa tête est couverte avec un bassinet en métal jaune et retenu sous le menton par des jugulaires de même métal et ornées de cabochons ; ses pieds sont chaussés avec des souliers à la poulaine (1). »

Cette figure, qui rappelle la statue de « l'homme armé » dont parle Juénin, semble être Geoffroy de Berzé, et non pas, comme on l'a supposé (2), un personnage du martyre de saint Valérien.

Un peu plus détériorée, la grande *fresque du Jugement dernier*. Elle est criblée des coups de la pique dont s'est servi l'ouvrier de 1719 ou de 1806 pour faire tenir l'enduit enlevé en 1847.

Voici la complète description qu'en donne Meulien :

« La peinture du jugement dernier a été appliquée sur un mur terminé en ogive. Elle est divisée dans le sens horizontal en trois compartiments : la partie supérieure est occupée par le ciel et s'arrête un peu au-dessus de la naissance de l'ogive ; la partie centrale séparée du ciel par une ligne noirâtre, représente la résurrection des morts ; elle est de beaucoup plus étroite que les deux autres zones et finit à la hauteur des lignes droites qui supportent l'ogive ; elle est séparée de la troisième partie par une bande ornée de chevrons ; la zone inférieure contient des personnages vivants très effacés et formant divers groupes sous les arcatures.

Dans le ciel, Dieu, beaucoup plus grand que tous les autres personnages, occupe le sommet de la composition ; il est inscrit dans une auréole pisciforme, assis sur l'arc-en-ciel ; sa tête atteint l'auréole, ses pieds reposent sur un tabouret rappelant celui de la Santa Maria Novella à Florence, dans le tableau exécuté par Cimabue en 1267 ; au-dessous de ses pieds, on aperçoit un vieillard endormi sur une tombe, qui repose sur la ligne séparative entre le ciel et les ressuscités. Dieu est représenté en Jésus-Christ vu de face ; la tête est dans un nimbe crucifère ; les cheveux partagés au milieu du front, descendent de chaque côté du visage en se mêlant à la barbe ; le corps est enveloppé dans une draperie. Dieu le Fils bénit de la main droite, et ce mouvement, en faisant relever et écarter la draperie, permet de voir le bras nu et la poitrine découverte. A droite et

(1) Meulien, p. 304.

(2) Archives des M. H., *l. c.*, p. 13.

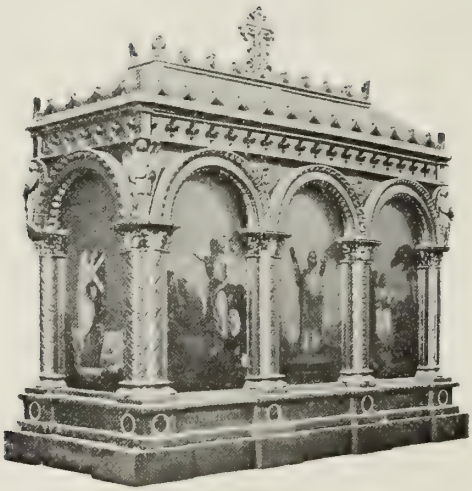
Cliché L. Fernique

Fig. 368 — *1° Le chevalier Geoffroy de Berzé*

Fig. 369 — *2° 6 apôtres* (à l'intrados Est)

Fig. 370 — *3° 6 apôtres* (à l'intrados Ouest)

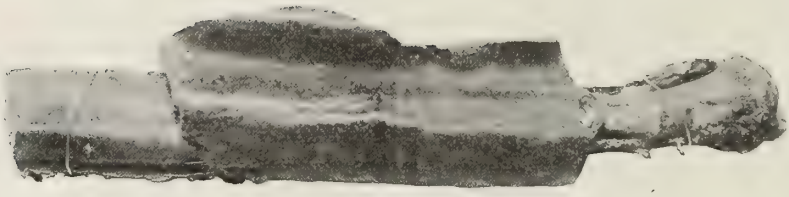
FRESQUES DE L'ENTRÉE DE LA CHAPELLE DES FONTS
Réduction d'une aquarelle de Denuelle, 1845 ; A. D. B.-A.)



Cliché M. Thibaudet

Fig. 371

Le reliquaire de bois



Cliché M. Thibaudet

Fig. 372

2/3 radius supérieur

La chasse de saint André

à gauche du Christ, un ange d'une taille moins élevée que celle du Christ ; ces deux anges sont debout et tiennent dans leurs mains les instruments de la passion.

Au-dessous des anges, de chaque côté de la tombe où repose le vieillard, et de grandeur inférieure à celle des anges, des saints et des saintes sont agenouillés, les mains jointes, en adoration devant Dieu. Au même plan, à l'extrémité de chaque groupe de saints, un ange termine la composition : ces anges sont penchés en avant et sonnent de la trompette pour appeler les morts.

Dans la zone du milieu, les ressuscités sortent de leurs tombes dans les poses les plus variées ; ils ont généralement les mains jointes et la tête relevée vers le ciel. On aperçoit parmi eux des têtes couronnées, d'autres mitrées, d'autres coiffées de chapeaux portés par les divers habitants de l'Orient ; les chapeaux persans ou chinois sont surtout très caractérisés. Dans la foule de ces ressuscités on distingue des femmes dont les unes ont la tête nue et les autres la tête couverte de voiles.

Fig. 171

Fresque du Jugement dernier.
(*Dessin de E. Meulien d'après une aquarelle de Dennelle.*)

La troisième zone est divisée en six arcatures trilobées, soutenues par des colonnettes dont on aperçoit les bases. L'arcature de droite est presque invisible ainsi que la partie de la décoration au-dessous de la base des colonnettes. Sous les autres arcatures sont représentés des personnages parmi lesquels on distingue des têtes couronnées ; d'autres figures sont dans l'attitude de la prière ; enfin on distingue un homme en costume civil

du XIVe siècle. A gauche, un démon, sous la forme d'un dragon ailé, tient suspendu dans sa gueule, par le milieu du corps, un homme couvert d'une longue robe ; la partie supérieure de ce dragon est seule visible, le reste a disparu comme la composition qui devait terminer la partie inférieure de la fresque. Tous les personnages de cette troisième zone sont de la même dimension que celle des saints et saintes des ressuscités, c'est-à-dire qu'ils sont moins grands que les anges, qui eux aussi sont d'une taille inférieure à celle du Christ.

Cette peinture murale a le caractère de fresques italiennes exécutées par les élèves et successeurs de Giotto dans la première moitié du XIVe siècle, le trait des silhouettes, seul visible de nos jours, indique un artiste ayant abandonné la raideur des peintres primitifs et cherchant à rendre la forme vraie de la nature humaine.

Cette fresque qu'on peut regarder comme l'œuvre d'un des précurseurs de la Renaissance, est excessivement intéressante au point de vue de l'histoire de l'art : il est donc fort heureux que M. Denuelle ait pu reproduire, dans une aquarelle, cette splendide composition à peu près effacée aujourd'hui (1) (fig. 173). »

Les Archives des Monuments historiques signalent encore dans cette chapelle (au-dessus de la châsse) le *pèsement des âmes ;* mais cette peinture a complètement disparu sous le badigeon.

En quittant la chapelle, dont le dallage est parsemé de pierres tombales, cherchons à reconnaître sur l'intrados de l'arc de l'entrée, dans douze médaillons superposés, six de chaque côté, et surmontés d'arcs trilobés, les douze apôtres en buste ; là encore S. André nous présente sa croix en forme d'X.

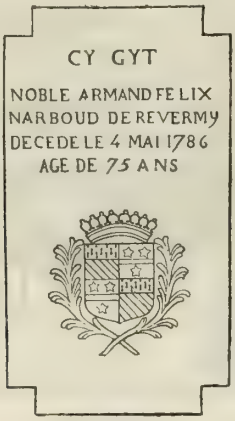


Fig. 172
(« *P. T. A.* »)

(1) Meulien, *Histoire de Tournus*, pp. 302-304.

IV. Seconde travée Nord

Vitrail : S. Valérien et S. Marcel sortent miraculeusement de prison.

Au-dessous du vitrail est incrusté dans le mur le monument tumulaire élevé à la mémoire du dernier moine de Tournus mort avant la sécularisation de l'abbaye, Claude Berthet, par son neveu Jean Dejoux, hôtelier du monastère.

Soutenue par une tête d'ange ailé (moderne), cette pax commémorative Louis XIII, (pierre de Préty) (1) se compose de deux pilastres butés par des contreforts et surmontés de chapiteaux ioniques qui supportent un entablement à fronton coupé ; le tout encadrant un large panneau. L'entablement est couronné lui-même par un second panneau surmonté d'une croix et où se lit, sur huit lignes, l'inscription (2) : *Œternae Claudii Berthet* (3) *memoriae Joannes Dejoux hostellarius ejus nepos. 1625.*

V. Première travée Nord

Vitrail : S. Valérien enseigne la foi aux peuples des bords de la Saône.

Au-dessous *saint Fiacre* (toile ; haut. 1 m. 70 ; larg. 1 m. 20 ; cadre sculpté), tableau donné par l'ancienne confrérie des jardiniers.

Saint Fiacre tient d'une main le crucifix, de l'autre, une bêche ; à ses pieds, sur un coussin, le sceptre et la couronne à qui il a préféré son oratoire et la solitude.

Dressée contre la muraille, pierre tombale de Simonne de Berzé (XIVe siècle), 2 m. 61×1 m. 22) fig. 173.

« L'inscription en majuscules gothiques est placée autour de la tombe, sur laquelle est représentée dans une arcature, une dame vêtue de ses habits de cérémonie, de chaque côté de la tête un écu, l'un : bandé de... six pièces à la bordure engreslée de... ; l'autre : de... à trois étoiles ou molettes de...

Au-dessus de la tête de la défunte deux anges enlèvent sur une draperie son âme représentée par une petite figure nue, dont les extrémités des jambes ne

Fig. 173

Tombe de Simonne de Berzé. (« *P. T. A.* »)

(1) Les morceaux de pierre blanche ont reçu une nouvelle taille en 1870.

(2) Gravée d'abord dans la pierre, cette inscription fut peinte plus tard sur fond bronze.

(3) Auteur du *Livre des Usages de l'Abbaye*, manuscrit aujourd'hui perdu, Claude Berthet est l'un des moines qui sollicitèrent du pape la sécularisation du monastère. Désigné pour remplir la charge de trésorier dans la future collégiale, il mourut deux ans avant la fulmination de la bulle.

sont pas terminées; tout au-dessus, deux autres anges agenouillés balancent des encensoirs (1). »

Avant d'être relevée par M. Questel, cette dalle se trouvait dans la chapelle des Fonts (2).

VI. Le mur de Revers

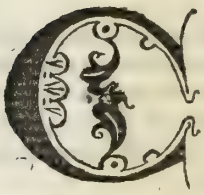


Fig. 174

CONTRE le mur de séparation élevé à l'ouest entre les nefs et le narthex, repose, sur des corbeaux fort simples, l'arcade de la première travée de la grande nef (travée un peu moins longue que les autres). Ce mur de revers est accidenté, dans les bas côtés, par les points d'appui en saillie des deux escaliers qui conduisaient à l'église supérieure.

Ces escaliers de pierre, placés à l'angle, étaient de 50 marches

(1) Avant 1562, « au coin de ce bas côté septentrional, était un sépulcre dressé sur quatre piliers » (Juénin, p. 378).

Voici le résultat des fouilles faites dans ce même endroit en 1901 : « nous avons fouillé sur le prolongement du mur Nord du narthex ; une tranchée de 5 m. de longueur sur 2 m. de largeur a été ouverte, et nous avons trouvé : 1° d'un côté, immédiatement à 0 m. 20 du dallage actuel, une sépulture recouverte d'une forte dalle, elle renfermait quelques fragments d'ossements et 2 morceaux de fer coudés qui avaient dû servir d'équerres à un cercueil en bois dont on voyait encore la trace ; ce doit être une des nombreuses sépultures du XVIIe siècle ; à côté de cette sépulture, dans la terre remuée, un carreau émaillé du XIIIe ou XIVe siècle fond terre rouge avec ornements en émail jaune ; 2° à 0 m. 48 de profondeur sur un espace d'au moins 2 m. carrés, une couche de mortier de 2 à 3 centimètres d'épaisseur paraissant avoir servi à sceller un dallage ; 3° immédiatement au-dessous de cette couche de mortier, se trouvaient, sur une épaisseur de 0 m. 10, des débris de charbons, tuiles à rebords, de la terre calcinée, traces évidentes d'un incendie ; ces traces ont été constatées sur tout le terrain de la fouille qui n'avait pas été remué postérieurement ; une sépulture se trouvait immédiatement sous la couche de mortier ; primitivement le cercueil n'avait donc été enfoui qu'à 0 m. 10 au-dessous du sol ; 4° continuant nos fouilles à 0 m. 85 de profondeur, nous découvrîmes le bord supérieur d'un sarcophage en grès ; ce sarcophage monolithe avait 0 m. 40 de profondeur : il était ouvert et en partie enclavé dans un mur en maçonnerie dont la partie supérieure se trouvait à 0 m. 96 au-dessous du niveau du dallage actuel ; ce mur se poursuivait dans le sens de celui du collatéral : c'était le côté d'un grand caveau funéraire ou charnier où nous avons constaté la présence d'une quantité d'ossements humains le remplissant entièrement. Ces ossements sont dans un état parfait de conservation ; ce charnier était recouvert par de fortes dalles posées au mortier, et les débris du couvercle en grès du sarcophage précité avaient servi à en compléter la fermeture » (Notes de M. Jean Martin).

(2) Jean Martin, *Les Pierres tombales de l'abbaye*, p. 10.

Fig. 374

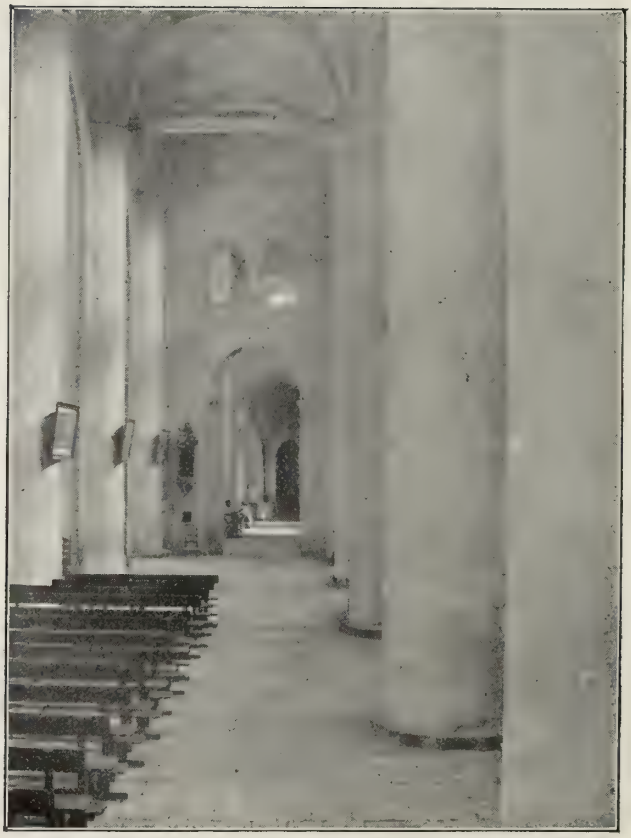
Fresque de saint Geoffroy évêque du Mans

Fig. 373

Vue sur la statue de Saint-Michel et sur la fresque

Clichés M. Thibaudet

LE MUR DE REVERS



Cliché M. Thibaudet

Fig. 375

Collatéral Nord

Cliché M. Thibaudet

Fig. 376

Collatéral Sud

chacun (1); il n'en reste que les quatre ou cinq dernières marches posées sur le seuil même des portes.

A cause de l'exiguité relative de la tribune, ces portes sont ébrasées sur le côté le plus rapproché du mur extérieur.

Près de chacune des portes, une fenêtre géminée, dont le meneau se compose de deux colonnettes accouplées.

Dans la maçonnerie des points d'appui sont noyés en partie les derniers piliers cylindriques du narthex dont on aperçoit les bourrelets à droite et à gauche de chaque ouverture latérale. Preuve que la portion de la muraille contre laquelle s'appliquent les plaques de marbre noir et l'hercule des grandes orgues est un mur de remplissage.

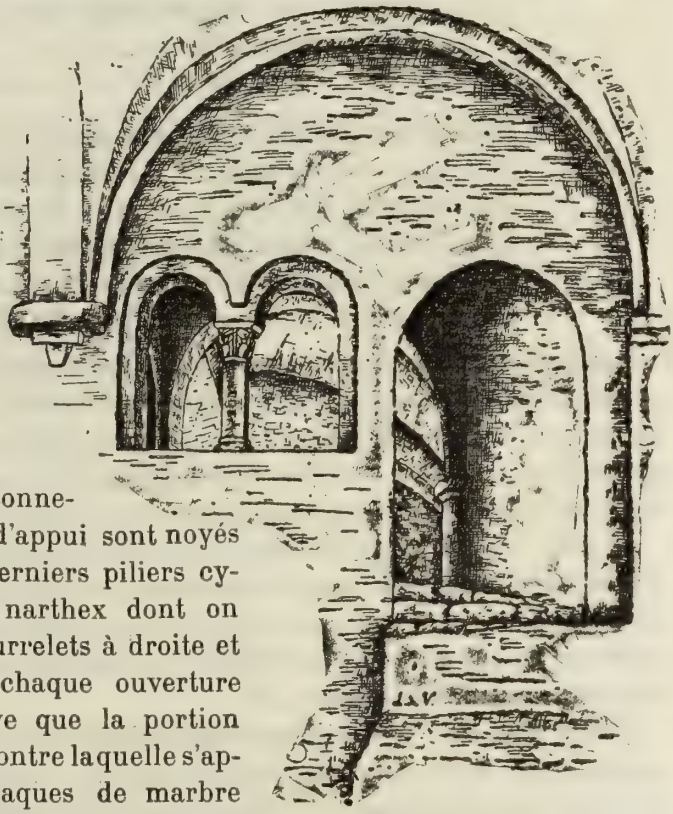


Fig. 175
Vue sur l'église supérieure.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1902.*)

C'est le moment d'examiner de profil et de face cette étrange figure que tout à l'heure nous voyions d'un peu trop loin.

A gauche et à droite de l'orgue, les statues (terre cuite, 2 m.) de *saint Michel* et de *Jeanne d'Arc* (2). L'archange semble veiller sur l'église supérieure qui lui est dédiée.

De chaque côté de l'ouverture centrale, une *plaque de marbre* noir.

Sur celle de droite, les noms des principaux bienfaiteurs de l'église. Et que de noms oubliés !

(1) Juénin, p. 376.

(2) Ces statues sont là à titre d'ornements et non pour recevoir un culte.

La plaque de gauche (1902) rappelle que l'église actuelle a été consacrée par un pape :

Et quæ nunc habetur ecclesia
nostris per Dei gratiam manibus
consecrata est (1).

(Bulle de Calixte II a l'abbé Francon.

Déja consacrée le XXIX aout MXIX,
Sous le gouvernement de l'abbé Bernier,
Par les deux évêques de Chalon et de Macon,
Cette église, restaurée sous l'abbé Pierre Ier,
Fut consacrée de nouveau sous Francon,
Le XI janvier MCXX, par le pape CALIXTE II.

Au-dessus de cette plaque commémorative, une peinture murale représente, vu à mi-corps, un saint *évêque* nimbé, mitré, crossé, bénissant (gros anneau au doigt) ; sans doute un des prélats présents aux obsèques de l'abbé Bérard « dont on voyait, avant qu'on reblanchît l'église, les funérailles peintes sur la muraille, au fond de la grande nef » (2).

A côté, contre le pilier empâté, peinture jaunâtre à ornements vermiculés. La bordure supérieure témoigne que cette peinture jaunâtre faisait corps avec la précédente et que la scène funèbre, continuée sur le mur qui remplissait alors l'ouverture actuelle, atteignait l'escalier aujourd'hui détruit (3).

Avant d'étudier le collatéral Sud, plaignons le religieux dont la pierre tombale est sous nos pieds ! Le pauvre Guichard Languyer, la panetière au bras gauche, a beau supplier les passants d'épargner

(1) C'est-à-dire : Et cette église actuelle a été, par la grâce de Dieu, consacrée de nos mains.

(2) Juénin, pp. 154-155.

(3) D'après Juénin, cette fresque représentait, en plus du mort, trois personnages : Barthélemy, abbé de La Ferté ; vers les pieds du défunt, Guillaume évêque de Chalon, et, vers la tête, saint Geoffroy, seigneur de Loudun et évêque du Mans. Or le nimbe semble indiquer que l'évêque de notre fresque serait ce dernier.

Le mausolée qui s'élevait devant la peinture fut détruit en 1562.

Un autre monument se dressait, avant 1562, dans le bas côté méridional ; c'étaient « le tombeau et la statue de Claude d'Ugnye, prieur de La Garde et du Villars et grand vicaire de Tournus ».

Entre ce mausolée et la niche ogivale, « l'on voyait un chapier de bois noyer, au-dessus duquel étaient encore de petites orgues » (Juénin, p. 376).

sa tombe quatre fois séculaire ; maints profanes ne se font pas scrupule de devenir les auteurs inconscients de l'oblitération mélancoliquement constatée par un poète de l'abbaye :

Et quelque nom de mort sur la dalle inscrusté
S'y dissout lentement, terni de vétusté !

Fig. 176
Tombe de Guichard Languyer. (« *P. T. A.* »)

VII. Les trois premières travées Sud

Première travée. — *Vitrail : Arrestation de saint Valérien.*

Des soldats romains mettent la main sur saint Valérien et six de ses amis. L'un des légionnaires tient un rouleau sur lequel se lisent les mots de Pline « superstition chrétienne ». En réponse, un chrétien montre le ciel.

Au-dessous, *Martyre de S. Valérien* (toile, H. 2 m. 40 ; L. 1 m. 60).

Saint Valérien à genoux, sur le point d'avoir la tête tranchée, voit un ange lui présenter (assez gauchement) la couronne et la palme. Au bas, à droite, la mention : « Saint Valérien, apôtre de Tournus », avec la date de la toile : 1813. — L'espagnol Jubany à qui ce tableau est attribué n'a pas apposé sa signature.

Seconde travée. — *Vitrail : S. Valérien refuse de sacrifier aux idoles.*

Le gouverneur Priscus ordonne à Valérien de sacrifier aux faux dieux et le menace du chevalet. Une chèvre est là, prête à être immolée. Mais l'apôtre, les mains liées derrière le dos, foule aux pieds les griffes de fer, comme pour affirmer que son courage sera supérieur à la torture.

Au-dessous, *saint Philibert* (toile, H. 2 m. 45 ; L. 1 m. 65).

Observé par deux anges, le saint abbé, en costume d'évêque moderne, distribue ses aumônes. Devant lui, une femme agenouillée reçoit une pièce d'argent, et un enfant en guenilles tend les mains. A sa droite, un boiteux appuyé sur ses béquilles ; à sa gauche, un estropié (qui serait le portrait de l'auteur). Dans l'angle formé par le bâton et par la jambe bandée de l'estropié, l'inscription *Franc^s Jubany, peintre espagnol, fecit, 1812.*

Troisième travée. — *Vitrail : Martyre de saint Valérien,* (scène

de la toile suspendue au mur de la première travée).

En dessous : *La Vierge présentant l'enfant Jésus à S. Antoine de Padoue* (1) (superbe toile ; H. 2 m. 95 ; L. 1 m. 78 ; cadre bois sculpté).

Agenouillé sur le genou droit, les sandales ôtées, la robe rapiécée, un religieux franciscain reçoit dans ses bras l'enfant Jésus que lui présente délicieusement la sainte Vierge. Témoins ravis de cette scène, les anges jonchent de fleurs le sol. A droite, dans une grotte, une tête de mort. Au bas, à gauche, sous le nuage qui supporte Marie, l'écu de Bauffremont sommé de la couronne de marquis et entouré du collier de l'ordre du Saint-Esprit.

A remarquer dans ce chef-d'œuvre la tête et la main gauche du saint, ainsi que les coloris des vêtements de Marie.

Les armes indiquent que cette toile provient de Henri de Bauffremont, marquis de Sennecey, qui reçut de Louis XIII l'ordre du Saint-Esprit en 1619 et mourut en 1622. En jugeant d'après la composition et le coloris, des amateurs ont supposé que ce tableau appartient à l'école espagnole, à celle qui a inspiré Murillo dans son saint Antoine de Padoue de la cathédrale de Séville. Hypothèse que semblent corroborer les données historiques, puisque Henri de Bauffremont fut ambassadeur en Espagne (1617 et 1618) (2).

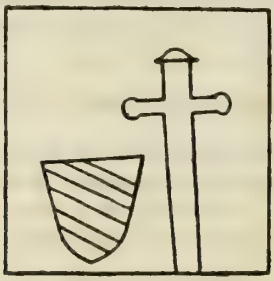


Fig. 177

Fragment tombal du XIIe siècle
(au milieu de la troisième travée du col. Sud. — « *P. T. A.* »)

(1) La pièce de la robe et les traits du personnage ne rappelleraient-ils pas plutôt S. Pierre d'Alcantara ?

(2) La toile ornait la chapelle des récollets de Tournus, couvent fondé par le cardinal de La Rochefoucauld, oncle de Marie-Catherine de La Rochefoucauld, épouse de Henri de Bauffremont. Après la Révolution, ce tableau fut placé, avec le rétable, dans la chapelle actuelle de Ste Agathe. Comme il se trouvait un peu trop large, on n'hésita pas à faire un pli à la toile, à droite, et à scier le cadre qui a été habilement réparé par un artiste de Tournus, Laurent Martin (mort en 1889).

Cliché Bourgeois F.

Fig. 377

La Vierge présente l'enfant Jésus a un franciscain

Cliché M. Lacomme

Fig. 378

AUTEL DE N.-D. LA BRUNE

VIII. Chapelle Notre-Dame-la-Brune

(*4me travée Sud*)

Les siècles ont passé sur l'image bénie,
L'auréolant toujours de plus de majesté ;
Notre-Dame-la Brune, en bienfaisant génie,
Daigna combler Tournus des traits de sa bonté.

Que de fois à ses pieds la foule réunie
Dans les jours assombris de la calamité,
Par la Mère implora la puissance infinie,
Du fils sur ses genoux bénissant la cité !

L'oreille n'entend plus des moines les cantiques,
Voix graves résonnant sous les voûtes antiques
Qu'embrasait nuit et jour un doux parfum des cieux.

Si nos moines sont morts, ils ont laissé des frères
Fidèles héritiers de ces nobles aïeux :
Et la Madone encor sourit à leurs prières.

ALBERT BRINTET.

Fig. 178

Notre-Dame-la-Brune.
(*Tirée de « L'Abécédaire », de A. de Caumont.*)

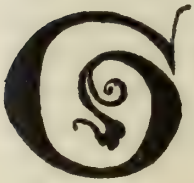


Fig. 179

GRANDE niche à flambeaux et à têtes de choux d'un travail grossier, représentant l'architecture ogivale de la phase riche » (1) : telle est l'appréciation que porte un auteur, sur cet enfoncement (haut. 3 m.85 ; larg. 2 m. ; prof. 1 m.) pratiqué dans le flanc de la muraille, au XIVe siècle apparemment, si l'on en juge par les chapiteaux à feuillages qui coupent les rebords moulurés de la niche, à la naissance de l'ogive.

Au siècle suivant (XVe), l'abbé Hugues de Fitigny y fit préparer son tombeau (2). Et c'est à cette circonstance sans doute que l'on doit, avec la fresque, les pilastres engagés surmontés de pinacles, ainsi que la seconde arcature ogivale ornée de crochets qui repose sur deux figurines, et se termine, comme les clochetons, par un chou.

L'autel, en pierre de Lacrost, « pierre dure et jaspée qui imite le marbre » (3) a été érigé par le cardinal de Fleury.

(1) Joseph Bard, *l. c.*, p. 357.

(2) Le mausolée, surmonté d'une statue, fut démoli en 1562 par les huguenots ; sur ses ruines a été érigé l'autel de la Vierge Brune (cf. Juénin, p. 232).

(3) Juénin, p. 6.

Sur l'autel, à chaque extrémité, un ange en bois doré (haut. 0 m. 66) soutient une corne d'abondance utilisée comme porte-flambeau. On dirait que ces anges sont fiers de servir d'acolytes à la Vierge Noire.

*
* *

En son *Abécédaire d'archéologie*, de Caumont donne de la célèbre madone cette sommaire description : « La statue, en bois doré, de la sainte Vierge qu'on voit à Tournus, et qui, à en juger par le siège orné d'arcatures cintrées sur lequel elle est assise, aussi bien que par son costume, doit dater du XIIe siècle, a dans le dos une petite armoire dans laquelle on renfermait des reliques » (1).

Voici la notice plus détaillée que publiait l'an dernier « L'Abbaye de Tournus » avec la signature de M. l'abbé Paul Brune :

« Elle appartient au type des vierges byzantines dont il ne reste en France qu'un très petit nombre d'exemplaires.

C'est une statue en bois de cèdre (H. 0 m. 73) représentant la Vierge Mère assise sur une chaise que supportent quatre colonnettes à chapiteaux très simples. Chacune des faces du fauteuil (2) est ajourée d'arcatures cintrées (deux sur chaque côté et trois par derrière) à colonnettes et chapiteaux. Son sommet est garni d'une frise formée par une feuille de parchemin pliée en labyrinthe, ornement commun aux XIIe et XIIIe siècles.

La Vierge est revêtue d'une robe traînante, à larges manches et à plis droits qui rappellent le faire antique. Ses pieds ont des chaussures à pointe arrondie. Un voile souple encadre son visage, laissant voir sur le front les cheveux séparés en bandeaux plats ; le profil en est très pur et plein d'expression.

De ses deux mains, la Vierge retient sur ses genoux l'enfant Jésus. Celui-ci est vêtu d'une tunique et d'une robe, les pieds nus ; sa main droite est levée pour bénir ; de la gauche il presse sur sa poitrine le livre de l'Évangile.

On remarque l'air un peu vieillot de Jésus, malgré ses cheveux coupés ras ; ainsi que les proportions insolites de la main de Marie : ce sont là des traits communs à toutes les vierges byzantines qui nous sont parvenues.

(1) De Caumont, *Abécédaire ou Rudiment d'archéologie et Archéologie religieuse ;* 5me édition, p. 338. Caen, Le Blanc-Hardel, 1870.

(2) Ce fauteuil (larg. 30 cent. ; prof. 21 cent.) est fixé sur un cadre de bois (30 cent.×31 cent.) chantreiné à la partie antérieure sur laquelle la Vierge appuie ses pieds.

Les vierges noires de Beaune et de Notre-Dame de Dijon sont apparentées de très près avec Notre-Dame-la-Brune de Tournus. Mais, chose plus étonnante, celles que l'on conserve en assez grand nombre en Auvergne lui sont également presque identiques ; ce sont les mêmes proportions, le même faire. Je signalerai spécialement les vierges de Saint-Nectaire, d'Orcival, de Marsat, de Ronzières, de Verghas. Toutes dérivent d'un même type : on serait même tenté de penser qu'elles sont le produit d'un atelier unique, si leur grande dissémination ne s'opposait à une telle hypothèse. Leur facture est plus ou moins soignée ; celle de Tournus les surpasse toutes par son caractère artistique.

L'opinion commune date ces statues de la seconde moitié du XIIe siècle. Je ne pense pas qu'en particulier on puisse reculer au-delà de 1150 la date de Notre-Dame-la-Brune (1). »

Une particularité de notre madone est la présence de reliques (2) enfermées dans une cavité (qui va en s'élargissant à l'intérieur), pratiquée dans le dos de la statue et fermée par une planchette sans charnières.

La statue a été dorée (ou redorée) en 1860 ; les cheveux et les chaussures peints en noir ; le visage et les mains, ainsi que les pieds de Jésus, en carnation.

Cette décoration jure avec l'âge et les noms de la madone.

Dans la première moitié du XIXe siècle, elle était revêtue d'une longue robe en étoffe, genre N.-D. de Fourvières ; et sa figure en vieux cèdre noirci ou bruni par les siècles permettait de lui

(1) Paul Brune, curé de Mont-sous-Vaudrey, *Canevas d'une Notice sur N.-D. la-Brune ;* dans « L'Abbaye de Tournus », mars 1902, pp. 123-124.

(2) Ces reliques sont « au nombre de trois, savoir : 1° une petite pierre ; 2° un fragment d'une étoffe de soie fond violet ou bleu entremêlé de fils de soie rose ; 3° un fragment d'une étoffe de soie jaune ou vert pâle : ces deux fragments d'étoffe tombaient de vétusté » lors de la reconnaissance des reliques faite en 1860, par Mgr de Marguerye, évêque d'Autun.

Elles sont accompagnées de deux antiques *inscriptions sur parchemin.*

Sur l'une des bandes (L. 2 cent. 1[2 ; H. 1 cent. 1[2), en cursive mérovingienne : « de sepulchro Dn̄i ». Au revers les mêmes mots en caractères des XIe-XIIe siècles.

J'ai soumis à plusieurs paléographes la seconde étiquette (L. 9 centim. ; H. 1 centim.). On n'a pu lire que les deux premiers mots « de pallio » (du manteau). La difficulté vient de ce que le parchemin ayant été coupé en dentelures dans le sens de la longueur, la partie supérieure de presque toutes les lettres a disparu. Mutilation, ajoutait un savant, qui complique singulièrement le déchiffrement d'une écriture mérovingienne (cf. « L'Abbaye de Tournus », juin 1902, pp. 173-174).

décerner l'appellation de *Vierge Noire* ou de *Notre-Dame-la-Brune* (1).

Sauvée de l'impiété révolutionnaire par une tournusienne (2), elle fut, plusieurs années après le concordat, solennellement rapportée à Saint-Philibert, où les familles catholiques se plaisent à lui présenter les nouveaux baptisés.

Cette «Notre-Dame de la Délivrance» est loin de posséder la grâce de la Vierge d'Hébert, à Grenoble, mais elle a pour elle, avec l'admiration des archéologues, la majesté qu'impriment huit siècles de culte filial (3).

Derrière la madone, on peut admirer la belle peinture murale (xve siècle) qui tapisse l'intérieur de la niche, et que nous désignons sous le nom de *fresque de Fitigny*.

Cette fresque couvre au-dessus de l'autel, le fond et les parois de la cavité (sauf le bord antérieur de l'intrados).

Entamée par la pointe de la pique, comme la fresque du Jugement, elle réprésente, séparées par une bordure à cinq filets (4), deux scènes distinctes qui se déroulent dans toute la largeur de la chapelle comme sur un triptyque mi-ouvert et qui rappellent : celle du bas, *la mort et les funérailles* de Hugues de Fitigny, 50me abbé de Tournus (1431-1470), dont la pierre tombale est sous l'autel ; et celle du haut, *la présentation de l'abbé au tribunal de Dieu*.

La peinture *inférieure* (scène funèbre) est très détériorée. — Au centre, sur fond bleu, trois arcades ogivales ; celle du milieu plus large et plus haute que les deux autres, pénètre dans le filet de la partie supérieure. Sur chacune des petites arcades, les grandes ailes noires de la mort. Sur l'arcade centrale, un espace recouvert d'enduit blanc, à peu près de forme humaine (peut-être l'âme de l'abbé était-elle représentée ici jadis par une figure nue, comme sur la tombe de Simonne de Berzé, monument auquel notre fresque semble avoir emprunté plusieurs détails). A droite, contre le fond, deux abbés avec chape et crosse, l'air triste, tête découverte ; et un troisième personnage, moine portant le bénitier. Contre la paroi latérale, cinq personnages : un moine tenant la croix de procession ; une tête tonsurée ; au milieu, un prélat, mitre en tête, crosse à la main gauche,

(1) Juénin, p. 232, donne à ce dernier vocable une autre et curieuse étymologie : «Autrefois l'autel (de la madone) était presque au fond de la nef, sous un grand escalier, qui par l'obscurité qu'il causait à l'autel, lui fit donner le nom de *la brune* qui veut dire *obscurité* ».

(2) Voir plus haut, p. 236.

(3) En 1860, L'évêque d'Autun décrétait « que l'auguste image ne serait portée en procession hors de l'église que dans de rares circonstances, pour des besoins extraordinaires et après autorisation spéciale accordée » par lui ou ses successeurs (Ordonnance de Mgr de Marguerye conservée dans les archives de Saint-Philibert).

(4) Ce filet noir du centre est accompagné de deux bandes jaunes et rouges placées symétriquement.

Cliché H. T.

Fig. 379

NOTRE-DAME LA BRUNE (VUE DE DOS)

Cliché L. Fernique

Fig. 382
3° Intrados Est

Fig. 381
2° Fond de la niche

Fig. 380
1° Intrados Ouest

La Fresque de Fitigny
(Réduction d'une aquarelle de Denuelle, 1845 ; A. D. B.-A.)

la droite appuyée sur la poitrine, les yeux abaissés sur un livre que tient ouvert un quatrième personnage revêtu de la chape ; à l'extrémité, une tête de moine. — A gauche des arcades, deux moines en chapes, derrière lesquels apparaît une autre tête nue. Sur la paroi latérale, cinq religieux dont on soupçonne la forme de la tête (ainsi que les agrafes et les traits de trois chapes). — De ces seize personnages, seul l'officiant a la tête couverte.

Fig. 180

La Vierge de la fresque Fitigny.
(Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902, d'après une gravure de A. de Caumont.)

La peinture *supérieure* (scène céleste) est assez bien conservée.— Au centre, sur un coussin arrondi, terminé à droite par un nœud et étendu sur un trône à deux places dont les trois montants du dossier répondent aux trois arcatures de la scène inférieure, sont assis : à droite, Jésus-Christ en Dieu le Père, la tête ceinte d'un diadème et du nimbe crucifère, portant de la main gauche le globe surmonté du sceptre, bénissant de la droite, les pieds nus ; à gauche, la Vierge nimbée et couronnée, robe traînante ; la main droite appuyant ses longs doigts sur la poitrine, la gauche tenant un lis. « La pose ne manque pas de souplesse, écrit Viollet-le-Duc ; les draperies sont dessinées avec une liberté et une largeur remarquables, au moyen d'un trait bien rouge (1). » — A la droite de Marie, portant sur elle des yeux suppliants, un abbé, en chape, coiffé de la mitre, sans auréole, est agenouillé, les mains jointes, au bras gauche un manipule : sans doute Hugues de Fitigny, qui demande humblement a être admis à l'éternelle gloire. — De chaque côté du trône, un ange debout agite son encensoir ; une aile de chacun des thuriféraires célestes se profile sur l'intrados, où se voient aussi : à droite, une sainte, les pieds chaussés, qui tient d'une main un sceptre

(1) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture française*, t. VII, p. 73.

et dont les doigts de la main gauche semblent serrer un rouleau ; à gauche, un évêque nimbé avec chape, mitre et crosse (1) ; et au-dessus, rapprochés de la pointe de l'arc, deux chérubins à six ailes dont les pieds reposent sur une boule au-dessous de laquelle flotte une banderolle.

Au-dessus de la niche, *Vitrail : Notre-Dame du Sacré Cœur.*

Marie protège Tournus représenté par les deux clochers de l'abbaye et le pont.

IX. — Cinquième travée

Vitrail : Translation des reliques de saint Valérien.

Dans la crypte, l'abbé Étienne, crosse en main, est agenouillé sur le degré de l'autel qu'il vient d'ériger ; derrière lui on voit entrer la châsse de saint Valérien, entourée de la vénération du peuple et portée par des moines revêtus de dalmatiques (2).

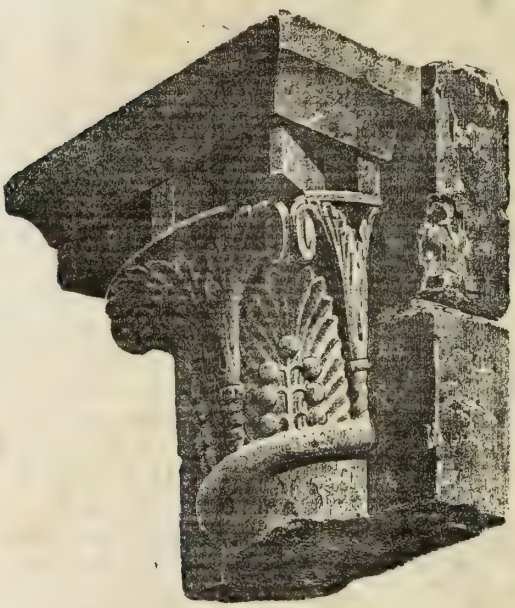


Fig. 181

Chapiteau de l'arcade du croisillon Sud.
(*Réduction du dessin de Jorand, 1825.*)

Au-dessous du vitrail : *Vision de saint François de Sales* (toile, école française XVIIIe siècle ; H. 1 m. 45 ; L. 1 m. 15).

A genoux sur un coussin et posé de trois quarts, le saint évêque de Genève, en costume de chœur, est en contemplation devant la Vierge qui lui apparaît dans un nuage, sur un trône, et soutenant l'enfant Jésus qui tend les bras. — Au-dessus de la tête du prélat, un ange tient de la main gauche une flèche, de la droite une guirlande de roses. A gauche, une table recouverte d'un tapis rouge sur lequel on voit une écritoire et une barrette posée sur un livre. A terre, la crosse et la mitre.

Au moyen d'une arcade plein cintre, nue du côté de l'église, le collatéral Sud communique avec la chapelle Notre-Dame de Pitié, que nous visiterons tout à l'heure.

(1) Ces deux personnages seraient-ils sainte Marguerite d'Écosse et le bienheureux Louis Aleman, cardinal-archevêque d'Arles, la patronne et le frère de Marguerite Aleman, mère de Hugues de Fitigny ?

(2) Cette légende écrite au bas du vitrail « Les reliques de saint Valérien sont transportées à Tournus » indique que le peintre verrier ignorait que saint Valérien eût été décapité et inhumé à Tournus même. A-t-il été induit en erreur par le mot « translation », employé indifféremment pour le mot « exhumation ? » ou aurait-il confondu les reliques de saint Valérien avec celles de saint Philibert ? — On retrouve cette confusion dans l'opuscule *Congrès archéologique de Mâcon*, 1899 (extrait de la « Revue du Midi »), p. 48.

CHAPITRE TROISIÈME

Région Absidaire

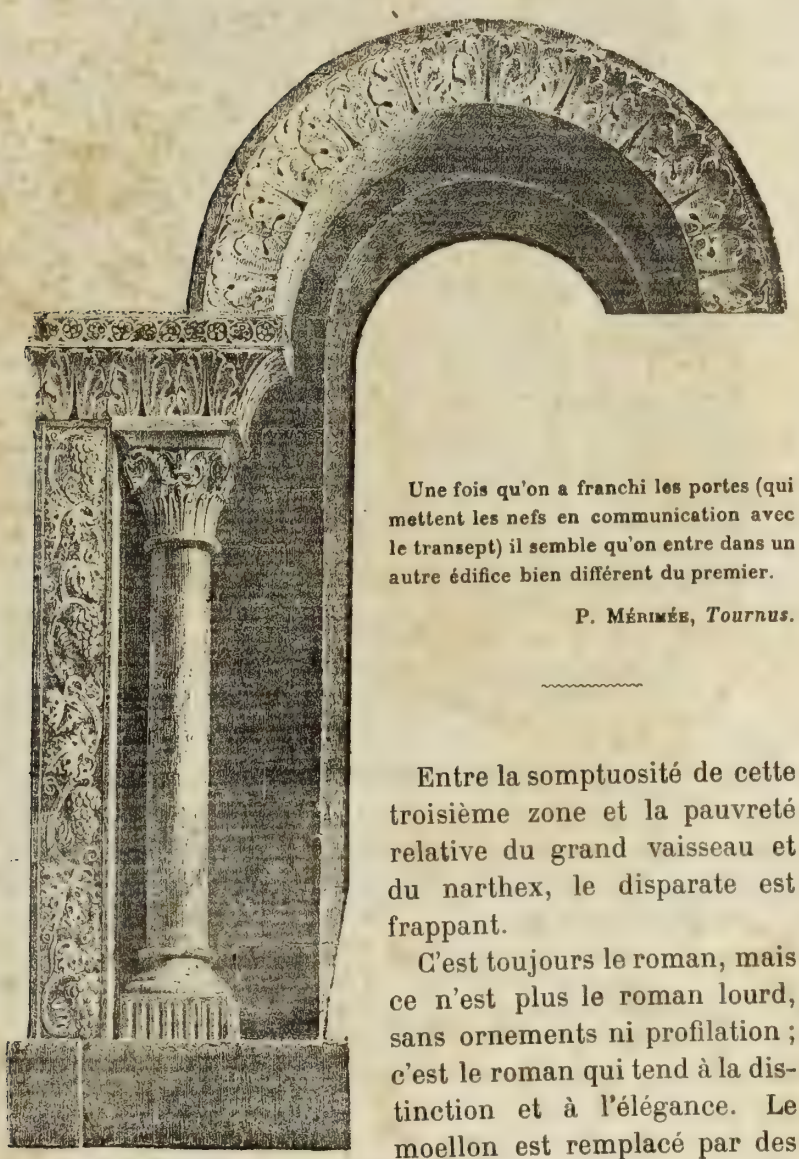


Fig. 182
Moulure d'une fenêtre de l'abside.
(*Dessin de Fragonard, 1825.*)

Une fois qu'on a franchi les portes (qui mettent les nefs en communication avec le transept) il semble qu'on entre dans un autre édifice bien différent du premier.

P. Mérimée, *Tournus.*

Entre la somptuosité de cette troisième zone et la pauvreté relative du grand vaisseau et du narthex, le disparate est frappant.

C'est toujours le roman, mais ce n'est plus le roman lourd, sans ornements ni profilation ; c'est le roman qui tend à la distinction et à l'élégance. Le moellon est remplacé par des pierres bien choisies et mieux travaillées; les tailloirs au profil

barbare ont cédé la place à des chapiteaux ornés de délicats feuillages et de figures assez expressives ; jusqu'au dallage bicolore (pierres blanches et pierres de Préty alternées en losanges, dans l'avant-chœur, et en croix, dans le chœur), qui a voulu, au milieu du XIXe siècle, se distinguer du pavé des nefs.

Dès l'époque des basiliques constantiniennes, les architectes

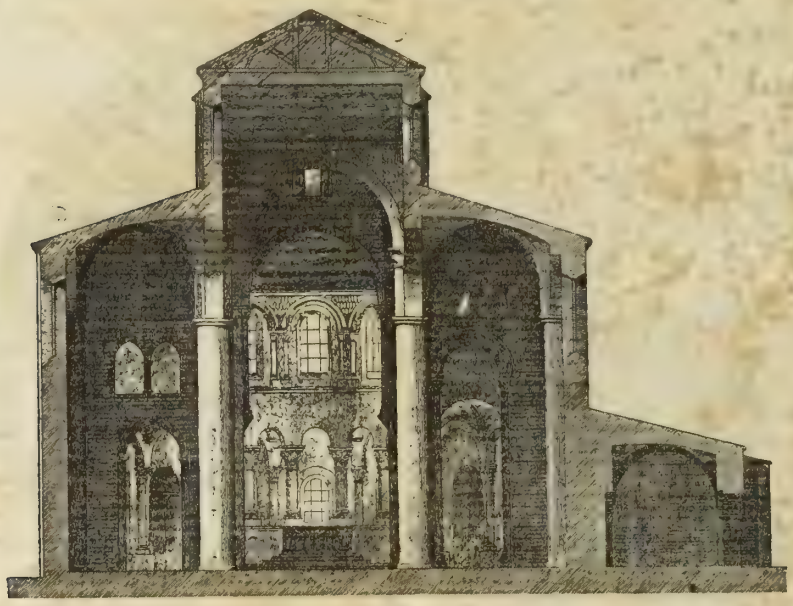


Fig. 183

Coupe transversale de la nef et vue sur le chœur.
(*Dessin de Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

chrétiens avaient condensé autour de l'autel majeur tous les moyens d'art à leur disposition. Mais ici la différence bien tranchée provient d'une autre cause, à savoir de la différence des dates de construction : le chœur a été restauré plus d'un siècle après l'édification du grand vaisseau.

Cette troisième partie de l'édifice comprend les transepts et la région absidaire.

Les transepts, dont les bras se terminent carrément, sont séparés de la nef majeure par le massif de l'arc triomphal, et des collatéraux par un mur dans lequel est pratiquée une large porte qui met les bas côtés en rapport avec les croisillons. A droite, cette ouverture, fort haute (8 m. 30), est terminée par un cintre que décorent, à l'intrados et du côté de la nef mineure, une archivolte et

Clichés M. Thibaudet

FIG. 383

LA RÉGION ABSIDIAIRE

un soffite boudiné. A gauche, la porte dessine un timide arc ogival accidentel (1), et, plus basse que sa sœur (5 m. 25), elle a permis d'ouvrir entre son extrados et le doubleau de la voûte deux baies cintrées et accolées, de la famille de ces arcatures à jour que les Anglais appellent *screen*, mot que P. Mérimée propose de traduire par « écran », ajoutant qu'il n'a retrouvé nulle part ailleurs ces fenêtres jumelles de décharge (2).

Il serait logique de diviser en deux chapitres l'étude de cette dernière partie : les transepts et le chœur.

Mais comme le transept (largeur : 26 m. 50) est partagé lui-même par l'orgue et par les bancs, il sera plus commode de distribuer ainsi la visite : 1° Avant-chœur ; 2° Chœur ; 3° Croisillon méridional ; 4° Déambulatoire et chapelles absidales ; 5° Croisillon septentrional.

Gravissons la marche qui est seule actuellement à exhausser le carré du transept, ouvrons la grille en fer forgé (1804) et commençons par admirer la gracieuse coupole.

Fig. 184
Plan de la coupole.
(*Réduction d'un dessin de 1825.*)

(1) Cette ogive provient d'une restauration postérieure accusée nettement par l'amorce du mur primitif, visible près du pilier du transept, à la hauteur d'environ 7 mètres.

(2) Cf. P. Mérimée, *Voyage dans le midi : Tournus.*

§ I

AVANT-CHOEUR

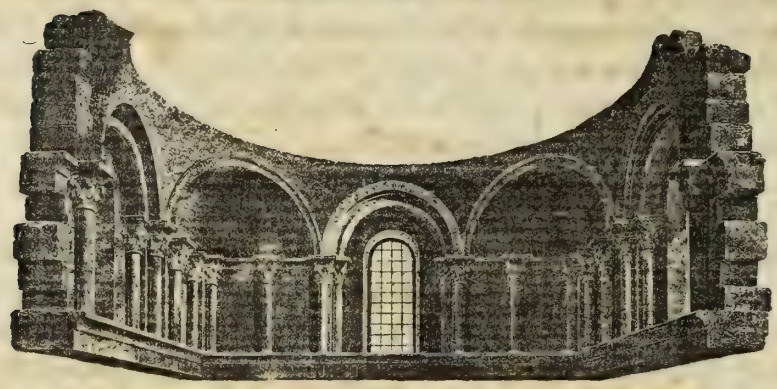


Fig. 185

Galerie de la coupole.
(*Réduction d'un dessin de 1825.*)

La coupole est un chef-d'œuvre exécuté avec beaucoup d'art. Elle fait le plus grand honneur au XIIe siècle ; il n'en est peut-être aucune en France qui surpasse celle-ci en mérite.

ADRIEN PELADAN fils, *Une visite à Tournus.*

Fig. 186

U point d'intersection de la nef, des croisillons et du sanctuaire, la voûte s'exhausse pour former la **coupole** (haut. : 20 mètres), « une des plus belles qu'on ait élevées en France » (1).

Nous en donnons le dessin avec lettres indicatrices.

Elle est soutenue par les quatre massifs carrés du transept, A. — On voit, aux lettres B, trois des quatre grandes arcades établies entre ces piliers et moins élevées que les doubleaux des voûtes de la nef ; et aux lettres CC, les deux tympans d'une de ces arcades. — Sauf celle du sud, les autres arcades offrent un pressentiment ogival. — Leurs arcs doubleaux retombent sur huit colonnes, D, courtes, engagées, à tore lisse (excepté les deux colonnes Sud-Est qui présentent des oves et la colonne droite de l'entrée du chœur qui est privée de base), soutenues, sauf

(1) Léon Batissier, *Histoire de l'art monumental*, p. 562.

une (1), par des consoles taillées inférieurement en biseau et couronnées de chapiteaux finement sculptés.

Entre les tympans des arcades et la calotte sphérique s'étend la base, EE, de la coupole. Elle est ornée de colonnettes rondes (deux

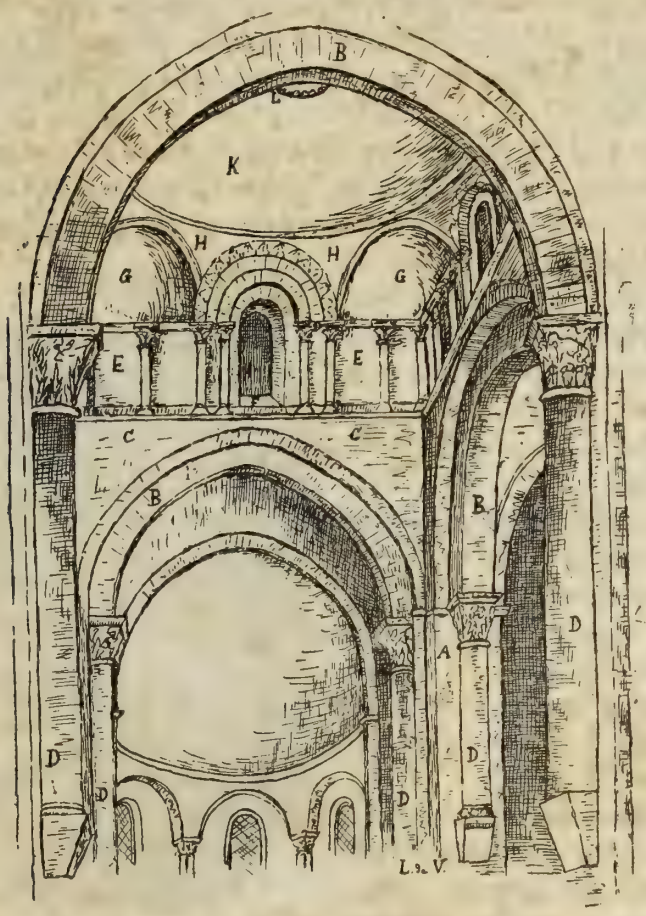


Fig. 187

La coupole.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

sont octogones), dont les chapiteaux sont pour la plupart à crochets. Rien de gracieux comme cette galerie de 32 colonnettes encadrant sur chacune des quatre faces une fenêtre, F, à double archivolte, dont la supérieure (aux deux baies orientale et méridionale seulement) est décorée de feuillages dans le goût antique ; et (aidées par

(1) La colonne occidentale du doubleau Sud.

le pilier angulaire sculpté et engagé) soutenant, aux quatre angles, la naissance de quatre petites voûtes, GG, ou trompes des pendentifs.

Grâce aux huit demi-cintres des fenêtres et des trompillons et aux huit pendentifs, HH, la transition est admirablement ménagée entre la base carrée et la voûte sphérique, K, de la coupole, au centre de laquelle on a pratiqué une ouverture circulaire, L (1), (diamètre : 1 m. 30) profilée en moulures dans le genre de l'élégante bordure des fenêtres.

Des quatre fenêtres, l'une est aveugle, celle du nord ; deux (les seules moulurées) regardent au dehors vers le sud et vers l'est : le vitrail de cette dernière représente saint Valérien, agenouillé et tenant la palme du martyre ; la quatrième, à l'ouest, ouverte dans l'arc triomphal, accuse le commencement du chœur et se trouve un peu masquée par le dernier arc doubleau de la nef majeure.

Peut-être ne déplaira-t-il pas au visiteur de faire la connaissance des chapiteaux de la coupole. — Une bonne jumelle ne serait pas inutile.

Les huit chapiteaux des arcades sont « d'un galbe presque antique » (2).

A droite, le premier représente, placés au-dessus de feuilles d'acanthe, des animaux fantastiques qui posent la patte sur une tête humaine, et dont les museaux deux à deux unis forment volute ; les trois autres sont rehaussés de feuillages.

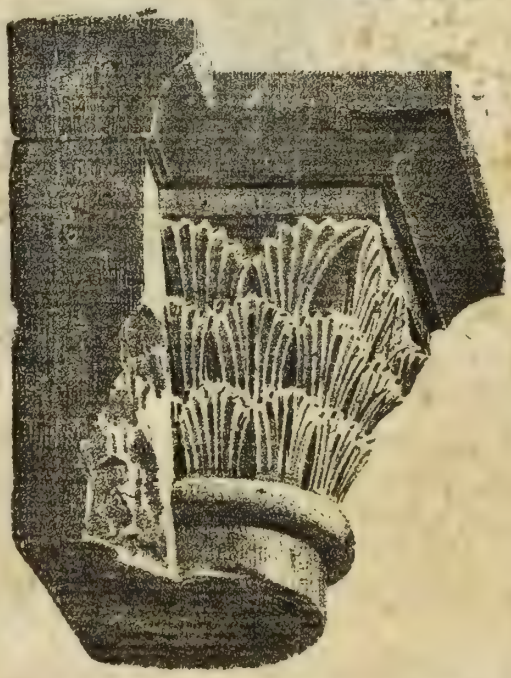


Fig. 188
Chapiteau du pilier Sud-Est de la coupole.
(*Dessin de Jorand, 1825.*)

A gauche, le premier chapiteau offre des feuilles d'acanthe fine-

(1) Bien que l'ouverture circulaire ne puisse pas être vue de l'endroit où s'est placé l'artiste, cependant j'ai prié de l'indiquer dans le dessin, pour la commodité de la description.

(2) Archives des Monuments historiques, *Saint-Philibert de Tournus*, p. 11.

Fig. 189

2me Chapiteau du pilier N.-E. de la coupole.
(*Dessin Questel, A. D. B.-A.*)

Fig. 190

Chap. du pilier N.-O. de la coupole.
(*Questel, A.D. B.-A.*)

ment fouillées ; les trois autres, des personnages grotesques, ou grimaçants. L'un, avec sa nudité, semble figurer le vice impur, et le troisième, la calomnie : ce sont deux têtes humaines ; de chaque extrémité de la bouche sort une chimère qui se retourne pour mordre l'oreille. Le second symbolise la punition des coupables. Un démon aux formes peu anatomiques, riant à gorge déployée, a posé son

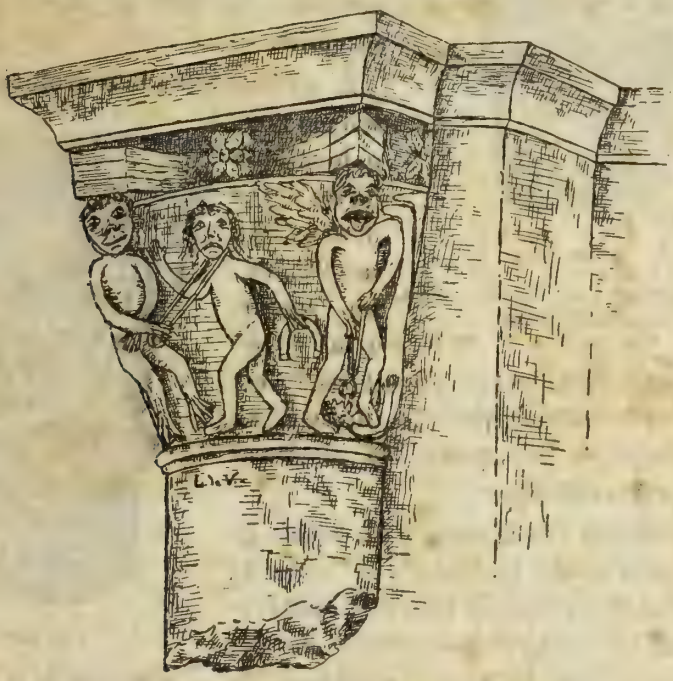


Fig. 191

1er Chapiteau du pilier Nord-Est de la coupole.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

pied sur la poitrine d'un médisant dont il arrache la langue à l'aide de puissantes tenailles et dont les longues jambes soutiennent le tailloir du chapiteau. A gauche, un voluptueux, qui veut se retenir

à une boucle, est entraîné par un second diable à pattes de canard, également enchanté de sa capture. Plus loin, un animal dressé sur ses pattes.

La plupart des chapiteaux de la galerie n'ont pas d'autre ornement qu'un ou deux rangs de larges et épaisses feuilles d'eau (en l'un d'eux la feuille se recourbe sous de petites volutes). Cependant trois chapiteaux sont à feuillages plus riches et plus vivement fouillés. Et même, à l'angle Sud-Est, on aperçoit deux têtes dont la bouche vomit des flammes (le dessinateur Jorand a vu des griffons au lieu de flammes, fig. 192) ; à l'angle Sud-Ouest, un masque semblable, puis un homme dont la poitrine (et non la figure, comme le ferait croire le dessin ci-dessous, fig. 193) est rongée par des serpents.

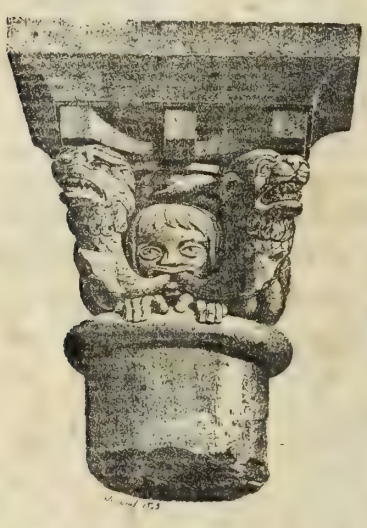


Fig. 192
Chapiteau de la galerie de la coupole, angle Sud-Est.

A une hauteur d'environ six mètres, sous la coupole comme dans les murs du sanctuaire, on remarque des pierres de taille relativement récentes. Elles ne datent que du milieu du XIXe siècle, à l'époque de la restauration du gros clocher.

Fig. 193
Chapiteau de la galerie, angle Sud-Ouest.
(*Dessin de Jorand, 1825.*)

L'opération faillit causer la ruine de la coupole et de l'édifice, par suite de l'ignorance où l'on se trouvait relativement à la composition même de ces piliers : on les croyait en pierres de taille entièrement, tandis que la taille n'est que le revêtement d'une murure grossière ; et l'on se mit à l'œuvre sans prendre les précautions les plus élémentaires.

Voici le fait raconté par un témoin : « Un léger mouvement

s'opéra dans l'ensemble du clocher, et il fut assez violent pour broyer la première assise qui fut posée. Dès qu'on se fut rendu compte de l'état du noyau de la maçonnerie, on se hâta d'élever des charpentes qui soutenaient les quatre arcs. On fouilla assez profondément le noyau, puis on se hâtait de glisser dans la brèche une pierre de taille préparée à l'avance et posée sans mortier. On procéda ainsi jusqu'à la hauteur de vingt pieds » (1).

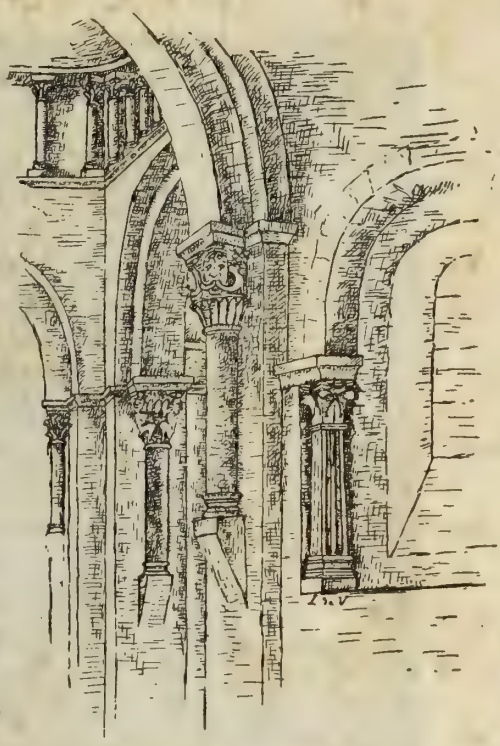


Fig. 194
Un coin de la coupole (nord-ouest).
(*Dessin de L. de Verneuil.*)

Afin de consolider la tour du clocher, M. Questel prolongea jusqu'au sol les bandes saillantes des pilastres qui se terminaient en biseau à une hauteur de trois mètres (fig. 195).

C'est apparemment lors de la restauration du rond-point que l'architecte du XIIe siècle avait pris cette mesure pour dégager et agrandir le carré du transept et le sanctuaire, ménageant ainsi une place régulière pour les stalles du chœur.

« Rien de plus insignifiant et de plus misérable que les stalles disposées au pourtour du l'apside », disait, avant les réparations de 1846, le chevalier J. Bard, en parlant des boiseries placées par le cardinal de Bouillon. Avouons que cette appréciation ne saurait être modifiée par la présence des bancs de sapin modernes (2) : ils sont loin d'égaler « les trois grands sièges de bois noyer à menuiserie qui servaient aux abbés », ou les « sièges hauts et bas, très

(1) J. B. Chaumont, *Chronique paroissiale*, p. 59.

(2) Le banc de droite date du Concordat ; la menuiserie de gauche, attenante au petit orgue, est de 1872.

bien travaillés et en sculpture » (1) que Toulonjon avait fait placer des deux côtés du chœur et que l'on vendit en 1793.

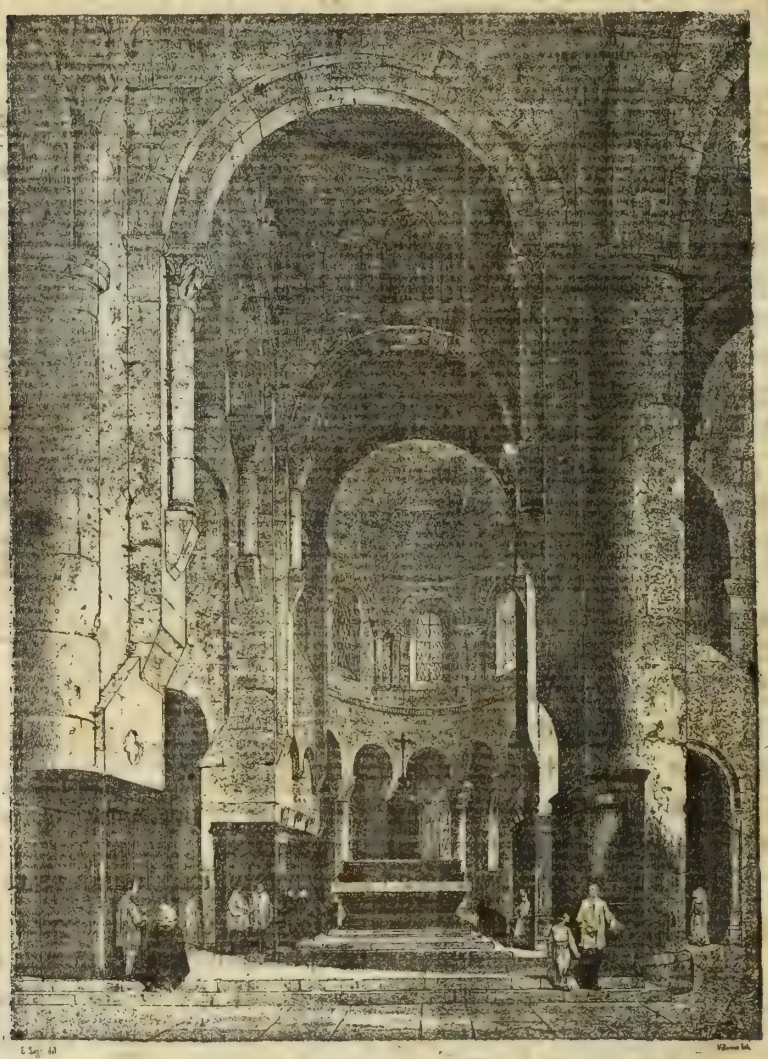
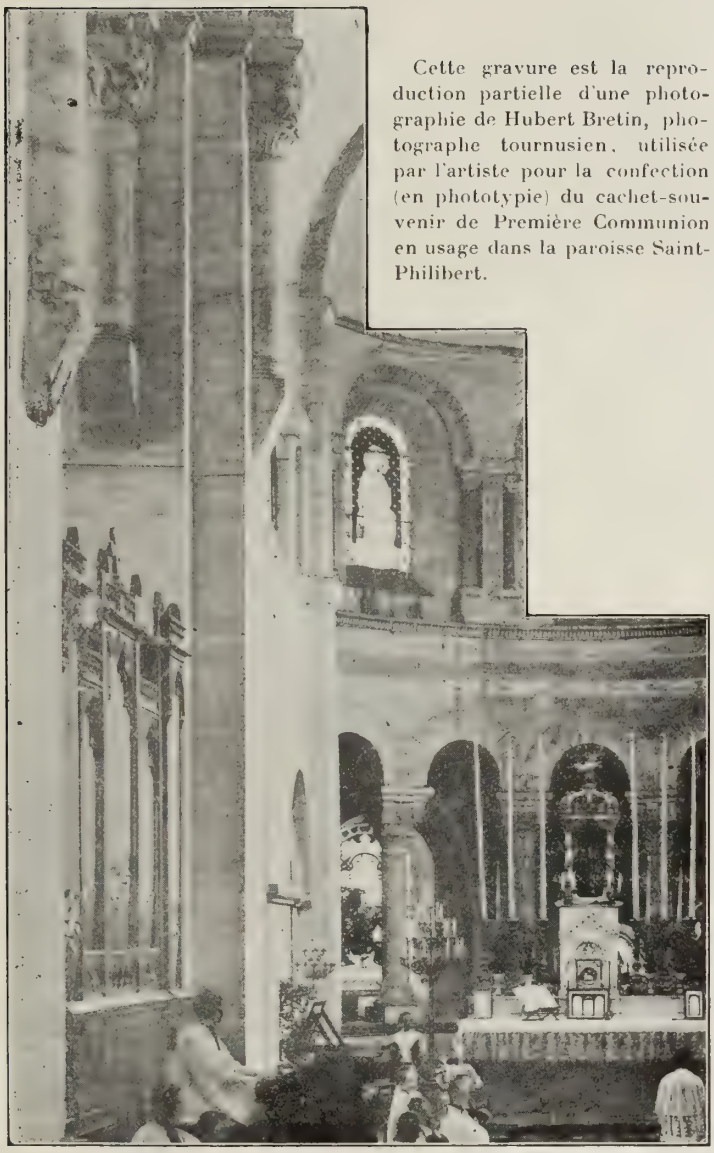


Fig. 195

Le Chœur avant 1846 (2).
(*Réduction d'un dessin de E. Sagot, 1825.*)

(1) Juénin, p. 379. — Au temps de l'abbé de Toulonjon, le chœur commençait aux quatrièmes piliers de la nef, en sorte que les sièges sculptés occupaient la cinquième travée et le carré du transept.

(2) D'après ce dessin, on entrait par deux marches dans le chœur, avant 1846, et on allait de plain-pied jusqu'à l'abside.



Cette gravure est la reproduction partielle d'une photographie de Hubert Bretin, photographe tournusien, utilisée par l'artiste pour la confection (en phototypie) du cachet-souvenir de Première Communion en usage dans la paroisse Saint-Philibert.

Cliché H. Bretin

Fig. 384

Coté gauche du choeur

Combien je préfère l'*aiglier* (commencement du XIXe), pupitre en bois sculpté par Giraud !

Après le 4 sep- tembre 1870, cet attri- but de l'évangéliste saint Jean fut relégué dans un réduit de l'église supérieure, en punition sans doute de son homonymie avec l'aigle impérial ! En 1898, il a repris place au chœur. Là, bien qu'il soutienne, sur ses ailes déployées, une tablette destinée à recevoir les gros livres de chant, l'aigle de Saint-Philibert ne s'applique pas le re- proche adressé par Boileau à certains lu- trins, « machines énor- mes, dont les flancs élargis ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour » (1). Il est fixé à une boule qui tourne en pivot sur une colonne cannelée. La colonne s'élève d'une base triangulaire à volutes terminées par des griffes de lion et dont les panneaux son dé- corés des emblèmes de la sainte Trinité.

Fig. 196

L'aiglier.
(*Dessin de M. Devaux, 1902.*)

Il se dresse assez fièrement en face du *petit orgue*.

Si ce dernier mérite quelques égards, ce n'est point parce qu'il est venu, il y a trente ans, mas- quer d'une façon inopportune le transept ; ce n'est pas davantage par son style ni par la très sobre ornementation du buffet ; mais par ses qualités intrinsèques.

« C'est un instrument de onze jeux répartis sur deux claviers manuels et un pédalier avec cinq pédales de combinaison et une boîte d'expression. Dire que cet orgue est de Cavaillé-Coll et que l'illustre facteur le regardait comme l'un de ses instruments les mieux réussis, c'est en faire le plus complet éloge (2). »

Construit pour l'institution Notre-Dame d'Auteuil près Paris, il fut acheté (3) lors de la liquidation de cette école, et placé à Saint-Philibert en 1872.

(1) Boileau, *Le Lutrin*, Chant premier.

(2) Cf. « L'Abbaye de Tournus », mars 1902 : *L'Orgue de chœur*.

(3) A cette occasion, M. l'abbé de Ravinel, chapelain de Saint-Philibert (décédé en 1897), fit don de 2. 000 francs à la Fabrique.

§ II

LE CHOEUR

Les colonnes du chœur, celles de la coupole
Sont merveilles à voir, et l'artiste frivole
Et sublime à la fois a fait leurs chapiteaux
Dignes de Rome antique en ses jours les plus beaux.

JULES NIVET, *L'Abbaye de Tournus.*

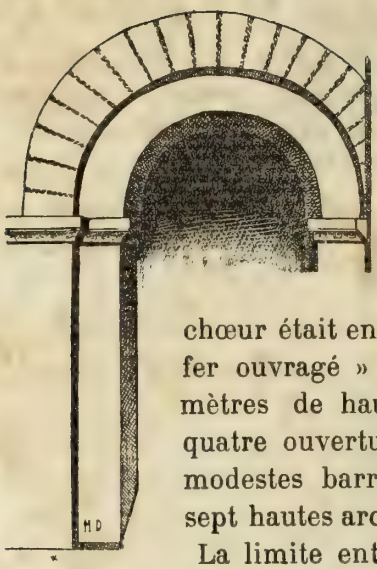


Fig. 197
Baie du chœur.
(*Des. M. Devaux, 1901.*)

UNE seconde marche indique le commencement de cette région qui est composée du *sanctuaire* et de l'*abside* et qui est circonscrite par la continuation des bas côtés.

Avant 1562, c'est-à-dire avant le sac de l'abbaye par les calvinistes, le chœur était entièrement clos ; « un grand treillis de fer ouvragé » s'élevait sur toute la largeur à trois mètres de haut, faisait à droite et à gauche, aux quatre ouvertures latérales, meilleure figure que les modestes barrières en bois actuelles, et fermait les sept hautes arcades du fond de l'abside.

La limite entre le sanctuaire et l'abside est marquée par un grand pilastre qui saillit fortement de chaque côté de l'autel, et dont le seul ornement consiste en deux tailloirs très simples au niveau des deux corniches du rond-point.

I. Le Sanctuaire

Le sanctuaire est constitué par une seule travée de voûte en berceau longitudinal (haut. : 13 m. 05), dont la courbure laisse soupçonner une ogive, à la façon des arcs à peine brisés qui font communiquer l'avant-chœur soit avec le transept soit avec le sanctuaire. Son ornementation tempérée (1) consiste, au rez-de-chaussée, à droite et à gauche, en deux baies (2) cintrées (fig. 197) dont les

(1) Comme ameublement, signalons les *sièges* des officiants (chêne), sculptés par M. l'abbé P. Charlet, curé de Saint-Pantaléon-lès-Autun (1904).

(2) A l'origine, ces baies, plus étroites, semblables à celles de la crypte, étaient peut-être placées directement sous les fenêtres. A chaque extrémité et au milieu se trouvait un pilastre qui était le prolongement des colonnettes.

Fig. 198 Fig. 199

Colonnettes du sanctuaire (chevronnée) (lisse).
(*Dessins de Fragonard, 1825.*)

arcades reposent sur des piédroits munis d'un tailloir chanfreiné, ouvertes dans les massifs en belles assises qui séparent le chœur d'avec le déambulatoire ; — à l'étage supérieur, en deux fenêtres, aussi à plein cintre, qu'encadrent des arcatures (1) soutenues, dans les points de juxtaposition, par deux colonnettes courtes, et, en flanc, par une seule. A droite, la première et la quatrième (fig. 199) colonnettes sont lisses ; la seconde, chevronnée (fig. 198) ; la troisième, torse (fig. 201). A gauche, au contraire, la seconde et la troisième sont lisses, mais la première affecte la forme d'un tronc de pyramide quadrangulaire à cannelures (f. 200) et la quatrième est octogone (209). Toutes ces colonnettes sont isolées.

Très variés aussi les chapiteaux: à gauche, le premier (fig. 207) et le quatrième (fig. 209) sont à crochets ; le second et le troisième, accouplés, ont une ornementation végétale un peu moins simple (fig. 208). Ceux de droite présentent, le premier, un feuillage ; le quatrième, deux corps d'animaux ailés dont la tête unique fait volute (fig. 199) ; le second et le troisième, deux histrions : l'un donne à ses genoux une position assez comique ; tandis que son

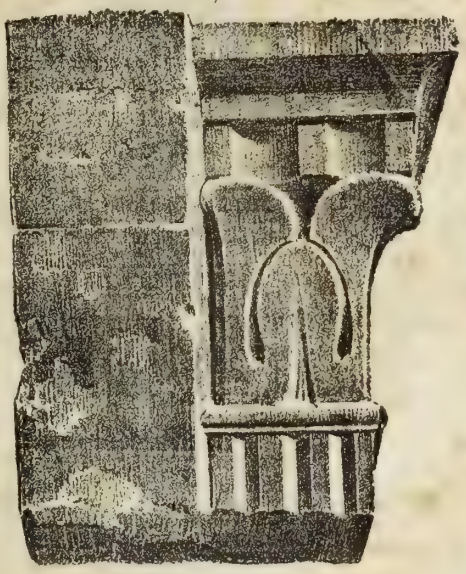


Fig. 200

1er Chapiteau (gauche) du sanctuaire.
(*Dessin de Jorand.*)

Une ligne perpendiculaire encore apparente accuse les anciens équarris et prouve que les pierres de taille placées au-dessous des fenêtres entre ces lignes perpendiculaires ont été ajoutées postérieurement.

(1) La tringle de fer placée horizontalement au-dessus des arcatures sert à suspendre les tentures de deuil. — Au-dessus de la corniche sont des tirants destinés à relier et consolider le massif du chœur.

Fig. 201

voisin, qui s'évertue à égayer la galerie en marchant la tête entre les jambes, le front en haut et le regard en avant, est une preuve lapidaire qu'à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe, on connaissait déjà l'homme-caoutchouc ! (fig. 201) (1).

A l'extrémité du sanctuaire, *maître-autel* roman (pierre de Préty, 1852), surmonté d'un gradin et d'un tabernacle en marbre blanc dont la porte, cuivre doré, a remplacé (décembre 1899) la porte de marbre fracturée par des cambrioleurs dans la nuit du 8 au 9 novembre précédent. Aux deux grands lampadaires (1898) et aux bras d'appliques (1899) ajoutez les becs Auer dissimulés dans les encoignures et la rampe de gaz qui court sur la corniche de l'abside, et vous comprendrez que si, la journée, le chœur est inondé de clarté, il peut, la nuit, recevoir une brillante illumination.

(1) On sait que l'imagination des sculpteurs romans ne connut guère de limites : symbolisme mystique, caprice de l'artiste, rancune même personnelle, tout pouvait donner naissance à des figures plus ou moins grotesques.

Cliché L. Fernique

Fig. 386 — Fig. 387

Fresque des arcs impairs — *Fresque des arcs pairs*

(*Réduction d'une aquarelle de Denuelle, 1845 ; A. D. B.-A.*)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 385

Les chapiteaux

UN COIN DU DÉAMBULATOIRE

II. L'Abside

L'abside est terminée par une voûte en cul-de-four, où s'alignent deux crevasses plus laides que dangereuses.

Sous le cordon de la voûte règne une jolie galerie circulaire formée de trois fenêtres plein cintre (et, aux extrémités, de deux demi-fenêtres aveugles), flanquées de colonnettes rondes à bases cannelées et à chapiteaux sculptés représentant, l'un, des oiseaux, les autres, des feuillages, séparées entre elles par un pilastre à rainures ou à moulures. Les deux pilastres des extrémités sont

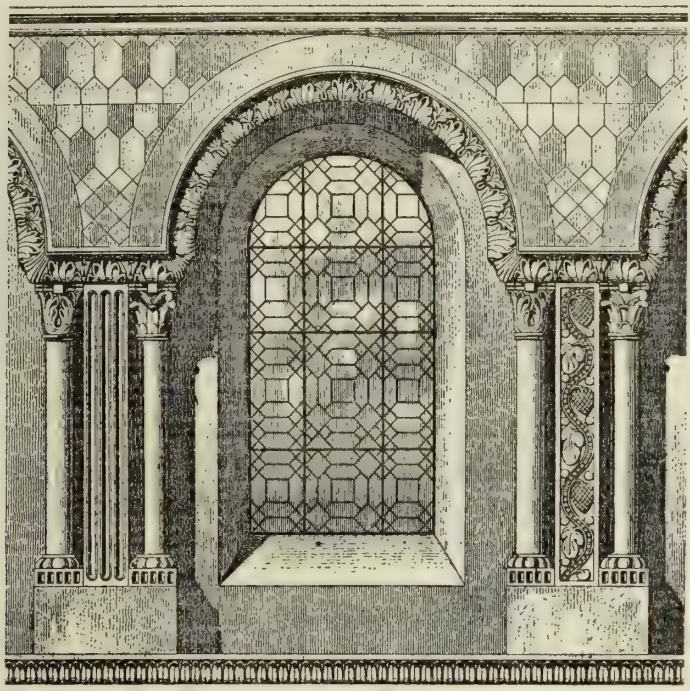


Fig. 202
Fenêtre gauche de l'abside.
(*Dessin Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

cannelés ; les deux autres présentent : celui de droite, des roses, celui de gauche, une branche ondulée chargée de grappes et de feuilles (fig. 202). Un feston à palmettes contourne les archivoltes des fenêtres pour redescendre sur les impostes et les chapiteaux des colonnettes et couronner ainsi comme d'une guirlande le sommet de toute cette somptueuse décoration.

Les trois vitraux en couleurs représentent, assis, chacun des membres de la sainte Famille de Nazareth : au centre, *Jésus* appuyant sa tête contre une grande croix ; à gauche, *Marie* ; à droite, *S. Joseph.*

Entre les archivoltes des fenêtres et la corniche supérieure de la voûte, la surface circulaire de la muraille est rehaussée de petites pierres en losanges et en hexagones enclavées et emboîtées les unes dans les autres en forme de mosaïque.

Séparées de la galerie par une autre corniche ornée de feuilles en billettes, sept grandes arcades à plein cintre, dénuées d'archi-

Fig. 203

Chapiteau central de la colonnade.

Fig. 204

2me Chapiteau (gauche) de la colonnade.

(*Dessins Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

voltes, laissent voir le déambulatoire et les chapelles absidales et donnent de l'air et du lointain à cette région. Elles sont supportées par six colonnes rondes qui reposent, à hauteur d'appui, sur un large soubassement circulaire à rebords dont les riches chapiteaux présentent, deux à deux, à partir du centre, une ornementation à peu près symétrique en feuillage roman.

Sur l'intrados des petits arcs de la colonnade, on aperçoit des restes de peintures romanes du XIIe siècle. Ce sont : aux arcs pairs, « des palmettes alternes formant ce qu'en blason on nomme le plumeté » ; aux arcs impairs, « un ornement curieux qu'on croirait

Fig. 205
Fresque de l'intrados de la colonnade.
(*L.de Verneuil, 1901.*)

emprunté à l'art héraldique allemand et nommé échiqueté flanqué » (1) (fig. 205).

Avez-vous observé que les deux corniches de l'abside n'ont pas la même courbure à leurs extrémités ? Celle du haut, pour raccorder, au coup d'œil, la voûte du rond-point avec la voûte du chœur, se rapproche du pilier carré ; celle du bas, plus régulière, laisse davantage en retrait (1 mètre) le soubassement de la colonnade. C'est un expédient de l'architecte de 1119.

Serait-ce cet architecte qui aurait fait lui-même sa caricature ? Contre le pilier qui termine le sanctuaire, près de la première arcade droite de la colonnade, dans l'enfoncement, environ à un mètre du plancher, voyez, gravée en creux dans la pierre, cette figurine (20 centim. de haut) qui tient un livre de la main gauche (fig. 206).

Fig. 206
Figurine de l'abside.
(*L. de Verneuil, 1901.*)

En veine de documents lapidaires historiques, allons lire le nom de l'artiste qui aurait bâti le transept Sud. Disons au revoir, pour un instant, à la colonnade de l'abside et à ses délicieux chapiteaux. Quittant le chœur, pénétrons dans le déambulatoire par une des deux baies de droite, et dirigeons-nous vers l'arc roman qui met le croisillon Sud en communication avec le bas côté méridional.

Fig. 207

Fig. 208

Fig. 209

Chapiteaux gauches du sanctuaire.
(*Dessins Questel, A. D. B.-A.*)

(1) Marcel Canat, *Congrès archéologique de 1850*, p. 104.

§ III

CROISILLON MÉRIDIONAL

Chapelle du Saint Sacrement et du Sacré Cœur

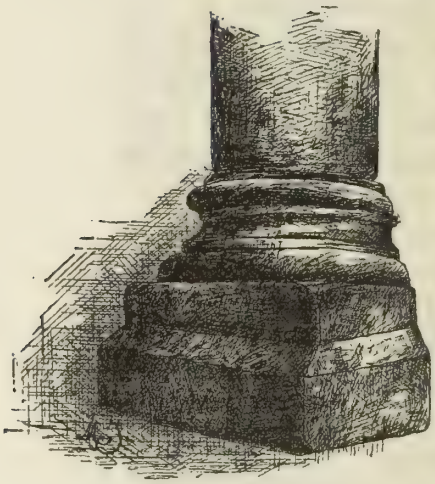


Fig. 210

Base de la colonne gauche de l'arcade du transept Sud. (*Dessin de M. Juillet, 1903.*)

Blottie contre la base de la colonne méridionale (faces Nord et Ouest), à droite de l'arcade ouverte entre le collatéral Sud et le transept, l'inscription RENCO ME FECIT (1) présente des caractères qui paraissaient du Xe siècle à Juénin (2).

— La structure des deux jolies bases de l'arcade et le fini des chapiteaux militent en faveur du XIe ou du XIIe siècle; « à moins, comme le fait remarquer Marcel Canat, que la pierre où elle est gravée soit plus antique que la colonne dont elle fait la base » (3).

Seules les lettres du milieu (face Nord) NCO M et les deux lettres IT (face Ouest) sont primitives. Sur les deux angles de la base, refaits à la partie supérieure, les caractères sont moins fortement gravés, et l'ouvrier a écrit par erreur EECIT au lieu de FECIT.

Ce croisillon, moins élevé que celui du nord, est à une seule travée de voûte en berceau, qui affleure le cintre d'une fenêtre aujourd'hui aveugle.

La voûte s'appuie, du côté du mur extérieur, sur deux piliers angulaires, qui se terminent curieusement en un double biseau for-

(1) C'est-à-dire : Renco m'a fait. — Cette inscription fut longtemps cachée sous un enduit. Aussi le secrétaire de la commission des Monuments historiques a-t-il écrit : « *On voyait autrefois* quelques lettres gravées... »

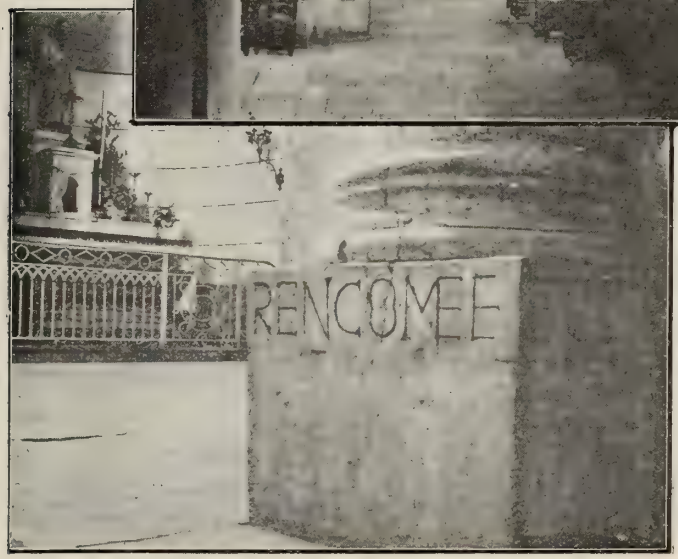
Le même auteur ajoute : « Une inscription semblable se lit sur un des chapiteaux de l'église de Saint-Pierre à Chauvigny (Vienne) : GODEFREDUS ME FECIT. Reste une difficulté : Si RENCO est le nom d'un homme, cet homme était-il l'architecte de l'église ou le religieux qui surveillait les travaux, ou enfin un des bienfaiteurs du couvent ? » (*Saint-Philibert de Tournus*, p. 11) — Ce serait plutôt le moine-architecte qui a présidé à la construction de cette partie de l'édifice.

(2) Juénin (p. 376) a lu U au lieu de O : Rencu me fecit.

(3) *Congrès archéologique de France de 1850*, p. 107.

Fig. 388

Vue sur le collatéral Sud



Clichés M. Thibaudet

Fig 389

Base de la colonne Renco

Entrée du croisillon Sud

Cliché M. Thibaudet

Fig. 390

La Véronique (peinture en bois, XVIIe siècle)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 391

Le Baptême (gouache du P. Greys, 1692)

TABLEAUX DU CROISILLON SUD

Clichés M. Thibaudet

Fig. 393 — *La décollation*

Fig. 392 — *La prison*

SAINT JEAN-BAPTISTE
(*Ancienne peinture murale relevée par J. Martin*)

mant angle dièdre intérieur ; au milieu, sur deux pilastres qui descendent jusqu'au pavé (le pilastre Ouest, rapiécé, a une base dont la partie supérieure est ornée d'un filet); du côté du chœur, contre les massifs de la coupole.

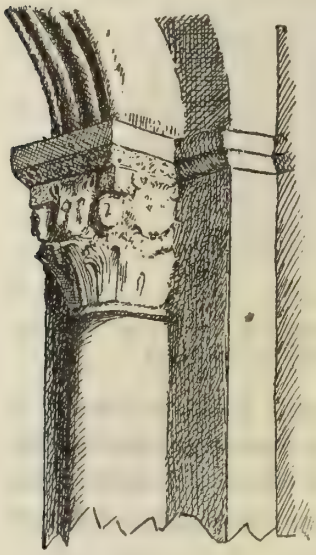


Fig. 211
Chapiteau gauche de l'arcade du transept Sud. (*Dessin de M. Dumont, 1902.*)

Les six chapiteaux de cette région, d'un fini remarquable, sont à ornementation végétale, à l'exception du chapiteau Nord de l'arcade (entièrement orné) qui présente trois groins alternant avec deux têtes humaines (fig. 211), et du chapiteau angulaire Sud-Est où l'on voit, comme dans l'un des chapiteaux Nord-Est de la coupole, une figure vomissant deux salamandres.

Le flanc Ouest de cette région n'est accidenté que par deux arcades dont l'une, plus petite, correspond au collatéral, et l'autre, aujourd'hui entièrement plate, possédait autrefois, avant la restauration de 1846, une fenêtre gothique.

Le flanc oriental est percé de deux fenêtres: l'une placée au-dessus de l'arc qui établit communication avec le déambulatoire; la seconde (*vitrail* (1) représentant *l'enfant Jésus*), au-dessus de l'absidiole voûtée en cul-de-four qui abrite l'autel du Saint Sacrement (2).

Le tombeau de l'autel, les deux colonnes surmontées de chapiteaux ioniques, l'archivolte et le soubassement en pierre rouge de Tournus, « pierre si belle, si polie et si bien travaillée, que ceux qui ne la connaissent pas la prennent pour du beau marbre jaspé » (3), ont été placés en 1702 par le cardinal de Bouillon (4), à

(1) Des ateliers de M. Bégule, peintre-verrier à Lyon.

(2) Le card. de Bouillon a érigé l'autel sous ce vocable en 1702 ; et le Saint Sacrement y réside pendant l'été (sauf le dimanche).

(3) Juénin, p. 356.

(4) Le cardinal fit alors murer la porte établie dans l'absidiole (XVIe siècle et qui donnait accès à la chambre du sonneur. Cette chambre avait été ménagée « entre la chapelle et le chœur » (Juénin, p. 376).

son retour de Rome, où il avait eu le singulier honneur d'ouvrir la porte sainte (1).

Fig. 212

Médaille commémorative de l'ouverture de la porte sainte par le cardinal de Bouillon. (*Réduction d'une gravure conservée au musée de Tournus.*)

Sur son ordre, Sarrabas, peintre lyonnais, avait représenté à fresque, dans la coquille, l'ouverture de la porte sainte, et au-dessous, de chaque côté du tabernacle, à la place du revêtement actuel de marbre blanc, le sacre et le couronnement du pape Clément XI.

Ces fresques, aujourd'hui détruites, recouvraient une antique et naïve peinture murale placée dans l'embrasure de la fenêtre du fond, derrière les plaques de marbre blanc: d'un côté, *saint Jean-Baptiste dans la prison;* de l'autre, *la décollation de saint Jean* — Ces deux scènes du Précurseur, M. J. Martin a eu la précaution de les reproduire sur une toile unique, au moment de la pose des marbres blancs.

A DROITE, le prisonnier, sa longue chevelure en désordre, les bras liés, regarde à travers les barreaux, le geôlier ouvre la porte ; au-dessus des créneaux, quatre personnages. — A GAUCHE, le bourreau dégaine ; le saint attend en extase.

C'est à l'issue de la guerre franco-allemande que furent établis le revêtement, le tabernacle et le gradin, en même temps que la statue de N.-D. du Sacré Cœur (2) et la plaque commémorative:

A N.-D. du Sacré Cœur
Tournus préservé de l'invasion, 1871.

(1) V. plus haut, pp. 199-201.

(2) Non reconnue par Rome, cette statue, où l'enfant Jésus se tient debout devant Marie (H. 1 m. 50 ; marbre blanc, par Boutte, de Louhans), est conservée, non comme objet de culte, mais en souvenir du vœu des habitants.

Derrière le tabernacle, sur un socle, statue du *Sacré Cœur* (1).

Les murs du croisillon sont ornés de onze tableaux disposés sur deux rangs: trois toiles, une peinture sur bois et sept gouaches.

Au rang inférieur: *Les sept Sacrements* (miniature sur parchemin, (H. 0 m. 65, L. 0 m. 80; cadres en bois doré style Louis XIV). — Voici l'ordre dans lequel ils sont placés, à partir de la chapelle : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre, le mariage. — Au bas du tableau de l'extrême-onction, on lit, en lettres d'or : « *Les sept Sacre*ts *d'après Le Poussin ont esté heureuse*t *achevés 1692 par le père Antoine* GREYS, *Relig*x *Cordelier de l'Obs*ce, *qui a l'honneur de travailler uniquement depuis trente-deux ans en miniature pour* S. A. R. MONSIEUR, *Frère Unique du* ROY LOUIS LE GRAND ». — Les personnages sont gauchers.

Sous le tableau du mariage, écusson en pierre.

Au second rang, sous l'arcade latérale Ouest: *Vision de saint François de Sales* (toile, H. 1 m. 45, L. 1 m. 42 ; école française XVIIIe siècle ; cadre cintré, en bois doré).

A droite, le saint évêque à genoux, en extase, contemplant les cœurs unis de Jésus (couronne d'épines) et de Marie (glaive) placés au milieu d'un ciel lumineux. Au-dessus, le Père éternel. Tout autour, treize anges d'attitudes différentes.

Sur le mur du fond, trois tableaux :

A droite, *La Véronique* (délicieuse peinture sur bois, école française XVIIe siècle (2) ; H. 0 m. 54, L. 0 m. 81 ; cadre semblable à ceux des sacrements).

Chargé de sa pesante croix, Jésus tombe. Une femme approche de la divine face un linge. A gauche, les deux larrons, dont l'un boit à l'amphore qui lui est présentée. La foule suit et précède le Christ. Sur le Calvaire, une multitude de petites croix.

Au milieu *Christ mourant* (toile, H. 1 m. 45, L. 1 m. ; école française XVIIIe siècle, cadre en bois sculpté) (3).

A gauche, *La Pensée de la Mort* (toile de l'école française du XVIIe siècle ; H. 0 m. 65, L. 0 m. 80).

Un cardinal est en méditation, assis, la tête appuyée sur le bras droit, l'index de la main gauche posé sur un crâne. Çà et là un crucifix, un chapeau cardinalice, un manuscrit ouvert, une clepsydre en repos, un bougeoir dont la chandelle est usée, avec la légende « Cogita mori ».

(1) La statue actuelle (carton romain ; 1 m. 20) doit être remplacée par un *Christ Rédempteur* (haut. 1 m. 70).

(2) Miniature attribuée à Lanfranc.

(3) Don de M. de La Croix d'Azolette, au milieu du XIXe siècle.

Avant de pénétrer dans le déambulatoire, jetons un regard sur les deux bas-reliefs sculptés « à 6 mètres de hauteur environ contre le pilastre de droite, à l'angle de la chapelle et du déambulatoire », sur une pierre unique.

« Le faire primitif, barbare, de ces sculptures en saillie permet de les regarder comme antérieures au xe siècle : ce sont probablement des débris de constructions plus anciennes, utilisés dans la réfection de cette partie de l'édifice (1).

Sur la face Nord de cette pierre se voit un loup à mi-corps ; sur la face Ouest, un âne représenté verticalement (2).

Fig. 213
Chapiteau du déambulatoire.
(*Dessin de Questel, 1843 ; A. D. B.-A.*)

(1) « L'Abbaye de Tournus », septembre 1899, p. 219.

(2) Ces deux animaux remettent en mémoire la fameuse légende de Jumièges que donnait, en août 1850, *le Magasin des Demoiselles*, et que vient de rappeler le biographe de saint Ouen dans le chapitre consacré à la fondation du couvent de vierges à Pavilly :

« Pavilly paya à saint Philibert la dette de reconnaissance en se chargeant du linge de la sacristie de Jumièges. Le moyen âge a consacré ces faits tout simples par une légende très expressive. On raconte que sainte Austreberte (abbesse du monastère) avait confié à un âne familier le service hebdomadaire de Pavilly à Jumièges et de Jumièges à Pavilly. L'âne, son chemin une fois connu, allait facilement, sans guide, d'un monastère à l'autre. Or, un jour (était-ce au départ de Pavilly ou au retour ?) il fut assailli par un loup féroce et étranglé sans merci. Austreberte, ayant surpris le coupable en flagrant délit, l'accabla de reproches, et, en punition de son crime, lui intima l'ordre de remplir désormais l'office dont l'âne s'était jusque-là si fidèlement acquitté. Le loup s'inclina avec respect devant l'abbesse et devint son commissionnaire » E. Vacandard, *Vie de saint Ouen*, p. 214. Paris, Lecoffre, 1902.

Fig. 395

Le loup et l'âne

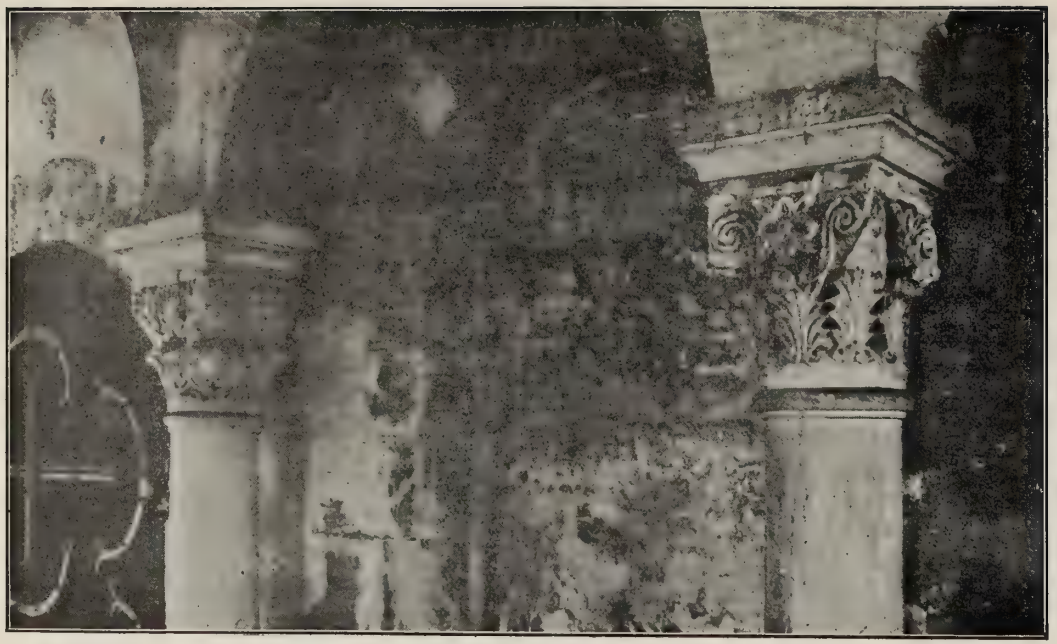
(Bas-reliefs sculptés sur les deux faces d'une pierre du pilastre de droite, à l'angle du croisillon Sud et du déambulatoire, à 6 mètres environ de hauteur.)

Fig. 394

Vue sur l'absidiole du croisillon Sud

Clichés M. Thibaudet

CHAPELLE DU SAINT SACREMENT ET DU SACRÉ CŒUR



Cliché M. Thibaudet

Fig. 396
CHAPITEAUX DE LA SECONDE ARCADE DU DÉAMBULATOIRE (COTÉ SUD)

Fig. 397
Le chapiteau gauche

Fig. 398
Porte de la sacristie (fer forgé, 1889

Clichés M. Thibaudet

ARCADE DE LA SACRISTIE

Cliché M. Thibaudet

Fig. 399

Chapiteau droit de l'entrée

Cliché G. Lalouet

Fig. 399[1]

Intérieur de la chapelle depuis Xbre 1904

CHAPELLE DE LA VIERGE IMMACULÉE

Cliché M. Thibaudet

Fig. 400

LE DÉAMBULATOIRE

§ IV

DÉAMBULATOIRE ET CHAPELLES ABSIDALES

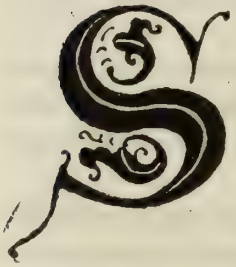


Fig. 214

SUIVANT l'étymologie latine « deambulatorium », le déambulatoire est cette galerie en forme de fer à cheval, prolongement des bas côtés, qui va d'un croisillon à l'autre en circonscrivant le chœur.

Il est séparé de l'abside par le soubassement à hauteur d'appui (environ 1 m. 50).

C'est dans cette zone que s'ouvrent, à gauche, les quatre baies du chœur, et, à droite, les chapelles absidales. En outre, le jour arrive par les grandes arcades de l'abside et par quatre larges fenêtres plein cintre alternant avec les chapelles.

Les *vitraux* représentent les quatre évangélistes accompagnés de leurs attributs respectifs (1).

Basse (5 m. 80), la *voûte* tournante en berceaux est à neuf travées: celle de chaque bout plus longue et en ligne droite; les sept autres décrivant une courbe semi-circulaire. Elle retombe, du côté des murs extérieurs, sur quatorze colonnettes rondes isolées, dont les chapiteaux variés forment des enroulements plus ou moins compliqués, la plupart à double rang, d'un style ancien. Les colonnettes reposent elles-mêmes deux à deux (trois aux deux extrémités) sur un soubassement en pierre de taille (2), ouvert de distance en distance pour donner accès aux chapelles rayonnantes. Elles forment ainsi une suite de treize arcades gracieusement échelonnées autour du déambulatoire, mais non exactement placées dans l'axe des chapelles. L'arcade double de l'entrée n'est pas ouverte ; elle présente, dans la seconde de ses baies aveugles, l'embrasure d'une fenêtre murée.

A partir de la naissance de la courbe, les travées sont indiquées par huit arcs doubleaux qui s'appuient, à gauche, sur les pilastres et la colonnade de l'abside; à droite, sur des petits corbeaux sem-

(1) Ateliers Thibaud, Clermont-Ferrand, 1868.

(2) Ce soubassement servait autrefois de banc. De droite à gauche il va en s'exhaussant. — Il repose sur le dallage. — Les pierres du dessus ont été remplacées.

blables au tailloir des chapiteaux au-dessus desquels (environ 1 m.) ils sont fixés.

A la place du dallage actuel régnait autrefois une mosaïque représentant le zodiaque (1). Juénin suppose que la mosaïque s'étendait aussi aux chapelles rayonnantes.

Ces chapelles sont au nombre de cinq. L'une, mieux ornée et plus haute, est posée dans l'axe de la nef majeure. Toutes offrent cette particularité qu'elles sont à chevet rectangulaire, au lieu d'être terminées en rond-point.

N'ayant pas subi la même surélévation que le déambulatoire, elles sont de deux marches en contre-bas (sauf la première à droite, restaurée et convertie en sacristie, où l'on entre de plain-pied).

Les trois chapelles absidales sont percées de trois fenêtres, une au fond (2) et une sur chaque côté. Les autres n'ont pas de croisée du côté du transept (depuis l'établissement de l'absidiole des croisillons).

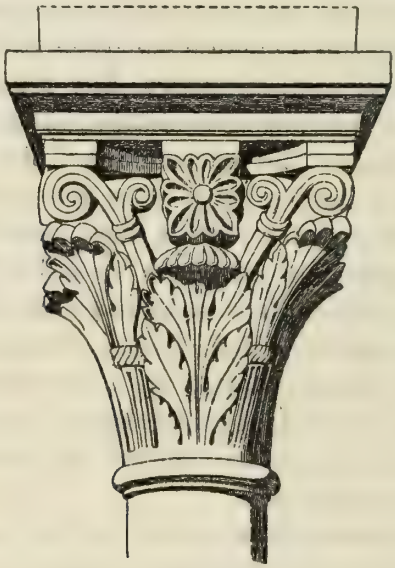


Fig. 215

1er Chapiteau de la colonnade.
(*Dessin Questel, 1843, A. D. B.-A.*)

(1) Voir plus haut, pp. 206-207.

(2) La fenêtre du fond est masquée dans la chapelle centrale et dans celle de droite.

I. Première Chapelle à droite, la Sacristie

(*autrefois chapelle de saint Vincent*)

Une belle porte en fer massif (1), à gonds très apparents (2), protège la sacristie (3).

Autrefois dédiée à saint Vincent, restaurée au XIIIe siècle, cette chapelle servait déjà de sacristie avant 1562. A partir de 1635, les chanoines y tinrent leur chapitre.

Elle présente une voûte à croisées d'ogives avec nervures et clef (tête du Sauveur) et deux petites fenêtres ogivales.

Sous l'arc de la porte, fragments de fresques du XVe siècle.

Beaux meubles en chêne, reliés par une boiserie (1889).

Il ne reste aucun des anciens ornements ou vases sacrés.

II. Deuxième Chapelle à droite, rayonnante

DÉDIÉE A LA VIERGE IMMACULÉE (4)

(*autrefois à saint Pierre*)

L'autel roman en pierre blanche de Tournus (1852) est orné, depuis 1901, d'un ancien tabernacle que ferme une jolie porte moderne en bronze doré.

Au-dessus de l'autel, statue de la Vierge (5).

Les trois fenêtres sont décorées de feuillages en plâtre. En ces moulures modernes on reconnaît l'ornementation qui décore le fond de l'abside.

(1) Forgée en 1889 par Fr. Pelletier, serrurier à Tournus.

(2) Les ferrures devaient se trouver à l'intérieur. Une fois la pièce achevée, MM. les Fabriciens estimèrent avec raison que ce travail ne devait pas rester caché ; et la porte fut à dessein tournée à l'envers.

(3) C'est grâce à la solidité de cette porte que la sacristie fut préservée du pillage dans la nuit du 8 au 9 novembre 1899 (cf. « L'Abbaye de Tournus », décembre 1899).

(4) Vers le milieu du XIXe siècle, cette chapelle fut dédiée à sainte Philomène. En 1904, à l'occasion du 50e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la statue de la martyre fut descendue dans la crypte et remplacée par celle de la sainte Vierge.

(5) La statue qui surmonte aujourd'hui (1904) l'autel est une Vierge Mère (carton-plâtre ; haut. 1 m. 40). Mon désir est de la voir bientôt remplacée par une Immaculée de marbre. De la sorte les trois autels dédiés à Marie chanteraient la trilogie mariale : l'Immaculée, la Mère de Dieu et Notre-Dame de Pitié.

III. Chapelle absidale centrale

DÉDIÉE A SAINT PHILIBERT

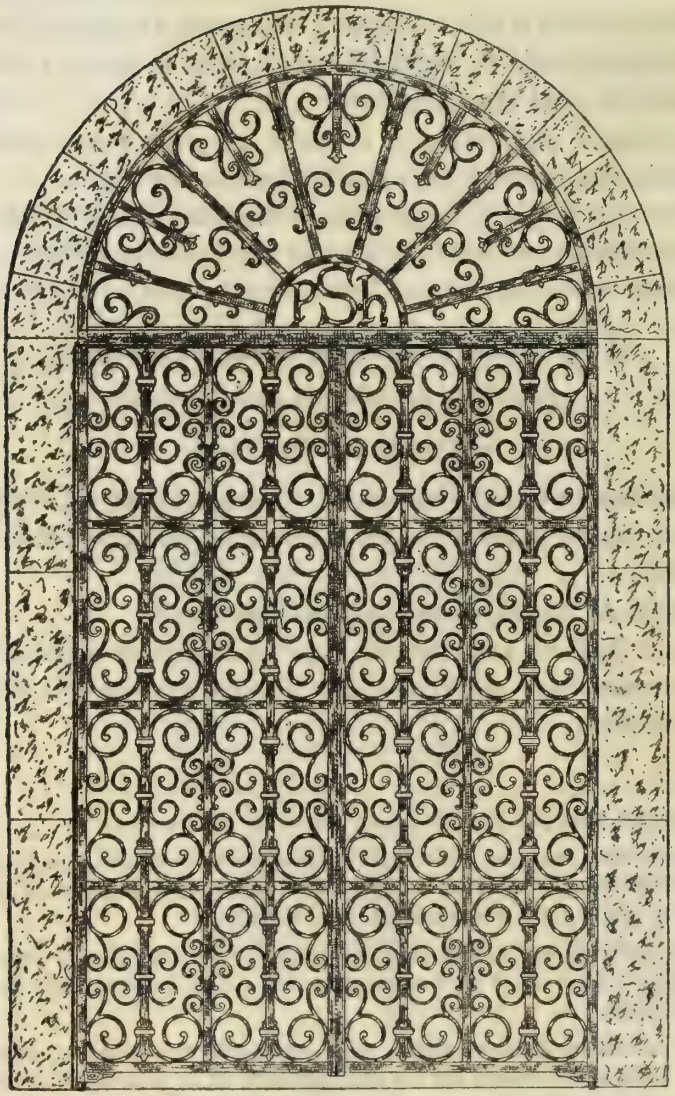


Fig. 216

Grille de la chapelle Saint-Philibert.
(*Dessin de J. Blot-Galland.*)

Largeur, 1 m. 80 ; hauteur des vantaux, 2 m. 70 ; hauteur de l'imposte, 0 m. 90.
Poids total de la grille, 750 kilogrammes.

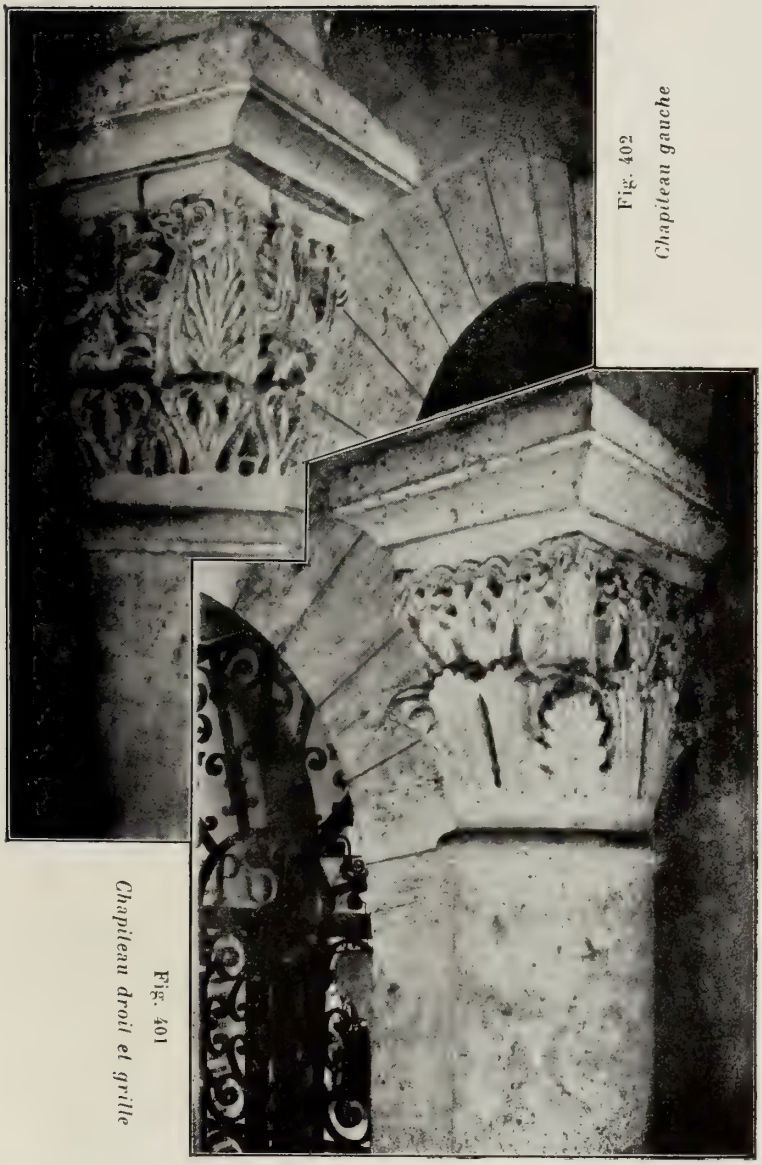


Fig. 402
Chapiteau gauche

Fig. 401
Chapiteau droit et grille

Clichés M. Thibaudet

CHAPITEAUX DE L'ARCADE DE LA CHAPELLE SAINT-PHILIBERT

Cliché M. Thibaudet

Fig. 404

2me *chapiteau*

Cliché M. Thibaudet

Fig. 403

1er *chapiteau*

CHAPITEAUX DE LA CHAPELLE SAINT-PHILIBERT

Cliché H. T.

Fig. 405

CHAPELLE SAINT-PHILIBERT

Cliché M. Thibaudet

Fig. 406

Croix de l'autel Saint-Philibert

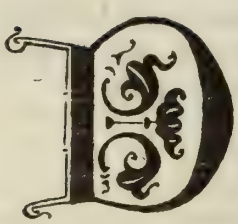


Fig. 217

Dès l'époque de son érection, cette chapelle fut dédiée à saint Philibert. De vouer au saint abbé la chapelle d'honneur, alors que le maître-autel était sous le vocable de la mère de Dieu, quoi de plus naturel pour des religieux de la sainte Vierge et de saint Philibert ?

Juénin mentionne une fondation de rentes faite en 1352 par Pierre de Cros, qui « fit acheter pour cet effet deux livres parisis de cens sur Tournus ».

Après le Concordat, cette chapelle et ses deux sœurs absidales servirent « de magasins pour les chaises, les balais et les autres instruments profanes » (1), dans le fond du déambulatoire fermé au public.

Aussi, dans la première moitié du XIXe siècle, les Tournusiens connaissaient à peine la charmante chapelle absidale centrale « que les six colonnettes placées sur un stylobate, coiffées de vénérables chapiteaux et reliées entre elles par des arcatures plein cintre, distinguent élégamment d'avec les deux chapelles avoisinantes » (2).

L'un de nos prédécesseurs l'avait dédiée au Sacré Cœur de Jésus. C'est ce qui explique la présence de vitraux représentant des apparitions peu en harmonie avec le culte de saint Philibert.

La translation des reliques dans une nouvelle châsse (1901) a permis de rendre à saint Philibert son sanctuaire primitif.

Déjà, quelques mois auparavant (novembre 1900), la chapelle destinée à recevoir les précieux ossements avait vu protéger son entrée par une solide **grille** romane en fer bronzé (3) (fig. 216).

Elle se compose d'une porte à deux vantaux-ouvrants et d'une imposte fixe en plein cintre. — Chaque vantail est constitué par un cadre de fer carré divisé par des montants et traverses en huit panneaux semblables garnis de volutes soit isolées, soit soudées entre elles. — Dans l'imposte, les traverses deviennent des rayons se rivant sur un demi-cercle qui sert d'encadrement aux trois lettres P. S. H. (S. Ph., sanctus Philibertus) (4).

De chacun des chapiteaux des colonnes médianes descend une lampe à laquelle est suspendu l'écusson de l'abbaye.

(1) P. Mérimée, *Voyage dans le midi : Tournus.*

(2) « L'Abbaye de Tournus », septembre 1900.

(3) Sortie des ateliers de M. Blot-Galland, à Tournus.

(4) Cf. « L'Abbaye de Tournus », décembre 1900.

Sur les *plaques* de marbre de Carrare fixées aux murs latéraux, sont écrites, en lettres capitales rouges : à droite, la vie de saint Philibert ; à gauche, les diverses translations de son corps.

Sur la plaque de droite :

SAINT PHILIBERT
NAQUIT A EAUZE (GASCOGNE) EN DCXVI.

IL FUT ÉLEVÉ A VIC-JOUR, AUJOURD'HUI AIRE (LANDES),
OU SON PÈRE FUT SUCCESSIVEMENT GOUVERNEUR ET ÉVÊQUE.
ADMIS A LA COUR DU ROI DAGOBERT Ier, IL S'Y LIA D'AMITIÉ
AVEC UN OFFICIER PALATIN, LE FUTUR ARCHEVÊQUE SAINT OUEN.
VERS L'AGE DE VINGT ANS, IL SE FIT MOINE A REBAIS (BRIE).
APRÈS AVOIR VISITÉ LES MONASTÈRES DE FRANCE ET D'ITALIE,
IL EMPRUNTA AUX STATUTS DE SAINT BENOIT ET DE SAINT COLOMBAN
LA RÈGLE ÉCLECTIQUE QU'IL IMPOSA A SES NOMBREUX RELIGIEUX.
FONDATEUR DE LA CÉLÈBRE ABBAYE DE JUMIÈGES (NORMANDIE),
IL OCCUPA SES DISCIPLES A DÉFRICHER LES LANDES NEUSTRIENNES,
A RACHETER LES CAPTIFS ET A CONVERTIR LES POPULATIONS.
IL ÉTABLIT DES COUVENTS A PAVILLY ET A MONTIVILLIERS
(SEINE-INFre) ET RÉFORMA LE MONASTÈRE DE QUINÇAY (POITOU).
IL OSA FAIRE DES REMONTRANCES AU CRUEL MAIRE DU PALAIS
EBROIN, QUI, POUR SE VENGER, SUSCITA INTRIGUES ET CALOMNIES,
ET RÉUSSIT A LE FAIRE EXILER ET JETER EN PRISON A ROUEN.
IL PASSA SES DERNIÈRES ANNÉES A NOIRMOUTIER (VENDÉE),
ILE CIVILISÉE PAR LUI : ENTOURÉ DE L'ÉCLAT DES MIRACLES,
IL Y MOURUT, ABBÉ DE SON MONASTÈRE, LE XX AOUT DCLXXXIV.

Sur la plaque de gauche :

LE CORPS DE S. PHILIBERT
FUT INHUMÉ A NOIRMOUTIER (684-836).

DEVANT LES INVASIONS NORMANDES SES MOINES L'EMPORTÈRENT
D'ABORD EN BASSE-BRETAGNE, A SAINT-PHILBERT DE GRANDLIEU,
OU L'ON CONSERVE ENCORE SON SARCOPHAGE DE MARBRE ;
PUIS EN ANJOU, A CUNAULD, DCCCLV ; EN POITOU, A MESSAY ;
EN AUVERGNE, A SAINT-POURÇAIN, ENFIN EN BOURGOGNE :
AVEC GEILON ILS ARRIVÈRENT A TOURNUS LE XIV MAI DCCCLXXV
CETTE SÉRIE D'ÉMIGRATIONS ACCOMPAGNÉES DE PRODIGES
FUT UN PÈLERINAGE TRIOMPHAL A TRAVERS LA FRANCE.
A TOURNUS, LE SAINT CORPS REÇOIT DEPUIS PLUS DE M. ANS.
LES HOMMAGES DES PRINCES, DES PRÉLATS ET DES PEUPLES.

En 1793, lors de la spoliation de la chasse de cuivre,
Il fut sauvé par la femme du menuisier Laurent,
Qui le cacha dans sa demeure pendant la Révolution.
Rapporté en M.DCCCIV et placé sur l'autel de saint Ardain,
Il fut mis en M.DCCCXLI dans une chasse gothique en bois.
En mai M.CMI, sous la présidence de S. E. le card. Perraud,
Eurent lieu les magnifiques fêtes philibertines :
La translation des reliques dans la chasse de bronze
Et la déposition de la chasse dans cette chapelle.

Sur la plaque du fond, à l'extrémité du cintre, se lisent, en lettres majuscules dorées, les mots :

Corps de SAINT PHILIBERT, Abbé

et au bas, à droite des consoles : Jumièges ; entre les consoles : Tournus ; à gauche des consoles : Noirmoutier.

Chacun de ces trois noms est surmonté du blason de l'abbaye respectivement désignée :

Abbaye de Jumièges : *d'azur, à la croix d'or cantonnée de quatre clefs d'argent posées en pal.*

Abbaye de Noirmoutier : *de gueules, à une croix d'argent perronnée de quatre marches.*

Abbaye de Tournus (armoiries du XVIIIe siècle).

Sur l'autel roman en pierre rouge de Préty, délicate *croix* spécialement composée pour la chapelle par l'artiste de la châsse (cuivre doré trois ors, Christ argent finement ciselé, fleurons émaillés au feu et présentant le monogramme de saint Philibert et à la base les armes de l'abbaye).

Dans la châsse supportée par deux consoles et dominant l'autel, reposent les restes mortels du patron titulaire de l'église.

Fig. 218

2me Chapiteau de la chapelle de S. Philibert.
(*Questel, 1855 ; A.D.B.-A.*)

La Châsse de saint Philibert

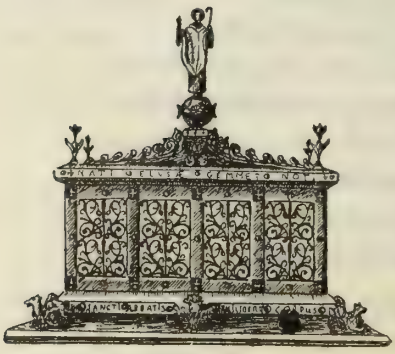


Fig. 219

Châsse de saint Philibert.
(*Dessin de M. Juillet, 1901.*)

A son Em. le card. Perraud.

A travers les périls, la misère et la mort,
Traînait par les chemins la très sainte Relique :
Mais Tournus mit sur elle une aile apostolique,
Et pour la nef errante ouvrit un calme port.

La gloire après mille ans couvre le Saint qui dort:
Car la pourpre romaine emplit la basilique,
Et la main qui conduit la barque catholique
Scelle ses os sacrés dans un sépulcre d'or.

Comme lui dans la mort, nous marchons dans la vie,
Errants dans la tourmente où notre pied dévie,
Traînés par les hasards avec peine et lenteur.

Mais sous la même pourpre et le même ciboire,
Puisse aussi quelque jour le même et grand Pasteur
Qui le scella dans l'or nous sceller dans la gloire !

A. B. Y. (1)

Fig. 220

Formé d'une double châsse, la châsse intérieure de cristal et la châsse extérieure de bronze, ce magnifique reliquaire a fait son entrée dans la chapelle en mai 1901.

Voici la description qu'en donne la plaquette destinée à rappeler les fêtes philibertines présidées par son Em. le cardinal Perraud :

« La châsse extérieure fait songer à la châsse fermée, la vraie *capsa* (lisez : coffre) de l'époque où vivait saint Philibert.

En bronze doré et ciselé, elle a l'aspect d'un grand coffret d'orfèvrerie, style romano-byzantin, forme oblongue, puissamment mouluré.

Portée par six loups (2) — loups stylisés et que de larges rinceaux relient au socle, — elle présente ses quatre faces divisées en panneaux ajourés dont les dentelles d'or de trois tons laissent apercevoir, dans le mystère de leur ombre, les vénérables ossements.

Chaque panneau est encadré de bandes et de cabochons émaillés au feu où les tons ivoire s'unissent aux rouge antique, les bleu lapis et les turquoise aux mauve et aux vert pâle.

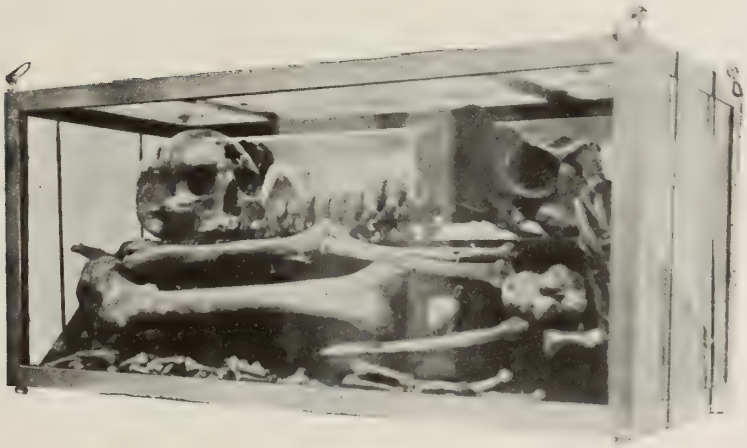
(1) « L'Abbaye », septembre 1901, p. 28 ; Les Fêtes Philibertines, p. 51.

(2) Pourquoi le loup est-il l'un des attributs de saint Philibert ? Est-ce à cause de la lutte de l'abbé contre cet Ebroïn que l'auteur anonyme de la « Vita S. Filiberti » a surnommé le loup furieux, *fremens lupus rabidus ?* expression qui explique une invocation assez étrange des litanies de saint Philibert, approuvées par Mgr de Maguerye : « Agneau plus fort que le loup ». Ou bien est-ce par allusion à la fameuse légende du loup et de l'âne mentionnée plus haut, page 360, en note?

Cliché M. Thibaudet

Fig 407

Châsse extérieure (bronze doré)



Cliché M. Thibaudet

Fig. 408

Châsse intérieure (cristal)

CHASSE DE SAINT PHILIBERT

Les mêmes émaux se retrouvent dans les rosaces de la toiture et dans les quatre fleurons des angles, d'où partent quatre rampants qui se rejoignent au centre pour enserrer une boule constellée d'émaux et de pierreries, support de la statue du protecteur de la basilique et de la ville de Tournus.

Fig. 221

Statuette de la châsse.
(*Dessin de l'abbé P. Girel.*)

Le saint est debout (30 centimètres) en costume d'officiant (chasuble antique), tenant de la main gauche une crosse fort simple et bénissant de la droite ; la tête entourée d'une auréole où se lisent les mots : *Sanctus Filibertus* (1) (fig. 221).

Au-dessous de la boule, entre les rampants, sont, sur la face, les armoiries de la ville de Tournus, en émail gravé champlevé ; sur le revers, celles de l'abbaye de Tournus traitées de même. Sur les deux moulures du haut et du bas (2) court, tracée en ciselure et matée à l'outil, la légende dédicatoire, en lettres d'or rose sur fond d'or vert et ponctuée de cabochons grenat et turquoise :

NATI ELUZAE, GEMMET (*ici*) NOTI
HERO EX INSULA
TORNUTIO, GRASSANTE NORMANO, CREDITUM
XIV MAII DCCCLXXV
SANCTI ABBATIS FILIBERTI CORPUS
HAC IN CAPSA
EM. CARD. PERRAUD SOLENNIT (*er*) DEPOSUIT
XIX MAII MDCCCCI (3)

L'inscription que nous venons de lire en faisant deux fois le tour du reliquaire a été composée de manière à présenter également un sens sur chacune des faces.»

La châsse de bronze mesure 1 mètre 13 centimètres de haut sur 0 m. 64 de large (y compris les ornements).

(1) Sur la châsse (légende et nimbe), j'ai adopté l'orthographe mérovingienne (F. au lieu de Ph.).

(2) Au bas de la moulure inférieure, sur la face, à droite, se lisent en petits caractères les mots :

Armand-Calliat et Fils, orfèvres à Lyon.

(3) C'est-à-dire : Le corps du saint abbé Philibert né à Eauze et célèbre à Jumièges, enlevé de l'île de Noirmoutier à l'époque des invasions normandes et confié à la ville de Tournus le 14 mai 875, a été solennellement déposé dans cette châsse par Son Eminence le cardinal Perraud, le 19 mai 1901.

Elle sert d'enveloppe à la *châsse intérieure* en cristal.

A fermeture hermétique, celle-ci peut être introduite ou enlevée au moyen de quatre vis à boucle.

Elle est formée uniquement de la glace supérieure à coulisse et de glaces fixées par des lames de cuivre uni. Longue de 80 centim., large de 32 et demi, haute de 36, elle renferme, distribués sur tout le pourtour sans être attachés, différents osselets des mains et des pieds, et, maintenus par des fils de laiton sur un caisson en forme de tronc de pyramide rectangulaire, le crâne et les principaux ossements. Sur la surface supérieure du caisson sont attachés le chef, la colonne vertébrale et le bassin. Sur la face, les membres supérieurs et inférieurs droits. Sur le revers, les membres supérieurs et inférieurs gauches. Sur la facette la plus rapprochée du crâne, les deux omoplates et les deux clavicules. Sur l'autre facette, les côtes et le sternum (1).

(1) En tout 105 ossements, y compris le crâne et 9 dents détachées. On en trouve l'énumération technique dans le rapport officiel du 14 mai 1901 :

« Les soussignés, docteurs en médecine demeurant à Tournus, priés de faire l'examen d'ossements conservés sous le nom de reliques de saint Philibert, certifient qu'aujourd'hui les dits ossements comprennent :

1° le crâne moins le maxillaire inférieur et les deux unguis (*ici le procès-verbal signale cinq perforations*). Sur le maxillaire supérieur gauche se trouve encore adhérente la première molaire ; comme autres dents détachées : une incisive, trois canines, quatre molaires et une grosse molaire ; — 2° les vertèbres : région cervicale, deux, dont l'atlas ; région dorsale, six ; région lombaire, cinq ; enfin le sacrum moins le coccyx ; — 3° les deux os iliaques ; — 4° douze côtes plus ou moins altérées, six de chaque côté ; du côté droit, la première ; — 5° les deux omoplates : leurs lames sont très endommagées, les crêtes acromiales sont comme usées par un frottement ; — 6° les deux clavicules ; — 7° la première portion du sternum ; — 8° les deux humérus, le cubitus et le radius droits, le radius gauche ; sept os du carpe : un semi-lunaire, un trapèze, un pisiforme, un scaphoïde, deux trapézoïdes, un pyramidal ; sept métacarpiens et seize osselets appartenant aux doigts ; — 9° les deux fémurs, les deux rotules, la moitié inférieure du péroné droit et le tibia gauche ; huit os du tarse : deux scaphoïdes, deux cuboïdes, quatre cunéiformes ; cinq métatarsiens et huit os des orteils.

En foi de quoi ils ont signé le présent rapport.

Etienne CHANAY, Henri DUNOYER. »

Nous sommes en face de reliques très authentiques, que l'histoire a suivies, comme pas à pas, à travers les provinces de France et à travers les siècles ; pouvant nommer les églises ou personnages auxquels ont été destinés les fragments absents et indiquer l'année précise des diverses extractions (cf. « L'Abbaye de Tournus », 1re série, nos 5, 9, 13, 18, 20, 22, 23, 24, 28, 29, 33).

Je n'ai pu découvrir ce que sont devenus : la côte et une partie du maxillaire envoyées à Jumièges le 19 mai 1493 ; ni la côte et la vertèbre remises le 3 mai 1630 à Marie de Médicis ; ni la grande côte et l'os du bras que le cardinal de Bouillon fit sortir de la châsse le 31 août 1686 (cf. Juénin, p. 25).

Quelques vertèbres et des fragments du crâne ou de côtes sont vénérés à Aire (Landes), à Noirmoutier (Vendée), à Saint-Philbert-du-Peuple (Maine-et-Loire), à Moëlan et à Trégunc (Finistère), à Charlieu (Loire), à Donzère (Drôme), aux Estables (Haute-Loire), à l'évêché d'Autun, à Saint-Bénigne de Dijon, en l'île Saint-Jules (Lombardie), etc.,

*
* *

Du seuil de la chapelle ne manquez pas de jeter un regard sur la nef. C'est d'ici que l'église étale toutes ses splendeurs. Et, si le soleil s'est mis de la partie et qu'à travers les fenêtres dérobées à nos regards par les arcs doubleaux il veuille jeter mystérieusement ses rayons dans les berceaux de la haute voûte, vous avouerez sans peine que les vieux moines bénédictins ont su laisser à Tournus une vivante preuve de leur génie architectural.

Fig. 222
L'intérieur de l'église vu du seuil de la chapelle Saint-Philibert.
(*Dessin à la plume de M. Juillet, 1902.*)

IV. Deuxième Chapelle à gauche, rayonnante

DÉDIÉE A SAINT JOSEPH

(*autrefois à saint Benoît*)

Sur l'autel en pierre jaune de Crest (1852), statue de S. Joseph.

A gauche, *Saint Joseph* (toile, H. 0 mèt. 95, L. 0 mèt. 68, XVIIIe siècle) tient sur ses bras l'enfant Jésus et un lis.

Vitraux : au fond, *Mariage de saint Joseph ;* à droite, *Fuite en Égypte ;* à gauche, *Mort de saint Joseph.*

V. Première Chapelle à gauche, rayonnante

LA GROTTE DE L'AGONIE

Fig. 223

3me Chapiteau du déambulatoire, à gauche de la chapelle de l'Agonie. (*Dessin de M. Juillet, 1908.*)

Dédiée primitivement à saint Pourçain, cette chapelle est dite de l'*Agonie*, depuis le milieu du XIXe siècle.

Entourées de rocailles, statues en terre cuite, grandeur nature, de *Jésus* agenouillé, les mains jointes, en face de l'*ange*. La grotte de Gethsémani est figurée par l'enfoncement ogival pratiqué à l'ouest de la chapelle (épaisseur 2 mètres).

Derrière l'ange, grisaille. — Entre la grisaille et le mur d'entrée, *la sainte Face*, cadre en bois finement sculpté. — Au fond, *Christ en Croix* (toile, H. 1 m. 65, L. 1 m. 15) (1). — A gauche, un peu dissimulée par la rocaille, peinture murale : *La mise au tombeau.*

Le Christ (fort détérioré) étendu dans un linceul est porté par deux personnages. Sur le vêtement de celui de droite, on lit encore : NOBLE... Derrière le Christ, saint Jean, la Vierge, une sainte femme et Joseph d'Arimathie debout et larmoyants. Au-dessus d'eux, les murailles de Jérusalem. A droite, l'abbé de Toulonjon en mitre ; puis, son écusson.

(1) Avant la Révolution, cette toile aurait décoré la salle de l'auditoire.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 409

CHAPELLE SAINT-JOSEPH

Cliché M. Thibaudet

Fig. 410

VUE SUR LE COLLATÉRAL NORD

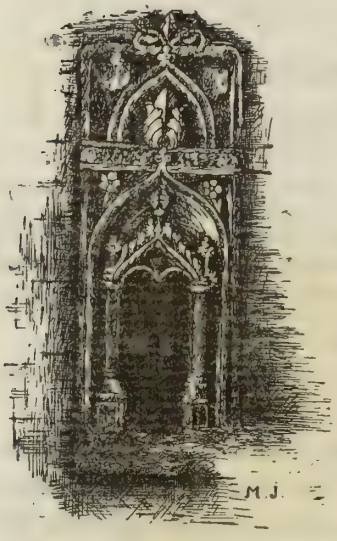


Fig. 224
Crédence gothique.
(*Dessin de M. Juillet, 1902.*)

Avant 1846, on descendait à la crypte par un escalier placé au-dessous de la fresque et on sortait de l'église par une porte pratiquée dans la muraille de la chapelle (côté Nord).

A l'entrée, à droite, au-dessus de la grille de fonte, est incrustée dans le mur d'ouverture une mignonne crédence sculptée (xve siècle). Elle porte des traces de peinture rouge et bleue avec, sur un fronton, l'inscription gothique en lettres sculptées : M. J. DE MESSEY. — Ce Jean de Messey, chapelain de la chapelle Saint-Pourçain, fut inhumé dans le cloître en 1500.

Admirons encore une fois les chapiteaux du déambulatoire, jetons un regard sur les différentes arcades de la nef collatérale et pénétrons dans le bras septentrional du transept.

Fig. 225
Chapiteau de l'entrée du déambulatoire (côté Nord).
(*Dessin de M. Dumont, 1902.*)

§ V

CROISILLON SEPTENTRIONAL

Chapelle Saint-Ardain

> Les religieux de Tournus portèrent le corps de saint Ardain dans la nef de l'église, où ils le placèrent dans une espèce de mausolée : d'où les miracles qui s'y faisaient continuellement obligèrent encore nos moines, quelque temps après, de le transporter derrière l'autel que l'on avait élevé en son honneur, dans la chapelle de la croisée.
>
> JUÉNIN, *N. H. de Tournus*, p. 119.

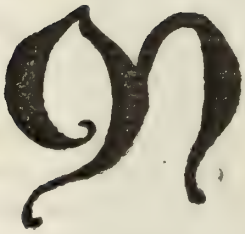


Fig. 226

ALGRÉ la présence de la belle fenêtre rayonnante (XIIIe ou XIVe siècle), de la porte latérale (XIIIe) et de l'ouverture à pointe ogivale qui établit communication avec le bas côté, les murailles de la branche Nord du transept paraissent plus anciennes que celles de sa sœur du midi.

Les souvenirs de l'époque ogivale sont dus à des restaurations subséquentes.

Les murs latéraux dénués de sculptures et la voûte dont l'élévation obligea l'architecte à rendre aveugle la fenêtre septentrionale de la coupole, semblent attester que le croisillon est antérieur à l'exhaussement du gros clocher.

La voûte est en berceau, mais un peu brisé et à deux travées divisées par un arc doubleau.

Les flancs, à l'orient et à l'occident, présentent les mêmes dispositions architecturales que ceux du croisillon méridional, à cette différence près (1), qu'au bas de l'arcade plate latérale faisant face à l'abside s'ouvre une haute niche à plein cintre. Là, à l'endroit occupé jadis par « la chapelle des trois Maries, close de menuiserie » (2), on a érigé la statue de *Notre-Dame de la Salette* (marbre blanc, H. 1 m. 60) sur un socle (3) en pierre rouge de Préty.

(1) Outre la divergence dans les arcs de communication.

(2) Juénin, p. 377.

(3) Ce bloc creusé fut le tabernacle de l'ancien maître-autel (première moitié du XIXe siècle).

Au-dessus de la niche, *Les Bergers à la crèche* (toile, H. 1 m. 60, larg. 1 m. 10).

De chaque côté de la niche et du tambour, *tableaux de sainte Philomène* (cadres et panneaux de bois ; haut. et larg. 0 m. 78 ; imitation moderne de peinture byzantine sur fond or avec contours creusés au burin). — En huit panneaux cintrés et géminés, l'imagination du peintre L. Guillemot (milieu du XIXe siècle) a tracé la vie et le martyre de sainte Philomène. Au bas de chaque panneau, le titre de la scène, avec quatrain en vieux français.

Contre le mur extérieur, à l'est du tambour, sur un socle de plâtre qui est le fac-simile d'un chapiteau de l'arcade du croisillon méridional, *statue de saint Ardain*, XIIIe abbé de Tournus (H. 1 m. 60, bois doré, commencement du XIXe siècle).

Sous l'absidiole en cul-de-four (1) flanquée de deux colonnes à chapiteau identique et pavée de carreaux en mosaïque de Maubeuge, se trouve l'*autel* de saint Ardain (pierre blanche, 1841). Sur le devant, joli bas-relief (H. 0 m. 60, larg. 0 m. 98): le sculpteur Boutte, de Louhans, s'est inspiré d'un tableau de Lesueur (la mort de saint Bruno) conservé au Louvre.

Au-dessus de l'autel, un large socle orné de trois arcatures soutient la **châsse** gothique (2) de bois doré (long. 1 m. 26, larg. 0 m. 58, haut. 1 m. 35) sculptée en 1841 par l'abbé Garnier.

« Ce reliquaire en bois doré, de forme rectangulaire, est sculpté à imitation de l'architecture du XVe siècle (style ogival flamboyant). A chaque angle, un double pilastre terminé par de hauts pinacles dont les arêtes sont décorées de crochets en feuilles de chou frisé : ces pilastres, sur les deux grandes faces, soutiennent trois arcatures trilobées, surmontées de frontons triangulaires dont les rampants et le sommet sont également ornés des mêmes crochets gothiques. Les arcatures sont séparées et soutenues par deux culs-de-lampe, sur chacun desquels s'élève un pinacle semblable et de même hauteur que ceux des pilastres. — Sur les faces latérales du reliquaire on retrouve la même décoration composée d'une seule arcature au lieu de trois.

Toutes ces arcatures sont ajourées, et, à travers les glaces sans tain » (3), on voit le drap d'or qui recouvre les *reliques de S. Ardain* (4).

(1) « La chapelle de saint Ardain avait une belle cloison de pierre à colonnes quarrées avec une frise et un architrave peint en plusieurs endroits Les huguenots la brisèrent » (Juénin, p. 377).

(2) Dans cette châsse a reposé pendant près de soixante ans (août 1841-décembre 1900) le corps de saint Philibert.

(3) Cf. « L'Abbaye de Tournus », novembre 1900.

(4) Cinq fragments d'ossements de saint Ardain « échappés à la profanation

C'est dans cette chapelle même que le corps de saint Ardain fut exposé à la vénération publique (octobre 1140 — août 1562).

Après le Concordat, la chapelle avait été dédiée à saint Philibert. Près d'un siècle après, en 1900, le retour de saint Philibert en son sanctuaire primitif nous a permis de rendre à saint Ardain l'autel qu'il avait perdu depuis la Révolution (1).

L'escalier ménagé près de la chapelle Saint-Ardain, condamné pendant un siècle et demi (1702-1846), conduit à la crypte.

Avant de descendre, je vous propose, si vous êtes amateur de pierres tombales, de refaire le tour des nefs. — Commençant notre visite funéraire par le narthex, nous la continuerons dans la grande église, pour la terminer dans la crypte même, près du sarcophage de saint Valérien.

Fig. 227

Socle de la statue de saint Ardain.
(*Dessin à la plume de l'abbé P. Girel, 1902.*)

des huguenots » (J. B. Chaumont, *Chronique paroissiale*, p. 24), et sauvés au moment de la Révolution par le chanoine Daurat. Ces fragments, noircis par le feu, sont renfermés eux-mêmes dans le coffret de chêne poli où le corps de S. Philibert a reposé de septembre 1804 à mai 1841.

(1) Cf. « L'Abbaye de Tournus », septembre 1900.

Fig. 412
Bas-relief de l'autel

Fig. 411
L'absidiole du croisillon Nord

Clichés M. Thibaudet

CHAPELLE SAINT-ARDAIN

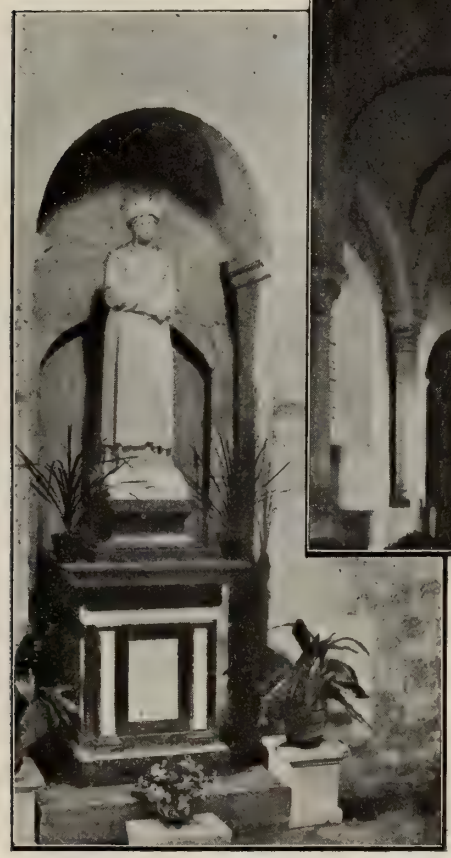
Cliché M. Thibaudet

Fig. 413

Chasse de saint Ardain

Fig. 415

Statue de N.-D. de la Salette



Clichés M. Thibaudet

Fig. 414

Statue de S. Ardain photographiée dans le déambulatoire

STATUES DU CROISILLON NORD

Cliché M. Thibaudet

Fig. 116

Un des quatre tableaux géminés de sainte Philomène

CHAPITRE QUATRIÈME

Les Pierres Tombales

Oui chaque âge est venu s'incliner sur tes dalles,
Et des morts oubliés les couches sépulcrales
Ont pris la place des pavés.
VICTORINE ROSTAND, *L'Abbaye de Tournus.*

Fig. 228
Tombe du chevalier Claude de Toulonjon.

Avant de relever les épitaphes et de décrire les nombreuses tombes éparses dans l'église, il nous a paru bon de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette galerie funéraire.

§ I
COUP D'OEIL D'ENSEMBLE

En décembre 1901, l'un de nos archéologues les plus distingués présentait aux lecteurs de « L'Abbaye de Tournus » le remarquable travail de M. Jean Martin sur nos pierres tombales :

« Les chrétiens d'autrefois, préoccupés de leur salut, aimaient à se faire enterrer dans le sol sacré des églises ou dans l'enceinte des monastères. L'église abbatiale Saint-Philibert fut un de ces lieux d'élection, comme nous l'apprennent les nombreuses pierres tombales qu'on voit encore incrustées dans son dallage. L'historien Juénin en avait publié un certain nombre au XVIIe siècle. Notre savant compatriote, M. J. Martin, a fait mieux encore. Il les a reproduites, en grandeur naturelle, au moyen d'estampages habilement pratiqués qui servirent ensuite à exécuter d'excellentes réductions phototypiques. Ces précieux documents, étudiés au point de vue archéologique, historique et généalogique, ont fourni à M. Martin les éléments d'un travail très remarquable.

On compte actuellement (1) dans l'église Saint-Philibert 80 tombes de personnages plus ou moins marquants, laïques ou ecclésiastiques,

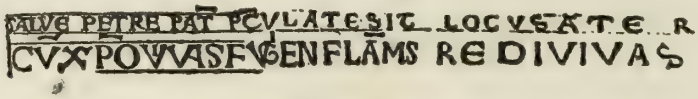


Fig. 229

Inscription tumulaire de l'abbé Pierre Ier.

qui vécurent entre le XIe et le XVIIIe siècle. La plus ancienne paraît être celle de Pierre, seizième abbé de Tournus, qui mourut en 1108.

Fig. 230

Tombe d'Alard de Montbellet.

Au XIIe et au XIIIe siècle appartiennent sans doute quelques fragments incomplets où l'on voit gravés soit une croix, soit un écu chevaleresque accompagné d'une épée. A partir du XIVe siècle, les monuments deviennent plus nombreux et plus intéressants. On voit apparaître les belles dalles gravées avec l'effigie en pied du défunt. Parmi les plus curieuses, il faut citer la tombe d'Alard, seigneur de Montbellet, 1305; celles de Simone de Barzé ou Berzé, veuve de Mile de Frolois (1327); de Pierre Thésat, damoiseau (1348); de Claude de Toulonjon, chevalier (1495); de l'abbé Jean de Toulonjon, en grand costume de chœur (1498); des religieux Jacques Borrelier (XVe siècle), Gilbert de Salins (1511) et Guichard Languyer (1513).

Toutes les dalles sont rectangulaires (2), à l'exception de quelques-unes de forme circulaire (3) usitées du XVe au XVIIe siècle.

(1) Au nombre des pierres tombales aujourd'hui détruites ou illisibles, Juénin (p. 257) mentionne celle d'un curé d'Uchizy et Préty, (qui possédait « l'office de Cuysenier du couvent de Tournus »), placée devant l'autel de S. Ardain et ornée de cette singulière épitaphe:

Soubs ce pierreux escartelaige
Gist un notable personnaige
D'Ulchisy et Pristy curé,
Receveur loyal extimé
De ce Monastère en son aage,
Maistre André Fugier bon corage
Etait. Tosjor luy soit donné
Ung Requiescant in pace.
Il passa de travail en repos
Le XXVI de mars M. V. XXXVIII.
Dieu le veuille.

(2) Dont 2, trapézoïdes : nos 2 et 9 du plan.

(3) Dont 1, ellipsoïde : celle de Gilbert Delaval, 1669.

La tombe de Guichard Languyer est la dernière avec effigie. Les autres ne portent que des inscriptions relatant les noms, titres et qualités du défunt, la date de sa mort, des formules pieuses, plus rarement des formules laudatives, et sans ornement que des blasons (1).

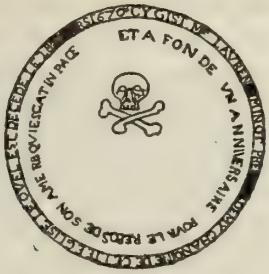


Fig. 231

*
* *

Que cette galerie mortuaire présente d'illustres noms, il n'y a rien qui doive surprendre, puisque les religieux de Tournus se recrutaient principalement dans les familles féodales.

Mais, à dater de la sécularisation, on relève les noms plus modestes de bourgeois de la ville ou des environs: les candidats aux prébendes canoniales n'étant pas obligés de produire des quartiers de noblesse.

On y rencontre aussi des personnages attachés à l'abbaye: médecins, juges, bâtonniers; des parents ou amis des moines et des chanoines; des étrangers mêmes; car, ainsi que l'atteste un document du XIIe siècle, « chacun, même étranger, était en droit de choisir le cimetière de l'abbaye pour le lieu de sa sépulture » (2).

*
* *

Tracées soit en gothique (majuscule ou minuscule), soit en capitales romaines, les inscriptions sont les unes en latin, les autres en français.

A propos de Claude Berthet, dont le monument commémoratif est incrusté dans le mur du bas côté septentrional du grand vaisseau (2e travée), Juénin a écrit cette note qui semble, à première vue, assez énigmatique: « Claude Berthet recomposa de mémoire le

(1) Adrien Arcelin, *Les Pierres tombales de l'Abbaye;* dans « L'Abbaye de Tournus », décembre 1901, pp. 76-78.

(2) Bulle d'Alexandre III, année 1179 (V. Juénin, Preuves, p. 176).

livre des Usages qu'il finit en 1625, année de sa mort marquée par ce vers qui se lit au commencement:

SIDVs In aVgVsto slC posVIt per torMIna Berthet ».

Cette ligne latine est une espèce d'anagramme où la réunion des majuscules (si on a soin de retrancher les initiales S et B, qui ne sont pas des lettres numériques) donne la date indiquée, 1625 : MDCVVVVIIIIII.

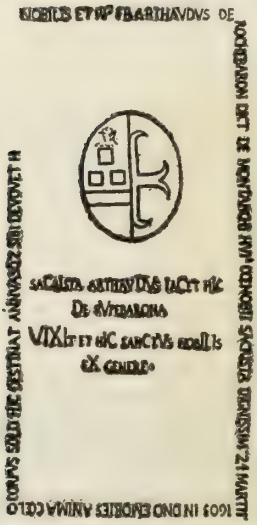


Fig. 232

Tombe (à inscription anagrammatique) du sacristain Arthaud de Rochebaron.

De ces inscriptions anagrammatiques, l'abbaye possède encore un type : c'est la tombe n° 3 du plan (la première du narthex, à gauche, près de la grande porte). Au milieu, sur quatre lignes, est gravé un distique à capitales romaines inégales. La réunion des grandes lettres donne DDCCCCCLXXVVVVVIIIIIIII (1), soit 1603, date de la mort du sacristain Arthaud de Rochebaron.

« Il est probable qu'aucune des pierres tombales n'occupe aujourd'hui la place où elle se trouvait primitivement. L'église Saint-Philibert eut à subir, en 1562, les déprédations des protestants, qui détruisirent plusieurs mausolées, ceux, entre autres, de Guillaume, comte de Vienne et de Mâcon, 1224, et de l'abbé Bérard, mort en 1345. La réfection du pavage, en 1722, vint apporter un trouble plus préjudiciable encore à la conservation des tombes, qu'on utilisa pour le dallage. Une semblable profanation n'est heureusement plus à craindre aujourd'hui, espérons-le du moins, le beau travail de M. Martin ayant montré la valeur et l'intérêt de ces vénérables reliques du passé. Il est à désirer que les plus remarquables au point de vue de l'art et de l'histoire, soient relevées, comme on l'a fait pour la dalle de Simonne de Berzé, et mises à l'abri des causes de détérioration. »

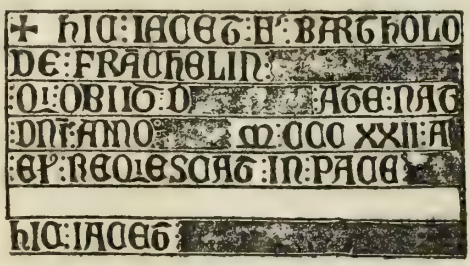
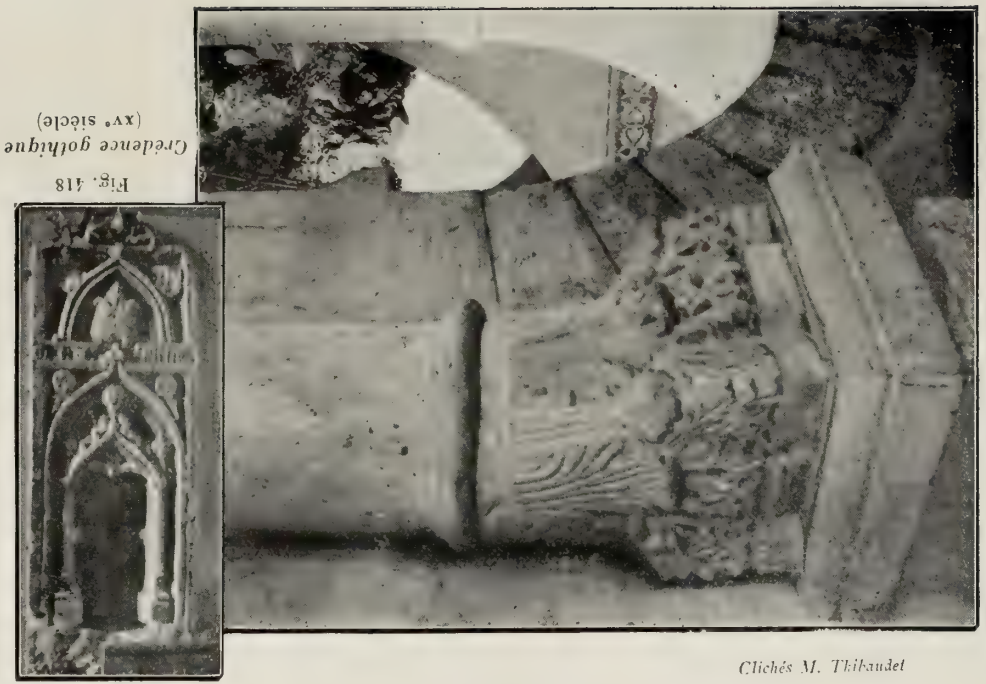


Fig. 233

Tombe du cellérier de Franchelin.

(1) Le dessinateur a oublié de tracer en grande majuscule la sixième lettre, V, du mot ARTHAVDVs (fig 232).



Clichés M. Thibaudet

Fig. 417

Le chapiteau droit

Fig. 418

Crédence gothique

(XVe siècle)

ARCADE DE LA GROTTE DE L'AGONIE

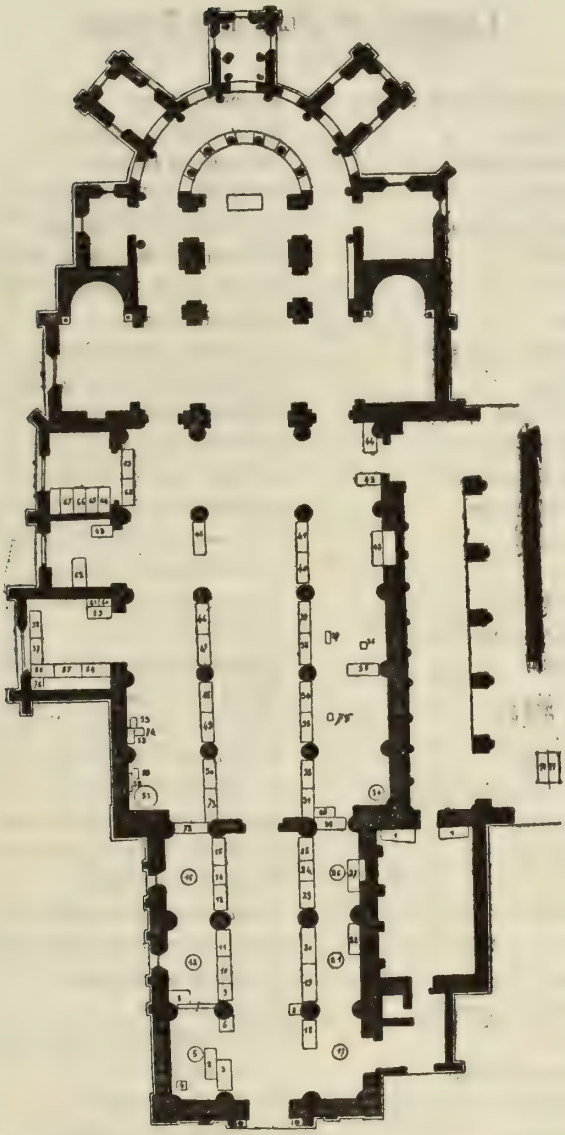


Fig. 234

Plan des pierres tombales de Saint-Philibert.
(*Dessin de J. Martin, 1901, d'après le plan de Questel.*)

Sur ce plan au lieu de : 72, lisez 16 *ter*.
— — 73 — 50 *bis*.
— — 74 — 53 *bis*.
— — 75 — 54 *bis*.
— — 76 — 56 *bis*.

Légende du Plan des Tombes

1 Sarcophages en grès, IVe-Ve siècle.
2 Inconnu, XIIe siècle.
3 Arthaud de Rochebaron.
4 Inconnu, XIIe siècle.
5 Pierre de Champprongeroux.
6 Pierre Gaulthier.
7 l'abbé Pierre Ier.
8 Colon (famille).
9 Hugues (de Semur), XIIe siècle.
10 Jacques Borrelier.
11 Pierre et Jean Cadot.
12 Le Roux du Terreau.
13 Pierre Falcon (fragment).
14 Guillaume de Sennecey.
15 Jeanne de Gueurce.
16 Laurent Minot.
16 *bis* Etienne Guictard.
16 *ter* (72) Illisible, XVIIIe siècle.
17 Gilbert Delaval.
18 Illisible.
19 Gui de Salins.
19 *bis* Jean de Fitigny.
20 J. Bernard et Anne Pacquerot.
21 Gabriel de Charno.
22 Inconnu, XIIIe siècle.
23 Illisible.
24 Guillaume de Chavirey.
25 Jacques Filloux.
26 Jean d'Andelot.
27 Marcelinus miles, XIIe siècle.
28 Jean de Becerel.
29 Pierre Falcon (fragment).
30 Philibert de Baugis.
31 Guichard Languyer.
32 Charles Pion.
33 Antoine de Chateauneuf.
34 Mathurin Sauveur.
34 *bis* Pierre Brunet.
35 Barthélemy de Franchelin.
35 *bis* Jacques de La Roche.
36 (de Semur), XIIe siècle.
37 Guillaume de Chavirey (fragment).
38 Jean Lamy.
39 Antoine de Poncelet.
40 François Hugand.
41 Claude de Toulonjon.
41 *bis* Michel de Chaugy.
42 Pierre et Hugues de Fitigny.
43 Hugues de Verney.
44 Pierre Thesat.
45 Jean de Toulonjon.
45 *bis* Jacqueline de Certine.
46 Robert de Burnan.
47 Philibert de Gallon.
48 Jean-Baptiste Perrault.
49 Antoine de Corent.
50 Georges et Simon de Charno.
50 *bis* François Thévenot.
51 Bernard de Traves.
52 Simonne de Berzé.
53 Alard de Montbelet (en trois fragments).
53 *bis* (74) Morel de Langeac.
53 *ter* Claude Berthet.
54 Philibert Chappuis.
55 Antoine Chappuis.
56 et 56 *bis* Armand Narboud.
57 Claude-Marie Berthet et Gabrielle Gouget.
58 Jean-Joseph Clerc.
58 *bis* André de Guérignon.
59 Antoine Bernard et Antoine Gonnet.
60 François Charault.
61 Inconnue.
62 Barthélemy de Monteil et Nicolle de Montcenis.
63 Claude Sauvajot.
64 Antoine de Cambiz.
65 Jean Dambronay.
66 Anne Desbordes et Guillaume-Augustin Mercier.
67 Jean Julien.
68 Jean-Baptiste Dombay.
69 Philibert de Mincey.
70 Geoffroy de Charlieu.
71 Gilbert de Salins.

§ II

DESCRIPTION DES TOMBES

Le chiffre placé avant la description de chaque tombe correspond au numéro du plan ci-dessus (fig. 234).

Lorsque ce chiffre est suivi d'un autre chiffre écrit entre parenthèses, v. g. 16ter (72), le second désigne le numéro du plan et le premier avertit que la tombe se trouve dans le voisinage de la tombe précédemment mentionnée.

Les parenthèses d'une inscription renferment les mots actuellement illisibles.

L'œuvre descriptive sera facilitée par le *Recueil des Épitaphes* de Juénin (1) et par les *Pierres tombales de l'abbaye* (2), ouvrage d'où sont tirées les gravures de ce chapitre.

Tout à l'heure (section quatrième, chapitre 1er), nous nous arrêterons devant les deux sarcophages en grès déposés dans l'ancien chauffoir, près de l'entrée de la chapelle N. D. de Pitié. Sur la légende des tombes ils portent le numéro 1.

I. Dans le Narthex

2. Inconnu (XIIe siècle).

Fig. 235

Dalle trapézoïde, sans inscription, de 1 m. 75 sur 0 m. 74 à la tête et 0 m. 50 en bas, sur laquelle est gravée une croix fleuronnée et cléchée, au pied fiché (fig. 235).

3. Arthaud de Rochebaron, sacristain (1603)

En bordure, l'inscription en lettres romaines: *Nobilis et pius Frater Arthaudus de Rochebaron dictus de Montarchi, hujus cœnobii sacrista dignissimus, 24 martii 1603 in Domino emoriens, animam cœlo, corpus solo hic destinat, annuasque sibi devovet h(ic solemnes preces).*

Au milieu, sur quatre lignes, le distique à lettres inégales (les grandes capitales indiquent la date du décès; fig. 232, page 380):

Sacrista Arthaudus jacet hic de Rupebarona;
Vixit et hic sacrista nobilis ex genere.

(1) Juénin, Preuves, pp. 313-319, *Recueil des Épitaphes* les plus remarquables qui sont ou que l'on a vues ci-devant tant dans le cloître que dans l'église de l'Abbaye de Tournus.

(2) *Pierres tombales de l'abbaye de Tournus*, par J. Martin, bibliothécaire ar-

Au-dessus du distique un écu : parti, au 1er, à la fasce surmontée de trois billettes posées 1 et 2 et au-dessus une tête de lion issant; au 2e, demi-croix ancrée. — 2 m. 12 × 1 mètre.

4. Inconnu (XIIe siècle)

Tombe absolument fruste.

5. Pierre de Champprongerouix, infirmier (1553)

Sur deux bordures concentriques séparées par un filet, l'inscription en lettres romaines : † *F. Pe. de Champprongerouix infirmarii depositum, qui mensium... æqua dote preces anniversarias † fratribus hic fieri obtinuit, a quibus demigravit a(nno vitæ XC apoplexi correptu)s 18 maii 1553.*

Au centre, écu parti, au 1er une croix, au 2e une fleur de lis.

Tombe circulaire. Diamètre : 0 m. 96 (fig. 154, p. 306).

6. Pierre Gaulthier, aumônier (1535)

Sur une grande tombe où étaient gravés l'effigie d'un moine et un écu chevronné, engrêlé, avec trois quintefeuilles posées 2 et 1, on lisait, du temps de Juénin : *(† Generosa patrum stirpe natum Petrum Gaulthier hic lapis onerat, qui provide... hujus cœnobii Heleemo)synarie fungens officio, tertia feria divinum (officium, quod vulgo Missa vocatur, hic in æde fundavit M. V. 35, M. Mayi 14).*

Il ne reste que le fragment inférieur, sur lequel se lisent les mots non placés entre parenthèses.

7. Pierre Ier, seizième abbé (1105)

Salve, Petre Pater, procul a te sit locus ater,
Cum Christo vivas, fugiens flammas redivivas (1).

Fragment de 2 m. × 0 m. 43 (fig. 229). Primitivement cette dalle se trouvait dans le croisillon méridional du transept (Juénin, p. 376).

8. Famille Colon (XVIIIe siècle)

Inscription en français couvrant les deux tiers de la surface de la pierre, avec au bas la formule, en vieille orthographe : *Pries pour eux.*

chiviste de la ville de Tournus. Chalon-sur-Saône, 1901 ; un vol. in-4° de 131 p. et 6 planches, contenant 20 figures et un plan (T. VIII des mémoires de la société d'histoire et d'archéologie).

Tirage à part avec cinq planches supplémentaires, contenant 34 figures, ajoutées par la Société des Amis des arts et des sciences de Tournus, 1901.

(1) C'est-à-dire : Salut, Pierre notre père, loin de toi soit le noir abîme ; puisses-tu vivre avec le Christ, à l'abri des flammes éternelles !

9. Hugues de Semur (XIIe-XIIIe siècle?)

Au sommet, une inscription en minuscules gothiques, sur deux lignes. Je n'ai pu lire que la première ligne : *Hic jacet Dns Hugo.....* — Sous l'inscription, écu triangulaire à trois bandes. Au-dessous, une épée.

Dalle trapézoïde de 2 m. 17 sur 0 m. 90 à la tête et 0 m. 75 aux pieds (fig. 236).

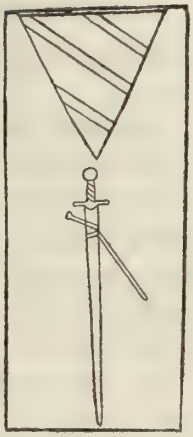


Fig. 236
Dalle de Hugues (de Semur ?)

10. Jacques Borrelier (XVe siècle)

Le moine est gravé les mains jointes (fig. 60, p. 133).

Inscription en bordure, minuscules gothiques : *Messire Jacques Borrelier qui ceans ha fonder de son vivant, en sa chapelle St Antoyne, une me(sse).....* — Manque la bande de droite.

Longue de 1 m. 90, cette dalle rectangulaire a été coupée en hauteur et ne présente plus que 0 m. 85 de large.

11. Pierre (1557) et Jean Cadot

Fig. 237
Tombe des Cadot.

Épitaphe de Pierre Cadot, placée en bordure, puis se terminant au sommet sur trois (1) lignes.

Au milieu et superposés, deux écus à trois croissants. Celui d'en bas, dans un cartouche.

Celui d'en haut, au centre de l'inscription circulaire qui contient les quatre mots : *Frère Jean Cadot réfecturier,* en minuscules gothiques. 1 m. 80 × 0 m. 88 (fig 237).

12. Le Roux du Terreau (1564)

Lettres romaines en bordure : † *Hic reddidit (corpus terræ nobilis...) F. P. du Terreau hujus regalis cœnobii major P(rior et) Eleemosynarius 6 octobris 1564; animamque cœlo ad se Christus traxit. Amen.*

Au centre, écu de forme ovale, entouré de phylactères. — Pierre circulaire. Diamètre : 1 m. 10.

(1) Et non pas sur deux lignes, comme l'indique la figure 237. La première ligne se termine avec le mot *âme*. La seconde comprend les mots *soit en paix*. Sur la troisième est le mot *amen*.

13. Pierre Falcon, médecin (1519) (fragment inférieur)

L'autre fragment est à l'entrée du collatéral de droite, n° 29 du plan.

Sur cette tombe se trouvait l'effigie d'un homme.

L'inscription en minuscules gothiques est aussi en grande partie effacée. *(Jacet sub hac mole gravi M. Petrus Falco, Doctor in) Medicina, Medicus noster, qui cum altera bo(norum) suorum parte optima dedit nobis Petri effigiem argenteam*(1). *Vite sue hic terminum præteriens anno gratie M. quingentesimo dec(imo) nono, luce nona Februarii. In pace (vivat. Amen).*

Le fragment inférieur mesure 1 m. 02 sur 0 m. 93. La tombe entière avait 2 m. 37 de hauteur.

14. Guillaume de Sennecey, juge (1504)

Minuscules gothiques disposées en double bordure : *Cy gist honorable home Guillaume de Senecey, en son vivant Juge ordinaire de Tournus, lequel trespassa l'an M. V^c et IIII, le IXe de février, et a fondé une anniversaire ledit jour en l'esglise de ceans et pour la dotation a donné à messieurs du couvent cent livres tournois. Pries Dieu pour luy.* — 1 m. 75 × 1 mètre (fig. 65, page 150).

15. Jeanne de Gueurce (1633)

Inscription française en capitales romaines placée en bordure et se continuant sur douze lignes très serrées et gravées au sommet en plus petits caractères (fig. 238).

Au centre, entouré de deux branches de laurier enlacées et attachées dans le bas par une cordelière, écu de gueules à la fasce accompagnée de trois étoiles d'or, 2 en chef et 1 en pointe, qui est de Poncelet ; parti d'azur, au lion rampant d'or, armé et lampassé de même, qui est de Gulces ou Geurches.

Bien conservée, cette tombe mesure 2 m. 10 sur 1 mètre.

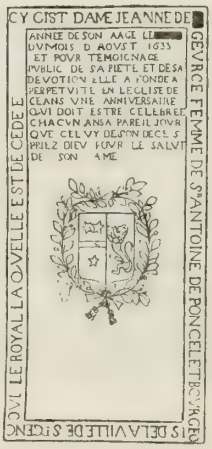


Fig. 238

Tombe de Jeanne de Gueurce.

(1) Ce buste d'argent de S. Pierre donné à l'abbaye, en 1518, par le docteur Falcon renfermait, dit Juénin, « une partie de la mâchoire de ce saint apôtre ». Il fut enlevé en 1792.

16. Laurent Minot, demi-chanoine (1670)

Épitaphe en lettres romaines écrite sur deux lignes concentriques (la bordure extérieure est entre deux filets) : *Cy gist Messire Laurent Minot, prêtre demy chanoine en cette église, lequel est décédé le 28 mars 1670 — et a fondé un anniversaire pour le repos de son âme. Requiescat in pace. Amen.*

Au centre, tête de mort supportée par deux ossements en croix ; le tout entouré de phylactères. Diamètre : 1 m. 16 (fig. 231).

16 bis (sous la fenêtre, entre la tombe Minot et la muraille) :

Etienne Guictard (1460 ?)

Sur trois lignes, dans le haut de la tombe (2 m. 20 × 0 m. 95), inscription illisible (minuscules gothiques) déjà altérée à l'époque de Juénin : *(Hic jacet religiosus vir Stephanus) Guicta(rdus... de profundis q... feria, qui) obiit (... mensis..., anno Domini MCCCCLX... Requiescat in pace).*

16 ter (à l'entrée du collatéral Nord) : Illisible

La date M.DCCI apparaît sur la première ligne.

17. Gilbert de Laval, chanoine (1669)

Tout autour, sur une ligne, épitaphe à moitié effacée, en capitales romaines : *Messire Gilbert Delavenl Vivant Prestre Chanoine de Ceans...*

Dalle ellipsoïde : 1 m. 38 × 1 m. 02.

18. Illisible

Inscription en capitales romaines tellement effacée qu'on ne distingue plus guère que la fin d'un mot : *minus.*

19. Guy de Salins, chambrier (1532)

En bordure, minuscules gothiques : *Hic sub marmore dormit Fr. Guy(do de Salin)s, in theologia Baccalarius, hujus sacri cenobii Camerarius... (vixit); Terramque Sanctam devotè visitavit ; vixitque anno LXX ; debitum universæ carnis solvit anno domini M. V^c. 32, die vero 22 mensis martii ; anima ejus pace fruætur. Amen.*

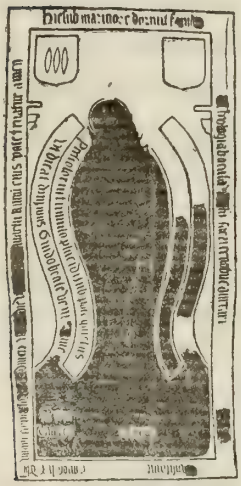


Fig. 239
Tombe du chambrier Guy de Salins.

De chaque côté d'une ombre humaine, sur un double phylactère, est gravé un distique.

A droite de l'effigie :

(Præstolor hic veniam et postremi judicii horam
Speroque melliflui regna) videre dei (1).

A gauche :

Præstolor in tumulo placida sub pace quietus
Ut dicat dominus : Guido beate, veni. Amen (2).

Dans le haut, deux écus d'azur à trois fusées d'or péries en fasce.

Au bas de l'effigie et des distiques, sous l'écusson effacé des Fitigny, épitaphe également très fruste de JEAN DE FITIGNY, oncle de Guy de Salins : *Hic pariter (et Frater Johannes) de Fitigny, Camer(arius, av)unculus Guydonis, qui sibi vestim(entum) suum pa(rtitus est)* (3). — 2 m. 30 × 1 m. 08 (fig. 239).

20. JEAN BERNARD et ANNE PACQUEROT (1708)

Inscription en capitales romaines usées, couvrant toute la surface (1 m. 90 × 1 mètre) : *Optimo Maximo. — Sub hoc quiescunt saxo Joannes Bernard et Anna Pacquerot uxor conjunctissima. Pro ipsis pie funde preces, viator, ut quo erant in terris sociati nexu, perpetuo jungantur in cœlis. Pro sua erga parentes colendissimos pietate, posuit filius mœstissimus, anno salutis 1708. Requiescant in pace.*

21. GABRIEL DE CHARNOZ, aumônier (1498)

Inscription en minuscules gothiques gravée sur deux cercles concentriques : *Tellus hic sacra habet corpus venerabilis Fratris Gabriel de Charno Heleemosinarii, qui fundavit unam missam qualibet ebdomada ; præteriens vite sue terminum XXVIII aug., anno domini M. CCCCXCVIII.*

Au centre, écu de sable, à un lion d'argent, armé, lampassé et couronné de gueules (fig. 64, p. 146).

22. INCONNU (XIIIe siècle)

Au sommet, sur trois lignes, inscription en majuscules gothiques indéchiffrables (sur la seconde ligne on lit : *Anno domini).* Au-dessous, un écu chargé de cinq roses posées 2, 2, 1 ; à gauche, une épée dans le fourreau. — 2 mètres × 1 m. 10 (fig. 147, p. 300).

(1) C'est-à-dire : J'attends ici le pardon et l'heure du dernier jugement — et j'espère voir le royaume du bon Dieu.

(2) C'est-à-dire : J'attends dans le tombeau, calme en une tranquille paix, — que le Seigneur dise : heureux Guy, viens. Ainsi-soit-il.

(3) C'est-à-dire : Ici pareillement repose Frère Jean de Fitigny, chambrier, oncle de Guy, qui a partagé avec lui sa sépulture.

23. Illisible

Inscription gothique, en bordure, absolument fruste, où se détachent avec peine les mots : *Anno domini M. IIII...*

24. Guillaume de Chavirey, cellérier et hôtelier (1525)

Fragment de 1 m. 68 sur 1 mètre.

Un autre petit fragment, qui porte les mots *Syrodo ac Cele*, se trouve dans le bas côté Sud de l'église, n° 37 du plan.

Tracée en bordure, l'épitaphe est écrite en minuscules gothiques : *(Hoc saxo tegitur) heroïco natalium genere ortus Fr. Guillelmus de Chavirey, Pr(ior de) Syrodo, ac Cele(rarius et Hostellarius hujus ædis, qui tria anniversaria fundavit, indeque naturæ debitum solvit nono K)al. maii, Anno domini M. V^c.XXV.*

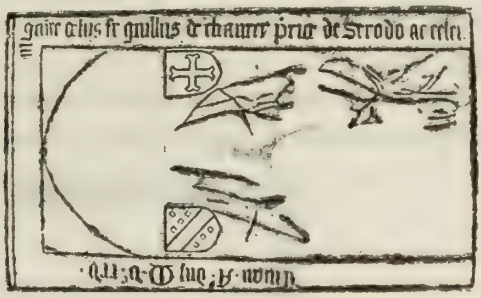


Fig. 240
Tombe du cellérier-hôtelier G. de Chavirey.

A la hauteur des épaules d'un moine presque effacé, deux écus : à droite, écu à la croix ancrée ; à gauche, écu d'azur à la bande d'or accompagnée de sept billettes d'argent, quatre en chef et trois en pointe.

25. Jacques Filloux, bâtonnier (1628)

Intacte, l'inscription en bordure se termine dans le haut sur cinq lignes. Au-dessous de ces lignes, entouré de deux branches de laurier, écu chevronné, au chef chargé de trois étoiles. — 1 m. 65 × 1 mètre (fig. 82, p. 192).

Fig. 241
Tombe de J. d'Andelot.

26. Jean d'Andelot, infirmier (1493)

Légende en minuscules gothiques tracée sur deux bordures concentriques séparées par un filet : *Hic jacet Frater Johannes Dandelo al. Dubois, Prior de Vilario ac Infirmarius hujus cenobii, qui obiit die XXIX^a Augusti, Anno domini millesimo CCCC^o XC^o tercio. Anima ejus requiescat in pace. Amen.* — Au centre, dans un cercle, écu fleurdelisé. — Pierre ronde. Diamètre : 0 m. 80 (fig. 241).

27. Marcelinus ? (xiie siècle ?)

Dans le haut, à gauche, vestiges d'une inscription en majuscules gothiques: *Hic (jacet..... Marce)linus..... miles.*

Au milieu, écu triangulaire fascé de six pièces.

28. Jean de Becerel, cellérier (1385)

Majuscules gothiques en bordure. L'inscription se termine dans le haut (die XVII aprilis) : *(Hic jacet) Joas* (Johannes) *de B(ecerello, Celerarius)monasterii trenorchiens(is.) Anima ejus in pace requies(cat, amen. Et obiit anno domini M. CCC. LXXXV, die XVII apri)lis* (fig. 242).

Au-dessus même de l'inscription, écu d'argent à la bande de gueules chargée de trois quintefeuilles d'argent. — 2 m. 06 × 1 m. 08.

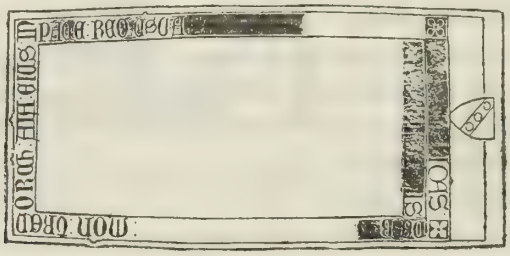


Fig. 242

Tombe du cellérier J. de Becerel.

*
* *

II. Dans le Collatéral de droite

29. Fragment supérieur de Pierre Falcon (voir tombe 13).

30. Philibert de Baugis, sacristain (1570)

Inscription en romaine tracée en double bordure, mais très usée : *In hac clausa putrescit (urna nobilis Frater Philibertus a Baugis, hujus monasterii sacrista, qui pridie nonas... spiritum, silentib)us umbris, (Deo naturæque concessit, 1570. — Faxit Deus ut præsentia et visu Redemptoris fruaris. Amen.)*

Tombe circulaire. Diamètre : 1 m. 10.

31. Guichard Languyer (1513)

Inscription très nette en minuscules gothiques formant bordure : *Jacet inhumatus M. Guichardus Languyer, anno gratie M° quingentesimo° XIII°, XIIII^a Novembris, Utriusque juris licentiatus, jura hujus sacre ædis rite servans, procurator callidus ac vivus pristiaci et huchisiaci Curatus. Vivat salute æterna.*

Debout sous une arcature ogivale à pinacles, un religieux, les mains jointes, porte suspendu au bras gauche un sac de procureur. 1 m. 90 × 0 m. 90 (fig. 176, page 331).

32. Charles Pion, demi-chanoine (1676)

Épitaphe française, en caractères romains, tracée aux bords de la pierre et terminée sur quatre lignes au sommet. — 1 m. 80×0 m. 90 (fig. 78, page 187).

33. Antoine de Chateauneuf, infirmier (1606)

Assez bien conservée, l'inscription en romaine entoure quatre vers et un écusson (effacé) parti, au 1er semé de fleurs de lis ; au 2e orné d'un lion à la bande brochant sur le tout. — En opposition avec les traits de la pierre, Juénin et le dessinateur ont indiqué une barre au lieu d'une bande. Les vers sont placés à la partie supérieure (1). — 1 m. 90×1 mètre (fig. 243).

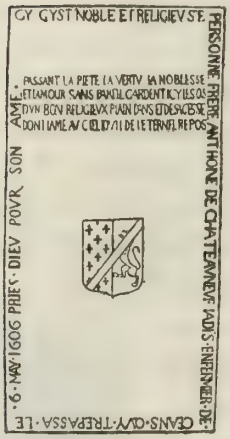


Fig. 243
Tombe de l'infirmier A. de Chateauneuf.

34. Mathurin Sauveur, chanoine (1674)

Inscription latine en bordure, et dont les lettres romaines sont bien lisibles. — 1 m. 87×0 m. 95 (fig. 244).

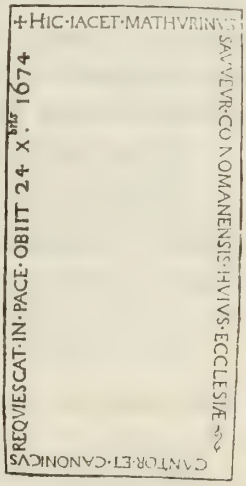


Fig. 244

34 bis (75). Vers le milieu de la seconde travée :

Pierre Brunet

Sur ce fragment d'inscription en bordure, minuscules gothiques, on ne lit que les mots : *Pierre Brunet, jadi(s).*

35. Barthélemy de Franchelins, cellérier (1322)

Dans le haut, inscription en majuscules gothiques: *Hic jacet Fr. Bartholo(meus) de Franchelins, celerarius Tren(orchiensis) qui obiit d(ie sabbati) ante nat(ivitatem) Domini, anno (scilicet) M. CCC XXII. A(nima) ejus requiescat in pace. Am(en).*

(1) *Passant, la piété, la vertu, la noblesse*
Et l'amour sans pareil gardent ici les os
D'un bon religieux plein d'ans et de sagesse,
Dont l'âme au ciel jouit de l'éternel repos.

Au-dessous, seconde épitaphe dont il ne reste que quelques mots sur deux lignes : *Hic jacet... Franc(hele)ns..... celerar.....*

Sur cette tombe de 2 m. 65 × 0 m. 95, on a tracé des rainures pour simuler un assemblage de petites dalles (fig. 233, p. 380).

35 bis. Jacques de La Roche, moine-chantre (1503)

Fragment, contre le second pilastre.

Curieusement disposée (d'abord en bordure, pour se continuer sur plusieurs lignes à gauche et en haut alternativement), l'inscription complète, en minuscules gothiques, serait (Juénin) : *Cy gist (Fr. Jacques de La Roche jadis chantre de céans, qui a fon)dé une messe tous (les) dymanches ; et trespassa le (dernier) jou(r de mars mil V^c et troys).* — Cette tombe semble avoir été fort petite.

36. de Semur ? (XIIe-XIIIe siècle)

Fragment (0 m. 65 × 0 m. 65) sur lequel sont gravés : à gauche, une épée ; à droite, un écu triangulaire à trois cotices.

37. Vers le milieu de la troisième travée, fragment de la tombe de G. de Chavirey, prieur de *Syrodo* (voir tombe 24).

38. Jean Lamy, chanoine-chantre (1705)

Dalle de 1 m. 83 sur 0 m. 95 dont la surface est couverte par cette épitaphe en romaine sur 14 lignes : *Hic jacet Joannes Lamy presbyter diœcesis Blesensis hujus ecclesiæ canonicus et cantor vigilantissimus cultuique divino addictissimus, qui ætatis suæ anno 78 obiit, die 26 febr. 1705. In pace sit locus ejus.*

39. Antoine de Poncelet, doyen (1679)

Au-dessous de l'inscription en romaine, entouré de deux palmes enlacées et surmonté d'un bâton fleurdelisé, écu ellipsoïde, à la bande d'argent accompagnée de trois étoiles d'or, 2 en chef et 1 en pointe. — 1 m. 85 × 1 m. 05 (fig. 72, p. 181).

40. François Hugand, doyen (1657)

Sur bordure cintrée aux deux extrémités, inscription en romaine, où l'on peut lire : *Icy gist messire François Hugand, natif de Mâcon, second doyen de céans, qui a faict plusieurs fondations et.....*

La bordure gauche peut être complétée ainsi : *décéda le 15 mars 1657* (1).

(1) Au lieu de *natif de Mâcon, second doyen*, l'auteur de « *P. T. A.* » (p. 51), propose : *jadis premier doyen*. — Il a été induit en erreur par Samuel Chevillard,

A chacun des quatre coins, en dehors de la bordure, une tête d'ange ailée.

A la naissance du cintre supérieur : *Requiescat in pace.*

Dans le cintre inférieur, un écu coupé, en chef à un lion, en pointe à trois coquilles.

2. m. 05 × 0 m. 87 (fig. 245).

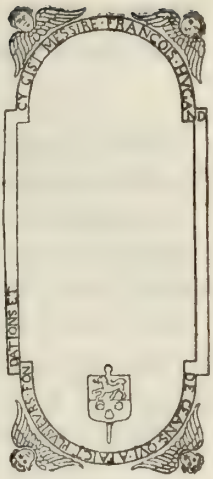


Fig. 245
François Hugand.

41. Claude de Toulonjon (1495)

Inscription en minuscules gothiques formant bordure : *Cy gist noble et puissant seigneur messire Claude de Thoulonjon, chevalier, seigneur de Traves et de Saincheron, qui trespassa le XVI jour de may, l'an mil IIII^c nonante V. Pries Dieu pour luy.*

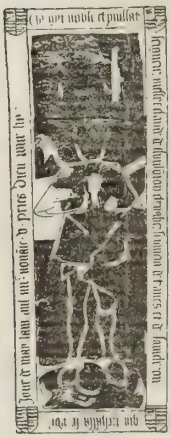


Fig. 246 (1)
C. de Toulonjon.

Aux coins, l'écu des Toulonjon.

Au milieu, un seigneur, les mains jointes, les pieds sur un lévrier. — 2 m. 30 × 0 m. 85 (fig. 246).

41 bis. (A droite des 2 tombes précédentes, fragment)

Michel de Chaugy, chambrier (1552)

De l'inscription déjà incomplète donnée par Juénin il ne reste que les deux mots *Michaelem..... resurrectionis* (capitales romaines sur deux bordures).

... et nobilem Michaelem de Chaugy hujus cœnobii Camerarium... et te florentem relictis amicis vocavit... decima tertia septembris, anno dominicæ Resurrectionis millesimo quingentesimo quinquagesimo... in æternum, paceque fruatur. Amen. — Non mors, sed vita.

42. Pierre (1445) et Hugues (1470) de Fitigny.

De cette pierre placée sous le marchepied de l'autel Notre-Dame la Brune l'inscription est entièrement effacée.

43. Hugues de Verney (1460)

Fragment (0 m. 98 × 0 m. 60) où se voyait autrefois l'inscription en minuscules gothiques : *(Hic jacet humatus vir Frat)er Hugo de*

Rapport au préfet de Saône-et-Loire sur les recherches et découvertes faites de monuments anciens dans la ville de Tournus, 1820 ; manuscrit conservé à la bibliothèque municipale.

(1) Page 377, légende de la fig. 228, lire : *Pierre Thésat.*

Verneyo, al. de (Tholonyone, quondam infirmarius hujus monasterii), avec deux écus de gueules à trois jumelles d'argent.

44. Pierre Thésat, chevalier (1348)

Grand fragment. — Un autre fragment retrouvé dans le cloître en 1898 a été provisoirement déposé au musée de la ville.

Majuscules gothiques en bordure : † *Hic jacet Petrus Thesat Domi-(cellus de Normania, qui obiit anno Domini M. CCCXLVIII, XXII d)ie mensis junii. Anima ejus requiescat in pace. Amen.*

Au centre, dans une arcature, un chevalier, les pieds sur son lévrier, les mains tenant, devant une épée, un bouclier en forme d'écu à la fasce surmontée au canton dextre d'une quintefeuille.

Entière, la tombe mesure 2 m. 20 sur 1 m. 05 (fig. 228 (1), p. 377).

*
* *

III. Dans le Collatéral de gauche

Pour l'examen des pierres tombales de ce bas côté, nous suivrons une autre méthode. Nous descendrons vers le narthex, pour remonter ensuite, visitant les dalles mortuaires selon l'ordre dans lequel nous les rencontrerons sur notre gauche ; et nous terminerons par les chapelles latérales.

45. Jean de Toulonjon, 51e abbé (1497)

Très lisible, l'inscription en minuscules gothiques entoure l'abbé revêtu de la mitre et des ornements pontificaux, et dont les mains jointes et gantées retiennent la crosse.

A hauteur de la tête, à gauche, écusson des Toulonjon.

Sub hoc Johannes de Thulonjon jacet clausus ergastulo,
Qui mortis solvit debitum aprilis quarto decimo,
Milleno quater centeno, ut necis notescat dies,
Nonagesimo septimo. Sit illi pax et requies.
Amen. Rexit annis XXVII.

Grande dalle de 2 m. 57 sur 1 m. 13 (fig. 43, page 97 (2)).

46 bis. Jacqueline de Certine

Incrustée dans le 3e pilastre dont elle épouse la forme, et en partie masquée par le banc d'œuvre, petite pierre, en romaine... *Noble Jacqueline...., dame de Certine....nge, qui a fondé à perpé-*

(1) Par erreur la légende de la fig. 228 porte le nom de Cl. de Toulonjon.

(2) Sur la bordure du dessin, lire : *debitum*, au lieu de : debitam.

tuité une grand messe tous les premiers..... de chasque mois. Pries Dieu pour son âme. — Sous l'inscription, écu avec bande.

46. Robert de Burnan, doyen (1637)

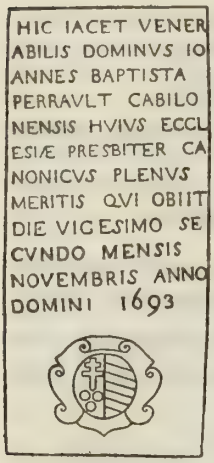


Fig. 247

Disposée en triple bordure et se terminant dans le haut sur cinq lignes, l'inscription très bien conservée est écrite en capitales romaines.

A la partie inférieure, un écu d'azur, à la fasce d'or surmontée d'un croissant d'argent.

1 m. 97 × 1 m. 21 (fig. 70, p. 175).

47. Philibert de Gallon, hôtelier (1607)

Mise en encadrement, l'inscription française en capitales romaines se termine au sommet sur deux lignes. Le centre est nu.

1 m. 85 × 1 m. 15 (fig. 50, p. 113).

48. Jean-Baptiste Perrault, chanoine (1693)

Au bas de l'épitaphe latine écrite sur douze lignes, se voit, entouré d'un cartouche, un écu d'azur et aux ornements d'or, parti, à la croix patriarcale accompagnée, en pointe, de trois annelets posés 2 et 1, et à 3 bandes.

1 m. 85 × 0 m. 85 (fig. 247).

49. Antoine de Corent, sous-prieur (1557)

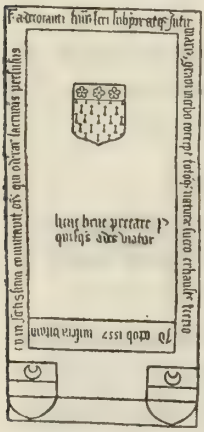


Fig. 248
Tombe du sous-prieur A. de Corent.

L'épitaphe latine (1) en minuscules gothiques encadre : 1° un écu (effacé) d'hermine, au chef de gueules chargé de trois roses d'or ; 2°, en dessous, la formule qui réclame de tout passant une fervente prière pour le défunt : *huic bene precare, quisquis ades, viator.* Elle semble s'appuyer sur deux écus aux armes des Burnan, placés aux deux coins inférieurs. — 1 m. 75 × 0 m. 85 (fig. 248).

50. Georges (1582) et Simon (1591) de Charnoz

En bordure, l'inscription française en capitales romaines se termine dans le haut par l'épitaphe

(1) *F. A. De Coranti hujus loci subprior atque infirmarius, gravi morbo correptus totoque naturæ succo exhaustus, tertio idus octobris 1557 miseram vitam cum fœlicissima commutavit, omnium qui aderant lacrimis perfusus.* – (Sur le dessin lire : aderant, au lieu de : oderunt).

de l'infirmier *Simon de Charnoz,* fils de Georges; avec, un peu en dessous, la formule : *Requiescant in pace. Amen.*

Au bas, à chaque coin, un écu (effacé) au lion couronné. — 1 m. 85 × 0 m. 85 (fig. 51, page 115).

50 bis. (73, près du mur du narthex) :

FRANÇOIS THEVENOT, demi-chanoine (1707)

Au-dessous de l'inscription (1) en romaine de ce PBRE (prêtre) DEMI-CHANOINE, une rosace est en train de s'effacer.

51. BERNARD DE TRAVES, infirmier (1528)

En bordure circulaire extérieure, inscription en minuscules gothiques : *Cy gist noble et religieuse personne Frère Bernard de Traves, enfermier de céans, lequel a fondé un anniversaire qui se doit dire chacun an le jour de S. Barnabé; et trespassa l'an M. V^c^ et XXVIII, le VI de febvrier.*

En seconde bordure concentrique, 27 fleurons fleurdelisés. Au centre, un écu soutenu par deux anges d'azur, à la croix d'or cantonnée de 20 billettes de même, 5 à 5.

Grande dalle circulaire. Diamètre : 1 m. 65 (fig. 33, page 84).

52. SIMONNE DE BERZÉ (1327)

Ci giet Simone de Barzé qui fut fanme (2) *Monseignour Mile de Frolois, chevalier, qui trespassa la vanvoille de la Seint-Andrie* (2), *l'an mil CCCXXVII* (voir fig. 173 et description, page 327).

53. ALARD DE MONTBELLET, seigneur (1305)

Trois fragments de cette tombe se trouvent contre le mur septentrional, l'un dans la première travée; les deux autres, dans la seconde. Manque la partie supérieure.

En majuscules gothiques, l'inscription est donnée complètement par Juénin (3) : *(In nomine Domini, amen. Hic jacet Alardus, dominus) Montisbele(ti, miles, qui obiit anno Domini MCCCV,) die Mercurii ante festum beati Mathye apostoli. Anima ejus requ(iescat in pace, amen).*

Cette inscription encadre l'effigie du chevalier dont les mains et les bras sont entourés d'une cotte de mailles. Sur la jupe de la

(1) Voir J. Martin, *Pierres tombales de l'abbaye*, p. 57.

(2) Femme... l'avant-veille de la Saint-André.

(3) Juénin, p. 172.

tunique sont brodés trois écus chargés de ses armes, de gueules, à trois tours crénelées d'or. A droite du seigneur, une épée ; à sa gauche, un arbre ; sous ses pieds, un lévrier (fig. 230, page 378).

53 bis (74). Appuyée contre le troisième fragment de la tombe précédente, partie de la pierre de

MOREL DE LANGEAC, curé d'Arinthod (1480)

Un autre petit morceau (l'angle supérieur gauche comprenant les premiers mots de l'épitaphe : *Hic jacet* et la dernière lettre de *amen*) se trouve dans le collatéral, non loin du premier pilastre.

L'inscription complète était : *Hic jacet (venerabilis et discretus vir Dominus Claudius Morelli de Langiaco, quondam Curatus) Arintodi, qui obiit XXVI augusti anno (Domini MCCCCLXXX. Anima ejus requiescat in pace. Ame)n.*

53 ter. CLAUDE BERTHET, sous-prieur (1625)

A été décrit plus haut ce monument incrusté dans le mur de la seconde travée; c'est le dernier monument élevé à la mémoire d'un moine de Tournus.

*
* *

IV. Dans la Chapelle des Fonts

54. PHILIBERT CHAPPUIS (1777)
archiprêtre et curé de Saint-André, et

55. ANTOINE CHAPPUIS (1777)

Tombes dont les inscriptions en romaine offrent peu d'intérêt.

56 et 56 bis (76). ARMAND FÉLIX NARBOUD DE REVERMY (1786)

Tombe en deux fragments placés dos à dos.

Sous l'inscription en capitales romaines, entouré de deux branches et surmonté d'une couronne comtale, écu écartelé, 1 et 4 de gueules à trois bandes d'or, chef d'hermine ; 2 et 3 de gueules à la fasce d'argent, accompagnée de trois étoiles d'or, 2 en chef et 1 en pointe (voir tombe reconstituée, page 326, fig. 172).

57. CLAUDE-MARIE BERTHET, médecin, 1761 (fig. 71, p. 178).

Au-dessous, inscription (en romaine plus petite) de *dame Gabrielle Gouget, femme de Sieur Claude Vivien, receveur au grenier à sel de Tournus.*

58. Jean-Joseph Clerc, chanoine (1724)

L'épitaphe en lettres romaines fait connaître que ce chanoine était l'ami des pauvres : *qui, dum viveret, magno erga pauperes ardebat amore.*

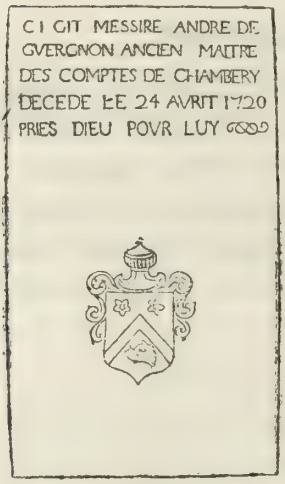


Fig. 249

58 bis. André de Guérignon (1720)

Au-dessous de l'inscription française se voit très nettement, surmonté d'un casque taré de fasce, un écu chevronné présentant en chef deux quintefeuilles et en pointe une hure de sanglier (fig. 249).

59. Antoine Bernard, chanoine (1725)

Épitaphe en lettres romaines : *D. O. M. Æternæ memoriæ venerabilis admodum D. Antonii Bernard, hujus ecclesiæ canonici bene meriti, monialium ac pauperum rectoris, suorum parentis optimi concivium amoris, qui plenus dierum obiit XIX decembris, anno 1725. — Amator pacis requiescat in pace.*

Au-dessous, inscription française du chanoine

Antoine Gonnet (1751)

60. François Charrault (1738)

Voir la tombe de ce maître des enfants de chœur et organiste, fig. 79, page 189.

61. Inconnue

Décédée le 11 septembre 1767, âgée de 56 ans.

*
* *

V. Dans la Chapelle Sainte-Anne

62. Barthélemy de Monteil (1420) et Nicolle de Moncenis (1419)

Inscription en minuscules gothiques presque totalement effacée : *(Hic jacet Bartholome)us de Monteil, in medicina Magister dignissimus (et Nicola de Moncenis, ejus uxor, quæ obiit die XXIV mensis martii, anno Domini MCCCXIX, et dictus magister die ultima mensis augusti MCCCCXX ; qui dederunt abbati et conventui 14 marchas argenti puri. Requiescant in pace).*

C'est aux frais de ces deux personnages que la chapelle fut bâtie.

63. Claude Sauvajot, chanoine (1734) (fig. 167, p. 321)

*
* *

V. Dans la Chapelle des Ames du Purgatoire

64. Antoine de Cambiz, sous-prieur (1597 ; fig. 250)

65. Jean Dambronay, chanoine (1722)

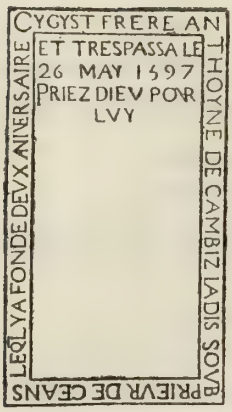


Fig. 250

L'inscription en romaine couvre toute la surface sur quatorze lignes : *Cy-gist vénérable messire Jean Dambronay, prêtre, chanoine de cette église, lequel, après l'avoir bien servie soixante-quatre ans, est décédé à l'âge de 80, le trentième novembre mil sept cent vingt-deux, ayant fait ses héritiers universels les pauvres de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Priés Dieu pour le repos de son âme.*

66. Anna Desbordes, *veuve* Mercier (1684)

Sous l'épitaphe de sa mère, le chanoine *Guillaume-Augustin* Mercier, qui remplissait alors l'office de trésorier de l'abbaye, fit graver aussi la sienne. Il mourut doyen, et on négligea de remplir, par la date de sa mort (26 juin 1740), les intervalles laissés en blanc à cet effet, avant et après le mot *anno* (fig. 251).

Au-dessous, deux écus ovales accolés, supportés par deux griffons et timbrés d'un casque taré de fasce. A gauche, écu d'argent au griffon de gueules ; à droite, écu de sinople, au chevron accompagné de deux étoiles d'or en chef, et, en pointe, d'un croissant.

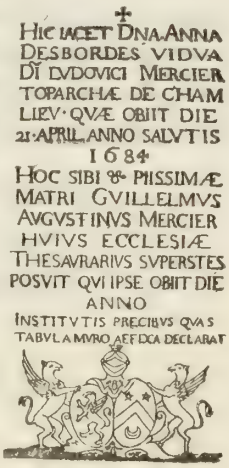


Fig. 251

67. Jean Julien, doyen (1722)

Épitaphe en romaine sur dix lignes : *Hic jacet nobilis vir Joannes Julien, presbyter cabilonensis, hujus ecclesiæ regalis Decanus meritissimus, cujus maxima laus quod fuerit plenus operibus bonis et eleemosinis. Obiit ætatis suæ LXXXVI, XXVI julii, anno MDCCXXII.*

En dehors de la chapelle, longeant la marche, sont les deux tombes de :

68. Jean-Baptiste Dombay (1709),

chanoine, dont l'épitaphe latine en romaine n'a rien de remarquable, et

69. Philibert de Mincey (1634),

moine de Tournus, puis chanoine après la sécularisation.

L'inscription en bordure encadre une formule pieuse avec, entouré de deux branches de laurier entrelacées, un écu, au lion de sable, orné et lampassé de gueules (fig. 164, p. 317).

*
* *

Dans l'ancienne aile occidentale des cloîtres, non loin de la chapelle N.-D. de Pitié, se trouvent les deux tombes suivantes (séparées par un galandage):

70. Geoffroy de Charlieu, infirmier (1350)

L'inscription est en majuscules gothiques gravées au sommet sur trois lignes (fig. 252):

† VII Kal. maii obiit Frater Gaufridus de
Cariloco, Infirmarius trenorchiensis;
Cujus anima requiescat in pace, amen.

71. Gilbert de Salins, moine (1511)

En bordure encadrée de filets, l'inscription (minuscules gothiques) est effacée à la partie inférieure: *(† Hic f)rater jacet Gilbertus de Salins, hujus C(onventus professus, quandin vixit, qui ab humanis discessit hoc anno MV^c XI, IIII decembris). Re(quiescat in pace).*

Dans le haut, au coin de droite, écu de gueules, à trois chevrons d'or; au coin de gauche, écu effacé des Salins. — Au centre, un moine les mains jointes. — 2 mètres × 0 m. 98 (fig. 290, p. 443).

VII KAL: MAII: OBII: FRATER: GAVFRIDUS: DE
CARILOCO: INFIRMARIUS: TRENORCHIEN:
CUIVS: ANIMA: REQUIESCAT: IN PACE: AMEN:

Fig. 252

Épitaphe de l'infirmier Geoffroy de Charlieu.

*
* *

Pour compléter cette collection tumulaire, vous agréerait-il de grimper sur le toit de l'abside, côté Nord, et de considérer, au-dessus du cintre de la seconde fenêtre du sanctuaire, un fragment de tombe couvert de lettres romaines (1) (fig. 130)?

(1) Quelques e sont des minuscules romaines.

J'ai essayé de reconstituer cette inscription du XIe siècle :

Reser(at corpus meum)
labascere (usque ad)
tubicinem (1). *E(go potens)*
era(m † olim)
(v)erbo et opere. Nil sum
modo ni putrefac(tus)
Guilelm (us) (2).

Au centre, une croix grecque en relief et pattée. Sur le croisillon de gauche se lisent, en plus petits caractères, les mots : *et opere.*

*
* *

Terminons notre pèlerinage funéraire par un tombeau bien digne d'intérêt : celui qui, d'après la tradition, renferma le corps de saint Valérien de Tournus.

Cette relique lapidaire se trouve déposée dans l'église souterraine. Nous poursuivrons donc logiquement la visite de l'édifice en nous rendant au bras gauche du transept, pour de là

Descendre l'escalier tournant et noir qui mène
Dans la crypte profonde aux murs nus et glacés.

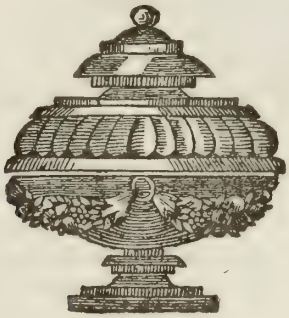


Fig. 253

Urne.
(*Tirée de l'H. de Juénin.*)

(1) On lirait plus volontiers le barbarisme *tubidem.*

(2) Mon corps commence de se flétrir jusqu'à la trompette du jugement. — J'étais puissant autrefois en paroles et en œuvres. Je ne suis plus rien si ce n'est pourriture: Guillaume.

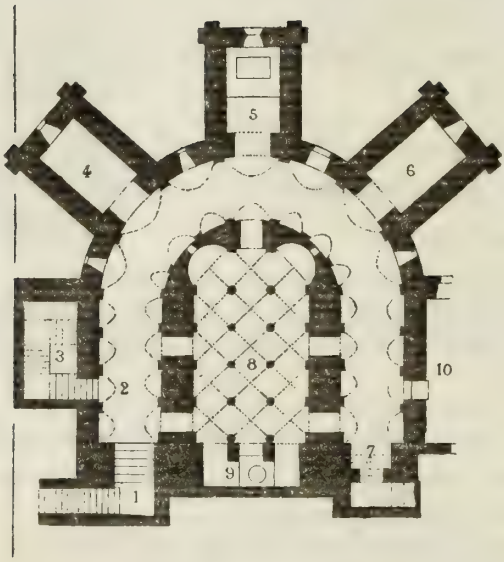


Fig. 254

Plan de la Crypte.
(*Dessin Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

Légende

1. Escalier de la crypte, à deux volées.
2. Couloir en fer à cheval, correspondant au déambulatoire supérieur.
3. Pièce située au-dessous de la chapelle de l'Agonie, et où se trouve la cage d'un escalier dont les entrées sont aujourd'hui murées.
4. Chapelle rayonnante gauche, dédiée à sainte Philomène.
5. Chapelle rayonnante centrale, ou chapelle du Tombeau de saint Valérien.
6. Chapelle rayonnante droite, ou chapelle des fresques, dédiée à saint Pierre.
7. Escalier de droite, condamné par le cardinal de Bouillon.
8. Cella.
9. Puits.
10. Porte murée, donnant accès autrefois à la place des Arts, par un corridor, et à une cave située sous la sacristie.

Fig. 255

Dessin à la plume de M. Juillet, 1901.

SECTION SECONDE

LA CRYPTE ou ÉGLISE SOUTERRAINE

Le changement du glorieux mausolée de saint Valérien en un petit oratoire et, par succession des temps, en un monastère, fut sans doute plus raisonnable et plus religieux que le temple élevé sur le tombeau de César à Rome.

P. Berthaud, *L'Illustre Orbandale*, p. 249.

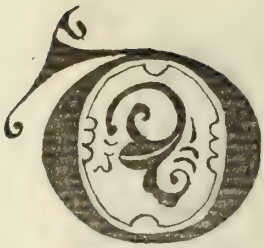


Fig. 256

Descendons l'escalier qui conduit aux galeries inférieures. Il se compose de deux volées, séparées par un palier et par une porte (1) : la première volée, assez raide, de 14 marches, va du nord au sud ; la seconde (6 marches), de l'ouest à l'est. — Je vous conseille d'utiliser la rampe en fer fixée contre le mur à votre droite, et, si vous êtes de haute stature, d'incliner les épaules à la descente !

L'escalier aboutit au couloir ou déambulatoire de la crypte.

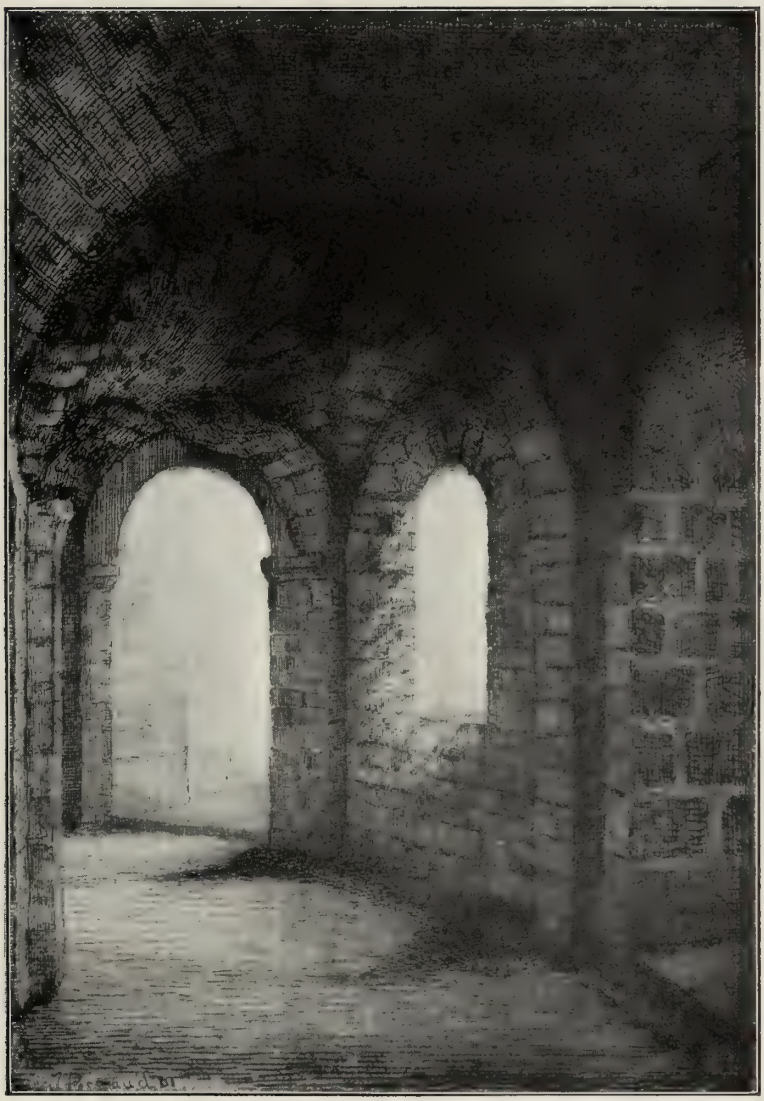
Cette belle crypte, dont le dallage sur béton (1846) est un peu en pente (15 centimètres) jusqu'à la naissance de l'abside, reproduit les dispositions générales du chevet de la grande église sous lequel elle est placée. Elle occupe l'espace compris perpendiculairement entre l'extrémité des chapelles absidales et les piliers Est de la coupole.

Le *couloir*, en fer à cheval, est situé sous celui de l'église (n° 2 du plan ci-dessus, fig. 254).

Les *chapelles* forment comme le rez-de-chaussée des chapelles absidales et, avec elles, flanquent le rond-point de l'édifice.

La « *cella* » ou vaisseau central (n° 8) rappelle le sanctuaire et l'abside réunis.

(1) Pour l'ouverture de cette porte, s'adresser au sacristain.



Cliché L. Fernique

Fig. 419

La Crypte

(Reproduction d'une eau-forte de J. Pesseau, 1901.)

CHAPITRE PREMIER

Le Déambulatoire de la Crypte

Fig. 257
Chapiteau du puits.
(*Questel, A. D. B.-A.*)

Mesurant 3 mètres en largeur (2 m. 70 entre les pilastres), le couloir de la crypte est un peu plus large que le déambulatoire supérieur. En sorte que, si la voûte n'existait pas, on verrait les murs d'en haut faire saillie, surplombant de quelques centimètres (à gauche, 10 cent. ; à droite, 0 m. 30) le déambulatoire inférieur. C'est le contraire qui semblerait devoir exister, puisque le mur extérieur du déambulatoire de la crypte est un peu plus épais que celui du dessus. L'anomalie doit être attribuée, à gauche, à la présence du banc de pierre qui longe les chapelles absidales de l'église ; elle provient aussi de ce que, à droite, le massif supérieur du sanctuaire a été renforcé lors de l'exhaussement du clocher.

Des deux côtés, à droite et à gauche, jusqu'à la hauteur d'environ 2 mètres, les murs présentent de grands parements en pierres blanches un peu inclinées comme le dallage, et layées, c'est-à-dire taillées à la hachette (la plupart sont layées obliquement). L'appareil offre de larges joints de ciment.

A droite, un massif de maçonnerie (épaisseur 1 m. 50) sépare le déambulatoire d'avec l'enceinte de la crypte.

Il est orné des quatorze stations d'un chemin de croix roman moderne (H. 0 m. 45, L. 0 m. 35 ; pierre blanche en forme de croix latine, avec personnages sculptés sur les médaillons).

Il est percé de sept ouvertures cintrées, cinq portes et deux petites fenêtres. — Les cinq baies (H., celles du nord, 2 m. 60 ; celles du sud, 2 m. 45), à claveaux cunéiformes, donnent accès dans l'abside intérieure ; elles se trouvent, l'une (L. 1 m. 08) à l'extrémité orientale

de l'hémicycle, dans l'axe du monument ; les autres (L. 0 m. 90) de chaque côté des murs droits, au nord et au sud, se regardant. Quant aux lucarnes (H. 0 m. 80, L. 0 m. 32), celle du nord, percée à 1 m. 20 du sol, mesure 0 m. 74 d'épaisseur ; celle du sud (à 1 m. du sol) n'a que 0 m. 64. Elles regardent les chapelles latérales.

Remarquez les voûtes de la crypte : à première vue, on dirait des pierres appareillées sans art. En réalité, c'est une espèce de béton d'environ 0 m. 65 d'épaisseur. Sur des charpentes qui servaient de moules les pierres ont été jetées pêle-mêle avec le mortier. On distingue parfaitement les empreintes des cintres ; on aperçoit même çà et là quelques débris de planches noyés dans les enduits grossiers.

Hémisphériques, les voûtes du couloir (H. sous clef 3 m. 57) s'appuient sur des pilastres peu saillants (15 centimètres environ), terminés, en guise de chapiteaux, par des abaques dont plusieurs sont ornés de moulures formant une espèce de cartouche en relief. La retombée des voûtes se fait irrégulièrement.

A gauche, le mur extérieur a un mètre d'épaisseur.

Au bas de l'escalier, on voit des pierres presque toujours humides. A force de suinter, l'eau des pluies a fini par ronger le ciment de quelques assises. Les anciens avaient eu la sagesse d'établir des canaux de grès qui conduisaient dans le puits les eaux pluviales et préservaient les fondations. Ces canaux ont été supprimés en 1846.

Un peu plus loin (seconde arcade), on reconnaît une porte cintrée aujourd'hui bouchée (H. 2 m. 25, L. 0 m. 90). Par là on pénétrait dans une pièce située au-dessous de la chapelle de l'Agonie et où se trouve enfoui l'escalier qui donnait jadis accès dans la crypte, sans doute à partir de l'époque où avait été condamnée la porte du croisillon septentrional.

En face, dans l'aile Sud du déambulatoire, nous rencontrerons une autre porte murée qui établissait communication avec le corridor et la cave (n° 10 du plan) placés sous la sacristie actuelle. De l'extérieur on pouvait ainsi entrer directement et de plain-pied dans la galerie souterraine.

Car, malgré la surélévation du sol avoisinant, nous ne sommes ici qu'à un mètre environ au-dessous du niveau de la place des Arts : témoin les quatre fenêtres du déambulatoire. De dimensions inégales, ces fenêtres munies de grisailles (1901) laissent entrer un jour abondant.

Trois autres fenêtres éclairent directement les trois chapelles.

CHAPITRE SECOND

Les Chapelles rayonnantes de la Crypte

Fig. 258

Sur le déambulatoire s'ouvrent les trois chapelles. Leur dallage est surélevé de 15 centimètres. Leurs murs servent de base aux murs des chapelles rayonnantes de l'église. Seule la muraille du fond, contre laquelle se dresse l'autel, est percée d'une fenêtre. L'arcade des deux chapelles latérales est ornée d'une corniche à la naissance du cintre.

*
* *

La *première chapelle*, à gauche, est couverte d'une peinture murale moderne. Autel roman en pierre blanche, surmonté d'une statue de sainte Philomène.

*
* *

La *seconde chapelle*, celle du milieu, laisse voir, entre les arcatures de l'autel (1) en pierre blanche, le **Tombeau de saint Valérien**, martyr de Tournus.

Saluons avec respect ce vénérable sarcophage qui aurait renfermé pendant de longs siècles, d'abord le corps entier, puis quelques ossements d'un héros chrétien.

Creusé dans un bloc massif de pierre, cette lourde enveloppe a été, dans la suite, profanée et détériorée ; mais en est-elle moins précieuse ?

Voici son histoire :

Aussitôt après le martyre de saint Valérien, les fidèles convertis par lui « déposèrent son corps dans un cercueil de pierre que l'on

(1) On célèbre la messe sur cet autel le 15 septembre (fête du martyr), et le lendemain du 3e dimanche de janvier (ce 3e dimanche est la solennité de la Translation des reliques de saint Valérien).

voit encore aujourd'hui (écrivait Juénin en 1733) dans l'église souterraine de l'abbaye; c'est le même où l'on trouva tous ses membres lors de la translation ou plutôt de l'exhumation que l'on en fit vers l'an 980 » (1).

On a vu plus haut (2) qu'à cette occasion furent extraits du tombeau le chef et les gros ossements. Les petits os avec la poussière du corps et des habits laissés dans le cercueil furent-ils dispersés par les calvinistes ou par les révolutionnaires : on l'ignore. En tout cas, le tombeau resta dans la crypte jusqu'en 1793.

A cette époque (et jusqu'en 1841), la crypte fut utilisée comme cave, et le sarcophage violé dut quitter pour quelques années l'emplacement où il était depuis si longtemps vénéré.

Plus heureux que le tombeau en grès de saint Ardain ou que la pierre sur laquelle on lavait autrefois les morts (tombeau et lavatoire qui étaient aussi conservés dans la crypte et qui furent brisés), le sarcophage de saint Valérien fut « vendu à un cirier — il devint le dépôt de ses suifs —, puis cédé, de 1810 à 1815, à un aubergiste de Simandre, en Bresse. Celui-ci, empressé d'utiliser son acquisition, le fit fouiller pour le transformer en auge » (3). Sur le conseil de l'évêché, M. Chaumont, curé de Saint-Philibert, constata l'authenticité du tombeau, le fit racheter et replacer, en 1856, dans la chapelle rayonnante centrale de la crypte. — En introduisant la main sous l'arcature du milieu, on peut se rendre compte de l'épaisseur de la paroi du sarcophage.

*
* *

Contre la muraille gauche de la chapelle Saint-Valérien, en haut d'un enduit gris, on découvre, sous le badigeon, des inscriptions qui n'ont pu être déchiffrées.

Comme l'indiquent et l'inscription moderne écrite à l'entrée et les clefs récemment peintes dans l'intrados du cintre, la *troisième chapelle*, celle de droite, est placée sous le vocable de saint Pierre.

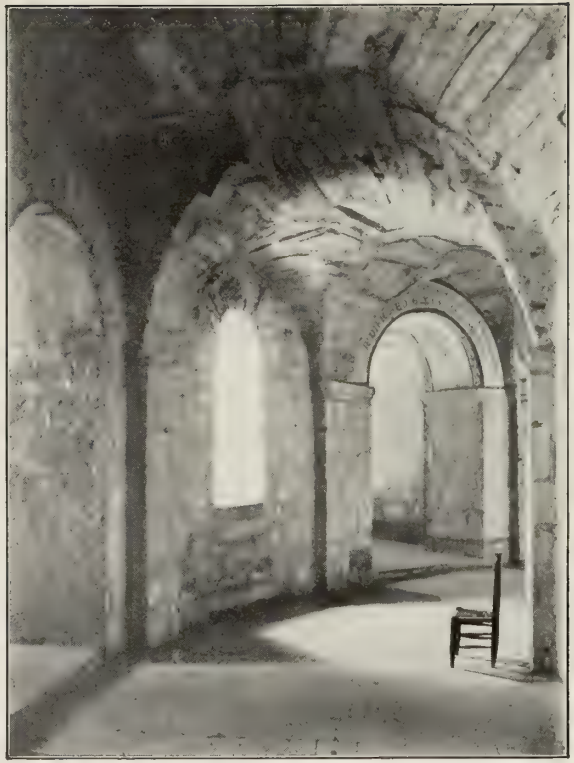
Elle est remarquable par sa *fresque* du XIIe siècle, la mieux conservée de tout le monument et que Marcel Canat regarde comme une œuvre éminemment indigène (4).

(1) Juénin, p. 13.

(2) Page 155.

(3) Chapuys-Montlaville, *Église de Tournus*, p. 10.

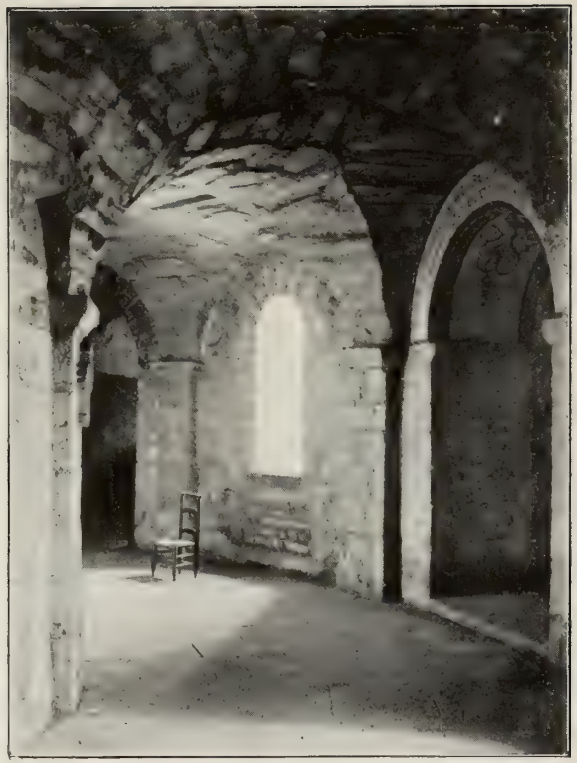
(4) Congrès archéologique de 1850, p. 162.



Cliché M. Thibaudet

Fig. 420

1° Vu de gauche à droite



Cliché M. Thibaudet

Fig. 421

2° Vu de droite à gauche

LE COULOIR DE LA CRYPTE

Cette fresque accuse « l'état florissant de la peinture monumentale dans les deux dernières périodes de l'architecture romano-byzantine : candeur austère, béatitude grave dont on ne peut se faire une idée juste qu'en présence des types » (1).

Fig. 259

Fresque de la crypte.
(*Dessin Questel, A. D. B.-A.*)

« La voûte peinte est divisée en deux parties. Sur une des parties, le Christ, grandeur nature, assis sur un arc-en-ciel, tient un livre de la main gauche et bénit avec la droite à la grecque, en formant le monogramme du Christ avec les doigts; il a un nimbe crucifère et son corps est entouré par une auréole pisciforme bordée extérieurement par une ligne onduleuse représentant la gloire céleste. Sur l'autre partie, la Vierge, nimbée, est assise sur un trône, avec l'enfant Jésus également assis et bénissant de la main droite : la Vierge est entourée par une auréole presque circulaire, bordée extérieurement par une ligne onduleuse semblable à celle déjà signalée.

« Le mur opposé à l'entrée est percé d'une ouverture au-dessus de laquelle on voit l'agneau pascal (2) dans un nimbe rond, tenant avec sa patte une croix à laquelle flotte une oriflamme.

« A la naissance de la voûte, une frise ; entre deux bordures, une mitre et un bonnet (3). »

Inutile de faire remarquer que seuls le bonnet et la mitre placés à l'extrémité Sud-Est de la frise sont de l'époque. Les autres, peints en alternance, sont de restauration moderne. A 40 centimètres environ au-dessous de la frise, à droite, et à 20 centim. du mur du fond, à l'endroit où le badigeon moderne a été gratté, on peut lire, entr'autres inscriptions, les mots « Jean Greuze » tracés au crayon rouge. Est-ce l'œuvre d'un fumiste qui aurait fort bien imité la signature du peintre tournusien ? ou plutôt, serait-ce le futur artiste qui, dans sa jeunesse, se serait amusé à écrire son nom, comme le font encore les gamins de nos jours ?

L'autel en pierre de Préty a été tout d'abord érigé au XVIIIe siècle dans le transept Nord. Il est semblable à celui du croisillon méridional de l'église.

C'est dans cette chapelle, derrière l'ancien autel, que fut conservé, pendant plusieurs siècles, le tombeau d'Adalger, évêque d'Autun,

(1) J. Bard, *l. c.*, pp. 104-105.

(2) La tête est retournée en arrière.

(3) Meulien, *Histoire de Tournus*, p. 305.

mort en 893 à Tournus, au début d'un voyage à Rome (1). Ce vertueux personnage avait, le jour même de son sacre, fait confirmer par les prélats de la province de Lyon assemblés à Saint-Marcel de Chalon, la donation de Tournus et des autres monastères concédés par Charles-le-Chauve à l'abbé Geilon et à ses religieux (2).

Avant de pénétrer dans l'intérieur de la crypte, regardez, au fond du déambulatoire, ces quelques marches (n° 7 du plan). C'est la première partie d'un escalier qui aboutissait au transept Sud, permettant ainsi aux antiques processions de descendre à la crypte par un des bas côtés et de remonter par l'autre ; la seconde partie a été malheureusement condamnée par le cardinal de Bouillon. Les huit degrés font accéder à une espèce de caveau, qu'un dessinateur, victime de son imagination, a désigné ainsi, sur son plan de la crypte : « Caveau dans lequel a été enfermé saint Valentin ! » (3)

Si nous voulons fouler le sol où a été enseveli non pas saint Valentin mais *saint Valérien*, entrons par une des baies dans le charmant petit édicule central. L'épaisseur du mur et la diminution de lumière ajoutent au respect que l'on éprouve en pénétrant dans cette galerie sanctifiée par le martyre d'un héros du second siècle.

Fig. 260
Chapiteau des secondes colonnes de la crypte.
(*Dessin Questel, A. D. B-A.*)

(1) Bien que remarquable par l'intégrité de ses mœurs, Aldager n'a jamais été honoré d'un culte public dans sa ville épiscopale.

(2) Juénin, pp. 52 et 62.

(3) La même erreur de nom a été commise par Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 414.

CHAPITRE TROISIÈME

La Cella de la Crypte

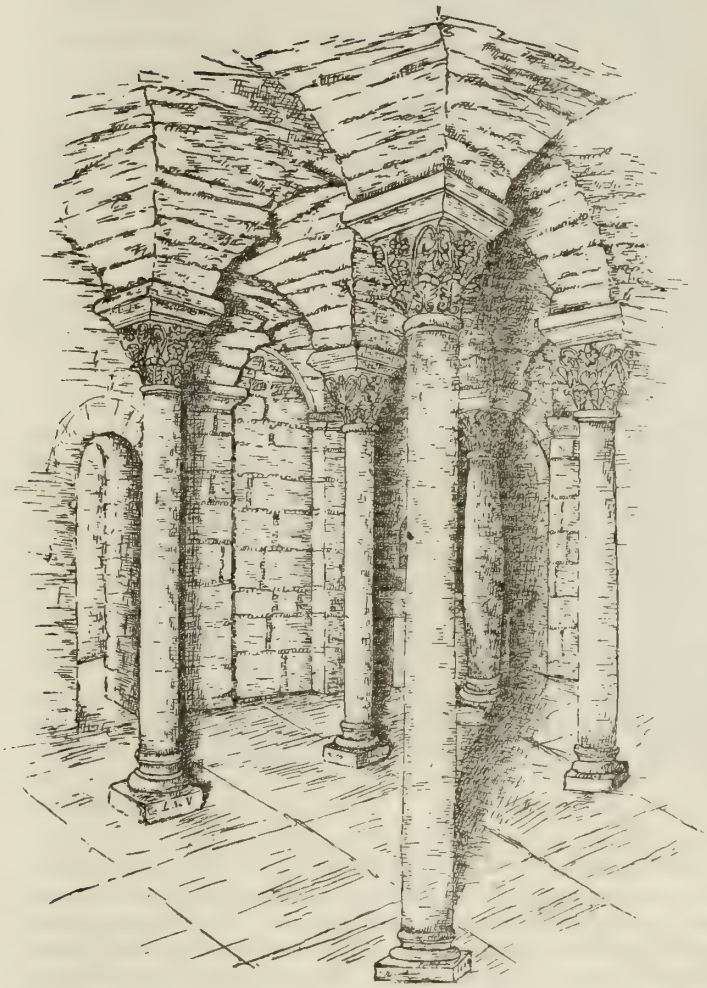


Fig. 261

La « Cella » de la Crypte.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

L'enceinte intérieure de la crypte (long. 11 m. 80, larg. 5 m. 65) est fort gracieuse. On dirait d'une chapelle pleine de mystère.

C'est apparemment dans cette « cella » que furent, pendant plusieurs siècles, enfermés et protégés par de solides grilles (dont on aperçoit encore la trace des scellements) les saints corps possédés par le monastère. Le peuple vénérait les reliques par le couloir, à la

faveur d'étroites lucarnes qui s'élargirent dans la suite pour devenir les baies actuelles (1).

Ses trois nefs d'égale hauteur (3 m. 65 sous clef de voûte) sont séparées, dans le sens longitudinal, par deux rangées de cinq colonnettes qui soutiennent les voûtes d'arêtes.

Du côté des murailles, ces voûtes retombent sur six pilastres semblables à ceux du couloir mais un peu plus élevés.

Les huit colonnes isolées s'appuient sur de jolies bases (15 cent.).

Fig. 262
Chapiteau de la 3e colonne.
(*Questel, A. D. B.-A.*)

Les fûts ont un peu plus de deux mètres. Comme dans l'église, l'astragale forme bourrelet à l'extrémité du fût, qu'une épaisse couche de ciment sépare des remarquables chapiteaux à feuilles d'acanthe ; chapiteaux semblables deux à deux symétriquement.

Les deux colonnettes adossées au massif Ouest, un peu inégales, sont les tronçons supérieurs de colonnes coupées pour s'adapter à un soubassement de 1 mètre. En pierre de Préty, renflées et monolithes, ainsi que les deux colonnes les plus rapprochées

(1) D'après M. Léon Maître, archiviste de Loire-Inférieure, l'abbé Étienne n'aurait pas déposé le tombeau de saint Valérien dans la chapelle absidale du milieu, mais dans la *cella*. « Il nous est assez difficile de dépeindre la physionomie de la cella, quand l'autel était en place ; ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'emplacement assigné au tombeau qui passe pour être celui de saint Valérien ne lui appartient pas plus que l'invocation du même saint ne convient à la chapelle absidale du milieu où il est exposé. Si nous avions un dessin du XIIe ou du XIIIe siècle, nous le verrions dans la cella elle-même, à la place d'honneur, c'est-à-dire contre le mur de l'hémicycle, la tête regardant l'orient et appuyée contre un autel. Les deux niches demi-circulaires qui sont pratiquées à gauche et à droite de cet hémicycle ressemblent bien aux crédences qu'on est habitué à voir à proximité des autels pour y déposer des offrandes ou des objets du culte. Le public ne pénétrait pas dans la *cella*, à moins qu'il ne fût d'une classe privilégiée ; il se bornait à regarder le sarcophage à travers les grilles qu'on avait établies dans chacune des cinq ouvertures percées dans l'enceinte de la cella. L'ouverture de l'orient n'était pas nécessaire ; sa seule présence au pied du tombeau indique que la grille de ce côté avait une partie mobile qu'on ouvrait dans certains cas pour satisfaire les pèlerins désireux de toucher le sarcophage » (*La Crypte de Tournus ;* dans « L'Abbaye de Tournus », mai et juin 1904). M. L. Maître semble oublier que le tombeau était presque vide au Xe siècle. La place d'honneur a dû être réservée aux châsses ; mais le tombeau lui-même fut placé dans la nouvelle chapelle.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 423

Le tombeau de S. Valérien vu de la Cella

Cliché M. Thibaudet

Fig. 424

La Cella et le Puits

de l'abside (celles-ci entières) (1), peut-être viennent-elles de l'église primitive ou d'un temple romain.

Plus sveltes (2), les six colonnettes cylindriques (dont une, monolithe) sont en pierre blanche.

La nef du milieu s'ouvre sur la partie semi-circulaire du déambulatoire et a vue sur la chapelle du tombeau.

Chacune des deux autres se termine par une petite abside oblique, au fond de laquelle se trouve la lucarne qui regarde une des chapelles latérales. Vers le milieu du siècle dernier, on a érigé dans ces niches deux autels dédiés : celui de droite, en pierre blanche, à saint Symphorien d'Autun ; celui de gauche, d'une simplicité druidique, à saint Marcel de Chalon.

Cet intérieur est comme formé de six travées : la dernière, la plus rapprochée du déambulatoire, est un hémicycle correspondant au rond-point de l'abside supérieure ; les quatre suivantes, régulières, sont placées sous le sanctuaire ; la première, celle du fond, renfermée entre les deux gros piliers Est du clocher, est un peu plus basse que les autres et séparée d'elles par un espace vide (0 m. 20) que recouvrent les dallages du sanctuaire. Les voûtes de cette travée, au lieu d'être en arêtes, forment trois petits berceaux soutenus à droite et à gauche par les robustes fondations des gros piliers (3) ; au milieu, par des arcades également en moellons.

Le mur occidental a été récemment restauré (1846). Il est percé, dans l'enfoncement de droite, à 2 mètres 1/2 de hauteur, d'un trou carré (45 cent. de côté sur 60 cent. de profond.) dont j'ignore la destination.

Sous le berceau central, un peu au sud, est creusé le **Puits** cylindrique (diamètre : 0 m. 90 environ), d'une profondeur de 10 m. 50 ; ce puits se termine à la partie supérieure par une maçonnerie carrée surmontée d'une margelle en pierre de taille. Cette maçonnerie (1 m. 10 de haut) a été refaite en 1846. De la nef du milieu on y accède par une marche ; aux deux autres côtés, le dallage est de plain-pied.

(1) La colonne de gauche est privée de son astragale.

(2) « L'église souterraine de l'église de Tournus a des colonnes dont la hauteur excède douze diamètres » (Charier-Fillon, *La chapelle de saint Filibert de Noirmoutier*, p. 39, note).

(3) La différence des mortiers rappelle les réparations de 1846.

Au crochet de la barre de fer fixée transversalement on attachait une poulie qui permettait de puiser l'eau, avant que le percement d'autres puits ne l'eût captée.

A sec aujourd'hui (1), le puits de Saint-Philibert recueille les résidus du papier que les visiteurs allument et laissent tomber afin d'en apprécier la profondeur.

Avant les restaurations de 1846, il était comblé presque entièrement: « On en avait fait une citerne de deux mètres de profondeur recevant les eaux extérieures qui étaient amenées par des tuyaux en grès » (2).

La Chronique de Saint-Philibert regrette qu'on ait creusé le puits et qu'on se soit « trompé sur la nature d'un réservoir qui aurait pu être à Tournus le premier baptistère de la chrétienté naissante ».

Cependant un examen attentif de l'intérieur fait reconnaître que ce puits antique n'a pas été creusé, mais recreusé par M. Questel.

Rien d'ailleurs n'empêche de supposer qu'une piscine symbolique ait été pratiquée par les premiers chrétiens de Tournus à l'endroit même où saint Valérien aurait eu la tête tranchée (3). Mais je crois plutôt que l'abbé Etienne établit le puits à l'endroit même où fut inhumé le martyr jusqu'au jour de sa translation (xe siècle). — Plus tard, il dut être d'une grande ressource pour les moines, surtout dans les temps de guerre et de siège.

Dans le cours des siècles, lorsqu'ils venaient vénérer le corps de saint Valérien ou celui de saint Philibert, les pèlerins aimaient à boire et à emporter un peu de cette eau — comme d'ailleurs cela se pratique encore de nos jours en plus d'un pèlerinage en renom. Ils estimaient qu'une terre arrosée par le sang d'un martyr et sanctifiée par la présence d'un thaumaturge pouvait communiquer aux eaux une vertu curative (4).

Maints pèlerins ne sortaient pas de la crypte avant d'avoir baisé

(1) A l'époque des crues de la Saône, on aperçoit un peu d'eau.

(2) J. B. Chaumont, *Chronique paroissiale*, p. 59.

(3) Une fausse légende prétend que S. Valérien aurait été jeté dans ce puits.

(4) « Le puits jouait un rôle important dans le culte rendu aux saints ; il était l'accessoire indispensable de toute confession, attendu qu'aucun pèlerin ne serait parti content s'il n'avait emporté un peu d'eau puisée à proximité du sarcophage (on se contentait, à défaut d'eau, d'emporter de la terre, comme à Saint-Irénée de Lyon).

La seule présence de ce puits (creusé, à Tournus, sur l'emplacement du

« la colonne de saint Philibert ». — Je n'ai pu me renseigner d'une façon précise sur cette colonne. Serait-ce l'une des demi-colonnes placées à l'entrée du puits ? ou encore l'une des colonnettes blanches, la dernière à gauche ? Plus lisse que ses compagnes, elle semble avoir été polie par le frottement.

Fig. 263

Chapiteau des quatrièmes colonnes.
(*Dessin Questel, A. D. B.-A.*)

*
* *

Encore un mot sur la sépulture de saint Valérien.

L'humble chaumière que l'apôtre s'était construite près des murailles de la ville (1), la cellule où il instruisait secrètement les Tournusiens de la fin du second siècle était-elle creusée au flanc de la colline où se dresse actuellement l'abbaye? — Oui, si le corps du martyr reçut, ainsi que le prétend un chroniqueur, la sépulture au lieu même « où, vivant, il faisait son ordinaire demourance » (2).

Commencé dans le castrum de Trénorque par le tourment des ongles métalliques, le supplice fut-il consommé à l'endroit de l'inhumation (3), c'est-à-dire sur l'emplacement même de la crypte

martyre de saint Valérien) nous autorise à affirmer que le XIe siècle n'a rien innové en élevant une crypte avec des colonnes et des voûtes au-dessus du tombeau de saint Valérien, il n'a fait que décorer avec splendeur un lieu sanctifié depuis plusieurs siècles par des démonstrations éclatantes de piété. Jamais les générations postérieures à l'an mille n'auraient eu la pensée de creuser un puits dans un sous-sol, qui n'aurait pas été signalé d'avance par des prodiges et un courant de pèlerinage » (L. Maître, *La Crypte de Tournus*).

(1) Falcon, *Chronicon*, 6.

(2) S. Julien de Balleure, *Antiquités de Tournus*, p. 504.

(3) Juénin, N. H. de T., *Copie d'une Lettre*, p. 538.

actuelle, en dehors des murs de la bourgade d'alors? — Peut-être. « Et cela, dit Juénin, convient parfaitement aux coutumes des Romains qui ne permettaient guère de faire les dernières exécutions, moins encore d'enterrer les morts, dans l'enceinte des villes (1). »

Ce qui paraît certain, d'après les historiens anciens et la tradition, c'est que le terrain occupé aujourd'hui par la crypte fut la sépulture primitive du martyr (2). C'est là que les nouveaux convertis déposèrent respectueusement les dépouilles mortelles de leur bienfaiteur, leur élevant dès qu'ils le purent un modeste édicule (3).

En toute hypothèse, nous sommes en droit de tirer cette conclusion : sanctifié par le domicile ou par la décapitation ou par la première sépulture de saint Valérien, le sol de la crypte est depuis plus de dix-sept siècles un lieu vénéré ; depuis quinze siècles au moins, un oratoire existe là ; depuis près de huit siècles l'état de l'église souterraine n'a pas subi de modifications notables.

Notre pèlerinage au tombeau de l'apôtre-martyr étant terminé, suivons avec docilité le très sage conseil du poète :

Va d'une église à l'autre et de la crypte aux tours.

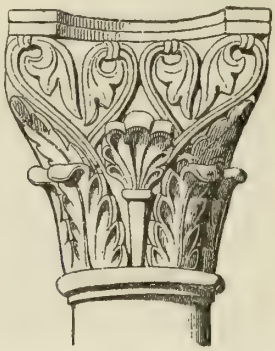


Fig. 264

Chapiteau des colonnes renflées.
(*Questel*, *A. D. B.-A.*)

(1) Juénin, p. 10.

(2) Une opinion contraire, soutenue par M. Ferdinand Terrillon dans ses *Recherches sur l'église primitive de saint Valérien*, a été appelée par M. Jean Virey, dans son discours de Réception à l'Académie de Mâcon, « thèse foncièrement hypothétique ».

(3) Voir plus haut, pp. 52-54.

Cliché M. Thibaudet

Fig. 425

ARCADES DE L'EGLISE SAINT-MICHEL

Fig. 265

Dessin à la plume de M. Juillet, 1901.

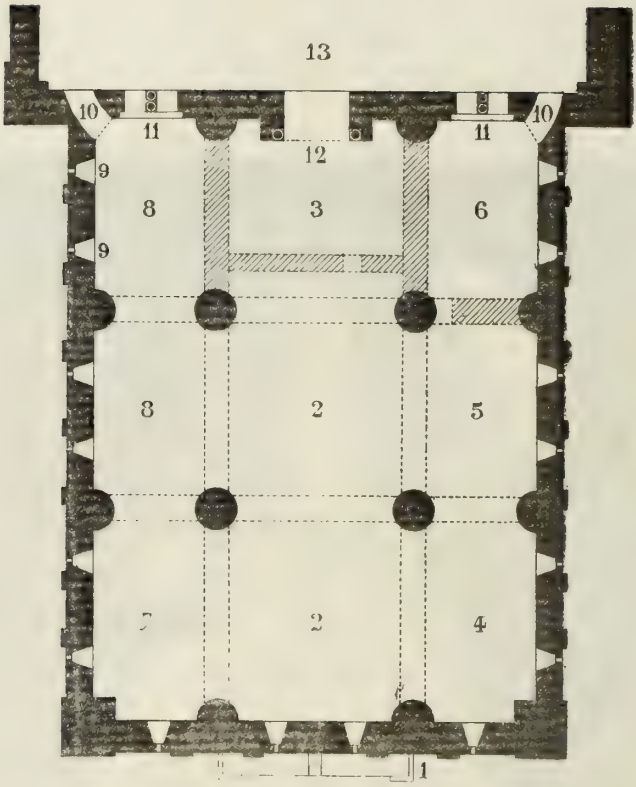


Fig. 266

Plan de la tribune Saint-Michel.
(*D'après le dessin de Questel.*)

Légende

1. Portail extérieur de l'église.
2. Nef centrale.
3. Troisième travée de la nef centrale (la partie inférieure a été utilisée pour la soufflerie de l'orgue ; les échelles donnent accès à la voûte de l'église).
4. Intérieur de la tour Sud.
5. Seconde travée du bas côté Sud.
6. Troisième travée convertie en grenier.
7. Intérieur de la tour Nord où se trouve l'escalier du petit clocher.
8. Seconde et troisième travées du bas côté Nord.
9. Meurtrières.
10. Portes des anciens escaliers.
11. Fenêtres géminées ayant vue sur les nefs collatérales de l'église.
12. Arc triomphal de Gerlannus, donnant sur la nef majeure de l'église, mais masqué par le buffet de l'orgue.
13. Nef majeure de l'église.

SECTION TROISIÈME

SAINT-MICHEL ou ÉGLISE SUPÉRIEURE

Fig. 267

TRIOMPHANTE ! C'est le qualificatif symbolique par lequel on désigne parfois cette troisième église dédiée à saint Michel.

Hélas ! le délabrement dans lequel vous allez la trouver ne pourra guère vous donner une idée de la céleste gloire ! Néanmoins — surtout si les larges conceptions architecturales ne vous laissent point insensibles — vous éprouverez là-haut, dans cette vaste tribune qui règne au-dessus de tout le narthex, une réelle jouissance.

Autrefois — il y a plusieurs siècles de cela — on vous aurait invité à monter à Saint-Michel par l'un des escaliers qui prenaient naissance au bas de chacune des nefs mineures. Malheureusement ces deux escaliers monumentaux n'existent plus.

Sortant de l'église par la porte latérale du narthex, vous trouverez dans le vestibule, à gauche, une petite porte de bois dont la clef, comme celle de la crypte, est confiée au sacristain. — Ce dernier a reçu la consigne de ne vous laisser monter seul ni à la *tribune* Saint-Michel ni surtout à la *terrasse*.

Fig. 268
Chapiteau de face

Fig. 269
Chapiteau de l'intrados

Chapiteaux de l'arc triomphal (côté gauche).
(*Dessins de Saint-Elme tirés des Annales de l'Académie de Mâcon.*)

CHAPITRE PREMIER

La Tribune Saint-Michel

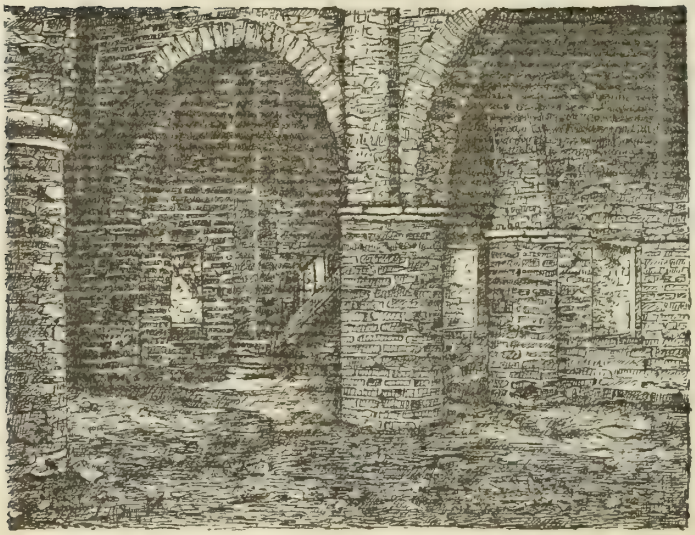


Fig. 270

La Tribune Saint-Michel (vue de l'entrée).
(*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

Vous montez dans les tours, là se voit une ébauche
D'église inachevée... une image du ciel !
Mais sans doute on a vu que c'est faire œuvre gauche
De vouloir peindre aux yeux le séjour éternel.

F. Dupard, *Une église.*

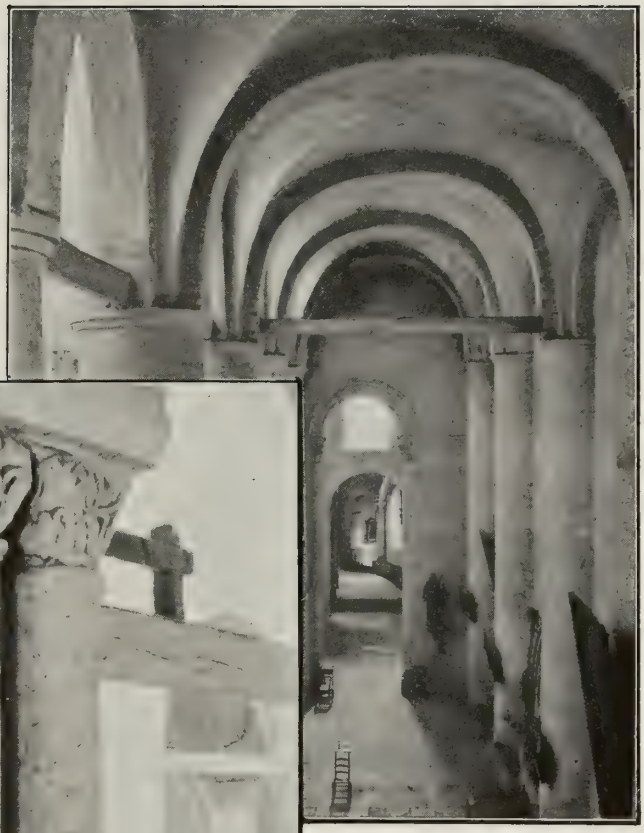
Que la crainte chimérique d'une montée fatigante ne vous arrête pas.

Quarante marches seulement vous séparent de la tribune.

Un escalier de pierre (27 marches), en spirale, conduit à la chambre encore enfumée d'un légendaire sonneur. C'était là, il y a quelque quarante ans, tout son palais !

Fig. 271

Encore treize marches et vous entrerez dans l'église supérieure.



Clichés M. Thibaudet

Fig. 426

1° Vue sur le collatéral Sud de la grande église

La partie supérieure du mur sur lequel reposent les deux colonnettes est élevée de 8 m. 40 au-dessus du dallage de l'église.

Les colonnettes mesurent 0 m. 88 de hauteur.

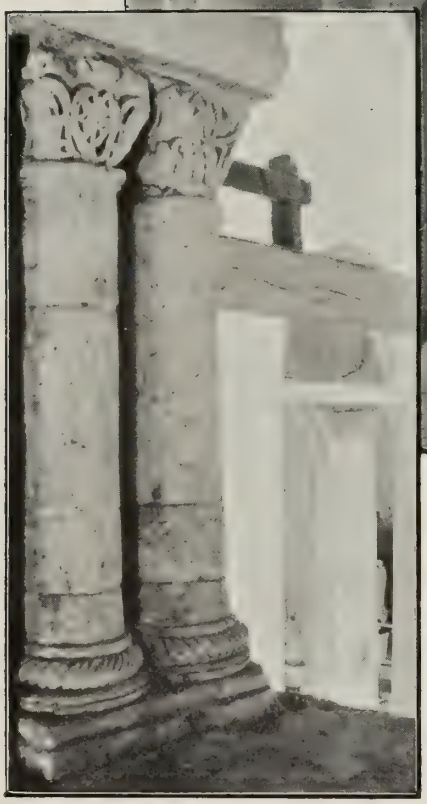


Fig. 427

2° Colonnettes accolées

De la fenêtre géminée Sud de Saint-Michel

C'est une grande salle rectangulaire qui reproduit dans son plan les dispositions du narthex, avec un peu plus de largeur cependant par suite de l'épaisseur moindre des murs latéraux.

De même structure et presque aussi gros (4 m. 35 de pourtour) que ceux d'en bas, mais moins élevés (2 m. 50 jusqu'au bourrelet), les pilastres ronds laissent voir leur appareil. Sans être le prolongement immédiat de ceux du narthex, les quatre piliers du milieu, circulaires, s'appuient sur eux perpendiculairement, par l'intermédiaire de la voûte. Il en est de même des deux semi-circulaires de la façade. Quant aux autres piliers engagés, ceux des murailles latérales, au nombre de quatre, sont un peu en retrait sur les colonnes inférieures, à cause de la largeur plus grande de la tribune ; deux, ceux de l'orient, moins profondément noyés dans le mur que ceux du narthex, se trouvent en saillie sur ces derniers ; les pilastres angulaires de la façade sont carrés (et non pas en quart de cercle, selon l'indication erronée du plan ci-dessus) ; enfin, aux angles du mur oriental il n'a jamais existé de colonnes ou bien elles ont disparu pour laisser le champ libre aux portes par lesquelles on descendait dans l'église. — A droite comme à gauche, le premier pilier supporte la tour correspondante de la façade.

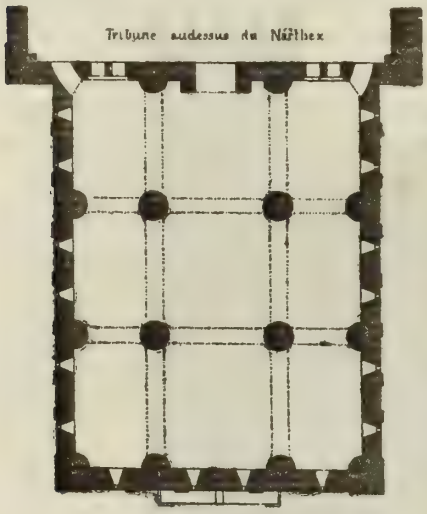


Fig 272
(*Dessin Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

Cette salle haute est divisée en trois nefs (de trois travées) dont la principale est couverte par une voûte en berceau un peu plus élevée (3 m. 50) que celle de la grande nef de l'église. Les trois compartiments du berceau sont séparés par des doubleaux peu saillants qui se prolongent en pilastres pour s'appuyer sur le bourrelet des colonnes. — Comme dans l'église, on voit des tirants de chêne destinés à prévenir l'écartement, mais ici ils ne relient que les murs de la nef centrale.

La voûte des bas côtés (2e et 3e travées) décrit un quart de cercle, comme en plus d'une église d'Auvergne.

En constatant la présence de ces voûtes auvergnates, les Archives

des Monuments historiques concluent : « Il semble qu'à Tournus on n'ait pas compris la destination assignée à ces sortes de voûtes qui est de contre-buter le berceau de la nef centrale. Pour obtenir ce résultat, il faut que l'extrémité de l'arc des demi-voûtes latérales vienne soutenir les reins du berceau, tandis qu'à Saint-Philibert

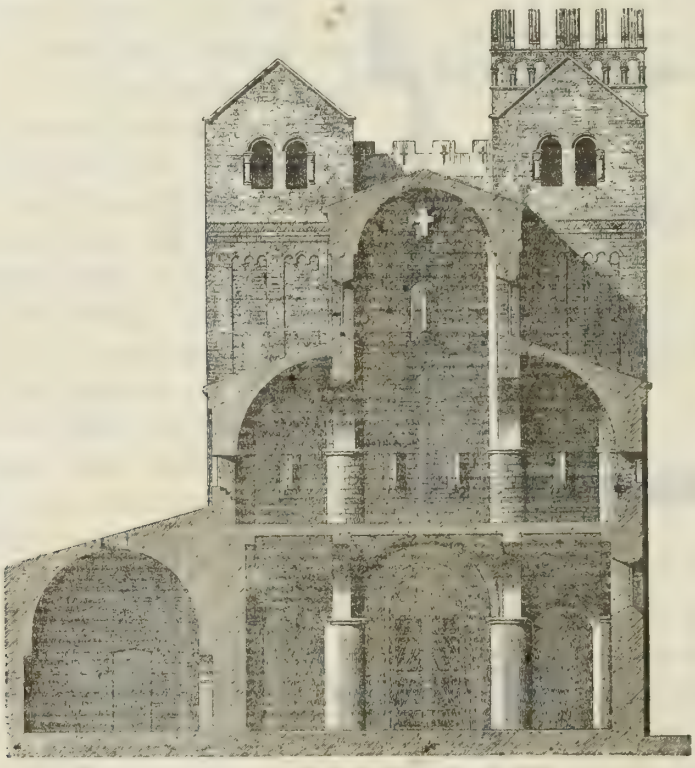


Fig. 273
Coupe transversale sur le narthex et la tribune supérieure.
(*Dessin de Questel, 1843; A. D. B.-A.*)

l'arc des voûtes latérales monte jusqu'à l'appui des fenêtres hautes de la nef centrale » (1). Volontiers je croirais que l'architecte de Saint-Michel a été un peu calomnié : les murs de la nef ont dû être exhaussés au moment de la surélévation des voûtes de l'église, et il en résulterait qu'à l'origine les voûtes en demi-cintre épaulaient régulièrement celles de la nef.

Inutile de faire observer que la première travée des collatéraux forme l'intérieur des tours.

(1) Archives des Monuments historiques, *Saint-Philibert*, p. 7.

A l'instar des piliers, les voûtes à pierres jetées et les murs à petit appareil ont l'avantage de n'avoir jamais été cachés par un enduit ou un badigeon.

Très abondant, l'éclairage est donné par 52 ouvertures: au bas, assez près du pavement (j'oubliais que l'aire fût privée de dallage), seize baies étroites et ébrasées en forme de meurtrières; plus haut, dans la nef au-dessus des larges arcades d'entre-colonnement, huit fenêtres cintrées, et dans les tours et sur la façade, sept meurtrières cintrées; plus haut encore, dans les tours, vingt fenêtres cintrées, et sur la façade, une croix en meurtrière.

Dans chaque tour existe, donnant sur la nef, une fenêtre à deux arcatures cintrées dont le meneau est une colonnette surmontée d'un chapiteau à feuillage.

On a vue sur l'église par cinq ouvertures.

A chaque extrémité, dans l'angle, s'ouvre une porte cintrée derrière laquelle on voit encore l'amorce de l'ancien escalier qui aboutissait aux nefs mineures.

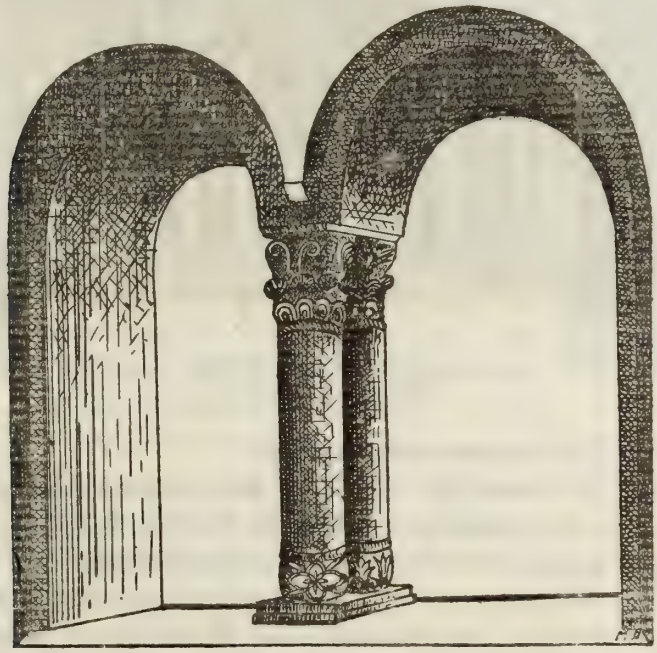


Fig. 274

Fenêtres géminées s'ouvrant sur le collatéral Nord.
(*Dessin à la plume de M. Devaux, 1902.*)

A côté de chacune de ces portes (commençons notre visite par la gauche) est une fenêtre géminée (fig. 274) à arcatures cintrées que

séparent deux colonnettes accolées dans le sens de l'épaisseur du mur, sculptées à la base et ornées de curieux chapiteaux (XIe siècle) un peu masqués par le chambranle des volets de bois (1).

Si vous désirez considérer les sculptures de la fenêtre de droite, il faut pénétrer dans une chambre qui était autrefois précédée elle-même d'une autre pièce dont on voit encore les peintures murales (XVIIIe siècle).

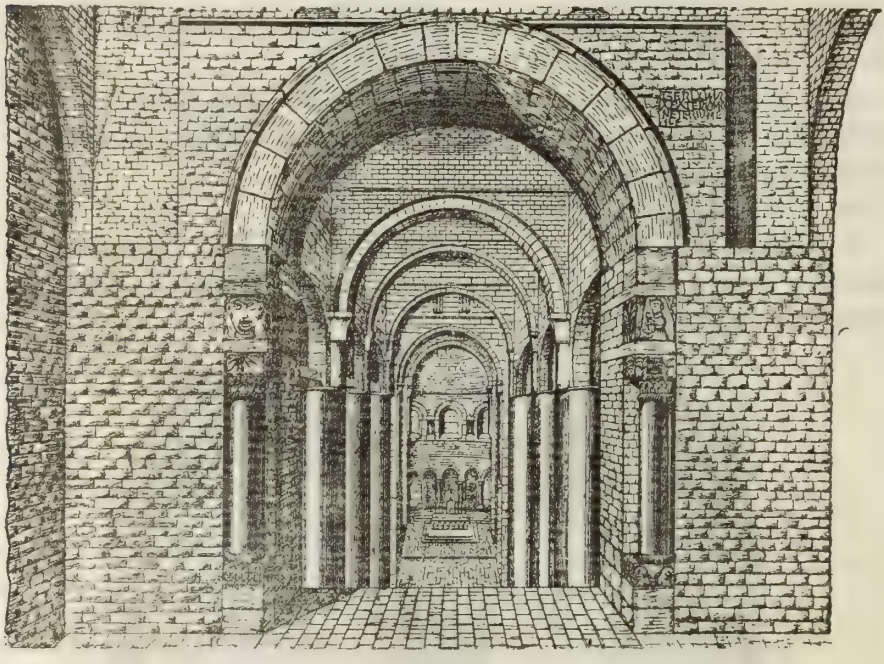


Fig. 275
Arc triomphal de Gerlannus.
(*Dessin de J. Busch.*)

Au centre s'élève **l'arc triomphal**.

Le dessin ci-dessus (fig. 275) sera une surprise pour plus d'un visiteur, peut-être même pour plus d'un habitué de l'abbaye.

Que cette grande ouverture cintrée existant entre la nef de Saint-Michel et la nef majeure soit généralement inconnue, il n'y a rien là d'extraordinaire. Emprisonné dans la chambre obscure de la soufflerie, coupé par le plancher, séparé de l'église par le buffet de l'orgue qui ne laisse pénétrer qu'un faible jour par l'étroit passage

(1) Ces volets seraient avantageusement remplacés par d'épaisses feuilles de verre montées sur châssis.

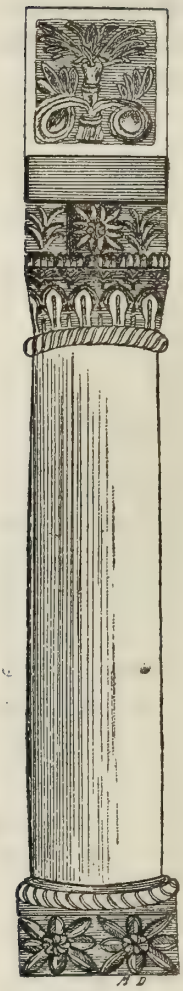


Fig. 276
Col. droite de l'arc (sous l'intrados). (*M. Devaux, 1901.*)

ménagé pour accéder aux claviers et qui ravit aux regards une délicieuse perspective, l'arc triomphal a été vraiment sacrifié.

Et pourtant chacune de ses antiques colonnes romanes ne mérite-t-elle pas de fixer l'attention, avec ses sculptures différentes sur deux côtés, avec sa base et son astragale à moulures, avec son double chapiteau superposé ?

C'est, en effet, une particularité assez piquante de voir, au-dessus du chapiteau normal avec feuilles et rosace, régner un entablement carré surmonté lui-même d'un second chapiteau. Ces chapiteaux supérieurs représentent en bas-relief : celui de droite, à l'intrados, un feuillage, (fig. 276), et, de face, un personnage revêtu d'une tunique et grossièrement sculpté, qui semble bénir de la main droite et, de l'autre, tient un marteau en repos (fig. 277) ; celui de gauche, à l'intrados également, un feuillage (fig. 269) et de face, une tête aussi barbare que la figure dont elle est le pendant (fig. 268).

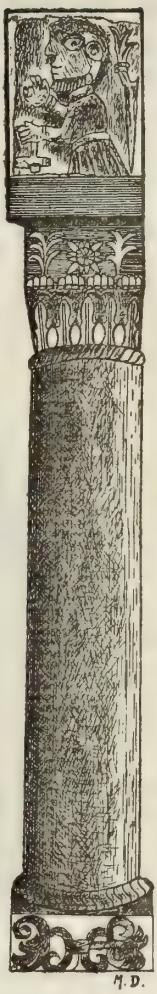


Fig. 277
Col. droite de l'arc (de face). (*M. Devaux, 1901.*)

Pour voir la partie supérieure de l'arc triomphal, sortons de la chambre de l'orgue et montons quelques échelons de la première des deux robustes échelles qui conduisent aux voûtes de la grande nef (fig. 278).

Le cintre de l'arc a été recouvert de ciment.

A côté et à droite, voyez, incrustée dans la partie en relief de la muraille, cette pierre blanche plus grosse que ses voisines (un savant compatriote lui a fait l'honneur d'une plaquette (1)). C'est

(1) Marcel Canat, *Note sur deux inscriptions romanes*, p. 3.

une inscription ainsi conçue : *Gerlannus abate isto monasterium eile.* Les quatre dernières lettres, encore inexpliquées, ont exercé la patience de plus d'un chercheur. — Elle paraît de la même époque

Fig. 278

Montée aux voûtes de l'église.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1902.*)

(XIe siècle) que les deux masques plus haut mentionnés ; si on la rapproche de ces derniers, on pourra tenter cette interprétation : Gerlannus serait le maître de l'œuvre, le moine-architecte d'une partie de l'église (le mot *monasterium* désignait indifféremment un monastère ou une église monastique), représenté par la tête grossière gravée sur la colonne de gauche. Il aurait ainsi signé lui-même son œuvre. Les mots *abbate isto* feraient allusion à l'abbé sous le gouvernement duquel l'église aurait été bâtie ou notablement restaurée, et dont la représentation sculpturale serait le bas-relief même placé au bas de l'inscription. Par modestie et par

respect, le religieux a mis le marteau entre les mains de son abbé, pour lui attribuer l'honneur de la construction (1) (fig. 279).

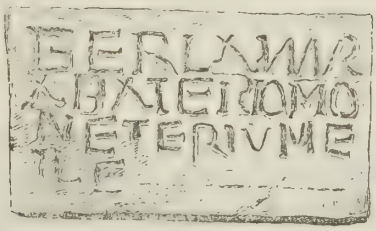


Fig. 279

L'Inscription de Gerlannus.

(*Réduction d'un dessin de Saint-Elme tiré des Annales de l'Académie de Mâcon.*)

Au-dessus de l'arc triomphal se voient deux portes et, sur leurs seuils, des tirants de fer servant à maintenir le buffet de l'orgue. L'une de ces portes est aveugle. Celle de gauche est utilisée pour les réparations et l'accord de l'instrument.

Au sud, le mur de remplissage (3me arcade), est noirci par le feu. N'allez pas flairer des traces d'incendie ! La cause est plus vulgaire : pour chauffer la chambre, on avait fait passer là une gaine de cheminée sans craindre d'entamer la clef de l'arcade.

A la vue de cette superbe tribune qu'on a le tort de laisser dans un état de profond délabrement, une question se pose et un désir se formule naturellement.

La question est celle-ci : « A quoi servait l'église Saint-Michel dans le passé ? »

Il est fort probable qu'elle a eu « originellement une destination militaire ». L'absence de fenêtres sur la façade, la rangée de meurtrières peu élevées au-dessus du sol intérieur, les anciens escaliers ne débouchant que sur le grand vaisseau, tout concourait à faire servir « les tours et la salle haute du narthex à la défense de l'abbaye ». Placée dans la seconde ligne de fortification, en face de la grande porte, cette citadelle commandait toute la seconde enceinte intérieure. En temps de trouble comme « en cas de siège,

(1) Oserai-je pousser plus loin les hypothèses et traduire comme si la première des quatre lettres énigmatiques était l'initiale du verbe *erexit*, et les trois autres le pronom *ille*, qui se rapporterait à Gerlannus et qui commencerait une nouvelle phrase restée inachevée : Gerlannus, sous le gouvernement de cet abbé, a construit l'église monacale. Celui-ci..... ?

elle pouvait servir de corps de garde et au besoin de réduit » (1). La même idée présida plus tard à l'établissement des mâchicoulis de la terrasse. — De la tribune, les soldats et autres personnages pouvaient suivre les offices célébrés dans l'église. — Juénin nous apprend qu'avant le pillage de 1562 il y avait là « un autel de saint Michel et un orgue ».

Le désir, bien légitime, serait de voir se relever de ses ruines cette superbe salle. Restaurée, elle deviendrait soit une vaste tribune donnant libre accès sur l'église; soit, comme sa sœur de Vézelay, un musée d'anciennes sculptures du monument et de tous objets pouvant intéresser l'histoire de l'abbaye.

*
* *

Je ne vous invite pas à continuer l'ascension jusqu'aux combles de la grande église ni sur la voûte de la coupole.

Vous y verriez deux charpentes fort intéressantes de 1846 : la charpente à ferme triangulaire de la nef majeure (fig. 280) (la toiture de cette nef n'est pas posée à nu et immédiatement sur la voûte comme celle de Saint-Michel), et la charpente en pyramide quadrangulaire, à cinq enrayures, du gros clocher. Aux archivoltes des fenêtres Ouest du premier ordre, les archéologues apercevraient d'antiques claveaux bien capables de prouver que la tour centrale a été restaurée — et non point bâtie — au XIIe siècle.

Mais, comme l'usage de la seconde échelle est assez malaisé, et qu'en marchant sur les voûtes pour aboutir à la tour du clocher vous pourriez faire glisser à votre insu quelques débris dans l'intérieur de l'église par les trous des suspensions, il a été recommandé au sacristain de ne laisser pénétrer aucun visiteur dans les combles.

Donc, faisons comme les cloches, qui abandonnèrent le gros clocher (1624) pour monter au petit campanile.

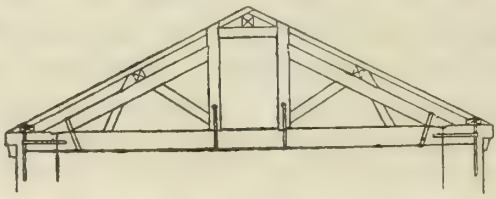
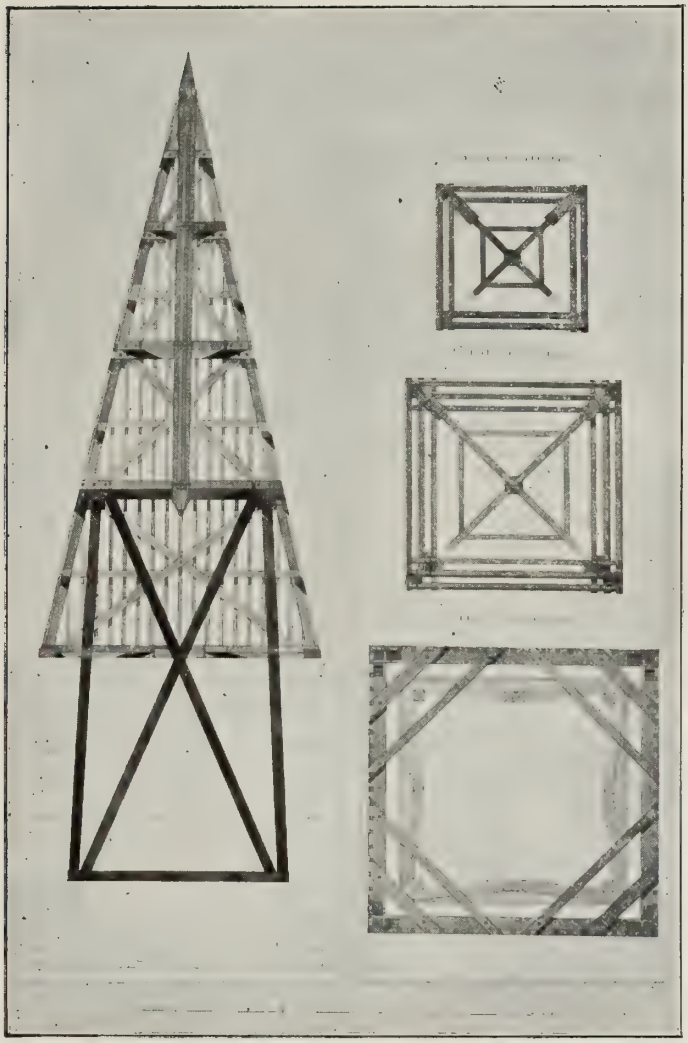


Fig. 280

Ferme de la charpente de la grande nef.
(*Dessin de Questel, 1843; A. D. B.-A.*)

(1) Archives des M. H., *Saint-Philibert*, p. 7.



Cliché L. Fernique

Fig. 428

La charpente du gros clocher
(*Réduction des dessins de Questel, 1843 ; A. D. B.-A.*)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 429

1° Droite du clocher (monastère, palais abbatial et pont)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 430

2° Gauche du clocher (maisons canoniales et la folie)

CRUE DE LA SAONE VUE DE LA TERRASSE

CHAPITRE SECOND

Le Beffroi et la Terrasse

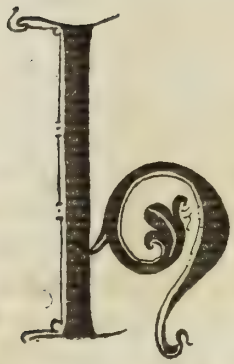


Fig. 281

ARDIMENT fixé aux murs de la tour septentrionale, près des cordes des cloches, vers les poids de l'horloge, l'escalier de bois conduit au *campanile* (1).

L'ascension est facilitée par huit paliers de repos.

Du troisième palier, on peut considérer aisément la fenêtre géminée (fig. 282) dont le chapiteau est fort endommagé.

Que certains cris stridents ne vous effraient point : les chouettes ont élu domicile dans les trous des échafaudages et... leur congrégation est autorisée !

Un peu au-dessus du sixième palier, la rainure pratiquée dans la muraille indique le niveau d'un ancien plancher ; c'était là sans doute le logis du guetteur ; se voit encore dans l'angle Nord-Est le tablier de son foyer, à la naissance d'un arc fort épais. Cet arc soutient, depuis neuf siècles, la paroi orientale du petit clocher, en retrait sur le mur parallèle de la tour.

La porte que nous rencontrons au septième palier est celle de la terrasse. Nous l'ouvrirons dans un instant.

Laissons, blottie dans sa caisse, l'horloge compter sentencieusement nos courtes minutes, et gravissons les derniers degrés de l'échelle.

(1) 82 marches (dont les 3 premières seules sont en pierre). — La montée à la terrasse ne présente que 64 échelons.

Nous ne sommes plus au temps où de puissants bourdons s'agitaient dans le gros clocher sous l'impulsion des religieux, ni à la période moins lointaine où, après l'émigration des cloches dans la petite tour, leurs voix, nombreuses encore et graves, appelaient à l'office les chanoines. — Le protestantisme a enlevé les premiers ; la Révolution a fondu les secondes.

Trois **cloches** seulement habitent aujourd'hui les deux sections du beffroi : à l'est, la grosse ; à l'ouest, la moyenne et la petite superposées.

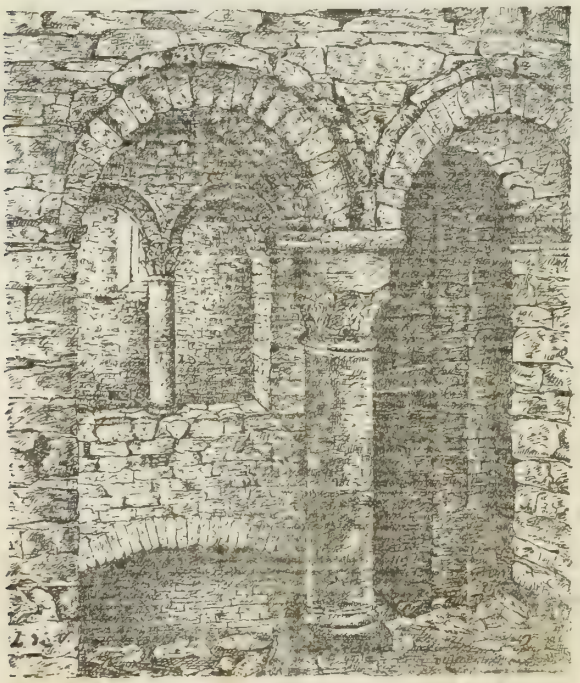


Fig. 282

Fenêtre géminée de la tour septentrionale.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1901.*)

Petite cloche (poids : 1147 livres). — C'était la seconde cloche de l'église Saint-André (1). Sur le point de subir le sort de ses compagnes tournusiennes et d'être convertie en canon, elle fut rendue, en 1795, pour servir de timbre à l'horloge de l'hôtel de ville. On la transféra à l'abbaye en 1806 (2). Bénite le 27 octobre 1757, elle porte le nom d'*Andrée* avec l'inscription : *Andrea ab illustri et reverendissimo D. Ludovico Henrico de Rochefort-Dally, episcopo cabilonnensi, studio* M^tri^ *Philiberti Chapuis, archipresbyteri hujus ecclesiæ rectoris, et D. Claudii Rivaud æditui 1757. Ducray fecit.*

(1) Les quatre cloches de Saint-André se nommaient : Marie, Andrée, Valérienne et Philiberte.

(2) Cf. registre des délibérations de la Fabrique, fol. 16. — A l'hôtel de ville, elle fut remplacée par l'ancien timbre de Saint-André.

Moyenne cloche (poids : 1560 livres), « échangée à Lyon (1803) contre quatre canons dont les âmes étaient cassées » (1). — Au-dessous de l'inscription *Deo altissimo*, les noms, gravés au burin, « M. A^t Lacroix-Laval et Mme J. Chapuys » rappellent que cette cloche bénite le 24 germinal, an XI (14 avril 1803), a eu pour parrain Ant. J. Lacroix de Laval et pour marraine Jeanne-Marie Lippens, f^e Chapuys (2).

Grosse cloche (poids : 2202 livres) bénite le 18 août 1803. — Son inscription fait allusion à la tourmente révolutionnaire : *Domine, post tribulationem et exaltationem sit nomen tuum benedictum in sæcula. — Etienne Parent, donateur, parrain ; Anne Geneviève Narboud née Journel, marraine, de la commune de Tournus, l'an 1803.*

*
* *

En redescendant, faisons une halte sur la *terrasse* établie entre les deux tours de la façade (largeur 4 m. 70).

On y accède par une des baies de la tour Nord.

Des boucles en fer permettent de soulever les dalles de l'assommoir.

De là il est aisé d'étudier les étages supérieurs du campanile. Et si le cicerone vous en laisse le loisir, je vous invite à admirer le panorama de Tournus. Au sud, la ville. A l'ouest et au nord, la banlieue, avec ses villas nonchalamment assises dans la plaine ou coquettement appuyées sur les collines de Belleney, de Boiry et des Justices. A l'est, au premier plan, à droite, le monastère et le palais abbatial ; à gauche, quelques maisons canoniales , puis, la Saône, qui, en temps de crue, devient un immense lac parsemé d'îlots ; plus loin, sur son monticule, Cuisery, dominant la Bresse ; à l'arrière-plan, visibles surtout à l'approche des pluies, les monts Jura et plusieurs massifs de la Suisse.

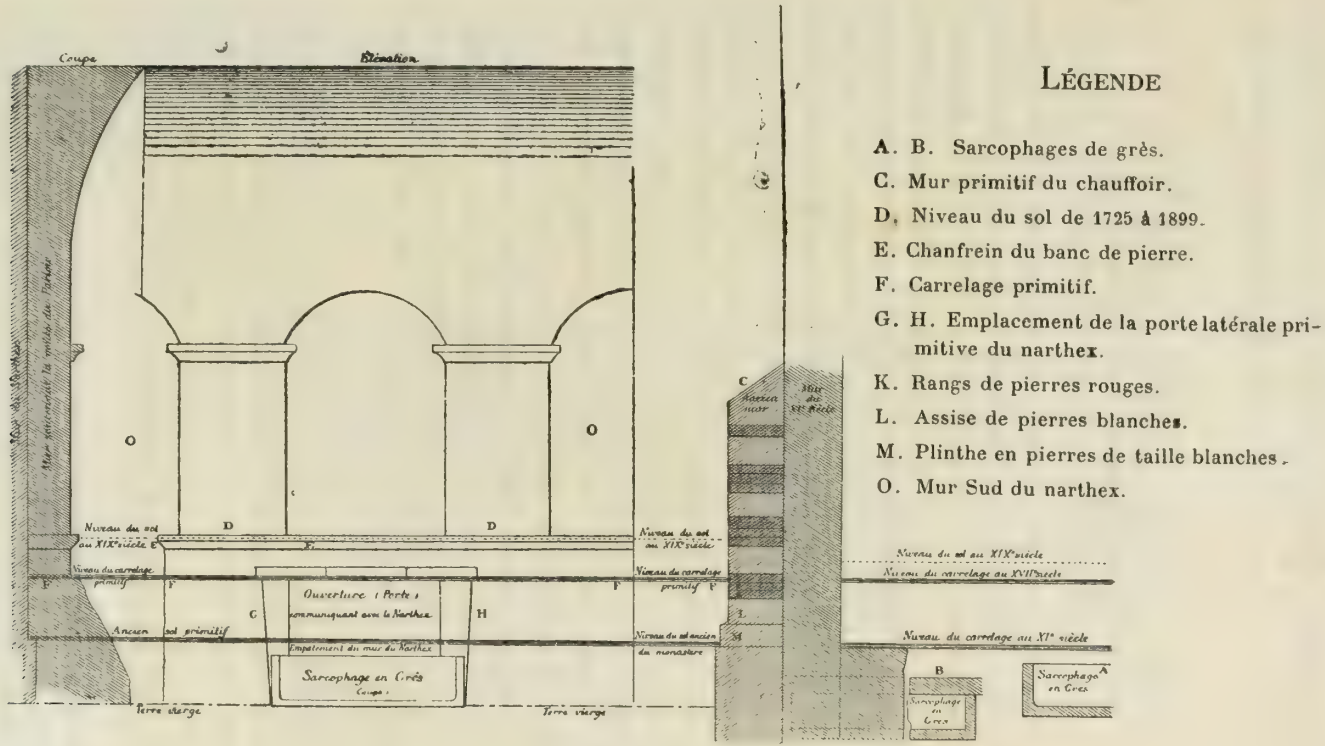
Depuis huit siècles, le gros clocher ne se lasse point de jouir de cette belle vue. Car il a des yeux, n'est-ce pas vrai ? et une âme aussi, notre mélancolique clocher, lui que les poètes ont interpellé :

Si vaste est l'horizon où tu jettes ton ombre !
Un arc où l'œil tendu s'égare et perd le nombre
De cités, de forêts, contreforts et pénombre
Du Mont-Blanc qui flamboie à l'orient vermeil (3).

(1) Archives de Tournus, D. 1^r.

(2) Cf. registre des délibérations de la Fabrique de Saint-Philibert.

(3) Victorine Rostand, *Au bord de Saône*, p. 3.

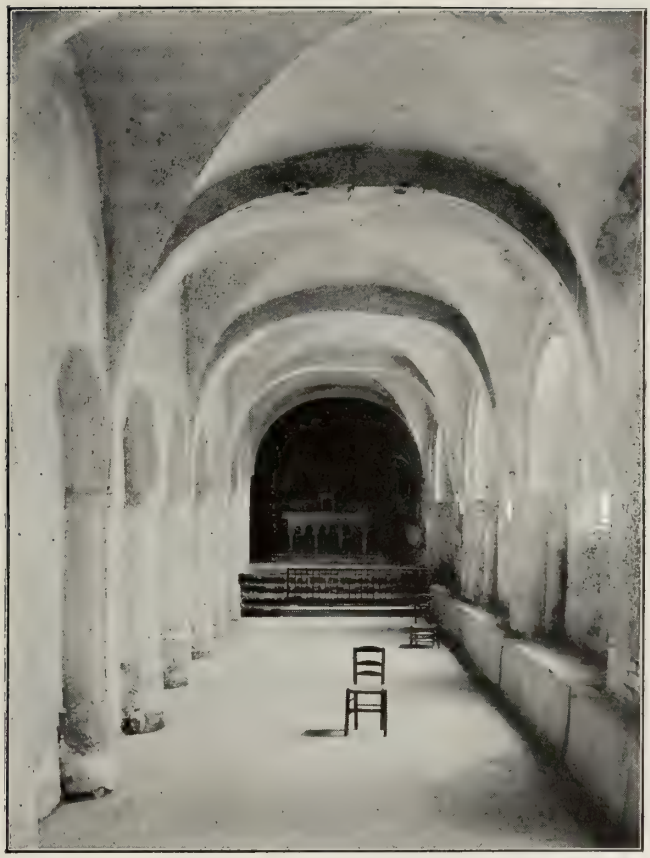


Légende

A. B. Sarcophages de grès.
C. Mur primitif du chauffoir.
D. Niveau du sol de 1725 à 1899.
E. Chanfrein du banc de pierre.
F. Carrelage primitif.
G. H. Emplacement de la porte latérale primitive du narthex.
K. Rangs de pierres rouges.
L. Assise de pierres blanches.
M. Plinthe en pierres de taille blanches.
O. Mur Sud du narthex.

Fig. 283

Salle voûtée (ancien chauffoir, ou ancien « scriborium ») et chapelle N.-D. de Pitié (cloître de S. Ardain).
(*Dessin de J. Martin, 1899.*)



Cliché M. Thibaudet

Fig. 431

Chapelle de Notre-Dame de Pitié

SECTION QUATRIÈME

NOTRE-DAME DE PITIÉ ou CHAPELLE LATÉRALE

Les travaux préparatoires exécutés pour la réparation projetée du cloître dit de Saint-Ardain, qui joint au midi, l'église abbatiale, ont fait découvrir des substructions et un certain nombre de sépultures intéressantes et fort anciennes.

J. Martin, *Découvertes archéologiques.*

PLAN (fig. 283) et devise ont été empruntés au mémoire présenté, en 1899, par M. Martin au congrès archéologique de France.

Nous sommes ici dans l'ancien couvent : parloir, chauffoir, aile septentrionale du cloître. De nos jours ces diverses constructions forment une annexe de l'église.

Fig. 284 L'entrée se trouve à droite dans le vestibule dont la voûte en quart de cercle arc-boute la tour méridionale.

Jadis, avant l'escalier actuel de Saint-Michel, alors que le mur extérieur s'avançait jusqu'au niveau de la façade du narthex (1), le vestibule était plus régulier et plus spacieux. C'était le parloir « locutorium », situé en dehors de la clôture.

Sur ce vestibule s'ouvrent quatre portes : la porte extérieure, la porte du narthex, la porte du clocher et la porte de N.-D. de Pitié.

Cette dernière est surmontée d'une *Mater dolorosa* (XVIe siècle, pierre) trouvée dans un pan de mur, rue Saint-Valérien.

Ouvrons le frappe-talons à fermeture automatique, et (ce qui sera une révélation pour tous ceux qui n'ont vu Saint-Philibert qu'au siècle dernier) faisons la visite de l'ancien chauffoir et de l'ancien cloître Saint-Ardain, que nous appellerons aussi la *salle voûtée* et la *chapelle.*

(1) Des travaux de branchement sur les égouts ont fait découvrir les fondations de ce mur primitif.

CHAPITRE PREMIER

La Salle Voûtée

(*ancien chauffoir des moines*)

Fig. 285

MALGRÉ l'opinion de l'auteur de « Découvertes archéologiques » relativement à la destination primitive de cette salle qu'il regarde comme le « locutorium » ou parloir des moines, nous pouvons, après les experts de 1660 (1) et avec Juénin (2), reconnaître là, sans la moindre hésitation, l'ancien *chauffoir* (3).

D'ailleurs, située dans la clôture monastique et abritée de tous côtés par d'autres constructions (4), cette vaste pièce était admirablement appropriée à cet usage.

Vers 1725, Fleury établit pour les demi-chanoines six petites caves, ne laissant au milieu qu'un corridor de service (5).

(1) « Les arcades qui sont sous l'ancien *chauffoir* joignant le cloître; un des pieds droits a été enlevé pour le réparer. Coûtera 10 livres » (Archives départementales, B. 1274).

(2) Juénin, p. 93, note.

(3) A moins que ce ne fût le « scriborium » ou salle de travail.

(4) Au nord, par le narthex; à l'est, par le cloître; au sud, par les grandes caves; à l'ouest, par le parloir.

(5) « Le 5 thermidor an V, l'administration mit aux enchères l'amodiation de ces caveaux. Une pétition du citoyen Druet, acquéreur des maisons anciennement des demi-chanoines, en revendiqua la possession en ces termes : Il est de toute notoriété dans la commune de Tournus, que ces loges n'ont jamais cessé de faire partie des maisons dites des demi-chanoines. Un cy-devant abbé avait fourni une somme de 6.000 livres pour bâtir des logements aux demi-chanoines de son abbaye. On établit, par ce secours, trois petites maisons joignantes, que l'on distribua en six logements ; et, comme ces logements étaient fort étroits, on les augmenta de six loges propres à tenir au plus trois feuillettes de vin chacune, qui furent adossées au mur du cloître joignant ces maisons » (Archives de Tournus, N. 4[45]). — V. aussi Juénin, p. 93.

L'ancien chauffoir est une salle rectangulaire d'environ 10 m. 50 de longueur sur 6 m. 50 de largeur, avec voûte en berceau (haut. sous clef, 7 mètres), que soutiennent latéralement des arcades plein cintre (1), reliées entre elles par des arcs doubleaux et appuyées, à droite, sur des corbeaux terminés en sifflet; à gauche, sur des pilastres à tailloir. Ces quatre pilastres « reposent sur un massif recouvert de dalles terminées par un chanfrein et une plate-bande en saillie, E, devant primitivement servir de banc autour de la salle » (2).

Contre le mur d'entrée, à gauche, s'appuie un arc-boutant aujourd'hui bouché. Quelle était sa destination avant la construction de l'escalier du clocher ? — Peut-être était-ce la porte intérieure du parloir.

Du côté du narthex, on voit que les bandes lombardes qui lui servent de contreforts ont été noyées, sans liaisons, dans les pilastres : juxtaposition qui servirait, à elle seule, à démontrer la postériorité des pilastres, des arcades et de la voûte.

Au milieu de l'arcade centrale, sur une vieille pierre trouvée lors du déblaiement de cette région, se dresse, accompagnée de deux blocs sculptés, une grande *croix* de fonte, ornée, au revers, d'un cœur, et, sur la face, du monogramme de J. C. qu'entourent une couronne d'épines et une gloire. Elle a perdu ses trois fleurons fleurdelisés. Dressée, après la mission de 1824, au-dessus du monolithe qui ornait la place de l'hôtel de ville, elle fut enlevée en 1830.

Entre le troisième et le quatrième pilastre, on voit une solution de continuité dans la corniche de la plate-bande; le banc de pierre repose, sans fondations, sur le sol. Là se trouvait une porte donnant dans le narthex, à l'époque peut-être où ce dernier étant la nef même de l'église groupait autour de lui les premières constructions édifiées par les religieux de Saint-Philibert.

Avant 1898, la salle voûtée « était remblayée au niveau de la base des pilastres ». Le carrelage actuel a été posé à la place même d'un pavage en gros carreaux rectangulaires, qui paraissait être « le carrelage primitif F », ou plutôt le carrelage contemporain des

(1) A droite, 5 arcades ; à gauche, 3 arcades, plus une demi-arcade à chaque extrémité. L'architecte n'a pas recherché la symétrie.

(2) Dans ce chapitre, les citations entre guillemets, sans nom d'auteur, sont extraites de *Découvertes archéologiques*, de J. Martin.

pilastres, « puisqu'il repose directement sur les empatements (1) du mur du côté de l'église et du mur parallèle du côté des grandes caves ».

Le vrai dallage primitif devait se trouver un peu au-dessus de la ligne désignée dans le plan sous la rubrique « niveau du sol ancien ». Ce qui cadre avec l'existence d'une porte antérieure dont le cintre est encore apparent, à peu près à 0 m. 70 plus bas que le sommet de l'ouverture actuelle, du côté de la chapelle.

La salle est séparée de la chapelle par un mur double, élevé à époques successives : l'ancien mur, C (2), ou mur du chauffoir, et le mur du XIe siècle, ou mur des cloîtres, postérieurement adossé au premier.

L'ancien mur, ou, pour parler plus exactement, la partie ancienne du mur du chauffoir (IXe ou Xe siècle), est formée d'une plinthe en pierres blanches taillées, M ; puis d'une grande assise, également en pierres blanches, I (3), alternant avec trois ou quatre rangs de petites pierres rouges, K (4).

La partie supérieure du mur a été sans doute édifiée à l'époque de la construction de la voûte (XIIIe siècle). — Un peu au-dessus de la porte, à droite, se voit, sur une pierre blanche, un bas-relief renversé, représentant un monstre marin, avec le mot LEVIATON (l'A est surmonté d'un trait horizontal). Serait-ce le scorpion d'un ancien zodiaque ?

La fenêtre cintrée, largement ébrasée, a remplacé en 1899 une étroite lucarne. Elle a reçu mission de laisser pénétrer une lumière que la lanterne circulaire distribuait trop chichement. La nouvelle croisée a été construite sur le modèle de la fenêtre d'en face rendue aveugle par la chambre que nous avons traversée en montant à Saint-Michel.

De chaque côté de la porte qui établit communication avec le cloître s'étendent de vénérables sarcophages en grès, exhumés lors des fouilles de 1898, mais privés de leurs couvercles. A l'inté-

(1) « Ces empatements ont une saillie de 0 m. 17 au-dessous du dit carrelage et tout en s'élargissant jusqu'à 0 m. 70 d'épaisseur, à 1 mètre de profondeur. »

(2) Ce mur n'est le mur primitif qu'à une hauteur de 3 mètres. Était-ce, ajoutée aux 67 centimètres de maçonnerie au-dessous du carrelage actuel, l'élévation de l'appartement primitif ?

(3) « Corallien blanc, ou Kimmeridgien. Ces carrières n'existent plus .»

(4) « Corallien inférieur, provenant des carrières des Justices, Tournus. »

Cliché M. Thibaudet

Fig. 132

Croix de la mission de 1824 placée dans une arcade de la salle voutée

Cliché H. Coste

Fig. 433

FOUILLES A N.-D. DE PITIÉ (1898) ET EXTRACTION DU SARCOPHAGE A CROIX PATTÉES

rieur comme à l'extérieur, ils sont taillés en feuilles de fougère.

Le cercueil de droite (1), aux angles intérieurs arrondis, était placé sur la terre vierge, perpendiculairement au-dessous de l'ancienne ouverture du narthex, G. H. (fig. 283). Il renfermait, caché sous des fragments et poussières du couvercle brisé, un squelette entier (2).

Le coffre funéraire de gauche (3), est plus orné à l'extérieur. « Du côté de la tête on voit, sculptées en relief, deux croix pattées, soutenues d'un pied arrondi, rappelant la croix des menhirs bretons. » — Il a été retrouvé (sous un mur qui semblait le partager) dans la chapelle Notre-Dame de Pitié.

En nous offrant de l'eau, le bénitier moderne, posé sur une ancienne colonnette, nous avertit que l'aile septentrionale de l'ancien cloître, dans laquelle nous allons entrer, est une chapelle et que cette chapelle fait partie de l'église (4).

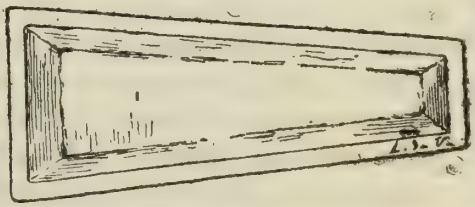


Fig. 286
Sarcophage de grès.

(1) Longueur intérieure 1 m. 89 ; largeur 0 m. 52 à la tête et 0 m. 40 aux pieds ; hauteur 0 m. 55.

(2) Les fouilles de 1898 ont fait découvrir « avec une quantité d'ossements enfouis pêle-mêle dans la terre, une sépulture dans le genre des deux sarcophages, mais construite avec des dalles, contenant probablement les restes d'un pèlerin ; on y a pu recueillir deux coquilles dites de saint Jacques (pecten Jacobi), un fragment de bâton, et, sur le bras gauche, un morceau d'étoffe grossière entourant une plaque de cuivre » (cf. « L'Abbaye de Tournus », avril 1899).

(3) Extérieurement : longueur 2 m. 17 ; hauteur 0 m. 55 ; la rgeur0 m. 79 du côté de la tête et 0 m. 64 aux pieds. Intérieurement : longueur 1 m. 95 ; hauteur à la tête 0 m. 43 et aux pieds 0 m. 40 ; largeur 0 m. 57 vers la tête et 0 m. 32 aux pieds.

(4) En hiver, le Saint Sacrement réside dans la chapelle, excepté le dimanche.

CHAPITRE SECOND

La Chapelle

(*ancien cloître Saint-Ardain*)

C'est à l'extrémité occidentale de l'aile septentrionale du cloître que saint Ardain a été enterré ; aile qui dans le *livre des Usages de l'abbaye* est nommée le cloître du côté de l'église, du côté de la bise, ou de saint Ardain.

JUÉNIN, *N. H. de Tournus*, p. 92.

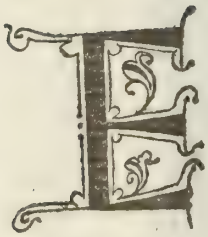


Fig. 287

En somme, cette longue chapelle n'est qu'une des quatre ailes de l'ancien cloître ouvert qui encadrait la cour intérieure du monastère (de nos jours encore la cour est appelée cour des Cloîtres).

A cette époque les murs Sud de la première et de la sixième travée n'existaient pas ; l'arc qui couronne la cloison de briques (1) à l'entrée, au sud, et qui paraît être un arc formeret, était, en réalité, le premier arc doubleau de l'aile occidentale appelée « cloître de la grande cave ». De même, dans les quatre autres travées, les fenêtres, ainsi que les murs étroits compris entre les arcs, les pilastres et le banc de pierre (2), étaient remplacés par quatre arcades ouvertes.

Des peintures décoraient le cloître. On en voit encore des vestiges sous l'arcade qui sépare la grande salle d'avec la chapelle et sur la muraille septentrionale de la première travée. Lors des réparations de 1898, « en grattant l'enduit extérieur, on a mis à découvert, à l'entrée de la chapelle, sur le mur de gauche, une vieille

(1) Ce mur de briques a été élevé et l'arc doubleau, restauré, en 1899. Une informe et caduque maçonnerie existait là depuis le cardinal de Fleury ; et l'arc doubleau avait été coupé pour laisser passer la cheminée du logement d'un demi-chanoine.

(2) Un autre banc de maçonnerie existait le long du mur septentrional. Les fouilles de 1898 en ont découvert des fragments.

fresque représentant le *Christ en croix*, ainsi que des rinceaux à feuillages et des grecques sur fond blanc » (1).

Sous ce coloris bien effacé, près de l'angle, on distingue un ange appartenant à une peinture antérieure.

C'est au-dessous de cette fresque (2), que fut d'abord inhumé, en 1056, saint Ardain, et que 84 ans plus tard, avant de le transférer dans l'église même, les religieux firent l'élévation solennelle de son corps.

Est-ce en mémoire de cette sépulture que l'aile septentrionale fut appelée cloître de saint Ardain ? J'inclinerais à supposer que la construction même de cette aile est due au XIIIe abbé de Tournus ; cette hypothèse fait comprendre qu'un abbé ait été enterré dans le cloître et non dans l'église même.

En 1727, sous le cardinal de Fleury, le chapitre établit une double séparation à l'entrée de l'aile occidentale, pour ménager une petite cave et un logement. C'est dans ce logement que se trouvent les pierres tombales de Geoffroy de Charlieu et de Gilbert de Salins.

Dans le cloître même de saint Ardain avaient été construits deux autres murs destinés à séparer la première travée, soit d'avec la petite cave pratiquée dans l'angle (à l'endroit occupé par le poêle), soit d'avec les cinq autres travées qui furent converties en sacristie (1732) (3). Cette dernière disposition obligea à élever le sol d'environ 70 centimètres, pour le mettre presque de plain-pied avec l'église et éviter ainsi aux chanoines un pénible escalier !

Sur le carrelage du XVIIIe siècle (retrouvé en 1898) M. Chaumont fit établir (XIXe siècle), à 10 centim., un nouveau carrelage, lorsqu'il transforma les quatre dernières travées (4) en une chapelle dédiée à *Notre-Dame de Pitié*, où le public pénétrait par le collatéral Sud.

En septembre 1898, « L'Abbaye de Tournus » lançait le projet

(1) « L'Abbaye de Tournus », septembre 1898, p. 19.

(2) La plaque de fonte protège le purgeur du gaz.

(3) Juénin, *Observations, Corrections et Additions* pour la Nouvelle Histoire de Tournus. Placard d'errata de 4 pages in-4° non paginées. — A cette même époque sans doute fut opérée la coupure du banc de pierre (2me travée), pour établir communication entre la cour du cloître et les six caves des demi-chanoines (salle voûtée).

(4) La seconde travée, séparée de la chapelle par un galandage, servit alors de bibliothèque paroissiale, puis de sacristie supplémentaire.

de restauration de la chapelle et ouvrait dans ses colonnes une souscription qui fut accueillie avec faveur.

Les travaux, préparés par M. Jean Martin, furent dirigés par M. Sauvageot, architecte des Monuments historiques.

Et aujourd'hui, déblayée jusqu'au niveau du carrelage primitif (0 m. 80) ; débarrassée des murs qui en étranglaient l'entrée ; munie de quatre brûleurs Auer (1900) et d'un appareil de chauffage (1899) qui a eu la sagesse de se dissimuler dans un coin ; revêtue d'un carrelage en céramique de Paray-le-Monial (1901) coupé à fleur des colonnes par le tuyau conducteur du gaz, la galerie de saint Ardain est devenue une grande chapelle fort utile en hiver et peut, non sans quelque fierté, présenter au visiteur ses six travées.

Parallèle au bas côté de la grande église, cette longue pièce est bornée au nord par le mur de ce collatéral Sud et à l'est par le croisillon méridional du transept.

Elle mesure 25 m. 60 de longueur sur 4 mètres de largeur au niveau du carrelage, et 4 m. 55 au-dessus du banc de pierre (1) sous les fenêtres. La hauteur sous voûte varie : de 4 m. 95 à l'entrée, elle n'est que de 4 m. 80 vers le sanctuaire ; cette différence provient de la poussée qui a déformé les arcs et les quatre voûtes du milieu. Contre-boutées par l'aile voisine, les voûtes des travées extrêmes n'ont pas fléchi.

Des six travées de la chapelle, cinq sont à voûtes d'arêtes, et la dernière, celle du fond, à croisées d'ogives.

A gauche, du côté de l'église, une colonne d'angle en quart de cercle et neuf colonnes semi-circulaires (appareil en petites pierres rouges avec quelques grosses pierres blanches), sans autre ornement qu'une petite saillie à la base, et, au sommet, un ressaut en tailloir chanfreiné ou en boudin, servent alternativement ou à soutenir les arcs doubleaux et les voûtes d'arêtes ou à séparer les arcatures plein cintre qui décorent le mur.

A droite, du côté de la cour, la retombée des doubleaux se fait sur des corbeaux bruts formant saillie assez originale sur un large pilastre flanqué de deux colonnettes (2) dont les chapiteaux

(1) Un autre banc en maçonnerie s'étendait le long du mur septentrional. Les travaux de déblai en firent découvrir quelques fragments.

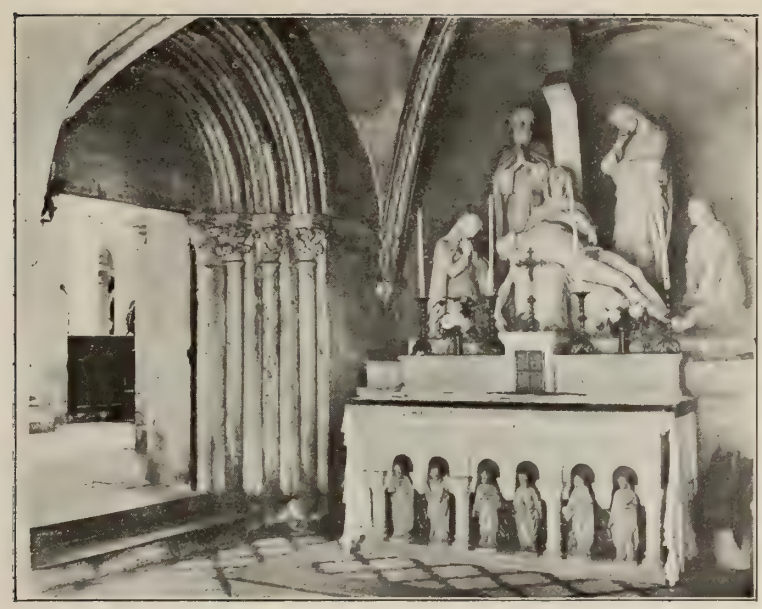
(2) Dans la cinquième travée, les deux colonnettes ont disparu.

Clichés M. Thibaudet

Fig. 435 — *5me chapiteau*

Fig. 434 — *2me chapiteau* — *1er chapiteau*

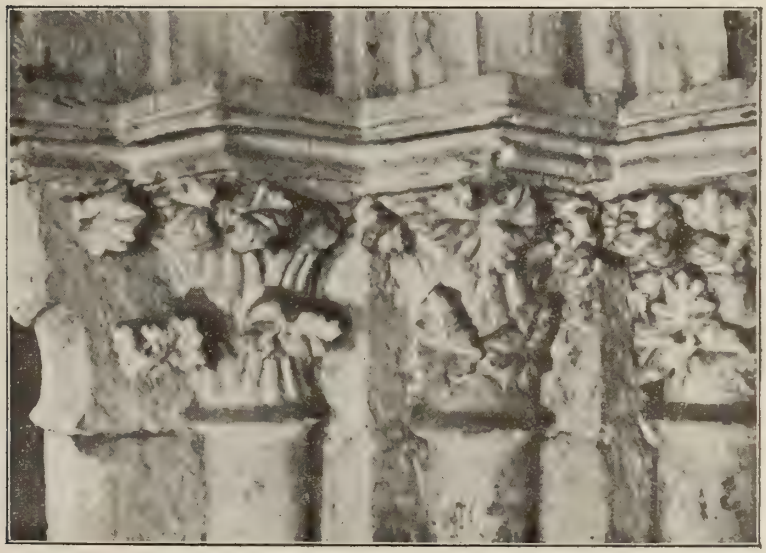
CHAPITEAUX DE N.-D. DE PITIÉ



Cliché M. Thibaudet

Fig. 436

Autel et portail



Cliché M. Thibaudet

Fig. 437

Colonnettes droites du portail

LE SANCTUAIRE DE LA CHAPELLE N.-D. DE PITIÉ

à feuillages (XIe siècle) supportent des arcatures. — Ces curieux chapiteaux sont un peu engagés dans les murs de remplissage postérieurs au monument (1).

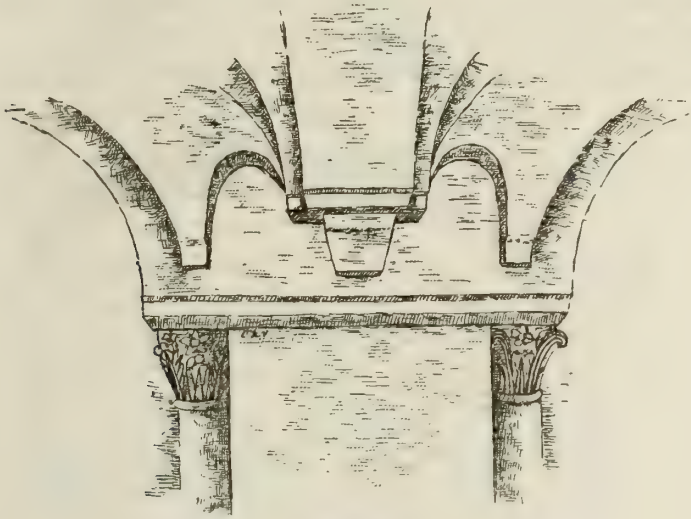


Fig. 288

Corbeau du cloître.
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1901.*)

Contre le petit mur occidental, les deux colonnettes, ainsi que les deux arcades (autrefois de même hauteur), prouvent qu'une disposition semblable régnait dans le cloître des grandes caves. — La colonnette en saillie, un peu plus grosse que les autres, était la colonne d'angle.

Sous la dernière travée, domine le *sanctuaire*, séparé du reste de la chapelle par un escalier de cinq belles marches de pierre (1900), avec large palier après la seconde (2).

Au fond, contre le mur du transept, *autel* roman moderne.

En pierre blanche, (sculptée vers 1860 par Gallier), le tombeau est orné d'arcatures garnies de 14 statuettes (terre cuite) représentant les apôtres et saint Jean-Baptiste. Au-dessus, groupe de la *Descente de croix*, par L. Chevet, de Paris (personnages grandeur nature, terre cuite).

A droite de l'autel, incrusté dans le mur, *lavabo* en pierre de Préty (XVIIe siècle) transformé en piscine.

(1) Des saignées pratiquées en 1899 ont fourni la preuve de la postériorité de ces murs. Apparemment ils ne remontent qu'à l'année 1732.

(2) Ce palier a reçu, en 1903, l'appui de communion en fer forgé.

A l'intersection des croisées d'ogives, clef de voûte à feuillage. Les nervures retombent, à gauche, sur un masque et sur un simple cul-de-lampe ; mais, à droite, leurs extrémités sont totalement noyées dans le mur méridional. Ce mur cache le bel arc qui s'ouvrait sur l'aile orientale dite cloître du chapitre.

Au nord, la chapelle communique avec le bas côté de l'église par

Fig. 289

Cloître et salle voûtée (vus de l'autel).
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

une arcade en plein cintre, à triple archivolte boudinée, formée par des tores à arêtes saillantes. Chaque archivolte repose sur une colonnette logée dans l'angle rentrant et surmontée d'un riche chapiteau à fleurs (1). — Arcade et travée sont du XIIIe siècle.

(1) Ces chapiteaux portent encore la trace de leur ancienne peinture polychrome (rouge et bleu).

*
* *

En quittant la chapelle Notre-Dame de Pitié pour commencer, par la façade de l'église, la visite extérieure, rappelons que, lors des fouilles pratiquées (1898) dans le cloître et le chauffoir (1), sous le carrelage du xve siècle on trouva, mélangés à de la terre noire, des débris de briques noircies par le feu et des restes de carreaux émaillés brun uni. Etaient-ce des vestiges de l'incendie de 1245 ? — On découvrit également plusieurs sarcophages en grès, A. B. (fig. 286), ne contenant que quelques ossements ; puis des tombeaux non violés, recouverts de dalles ; entre autres deux curieuses sépultures placées près de l'église, vers la 8e arcade. Dans l'une, formée d'un côté par un mur en pierres sèches, de l'autre par des pierres posées diagonalement, le crâne est assujetti par deux pierres verticales, et les mains croisées sur la poitrine tenaient une plaquette de porphyre vert ; à sa droite, dans un tombeau de maçonnerie en forme de losange tronqué, enduit intérieurement de mortier, dort, séparé de son voisin par un murget de 0 m. 30, un géant de 1 m. 95, dont la tête était recouverte d'une étoffe de laine (peut-être le capuce).

Comme ces vieux moines ont dû tressaillir d'aise lorsqu'ils ont vu s'établir la coutume de célébrer la sainte messe en hiver, les jours de semaine, dans leur ancien cloître !

Fig. 290

Tombe du moine Gilbert de Salins, dans l'aile occidentale du cloître. (« *P. T. A.* »)

(1) Voir « L'Abbaye de Tournus », avril 1899, p. 133, *Les Sarcophages de Notre-Dame de Pitié ;* et « Congrès archéologique de France » LXVIe session, 1899, *Découvertes archéologiques dans les dépendances de l'église abbatiale de Tournus*, p. 223.

Fig. 291

Réduction d'un plan conservé à l'hôtel de ville.

Cliché Ch. Danjou

Fig. 438

VUE GÉNÉRALE DE TOURNUS (DU NORD-OUEST)

Appendice

VISITE DE TOURNUS

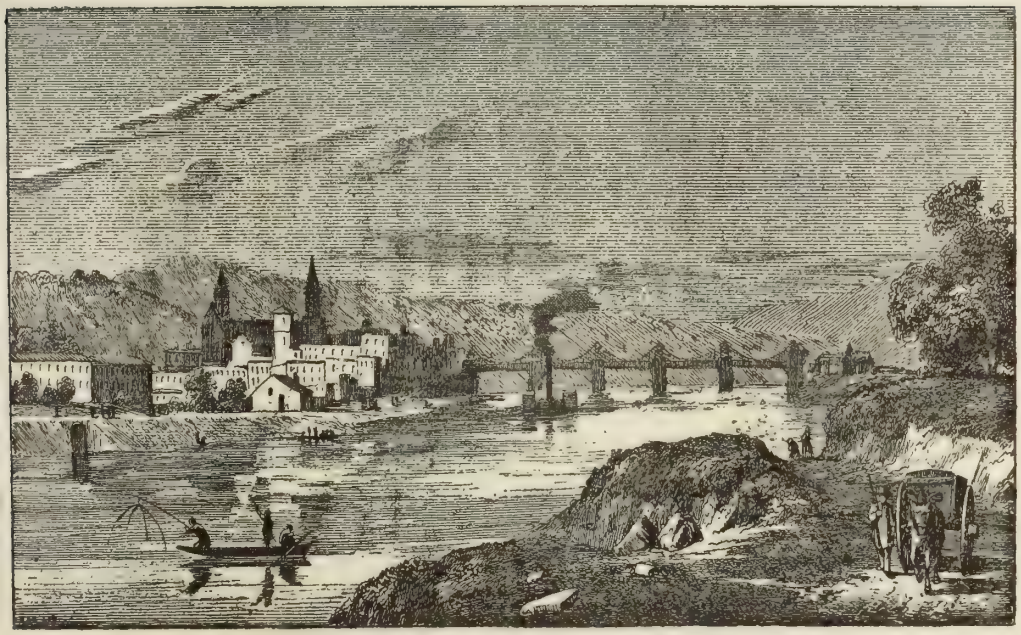


Fig. 292

Tournus avec son pont de fil de fer (1838-1867).
(*Gravure tirée des « Bords de la Saône », de Kaufmann, 1851.*)

SOUVENIR DU PAYS

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
Virgile.

De mon enfance heureuse, humble et calme séjour,
Tournus, mon pays doux et mon premier amour,
A l'heure où murmuraient en moi les rêveries,
J'ai revu bien souvent tes pelouses fleuries;
Bien souvent j'ai revu dans un songe trompeur,
Voguant le long des quais, tes bateaux à vapeur,
Ta Saône au large cours, à la nappe dormante,
Tes plantureux côteaux où la vigne fermente
Et, remplissant le ciel de son éclat vainqueur,
Ton soleil bourguignon qui réchauffe le cœur;
Bien souvent j'ai revu ton antique abbaye
De tant de prieurés autrefois obéie,
Et, comme au bord des mers se dressent deux rochers,
Dans la brume du soir, debout, tes vieux clochers,
Colosses vigilants, sentinelles de pierre,
Dont jamais le sommeil n'a fermé la paupière...

. . . . . .

Oui, je veux t'illustrer comme a fait ton fils Greuze!
Et si je me repais d'une espérance creuse,
Laissant pour héritage un nom sans lendemain,
Avant d'atteindre un but si je reste en chemin,
Sur ton sol maternel Dieu veuille que je tombe!
Ton sein fut mon berceau: qu'il soit aussi ma tombe...
De mon enfance heureuse, humble et calme séjour,
Tournus, mon doux pays et mon premier amour!

Boulmier, Rimes loyales (Paris, 1857).

Fig. 293

Frise d'une maison de la rue du Centre.
(*Tirée du Congrès archéologique de 1850.*)

VISITE DE TOURNUS

Cité modeste où nos braves aïeux,
De l'Autrichien domptant la vaine rage,
Devant tes murs furent victorieux,
Quand vers Mâcon s'élança leur courage
Et dispersa la forte garnison.
La croix d'honneur devint leur récompense ;
Tournus encor la montre à son blason,
Braves conscrits, chantons : Gloire à la France !

BOENR-MEUNIER (1).

Fig. 294
L. tirée de Chifflet.

Vos loisirs ne sont-ils pas trop limités ? alors je vous propose une triple promenade :
la première, autour de l'enceinte du monastère ;
la seconde, à travers la ville ;
la troisième, dans la banlieue.

La première vous prendra une petite demi-heure. A la seconde il faudrait consacrer une demi-journée. Pour les charmantes excursions de la troisième, une journée entière ne sera pas de trop.

Chacune vous ménage une série de tableaux pittoresques et variés dont l'âme sera toujours la vieille abbatiale.

(1) Né à Tournus. — Cette strophe est extraite du *Départ des conscrits*, chanson patriotique dédiée « aux Enfants de Tournus », en 1854. — Elle a été publiée dans « L'Abbaye de Tournus », février 1902.

§ I

POURTOUR DE L'ENCEINTE DU MONASTÈRE

> L'Abbaye est posée en relief devers septentrion... Sa forme (quant à la closture) est ronde, et n'estait la belle apparence de l'église et ses deux clochers hault eslevez en façon de pyramide, ladicte abbaye semblerait plustost un chasteau ou une citadelle qu'une Religion.
>
> Saint-Julien de Balleure, *Antiquités de Tournus*, pp. 502-503.

Il ne s'agit pas ici d'un circuit autour de l'église et du massif compris entre la place des Arts, la place de l'Abbaye et la rue du

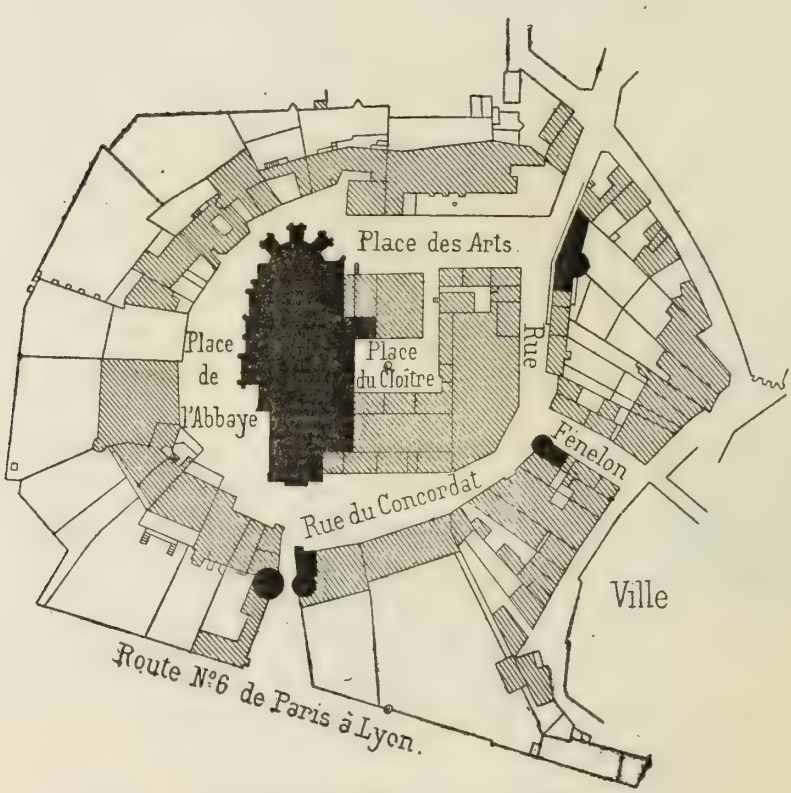


Fig. 295

Plan actuel de l'abbaye.
(*Dessin de Questel, 1855 ; A. D. B.-A.*)

Concordat. — Et si je ne vous propose point la visite des anciens bâtiments réguliers, surtout de la belle salle du chapitre, ni la visite

Cliché M. Thibaudet

Fig. 439

PRESBYTÈRE SAINT-PHILIBERT (VU DU SUD-OUEST)

intérieure du logis abbatial, sis à l'est de la place des Arts, ou des maisons canoniales qui décrivent une courbe à l'est, au nord et à l'ouest de l'église, c'est que, depuis leur vente comme biens natio-

Fig. 296

Église Saint-Philibert (vue du sud-est).
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

naux (1791-1793), ces bâtiments appartiennent à des particuliers. D'ailleurs la description en a été donnée dans le premier livre de cet ouvrage (1).

Il s'agit du pourtour de l'ancienne enceinte extérieure. — Ce pourtour nous réserve un peu plus des 628 pas de circonférence comptés par Juénin. Car les jardins spacieux des bâtiments abba-

(1) Deuxième période, chapitre second : Logis abbatial, § I, pp. 98-100 ; Habitations des Moines, § II, pp. 115-126.

tiaux et des maisons canoniales tiennent à distance des murailles et élargissent ainsi le cercle.

Commençons notre promenade au bas de l'ancien logis des abbés.

Rue de la Poterne, quai du Nord, rue Saint-Laurent, avenue de la gare (qui se confond avec la route nationale n° 6 de Paris à Lyon), rue des Gendarmes, rue Saint-Valérien et rue Neuve : voilà le chemin de ceinture le plus abrégé. Ce sera notre itinéraire.

Quoi de plus gracieux que ce cordon de maisons étagées sur le monticule, depuis l'hôtel abbatial dont les « rampes d'escalier descendent successivement sur deux terrasses superposées et séparées par d'immenses jardins », et la maison voisine dont les galeries de bois ne datent que du siècle dernier, jusqu'à la tour du doyenné, tour ronde et crénelée que de loin on prendrait pour un phare ?

Fig. 297
Les anciennes maisons canoniales.
(*Dessin à la plume de M. Juillet, 1903.*)

De ces points de vue fort peu monotones, le plus pittoresque est sans contredit celui dont l'on jouit un peu au-dessus de l'usine à gaz, au tournant de la rue Saint-Laurent, alors que l'œil embrasse dans un seul tableau cette série si variée de tourelles et d'habitations groupées autour de deux fiers clochers, et dont l'agglomération « ressemble plutôt à un fort qu'à une abbaye » (1) (fig. 298).

L'avenue de la gare vous ménage aussi trois tableaux gracieux : le premier, au nord-ouest de l'église, avec vue sur la tour du doyenné et les deux clochers ; le second, en face des deux grosses tours, à

(1) Juénin, p. 3.

cet endroit où l'entrée étranglée de l'abbaye et la façade percée de meurtrières et la haute ligne verticale du petit clocher reportent l'imagination à l'époque mystérieuse du moyen âge (fig. 109); le troisième, lorsque, après avoir longé le mur du presbytère attenant à la tour Sud (mur que le xxe siècle a originalement revêtu d'une série d'affiches-réclames), vous arrivez près de la porte cochère. Point banal ce dernier tableau encadré dans la verdure et présentant, à gauche, les deux tours rondes ; au centre, le presbytère et l'ancien logis de Fitigny, avec, par derrière, les deux tours de l'église et le clocher central ; à droite, une des tours qui défendaient les murs de la ville, la tour carrée appelée tour de Boyer, que nous retrouverons dans un instant à l'angle formé par les deux tronçons de la rue des Gendarmes (fig. 7, p. 9).

Les murailles qui bordent à gauche cette rue jusqu'à la tour carrée (1), pour aller ensuite rejoindre directement les remparts de l'abbaye, sont les vieux murs de la ville.

Au bout de la rue, on a devant soi la façade d'une ancienne chapelle. Au lieu de descendre la rue Neuve pour achever la promenade autour de l'enceinte extérieure du monastère, je vous invite à faire halte auprès de ce monument édifié au commencement du xie siècle, « dedans la ville et hors de l'enclos de l'abbaye, soubs l'invocation de sainct Valerin » (2).

Desservie par les religieux de l'abbaye, Saint-Valérien fut l'église paroissiale des habitants de la ville jusqu'au milieu du xiie siècle; pendant que les paysans de la banlieue assistaient aux offices en l'église rurale de Lambres. — En 1686, le chapitre en accorde l'usage aux bénédictines du Villars réfugiées à Tournus (3). Dès lors le monument prit le nom d'église des bénédictines. — En 1790, église et couvent furent vendus comme biens nationaux. Le couvent fut occupé en 1805 par le collège communal. La chapelle resta désaffectée.

Si l'auteur de l'Histoire de la ville de Tournus a fait erreur en

(1) A droite de la tour, atelier des bas, dirigé par les religieuses du Tiers-Ordre du Carmel.

(2) « Ce faisant Bernier pensa... donner ordre que la mémoire de sainct Valerin demourast plus célèbre, quand il y aurait une église de son nom (Saint-Julien de Balleure, p. 524).

(3) Voir notice historique sur les Bénédictines de Tournus, par A. Bernard; dans « L'Abbaye de Tournus », novembre 1904 et numéros suivants.

confondant cette chapelle « extra-muros » avec l'oratoire primitif desservi par Epirechius et mentionné par Grégoire de Tours, en revanche il a donné de l'édifice une description complète et exacte dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Le plan de cette église est un rectangle terminé par une abside en hémicycle ; la façade, tournée à l'ouest, est formée par un pignon très simple. Le linteau et le tympan de la porte ont disparu ; on voit encore, de chaque côté de la baie, une colonne cylindrique avec un chapiteau de feuillages, supportant une archivolte en plein cintre, formée par des claveaux sans ornements. A côté des colonnes, des pilastres cannelés, ornés de chapiteaux également de feuillages, s'élèvent à la hauteur du sommet du cintre de l'archivolte (1) et soutiennent un fronton triangulaire. Au-dessus de la porte, une fenêtre, de date récente, a coupé l'ouverture primitive qui était en plein cintre et accompagnée de deux jours longs et étroits. — A l'ouest existait une première chapelle, démolie en 1885 (dans le sous-sol, crypte contenant des ossements). Une seconde chapelle, touchant à la précédente, sert de préau aux élèves du collège ; l'entrée, murée du côté de l'église, laisse apercevoir son arc ogival orné de crochets (xve siècle) (2). »

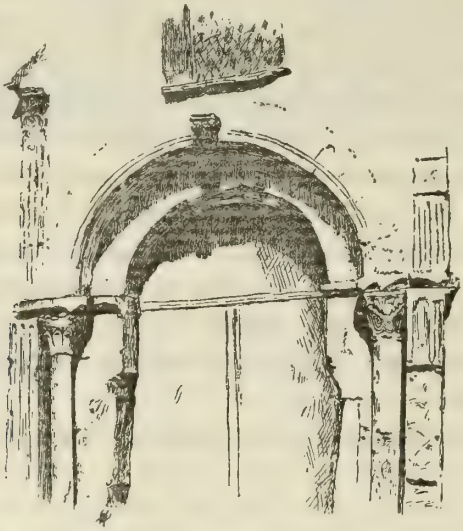


Fig. 298

Portail de l'ancienne église Saint-Valérien.
(*Dessin à la plume de M. de Verneuil, 1903.*)

(1) Le sommet du pilastre de droite est tombé à la fin du siècle dernier.

(2) Meulien, p. 165.

Cliché G. Lalouet

Fig. 440

Ancienne église Saint-Valérien (extra muros)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 441

Quai de la Marine, vu du nord-est

Cliché M. Thibaudet

Fig. 442

Quai du Nord, vu de l'est

L'ABBAYE VUE DE LA RIVE GAUCHE

Cliché M. Thibaudet

Fig. 443

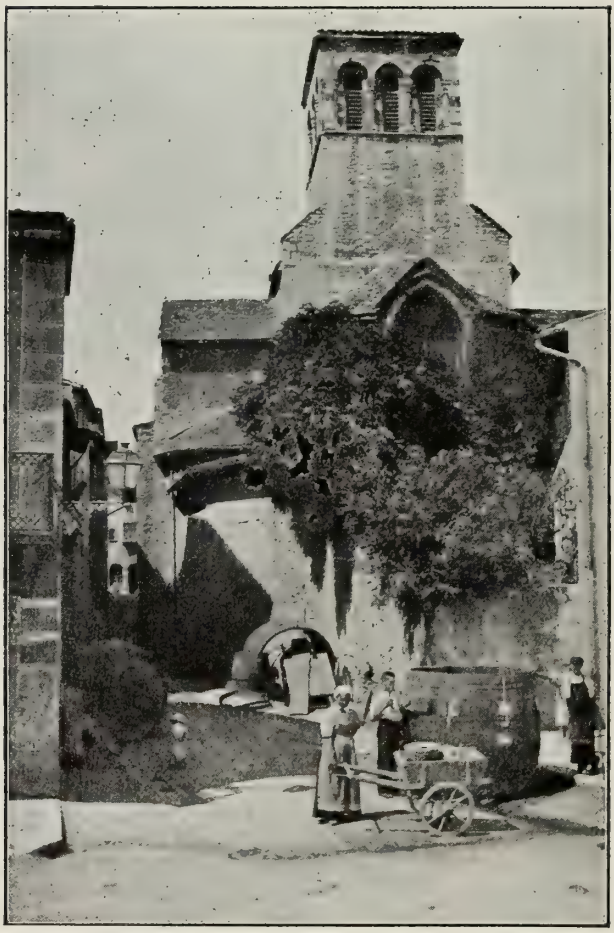
3° Quai du Nord (vu du sud-est)

Cliché M. Thibaudet

Fig. 444

4° Quai du centre (vu du sud-est)

II° Saint-Philibert vu de la rive gauche



Cliché M. Thibaudet

Fig. 445

CHEVET DE L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

§ II

PROMENADE DANS LA VILLE

Oui, je suis un enfant de l'Abbaye antique
Dont les anciens créneaux festonnent sur l'azur;
J'ai joué tout petit à l'ombre du vieux mur
De notre Madeleine au style humble et mystique.

JULES BEDEL, 11 octobre 1877.

Itinéraire : rue Saint-Valérien, place de Rome (1), rue du Nord, rue du Pont, rive gauche en amont et en aval, le pont, quai du Centre, quai du Midi, (rue de la Madeleine, rue du Midi, place de l'Hôtel de ville, rue J. B. Deschamps, rue de l'Hôpital (2)), rue Greuze, rue du Centre, rue de la Poste, rue du Champ de foire, champ de foire, rue des Fossés, rue du Nord, rue Saint-Philibert.

A proximité de la rue Saint-Valérien, visitons le musée Greuze (3). Là, des collections importantes en numismatique, zoologie, géologie, minéralogie et en objets des temps historiques et préhistoriques (4), feront aisément prendre patience aux premiers arrivés. — Ils chercheront, salle d'archéologie, un tronc gothique provenant de l'abbaye et portant la date 1527. — Je vous recommande tout spécialement la salle où M. le conservateur (pour ne pas dire le créateur) du musée, M. J. Martin, a su réunir les originaux de quelques tableaux, dessins et esquisses de Greuze et plus de 500 gravures, phototypies et photographies représentant presque complètement l'œuvre du peintre tournusien. Aussi, dans son discours d'inauguration, un orateur pouvait dire : « A côté de la salle des chefs-d'œuvre, il faut, dans nos petits musées de province, tendre surtout à recueillir les œuvres des artistes de la région, soit en originaux soit en copies, pour les souvenirs du pays » (5).

(1) Actuellement, place Henri de Lacretelle.

(2) Les rues entre parenthèses sont de la paroisse de la Madeleine. Les deux paroisses de Tournus sont séparées, de l'est à l'ouest, par le ruisseau appelé le bief du Potet.

(3) Rue du Collège.

(4) Meulien, *H. de T.*, p. 140.

(5) Lex, archiviste du département de Saône-et-Loire, *Discours d'inauguration du Musée Greuze à Tournus*, 14 octobre 1894.

Rue du Nord, quelques vieilles maisons présentent des portes sculptées, des fenêtres à meneaux, des moulures historiées.

Le pont, à cinq arches, avec ses quatre tours carrées et son parapet à jour en pierres et en briques, est un des plus beaux de la Saône. Son tablier de pierre (1867-1869) porte sur les anciennes piles de 1799 (1).

Fig. 299
La Voûte.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1902*)

De la rive gauche, la ville se présente fort bien. En amphithéâtre sur une élévation au pied de laquelle « l'Arar coule avec une lenteur telle que l'œil a de la peine à distinguer la direction du courant » (2), elle semble mettre une certaine coquetterie dans le déroulement de ses quais.

Savourons la poésie du paysage et repassons le pont pour nous diriger — en longeant le quai du Centre et en donnant un regard à la *voûte* (fig. 300) — vers la tour romane que nous apercevons presque à l'extrémité Sud de la ville. C'est *l'église de la Madeleine* (3). « Construite au XIIe siècle, remaniée au XIVe et au XVe, elle a un portail élégamment décoré, mais le tympan est resté uni. Clocher carré sur la croisée du transept. A l'intérieur, deux tableaux de Greuze (saint Roch et saint François d'Assise) » (4). Belle statue de la Vierge.

(1) Lors de la pose de la première pierre (13 juin 1799), on plaça sous la culée Nord de la rive droite une inscription sur plaque de cuivre « ainsi que douze pièces de monnaie frappée au type de la République française » (Arch. de Tournus, D. 1e).

Le tablier du pont de 1799 fut remplacé, en 1838, par un pont de fil de fer (fig. 293) et, en 1867-1869, par le pont actuel.

(2) C. Julii Cæsaris, *Commentarii de bello gallico*, Liber primus, XII.

(3) La façade a été restaurée en 1902.

(4) Léonce Lex, *Guide archéologique du Congrès de Mâcon*, en 1899.

En remontant la rue du Midi, on aperçoit dans le lointain la flèche du gros clocher de l'abbaye.

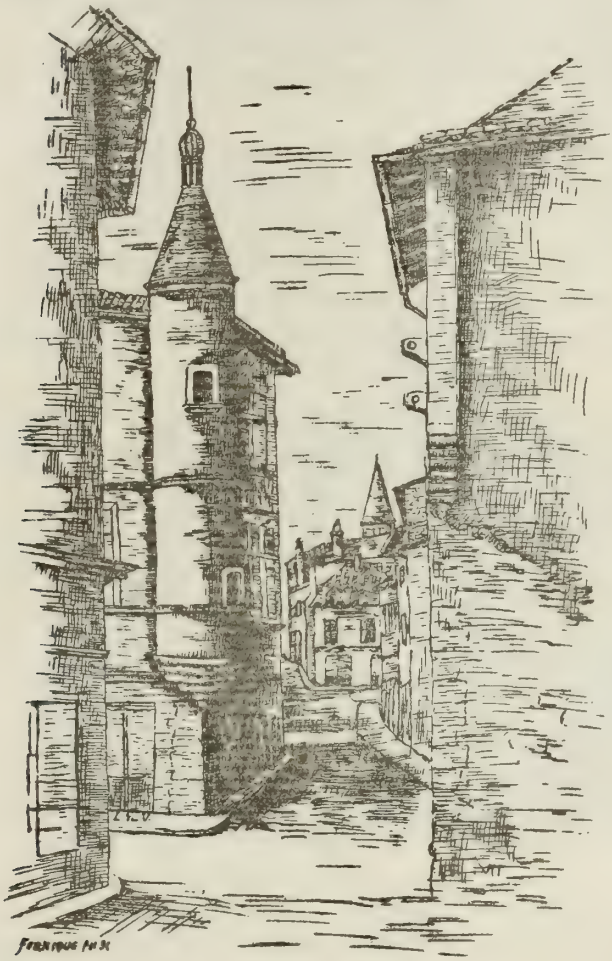


Fig. 300
L'Escargot.
(*Dessin de L. de Verneuil, 1902.*)

L'entrée de la place de l'Hôtel de ville ne manque pas de pittoresque, avec à gauche ses arcades et à droite sa tour en encorbellement connue sous le nom d'*Escargot* (fig. 301).

Au milieu de la place s'élève la *statue de Greuze*, œuvre du sculpteur tournusien Bénédict Rougelet. — Sur un piédestal sévère (1) où se lit l'inscription :

A
J. B. GREUZE
1725-1805,
SES CONCITOYENS
1868,

lui, fils, petit-fils et neveu de tailleurs de pierre tournusiens,

Il revit dans le marbre au cœur de la cité (2).

« La statue, en très beau marbre blanc donné par le ministère des Beaux-Arts se profile en l'air avec majesté. Le peintre tient

(1) Le socle a été élevé par le marbrier tournusien Gailler sur les plans de Questel et Leclerc.

(2) Adolphe Chevassus. Voir « L'Artiste », XVIIIe année, p. 125.

sa palette d'une main (1), son pinceau de l'autre, tout en écoutant l'inspiration. Il est habillé avec une certaine recherche (2). »

Avant 1868, une *colonne romaine* (monolithe du jurassique supérieur ; haut. 6 m. 10, diam. 0 m. 80) se dressait à la place de la statue. Depuis elle gît dans la cour de la Grenette, au midi du palais de justice (3).

« L'*hôtel de ville* est un des plus gracieux spécimens de l'architecture du XVIIIe siècle : un escalier à double montée, avec une rampe élégante en fer forgé, conduit au premier étage (4). » — Au second étage que couronne un fronton sculpté représentant, entre deux faisceaux de drapeaux, les armes de la ville, est installée la bibliothèque. Elle compte plus de 15.000 volumes, dont deux milliers environ proviennent du monastère ou de la collégiale.

Presque à l'entrée de la rue de l'Hôpital, n° 8, lisez en le méditant ce quatrain de Gui du Faur (5) suivi d'une exhortation à la charité :

AVAN. LE. JOVR. COMMENCE. TA JOVRNÉE.
DE. L'ETERNEL. LE. SAINCT. NOM. BÉNISSANT.
LE. SOIR. AVSSY. TON. LABEVR. FINISSANT.
LOVE. LE. ENCOR. ET. PASSE. AINSY. L'ANNÉE.
AYME. DIEV. ET. TON. PROCHAIN. 1672.

(1) « Sa main fine et nerveuse s'appuie sur un album ouvert à la page où il vient de crayonner la *Cruche cassée* » (Alfred d'Aunay, 30 août 1868).

(2) X. de Villarceaux, Compte rendu de la cérémonie d'inauguration de la statue le 30 août 1868.

(3) Borne milliaire ou colonne d'un temple païen retrouvée dans la Saône, cette pierre avait dû être élevée en 1599 sur la place de l'Hôtel de ville, à en juger par la monnaie de ce millésime à l'effigie de Henri IV, trouvée lors de la démolition du monument, en 1867. Orné d'une base et d'un chapiteau d'ordre toscan, le monolithe reposait sur un piédestal dorique ; le tout mesurant 9 m. 65 en hauteur.

Les archives mentionnent l'érection d'une grande croix de cuivre établie en 1670 sur le monument par les paroissiens de la Madeleine (d'où le nom de place de la Belle-Croix), et une réparation faite à la colonne en 1719, « les neiges avec les grandes froidures ayans corrompus le pié d'estal qui suporte la boule qui fait le pied de lad. croix » (Arch. départ., BB. 18).

La croix de cuivre démontée en 1793 fut remplacée (1798-1816) par la statue de la Liberté (pierre, haut. 3 mètres, de Chinard) ; puis (1824-1830), par la croix de fonte déposée actuellement à l'abbaye ; enfin (1868), par la statue de Greuze.

(4) Meulien, *H. de T.*, p. 139.

(5) Gui du Faur, seigneur de Pilrac (1530-1586).

Cliché M. Thibaudet

Fig. 116

HOTEL DE VILLE ET STATUE DE GREUZE

Cliché A. Perrault-Dabot

Fig. 447

La Pharmacie de l'Hotel-Dieu

Près de l'autre extrémité de la même rue, à gauche, au-dessus d'un portail en fer forgé, les lettres d'or *Hôtel-Dieu* vous indiquent que dans ce bâtiment c'est à Dieu même que l'on entend faire plaisir en soignant les infirmités humaines. Depuis 1674, le vieil hôpital a toujours été desservi par les sœurs hospitalières de Sainte-Marthe (fig. 302) (1). Ne pas manquer de jeter un regard sur les trois vastes salles et sur la pharmacie dont les vénérables bocaux, âgés de plus de deux siècles et la dorure des étagères à colonnettes (également du XVIIe siècle) témoignent de soins persévérants et minutieux. — Dans cette petite salle si proprette se trouve le curieux sonnet intitulé : « SUR UN HOMME A L'ARTICLE DE LA MORT pressé par le Tems de rendre Compte (2). »

Au sortir de l'hôpital, dès que vous avez traversé le *bief du Potet*, qui, à droite, jusqu'à son embouchure, est entièrement recouvert (1901), vous vous retrouvez sur la paroisse Saint-Philibert.

A l'extrémité de la rue Greuze, à droite, une plaque de marbre noir indique la maison où « le Rubens de la petite bourgeoisie » (3), le « Raphaël des paysans » (4) a vu le jour :

ICI EST NÉ
JEAN-B^te GREUZE
LE XXI AOUT MDCCXXV

C'est à cette demeure modeste qu'un inspecteur général des Beaux-Arts faisait un jour allusion : « Bénie soit-elle la petite maison d'où est sorti le peintre de l'*Accordée du village* » (5).

Rue du Centre, on aperçoit des vestiges d'anciennes arcades. — Sur la place Carnot (précédemment place Saint-André) s'éleva pen-

(1) La communauté de Tournus est un essaim de l'hôpital de Pont-de-Vaux. Vers la fin d'août 1674, sur les instances de l'administration, deux religieuses et une postulante (revêtues du costume traditionnel des béguines de Malines que le chancelier Rollin, fondateur de l'hôpital de Beaune (1443), avait adopté pour les sœurs) s'installèrent à Tournus, sous la condition de suivre les statuts et règles des hôpitaux de Pont-de-Vaux, Chalon et Beaune (cf. archives de l'hôpital de Tournus, F. 8). — Pendant la Révolution, elles se bornèrent à quitter leur voile et furent désignées sous le nom de « citoyennes employées au service des pauvres ».

(2) Lire ce sonnet dans « L'Abbaye de Tournus », janvier 1903.

(3) Paroles d'Ernest Chesneau.

(4) J. B. Boulmier, *Tournus vu de Veynière et du Villars*, p. 23.

(5) A. Houssaye, *Discours d'inauguration de la statue de Greuze*, 30 août 1868.

dant plus de six siècles (de la fin du XIIe aux premières années du XIXe) l'ancienne église paroissiale de ce nom.

A l'angle des rues du Centre et de la Poste, belle *frise romane* (fig. 294, p. 447).

Au bout de cette dernière rue se dresse l'ancien orphelinat Sainte-Philomène, vulgairement nommé l'Ouvroir (1845-1903). Ce bâtiment sera probablement éventré pour le passage du futur tramway de Tournus à Louhans ; jolie chapelle romane (1875).

Une autre chapelle également moderne (1883), mais gothique, s'élève à l'ouest du champ de foire. C'est la chapelle de la *Charité*. — Cet hospice, dont l'une des ailes est construite sur les anciens remparts de la ville (d'où le nom de rue des Fossés), a sa façade principale tournée vers l'avenue de la gare. Saluons deux bienfaiteurs de cet établissement : le cardinal de Fleury, qui l'a fondé en 1720, comme l'indique le marbre placé au-dessus de la petite porte, et saint Vincent de Paul, le fondateur des Filles de la Charité (fig. 302) à la sollicitude desquelles sont confiés les quarante vieillards.

Fig. 301

Costumes des Sœurs des hospices de Tournus.

1. Sœur de saint Vincent de Paul. (Charité)

2. Sœur hospitalière de sainte Marthe. (Hôtel-Dieu)

§ III

EXCURSIONS DANS LA BANLIEUE

Nonchalamment penchée ainsi qu'une sirène
Sur la Saône limpide à l'égal du Léman,
Nous saluons Tournus où trône en souveraine
La vieille basilique au portique roman.

ADOLPHE CHEVASSUS, *L'Artiste*, XXXVIIIe année, p. 125.

Arsène Houssaye a écrit : « Tournus est une cité bourguignonne qui a déjà le caractère des villes du midi. Le voyageur, l'artiste, l'archéologue, l'historien y passent avec fruit toute une journée » (1).

A elle seule, la visite de l'église et de la ville permettrait de constater la justesse de cette observation.

J'ose même proposer aux excursionnistes de passer — agréablement encore — une seconde journée à Tournus, dans la banlieue.

L'itinéraire sera pour ainsi dire tracé par le soleil. Dans la matinée, c'est de l'orient et du midi ; et, dans l'après-dîner, de l'occident et du septentrion que vous saluerez la ville. De chacun des quatre points cardinaux la vieille basilique trône en souveraine.

Le matin, dirigez-vous, par la Levée, vers le village de Lacrost. Du tournant, le long de la côte, quand un beau soleil dore de ses rayons les façades de Tournus, vous comprendrez qu'un compatriote a pu, sans trop d'emphase, parler du quai « développé avec une solennité et une ampleur dignes d'une capitale » (2).

L'illusion sera complète si vous gravissez encore, sur une distance de quelques centaines de mètres, la route nationale, puis le chemin de Romenay. Vue du guidon de Préty, la petite cité prend des airs de ville populeuse ; avec, au premier plan, Lacrost comme paroisse de banlieue ; au centre, une agglomération qui paraît s'étendre de Goy à Venières, tout en laissant ses quartiers excentriques déborder sur la première série de collines ondulées ; à l'arrière-plan, une seconde chaîne de montagnes plus hautes et couvertes de forêts.

Le retour s'effectuera par Préty (visiter la vieille église) ; par la « bien belle et ample prairie, garnie de saules de très grand plaisir et profit incroyable » ; par la barque du Villars, à moins que la

(1) Arsène Houssaye, *Le Musée Greuze.*

(2) J. B. B., *Tournus vu de Veynière et du Villars.*

Saône soit « devenue importune à cause de l'excez de ses débordements » (1) ; par le gracieux sentier de la rive droite, et par la route nationale de Lyon à Paris.

Au hameau de la « Scie », une plaque de marbre blanc (2) rappelle que le sculpteur Rougelet est né dans ce pâté de maisons.

ICI EST NÉ
B. ROUGELET
SCULPTEUR
LE XVII SEPTEMBRE MDCCCXXXIV

Entre la promenade du Pas-Fleury et le quartier de la Madeleine on rencontre à gauche la féculerie, à droite l'ancien couvent des récollets supprimé en 1791.

Terminez votre excursion matinale par l'Esplanade sur laquelle s'ouvrent les écoles primaires publiques et par la promenade de l'Arc que borde l'ancien pensionnat des Frères de Marie.

*
* *

Pour la soirée, ce sera, si vous le voulez, une course sur la crête des collines qui encadrent Tournus à l'ouest et au nord-ouest. En vous y rendant soit par l'idyllique sentier des Sept-Fontaines, soit par la route de Bourbon qui vous permettra de visiter le cimetière (3) et de constater qu'à Tournus on a le culte des tombeaux, vous ferez, avec Saint-Julien de Balleure, cet aveu : « Bien que la ville soit aucunement clause d'un costé de montaîgnes, toutefois le prospect n'est si racourcy, ny telles montaîgnes tant prochaînes, qu'elles (fort peuplées de vignes productrices de vins très excellents) ne laissent une belle et spacieuse campagne de terres plus fertiles que les autres des finages circonvoisins ».

De Bout, de Beaufer, du Roy-Guillaume, de la Croix-Léonard et

(1) Saint-Julien de Balleure, p. 502.

(2) Inaugurée le jour de la « Fête des eaux » (27 mai 1900), la plaque a inspiré cette poésie :

Maintenant notre main pieuse
T'inscrit au livre de beauté ;
Du marbre dont tu sculptas Greuze
Un éclat encore est resté :
Nous en ferons la plaque blanche...

(Albert Thibaudet, *Cantate pour l'inauguration*).

(3) Acheté en 1814, bénit le 6 octobre 1816 par M. Létienne, agrandi en 1854 puis en 1859.

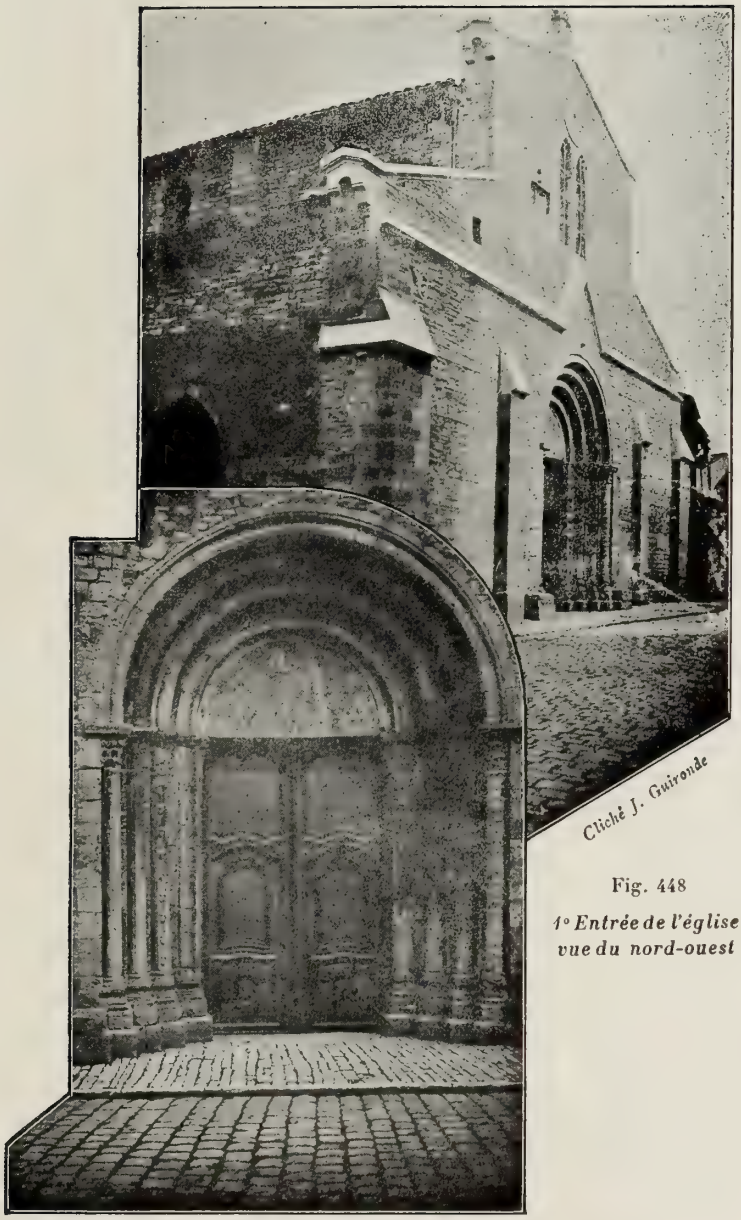


Fig. 448

1° Entrée de l'église vue du nord-ouest

Cliché G. Lalouet

Fig. 449

2° Le portail

FAÇADE DE L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

Cliché G. Lalouet

Fig. 450

Heureux troupeau !

Cliché M. Thibaudet

Fig. 451

Le Champ de foire

LES CLOCHERS VUS DU SUD-OUEST

de Belleney, comme de Boiry et de La Garenne, les deux imposantes pyramides de Saint-Philibert semblent nous dire qu'une troisième flèche sur la tour Sud serait encombrante (fig. 310).

De la montagne des Justices (ainsi appelée parce que la justice abbatiale y pendait les criminels), au lieu de descendre à la Petite-Garenne, traversez le Mont-Rond par un sentier qui vous fera aboutir à la grande route, à quelques centaines de mètres de Venières. — Dans la haie, une vieille borne, portant gravés sur une de ses faces les armes de l'abbaye et sur l'autre l'écusson du chapitre de Saint-Vincent de Chalon, vous avertit qu'après l'avoir franchie vous foulerez les terres de l'ancien comté de Chalon. Mais permettons-nous quand même une petite incursion sur le canton voisin pour aller saluer Venières. Le pittoresque hameau n'appartenait-il pas au monastère de Noirmoutier deux siècles avant que Tournus fût concédé à Geilon? et n'est-ce point saint Philibert en personne qui en devint le seigneur légitime (1) en 676 ? qui sait même si cette possession domaniale ne fut pas la cause occasionnelle de l'émigration à Tournus des moines philibertins ?

Au sud-est de Venières, un peu au-delà du « grand pré de l'abbé », un menhir, large de 1 m. 60, se dresse sur une hauteur de

(1) C'est ce que nous apprend un parchemin trouvé à Cunauld, il y a quelques années, par M. Léon Maître, archiviste de Loire-Inférieure (ce n'est pas la charte originale du VIIe siècle, mais une transcription manuscrite faite par un copiste du XIe, et qui paraît revêtir tous les caractères d'authenticité). Voulant assurer la subsistance et pourvoir aux besoins matériels de la communauté que saint Philibert venait d'installer dans l'île de Noirmoutier, Ansoald n'hésita pas à se dépouiller de cinq beaux domaines pour les offrir à son ami. Au nombre de ces villas se trouvait précisément Venières, qui faisait partie de son patrimoine privé.

Voici, avec ses incorrections grammaticales, le texte même de l'acte dans lequel la diphtongue æ est figurée par un *e* cédillé.

Villa vera ditionis nostre Lendoas, sive Avenarias (*Venières*), *in territorio Penesciacense prope de alveo Segone* (*vallée de la Saône*), *cum vineis et hominibus super ipso fluvio commanentibus ad integrum, sicut a genitore et a genitrice nostra seu a nobis usque nunc fuit possessa, simile conditione sepedicto fratri nostro* (*Philiberto*) *vel sui congregatione, Herio in insule monasterii consistenti, cum domibus, edificiis, agris, acolanis, inquilinis, mancipiis utriusque sexus, pecoribus utriusque generis vel sexus, vel omni compendium in se habenti vel ad se aspiciente, dono atque omnimodis trado atque transfundo* » (« L'Abbaye de Tournus », 2e série, janvier 1903, pp. 286-288).

« Le copiste a pris l'*S* de l'original pour un *P*, ce qui est facile pour la cursive mérovingienne. Il faut lire *Senesciacense*, Sennecey-le-Grand » (L. Maître, *Cunauld*).

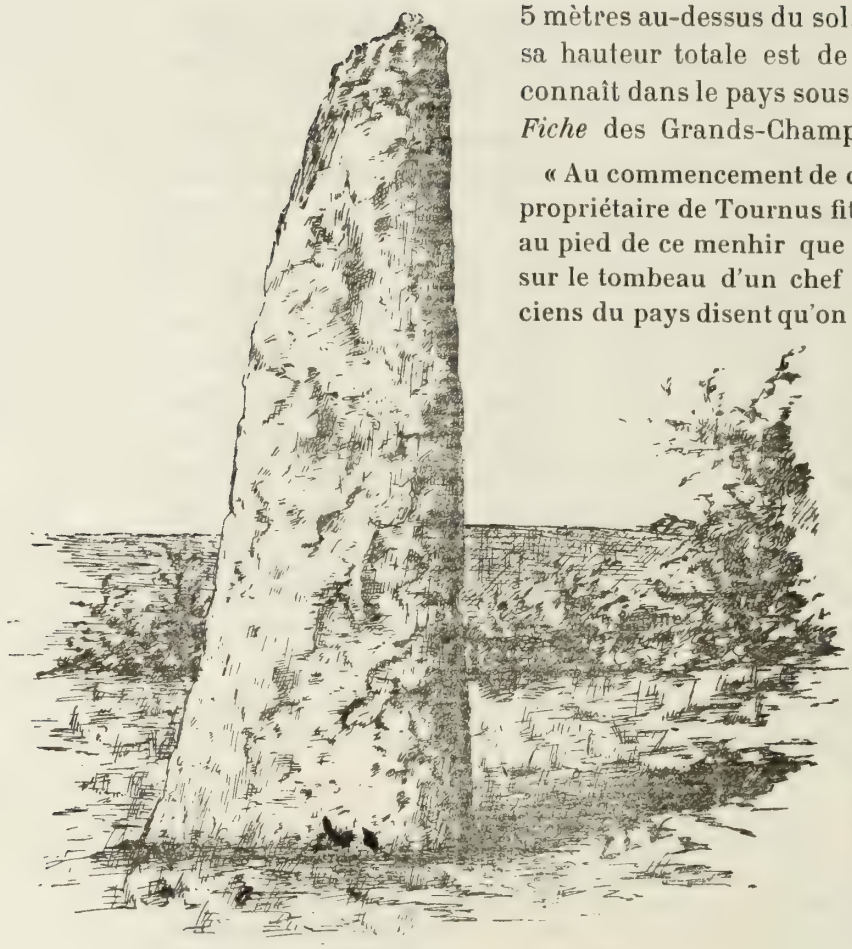


Fig. 302

Pierre-Fiche (vue de l'est).
(*Dessin à la plume de L. de Verneuil, 1902.*)

5 mètres au-dessus du sol. Selon Ragut (1), sa hauteur totale est de 9 m. 08. On le connaît dans le pays sous le nom de *Pierre-Fiche* des Grands-Champs de Sanguiny.

« Au commencement de ce siècle, un riche propriétaire de Tournus fit faire des fouilles au pied de ce menhir que l'on croyait élevé sur le tombeau d'un chef d'armée. Les anciens du pays disent qu'on renonça à l'entreprise, après avoir creusé plus de la hauteur d'un homme, parce que la pierre allait toujours en s'élargissant et ne « bronchait » pas. Peut-être les ouvriers eurent-ils présente à l'esprit une légende qui m'a été racontée dans ma jeunesse. Un vieux serviteur de ma famille, mort, il n'y a pas longtemps, à l'âge de 90 ans, répétait que dans son enfance, lorsqu'il était pâtre, son « grand » lui recommandait de ne pas s'asseoir contre cette « pierre maudite » apportée par le « diable » ou les « Sarrazins » ; — qu'un jour, les habitants de Tournus avaient voulu la renverser au moyen d'un attelage de douze mulets, mais qu'aussitôt les chaînes s'étaient rompues, qu'alors on vint chercher dans le pays douze paires de bœufs qui ne réussirent pas mieux ; — et il ajoute que tout ce qui avait travaillé à « déraciner » la pierre, « bêtes et gens crevèrent dans l'année » (2).

(1) *Statistique de S. et L.*, t. II, p. 378.

(2) Notes Quarré de Verneuil, citées par Léopold Niepce, *Histoire du canton de Sennecey-le-Grand*, t. Ier, p. 166.

Très poétique le petit chemin de la prairie qui laisse La Grange (1) sur la droite et nous ramène à Tournus en nous fournissant la preuve que « pour vignoble généreux, terres à froment, eaux, prairies et tout ce qui est principallement requis à un lieu qu'on désire estre bien pourveu des choses désirables pour commodément vivre » (2), Tournus est un terroir privilégié.

Cependant, presque à l'angle de la rue des Canes et de la route de Paris, on passe à côté d'une ancienne construction aux murs en arête de poisson : c'est l'antique *chapelle Saint-Laurent* (3) (xe siècle), désaffectée depuis la Révolution et menacée actuellement dans son existence même par le tracé d'un tramway.

Un peu plus rapprochée de la ville, sur la route nationale, se dresse *l'école du Sacré-Cœur* (4), dirigée par des prêtres du diocèse et à qui incombe le soin de pourvoir aux chants et cérémonies de l'église Saint-Philibert.

*
* *

Si vous pouviez disposer d'une troisième journée, je vous conseillerais l'attrayante excursion de Brançion (village des plus pittoresques, vieille église romane classée parmi les monuments historiques, ruines de château féodal avec tour intelligemment restaurée). L'aller par Ozenay (visiter l'église et une salle du château) et le retour par Royer et Dulphey forment un circuit d'environ 25 kilomètres.

Fig. 303

Ornement tiré de Juénin.

(1) A l'extrémité Nord du pré de La Grange est encore debout une ancienne borne de l'abbaye.

(2) Saint-Julien de Balleure, p. 501.

(3) Voir « L'Abbaye de Tournus », mai 1903.

(4) Enseignement secondaire classique, jusqu'à la 4e inclusivement.

Visite d'adieu à l'Abbaye

Fig. 304

TOURISTE dilettante ou fervent pèlerin, n'avais-je pas raison de vous inviter à prolonger votre séjour dans la petite ville bourguignonne, où Coulanges même, hôte du logis abbatial, amateur de bonne chère et de jolies excursions plus que de curiosités archéologiques, faisait ses délices de passer deux semaines entières, dans les premières années du XVIIIe siècle ?

N'avait-il pas également raison, le poète, d'écrire :

Quand vous apercevrez sur le fond bleu des nues,
Une austère abbaye aux tours fières et nues,
Par delà les côteaux chargés de pampres verts,
Hôtes, pressez le pas ! (1)

Avant votre départ, l'abbaye vous réserve encore, comme bouquet, une jouissance à la fois esthétique et mystique : faites-lui visite vers la chute du jour, à cette heure où

L'âme plus recueillie écoute avec mystère,

et où les ombres du soir viennent jeter graduellement sur les grands murs et les longs piliers de l'église

Les merveilleux effets qui doublent sa hauteur (2).

Là, dans ce recueillement mystérieux, laissez échapper de votre âme reconnaissante une prière pour celui qui vous a servi de guide et un merci aux vieux moines tournusiens, architectes de l'incomparable Saint-Philibert.

Fig. 305

Tombe du moine Jacques Borrellier.
(« *P. T. A.* »)

(1) Adolphe Miège, Souvenir du concours musical des 24-25 mai 1885.

(2) Victorine Rostand, *L'abbaye de Tournus.*

Cliché G Lalouet

Fig. 452

Ancienne chapelle Saint-Laurent (vue du sud-est)

Cliché L. Fernique

Fig. 153

CHRIST DE BRONZE
DE LA CHAPELLE DES ÂMES DU PURGATOIRE
(*Modèle de la maison M. Poussielgue-Rasand, d'après la sculpture de Camille Lefèvre*)

Conclusion

LES AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DE L'ABBAYE

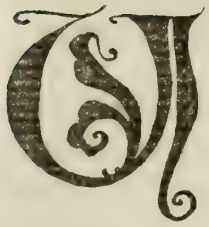


Fig. 306

Un mot encore pour essayer de déterminer l'âge ou plutôt les différents âges de l'église ; c'est-à-dire pour rappeler et expliquer les modifications importantes dont Saint-Philibert a été l'objet dans le cours des siècles.

Que l'édifice ne soit pas le produit d'une création unique et que plus d'un « cæmentarius » ait présidé au développement de cette œuvre grandiose, cela est manifeste. A l'intérieur comme à l'extérieur on constate des dissemblances et des reprises nombreuses.

Le noyau, avons-nous dit, fut l'église primitive élevée sur le tombeau du martyr Valérien, en la région orientale et inférieure du monument actuel. Cette église ne sortit pas de terre à l'état de crypte, mais comme église de plain-pied, sans doute un peu plus haute que la crypte actuelle (1) et plus allongée du côté de l'occident où elle avait son entrée ; et elle a vécu plusieurs siècles (IVe-Xe) d'une vie indépendante, église paroissiale desservie d'abord par des recteurs séculiers (IVe-VIe), puis par un petit collège monastique qui s'accrut notablement à l'arrivée des religieux de saint Philibert (875).

L'installation de la nouvelle communauté dans la « permodica cella » ne fut pas sans nécessiter des travaux de restauration et d'agrandissement (2) ; et j'imagine que la construction des chapelles absidales remonte à cette époque même.

En même temps, l'abbé Geilon dut songer à construire, quelques

(1) Le mur occidental de l'église Saint-Valérien devait être à l'alignement des piliers Ouest du clocher.

(2) Quelque temps après leur arrivée à Tournus, les nouveaux religieux pouvaient offrir un refuge à la congrégation de Saint-Florent.

mètres plus à l'ouest, un nouveau monastère (que ses successeurs achèveront) avec chapelle distincte de l'ancienne (cette dernière restant affectée au service paroissial) ; et l'époque troublée où il vivait lui donna le conseil de bâtir solidement.

Il commença par concentrer ses efforts sur les murailles de l'enceinte extérieure et sur les bâtiments conventuels, se bornant pour le moment à dresser le plan de l'église ou à en jeter les fondations (1).

Peut-être, lorsqu'il se proposait d'élever une nouvelle église dans l'axe de l'ancienne, le maître de l'œuvre entrevoyait-il la possibilité de raccorder un jour les deux édifices en une seule et même basilique dont le chœur recouvrirait l'oratoire primitif converti en crypte. — Ce plan d'ensemble aura mis un siècle environ à se réaliser (fin IXe-fin Xe siècle).

Cette ancienne église philibertine fut-elle jamais achevée et se prolongeait-elle, vers l'orient, d'une ou plusieurs travées terminées par un chœur? Le processionnal de Tournus semble l'insinuer quand il nomme cette construction « la nef de la vieille église » ; mais des fouilles partielles exécutées en 1901 n'ont pas permis de répondre affirmativement, laissant à des recherches plus complètes le soin de dirimer le doute.

Ce qui paraît certain, c'est que l'architecte du IXe ou du Xe siècle avait l'intention de poursuivre son œuvre : témoin, à l'intérieur, la saillie des deux derniers piliers empatés dans le mur auquel est fixé le grand orgue, et des deux derniers demi-piliers des collatéraux.

Apparemment l'église ne dut point porter, en naissant, ses deux tours sur sa façade : les chaînes de grosses pierres blanches superposées à une hauteur de sept à huit mètres et le contrefort noyé dans l'angle formé par l'élargissement de la grande nef (façade septentrionale) semblent indiquer la hauteur originelle des murailles. Peut-être les travaux inachevés avaient atteint cette hauteur lors de l'arrivée des Hongrois. Autre hypothèse : le narthex servait

(1) Falcon (*Chronicon*, 39 et 40) donne à cette église le nom d'oratoire du monastère supérieur (*monasterii superioris oratorium*), par opposition à la primitive église Saint-Valérien qu'il appelle oratoire inférieur (*inferius oratorium*). Après la construction du grand vaisseau, la première dénomination désignera tout l'édifice de plain-pied. Et l'on comprend que, lors des solennités de la translation (979), les cris d'un malade en prière dans la crypte aient pu être entendus de la foule qui assistait à la grand'messe dans le sanctuaire d'en haut (*ibid.*, 42).

déjà au culte ; alors supprimons, par la pensée, les tours jumelles, abaissons les hauts murs de Saint-Michel, donnons un pignon à la face principale, un peu plus d'élévation aux piliers (1) de la nef et, au lieu des voûtes actuelles, une charpente apparente à la toiture à deux égouts, et nous aurons rendu à « l'ecclesia vetus » (2) du processionnal la physionomie qu'elle pouvait présenter jusqu'au pillage de l'abbaye par les Hongrois, vers l'année 937.

Que ces barbares aient mis le feu à l'abbaye et à l'église Saint-Valérien, comme aux récentes constructions philibertines, qu'ils en aient brûlé les charpentes, qu'ils aient fouillé le sol pour violer les tombeaux : on reconnaît bien à ces traits leur instinct destructeur et pillard. Mais ils ne s'amusèrent point à démolir morceau par morceau les édifices, surtout le pesant narthex. Et si les moines furent contraints de chercher un refuge avec leurs trésors et les reliques dans le vieux château de Trénorque, c'est parce que « l'abbaye n'était pas encore bâtie en forme de forteresse comme elle le fut environ 40 ans après » (3).

Le péril écarté, l'abbé Aimin se hâte de relever de ses ruines l'église paroissiale Saint-Valérien.

Quant à la chapelle du monastère supérieur, Aimin s'était proposé, en prévision de nouvelles attaques, d'en faire une véritable citadelle capable de déconcerter assaillants et incendiaires. — Les épaisses murailles et les lourds piliers étaient encore debout, presque intacts ; il s'en sert pour établir une voûte massive, à la hauteur des assises de pierres de taille qui fortifient les murailles en les chargeant. Sur cette voûte, lui ou l'un de ses successeurs mé-

(1) On pourrait objecter la grosseur de ces piliers destinés primitivement à soutenir de simples charpentes avec leurs toitures. Mais on voit dans les environs de Tournus des toits de hangars supportés par des piliers d'un diamètre énorme.

(2) Par erreur, Mgr Devoucoux (annuaire de S.-et-L., 1843) donne ce nom « ecclesia vetus » et aussi celui d'église inférieure à l'ancienne église située dans la rue Saint-Valérien (XIe siècle), et il appelle « église supérieure » l'église Saint-Philibert.

D'autre part, J. Bard, qui a raison d'appliquer l'expression « ecclesia vetus » au narthex, a tort de confondre l'« ecclesia vetus » avec l'église inférieure et de réserver à la tribune Saint-Michel la désignation d'église supérieure.

Il faut entendre par « ecclesia vetus » le narthex ; par église inférieure, la crypte, et par église du monastère supérieur, l'église de plain-pied.

(3) Juénin, p. 70, note.

nagera, munie d'archères, une espèce de salle des gardes qui sera elle-même voûtée sur les côtés, en demi-cintre, et au milieu, en berceau. Jusqu'au commencement du XIe siècle, les reins de cette voûte centrale devaient être directement soutenus par l'arc des demi-voûtes latérales; c'est-à-dire que la voûte du milieu, moins élevée qu'aujourd'hui, ne dépassait guère, au-dessus des grandes arcades, la ligne où la reprise semble indiquée par une différence de nuance entre les moellons. — La salle militaire était protégée par les deux tours rectangulaires qui s'arrêtaient alors aux cordons de pierres en zigzags et à dents de scie, et dont les plates-bandes ne tombent pas perpendiculairement sur celles de l'étage inférieur.

La mort d'Aimin (946), suivie immédiatement de l'exode de trois années en Auvergne, amena naturellement une suspension de travaux. Toutefois le monastère se trouvait assez en état pour offrir l'hospitalité aux prélats réunis en concile à Tournus vers 949.

Au retour d'exil, les ressources affluèrent, et Hervé III (946-960) put aisément continuer l'exécution du plan originel qu'Étienne Ier aura l'honneur de couronner.

Déjà modifié, dans le sens de la hauteur, par la construction de la salle militaire, ce plan fut en outre altéré, en largeur, par le renflement qui permit au double escalier de se loger, sans encombrement pour les bas côtés, dans l'angle formé par la nouvelle nef.

En se soudant, du côté Ouest, à l'oratoire du monastère, et, du côté Est, à l'église primitive, cette nouvelle et large nef s'incorpora pour ainsi dire les deux aînées, qui devinrent, par destination, la première, la crypte; la seconde, le narthex de l'édifice unique; « de telle sorte que la basilique entière, y compris l'atrium qui dut la précéder, présenta l'échelle d'environ 84 mètres assignée par Grégoire de Tours pour les dimensions de longueur à la basilique latine » (1).

Cet agencement occasionna de notables transformations dans l'église primitive. Sauf les chapelles, dont on se contenta d'exhausser les murs pour produire les chapelles absidales d'en haut et de fortifier les angles par des contreforts et les extrémités par des blocs taillés, ce fut presque une réédification complète. Au lieu de prolonger simplement, comme dans les chapelles, les murailles extérieures, afin de les harmoniser avec celles de la nouvelle nef, on

(1) J. Bard, *l. c.*, p. 352.

les revêtit de pierres de taille, ou bien sur les fondations primitives on éleva les murs extérieurs, heureux de pouvoir garder çà et là, des reliques du passé ; « on sait en effet qu'il était d'usage, chaque fois que l'on reconstruisait une église, de conserver dans la nouvelle maçonnerie quelques portions des anciens murs : le culte que l'on avait pour la tradition ne permettait pas d'effacer complètement la trace des actes de foi accomplis antérieurement » (1). On établit les fondements du clocher qui se dressa au-dessus du chœur, probablement avec deux étages de moins qu'aujourd'hui et tout en petits moellons (on voit encore de ces moellons au-dessous des arcatures lombardes). Les abords de la porte ou des portes d'entrée furent remblayés de quelques mètres, ce qui diminua d'autant la crypte, et au centre du remblai, face au maître-autel, fut disposé l'escalier de descente (2). Mieux que les anciennes colonnes, des massifs de maçonnerie purent supporter le poids du sanctuaire supérieur. Les bas côtés, convertis en couloir tournant, permirent au peuple de circuler autour de la cella intérieure, réservée aux reliques. On disposa la chapelle de l'axe, pour recevoir le tombeau et la châsse de saint Valérien (3). Enfin sur toute la crypte on jeta, moins hautes que les antiques charpentes, de robustes voûtes que ne pourront entamer les flammes de 1006 (la voûte du milieu sera modifiée dans la suite). Une fois le puits creusé, il fut, ainsi que ses petits couloirs latéraux, recouvert d'une triple voûte en berceau (4),

(1) A. Perrault-Dabot, *Monographie de l'église de Marolles-en-Brie*, p. 12. Paris, Lechevalier, 1898.

(2) L'escalier primitif dut être posé dans l'axe de la nef, son unique volée aboutissant au centre du carré compris entre les bases du clocher, à deux ou trois mètres à l'ouest du puits qu'on allait creuser sur l'emplacement même du tombeau, après l'exhumation de saint Valérien. Un corridor conduirait le peuple à l'une et à l'autre aile du déambulatoire et réserverait aux prêtres, à droite et à gauche du puits, un passage fermé, comme les autres portes de la cella, par des grilles. Plus tard, quand les bras du transept le permettront, cet escalier central sera remplacé par un double escalier latéral à deux étages : c'est alors qu'on avança les murs de soutènement jusqu'à la naissance des piliers Est, contre la margelle des puits, et que l'on construisit, dans chaque vestibule du déambulatoire, au-dessus des paliers, les deux petites voûtes en quart de cercle qui masquent en partie l'archivolte de l'arcade.

(3) L'arcade de cette chapelle centrale n'a pas d'imposte, peut-être à cause des grilles qui devaient protéger les reliques de S. Valérien.

(4) Par le trou ménagé dans ce mur Ouest du berceau Nord on peut constater la présence de terrains rapportés.

construite de manière à contre-bouter les piliers Est du clocher.

Quant au grand vaisseau, sa hauteur semble indiquée par le bourrelet des piliers et par l'élévation du sanctuaire. De la sorte, la fenêtre Ouest de la coupole actuelle s'ouvrait non pas sur la nef mais au-dessus de la toiture.

La communication avec Saint-Michel fut établie par deux escaliers, par les fenêtres géminées et par l'arc triomphal que nous avons appelé « arc de Gerlannus », du nom de l'architecte qui aura peut-être dirigé la série de travaux exécutés vers la fin du xe siècle et dans la première moitié du xie.

Ces travaux réalisaient le plan originel.

La crypte ne pouvant plus être utilisée comme église paroissiale, on réserva le narthex et sa tribune à la population urbaine et aux étrangers.

L'église complète de 979 présentait un plan plus simple et plus régulier que le plan moderne : à l'ouest, le narthex rectangulaire ; au milieu, un second rectangle plus large et plus long, le grand vaisseau, sans chapelles latérales ; à l'orient, le chœur, de mêmes dimensions à peu près que le narthex et terminé en rond-point, avec chapelles rayonnantes, sans croisillons. Dans le massif central, limité par un mur plein (que remplacera, un siècle et demi plus tard, la colonnade à claire-voie), s'ouvraient alors quatre portes moins larges que les baies actuelles.

Ce temple conserva son intégrité jusqu'en octobre 1006, époque du violent incendie qui dévora — avec les bâtiments conventuels — la plupart des meubles et ornements de l'église et les charpentes du grand vaisseau et du clocher.

Il est manifeste que le feu eut peu de prise sur les épaisses murailles de l'église et sur la voûte du narthex. Et, malgré les secousses que produisit la chute des parties mordues par les flammes (poutres, tuiles, pierres), il est à croire que les voûtes de la crypte surent résister.

A peine l'abbé Wago avait-il entrepris la réparation des dégâts, que la mort l'obligeait à léguer ce lourd héritage à son successeur Bernier.

Le rôle de ces deux abbés consista, selon moi, à remettre en état le monastère et l'église et à terminer cette dernière (1) par la

(1) En même temps on bâtissait l'église paroissiale Saint-Valérien « extra muros », en dehors de l'enceinte du monastère.

construction des croisillons sans leurs absidioles. En s'élargissant, la partie du déambulatoire attenante au carré du transept donna des bras à la croix latine que devenait l'église abbatiale. Ils auront aussi relevé le pavement, ou plutôt, sur l'ancien carrelage et les anciennes mosaïques abîmés par l'incendie, ils auront jeté un dallage nouveau (1).

Le 29 août 1019, l'abbé Bernier pouvait procéder à la consécration de l'édifice restauré par douze ans d'efforts, couronnant ainsi la première série des travaux exécutés dans l'église abbatiale depuis Aimin, et que j'appellerai la série des travaux de construction et de raccord, par opposition à la seconde série qui, commencée avec saint Ardain (1028-1056), continuée surtout par Pierre Ier (1066-1105) et close par la consécration de 1120, sous l'abbé Francon, sera nommée la série des travaux d'embellissement et de surélévation.

A saint Ardain attribuons le dernier étage des tours jumelles, au-dessus du cordon en dents de scie ; l'exhaussement des murs gouttereaux et la voûte centrale de l'église Saint-Michel ; la construction de l'aile septentrionale du cloître (ou cloître de saint Ardain), qui sert de contrefort au collatéral Sud ; les voûtes des bas côtés avec les voûtes en berceau transversales de la nef majeure (2) (opération qui obligea l'architecte à étrésillonner les piliers avec des tirants de bois). Et si la mort empêcha le saint abbé de conclure, son œuvre put être continuée par ses successeurs Guillaume Ier et Girard Ier (1056-1066).

Pierre Ier, dans son gouvernement de près d'un demi-siècle, acheva l'édification du nouveau monastère (3) ; puis, mettant à profit les progrès réalisés en architecture dans le dernier quart du XIe siècle, il entreprit la restauration de la région absidaire (ces travaux, Guillaume II et Francon les termineront-ils assez à temps pour permettre aux prélats du second concile de se réunir à Tournus en

(1) Celui sous lequel les fouilles de 1901 firent retrouver des débris calcinés.

(2) Ces voûtes ont-elles reçu moins d'élévation que celle de Saint-Michel afin de permettre de se rendre aux combles et à la tour centrale par la tribune supérieure ?

(3) « Quantum sub ipso regimine locus hic sumpserit incrementi, diversæ testantur supellectilis ornamenta, domorum etiam vel ceterarum nova constructio officinarum (*Chronicon*, 48). — L'auteur de la Chronique mourut avant l'exécution des travaux accomplis dans l'abbatiale par Pierre Ier.

1115 ?) Il s'agissait de consolider, par un épais revêtement de pierres de taille (1), les piliers du gros clocher pour qu'ils pussent soutenir les lourds blocs d'appareil moyen, auxquels les anciens moellons allaient céder la place et deux nouveaux étages richement sculptés ; — d'élargir les quatre baies et de renforcer les massifs du sanctuaire ; — de substituer au mur de l'abside l'hémicycle à claire-voie ; — de creuser une absidiole en chaque bras du transept ; — de couronner la croisée d'une coupole élégante ; le croisillon Sud (2), le sanctuaire et la chapelle Saint-Philibert, d'une voûte en berceau retombant sur des arcades à riches chapiteaux ; le rond-point, d'une voûte en cul-de-four ; le déambulatoire, d'une voûte tournante appuyée, du côté des murs extérieurs, sur une série d'arcades (3) qui se prolongent jusque dans la chapelle absidale centrale. — Les travaux, probablement dirigés par Renco, qui a écrit son nom sur la base d'une colonne, avaient eu leurs préliminaires dans la crypte. Là, Pierre Ier dut étayer la voûte centrale, ou plutôt remplacer l'ancienne voûte de l'abbé Étienne par une voûte d'arêtes (4) que soutiendront non plus seulement les pilastres des massifs, mais encore les délicates colonnettes de la cella. — Les étages du petit clocher (pierres rouges) sont aussi de cette époque.

Les quatre années qui suivirent la tenue du second concile de Tournus furent employées par l'abbé Francon à la décoration intérieure du monument et aux préparatifs de la solennelle consécration (11 janvier 1120).

Nous venons d'assister à l'évolution complète de l'édifice roman. Que si, pendant cette période de construction et d'embellissement (fin IXe siècle-commencement XIIe), nous avons vu l'architecture marcher et les années déposer progressivement sur Saint-Philibert leur influence relative, nous avons également eu le plaisir de cons-

(1) L'épaississement des massifs les fait saillir sur les massifs correspondants de la crypte ; et, comme le grand soubassement de la colonnade, moins épais que les massifs, se trouve à l'alignement extérieur de ces derniers, il en résulte que la colonnade est construite en porte-à-faux sur les murs inférieurs.

(2) Le croisillon Nord dut rester intact jusqu'au XIIIe siècle.

(3) Le petit soubassement du déambulatoire est établi à fleur du dallage actuel.

(4) Les claveaux qui terminent cette voûte à l'ouest ne sont pas reliés par un large bain de mortier comme le sont les claveaux plus anciens des petits berceaux du puits.

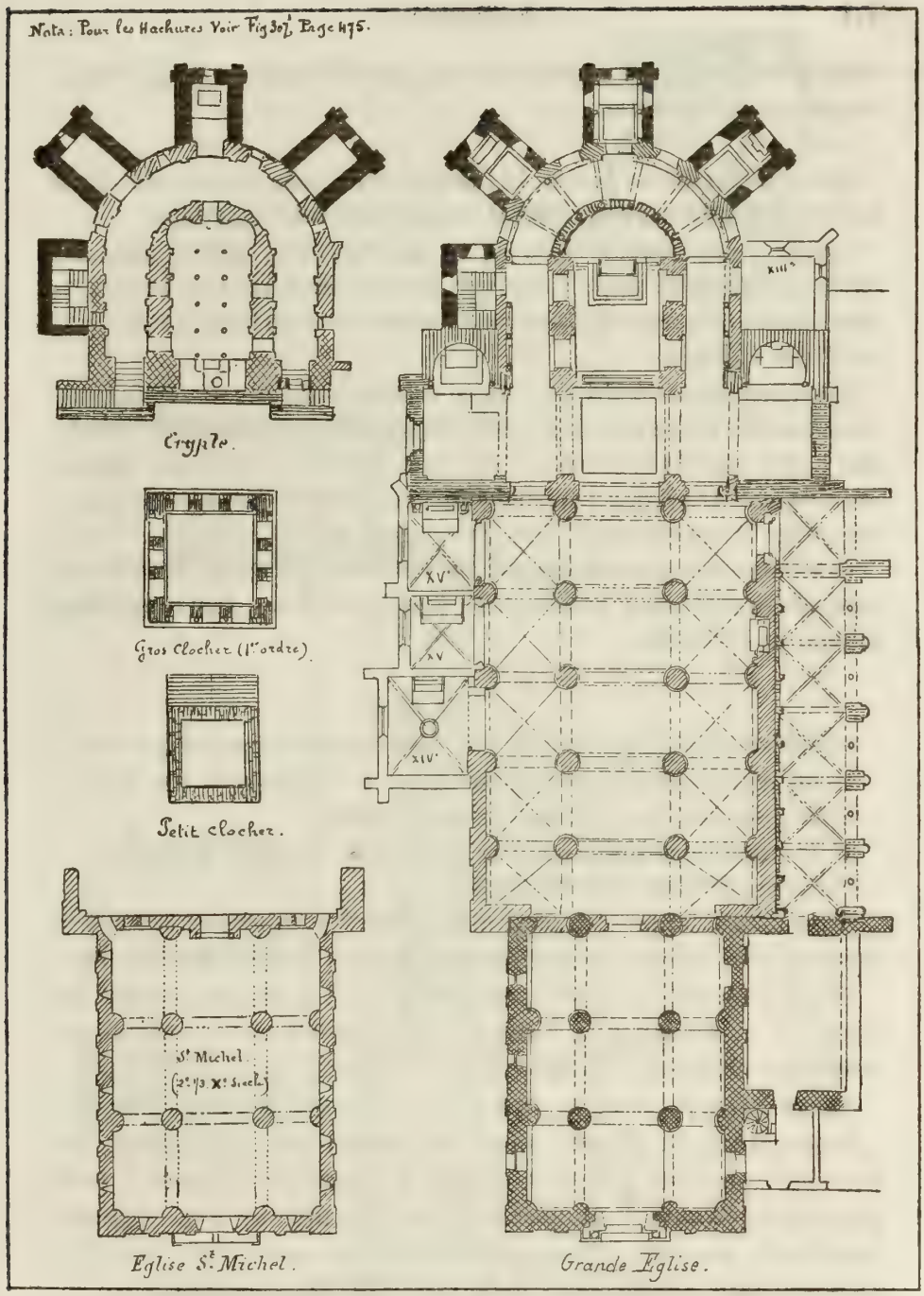


Fig. 307

Les agrandissements successifs étudiés sur les plans
(*Dessins de C. Blanc, 1904*)

(*Par suite d'une erreur les gros piliers de la crypte et les murs extérieurs avoisinants présentent des hachures en losange au lieu de hachures obliques.*)

tater que l'unité de l'ensemble n'eut point à souffrir de ces transformations successives.

Mais l'incendie, le temps, le caprice des abbés firent subir dans la suite des modifications ogivales que d'aucuns regrettent.

Ainsi, en réparant le dortoir, le chapitre et le cloître oriental, Bérard (1223-1245) refit la voûte de la dernière travée de l'aile septentrionale et perça ou restaura la porte de communication entre cette aile et l'église.

Est-ce au même abbé qu'il faut attribuer les modifications opérées dans le croisillon Nord (fenêtre gothique, portail et voûte) ainsi que dans la sacristie et dans le chauffoir ; ou à son successeur, l'abbé Renaud, auquel incomba la charge de faire disparaître les ruines amoncelées par l'incendie de 1245 ?

D'ailleurs, on se rappelle que les chapelles gothiques de la façade latérale Nord furent construites, la première au XIVe et les deux autres au XVe siècle.

*
* *

En définitive, tous les travaux de l'abbaye peuvent se grouper ainsi :

1° les constructions primitives de Saint-Valérien (IVe-IXe siècle) ;

2° la grande œuvre romane (IXe-XIIe siècle) ;

3° les modifications et additions ogivales (XIIIe-XVe siècle) ;

4° les réparations contemporaines.

Et si nous appliquons à chacune des parties de l'église actuelle le relevé généalogique, nous arriverons à cette conclusion détaillée :

Crypte : fondations (IVe ?) ; chapelles (IXe) ; murailles, voûtes des chapelles et du couloir, puits et ses berceaux (Xe) ; colonnettes médianes, chapiteaux et voûte de la cella (XIe).

Narthex : murs et piliers (fin IXe ou début Xe) ; voûtes (milieu Xe).

Saint-Michel et *façade :* murs et voûtes des collatéraux, bas des tours jumelles jusqu'au cordon en zigzags (milieu Xe) ; murs gouttereaux, voûte de la nef principale, sommet des tours et partie supérieure du mur établi sous l'arcature rampante (première moitié du XIe) ; campanile (fin XIe ou début XIIe) ; flèche (XIXe).

Grand vaisseau : murailles et piliers (Xe) ; voûtes des nefs mineures, murs gouttereaux et voûtes transversales de la grande nef (milieu XIe) ; chapelles latérales Nord et niche ogivale du collatéral Sud (XIVe et XVe) ; charpentes et toitures (XIXe).

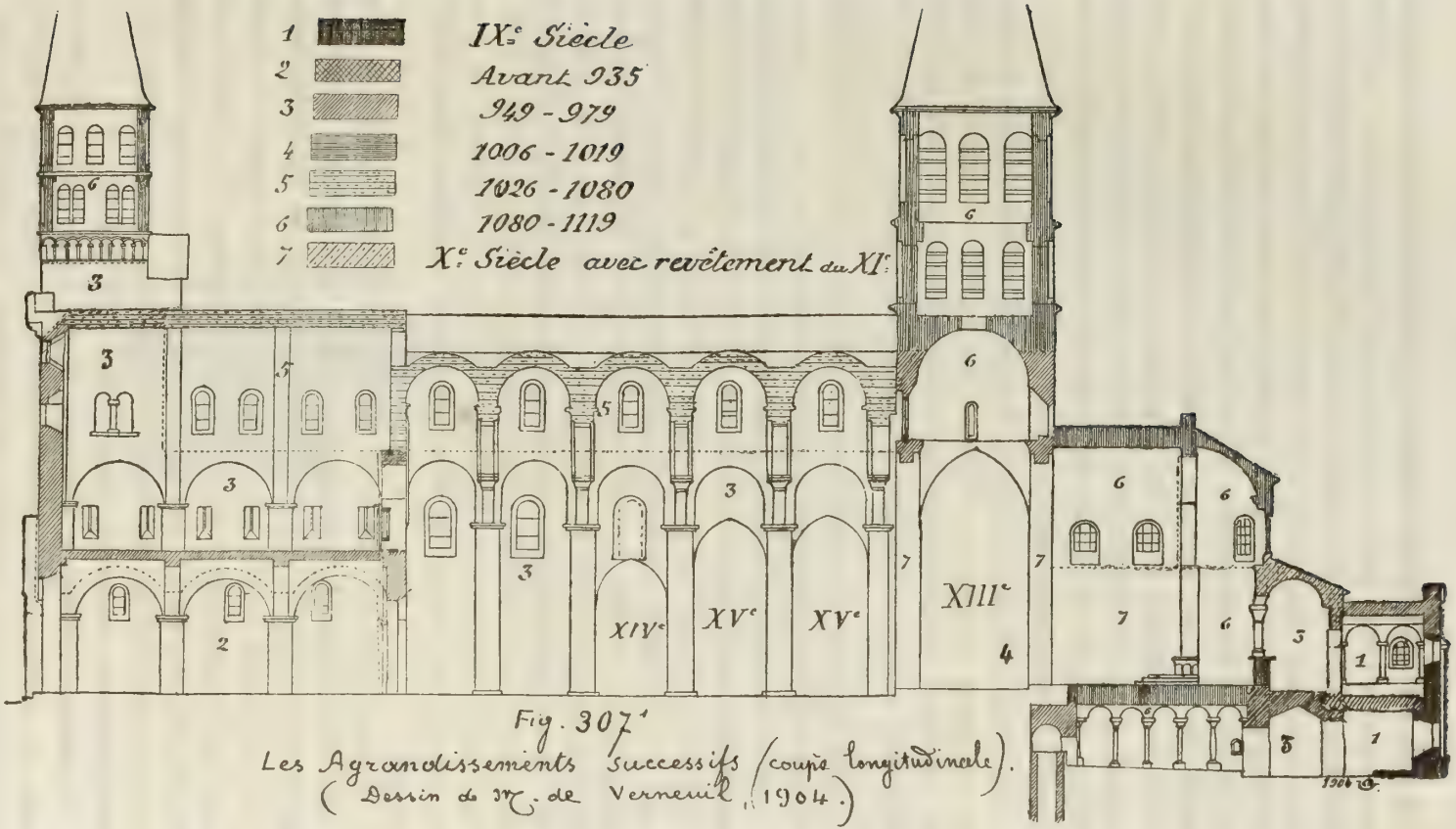


Fig. 307.

Les Agrandissements successifs (coupe longitudinale).
(Dessin de M. de Verneuil, 1904.)

Région absidaire et *tour centrale :* partie inférieure des chapelles rayonnantes (IXe); partie supérieure de ces chapelles, noyau de maçonnerie de l'avant-chœur et du sanctuaire, murs extérieurs du déambulatoire, bas de la tour centrale (Xe) ; bras du transept (1er quart XIe); revêtement des piliers et des massifs du chœur, murs de l'abside et du sanctuaire, moyen appareil, sculptures et derniers étages du clocher, coupole, absidioles des croisillons, arcades et voûte du croisillon Sud, du sanctuaire, du déambulatoire, de la chapelle Saint-Philibert, colonnade et voûte de l'abside (4me quart XIe et premier quart XIIe); portail, fenêtre et voûte du croisillon septentrional, voûte et fenêtres de la sacristie (XIIIe); flèche du clocher (XIXe).

Notre-Dame de Pitié : partie inférieure des murailles Est et Ouest du chauffoir (début Xe) ; cloître (milieu XIe) ; arcades et voûte du chauffoir, voûte de la dernière travée du cloître et porte du collatéral Sud (XIIIe); fenêtre du mur oriental du chauffoir (XIXe).

Ainsi les siècles ont uni leurs efforts pour offrir à l'œil satisfait le résultat de leur art persévérant et progressif.

Des IV-VIII siècles il ne peut rester que des fondations de la crypte ou quelque maçonnerie cachée sous le revêtement ; et, du IXe, nous viennent les chapelles rayonnantes et peut-être les murs du narthex.

Le Xe a disposé en crypte l'ancienne église Saint-Valérien, et construit les voûtes du narthex, les régions inférieures de Saint-Michel, des trois tours et de la grande église; laissant au XIe le soin des hautes voûtes et des croisillons, et au XIIe l'honneur de couronner l'œuvre et de revêtir l'intérieur de peintures murales dont il reste des fragments en quelques intrados du narthex, du grand vaisseau et de l'abside et à la voûte de la troisième chapelle de la crypte.

L'influence du XIIIe siècle se fait sentir dans le croisillon Nord, dans la sacristie et à l'extrémité orientale de la chapelle Notre-Dame de Pitié, sans oublier la fresque du mur auquel est accroché l'orgue.

Le XIVe siècle a établi entre le sommet des deux tours le moucharaby que remplaçèrent les créneaux modernes ; il a bâti et peint la chapelle des Fonts, incrusté une piscine dans le mur du narthex et creusé au flanc du collatéral Sud la grande niche ogivale que le siècle suivant ornera de pinacles et d'une fresque.

Ce même XVe siècle a également décoré l'une des voûtes collatérales du narthex ainsi qu'une paroi de la chapelle de l'Agonie, à l'entrée de laquelle il a fixé une crédence ; et surtout il a ouvert le

flanc septentrional du grand vaisseau pour édifier les deux chapelles sœurs.

Le XVIe siècle ne semble pas avoir laissé d'autres traces que quelques pierres tombales.

Mais le XVIIe est représenté par le buffet du grand orgue, par le haut rétable Renaissance, par les fuseaux de la balustrade d'une chapelle gothique, par la pax commémorative du bas côté Nord, par l'autel de la chapelle Sainte-Anne, par les meilleurs tableaux (les sept gouaches, la Véronique, la Vierge au franciscain).

Le XVIIIe se trahit dans l'ornementation (marbre rouge) de la chapelle du Saint Sacrement et dans les autels de saint Pierre, des Fonts, de Notre-Dame la Brune et des Ames du purgatoire. Il a repavé l'église. Il a bénit la petite cloche.

Le XIXe a refait le grand portail et l'assommoir ; il a dressé les flèches sur les clochers, étendu la charpente sur la nef majeure, refait les toitures ; il a fondu les deux grosses cloches, placé les vitraux ; il a pavé le chœur, le déambulatoire, les chapelles du transept et une partie du narthex ; il a peuplé l'église de statues ; il a confectionné le petit orgue, des autels et presque tout le mobilier ; il a peint les toiles de la Présentation, de saint Valérien, de saint Philibert et de sainte Agathe.

Enfin le XXe siècle a placé le carrelage de la chapelle Notre-Dame de Pitié et ciselé la nouvelle châsse de saint Philibert ; et il vient de suspendre le Christ de bronze, de Camille Lefèvre, à la muraille de la troisième chapelle gothique du bas côté septentrional.

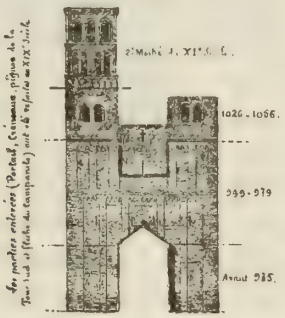


Fig. 307[2]

Agrandissements successifs de la façade.

UN SOUHAIT

Fig. 308

Dessin abbé Girel (1).

L'ÉGLISE Saint-Philibert de Tournus réclame de sérieuses réparations, quelques-unes même urgentes.

A l'extérieur, la tour centrale voit trop fréquemment, hélas ! ses deux corniches, jadis opulentes, s'appauvrir par la chute de pierres sculptées, qui en tombant brisent les tuiles des toits et risquent de tuer ou de blesser les passants. — Les toitures des nefs mériteraient d'être reprises par tranchées ouvertes. — Le revêtement et le contrefort d'une chapelle du collatéral Nord est à remanier. — Le bras septentrional du transept a l'air de céder sous la poussée de la voûte et du clocher. — Enfin une belle grille autour des chapelles absidales ne serait pas sans utilité. — Mais je ne fais pas de vœu pour l'édification d'un second clocher sur la facade (fig. 310) !

A l'intérieur, le cahier des doléances sera signé par chacune des quatre églises : les murailles et les pilastres de la grande église demandent à être débarrassés de l'enduit et du badigeon qui les surchargent ou à recevoir une décoration en harmonie avec les restes de peintures murales ; les deux longues crevasses de la voûte absidaire du chœur indiquent un état de pauvreté qui contraste singulièrement avec la richesse d'ornementation accumulée dans cette partie de l'édifice par les artistes des XIe et XIIe siècles. — L'église souterraine sollicite la réouverture de l'escalier de droite et une canalisation plus parfaite qui supprimerait la principale cause d'humidité dans la crypte, en s'opposant au suintement des eaux pluviales à travers les fondations. — L'état de l'église supérieure fait pitié : la restauration de cette magnifique tribune donnerait l'espoir de voir plus tard le rétablissement du double escalier monumental.

(1) Extrait de la couverture du Bulletin paroissial « L'Abbaye de Tournus ».

— Il n'est pas jusqu'à la chapelle latérale qui ne plaide en faveur de ses bancs de pierre et des doubleaux de la voûte, et qui ne réclame le rejointoyage de la grande salle voûtée.

En décembre 1855, à M. le curé et à MM. les fabriciens de Saint-Philibert, qui sollicitaient la restauration de l'église supérieure, l'architecte des Monuments historiques répondait: « La pensée que vous émettez de rétablir la chapelle Saint-Michel, pensée qui, si elle se réalise, produira un double résultat aussi désirable sous le rapport de l'humanité que sous celui de l'art, a été goûtée de tout le monde et il a été décidé qu'une proposition serait faite au ministre pour que l'église de Tournus profite de la subvention de dix millions créée pour donner du travail aux ouvriers ».

Près d'un demi-siècle s'est écoulé et les ouvriers comme l'art attendent encore!

Pourtant quel est en France le monument de la valeur archéologique de Saint-Philibert aussi délaissé que lui par les pouvoirs publics?

Puisse une nouvelle motion, cette fois efficace, être faite à qui de droit par des personnages influents!

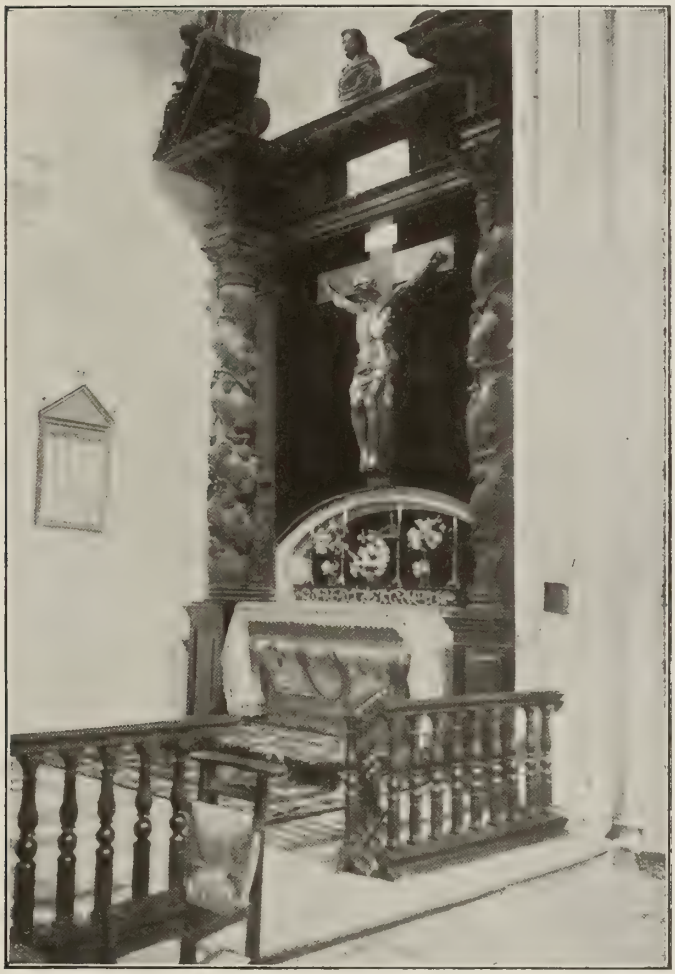
Activer le courant d'opinion en faveur de l'abbaye de Tournus serait toute l'ambition de cette monographie.

Fig. 309

Dessin extrait de l'H. de Chifflet.

Fig. 310

Représentation fantaisiste de Saint-Philibert avec trois clochers.



Cliché G. Lalouet

Fig. 154

Le Christ de bronze encadré par le rétable

Table des Gravures

I

PHOTOGRAVURES DANS LE TEXTE

Toutes les lettrines du second livre ont été extraites par L. de Verneuil, en 1902, *d'un ancien missel de l'abbaye de Tournus* (XIe *siècle*).

Les tombes sont tirées des « Pierres tombales de l'abbaye de Tournus », de Jean Martin. Par abréviation « P. T. A. »

Les dessins suivis du nom de QUESTEL *sont de* 1843 *et de* 1855 *et ont été publiés avec l'autorisation de M. le Directeur des Beaux-Arts.*

TITRE, AVANT-PROPOS ET ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

Fig.		Pages
1	Titre (32 *lettres tirées du missel, par L. de Verneuil*)	1
2	Faux titre : Arc triomphal de Saint-Michel (côté gauche) (*J. Busch*)	3
3	Ange portant les armes de l'abbaye de Tournus (*d'après une gravure du* XVIIe *siècle*)	5
4	En-tête (*tiré de l'« H. de l'A. », de Juénin*)	7
5	Initiale E (*tirée de Juénin*)	7
6	Armes de Son Eminence le cardinal Perraud	8
7	Enceinte, tours et église de l'abbaye (*E. Sagot*)	9
8	Saint (*Lettres tirées du missel*)	9
9	Artistes gravant les dessins de Saint-Philibert de Tournus (*L. Fernique*)	13
10	L'abbaye avant 1846 (*Dessin tiré d'une carte de Saône-et-Loire*)	14
11	Entrée de l'abbaye (*Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud*)	15
12	Chapiteau d'un pilier de la coupole (*Questel*)	17
13	Vue latérale Nord en 1843 (*Questel*)	27
14	Chapiteaux accolés du sanctuaire (côté gauche) (*Jorand*)	40

LIVRE PREMIER

Histoire de l'abbaye

15	Saint Philibert (*abbé Girel*)	41
16	Profil de la ville de Tournus (*tiré de Juénin*)	45
17	Initiale T (*tirée de Juénin*)	45
18	Deux sonnets de Tamisier (*tirés de Saint-Julien de Balleure*)	46
19	Armoiries de Tournus sous Napoléon III (*Reproduction d'un ex libris*)	48
20	Armoiries actuelles de la Ville (*J. Martin*)	48
21	Donjon du château de Noirmoutier (*tiré du « Guide du voyageur à Noirmoutier », du Dr Viaud-Grand-Marais*)	50
22	Initiale F (*tirée de Juénin*)	51
23	Saint Valérien déchiré avec des ongles de fer dans l'intérieur du castrum de Trénorque (*L. de Verneuil*)	52
24	Saint Valérien décapité près des murs de Tournus (*L. de Verneuil*)	53
25	Crypte de Noirmoutier (*M. de Verneuil*)	54
26	Ancienne église de Saint-Philbert de Grandlieu (*Réduction d'un dessin de « S. Filibert », de L. Maître*)	55

Fig.		Pages
27	Plan (renversé) de Tournus, XVIe siècle (*tiré de Saint-Julien de Balleure*)	59
28	Initiale N (*tirée de Juénin*)	60
29	Ecu de l'abbaye (*J. Martin*)	61
30	Plan de l'église d'Uchizy (*tiré des « Edifices religieux de l'époque romane », de J. Virey*)	72
31	Plan de l'église de Farges (*tiré des « Edifices religieux de l'époque romane », de J. Virey*)	76
32	Ecu d'Amé de Corgenon (*L. de Verneuil*)	82
33	Tombe du moine-infirmier Bernard de Traves	84
34	Monnaie à l'effigie de saint Valérien (*tirée de Juénin*)	85
35	et 36. Monnaies à l'effigie de saint Valérien (*extraites de l'« Album de S.-et-L. »*)	86
37	Monnaie au nom de saint Philibert (*J. Martin*)	86
38	Monnaie au nom de saint Philibert (*tirée de Juénin*)	86
39	Denier au nom de saint Valérien (*extrait de « La Trouvaille de Tournus »*)	87
40	Obole au nom de saint Valérien (*extraite de « La Trouvaille de Tournus »*)	87
41	Obole au nom de saint Philibert (*extraite de « La Trouvaille de Tournus »*)	88
42	Ecu de Jean de Toulonjon (*L. de Verneuil*)	95
43	Tombe de Jean de Toulonjon	97
44	Logis abbatial et église, vus du Levant (*Fonville*)	99
45	Ecu de Hugues de Fitigny (*L. de Verneuil*)	106
46	Ecu de Louis de La Palu (*L. de Verneuil*)	107
47	Ecu des abbés Robert de Lénoncour (*L. de Verneuil*)	108
48	Ecu de François de Tournon (*L. de Verneuil*)	109
49	Ancienne borne de pêche (*tirée de Juénin*)	111
50	Tombe de Ph. de Gallon, hôtelier et cellérier	113
51	Tombe de Simon de Charnoz, infirmier de l'abbaye	115
52	Plan de l'ancienne abbaye de Tournus (*J. Martin*)	116
53	Grande porte de l'abbaye (*Sagot*)	119
54	Ballon, et tour du Portier (*J.-M. Raulin*)	125
55	Puits de la cour des Cloîtres (*M. Juillet*)	126
56	L'ancien flabellum de l'abbaye (*tiré de Juénin*)	130
57	Autre face de l'éventail (*tirée de Juénin*)	131
58	et 59 Etui du flabellum 1re et 3me face (*tiré de Juénin*)	133
60	Moine en prière (*Effigie d'une tombe de l'abbaye*)	133
61	Moine au travail (*L. de Verneuil*)	136
62	Initiale V (*tirée de la « Chronique de Tournus »*)	137
63	Initiale E (*tirée du missel*)	140
64	Tombe de Gabriel de Charnoz, aumônier de l'abbaye	146
65	Tombe de Guillaume de Sennecey, juge de Tournus	150
66	Le pape Calixte II (*Portrait tiré d'une Galerie des papes*)	153
67	Ornement (*tiré de Juénin*)	169
68	Tournus à vol d'oiseau (*Réduction d'une lithographie tirée de l'« Album de S.-et-L. »*)	170
69	Initiale T (*tirée de Juénin*)	171
70	Tombe de R. de Burnan, 1er doyen de la Collégiale	175
71	Tombe de Claude Berthet, médecin de l'abbaye	178
72	Tombe d'Antoine de Poncelet, doyen de la Collégiale	181
73	Tour de l'Aumônerie (*Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud, d'après un dessin de E. Meulien*)	183
74	Méreau à l'effigie de saint Valérien (*tiré du « Manuel de l'amateur de jetons»*)	185
75	Méreau à la double effigie de la sainte Vierge et de saint Philibert (*tiré du « Manuel de l'amateur de jetons »*)	185
76	Méreau aux armes de la Collégiale (*tiré du « Manuel de l'amateur de jetons»*)	186
77	Méreau à l'effigie de saint Philibert (*J. Martin*)	186
78	Tombe d'un demi-chanoine	187
79	Tombe d'un maître des enfants	189
80	Une procession de la Fête-Dieu à Saint-Philibert (*Bonington*)	190
81	Agrafe à l'effigie de saint Philibert (*J. Martin*)	191
82	Tombe de Jacques Filloux, bâtonnier de l'abbaye	192
83	Ecu de La Rochefoucauld (*L. de Verneuil*)	193
84	Ecu des Rochechouart de Chandenier (*L. de Verneuil*)	194
85	Plan de l'église Saint-Filibert de Tournus (*tiré de Juénin*)	198

Fig. Pages

86 Ouverture de la porte sainte par Bouillon (*Réduction d'une gravure de Jean-Martin Preissler, 1714, d'après le tableau de Rigaud*)..... 201
87 Armes du cardinal de Bouillon (*d'après un cartouche en bois sculpté, conservé au musée de Tournus*)..... 202
88 Plan de Tournus (*tiré de Juénin*)..... 203
89 Façade de Saint-Philibert avec le portique de Fleury (*Gaucheret*)..... 207
90 Armes de l'abbaye (sans les émaux ni les couleurs)..... 210
91 Jean-Gilles du Coëtlosquet (*Portrait tiré de « J.-G. du Coëtlosquet », de R. Kerviler*)..... 211
92 Ecu de Coëtlosquet (*L. de Verneuil*)..... 214
93 Initiale tirée de la Bulle de suppression (*L. de Verneuil*)..... 215
94 Ex libris de la Collégiale (*Réduction d'un ex libris de l'époque*)..... 225
95 Réduction d'une gravure de J. Peeters (*tirée de « Vranckruck, van Bourgogne en Nivernois », de Mérian*)..... 226
96 Initiale M (*tirée de Juénin*)..... 227
97 Initiale L (*tirée de Chifflet*)..... 228
98 Ornement (*tiré de Chifflet*)..... 247
99 Initiale F (*tirée de Chifflet*)..... 248
100 L'église vue du presbytère (*A. Monin*)..... 251
101 Ancien porche latéral (*Bichebois, d'après une peinture de Ciceri*)..... 253
102 Mgr Drure, archevêque de Babylone (*abbé P. Girel*)..... 255
103 Sceau de la Collégiale Saint-Philibert (*J. Martin*)..... 255
104 Initiale N (*tirée de Juénin*)..... 256
105 Ornement (*tiré de Juénin*)..... 256

LIVRE SECOND

Description de l'église

106 Vue perspective de l'abside (*Questel*)..... 257
107 Vue de la ville de Tournus sur la rivière de Saône (*Réduction d'une gravure d'Israël Silvestre*)..... 263
108 Lettrine H..... 263
109 Les tours de Saint-Philibert (*L. de Verneuil*)..... 266
110 Lettrine B..... 267
111 Lettrine H..... 268
112 Façade de Saint-Philibert (*Questel*)..... 269
113 Le moucharaby (avant 1847) (*tiré de « L'Art monumental », de Batissier*)..... 271
114 Petit clocher 1er ordre (*Questel*)..... 271
115 Lettrine Q..... 272
116 Etages du petit clocher (*Questel*)..... 272
117 Cariatide (*Jorand*)..... 273
118 Tour du petit clocher (face Nord) (*Fragonard*)..... 274
119 Lettrine T..... 275
120 Partie Ouest du flanc septentrional (*L. de Verneuil*)..... 276
121 Portail et fenêtre gothiques (*M. Juillet*)..... 277
122 Le transept Nord (*L. de Verneuil*)..... 278
123 Clocher principal 1er ordre (*Questel*)..... 279
124 Tour centrale (*Questel*)..... 280
125 Une des 12 fenêtres de l'étage supérieur du gros clocher (*Fragonard*)..... 281
126 et 127. Plans des 2 ordres du gros clocher (*Questel*)..... 282
128 Lettrine R..... 283
129 Toitures de l'abside (*L. de Verneuil*)..... 283
130 Fragment de pierre tombale (*M. de Verneuil*)..... 284
131 Echiquier rectangulaire du chevet (*L. de Verneuil*)..... 284
132 Fragment de moulure antique (*L. de Verneuil*)..... 285
133 Le chevet (*Reproduction d'une eau-forte de H. Reynaud*)..... 286
134 Chapiteau de la tour méridionale de la façade (*Questel*)..... 287
135 Lettrine S..... 288
136 Saint-Philibert dégagé des constructions adhérentes (*A. Galland, d'après une peinture de l'abbé F. Brenin*)..... 289
137 Saint-Philibert de Tournus (*L. de Verneuil*)..... 290

Fig. Pages

138 Intérieur de la grande église (vu de l'entrée du collatéral Nord) (*M. de Verneuil*) ... 292
139 Lettrine L ... 293
140 Plan de la grande église (*Questel*) ... 294
141 Saint-Philibert, l'Eglise militante (*M. Juillet*) ... 295
142 Lettrine C ... 296
143 Armoiries du card. de Guise (*Réduction d'une gravure du* XVIII*e siècle*) ... 296
144 Voûtes du narthex (*L. de Verneuil*) ... 297
145 Empatement des piliers du narthex (*J. Virey*) ... 298
146 Crédence-piscine du narthex (*L. de Verneuil*) ... 300
147 Tombe du XIII*e* siècle ... 300
148 Damier du narthex (*L. de Verneuil*) ... 301
149 Frise du damier (*d'après une aquarelle du C*t *Dervieu*) ... 302
150 Intérieur de la grande église (vu du narthex) (*Réduction d'un dessin de Granet et Vagner*) ... 303
151 Piliers et voûte de la nef majeure (*M. Juillet*) ... 304
152 Lettrine E ... 305
153 Empatement des piliers de la nef (*J. Virey*) ... 305
154 Tombe de l'infirmier P. de Champprongeroux ... 306
155 Lettrine D ... 307
156 Coupe de la nef majeure (*tirée de l'« Art monumental », de L. Batissier*) ... 308
157 Peinture de l'intrados de la 4me travée Sud (*Réduction d'un dessin de A. de Caumont*) ... 309
158 La chaire à prêcher (*M. Juillet*) ... 311
159 Lettrine Q ... 313
160 Le grand orgue (*L. de Verneuil*) ... 313
161 Hercule de l'orgue (*M. Dumont*) ... 314
162 Lettrine A ... 315
163 Les fenêtres ogivales du bas côté Sud, XIIIe siècle-1846 (*Chapuy*) ... 316
164 Tombe du moine sécularisé Ph. de Mincey ... 317
165 Lettrine O ... 318
166 Balustrade de la chapelle des Ames du purgatoire (*J. Crétat*) ... 320
167 Tombe du chanoine Sauvajot ... 321
168 Lettrine B ... 322
169 Fonts baptismaux (*M. Juillet*) ... 323
170 Fenêtre de la chapelle des Fonts (*L. de Verneuil*) ... 324
171 Fresque du Jugement dernier (*E. Meulien, d'après une aquarelle de Denuelle*) 325
172 Tombe de Armand-Félix Narboud de Revermy ... 326
173 Tombe de Simonne de Berzé ... 327
174 Lettrine C ... 328
175 Vue sur l'église supérieure (*L. de Verneuil*) ... 329
176 Tombe de Guichard Languyer ... 331
177 Fragment tombal du XIIe siècle ... 332
178 Statue de N.-D. la Brune (*tirée de « L'Abécédaire », de A. de Caumont*) ... 333
179 Lettrine G ... 333
180 La Vierge de la fresque Fitigny (*L. de Verneuil*) ... 337
181 Chapiteau de l'arcade du croisillon Sud (*Jorand*) ... 338
182 Moulure d'une fenêtre de l'abside (*Fragonard*) ... 339
183 Coupe transversale de la nef et vue sur le chœur (*Questel*) ... 340
184 Plan de la coupole ... 341
185 Galerie de la coupole ... 342
186 Lettrine A ... 342
187 La coupole (*L. de Verneuil*) ... 343
188 Chapiteau du pilier Sud-Est de la coupole (*Jorand*) ... 344
189 2me chapiteau du pilier Nord-Est de la coupole (*Questel*) ... 345
190 Chapiteau du pilier Nord-Ouest de la coupole (*Questel*) ... 345
191 1er chapiteau du pilier Nord-Est de la coupole (*L. de Verneuil*) ... 345
192 Chapiteau de la galerie de la coupole, angle Sud-Est (*Jorand*) ... 346
193 Chapiteau de la galerie, angle Sud-Ouest (*Jorand*) ... 346
194 Un coin de la coupole, Nord-Ouest (*L. de Verneuil*) ... 347
195 Le chœur avant 1846 (*E. Sagot*) ... 348
196 L'aiglier (*M. Devaux*) ... 349
197 Baie du chœur (*M. Devaux*) ... 350
198 Colonnette chevronnée du sanctuaire (*Fragonard*) ... 351

Fig. Pages

199 Colonnette lisse du sanctuaire (*Fragonard*) 351
200 1er chapiteau (gauche) du sanctuaire (*Jorand*) 351
201 3me colonnette (Sud) du chœur (*A. Perraut*) 352
202 Fenêtre gauche de l'abside (*Questel*) 353
203 Chapiteau central de la colonnade (*Questel*) 354
204 2me chapiteau (gauche) de la colonnade (*Questel*) 354
205 Fresque de l'intrados de la colonnade (*L. de Verneuil*) 355
206 Figurine de l'abside (*L. de Verneuil*) 355
207 208 et 209 Chapiteaux gauches du sanctuaire (*Questel*) 355
210 Base de la colonne droite de l'arcade du transept Sud (*M. Juillet*) 356
211 Chapiteau gauche de l'arcade du transept Sud (*M. Dumont*) 357
212 Médaille commémorative de l'ouverture de la porte sainte par le card. de Bouillon (*Réduction d'une gravure conservée au musée de Tournus*) 358
213 Chapiteau du déambulatoire (*Questel*) 360
214 Lettrine S 361
215 1er chapiteau de la colonnade (*Questel*) 362
216 Grille de la chapelle Saint-Philibert (*J. Blot*) 364
217 Lettrine D 365
218 2me chapiteau de la chapelle de saint Philibert (*Questel*) 367
219 Châsse de saint Philibert (*M. Juillet*) 368
220 Lettrine F 368
221 Statuette de la châsse (*abbé P. Girel*) 369
222 L'intérieur de l'église vu de la chapelle Saint-Philibert (*M. Juillet*) 371
223 3me chapiteau du déambulatoire côté gauche (*M. Juillet*) 372
224 Crédence gothique (*M. Juillet*) 373
225 Chapiteau de l'entrée du déambulatoire (côté Nord) (*M. Dumont*) 373
226 Lettrine M 374
227 Socle de la statue de saint Ardain (*abbé P. Girel*) 376
228 Tombe du chevalier Pierre Thézat 377
229 Inscription tumulaire de l'abbé Pierre Ier 378
230 Tombe d'Alard de Montbellet 378
231 Tombe de Laurent Minot 379
232 Tombe (à inscription anagrammatique) d'Arthaud de Rochebaron 380
233 Tombe de Franchelins 380
234 Plan des pierres tombales de Saint-Philibert (*J. Martin, d'après le plan de Questel*) 381
235 Tombe inconnue 383
236 Dalle de Hugues (de Semur ?) 385
237 Tombe des Cadot 385
238 Tombe de Jeanne de Gueurce 386
239 Tombe de Guy de Salins 387
240 Tombe de G. de Chavirey 389
241 Tombe de J. d'Andelot 389
242 Tombe de J. de Becerel 390
243 Tombe d'A. de Chateauneuf 391
244 Tombe de Mathurin Sauveur 391
245 Tombe de François Hugand 393
246 Tombe de Cl. de Toulonjon 393
247 Tombe de Jean-Baptiste Perrault 395
248 Tombe de A. de Corent 395
249 Tombe d'André de Guérignon 398
250 Tombe d'Antoine de Cambiz 399
251 Tombe d'Anna Desbordes, veuve Mercier 399
252 Epitaphe de Geoffroy de Charlieu 400
253 Urne (*tirée de Juénin*) 401
254 Plan de la crypte (*Questel*) 402
255 Saint-Valérien, l'Eglise souffrante (*M. Juillet*) 403
256 Lettrine D 404
257 Chapiteau du puits (*Questel*) 405
258 Lettrine S 407
259 Fresque de la crypte (*Questel*) 409
260 Chapiteau des secondes colonnes de la crypte (*Questel*) 410
261 La cella de la crypte (*L. de Verneuil*) 411
262 Chapiteau de la 3me colonne (*Questel*) 412

Fig. Pages

263 Chapiteau des quatrièmes colonnes (*Questel*) 415
264 Chapiteau des colonnes renflées (*Questel*) 416
265 Saint-Michel, l'Eglise triomphante (*M. Juillet*) 417
266 Plan de la tribune Saint-Michel (*d'après le relevé de Questel*) 418
267 Lettrine T 419
268 et 269. Chapiteaux de l'intrados (gauche) de l'arc triomphal (*tirés des Annales de l'Académie de Mâcon*) 419
270 La tribune Saint-Michel (vue de l'entrée) (*L. de Verneuil*) 420
271 Lettrine Q 420
272 Tribune au-dessus du narthex (*Questel*) 421
273 Coupe transversale sur le narthex et la tribune supérieure (*Questel*) 422
274 Fenêtres géminées s'ouvrant sur le collatéral Nord (*M. Devaux*) 423
275 Arc triomphal de Gerlannus (*J. Busch*) 424
276 Colonne droite de l'arc (sous l'intrados) (*M. Devaux*) 425
277 Colonne droite de l'arc (de face) (*M. Devaux*) 425
278 Montée aux voûtes de l'église (*L. de Verneuil*) 426
279 Inscription de Gerlannus (*Dessin de Saint-Elme, tiré des Annales de l'Académie de Mâcon*) 427
280 Ferme de la charpente de la grande nef (*Questel*) 428
281 Lettrine H 429
282 Fenêtre géminée de la tour septentrionale (*L. de Verneuil*) 430
283 Coupe longitudinale du chauffoir et de la chapelle N.-D. de Pitié (*J. Martin*) 432
284 Lettrine P 433
285 Lettrine M 434
286 Sarcophage de grès (*L. de Verneuil*) 437
287 Lettrine E 438
288 Corbeau du cloître (*L. de Verneuil*) 441
289 Cloître et salle voûtée vus de l'autel (*L. de Verneuil*) 442
290 Tombe du moine Gilbert de Salins 443
291 Plan de la ville de Tournus, 1869 (*Réduction d'un plan conservé à l'hôtel de ville*) 444

APPENDICE ET CONCLUSION

292 Tournus avec son ancien pont de fil de fer (*Dessin tiré des « Bords de la Saône », de Kaufmann*) 445
293 Frise romane (*tirée du « Congrès archéologique » de 1850*) 447
294 Initiale V (*tirée de Chifflet*) 447
295 Plan actuel de l'abbaye (*Questel*) 448
296 Eglise Saint-Philibert vue du sud-est (*L. de Verneuil*) 449
297 Anciennes maisons canoniales (*M. Juillet*) 450
298 Portail de l'église Saint-Valérien (*M. de Verneuil*) 452
299 La Voûte (*L. de Verneuil*) 454
300 L'Escargot (*L. de Verneuil*) 455
301 Costumes des Sœurs de l'Hôpital et de la Charité (*abbé P. Girel*) 458
302 Pierre-Fiche, vue de l'est (*L. de Verneuil*) 462
303 Ornement (*tiré de Juénin*) 463
304 Lettrine T 464
305 Tombe du moine Jacques Borrellier 464
306 Lettrine U 465
307 Les agrandissements successifs étudiés sur les plans par terre d'après le relevé de Questel (*C. Blanc*) 473
307' Les agrandissements successifs étudiés sur la coupe longitudinale d'après le relevé de Questel (*M. de Verneuil*) 475
307'' Les agrandissements successifs de la façade 477
308 Lettrine L (*abbé P. Girel*) 478
309 Ornement (*tiré de Chifflet*) 479
310 Représentation fantaisiste de Saint-Philibert avec trois clochers 480

II

SIMILIGRAVURES HORS-TEXTE

Les noms propres en italiques placés entre parenthèses immédiatement avant les chiffres de la pagination désignent les auteurs des clichés photographiques.

TITRE, AVANT-PROPOS ET ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

Pl.	Fig.		Pages
I	311	L'abbaye de Tournus vue du nord-est (*Ch. Danjou*).....	0
II	312	Son Em. le cardinal Perraud, évêque d'Autun (*Eug. Pirou*)....	8'
III		Le presbytère de l'abbaye, pendant les fêtes Philibertines 1901 :	
III	313	Le cardinal se rend à Saint-Philibert (16 mai) (*L. Bérard*)....	8'
III	314	Du seuil du presbytère il va bénir (16 mai) (*M. Thibaudet*)..	8'
III	315	Il donne sa bénédiction (*M. Thibaudet*).....	8'
III	316	Du premier, au retour du salut de clôture il annonce à la foule qu'il va la bénir (19 mai) (*M. Thibaudet*).....	8'
IV	317	Saint-Philibert de Tournus (*J. Virey*).....	16'
V	318	Grande abside et chapelle absidale centrale (*J. Virey*).....	32'

LIVRE PREMIER

VI	319	Le chœur vu du collatéral Nord (*M. Thibaudet*).....	40'
VII	320	Le petit clocher vu de la cour des Cloîtres (*M. Thibaudet*).....	40'
VIII	321	Le gros clocher vu de la cour des Cloîtres (*M. Thibaudet*).....	40'
IX	322	Tournus vu du sud-est (*H. T.*).....	48'
X	323	Saint Philibert, abbé de Jumièges et de Noirmoutier (*modèle de la maison Armand-Calliat*).....	56'
XI	324	Logis abbatial (façade Ouest) (*M. Thibaudet*).....	96'
XII	325	Porte extérieure de la galerie du logis (*M. Thibaudet*).....	96'
XIII	326	Salle du Chapitre (*M. Thibaudet*).....	112'
XIV	327	Tour centrale et face Nord vues du nord-ouest (*M. Thibaudet*)..	160'
XV		Chapelle Saint-Georges (où se sont tenues les séances de la sécularisation) :	
XV	328	Entrée de la chapelle (*M. Thibaudet*).....	176'
XV	329	Monument commémoratif de Cl. Berthet (érigé 2 ans avant la sécularisation) (*M. Thibaudet*).....	176'
XVI	330	Tour du doyen du chapitre (*M. Thibaudet*).....	184'
XVII	331	Tour du trésorier du chapitre (*M. Thibaudet*).....	184'
XVIII	332	Vue sur la coupole et le grand orgue (*M. Thibaudet*).....	192'
XIX	333	Face principale de Saint-Philibert, 1720-1846 (*Réduction d'un dessin de Questel*, 1843) (*L. Fernique*).....	208'
XX	334	Les piliers de la nef (*M. Thibaudet*).....	228'
XXI	335	Statue de N.-D. la Brune (*H. T.*).....	236'
XXII	336	Grand vitrail du croisillon Nord (*M. Thibaudet*).....	240'
XXIII	337	Le chœur pendant les Fêtes Philibertines (*M. Thibaudet*).....	256'
XXIV		Entrée du cardinal Perraud à Saint-Philibert (clôture des Fêtes Philibertines :	
XXIV	338	Le cardinal précédé du clergé (*M. Thibaudet*).....	256'
XXIV	339	La maîtrise de la cathédrale de Dijon ouvre la marche (*M. Thibaudet*).....	256'

LIVRE SECOND

Pl.	Fig.		Pages
XXV	340	Coupe longitudinale de l'église (*Questel*) (*L. Fernique*)	260[1]
XXVI	341	La base du campanile et le gros clocher vus de la terrasse (*M. Thibaudet*)	264[1]
XXVII	342	Extérieur de Saint-Philibert (Sud-Ouest) (*M. Thibaudet*)	264[2]
XXVIII	343	La façade (*Réduction d'un dessin de C. Blanc*) (*L. Fernique*)	268[1]
XXIX	344	Face septentrionale (*C. Blanc*) (*L. Fernique*)	272[1]
XXX	345	Portail latéral (*M. Thibaudet*)	276[1]
XXXI	346	Angle du transept Nord (*M. Thibaudet*)	284[1]
XXXII	347	Gros clocher et abside vus du nord-ouest (*M. Thibaudet*)	284[2]
XXXIII	348	Saint-Philibert, dégagé des constructions méridionales (*Réduction d'un fusain de l'abbé F. Brenin*) (*M. Thibaudet*)	288[1]
XXXIV	349	La nef majeure (*M. Thibaudet*)	292[1]
XXXV	350	Le narthex vu du grand portail (*M. Thibaudet*)	296[1]
XXXVI	351	Le narthex vu du collatéral Nord (*M. Thibaudet*)	296[2]
XXXVII		Fresques du narthex (*Réduction d'une aquarelle de Denuelle*) :	
XXXVII	352	Sous l'arc d'entre-colonnement (*L. Fernique*)	300[1]
XXXVII	353	Sous un doubleau du collatéral Sud (*L. Fernique*)	300[1]
XXXVII	354	Crucifixion (3e travée Nord) (*L. Fernique*)	300[1]
XXXVIII		Peintures de la nef (*Réduction d'une aquarelle de Denuelle*) :	
XXXVIII	355	Sous la 4e travée Sud (*L. Fernique*)	308[1]
XXXVIII	356	Bordure de la fresque (*L. Fernique*)	308[1]
XXXVIII	357	Sous la 5e travée Sud (*L. Fernique*)	308[1]
XXXIX	358	Les orgues (*M. Thibaudet*)	312[1]
XL		L'hercule du grand orgue :	
XL	359	Vu de gauche (*M. Thibaudet*)	312[2]
XL	360	Vu de face (*M. Thibaudet*)	312[2]
XL	361	Vu de droite (*M. Thibaudet*)	312[2]
XLI		Vue sur le banc d'œuvre :	
XLI	362	Le banc d'œuvre et la chapelle gothique (*M. Thibaudet*)	316[1]
XLI	363	Le Christ du banc d'œuvre (*M. Thibaudet*)	316[1]
XLII		Chapelle des Ames du Purgatoire :	
XLII	364	Le rétable avec la statue de sainte Agathe (*M. Thibaudet*)	320[1]
XLII	365	Colonne torse du rétable (*M. Thibaudet*)	320[1]
XLIII		Chapelle Sainte-Anne :	
XLIII	366	Fenêtre ogivale de la chapelle (*M. Thibaudet*)	320[2]
XLIII	367	Tableau de la présentation de Marie (*Jubany*) (*M. Thibaudet*	320[2]
XLIV		Fresque de l'entrée de la chapelle des Fonts :	
XLIV	368	Le chevalier Geoffroy de Berzé (*L. Fernique*)	324[1]
XLIV	369	Apôtres (intrados Est) (*L. Fernique*)	324[1]
XLIV	370	Apôtres (intrados Ouest) (*L. Fernique*)	324[1]
XLV		Châsse de saint André :	
XLV	371	Le reliquaire (*M. Thibaudet*)	324[2]
XLV	372	Le radius (*M. Thibaudet*)	324[2]
XLVI		Mur de revers :	
XLVI	373	Vue sur la fresque (*M. Thibaudet*)	328[1]
XLVI	374	Fresque de saint Geoffroy du Mans (*M. Thibaudet*)	328[1]
XLVII	375	Collatéral Nord (*M. Thibaudet*)	328[2]
XLVIII	376	Collatéral Sud (*M. Thibaudet*)	328[2]
XLIX	377	Tableau de la Vierge au franciscain (*Bourgeois F.*)	332[1]
L	378	Autel N.-D.-la-Brune (*M. Lacomme*)	332[2]
LI	379	Statue N.-D.-la-Brune (vue de dos) (*H. T.*)	336[1]
LII		La fresque de Fitigny (*Réduction d'une aquarelle de Denuelle*) :	
LII	380	Intrados Est (*L. Fernique*)	336[2]
LII	381	Intrados Ouest (*L. Fernique*)	336[2]
LII	382	Fond de la niche (*L. Fernique*)	336[2]
LIII	383	La région absidaire (*M. Thibaudet*)	340[1]
LIV	384	Côté Nord du chœur (*H. Bretin*)	348[1]
LV		Un coin du déambulatoire :	
LV	385	Les chapiteaux (*M. Thibaudet*)	352[1]
LV	386	Fresque des arcs pairs (palmettes) (*M. Thibaudet*)	352[1]
LV	387	Fresque des arcs impairs (échiqueté flanqué) (*M. Thibaudet*)	352[1]

Pl.	Fig.		Pages
LVI		Entrée du croisillon Sud :	
LVI	388	Vue sur le collatéral Sud (*M. Thibaudet*)	356[1]
LVI	389	Base de la colonne de Renco (*M. Thibaudet*)	356[1]
LVII	390	La Véronique (peinture sur bois XVIIe siècle) (*M. Thibaudet*)	356[3]
LVII	391	Le Baptême (gouache du P. Greys) (*M. Thibaudet*)	356[3]
LVIII		Saint Jean-Baptiste (ancienne peinture murale) :	
LVIII	392	Dans sa prison (*M. Thibaudet*)	356[4]
LVIII	393	Sa décollation (*M. Thibaudet*)	356[4]
LIX		Chapelle du Saint Sacrement et du Sacré Cœur :	
LIX	394	Vue sur l'absidiole du croisillon Sud (*M. Thibaudet*)	360[1]
LIX	395	Le loup et l'âne (bas-reliefs) (*M. Thibaudet*)	360[1]
LX	396	Chapiteaux de la seconde arcade du déambulatoire (côté Sud) (*M. Thibaudet*)	360[5]
LXI		Arcade de la sacristie :	
LXI	397	Le chapiteau gauche (*M. Thibaudet*)	360[5]
LXI	398	La porte de la sacristie (*M. Thibaudet*)	360[6]
LXII		Chapelle de la Vierge Immaculée :	
LXII	399	Chapiteau droit de l'entrée de la chapelle (*M. Thibaudet*)	360[6]
LXII	399[1]	Intérieur de la chapelle (*G. Lalouet*)	360[6]
LXIV		Le déambulatoire (*M. Thibaudet*)	360[7]
LXIII	400	Chapiteaux de l'arcade de la chapelle Saint-Philibert :	
LXIV	401	Chapiteau droit et grille (*M. Thibaudet*)	364[1]
LXIV	402	Chapiteau gauche et arcade (*M. Thibaudet*)	364[1]
LXV		Chapiteaux de la chapelle Saint-Philibert :	
LXV	403	1er chapiteau gauche (*M. Thibaudet*)	364[2]
LXV	404	2e chapiteau gauche (*M. Thibaudet*)	364[2]
LXVI	405	Chapelle Saint-Philibert (*H. T.*)	364[3]
LXVII	406	Croix de l'autel Saint-Philibert (*M. Thibaudet*)	364[4]
LXVIII		Châsse de saint Philibert :	
LXVIII	407	Châsse extérieure (bronze) (*M. Thibaudet*)	368[1]
LXVIII	408	Châsse intérieure (cristal) (*M. Thibaudet*)	368[1]
LXIX	409	Chapelle Saint-Joseph (*M. Thibaudet*)	372[1]
LXX	410	Vue sur le collatéral Nord (*M. Thibaudet*)	372[2]
LXXI		Chapelle Saint-Ardain :	
LXXI	411	L'absidiole du croisillon Nord (*M. Thibaudet*)	376[1]
LXXI	412	Bas-relief de l'autel (*M. Thibaudet*)	376[1]
LXXII	413	Châsse de saint Ardain (*M. Thibaudet*)	376[3]
LXXIII		Statues du croisillon Nord :	
LXXIII	414	Statue de saint Ardain (bois) (*M. Thibaudet*)	376[4]
LXXIII	415	Statue de N.-D. de la Salette (marbre) (*M. Thibaudet*)	376[5]
LXXIV	416	Un des 4 tableaux géminés de sainte Philomène (*M. Thibaudet*)	376[4]
LXXV		Arcade de la grotte de l'Agonie :	
LXXV	417	Le chapiteau droit (*M. Thibaudet*)	380[1]
LXXV	418	La crédence gothique (XVe siècle) (*M. Thibaudet*)	380[1]
LXXVI	419	La crypte (*Reproduction d'une eau-forte de J. Pesseau*, 1901) (*L. Fernique*)	404[1]
LXXVII		Le couloir de la crypte :	
LXXVII	420	Vu de gauche à droite (*M. Thibaudet*)	408[1]
LXXVII	421	Vu de droite à gauche (*M. Thibaudet*)	408[1]
LXXVIII	422	Fresque de la voûte de la 3e chapelle (*L. Fernique*)	408[3]
LXXIX	423	La cella et le tombeau (*M. Thibaudet*)	412[1]
LXXX	424	La cella et le puits (*M. Thibaudet*)	412[2]
LXXXI	425	Arcades de l'église Saint-Michel (*M. Thibaudet*)	416[1]
LXXXII		De la fenêtre géminée Sud de Saint-Michel :	
LXXXII	426	Vue sur le collatéral et le déambulatoire (*M. Thibaudet*)	420[1]
LXXXII	427	Colonnettes accolées (*M. Thibaudet*)	420[1]
LXXXIII	428	Charpentes du gros clocher (*Questel*) (*L. Fernique*)	428[1]
LXXXIV		Crue de la Saône vue de la terrasse :	
LXXXIV	429	Droite du clocher (monastère, logis, pont) (*M. Thibaudet*)	428[2]
LXXXIV	430	Gauche du clocher (*M. Thibaudet*)	428[3]
LXXXV	431	Chapelle Notre-Dame de Pitié (*M. Thibaudet*)	432[1]
LXXXVI	432	Croix de la Mission de 1824 (*M. Thibaudet*)	436[1]
LXXXVII	433	Fouilles à N.-D. de Pitié (1898) (*H. Coste*)	436[2]

Pl.	Fig.		Pages
LXXXVIII		Chapiteaux de N.-D. de Pitié :	
LXXXVIII	434	2e chapiteau et chapiteau d'angle (*M. Thibaudet*)	440[1]
LXXXVIII	435	Chapiteau gauche 3me travée (*M. Thibaudet*)	440[1]
LXXXIX		Sanctuaire de la chapelle N.-D de Pitié :	
LXXXIX	436	Autel et portail de N.-D. de Pitié (*M. Thibaudet*)	440[3]
LXXXIX	437	Colonnettes droites du portail (*M. Thibaudet*)	440[3]

APPENDICE

XC	438	Vue générale de Tournus (du nord-ouest) (*Ch. Danjou*)	444[1]
XCI	439	Presbytère de Saint-Philibert, vu du sud-ouest (*M. Thibaudet*)	448[2]
XCII	440	Ancienne église Saint-Valérien (extra muros) (*G. Lalouet*)	452[1]
XCIII	441	L'Abbaye vue de la rive gauche :	
XCIII	441	Quai du Nord, vu du nord-est (*M. Thibaudet*)	452[2]
XCIII	442	Quai du Nord, vu de l'est (*M. Thibaudet*)	452[2]
XCIV		Saint-Philibert vu de la rive gauche :	
XCIV	443	Quai du Nord, vu du sud-est (*M. Thibaudet*)	452[3]
XCIV	444	Quai du Centre, vu du sud-est (*M. Thibaudet*)	452[3]
XCV	445	Chevet de l'église de la Madeleine (*M. Thibaudet*)	452[4]
XCVI	446	Hôtel de ville et statue de Greuze (*M. Thibaudet*)	456[1]
XCVII	447	La pharmacie de l'Hôtel-Dieu (*A. Perrault-Dabot*)	456[3]
XCVIII		Façade de l'église de la Madeleine :	
XCVIII	448	Angle Nord-Ouest (*J. Guironde*)	460[1]
XCVIII	449	Le portail (*G. Lalouet*)	460[1]
XCIX		Vues du sud-ouest :	
XCIX	450	Heureux troupeau ! (*G. Lalouet*)	460[3]
XCIX	451	Le champ de foire (*M. Thibaudet*)	460[3]
C	452	Ancienne chapelle Saint-Laurent, vue du sud-est (*G. Lalouet*)	464[1]
CI	453	Christ de bronze (*L. Fernique*)	464[2]
CII	454	Le Christ de bronze encadré par le rétable (*G. Lalouet*)	480[1]

Table des Poésies

Saint-Philibert de Tournus (sonnet de A. Brintet) 16
A la Ville de Tournus (2 sonnets de P. Tamisier) 46
Une église (F. Dupard) 261
Extérieur de Saint-Philibert (sonnet) 265
Intérieur de Saint-Philibert (sonnet de A. B. Y.) 291
Saint-Philibert, l'Eglise militante (sonnet de A. B. Y.) 295
Les Orgues (A. B. Y.) 312
Notre-Dame la Brune (sonnet de A. Brintet) 333
La Châsse de saint Philibert (sonnet de A. B. Y.) 368
Saint-Valérien, l'Eglise souffrante (sonnet de A. B. Y.) 403
Saint-Michel, l'Eglise triomphante (sonnet de A. B. Y.) 417
Souvenir du pays (J. B. Boulmier) 446

Index Alphabétique [1]

I

NOMS DE PERSONNES [2]

A

Absalon (jeune moine), 145, 161, 162.
Acary (provicaire de Mâcon), 254.
Adaiger (évêque d'Autun), 19, 409, 410.
Adrets (baron des), 310.
Adrien IV, 168.
Aimin (abbé), 19, 20, 36, 37, 96, 102, 161, 467, 468, 471.
Aiard (seigneur de Montbellet), 72, 378, 396.
Allard Paul, 410.
Albani (cardinal), 196.
Albéric II (comte de Mâcon), 73.
Albin, 47.
Albret (duc d'), 196, 197.
Alcher (évêque de Grenoble), 153.
Aleman Mlle (mère d'H. de Fitigny), 338.
Aleman Louis (bienheureux), 338.
Alexandre III, 22, 63, 64, 66, 67, 91, 92, 168, 379.
Alphonse (roi de Castille), 106, 159.
Amyot J.-B. (premier échevin), 208.
Andoche (saint), 127.
André (saint), 164, 237, 322, 323, 326.
Anne (sainte), 321.
Ansoald, 57, 68, 70, 461.
Antoine (saint), 23, 300.
Antoine de Padoue (saint), 317, 332.
Anzié (Mlle d') (femme de J. de Vergié), 103.
Arbois de Jubainville, 46.
Arc (statue de Jeanne d'),329.
Arcelin Adrien, 379.
Archambaud (abbé), 103.
Ardain (saint) (abbé), 21, 38, 39, 89, 102, 105, 106, 121, 122, 128, 142, 156, 157, 374, 375, 376, 378, 408, 438, 439, 471.
Aremberge (femme de T. Rafin), 142.
Armand-Calliat et fils (orfèvres), 369.
Armand, 67.
Arnoulf (abbé), 68, 96, 101.
Aubin d'Angers (saint), 127.
Autriche (Anne d'), 193, 323.
Axène (abbé), 101.
Aymar (abbé de Cluny), 152,

B

Balleure (de), 10 et *passim*. V. Saint-Julien.
Bard J., 7, 10, 17, 126, 227, 228, 233, 317, 347, 382, 409, 467, 468.
Barrault (prêtre), 242.
Barthélemy (Anatole de), 88.
Barthélemy (abbé de la Ferté), 330.
Bâtissier L., 32, 271, 308, 342.
Bauche Barthélemy (tailleur de pierre), 238.
Baudot, 18.
Bauffremont (Georges de) (comte de Cruzille), 71, 73, 166, 167.
Bauffremont (Henri de) (marquis de Sennecey), 332.
Baugis (Philibert de) (sacristain), 390.
Bauzon, 230.
Bauzon (vicaire général d'Autun), 251.
Béatrix (épouse de Charles III, duc de Savoie), 159.
Bécerel (Jean de) (cellérier), 390.
Bedel Jules, 453.
Bénet, 10, 45.
Benoît (donation), 75.
Benoît (saint), 96, 97, 101, 127, 159, 175, 372.
Bérard (abbé), 22, 24, 98, 103, 105, 121, 122, 123, 145, 330, 380, 474.
Bérard (évêque de Mâcon), 154.
Bernard, 75.
Bernard Albert, 189, 190, 229, 239, 240, 451.
Bernard Antoine (chanoine), 398.
Bernard Jean, 388.
Bernard Louis-Antoine (prébendé), 230.
Bernier (abbé), 21, 24, 25, 38, 39 , 102, 105, 154, 168, 330, 451, 471.
Bernon (abbé), 101.
Berthaud (R. P.), 167, 404.
Berthelot (marquis d'Ozenay), 314.
Berthet Claude (sous-prieur), 327, 379, 397.
Berthet Claude-Marie (médecin), 397.
Berthoux Claude, 164.
Bertrand Robert, 104.
Berzé (Geoffroy de) (seigneur), 23, 322, 324.
Berzé (Simonne de), 327, 336, 378, 380, 396.

(1) *Les Index ont été composés par L., M. et J. Reculon.*

(2) *Voir à la table des gravures les noms des dessinateurs et photographes.*

Blaise (saint), 181, 321.
Blavignac, 17.
Blitgaire (abbé), 102.
Boëne-Meunier, 447.
Boileau, 349.
Boislisle, 171.
Bompar, 10, 148, 230, 238, 240.
Bonaparte (premier consul), 246, 250.
Bonne (Guillaume de) (sergent), 72.
Borel (aumônier), 229.
Borel d'Hauterive, 108.
Borrellier Jacques (religieux), 378.
Borromée (saint Charles), 193.
Boson (roi de Provence), 66.
Bosse (enfant de chœur), 230.
Botheval François (minime), 107, 318.
Bouchet (Albert), 218, 225.
Boudier (président), 246.
Bouillon (cardinal de), 107, 120, 123, 139, 148, 176, 177, 192, 195, 196, 197, 200, 202, 320, 321, 347, 370.
Boulmier, 267, 457.
Bourbon-Vendôme Antoinette (épouse de Claude, duc de Guise), 110.
Bourgogne (Jean, comte de), 67.
Boutte (sculpteur), 375.
Brazey Jacques (demi-prébendé), 230.
Bréart (général), 254.
Bret Pierre (doyen), 182.
Brétaudeau Léon, 161.
Brice de Tours (saint), 127.
Brintet Albert (chanoine), 16, 333.
Bruel A., 94.
Brun (marchand de curiosités), 130.
Brune Paul (curé de Mont-sous-Vaudrey), 334, 335.
Brunet Louis (bâtonnier), 230.
Brunet Pierre, 391.
Bureteau, 79.
Burlot, 164.
Burnan (Robert de) (1er doyen), 175, 182.

C

Cadot Pierre et Jean, 385.
Calixte II, 22, 25, 39, 58, 63, 66, 67, 74, 90, 94, 96, 142, 154, 330.
Cambiz (Antoine de) (sous-prieur), 399.
Canat Marcel, 9, 10, 17, 25, 26, 32, 34, 36, 207, 268, 285, 309, 408, 425.
Carloman, 85.
Carrand, 130.
Caumont (A. de), 285, 334.
Cavaillé-Coll, 349.
Certine (Jacqueline de), 394.
César Jules, 454.
Chalon (Jean de) (prince d'Orange), 158, 159.
Champprongerouix (Pierre de), 384.
Chanay, 10.
Chanay Etienne (docteur), 370.
Chandenier (Louis de) (ami de saint Vincent-de-Paul), 176, 177.
Chaney (Jacquet de), 149.
Chanuet Archambaud, 69, 72, 78, 79, 83, 84, 112, 114.
Chappuis Philibert et Antoine, 397.
Chapuys-Montlaville, 11, 51, 134, 206, 252, 302, 307, 408.
Charault François, 398.
Charbonnier (Grangeac de) (doyenne des chanoinesses de Neuville), 225.
Charlemagne (empereur), 61, 96, 101, 127.
Charles III (duc de Savoie), 159.
Charles VIII, 79.
Charles-le-Chauve, 47, 49, 57, 62, 67, 71, 74, 77, 80, 85, 90, 93, 94, 96, 410.
Charles-Quint (empereur), 159.
Charles-le-Simple, 85, 88, 89.
Charlet P. (curé de Saint-Pantaléon-les-Autun), 350.
Charlieu (Geoffroy de) (infirmier), 400, 439.
Charmasse (Anatole de), 130.
Charno (Louis de) (sieur de Faverges), 72.
Charnoz (Gabriel de) (aumônier), 388.
Charnoz (Georges et Simon de), 395, 396.
Chaugy (Michel de), 393.
Chaumont J.-B. (curé de Saint-Philibert), 236, 237, 251, 253, 255, 347, 376, 408, 414, 430.
Chavirey (Guillaume de), 389, 392.
Chesneau Ernest, 457.
Chevassus Adolphe, 455, 459.
Chevet L., 441.
Chevillard Samuel, 392.
Chevrier Guy (bailli de Mâcon), 72.
Chifflet Pierre, 9, 10, 17, 47, 51, 53, 55, 62, 101, 103, 138, 145, 154, 174, 228, 248.
Choisy Auguste, 18, 32.
Chomton Louis (abbé), 112, 176.
Cimabue (peintre de Florence), 324.
Clément VII (antipape), 107.
Clément XI (pape), 196.
Clerc Jean-Joseph, 398.
Coëtlosquet (Jean-Gilles du) (abbé), 104, 176, 177.
Colomban (saint), 96.
Colon (famille), 384.
Compagnot P. (doyen du chapitre), 142, 143, 182.
Compens (Hugues de), 142.
Constance (petite-fille de Robert de France), 106, 140, 159.
Constantin, 52.
Corent (Antoine de) (sous-prieur), 395.
Corgenon (Amédée de) (abbé), 71, 73, 75, 79, 82, 104.
Coulanges (abbé de), 196, 464.
Curé Henri (curé-archiprêtre de Saint-Philibert-de-Tournus), 255.
Cybo (cardinal), 200.

D

Dandrie Jean, 82, 168.
Dangeau, 196.
Danton (terroriste), 321.
Daurat J. M. (demi-prébendé), 230, 242, 376.
Dejoux (hôtelier du monastère), 327.
Delaval Gilbert, 378.
Delisle (Léopold), 102.
Denis (saint), 127.
Denuelle, 12, 326.

Dépiney (sous-fermier), 218, 231.
Derache, 10.
Desbordes Anna (veuve Mercier), 399.
Deschamps J.-B. (sculpteur tournusien), 323, 457.
Devaux J. C. (prêtre habitué), 230.
Devoucoux (Mgr), 10, 17, 20, 25, 37, 467.
Didier (seigneur), 67.
Didron, 34.
Digoine (seigneur de), 301, 303.
Dion, 47.
Doigtier, 242.
Dombay J.-B., 399.
Dombay P., 320.
Drée (Salomon de) (député), 174.
Druet (citoyen), 434.
Drure (Mgr) (archevêque de Babylone), 255.
Dubost (prêtre), 249.
Ducange, 85.
Duchêne, 242.
Ducret (curé de Saint-André-de-Tournus), 232, 233, 248.
Dugied Hugues (prébendé), 230.
Dunoyer Henri (docteur), 370.
Dupard F., 134, 262, 420.
Durand (dom), 17, 130.
Durand J.-B. (trésorier), 280.
Duvillard J. F. (demi-prébendé), 230, 242.

E

Eloi (saint), 127.
Emmanuel-Philibert (fils du duc de Savoie), 159.
Enlart Camille, 18, 33, 311.
Epirechius, 53, 452.
Eraclius (légat), 168.
Ermentaire (abbé), 55, 56, 101, 137, 138.
Espitalier H., 204.
Etienne Ier (abbé), 19, 20, 24, 25, 37, 39, 40, 102, 104, 105, 118, 124, 154, 168, 338, 412, 426.
Etienne II (abbé), 103, 472.
Etienne (évêque d'Autun), 154.
Etienne (comte de Mâcon), 142.
Eudes (abbé), 58, 84, 85, 102.
Eudes (novice), 168.
Eugène III, 91.

F

Falcon, 9, 19, 25, 37, 47, 51, 54, 56, 57, 90, 96, 97, 101, 106, 136, 138, 139, 140, 151, 155, 156, 157, 158, 159, 386, 390, 415, 466.
Fare (Michaud de la), 195.
Faur (Gui du), 456.
Favier, 83.
Fay (de), 10.
Fay (Just François de) (baron de Gerlandes), 66.
Félix (saint), 127.
Félix V (antipape), 108, 318.
Fernique (graveur, Paris), 13.
Fiacre (saint), 327.
Filibert (saint), 127, 369 et *passim*. Voir saint Philibert.
Filloux Jacques (bâtonnier), 389.
Fitigny (Hugues III de), (abbé) 65, 71, 92, 98, 104, 106, 108, 120, 333, 336, 337, 338, 393, 451.
Fitigny (oncle de Gui de Salins), 388.
Fitigny (Pierre de) 393.
Fleury André Hercule (cardinal de), 104, 107, 120, 122, 123, 124, 126, 176, 177, 186, 188, 199, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 263, 333, 409, 433, 438, 439, 458.
Fleury (Jean de) (sieur de Dio), 204.
Florent (saint) (disciple de saint Martin), 145, 161, 162, 165.
Fontenay (J. de) 185.
Fourrat Claude (prébendé), 230.
Franchelins (Barthélemy de) (cellérier),391.
François Ier cardinal de Tournon, 96, 104, 107, 109, 110.
François Ier (roi de France), 108, 109, 157.
François d'Assise (saint), 317, 338.
Francon du Rouzay, 20, 22, 39, 58, 76, 96, 103, 105, 153, 330, 471, 472.
Franon E. (prêtre), 251.
Frolois (Mlle de) (femme du seigneur de Berzé), 322.
Fugier André (curé d'Uchizy), 378.

G

Gallier (marbrier tournusien), 441, 455.
Gallon (Philibert de) (hôtelier), 395.
Gallus, 53, 54, 474.
Garnier (prêtre), 323, 375.
Garnier (moine), 51, 53, 138, 139, 155.
Garin (révolutionnaire), 239.
Gauceran (archevêque de Lyon), 154.
Gauceran (évêque de Langres), 154.
Gaudin Nicolas (habitué laïque), 230.
Gauslein (évêque de Mâcon), 21, 154.
Gautheron (notaire à Mâcon), 149.
Gauthey (vicaire général d'Autun), 130, 133.
Gauthier (évêque de Chalon), 76, 154.
Gauthier J. (archiviste), 318.
Gauthier P. (aumônier), 384.
Gautier (abbé), 102.
Geilon (abbé), 19, 24, 36, 56, 57, 62, 90, 91, 92, 101, 102, 105, 118, 151, 410, 461, 465.
Gélase II, 154.
Génetet (curé d'Etrigny), 232.
Geoffroy (évêque de Chalon), 21, 154.
Geoffroy (saint) (seigneur de Loudun), 330.
Gérard Ier (comte de Vienne et de Mâcon), 159, 160.
Gerfroi (archevêque de Besançon), 69, 130, 153.
Gerlannus, 137, 427, 470.
Germain (saint) (évêque d'Auxerre), 127.
Germain Jean, 32.
Gertinus (seigneur de Machecoul), 68.
Gilbert (comte de Chalon), 20, 96, 97, 151.
Giotto (peintre italien), 326.
Girard Ier (abbé), 23, 72, 102, 103, 471.
Girard II (abbé), 103.
Girard III (abbé), 103.
Girard IV d'Achies (abbé), 103, 115, 150.
Giraud Jean, 310, 349.
Glaber (moine), 21, 105.

Gollut Léon, 154.
Gonnet Antoine, 398.
Gontran, 53.
Gotescald (évêque de Lausanne), 153.
Gouget Gabrielle (femme Vivien), 397.
Gouttes J. L. (curé d'Argelliers), 233.
Grégoire IX, 91, 98.
Grégoire XI, 107.
Grégoire XV, 174.
Grégoire de Tours, 12, 19, 24, 53, 452.
Greuze Antoine (maçon), 238.
Greuze J.-B. (peintre tournusien), 310, 409, 453, 454, 455, 456.
Greuze J. L. (oncle du peintre), 322.
Grimoud Pierre, 83, 167.
Grisot J.-B. (enfant de chœur), 230.
Guay Antoine (demi-prébendé), 230.
Guérignon (André de), 398.
Gueurce (Jeanne de), 386.
Gui (moine), 20, 96, 97, 151, 152, 153.
Gui (archevêque de Vienne), 154.
Gui (évêque de Genève), 154.
Guichenon, 106, 318.
Guicheran (abbé), 102.
Guictard Etienne, 387.
Guieu (citoyen), 235.
Guillaume Ier de Jaligni (abbé), 102.
Guillaume II (abbé), 102, 471.
Guillaume (comte de Vienne et de Mâcon), 22, 380.
Guillaume (évêque de Chalon), 330.
Guillemaut, 75.
Guillemette (femme d'Alard de Montbellet), 72.
Guillemot L. (peintre), 375.
Guironde Joseph, 250.
Guise (Claude de), 110.
Guise (Louis de) (abbé commendataire). Voir Lorraine.

H

Haraucour (Girard de) (hôtelier et cellérier de l'abbaye), 108.
Hastings, 56.
Hébert, 336.
Henri (abbé), 58, 74, 75, 102.
Henri Ier, 67, 75, 89.
Henri III (roi), 110.
Henri IV (roi), 110, 456.
Henri (seigneur de Branjion), 74, 76.
Héricourt (Mgr d') 251.
Hérodien, 47.
Hervé Ier (abbé), 20, 37, 102.
Hervé II (abbé), 67, 102.
Hervé III (abbé), 97, 102, 105, 151.
Hilaire (saint), 127.
Hilbod, 101.
Hildebod (évêque de Chalon), 69, 153.
Houasse (directeur de l'Académie de France), 200.
Houssaye A., 457, 459.
Huet Jacques (enfant de chœur), 230.
Hugand François (doyen), 182, 392.
Hugo Victor, 9, 307.
Hugonet Etienne, 92.
Hugues (saint) (abbé de Cluny), 93.
Hugues Ier (abbé), 103.
Hugues II (abbé), 91, 104.
Hugues IV (duc de Bourgogne), 79.
Hugues (évêque de Grenoble), 154.
Hugues (seigneur poitevin), 66.
Humbert (prévôt de Tournus), 77.

I

Innocent II, 91.
Innocent IV, 91, 167.
Innocent VIII, 65.
Innocent XII, 200.

J

Jarrin Charles, 83.
Jaud Léon (curé-doyen de Noirmoutier), 134, 145.
Javogues, 238.
Jean II (abbé), 103.
Jean III, Fabri (abbé), 104.
Jean VIII, 57, 62, 63, 90, 92, 93, 94.
Jean-Baptiste (saint), 322, 323.
Jean-le-Bon, 79, 82.
Jean l'Evangéliste (saint), 302, 321, 349.
Jeanton Gabriel, 69, 71, 77, 78.
Joachim (saint), 321.
Jocesinus (juif de Mâcon), 74.
Jorand (dessinateur), 346.
Joséphine (impératrice, femme de Bonaparte), 250.
Josserand Ier (abbé), 101, 102, 103.
Josserand II (abbé), 103.
Jubany (peintre), 321, 331.
Judith (femme d'Harduin), 74.
Juénin Pierre (historien), 9 et *passim* ; (doyen), 182.
Julien Jean (doyen), 399.

K

Kaufmann, 180.

L

La Fontaine, 147.
La Grange (dame de), 110.
Lamy Jean (chanoine chantre), 392.
Languidone (Claude de), 114.
Languyer (Guichard), 378, 379, 390.
La Palu (François de) (neveu du cardinal), 318.
La Palu (Louis Ier de) (cardinal de Varembon), 23, 28, 71, 104, 106, 107, 302, 321.
Lappe (chanoine), 199, 230, 310.
La Roche (Jacques de) (moine chantre), 166, 392.
La Rochefoucauld (François II, cardinal de) (abbé), 98, 104, 107, 110, 111, 145, 173, 175, 176, 177, 192, 194, 196, 332.
La Rochefoucauld (Marie-Catherine de) (épouse de H. de Bauffremont), 332.
Lassalle (femme), 236.
La Trémoille (cardinal de), 200.
Laurent Joseph (enfant de chœur), 230.
Laurent (femme), 237, 367.
Laval (Gilbert de) (chanoine), 387.
Lavisse Ernest, 306.
Lazare (saint), 106.
Le Blanc, 86.

Leclerc, 455.
Lefèvre Camille, 255, 477.
Lefèvre-Pontalis, 18.
Legrand (général), 250.
Léger (saint) (évêque d'Autun), 127.
Léger (évêque de Viviers), 154.
Lenoir, 17.
Lenoncour (Robert II et Robert III de) (abbés). Voir Robert.
Lenormand Henri (organiste de Saint-Vincent de Mâcon), 254.
Le Roux du Terreau, 385.
Lesueur (peintre), 375.
Lessegumanges (chevalier de Dalmace dit Le Ongre), 72.
Létienne (curé de Tournus), 237, 242, 249, 250, 251, 255, 460.
Létienne M. A. (vicaire de Tournus), 249.
Lex Léonce, 263, 453, 454.
Lhuilier Joseph, 150.
Liébaud (abbé), 22, 102, 103.
Lombard (chanoine), 182.
Lorraine (Louis de) cardinal de Guise (abbé), 104, 107, 110, 310.
Lothaire Ier, 86, 88.
Lothaire II, 89.
Louis Ier de la Palu, 23, 28, 71, 104, 106, 107, 302, 318, 321.
Louis III, 85.
Louis III de Rochechouart (abbé), 99, 104, 120, 123, 194.
Louis VII, 22.
Louis XI (roi de France), 79, 106.
Louis XIII (roi de France), 110, 159, 323, 327, 332.
Louis XIV (roi de France), 195, 196, 200, 201, 204.
Louis XV (roi de France), 204, 253.
Louis XVIII, 48.
Louis-Philippe (roi), 252.
Louis-le-Bègue, 57, 63, 85, 94.
Louis-le-Débonnaire, 68, 96, 163.
Louis-le-Jeune, 81.
Louis (roi de Provence), 58, 66, 91.
Louis (saint), 91, 98.
Louvois (ministre), 195.
Luchaire, 22, 306.
Lucius, 157.
Luxembourg (Philiberte de) (femme de Jean, comte de Chalon), 158.

M

Mabillon, 138, 159.
Machoud, 10, 51, 84.
Magnin Jean (secrétaire de l'église Saint-André), 166.
Maillard de Chambure, 140.
Main Antoine (enfant de chœur), 230.
Mainbod (évêque de Mâcon), 330.
Maître Léon (archiviste), 56, 57, 412, 415, 461.
Marat (terroriste), 321.
Marc (saint), 199.
Marc-Aurèle (empereur romain), 51.
Marcel (saint), 48, 51, 53, 327, 413.
Marcelinus, 390.
Marguerite d'Ecosse (sainte), 338.
Marguerye (Mgr de), 335, 336.
Marle (ingénieur), 70.
Martène (dom), 17, 24, 130.
Martin (abbé), 135.
Martin V (pape), 106.
Martin Jean, 11, 12, 18, 22, 37, 70, 88, 89, 98, 100, 116, 118, 120, 122, 123, 125, 175, 306, 328, 377, 380, 383, 396, 433, 435, 440, 453, 481.
Martin Laurent (sculpteur), 332.
Martin (saint), 75.
Mayenne (duc de), 166.
Mayeul (saint) (abbé de Cluny), 127.
Médard (saint), 127.
Médicis (Marie de), 133, 370.
Mehun (R. de) (évêque du Puy), 142.
Mercier Guil. Aug., 182, 399.
Mérimée Prosper, 10, 17, 24, 25, 38, 129, 130, 133, 199, 298, 339, 341.
Messey (Jean de) (chapelain de la chapelle Saint-Pourçain), 373.
Mesléart (chanoine étranger), 182.
Meulien, 10, 11, 17, 18, 20, 26, 32, 97, 100, 123, 199, 277, 324, 326, 409, 452, 453, 456.
Michel (saint), 329, 419.
Miège Adolphe, 10, 464.
Mincey (Philibert de), 400.
Minot Laurent (demi-chanoine),387.
Monaco (prince de), 196.
Mongirod (G. de) (doyen), 182.
Mongirod (J. M. G. de) (dernier doyen),182.
Monnier, 83.
Montcenis (Nicole de) (femme de B. de Monteil), 321, 368.
Montbellet (Jean de) (abbé), 103.
Montbrun (seigneur protestant), 163, 167.
Montégut Emile, 297, 305.
Monteil (Barthélemy de) (médecin), 321, 398.
Moreau (Mgr), 248.
Moreau Cl. André (enfant de chœur), 230.
Morel de Langeac (curé d'Arinthod), 397.
Morin (novice), 168.
Mourier Joseph (demi-prébendé), 230.
Mugnier Benoit (prébendé), 230.
Mure de Pelanne Alex., 46.
Murillo (peintre italien), 332.

N

Napoléon Ier (empereur), 48, 250.
Napoléon III, 48.
Narboud de R. Armand Félix, 397.
Narduin, 73, 75.
Narjollet Pierre (curé de Saint-Philibert), 254, 255.
Naturel (Mathieu de) (grand prieur), 172.
Naturel Pierre, 152.
Nemours (duc de), 166, 167.
Neufchèses (Mgr de), 174, 177.
Nicolas (abbé), 103.
Nicolas V, 108.
Nicolas Nicolas (ancien curé de la Madeleine de Tournus), 232, 234, 241, 243, 255.
Nié (capitaine des pompiers), 250.
Niepce Léopold, 462.
Nivet Jules, 313, 350.

O

Odilon (saint) (abbé de Cluny), 105.
Ogmius (dieu gaulois), 313.
Omont, 142.
Ondrade (femme de Sigwald), 73.
Ornadus, 75.
Outremer (Louis d'), 89, 159.
Ozenay (marquis d'), 314.

P

Pacquerot Anne, 388.
Parthenay Mathurin (prébendé), 230.
Pascase II (pape), 127, 154.
Peladan Adrien, 11, 269, 304, 342.
Pélez Jean, 164.
Pelloux (Nicolas de) (sieur de Godans), 66.
Pennet (chantre), 182, 230.
Perraud (cardinal, évêque d'Autun), 7, 27, 55, 137, 191, 254, 369.
Perrault-Dabot, 12, 18, 469.
Perrault J.-B. (chanoine), 395.
Perrusset (madame) (auteur du « Roman de la Chanoinesse »), 225.
Peutinger, 47.
Peyrier Louis (bâtonnier), 230.
Philibert (prince d'Orange, vice-roi de Naples), 159.
Philibert (saint), 55 ; (reliques), 370.
Philippe Ier, 58, 89.
Philippe-le-Hardi (duc de Bourgogne),159.
Philomène (sainte), 375.
Picot Henri, 85.
Pie II, 107.
Pie VII (pape), 250.
Pie X, 8.
Pierre Ier (abbé), 21, 25, 26, 38, 39, 68, 94, 102, 106, 127, 139, 330, 384, 471, 472.
Pierre II (abbé), 103, 106, 156.
Pierre III (abbé), 103.
Pierre IV (abbé, cardinal de Cros), 104, 107, 150.
Pierre V de Cros, 104, 107, 149.
Pierre d'Alcantara (saint), 332.
Pinette Paul (numismate à Chalon), 85, 87, 88, 98.
Pion Charles (demi-chanoine), 391.
Piot (citoyen), 246.
Piquet, 310.
Pline (philosophe), 331.
Poey-d'Avant, 89.
Ponce (abbé), 103, 154.
Ponce (évêque de Belley), 154.
Poncelet (Antoine de) (doyen), 182, 392.
Ponsenac (capitaine), 163, 167.
Pothin (saint), 51.
Pottier (conservateur des archives de Rouen), 101.
Pouly Paul, 191.
Pourçain (saint) (abbé), 167, 372.
Préveraud A. Marie (curé de Saint-Philibert), 251, 255.
Provence (Mlle de) (fiancée de saint Louis, roi de France), 98.
Puvis de Chavanes, 229.

Q

Quarré de Verneuil, 402.
Questel, 7, 11, 12, 23, 26, 34, 269, 288, 328, 347, 414, 455, 481.

R

Rafin Thomas, 142.
Ragut, 10, 17, 25, 73, 86, 88, 89, 462.
Rameau (Mgr), 94, 147, 148, 160.
Ravenet (curé de Frangy), 71, 78.
Ravinel (de) (prêtre), 349.
Raymond (abbé de Cluny), 93.
Raynaud Théophile (jésuite), 165.
Reculon L., M. et J., 491.
Remi (saint), 127.
Renaud (abbé), 103, 134, 317, 474.
Renco, 137, 472.
Réons (Guichard de) (abbé), 103, 141, 142.
Reyssié F., 11, 195, 196, 200, 202.
Rigaud (peintre), 201.
Roberjot Claude (curé de St-Véran), 245.
Robert (saint) (abbé de la Chaise-Dieu), 127, 142.
Robert Ier (abbé), 101, 102, 103.
Robert II (52e abbé), 78, 103, à 158.
Robert III (53e abbé, cardinal de Lénoncour), 103, 104, 108.
Robert (duc de Bourgogne), 159.
Robert (roi de France), 140, 159.
Robert Ulysse, 107.
Robespierre (terroriste), 240, 321.
Rochebaron (Arthaud de) (sacristain), 380, 383.
Rochechouart de Chandenier, 104, 123, 177, 192, 194.
Rollin (chancelier), 457.
Rostand Victorine, 377, 464.
Rotmond (évêque d'Autun), 153.
Rougelet B. (sculpteur tournusien), 323, 455, 459.
Roujoux (de) (préfet), 130.
Rousset (A. du) (moine), 143.
Ruf (saint), 67.

S

Sagie (de), 150.
Saint-Amand (Hugues de) (abbé), 102.
Saint-Florent (congrégation de), 465.
Saint-Julien de Balleure (Pierre de), 24, 101, 103, 165 et *passim*. Voir Balleure.
Saint-Romain (Bernard de), 103, 159.
Saint-Simon (duc de), 195 à 203.
Saint-Vincent de Paul (congrégation),233.
Saix (Aimé du) (seigneur d'Arnant), 78.
Saix (Antoine du) (seigneur du Tramelais), 78.
Salins (Gilbert de), 378, 400, 439.
Salins (Gui de) (chambrier), 83, 387.
Salinant François (Italien milanais), 79.
Sarrabas (peintre lyonnais), 199.
Sauvageot (architecte), 440.
Sauvajot Claude (chanoine), 398.
Sauvet Nicolas (organiste), 230, 239.
Sauveur Mathurin (chanoine), 391.

Semur (de), 392.
Semur (Hugues de), 385.
Sennecey (Guillaume de) (juge), 150, 386.
Sennecey (Henri de) (abbé), 103.
Sennecey (Henri de Bauffremont, marquis de), 332.
Septime Sévère (empereur romain), 47.
Sévigné (Mme de), 196.
Sichard (fils de Siénildis), 74.
Siénildis, 74.
Soubès (Françoise de), 204.
Spartien, 47.
Symian (sculpteur tournusien), 323.
Symphorien (saint, martyr d'Autun), 48, 127, 413.

T

Tamisier Pierre, 46, 47.
Tapin (chanoine chalonnais), 175.
Tavanes (de), 163, 167.
Tems (abbé du), 81.
Téran (Hercule de) (baron de Saint-Geniès), 204.
Terrillon F., 20, 416.
Théodard (abbé), 103.
Thésat Pierre, 377, 378, 393, 394, 512.
Thevenot François (demi-chanoine), 396.
Thibaud (abbé), 103.
Thibaudet Albert, 460.
Thyrse (saint), 127.
Thomas Edme, 47.
Torcy, 200.
Toulonjon (Claude de) (chevalier), 378, 393, 394, 512.
Toulonjon (Jean de) (51e abbé), 23, 58, 97, 98, 99, 100, 104, 106, 121, 124, 309, 348, 372, 378, 394.
Tour (Bernard II de la), 104.
Tour d'Auvergne (Em. Théodore de la) (cardinal de Bouillon), 104, 107, 195-202.
Tournier Antoine (prébendé), 230.
Tournon (cardinal de), 107, 109, 149, 157.
Tournus (Guillaume de) (chevalier), 77.
Traves (Bernard de) (infirmier), 83, 396.
Treille (Diane de la) (mère du cardinal de Fleury), 204.
Trophime (saint), 127.
Turenne (prince de), 148, 195.
Turnus, 47.

U

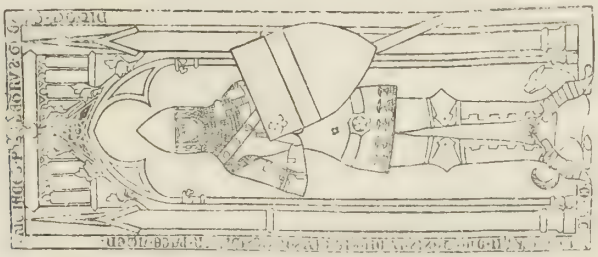
Ugnye (Claude d') (prieur de la Garde), 330.
Urbain II, 58, 94.
Urbain VIII, 174, 176.
Uxelles (marquise d'), 196.

V

Vachérias Fleury (maître d'écriture), 239.
Valentin (saint), 410.
Valérien (saint), 51, 52 et *passim*.
Varembon (François de), 71, 107, 318, 320.
Varennes (de), 166.
Vaudelus, 300.
Venières (sieur de) (gouverneur de Tournus), 166.
Ventoux (de), 166.
Vergié (Jean de), 103.
Vernays, 310.
Verneuil (L. de), 267, 481.
Verney (Hugues de), 393.
Versailleux (lieutenant), 250.
Viaux-Grand-Marais (docteur), 54.
Villarceaux (X. de), 456.
Villars (de), 200.
Vincent de Paul (saint), 176.
Viollet-le-Duc, 337.
Virey Jean, 5, 11, 14, 17, 72, 416.
Vital (saint), 128, 163, 165, 167.
Vivien (comte), 68.
Vivien Guillaume (prébendé), 230.
Voillot Philippe (curé de Saint-Philibert), 251, 255.
Vondière, 242.

W

Wago (abbé), 21, 37, 102, 168, 470.
Wignaucourt (moine), 143, 144, 164.



Tombe du chevalier Pierre Thésat,
attribuée par erreur à Cl. de Toulonjon, p. 377.

II

NOMS DE LIEUX

A

Aigueperse, 310.
Aire (Vic-Jour), 55, 366, 370.
Aix-la-Chapelle (concile), 96.
Angers, 56, 63, 161.
Arbigny, 70, 180.
Arnay-le-Duc, 230.
Arras, 202.
Asnières, 62.
Auteuil (institution), 349.
Autun, 8, 13, 47, 48, 51, 63, 106, 142, 157, 191, 254, 370.
Azé, 63, 65, 73, 217, 218, 220, 221.

B

Bâgé (église), 65.
Bâle (concile), 107.
Banzon (S' Gengoux-de-Scissé), 180.
Barcelone, 321.
Bassy, 73.
Baudrières (et Biou), 63, 65, 76, 180, 197.
Bauregard, 70.
Beaulieu (prieuré), 65, 67.
Beaune, 335, 457.
Beauvoir (prieuré), 65, 68, 151.
Besançon, 63, 69, 136, 154, 157, 168.
Bissy (doyenné), 65, 74, 180.
Biziat, 65, 75, 80, 83, 217.
Bonnay, 63, 65, 73, 74, 182.
Bost (prieuré), 65.
Bourg, 215.
Bourges, 63, 107, 168.
Bousselière, 62.
Boyé (S' Gengoux-de-Scissé), 180.
Boz, 218.
Bozet, 78.
Brançion, 463.
Brêche-des-Reistres, 79.
Brienne, 63, 65, 69, 75, 180.
Buellas, 65, 75, 217.

C

Capella-Riverias (N.-D. de), 74.
Carpentras, 230.
Chaise-Dieu (monastère), 142.
Chalon, 10, 19, 45, 51, 53, 57, 63, 65, 75, 92, 109, 119, 156, 157, 166, 167, 179-181, 193, 208, 215, 220, 222, 225, 230, 330, 410, 457, 461.
Chambéry, 194.
Champagne (Azé), 73, 217, 218.
Champvent (seigneurie), 180.
Chapaize, 31, 32.
Chardonnay, 73, 180, 234.
Charlieu, 97, 370.
Charmes (seigneurie), 180.
Charolles (bibliothèque), 178.
Chartres, 18, 182.
Chaspinhac (prieuré), 65, 67.
Chatillon-sur-Chalaronne, 215, 224.
Chauvigny (église), 356.
Chavannes, 65, 70, 76, 180, 220.
Chavy (Ozenay), 180.
Chevroux, 65, 75, 76, 217, 218, 220.
Citeaux (monastère), 168.
Clermont, 63.
Cluny, 22, 29, 71, 81, 93, 94, 105, 154, 195, 196, 200, 228, 230.
Compiègnes, 210.
Consolation (N.-D. de) (Franche-Comté), 107.
Constance (concile), 106.
Constantinople, 157.
Corcelles (église), 74, 180.
Couverte-Fontaine, 80.
Costaldas, 70.
Croix-Ridelet, 204.
Cruzille (château), 166.
Cuiseaux, 225, 229.
Cuisery, 63, 76, 225.
Cunauld, 19, 56, 57, 63, 65, 68, 109, 151, 366, 461.

D

Déas, 19, 56, 62, 68, 129, 138, 151.
Demigny (prieuré), 65, 66.
Die, 63.
Dijon, 10, 79, 112, 154, 176, 230, 255, 310, 335, 370.
Donand, 180.
Donzère (abbaye), 58, 65, 66, 370.
Donzy-le-National (doyenné, église), 63, 65, 74, 180.
Dulphey, 167, 180, 463.

E

Eauze, 55, 366, 369.

F

Farges, 72, 217, 218, 251.
Fayole, 76.
Filleul (ou Poirier au Comte), 79.
Fissy, 74, 180.
Florence (musée), 129, 130, 324.
Floret (prieuré), 65, 66.
Frebief, 79.
Fréjus (évêché), 204.

G

Genève, 17, 62, 69, 163.
Gigny, 63, 76, 180.
Godit (terre), 67.
Goudet (prieuré), 63, 65, 67.
Graise, 76.
Grandlieu, 65, 68.
Gratay (seigneurie), 180.
Grenoble, 336.
Grenod (fief), 72.
Grévilly, 63, 180.
Gréziat, 65.
Grignan (chapitre), 66.

H

Hério (monastère), 62.
Hôtel-Dieu de Paris, 181.
Huilly, 58, 63, 65, 75, 76, 180.

I

Igé (seigneurie), 103.
Ile-Palme (N.-D. de l'), 74, 180.
Ile-Parve (Pont-de-Veyle), 180.

J

Jouvençon, 63, 75, 76.
Jumièges, 56, 57, 114, 135, 138, 146, 159, 360, 366, 367, 369, 370.
Justices (montagne des), 110, 436, 461.

K

Kérigou-Trégondern (manoir), 210.

L

L'Abergement-les-Cuisery, 70, 180, 220, 221.
La Chapelle-de-Guinchay, 63, 65, 217.
La Chapelle-sous-Brançion, 251.
La Colonne, 79, 109, 180.
La Condemine, 218.
Lacrost, 47, 69, 70, 71, 73, 78-80, 82, 217, 218, 220, 249, 251, 459.
La Ferté (abbaye), 204, 330.
La Garde, 65, 66, 330.
La Genète, 63, 65.
La Grange, 70, 320.
Lambres, 63, 65, 70, 219, 451.
La Motte de Galaure (prieuré), 65, 66.
Lampagny (Gigny), 180.
Lanc, 73.
Lancié, 65, 74, 217.
Langres, 20.
La Truchère, 69-71, 79, 251.
Lausanne, 17, 62, 63, 107.
Lavoûte-sur-Loire ou La Voûte (prieuré), 65, 67.
L'Etoile, 65, 67.
Le Goudet (prieuré), 67.
Le Puy, 63, 315.
Le Mans, 161.
Les Ecuyers (fief), 72.
Les Estables, 370.
Le Villars, 45, 65, 68, 69, 73, 79, 82, 167, 186, 209, 217, 241, 251, 330, 451, 459.
Leynes, 63, 65, 74, 75, 163, 217.
Limoges, 213.
Lodève, 204.
Loisy, 75.
Lopono, 76.
Loudun (prieuré), 65, 66, 159, 330.
Louhans, 57, 63, 65, 75, 146, 159, 180, 358, 458.
Luçon, 63, 157.
Lyon, 10, 11, 47, 51, 63, 65, 75, 110, 119, 130, 165, 169, 186, 193, 238, 263, 285, 410-414.
Lys, 63, 65, 74.

M

Machecoul, 65, 68.
Mâcon, 11, 18, 20, 45, 62, 63, 65, 75, 78, 91, 92, 94, 97, 98, 116, 147-149, 156, 157, 160, 163, 167, 174, 178-181, 189, 195, 215, 216, 218, 219, 222, 223, 228, 230-232, 237, 242, 245, 250.
Malacort, 75.
Malines, 457.
Mancey, 63, 64, 69, 158.
Marenges, 75.
Marmoutier (abbaye), 18.
Marpent, 76.
Marsanne, 66.
Marsat, 335.
Martailly, 251.
Ménetreuil, 180.
Messay, 19, 56, 366.
Mervans, 156.
Miande (Montbellet), 67, 180.
Moëlan, 370.
Monastier, 67.
Montagne (Franche-Comté), 318.
Montagny (près Louhans), 75.
Mont-Glonne (monastère), 161.
Montivilliers (couvent), 366.
Mont-Saint-Vincent (église), 308.
Morincas, 70.
Moulins (minimes), 66, 181.

N

Nantes, 63.
Neuville (chapitre), 179, 215-220, 222-224, 227.
Nevers, 31.
Noirmoutier, 8, 19, 51, 54-58, 62, 65, 68, 96, 98, 101, 127, 129, 130, 135, 138, 145, 157, 171, 252, 315, 366, 367, 369, 370, 461.
N.-D. du Port, 20, 287.
Novi (bataille), 245.

O

Orange (évêché), 63.
Orcival, 335.
Ostie, 47, 196.
Outry (seigneurie), 180.
Ozenay, 167, 217, 218, 251, 463.

P

Paray-le-Monial, 130, 196, 228.
Paris, 12, 18, 55, 78, 79, 179, 181, 196, 200, 211, 216, 219, 235, 238, 242, 247, 263, 307.
Pavilly (couvent), 360, 366.
Péronnas, 65.
Perrigny, 63, 65, 67.
Perroy (ou Provin), 65, 66.
Pétershausen, 106.
Pierrelatte, 66.
Pirey (église), 318.

Plottes, 63, 65, 69, 72, 73, 78, 158, 167, 217, 218, 220, 251.
Poitiers, 63, 66, 181, 315.
Pont-de-Vaux, 65, 220, 230, 237, 245, 437.
Pontoise, 18.
Pont-Seille (Sermoyer), 71.
Préty, 63-65, 69-71, 73, 75, 78-80, 83, 158, 217, 218, 220, 221, 251, 378, 459.

Q

Quentin (en Bretagne), 230.
Quinçay (monastère), 366.

R

Rastadt, 245.
Ratenelle, 180, 251.
Rebais (abbaye), 368.
Reims, 30, 108, 204.
Retz (diocèse de Nantes), 163.
Roche-Maillard (Le Villars), 79.
Romanèche, 63, 65, 74, 217.
Rome, 19, 47, 109, 144, 173, 195, 196, 200, 202, 216, 220, 255, 310, 318, 358.
Romenay, 251.
Ronzières, 335.
Rouen, 102, 103, 366.
Royer, 251, 463.

S

Saint-Amour, 156.
Saint-André-en-Bresse, 63, 64, 76.
Saint-André-le-Panoux, 65.
Saint-Bénigne (Ain), 65, 70, 75, 76.
Saint-Corneille (église), 67.
Saint-Denis (abbatiale), 18.
Saint-Denis-les-Bourg, 65.
Saint-Didier (église), 67.
Saint-Florent (congrégation), 465.
Saint-Florent-les-Saumur (ou le Vieil), 145, 161.
Saint-Gaudon (prieuré), 161.
Saint-Gengoux, 91.
Saint-Germain-en-Bresse, 23.
Saint-Jules (île), 370.
Saint-Just (chapelle, Champlecy-en-Charollais), 180.
Saint-Lazare (congrégation), 67, 176, 196.
Saint-Martin-de-Chevroux, 75.
Saint-Martin-de-Jouvençon (chapelle), 75.
Saint-Maur (congrégation), 17, 24.
Saint-Nectaire, 335.
Sainte-Olive-les-Dombes, 180.
Saint-Paul-Trois-Châteaux, 63.
Saint-Philbert-de-Grandlieu, 56, 65, 68, 366.
Saint-Philbert-du-Peuple, 252, 370.
Saint-Philibert-d'Albon (chapelle), 67.
Saint-Pol-de-Léon (basilique), 210.
Saint-Pourçain, 19, 20, 36, 37, 56, 63-67, 97, 151, 152, 194, 196, 366.
Sainte-Pudence (prieuré), 63.
Saint-Quentin-Chaspinhac, 67.
Saint-Romain-en-Mâconnais, 62, 63, 74, 75, 217.
Saint-Sorlin, 254.
Saint-Symphorien-d'Ancelles, 63, 65, 74, 217.
Saint-Vallier (prieuré), 67.
Saint-Viaud (ou Saint-Vital, prieuré), 65, 68.
Salzbach, 148.
Saugy (dîmes), 180.
Saumur, 56.
Savigny (abbaye), 19, 76.
Scobrit, 68, 163.
Senlis (cathédrale), 18.
Sennecey (château, ville), 164, 174, 332, 461.
Sermoyer, 70.
Servignat-en-Bresse, 180.
Sienne (concile), 107.
Simandre (Cuisery), 408.
Sion (évêché), 17, 154.
Soissons, 55.

T

Talent, 159.
Tournus, voir plus loin après la lettre V.
Tourrettes (prieuré), 65, 66.
Tours (cathédrale), 18.
Trégunc, 370.
Trénorque (vieux château), 57, 171, 415, 467.
Trèves-Cunauld, 68.
Trévoux, 47.
Trézelles (monastère), 66.

U

Uchizy, 57, 63, 65, 69, 71, 78-80, 83, 158, 217, 218, 220, 221, 251, 378.

V

Vaison (évêché), 63.
Val des Nymphes, 66.
Valenciennes, 102.
Varennes-le-Grand, 156.
Venières, 45, 57, 70, 166, 459, 461.
Verdun (abbaye), 210, 214.
Verghas, 335.
Verjus (près Verdun-sur-le-Doubs), 230.
Vers, 63-65, 69, 158, 167, 180.
Vescours, 70.
Vienne, 63.
Villanova (Velnoux), 70.
Viviers, 60.

Tournus

Abbaye : *Allée* des Tilleuls, 123 ; — *Chapelle* Saint-Eutrope, 100, 120, 237 ; — *Cour* des Cloîtres, 106, 114, 438 ; — *Fontaine* (Tromphoir), 194 ; — *Logis* abbatial, 98-101, 108, 120 ; — *Monastère :* Ballon, 124 ; Habitations des Moines, 115-126 ; Salle du Chapitre, 122 ; Salle du Trésor, 100 ; — *Portes* de l'Avant-Cour, 120 ; des Champs, 119, 126 ; Grande porte, 119 ; de la Levée, 119, 206 ; Neuve, 120, 124, 194 ; Poterne, 118, 120, 126, 194 ; — *Tours* du Colombier, 100, 120 ; du Portier, 124.

SAINT-PHILIBERT (église) : *Historique*, 9-14, 17-25, 29-34, 36-39, 49-51, 54-58, 60, 61, 75, 76, 94, 97, 98, 101, 102, 105, 106, 109, 116, 119, 145, 154, 158, 160, 171, 174, 176, 182, 186, 189, 210, 213, 214, 221, 224, 225, 227-229, 231-237, 239 ; — *Age*, Etude préliminaire et Conclusion ; — *Description*, tout le second livre ; — *Autels* de la Croix, 129 ; de saint Claude ou des Verneys, 310 ; du Saint-Esprit, 310 ; de saint Eustache, 23 ; de saint Hubert ou de saint Eustache ou de saint Sébastien ou des Sennecey, 310 ; de saint Martin et de saint Vital, 310 ; — *Chapelles* de l'Agonie, 206, 372, 476 ; des Ames du Purgatoire ou de sainte Agathe, 254, 318, 332 ; des Fonts-Baptismaux, 322, 328 ; N.-D. la Brune, 333 ; N.-D. de Consolation, 23, 28, 180, 318 ; N.-D. de Pitié, 156, 238, 254, 288, 293, 338, 383, 433-443, 476 ; Saint-Antoine, 23, 180 ; Saint-Ardain, 28, 38, 180, 367, 374, 376 ; Sainte-Anne, 321 ; Saint-Benoît, 28, 372 ; Saint-Blaise, 23, 28, 180, 321 ; Saint-Georges, 23, 28, 174, 180, 322 ; Saint-Jean-Baptiste, 28, 180 ; Saint-Jean-l'Evangéliste, 180, 321 ; Saint-Joseph, 372 ; Saint-Philibert, 23, 28, 29, 34, 180, 364 ; du Sacré Cœur et du Saint Sacrement, 357, 365 ; Saint-Vincent, 29, 363 ; Saint-Vital, 180 ; de la Vierge Immaculée, 363 ; — *Crypte* : Description, 403-416 ; Age, 474 ; Puits Saint-Philibert, 414 ; Tombeau de saint Valérien ; 408, 469 ; — *Porte* Saint-Ardain, 287 ; — *Saint-Michel*, 31, 32, 38, 275, 289, 293, 313, 417-428, 467, 474, 476, 479.

VILLE : *Autel* de la Patrie, 239, 243 ; — *Avenue* de la Gare, 450 ; — *Bief* du Potet, 115, 453, 457 ; — *Chapelles* : (cabane) des Sept-Fontaines, 242 ; Saint-Laurent, 65, 69, 105, 129, 463, Saint-Martin-lès-Tournus, 180 ; Saint-Valérien, 58, 65, 238, 451, 452, 470 ; — *Cour* de la Grenette, 456 ; — *Eglises* : La Madeleine, 64, 129, 163, 219, 221, 232, 234, 241, 243, 248, 250, 251, 454, 456 ; Saint-André, 64, 110, 129, 163, 219-222, 232, 233 ; Saint-Valérien (abbaye), 19, 36, 49, 54, 57, 62, 92, 101, 105, 118, 163, 185, 212, 269, 466, 467, 474, 476 ; — *Etablissements* des Frères de Marie, 460 ; du Sacré-Cœur, 463 ; Sainte-Philomène, 458 ; — *Hameaux* : Barraban, 69 ; Beaufer, 70, 460 ; Belleney, 69, 70, 136, 461 ; Boiry, 461 ; Bout, 83, 460 ; Croix-Léonard, 460 ; Goy, 83, 459 ; La Garenne, 461 ; La Grange, 70, 463 ; L'Ormeteau, 242 ; Manan, 78 ; Mont-Rond, 461 ; Roy-Guillaume, 70, 218, 460 ; Scie, 460 ; Serre, 83 ; — *Hospices* : Charité, 219, 233, 458 ; Hôtel-Dieu (Sainte-Marthe), 457 ; Saint-Jean, 111 ; — *Places* Carnot (anciennement Saint-André), 457 ; de Belle-Croix, 456 ; de l'Abbaye, 264, 448 ; de l'Hôtel de ville, 453, 455, 456 ; de Rome (actuellement Henri de Lacretelle), 453 ; des Arts, 98, 100, 264, 289, 448, 449 ; du Champ de foire, 448 ; — *Promenades* de l'Arc, 460 ; de l'Esplanade, 460 ; du Pas-Fleury, 205, 229, 460 ; — *Quais* du Centre, 453, 454 ; du Midi, 453 ; du Nord, 450 ; — *Quartiers* de la Madeleine, 49, 115, 453, 460 ; de la Pêcherie, 49, 118 ; Saint-André, 115 ; —*Routes* de Bourbon, 460 ; de la Levée, 459 ; de Lyon, 450, 460 ; de Paris, 450, 460, 463 ; — *Rues* de la Madeleine, 453 ; de la Poste, 453, 458 ; de la Poterne, 450 ; de l'Hôpital, 453, 456 ; des Canes, 463 ; des Fées, 236 ; des Fossés, 453, 458 ; des Gendarmes, 450, 451 ; des Petites-Boucheries, 78 ; des Sept-Fontaines, 460 ; des Tonneliers, 100 ; du Centre, 447, 453, 457, 458 ; du Champ de foire, 453 ; du Collège, 453 ; du Concordat, 448 ; du Midi, 453, 455 ; du Nord, 236, 453, 454 ; du Pont, 453 ; Fénelon, 120, 194 ; Greuze, 453, 457 ; J. B. Deschamps, 453 ; Neuve, 450, 451 ; Saint-André, 78 ; Saint-Laurent, 450 ; Saint-Philibert, 453 ; Saint-Valérien, 433, 450, 453 ; — *Tours* de Boyer, 451 ; de l'Escargot, 454.

Table des Matières

Pages

Dédicace de l'ouvrage à Son Eminence le cardinal Perraud 7

AVANT-PROPOS

Les historiens de l'abbaye de Tournus 9
Les monographes de Saint-Philibert 10
Première idée de cet ouvrage 11
Provenance des dessins et des lettrines 12
Dévouements mis à contribution 12
Graveur et imprimeur 13
Division de l'ouvrage 14
Saint-Philibert de Tournus (sonnet de Albert Brintet) 16

ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

Les différentes époques de construction

(PAR J. VIREY)

Ecrits sur Saint-Philibert 17
Insuffisance des appréciations antérieures 18
Résumé des faits historiques 19
Opinion de Juénin, de Prosper Mérimée, de Marcel Canat, de Mgr Devoucoux, des Archives de la Commission des Monuments historiques 23
Description sommaire du monument 26
Opinion de M. Jean Virey 36

LIVRE PREMIER

Histoire de l'abbaye

Tournus : site, sol, antiquité d'origine 45
Deux sonnets de P. Tamisier (XVIe siècle) sur Tournus 46
Diverses appellations de Tournus 47
Champ de la bataille entre Sévère et Albin 47
Tournus, « castrense horreum » 47
Tournus, ville décorée. Armes de la ville 48
Tournus doit son agrandissement à l'abbaye 49
La parure de Tournus est l'église Saint-Philibert 49
Différentes phases de l'abbaye de Tournus 49
Division du premier Livre 50

PREMIERE PERIODE

La genèse de Saint-Philibert

Le tombeau de saint Valérien, berceau de l'église actuelle 51
Apostolat et martyre de saint Valérien 51
La sépulture de saint Valérien 52

Pages

Guérison du comte Gallus au tombeau de saint Valérien..... 53
L'abbaye Saint-Valérien..... 54
Arrivée du corps de saint Philibert à Tournus..... 55
Le monastère de Tournus change de vocable..... 57

SECONDE PERIODE

Les moines de Saint-Philibert

CHAPITRE PREMIER

Puissance de l'Abbaye

Armes de l'abbaye, à l'origine et au XVIIIe siècle..... 61
§ I. Possessions territoriales de l'abbaye..... 62
Donation de Charles-le-Chauve..... 62
Donation de Louis-le-Bègue..... 63
Paroisses du diocèse actuel d'Autun dépendantes de l'abbaye..... 63
Bulle d'Alexandre III dénombrant les possessions abbatiales..... 63
Pouillé de l'abbaye au XVIe siècle..... 64
Prieurés dépendants de l'abbaye..... 65
Le domaine abbatial en Bourgogne (par Gabriel Jeanton)..... 69
La couronne du chef-lieu abbatial : ville et banlieue tournusienne, châtellenie de Préty et Lacrost, prieurés d'Uchizy, de Plottes et du Villars..... 69
Possessions en Mâconnais central : Azé, Champagne, Bonnay..... 73
Possessions en Mâconnais méridional: Saint-Romain, Saint-Symphorien, Leynes, Romanèche, etc..... 74
Possessions en Bresse..... 75
§ II. Droits seigneuriaux de l'abbaye (par Gabriel Jeanton)..... 77
Justice, prévôt..... 77
Lods et ventes, aubaine, pêche et chasse, mainmorte, tailles, cens..... 78
Luttes entre la ville et l'abbaye, commune..... 80
Corvées, banalités, dîme..... 83
§ III. Privilège du monnayage..... 84
Variété des types et alternance des frappes..... 88
Emissions au nom de saint Valérien, au nom de saint Philibert et au nom de la ville..... 89
§ IV. Immunités du monastère..... 90
L'abbaye de Saint-Valérien n'était soumise qu'au roi et au pape..... 90
Franchises nouvelles accordées aux moines de Saint-Philibert par Charles-le-Chauve et par Jean VIII..... 90
Au XIIIe siècle le monastère ressort du bailliage royal de Mâcon, puis de Saint-Gengoux..... 91
Indépendance vis-à-vis du pouvoir épiscopal..... 92
Indépendance vis-à-vis de l'abbé de Cluny..... 93
Indépendance vis-à-vis du comte de Mâcon..... 94
Plaid relatif au conflit pour droit de pêche..... 94
Abbaye de Tournus, petite souveraineté..... 94

CHAPITRE SECOND

Organisation du monastère

§ I. L'abbé..... 95
I. Prérogatives abbatiales..... 95
De régulière, l'abbaye passe en commende..... 95
Election et institution de l'abbé..... 96
La règle de saint Benoît imposée aux religieux de Saint-Philibert..... 96
Nomination arbitraire de l'intrus Gui par Gilbert comte de Chalon..... 96
Emigration de la communauté à Saint-Pourçain en signe de protestation..... 97
Hypothèse gratuite d'une lutte entre moines de Saint-Valérien et religieux de Saint-Philibert..... 97
Droits de l'abbé de Tournus..... 97
II. Le logis abbatial..... 98
La chapelle particulière de l'abbé (Saint-Eutrope) et la salle du trésor..... 100
Le colombier et la grande cour d'honneur..... 100
III. Liste des abbés de Saint-Philibert..... 101
Deux noms nouveaux (Josserand Ier et Robert Ier) découverts en 1848 dans un rouleau mortuaire..... 101

Pages

Abbés réguliers 102
Abbés commendataires et titulaires séculiers 104
« La douzaine des bons abbés de Tournus » 105
Huit abbés revêtus de la pourpre cardinalice 107
Deux abbés réguliers créés cardinaux par deux antipapes 107
Lénoncour, « grand cheval » de Lorraine 108
Robert III de Lénoncour supprime la fêtes des « Brandons » 108
La borne de pêche retrouvée par le cardinal de Tournon 109
Etablissement des récollets à Tournus 111
§ II. Le couvent 112
I. Le personnel monacal : dignitaires, religieux profès, jouvenceaux, novices 112
Offices claustraux à revenus séparés 112
Le titre du prieur 112
Nombre des religieux 114
Titres de noblesse exigés pour le noviciat 114
Le trousseau 114
II. Habitations des moines 115
Légende du plan de l'abbaye 117
L'enceinte extérieure : murailles, tours, portes, hôtellerie, chambrerie, aumônerie, prison et auditoire de justice 118
L'enceinte intérieure : cour des petits cloîtres, salle du chapitre, dortoir, école, réfectoire ou ballon, cuisines, grandes caves 121
III. Occupations des moines 127
Prière : office et messe de la sainte Vierge, fêtes spéciales, processions, rogations 127
Saints nationaux mentionnés dans le calendrier du missel 127
Préfaces des messes de saint Philibert et de saint Valérien 128
Le flabellum de Tournus 129
Mortification : ordinaire de la communauté 134
Travail 134
Travaux manuels des religieux de Saint-Philibert en Normandie, à Noirmoutier, à Tournus 135
Cession de Belleney par l'archevêque de Besançon 136
Les manuscrits 137
Le manuscrit de l'hôtel de ville (Ermentaire, Falcon, Garnier et catalogue des reliques) 137
Breviarium de reliquiis quæ continentur in monasterio trenorchiensi 139
Le missel de Tournus 140
Le processionnal de Tournus 142
Le bréviaire de Tournus 143
L'école monastique 145
Le monastère de Tournus, « hospital de noblesse » 146
§ III. Les officiers séculiers de l'abbaye 147
Le maréchal-sénéchal 147
La « Pie » de Turenne dans les écuries du palais abbatial 148

CHAPITRE TROISIÈME

Joies et épreuves de l'église monastique

§ I. Heures de joie 151
Le retour des reliques après l'exode à Saint-Pourçain 151
Les deux conciles de Tournus 152
Deux consécrations de l'église (la seconde, par le pape Calixte II) 154
Elévation du corps de saint Valérien 155
Translation du corps de saint Ardain 156
Courant religieux vers Saint-Philibert 157
Promesse de l'archevêque de Besançon et des évêques d'Autun, de Chalon et de Mâcon, au nom des chefs de famille de leurs diocèses 157
Neuf corps de saints canonisés 157
« Voyages » populaires, pèlerinages d'infirmes 158
Visites royales et princières 158
Ouverture solennelle de la châsse de saint Philibert 158
Aventure de Gérard, comte de Vienne et de Mâcon 159
§ II. Heures d'épreuves 161
Enlèvement du corps de saint Florent 161
Profanation des corps de saint Valérien et saint Vital 163

Pages

Guerres de religion et de la Ligue..... 165
Poésie satirique contre les Tournusiens..... 167
Les Compagnies ou Tard-venus..... 167
Incendies, révoltes des mainmortables, usurpations des seigneurs..... 168
Utilité de la sécularisation pour les moines de Tournus..... 169

TROISIEME PERIODE

Les chanoines de Saint-Philibert

CHAPITRE PREMIER

La sécularisation

§ I. Formalités de la sécularisation..... 172
Motifs de sécularisation..... 172
Premières démarches..... 173
La fulmination de la bulle..... 174
§ II. Conséquences de la sécularisation..... 176
I. Le titulaire séculier..... 176
Maintien des droits et privilèges des anciens abbés..... 177
Incident à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr de Neufchèses..... 177
Mense abbatiale et mense capitulaire..... 178
Le chirurgien-barbier..... 178
Revenus abbatiaux..... 178
II. Le chapitre..... 179
Les chanoines étaient soumis à la juridiction de l'évêque de Chalon..... 179
Biens et revenus du chapitre..... 180
Composition du chapitre..... 180
Les douze chanoines, dont trois dignitaires : doyen, chantre, trésorier..... 181
Liste des doyens..... 182
Maisons canoniales..... 183
Statuts, costume de chœur..... 184
Jetons de présence..... 185
Les demi-chanoines..... 186
Dénomination de chanoines demi-prébendés..... 187
La maîtrise..... 188
Solennités officielles en la collégiale: fête des chevaliers de l'Arquebuse, Fête-Dieu, Assomption, bénédiction de drapeaux..... 189

CHAPITRE SECOND

Chronique de la collégiale

§ I. Les premiers titulaires séculiers.
I. La Rochefoucauld : peste de 1628 ; visite des reines Anne d'Autriche et Marie de Médicis ; mesures de précaution lors de la guerre d'Espagne..... 192
II. Les deux Rochechouart de Chandenier..... 194
§ II. Le cardinal de Bouillon : son exil à Tournus ; fondation d'une mission décennale ; transformation de l'hôpital et installation des sœurs hospitalières ; travaux à Saint-Philibert et restauration de la chapelle du croisillon Sud avec représentation à fresque de l'ouverture de la porte sainte..... 195
Inscription des anciennes fresques représentant le cardinal ouvrant la porte sainte et conférant la consécration épiscopale au pape Clément XI..... 199
§ III. Fleury : son entrée solennelle et son court séjour à Tournus ; ses dons à la ville, à l'hôpital, à la Charité, à la collégiale ; mesures de police ; relations avec le chapitre ; lettre à l'auteur de la Nouvelle Histoire de l'abbaye..... 203
L'ancien zodiaque du déambulatoire (marqueterie)..... 206
§ IV. Le dernier abbé de Tournus, Jean-Gilles du Coëtlosquet..... 210
Plaque commémorative de Saint-Pol-de-Léon..... 210
Notice biographique par René Kerviler..... 211
Il bâtit son palais épiscopal de Limoges avec les revenus de l'abbaye de Tournus. 213
Procession solennelle à l'occasion d'une maladie épidémique..... 214
§ V. Extinction du titre abbatial..... 215
Brevets de Louis XVI, bulle de Pie VI et décret de l'évêque d'Autun relatifs à la suppression du titre en faveur des évêchés de Chalon et de Mâcon et du chapitre noble de Neuville-les-Dames..... 215
Le village de Neuville..... 215

Pages

Droits et charges des copartageants..... 217
Tableau des revenus de l'abbaye (lot de Neuville)..... 217
Frais de la réunion..... 219
Tableau des charges du lot attribué à Neuville..... 220
Maintien des revenus et possessions du chapitre..... 221
Opposition des habitants et des curés de la ville à la suppression du titre abbatial. 222
Cession des droits de cens et de lods..... 223
Patriotisme du clergé tournusien..... 224
Déclaration des chanoinesses de Neuville au moment de leur dispersion..... 224
Attitude purement passive des chanoines de Saint-Philibert..... 225

QUATRIEME PERIODE

Les curés de Saint-Philibert

Saint-Philibert devient simple église paroissiale de canton..... 227
Division de la quatrième période..... 227

CHAPITRE PREMIER

Tourmente révolutionnaire

§ I. Suppression du chapitre collégial..... 228
Fête de la Fédération..... 229
Dépôt, à Saint-Philibert, de l'étendard des chevaliers de l'Arquebuse..... 229
Noms des prébendés et employés de la collégiale en 1791..... 230
La pension alimentaire..... 230
§ II. Saint-Philibert, temple constitutionnel..... 231
Nicolas Nicolas, curé constitutionnel de Tournus..... 232
Mécontentement des paroissiens de Saint-André..... 232
Refus de sœurs de la Charité de participer au culte constitutionnel..... 233
Mépris des ecclésiastiques et des fidèles pour le nouveau culte..... 234
Suppression du culte constitutionnel à Saint-Philibert..... 234
§ III. Saint-Philibert, temple profane..... 235
I. Temple de la Raison..... 235
Abjuration du culte catholique..... 235
La Vierge Brune sauvée par la femme Lassalle..... 236
Le corps de saint Philibert sauvé par la femme Laurent..... 237
Descente des cloches..... 237
Projet de démolition des clochers..... 238
Location du cloître septentrional..... 238
Vente des ornements sacerdotaux et du mobilier..... 239
Pression en faveur du décadi..... 239
A Tournus, la Terreur ne fut pas sanglante..... 240
II. Temple décadaire..... 241
Ere de détente après le 9 thermidor..... 241
La chapelle des Sept-Fontaines..... 242
Les inhumations..... 242
Nouvelle Terreur, assez bénigne à Tournus..... 242
Les Fêtes officielles au temple décadaire..... 244
Pompes funèbres (plénipotentiaires de Rastadt ; général Joubert)..... 245
Saint-Philibert sauvé de la vente par son titre de temple décadaire..... 246
Fête de la paix générale..... 247

CHAPITRE SECOND

Siècle concordataire

Publication du Concordat..... 248
§ I. Saint-Philibert, église paroissiale de toute la ville..... 249
Jacques Létienne, curé de Tournus..... 249
Assistance des autorités aux cérémonies officielles..... 249
Passage de Napoléon Ier et de Joséphine..... 250
Halte de Pie VI..... 250
Procession de la Madone sollicitée par le maire..... 250
La fondation de la messe du 23 janvier..... 250
La Madeleine érigée en église succursale..... 250
§ II. Saint-Philibert, église paroissiale des seuls quartiers Nord..... 251
Les paroisses de l'archiprêtré..... 251
Les deux premiers successeurs de M. Létienne..... 251

Pages

Jean-Baptiste Chaumont, curé de Saint-Philibert 251
Sa notice biographique par M. l'abbé Franon 251
Relèvement du culte de saint Valérien 251
Translation du corps de saint Philibert dans un reliquaire gothique 251
Saint-Philibert classé parmi les monuments historiques 252
Restauration de l'église abbatiale 252
L'abbaye visitée par le futur cardinal Perraud 253
M. Pierre Narjollet, curé de Saint-Philibert 254
Conférences prêchées par Mgr Perraud 254
Démission de M. Narjollet 254
Fondation du bulletin paroissial « L'Abbaye de Tournus » 254
Installation du nouveau curé 254
Embellissement de la chapelle des Ames du purgatoire 254
Restauration de la chapelle Notre-Dame de Pitié 254
Fêtes Philibertines 254
Visite de Mgr Drure, archevêque de Babylone 255
Fermeture des écoles congréganistes 255
Liste des Curés de Saint-Philibert 255
L'Avenir 256

LIVRE SECOND

Description de l'église abbatiale

Situation et orientation de l'église 263
Quelques dimensions 264

I
EXTERIEUR

Plan de l'église 267
Division de cette partie 267

Chapitre Premier
La Façade

Hautes bandes lombardes 268
Le portail 268
La plate-forme avant 1846. L'assommoir 270

Chapitre Second
Petit Clocher

Deux étages et rangée d'arcades en pierres rouges 272
Statues de saint Valérien et de saint Philibert. Les cariatides 273

Chapitre Troisième
Le Flanc septentrional

Deux parties distinctes 275
Le portail latéral et la fenêtre gothique 277

Chapitre Quatrième
Le Clocher central

Diversité d'appareils 279
Deux riches corniches. Curieux chapiteaux du 1er ordre de fenêtres 280
Arcades aveugles en entablement entre les deux étages de fenêtres 281

Chapitre Cinquième
Le Chevet

Région pittoresque 283
Fragment tombal utilisé dans le cintre d'une fenêtre 284
Echiquier rectangulaire en marqueterie 284
Différence entre l'appareil du chœur et la maçonnerie du déambulatoire 284
Fragment d'ancienne moulure 285
Modillons à copeaux 287

Pages

CHAPITRE SIXIÈME
Le Flanc méridional

Murs en partie dissimulés par ancien monastère..... 288
Arcs en pierres rouges, vestiges de fenêtres gothiques..... 288

II
INTERIEUR

Quatre églises en une seule..... 293
Division de cette partie..... 293

SECTION PREMIERE
La Grande église ou église de plain-pied

Légende du plan de la grande église..... 294
Division de la section première..... 296

CHAPITRE PREMIER
Le Narthex

Pittoresque description de E. Montégut..... 297
Relèvement du dallage..... 298
Construction rectangulaire en trois travées..... 298
Les piliers..... 298
Les voûtes..... 299
Nef de la primitive église philibertine..... 299
Ancienne destination du narthex..... 300
Peintures murales. Damier aux couleurs des Digoine..... 301
La Crucifixion (fresque)..... 302
Les pierres tombales du narthex..... 302

CHAPITRE SECOND
Le grand Vaisseau

Berceaux de la voûte comparée aux arches d'un pont..... 304
Description de E. Montégut..... 305
Les colonnes..... 305
Exhaussement du dallage..... 306
§ I. La nef majeure..... 307
Parallèle de V. Hugo entre Notre-Dame de Paris et l'abbaye de Tournus..... 307
Originalité de la voûte en berceaux transversaux..... 307
Ancienne décoration polychrome..... 309
Anciennes verrières détruites pendant les guerres de religion..... 309
Ancien vitrail représentant les armes des Guise..... 310
Chaire à prêcher..... 310
Les poutres en étrésillons..... 311
Le buffet du grand orgue. Le « poupon des orgues »..... 313
§ II. Les collatéraux..... 315
Parenté entre Saint-Philibert et les monuments auvergnats et poitevins..... 315
Anciennes fenêtres gothiques du collatéral Sud..... 316
I. Chapelle des Ames du purgatoire ou Notre-Dame de Consolation..... 318
Le rétable de Notre-Dame de Consolation à Pirey..... 318
Rétable Renaissance..... 319
Sainte Agathe et les âmes du purgatoire (toile)..... 320
Fuseaux provenant de la balustrade de La Grange..... 320
II. Chapelle Sainte-Anne..... 321
La Présentation et l'Assomption (toiles)..... 321
Ancien maître-autel ayant servi au culte constitutionnel..... 321
III. Chapelle des Fonts dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint André..... 322
Châsse de saint André..... 322
Fonts baptismaux..... 323
Fresque de Geoffroy de Berzé. Fresque du jugement dernier..... 325
Fresque des douze apôtres..... 326
IV. Seconde travée Nord..... 327
Monument commémoratif du dernier moine..... 327
V. Première travée Nord..... 327
Pierre tombale de Simonne de Berzé..... 327

Pages

Fouilles de 1901 328
VI. Le mur de revers 328
Point d'appui des deux anciens escaliers 328
Mur de remplissage 329
Plaque relatant la consécration de l'église par Calixe II 330
Fresque d'un saint évêque 331
VII. Les trois premières travées Sud 331
Saint Valérien et saint Philibert (toiles) 331
La Vierge présentant Jésus à un franciscain (toile) 332
Armes de Henri de Bauffremont 332
VIII. Chapelle Notre-Dame la Brune 333
Description de la Madone par A. de Caumont 334
Notice de la Madone par M. l'abbé Paul Brune 334
Reliques renfermées dans la Madone 335
Deux authentiques sur parchemin 335
Fresque de Fitigny 336
IX. Cinquième travée Sud 338
Vision de saint François de Sales (toile) 338

CHAPITRE TROISIÈME

Région absidaire

Disparate entre cette région et les deux premières 339
§ I. Avant-chœur et coupole 342
Incident de la restauration de 1846 346
L'aiglier et le petit orgue 349
§ II. Le chœur composé du sanctuaire et de l'abside 350
I. Le sanctuaire 350
Colonnettes et curieux chapiteaux 351
II. L'abside 331
Sous la voûte en cul-de-four, jolie galerie 353
La colonnade 354
A l'intrados des petits arcs, peintures romanes 354
Caricature 355
§ III. Croisillon méridional (chapelle du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur) 356
Inscription *Renco me fecit* 356
Prison et décollation de saint Jean-Baptiste (fresques) 358
Les sept sacrements (gouache) 359
Divers tableaux : Saint François de Sales, La Véronique, Christ mourant 359
Le loup et l'âne (bas-reliefs) 360
§ IV. Déambulatoire et chapelles absidales 361
La voûte tournante 361
I. Première chapelle à droite, la sacristie 363
II. Deuxième chapelle à droite, dédiée à la Vierge 363
III. Chapelle absidale centrale, dédiée à saint Philibert 364
La châsse de saint Philibert en cuivre doré 368
La châsse intérieure en cristal. Les reliques de saint Philibert 370
Du seuil de la chapelle 371
IV. Deuxième chapelle à gauche, dédiée à saint Joseph 372
V. Première chapelle à gauche, la grotte de l'Agonie 372
Christ en croix (toile) 372
La mise au tombeau (peintures murales) 372
Crédence d'un chapelain du XVe siècle 373
§ IV. Croisillon septentrional, chapelle Saint-Ardain 374
Ancien mausolée de saint Ardain 374
Ancienne chapelle des trois Maries 374
Statue (marbre) de Notre-Dame de la Salette 374
Les bergers à la crèche (toile) 375
Quatre tableaux géminés de sainte Philomène 375
Statue et châsse de saint Ardain 375

CHAPITRE QUATRIÈME

Les Pierres tombales

§ I. Coup d'œil d'ensemble 377
Travail de M. J. Martin analysé par M. Ad. Arcelin 377

Pages

Nombre, âge, forme des pierres tombales..... 378
Inscription anagrammatique..... 380
Tombes utilisées pour le dallage..... 380
Légende du plan des tombes..... 382
§ II. Description des tombes..... 383
I. Dans le narthex..... 383
II. Dans le collatéral Sud..... 390
III. Dans le collatéral Nord..... 394
IV. Dans la chapelle des Fonts..... 397
V. Dans la chapelle Sainte-Anne..... 398
VI. Dans la chapelle des Ames du purgatoire..... 399
Essai de reconstitution d'une inscription..... 401

SECTION SECONDE

La Crypte ou église souterraine

Légende du plan de la crypte..... 402
Division de la section seconde..... 404

CHAPITRE PREMIER

Le Déambulatoire de la crypte

Un peu plus large que le déambulatoire supérieur..... 405
Chemin de croix roman..... 405
Voûtes en blocage..... 406
Canaux supprimés en 1846..... 406

CHAPITRE SECOND

Les Chapelles rayonnantes de la crypte

Première chapelle à gauche et statue de sainte Philomène..... 407
Chapelle absidale du milieu et tombeau de saint Valérien..... 407
Troisième chapelle et fresque de la voûte..... 409
La cella intérieure..... 411
Le puits..... 413
La sépulture primitive de saint Valérien..... 415

SECTION TROISIEME

Saint-Michel ou église supérieure

Légende du plan de la tribune Saint-Michel..... 418
Montée à Saint-Michel, autrefois et aujourd'hui..... 419
Division de la section troisième..... 419

CHAPITRE PREMIER

La Tribune Saint-Michel

La salle..... 421
Voûtes latérales en quart de cercle..... 422
L'arc triomphal..... 424
Inscription de Gerlannus..... 426
Destination de l'église Saint-Michel..... 427
Les charpentes..... 428

CHAPITRE SECOND

Le Beffroi et la Terrasse

L'escalier de bois..... 429
Les cloches..... 430
La terrasse..... 431

SECTION QUATRIEME

Notre-Dame de Pitié ou chapelle latérale

Légende du plan de la salle et de la chapelle..... 432
Le vestibule. Mater dolorosa..... 433
Division de la section quatrième..... 433

CHAPITRE PREMIER

La Salle voûtée

Ancien chauffoir (ou scriborium). Les six caves des demi-chanoines..... 434

Pages

La croix de mission de 1824 435
La fenêtre de 1897.... 436
Les deux sarcophages 437

CHAPITRE SECOND

La Chapelle

Aile septentrionale du cloître monacal. Peintures murales 438
Première sépulture de saint Ardain 439
Restauration de la chapelle 440
Ancien cloître ouvert 441
Arcade de communication avec l'église 442
Fouilles de 1898 443
Notre-Dame de Pitié, chapelle d'hiver 443

APPENDICE

Visite de Tournus

Division de l'appendice 447
§ I. Pourtour de l'enceinte du monastère 448
Eglise Saint-Valérien extra muros 451
§ II. Promenade dans la ville 453
Musée Greuze 453
Eglise de la Madeleine 454
Statue de Greuze 455
Colonne romaine et Hôtel de ville 456
Hôtel-Dieu 457
Maison de Greuze 457
La Charité 458
§ III. Excursions dans la banlieue 459
A l'est de Tournus 459
Plaque de Rougelet 460
A l'ouest de Tournus 460
Charte donnant Venières à saint Philibert 461
Pierre-Fiche (menhir) 461
Chapelle Saint-Laurent et Ecole du Sacré Cœur 463
Excursion à Brancion 463
Visite à l'abbaye vers la chute du jour 464

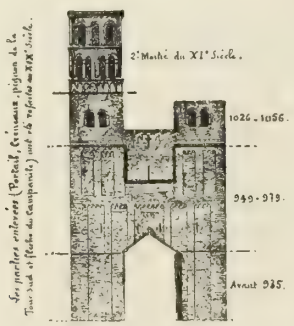
CONCLUSION

Les agrandissements successifs de l'abbaye

Evolution de Saint-Philibert 465
Les constructions primitives de l'est (Saint-Valérien) 465
Première église philibertine, à l'ouest 466
Raccord entre les deux bâtiments 468
Embellissement et exhaussement de l'église unique 468
Agrandissements successifs de chacune des parties de l'église actuelle 474
Statistique chronologique du monument et du mobilier 476
UN SOUHAIT 478
TABLE DES PHOTOGRAVURES EN TEXTE 481
TABLE DES SIMILIGRAVURES HORS TEXTE 487
TABLE DES POÉSIES 490
INDEX DES NOMS DE PERSONNES 491
INDEX DES NOMS DE LIEUX 498
TABLE DES MATIÈRES 502
ERRATA 512

Errata

Page 76, légende de la fig. 31, *au lieu de* romaine *lire* romane.
Page 80, ligne 8, *au lieu de* données *lire* donnés.
Pages 86-88, légendes fig. 37-41, *au lieu de* à l'effigie *lire* au nom.
Page 96, ligne 21, *au lieu de* comte de Mâcon *lire* comte de Chalon.
Page 102, lignes 1 et 25 des notes, *au lieu de* de Lisle *lire* Delisle.
Page 143, ligne 24, *au lieu de* manuscri *lire* manuscrit.
Page 171, signature de la devise, *au lieu de* Boislile *lire* Boislisle.
Page 174, ligne 1, *au lieu de* Grégoire XVI *lire* Grégoire XV.
Page 175, note 1, *au lieu de* necessario *lire* necessaria.
Page 216, ligne 14, *au lieu de* ...chargée *lire* déchargé.
Page 244, ligne 39, *au lieu de* 20 avril *lire* 29 avril.
Page 251, ligne 27, *au lieu de* Banzon *lire* Bauzon.
Page 254, note 1, *au lieu de* saint Philibert *lire* Saint-Philibert.
Page 279, ligne 28, *au lieu de* en prévision de *lire* après.
Page 284, légende de la fig. 130, *au lieu de* L *lire* M.
Page 306, note 2, *au lieu de* Lachaire *lire* Luchaire.
Page 308, ligne 8, *après* claveaux apparents *ajouter* et bicolores (blancs et rouges).
Page 309, ligne 8, et page 466, ligne 23, *au lieu de* empaté *lire* empâté.
Page 319, ligne 21, *au lieu de* Christ et deux appliques... (bronze doré) *lire* Christ (bronze).
Page 328. Il y a interposition dans les notes : la note (2) répond au chiffre de rappel (1).
Page 332, ligne 11, *au lieu de* les coloris *lire* les couleurs.
Page 353, ligne 6, *au lieu de* bases c annelées *lire* bases cannelées.
Page 355, ligne 24, *au lieu de* bâti *lire* rebâti ou restauré.
Page 363, lignes 16-18, et réciproquement page 367, ligne 22, *remplacer* pierre blanche de Tournus..... porte moderne en bronze doré *par* pierre rouge de Préty. — Car le projet de mutation n'a pas encore été exécuté.
Page 374, 3me alinéa, *lire* les murs antérieurs dénués de sculptures semblent antérieurs à la voûte..... coupole ; et *supprimer les* 13 *derniers mots :* semblent attester.....
Page 377, légende de la fig. 228, *au lieu de* Claude de Toulonjon *lire* Pierre Thésat.
Page 379, à la fin de la ligne 4, *fermer les guillemets.*
Page 382, n° 10 et page 385, lignes 9 et 12, *au lieu de* Borrelier *lire* Borrellier.
Page 428, ligne 21, *au lieu de* restauré — et non point bâti — au XIIe *lire* restauré depuis le XIIe.
Page 455, note 1, *au lieu de* Gailler *lire* Gallier.
Page 460, note 2, *au lieu de* 27 mai *lire* 8 juillet (La cantate est du 27 mai).
Page 473, plan de la crypte, les murs d'entrée du couloir, à droite et à gauche, doivent présenter des hachures obliques au lieu de hachures en losanges.
Page 478, ligne 10, *au lieu de* est *lire* sont.

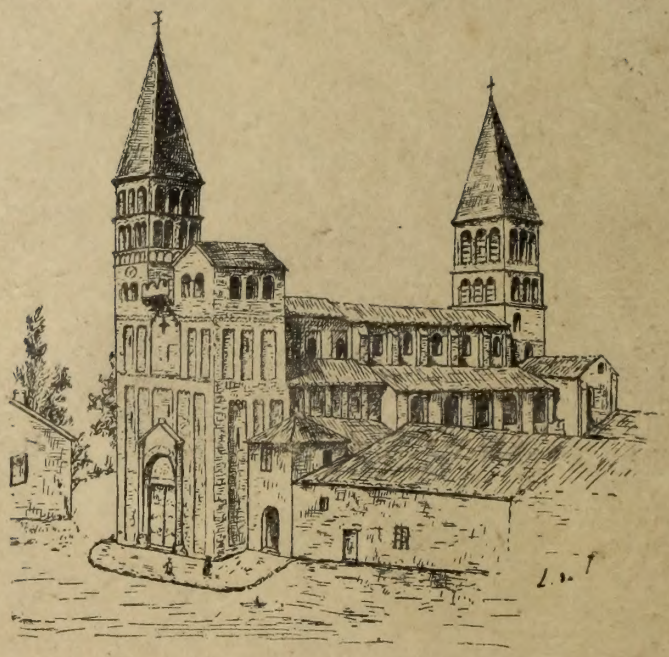


Page 477, fig. 307², *après* 2me moitié du XIe *ajouter* ou 1er quart du XIIe.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE SAMEDI 14 JANVIER 1905

A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE NOTRE-DAME DES ANGES

AUTUN (SAONE-ET-LOIRE)

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01258 3379